This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

B 1,076,861

Digitized by Google

EX LIBRIS
Jh. HASAERT
PARISIENSIS
No
An 18

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU

XIXE SIÈCLE

Digitized by Google

SOMMAIRES

DES TROIS LIVRAISONS PARUES

1er AVRIL 1866

Préface.
THÉOPHILE GAUTIER. — *Mademoiselle Dafné.*
ÉMILE DE GIRARDIN. — *Le Malheur d'être belle.*
MARC DE MONTIFAUD. — *L'art moderne depuis David.*
ARSÈNE HOUSSAYE. — *La Veille de la Révolution.*
Le IX thermidor. — *Fragments des Mémoires de Barras.*
C. DE MOUY. — *La Diane de Poitiers du roman et de l'histoire.*
C. COLIGNY. — *Le Philosophe du néant et le néant de la Philosophie.*
THÉODORE DE BANVILLE. — *La reine Omphale.*
E. DES ESSARTS. — *Les Travailleurs de la mer, de Victor Hugo.*
RENÉ DE LA FERTÉ. — *Le Monde et le Théâtre.*

1er MAI 1866

ÉMILE DE GIRARDIN. — *La Revue du XIXe siècle.*
CHAMPFLEURY. — *Histoire de Jenny Brell.*
VICTOR DE LAPRADE. — *Homère et le génie grec.*
ARSÈNE HOUSSAYE. — *Le Lion amoureux.*
GEORGE SAND. — *Mars et Dorval.*
THÉOPHILE GAUTIER. — *Le palais Pompéien.*
PAUL DE MOLÈNES. — *La Comédie à la guerre.*
CHARLES COLIGNY. — *Orateurs et Historiens.*
JULES CLARÉTIE. — *Ma Bibliothèque.*
XAVIER AUBRYET. — *Les Lilas blancs et les Roses blanches.*
JUDITH WALTER. — *Soirs de Lune, Poëmes chinois.*
RENÉ DE LA FERTÉ. — *Le Monde et le Théâtre.*

1er JUIN 1866

MADAME LA PRINCESSE ***. — *Laura, roman.*
FRANZ LISZT. — *Venise et les peintres vénitiens.*
CARL KREYDER. — *L'âme selon Gœthe.*
ALPHONSE ROYER. — *Histoire de Jules César.*
ARSÈNE HOUSSAYE. — *La Cigale et la Fourmi.*
CHARLES BEAURIN. — *Le Salon de 1866.*
THÉOPHILE GAUTIER. — *La Nue.*
CHARLES BEAUDELAIRE. — *Poëmes lycanthropes.*
A. DOLFUS. — *Histoire littéraire.*
RENÉ DE LA FERTÉ. — *Le Monde et le Théâtre.*

DE L'IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce A SAINT-GERMAIN

Digitized by Google

REVUE
DU
XIXE SIÈCLE

LES LETTRES, LES ARTS, LA PHILOSOPHIE
ROMANS ET VOYAGES

TOME II

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DU XIXe SIÈCLE
15, BOULEVARD MONTMARTRE | AVENUE FRIEDLAND, 49,
A LA LIBRAIRIE INTERNATIONALE | AUX CHAMPS-ÉLYSÉES
MDCCCLXVI

Digitized by Google

AP
20
.R568
v.2

Digitized by Google

Digitized by Google

L. WOLFF sculp.

Digitized by Google

G.L
Rom. Lang.
Darbon
3 29 55
9158

FRANÇOIS PONSARD

SONNET

O Poëte! buvez dans votre coupe antique
D'où sortiront encor de modernes chansons.
N'y voit-on pas, versant le nectar hymétique,
Euripide et Sophocle éloquents échansons!

Ils sont morts! Vous avez marché jusqu'à l'Attique;
Vous avez peint Horace en ses belles saisons.
Agnès de Méranie et sa rose gothique
Vous ont fait embrasser d'amoureux horizons.

Au poignard de Corday, cornélienne relique,
Vous avez attaché la forte République;
Vous avez mis l'amour au salon de Tallien.

Puis demain remontant le calvaire italien,
Vous allez nous montrer la science étoilée
Posant une couronne au front de Galilée.

Digitized by Google

Digitized by Google

ISABELLE

I

Je voudrais vous raconter, à ma façon, ou pour mieux dire à la façon de Bussy-Rabutin lui-même, les passions d'un jeune homme appelé : le chevalier de Fosseuse. Il était le frère cadet de M. le duc de Fosseuse, un des plus grands seigneurs de la province de Touraine par la fortune et l'antiquité de sa maison, par la grandeur de ses alliances, et par les rares services que les seigneurs de la maison de Fosseuse avaient rendus, depuis tant de siècles, à la majesté de nos rois. L'étoile du chevalier de Fosseuse, lui fit rencontrer, juste au moment où le cœur commence à aimer, Mme la comtesse de Bagneux, dont la famille avait fait une longue amitié avec les seigneurs de Fosseuse. L'origine de Mme de Bagneux, si elle n'était pas si noble, était encore plus illustre que l'origine de M. le chevalier de Fosseuse. Mme de Bagneux était une Tonnay-Charente, alliée à la maison de la Beaume, et quand Mlle de Tonnay-Charente, le roi ayant signé à son contrat, s'en fût présenter son mari dans le couvent des Carmélites, à *sœur Louise de la Miséricorde*, Mlle de La Vallière appela Mlle de Tonnay-Charente : ma cousine ! On ne traverse pas impunément, dans une antique famille, les triomphes, l'orgueil, les douleurs et les repentirs, d'une personne telle que Mlle de La Vallière, et l'on peut croire que toutes les demoiselles de cette illustre maison se ressentirent, peu ou prou, de ces grandeurs passagères, de ces rêves charmants et terribles.

Mlle de Tonnay-Charente était fille d'honneur et de bon sens. Sitôt qu'elle eut l'âge où l'on songe à marier les jeunes filles riches et bien

Digitized by Google

apparentées, elle résolut d'épouser ce qui s'appelle un homme sérieux, et de consulter beaucoup moins son cœur que sa raison. Ce fut alors que se présenta pour cette belle alliance, le propre fils de M. le premier président de la ville de Tours, le comte de Bagneux, officier de cavalerie, et qui n'était guère destiné, par sa naissance, aux grands emplois de l'armée. Il était capitaine, et, très-volontiers, il donna la démission de son grade, pour appartenir tout entier à sa jeune épouse. Il était brave, étourdi, léger, présomptueux, moqueur; il avait de l'esprit et ne savait pas vivre, et toujours en menace, en action, en colère; il riait beaucoup, et fort désagréablement. C'était, au demeurant, un mari fort supportable et dans une honorable position.

Au bout de six mois d'une cour très-assidue, il obtint la main de Mlle de Tonnay-Charente, et ce fut dans toute la Touraine une fête, un empressement, un contentement... des merveilles! Tous ces gentilshommes se connaissaient de vieille date; ces châteaux étaient liés les uns aux autres, par les amitiés d'un bon voisinage; la fête de celui-ci, devenait aussitôt la fête universelle. Ainsi, pendant plus de six mois, il fut question dans la province des noces de M. de Bagneux. Le chevalier de Fosseuse avait été l'un des premiers invités à honorer cette alliance de sa présence, et il s'était rendu, sans trop de hâte, à cette aimable invitation.

C'était encore un tout jeune homme et d'assez sauvage humeur. Il habitait, dans la ville, une maison à lui, non loin de l'archevêché, sa maison communiquant avec les vastes jardins de l'archevêque. Il possédait, hors de la ville et sur la lisière des grands bois, un petit château fossoyé, ou pour mieux dire une métairie, où l'utile se mêlait à l'agréable, et dont le revenu suffisait à le faire vivre un peu plus qu'honorablement. Par sa qualité de cadet, par la pureté de sa vie et l'honnêteté de ses mœurs, et sa profonde horreur pour toutes les choses de la guerre, le chevalier de Fosseuse était naturellement destiné aux honneurs de l'Église, et déjà, sans être encore entré dans les ordres, l'archevêque de Tours, dont il avait l'honneur d'être le propre neveu, lui avait donné le canonicat de Saint-Loup de Tours, en attendant qu'il eût obtenu la prêtrise, avec ses lettres de docteur en théologie. Il était savant, bienveillant, modeste, bien élevé, et rougissant pour peu de choses. On l'aimait dans toute la contrée, où il s'était fait adopter, son nom aidant, par l'exercice ingénu des plus aimables et des plus modestes vertus. Les jeunes filles à marier, en le voyant passer la tête bouclée, et portant légèrement l'habit élégant des chanoines, se disaient tout bas : c'est dommage! Il était l'ami du pauvre et son

Digitized by Google

défenseur. C'était l'opinion générale en toute la cathédrale, qu'il serait, avant peu, coadjuteur de son oncle, et qu'il irait d'un pas ferme à toutes les dignités de l'Église. Le jour même où M. de Bagneux conduisit Mlle de Tonnay-Charente à l'autel, le futur coadjuteur, en sa qualité de maître des conférences, était venu recevoir sur le seuil de l'église la nouvelle mariée. Hélas! quand il la vit, pour la première fois, les yeux bleus et doux, le nez aquilin, la bouche grande et bien meublée, la tête bien faite et les cheveux blonds, déliés et clairs, le malheureux jeune homme resta frappé d'une admiration voisine de la stupeur. En ce moment révélé (tant il est vrai que l'amour est un effet de la destinée), il lui sembla qu'il n'avait rien vu des plus grandes œuvres et des plus belles créatures de ce bas monde.

Frappé de cette vision, il oublia de suivre au chœur les chanoines du chapitre, et le surlendemain, au grand bal qui fut offert à toute la province, on vit arriver, non plus M. l'abbé de Fosseuse, mais bel et bien M. le chevalier de Fosseuse, un porteur d'épée; et son premier soin, sans songer à l'étiquette, fut d'inviter pour la première sarabande Mme de Bagneux qui se disait déjà : Où donc ai-je vu ce jeune homme? Et comme on se pressait pour admirer cette danse, également jeune et légère, chacun s'étonna des grâces et des beautés viriles du nouveau chevalier Printemps. C'est très-vrai! le chérubin avait fait place à l'amoureux; en vingt-quatre heures, ô métamorphose de l'amour! le futur archevêque était devenu tout semblable au chevalier de Grammont, au chevalier de Tilladet, au duc de Roquelaure, conduisant dans un menuet, la duchesse d'Aumont et ses deux sœurs. On ne parlait dans la province entière que de cette étrange conversion. Monseigneur ne fut pas le dernier à s'en apercevoir; mais il aimait son beau neveu comme un père tendre aime un fils unique. Il se disait d'ailleurs : que si l'abbaye chômait par faute d'un moine, il y aurait place à la cour pour un cadet de la maison de Fosseuse. Au fait, il n'y eut rien de plus sincère et de plus complet que ce retour soudain et bienheureux du jeune licencié en Sorbonne aux passions de la jeunesse. Un seul regard de cette beauté, lui fit oublier les saintes choses qu'il avait apprises en dix longues années d'obéissance et de modestie. Seulement, de ses premières études, il lui resta un doux sourire, une voix pure, un esprit agréable, et rien de bruyant, de pesé, de gourmé. Tout riait dans ses yeux, dans son âme et dans son cœur; il apportait en tous lieux le calme et la bonne humeur d'une heureuse conscience. Ignorant de la vie, il s'abandonnait à toute la douceur de vivre. Il occupait, de ses moindres actions, tous les honnêtes gens, frappés d'un vrai

Digitized by Google

respect à l'aspect de ce jeune homme en passe d'arriver à tout et qui s'amusait, maintenant, à contempler les étoiles.

Lui, cependant, il suivait dans ses sentiers fleuris la dame innocente de sa pensée. Il ne voyait, dans le nuage et dans le rayon, dans la solitude et dans le bruit, que Mme de Bagneux. De son côté, la jeune femme acceptait volontiers la compagnie et l'admiration de cet enfant plein d'espérances. On ne vous a pas dit encore assez à quel point elle était belle et charmante. Elle était vraiment faite à la taille de ce jeune amoureux effilé et menu, qui la suivait sans mot dire. Et ni grande ni petite, et toute charmante, avec certains airs de princesse, par échappée. Elle aimait son mari en le trouvant parfois un peu brusque. Or ce mari, confiant dans sa destinée, allait tout droit devant soi, prenant le bonheur à sa portée, et le traitant comme une chose qui lui était due.

Un soir d'été, chez le baron des Rotours, son voisin, M. de Bagneux, jouant à la bassette avec son hôte, avait perdu mille pistoles dans un nombre infini *d'alpiau* et de *va-tout*; il cherchait à les regagner, lorsque Mme de Bagneux, fatiguée, et voulant le lendemain se lever de bonne heure pour se baigner dans la rivière avec plusieurs jeunes dames de ses voisines, salua la compagnie, et s'en revint chez elle, précédée d'un laquais qui tenait une torche, et suivie d'une vieille servante. L'hôtel de Bagneux datait du dernier siècle; il était bâti en belles pierres de Touraine, entre une vaste cour et un grand jardin bordé d'une rivière à bateau ; la belle campagne étendant au-delà, jusqu'à la forêt prochaine, toutes les splendeurs du mois de juin merveilleux partout en France, incomparable en Touraine. En ce moment, voisin de minuit, qui était une heure inaccoutumée, le chevalier de Fosseuse allait, au hasard, rêvant à ses amours: mais soudain, quand il vit passer la jeune dame et qu'il eût frôlé sa robe, au bruit agaçant de son soulier neuf; quand il eût contemplé à la clarté de la torche mêlée de flamme et de fumée, ce doux visage où brillaient tous les bonheurs paisibles d'une jeunesse immaculée, ah! le malheureux! il perdit la tête, et d'un pas délibéré, sans hésiter une minute, il entrait poussé par le charme en cet hôtel tout rempli de menaces et de périls. S'il est vrai qu'il y ait un Dieu pour les amoureux, ce dieu-là fit pour le chevalier de Fosseuse un miracle, un vrai miracle. Il entra sans qu'on le vît; il franchit, sans que pas un l'entendît, ce grand escalier d'honneur. C'était à croire que la jeune dame, elle-même, enveloppait cet amoureux d'un nuage qui le rendait invisible. L'antichambre et le premier salon furent traversés sans encombre, et notre amoureux éperdu de l'action qu'il venait de commettre, eut tout le loisir de s'asseoir dans un grand

Digitized by Google

fauteuil en tapisserie, au coin de la vaste cheminée, où resplendissait dans l'ombre un portrait de Mlle de La Vallière à quinze ans. A l'extrémité de la chambre était dressé un lit à l'antique et les rideaux ouverts. Une toilette en marbre blanc était préparée pour le déshabillé de la dame du logis. Mme de Bagneux s'assit sur une chaise en commandant à sa suivante de l'attendre dans le cabinet voisin.

Restée seule, et Dieu sait si elle se croyait sans témoin ! la jeune femme sembla peu à peu s'abandonner aux visions qui remplissaient son âme. Pas un n'aurait pu dire à la voir, qu'elle fût triste ou gaie; elle était sérieuse. Un flambeau de cristal éclairait à peine l'obscurité qui l'entourait, mais cette faible clarté suffisait aux regards d'un amant. Disons tout, M. de Fosseuse, en ce moment, contemplait ses chères amours comme en un rêve où le mensonge et la réalité se mêlent dans une confusion charmante. Après un long silence, elle ôta ses gants et ses manches ; ses bagues, ses bracelets, et son chapelet de pierreries béni par le pape, qu'elle posa sur le marbre de la toilette. Elle dégraffa son corsage, et comme elle allait dénouer sa ceinture, elle aperçut une lettre dont la forme abrupte attira ses regards. Elle la prit dans sa belle main déjà tremblante ; après l'avoir considérée avec grande attention, elle l'ouvrit brusquement, et le chevalier la vit pâlir. Elle pleurait, à peine elle pouvait contenir ses sanglots; mais plus son regard effaré étudiait cette abominable confidence, et plus grandissaient son épouvante et sa douleur.

Une statue en eût été touchée. Alors le chevalier, oubliant que sa présence en ces lieux, à cette heure, était un crime, en toute hâte s'avança vers la belle désolée, et d'une voix si touchante avec des yeux si tendres : — Ah madame ! s'écria-t-il, qu'avez-vous? Je vous en prie? Honorez votre esclave de votre confiance, et ne doutez point que je ne sois prêt à mourir pour votre service. En même temps, il s'était mis à genoux devant elle ; il la retenait par les plis soyeux de sa jupe, et si cruelle et si profonde était la douleur de Mme de Bagneux, qu'il lui semblait que l'action du chevalier était la plus simple du monde. — Ah, disait-elle en pleurant, il est perdu ! Il n'y a pas de puissance ici-bas qui me puisse venir en aide ! Eh bien, Monsieur, si vous voulez tout savoir, lisez cette lettre. Il y va de la vie et de l'honneur d'un malheureux qui m'appartient de très-près. Je lui dois tendresse et protection. Il est mon frère, et je suis sa sœur, mais je ne puis dire à personne, à mon mari moins qu'à tout autre, le cruel mystère de sa naissance. Hélas ! en mourant, ma pauvre mère me l'avait confié comme un dépôt sacré ! j'avais juré de veiller sur lui ! Ainsi parlant,

Digitized by Google

elle froissait cette lettre avec un désespoir que rien ne peut rendre... et le jeune homme était toujours à ses pieds la regardant, l'admirant, la contemplant. Le bruit de la porte cochère qui se refermait les rappela tous les deux à leur situation. Elle était terrible; ils étaient seuls; la jeune femme à demi défaite et tout entière à sa douleur; le jeune homme épouvanté de sa propre hardiesse, et cependant, le maître absolu de ce logis traversait la cour... encore cinq ou six pas, il sera dans l'escalier. Mme de Bagneux, rendue à elle-même, releva brusquement le chevalier de Fosseuse, et d'une voix brève : — Monsieur, lui dit-elle, je ne sais ni comment ni pourquoi vous êtes ici. De quel droit m'avez-vous poursuivie, et dans quel espoir, je l'ignore? Il n'est plus temps de vous chasser comme un homme indigne... Entendez-vous mon mari qui monte? Eh bien, s'il fait un pas vers cet alcôve où nous voilà comme deux criminels, jurez-moi de me tuer de vos mains, car je ne survivrais pas à mon déshonneur? Le chevalier, sans mot dire, se plaça devant elle. En ce moment la porte s'ouvrit.

M. de Bagneux marchait d'un pas ferme. On entendait le bruit de ses éperons, et le plancher gémir sous son poids. Il referma la porte au verrou, puis, comme il traversait, une lampe à la main, la chambre à coucher de sa femme pour entrer lui-même en son appartement, il s'arrêta : — Dormez-vous? lui dit-il,... Bonsoir! Elle retint son souffle, et quand elle entendit que son mari était entré chez lui, qui l'eût regardée en ce moment, eût cru voir une morte; il n'y avait plus que de grands yeux sans regard qui brillaient dans cette figure éteinte. A la fin, elle fit un geste en disant au chevalier avec autant de mépris que ce beau visage en pouvait contenir : — Sortez d'ici !

Il ouvrit la fenêtre, et résolument, sans songer à ce qu'il allait faire, il se précipita dans le jardin. Il tomba heureusement sur une treille épaisse, en brisant tout ce qui se rencontrait sur son passage. A ce bruit, très-inattendu à pareille heure, M. de Bagneux découvrit de son balcon ce malheureux qui s'enfuyait cherchant sa voie, et prenant son fusil qui ne le quittait guère, car il était grand chasseur, il fit feu dans la direction que l'homme avait prise. Un second coup de feu suivit bientôt le premier... on n'entendit plus rien que l'aboiement des chiens, et le bruit du ruisseau.

Il fut très-heureux pour Mme de Bagneux que la vieille servante eût attendu les ordres de sa maîtresse. Elle accourut assez vite pour empêcher la malheureuse comtesse de tomber sur l'appui de sa fenêtre ouverte. Alors, cette bonne âme de servante, dont l'instinct maternel comprenait si bien la peine et le danger de l'heure présente, coucha sa

Digitized by Google

maîtresse évanouie, et remettant tout en ordre, elle revint s'asseoir au chevet de cette enfant qu'elle avait nourrie de son lait. A la fin, elle rendit grâce à Dieu, quand elle la vit s'endormir d'un sommeil plein de songes funestes, mais enfin c'était le sommeil.

La douce aurore et les divines clartés d'un beau jour eurent bientôt récréé ce vaste jardin, l'une des merveilles de la contrée. On n'eût pas dit que ces bosquets, ces plates-bandes, ces eaux jaillissantes, ces marbres vivants, copiés sur les statues mêmes du grand Trianon, avaient été les témoins muets d'un drame ignoré de tous. Pas un habitant de cette maison correcte ne songea à se demander : pourquoi ce bruit de la nuit précédente? Les plus avisés serviteurs pensèrent tout bas qu'un rôdeur de nuit s'était introduit dans le jardin de M. le comte. Celui-ci se leva à l'heure accoutumée, et s'en fut, comme il en avait l'habitude, pour souhaiter le bonjour à sa jeune épouse. Elle dormait encore. Elle se réveilla, et M. de Bagneux : — N'avez-vous rien entendu cette nuit, lui dit-il de sa voix la plus douce? Et comme il la voyait pâlir encore : — Allons, reprit-il, c'est beaucoup de bruit pour un maladroit, n'en parlons plus.

Quelques-uns parmi nos lecteurs s'étonneront de la grâce et de la douceur de M. de Bagneux, qui soupçonnait, sans nul doute, une grave injure dans les mystères de cette nuit. Mais si notre gentilhomme était jaloux, il était bien élevé. D'ailleurs, il ressentait pour sa jeune femme un grand respect, la sachant incapable absolument de trahir et de mentir. Il faudrait aussi se rappeler que Mme de Bagneux était, par les femmes, l'alliée, ou peu s'en faut, de S. M. Louis XIV ; enfin que deux enfants légitimés par la tendresse du roi appartenaient à la famille de Tonnay-Charente. Un gentilhomme, un courtisan, ne franchissait guère, en ce temps-là, ces sortes de remparts. C'est ainsi que Mme de Bagneux avait ajouté aux déférences naturelles qu'on lui portait, quelques-uns des respects de la majesté royale. Elle en ressentait la prodigieuse influence, à l'heure du premier soupçon ; mais bientôt, à la revoir calme et sereine, le dernier doute disparut du cœur de M. de Bagneux.

Sitôt qu'il fit jour dans cette maison, au nom du bon voisinage et de l'amitié, M. le baron des Rotours fit demander à M. de Bagneux la permission de se présenter chez lui de si bon matin. A peine avons-nous présenté M. le baron des Rotours au lecteur, et ce serait un grand tort si nous écrivions un roman et non pas une simple histoire. M. le baron des Rotours appartenait aux meilleures familles de la province. Il comptait, dans sa généalogie, un gentilhomme de la chambre du roi,

Digitized by Google

deux lieutenants généraux, plusieurs évêques et des cordons bleus; lui-même il était conseiller d'État d'épée, grand-bailli de Touraine et chevalier des ordres du roi. Peu d'hommes étaient plus puissants et plus considérés dans cette heureuse province, où la richesse et le nom seul de M. des Rotours auraient suffi pour lui donner une autorité incontestable. Il avait déjà passé le mauvais côté de quarante ans, mais il était superbe encore, et personne dans son entourage n'eût osé sourire à l'entendre se vanter de ses bonnes fortunes à la ville et à la cour. Un grand sérieux mêlé de hardiesse et de trait, un esprit léger, un cœur volage ; le beau langage et le geste impérieux du gentilhomme, avec tant de feu dans l'esprit, tant d'ironie et d'imagination, faisaient de cet homme un ami douteux, un ennemi peu dangereux. Certes, quand il voulait une chose, il la voulait bien, mais il ne la voulait pas longtemps. Au demeurant, il était habile à cacher sa volonté. Il eût fallu être corsaire en matière d'amour pour ne pas être touché des grâces de Mme de Bagneux, et très-volontiers il s'était laissé prendre à cet heureux assemblage de délicatesse et de force, de sérieux et d'enjouement, d'innocence et de gaieté.

Depuis les premiers jours de son mariage, il faisait à la jeune femme une cour assidue, et, toute autre que Mme de Bagneux s'en fût bien vite aperçue. Elle ne s'en douta guère, tant elle était loin de songer à ce qu'il songeait lui-même.

Enfin, comme elle le rencontrait tous les jours, elle s'habitua bien vite aux requêtes muettes de cet homme qui avait, depuis longtemps, l'habitude heureuse de succomber à ses premières tentations.

Il trouva son voisin dans le jardin, cherchant la trace et le sentier du malfaiteur de la nuit dernière. — Mon voisin, disait le grand-bailli, laissez-moi faire, on le retrouvera. Voici déjà, dans ce gazon, l'empreinte de son pied, et il faut convenir que le drôle a le pied bien petit... —Que dites-vous, baron, s'écria M. de Bagneux ! Je reconnais les pas de notre servante maîtresse, Isabelle, une des favorites de la comtesse. Elles ont à peu près le même âge, et je ne sais pas toujours si ce n'est pas celle-ci qui commande à celle-là. Pour le dire, entre nous, je ne serais pas étonné si la demoiselle n'avait point sa petite part d'intérêt et de curiosité dans cette visite nocturne.

— Voyez, notre service habite à l'entresol ; une fois sur la treille, si le galant n'eût pas été maladroit, il grimpait par le treillage du rez-de-chaussée. C'est un amant, vous dis-je... — A moins que ce ne soit un voleur, reprit monsieur le grand-bailli, cherchons encore. Heureusement, cette recherche inquiétante fut interrompue, il était temps, par

Digitized by Google

l'arrivée en plusieurs bateaux des jeunes dames et des jeunes filles de la ville de Tours. Elles s'en venaient, en coiffes tombantes, en habit du matin, les cheveux sans poudre, pour chercher Mme de Bagneux et pour la conduire au petit havre où le bain de ces dames était préparé. Le ruisseau qui longeait la prairie et les jardins de cette partie de la ville, avait nom le Lis. Il conduisait à certain endroit du fleuve, entouré de vieux saules, sur lesquels on avait jeté une tente en belle toile, afin de préserver ces jeunes dames contre les rayons d'un soleil trop vif, beaucoup plus que pour les abriter contre un regard indiscret, car celui-là eût été bien hardi de profaner cet endroit consacré par la jeunesse et la pudeur d'une si grande et si belle cité. Pas un père et pas un frère, pas un mari et pas un amant qui n'eût frémi à la seule idée d'un indiscret se glissant dans ces parages défendus et protégés par les respects unanimes. Ainsi de ce côté, pas d'inquiétude. Or, ce jour-là était justement le jour de naissance de Mme de Bagneux. Elle entrait dans ses dix-huit ans, et ses jeunes compagnes, ses amies, remontant la petite rivière en trois bateaux, pénétrèrent dans le jardin en poussant des cris de joie :—Allons, réveillez-vous, belle endormie ! Elles battaient des mains ; elles fourrageaient les plantes du jardin, elles cueillaient les fleurs, elles dansaient sous la fenêtre. —Sortons d'ici, disait le prudent baron à son voisin ; si ces nymphes de Calypso nous découvrent, nous sommes perdus. De son côté Mme de Bagneux répondit : Me voici ! elle descendit quatre à quatre vers ses compagnes qui l'entraînèrent, sans remarquer l'inquiétude et la tristesse de ce beau visage, et ces yeux si tendres rougis par les larmes. Ce fut, pourtant, un spectacle enchanté, ces barques pavoisées de jeunesse et de bonheur, dont les rames étaient agitées par des mains chargées de pierreries, dont les voiles étaient brodées par les fées ; une marquise était le pilote, et, vogue la galère ! Elles s'en furent, toutes les vingt, au fil de cette eau paisible. A mesure qu'elles disparaissaient sous la sombre verdure des saules et des mélèzes, on eut dit de loin un tas de neige rosoyante aux premiers feux du jour. Seul dans toute la nature éblouie et charmée, il y eut un jeune homme qui vit passer cette aimable théorie, assez semblable aux belles Athéniennes qui s'en vont poser sous les yeux du grand sculpteur. Il était là échoué sous les buissons, et plus mort que vif, notre héros d'innocence et de désespoir, le chevalier de Fosseuse. Il avait échappé, par miracle, à tous les dangers de cette nuit funeste. Il devait se tuer dans sa chute, il se releva sans autre accident qu'une légère contusion ; un nuage, entourant soudain la clarté de la nuit, le

Digitized by Google

sauva des deux balles de M. de Bagneux ; il tomba en fuyant dans le Lis, et s'abandonna au courant de ce flot silencieux. Pas un héros d'aventures et de romans dans tout ce siècle des Manicamp, des Wardes et des Lauzun, qui eût subi en toute sa vie autant d'épreuves que le chevalier de Fosseuse en ces quatre ou cinq heures de torture. A force de tendresse et de dévouement, il garda tout son sang-froid ; il ne perdit ni son chapeau, ni son épée ; il ne laissa pas un seul vestige de son passage. Il savait qu'une seule preuve eût perdu à jamais sa chère maîtresse. Enfin, quand le flot compatissant, l'eut jeté sur sa rive, au moment où la grande rivière allait s'emparer de cette humble épave, il était temps que notre amoureux sentit la terre ferme; il était à bout de ses forces ; il ne pouvait pas aller plus loin ; on l'eût pris pour un naufragé de l'Océan, quand la tempête a brisé le navire et jeté le dernier matelot sur l'écueil. Tel Ulysse, au cinquième livre de l'Odyssée. Un Dieu lui vient en aide, et l'abrite sous le feuillage d'un arbre épais ; le malheureux roi d'Ithaque, le jouet des flots, attend paisiblement que vienne à son aide une déesse, ou tout au moins une princesse, semblable aux immortelles, la princesse Nausicaa.

Ces souvenirs de l'antiquité classique étaient les plus naturels du monde aux jeunes esprits de ce siècle à demi-pédant, qui mettait volontiers la science au service de toutes les passions. Disons tout; le souvenir d'Ulysse implorant ces baigneuses souples, éveillées, plaisantes, et qui portaient leur arc et leurs flèches dans leurs yeux, devint un encouragement pour l'humble naufragé de Mme de Bagneux. Il se sentait bien malade et bien faible, et se demandait par quel miracle il échapperait au danger d'être aperçu dans le triste état où le voilà? Et cependant il attendait, il espérait. Les amants malheureux croient volontiers au miracle. Or, le miracle apparut dans la personne alerte et bien faite de cette même Isabelle, qui va tenir une grande place en ce récit.

Elle était née, entre toutes les servantes, coquette, habile, et croyant qu'elle n'avait pas été mise ici-bas uniquement pour servir, pour obéir, pour donner l'exemple, à bon marché, de toutes les vertus. Chacun disait à la voir : elle est jolie... Elle se savait très-jolie et faite à ravir. Elle avait les yeux bruns et brillants, le nez dans les plus justes proportions ; la bouche agréable et de belle couleur ; le teint blanc, uni, et d'une pâleur mate, à l'orientale. Son visage était un peu long ; son menton pointu, mais de l'un et de l'autre, elle savait tirer grand parti. Au demeurant, très-insolente sous les apparences très-civiles. Avec peu de choses, elle s'habillait à merveille ; d'un

Digitized by Google

bout de dentelle oublié par sa maîtresse, elle relevait ses cheveux noirs, beauté rare en ce pays de Tourraine où le sol est couvert de fleurs et de fruits dorés au soleil. Ainsi faite, elle était d'autant plus galante, que sa parure venait plus de son grand air que de la magnificence de ses habits. Qui la regardait sans attention, ne voyait d'abord qu'une belle mine entre douce et niaise; mais pour peu qu'elle fût en espérance, elle prenait soudain une clarté, une vivacité incomparables, et quelqu'une de ses grâces secrètes qui mettent seules une différence, au même âge et dans la même beauté, entre la reine et la sujette. Telle elle était, et de l'humeur de tout le monde, en attendant qu'elle fût de sa propre humeur. Déjà, sans en rien dire, elle avait rencontré sur son chemin de grands amis de sa beauté : échevins, conseillers, commandeurs de Malte, le prévôt de la ville et plus d'un président à mortier. Même un jour M. de Bagneux, son maître, oubliant, l'insensé ! quelle femme il outrageait par son caprice, avait fait à la belle une grande déclaration, qu'elle avait écoutée à demi, rejetée à demi. Elle en savait déjà trop long pour être trompée par un si habile homme, et voilà pourquoi, sans doute, la nom de la belle, en cette nuit dangereuse, s'était rencontrée sur les lèvres indiscrètes de M. de Bagneux. Certes, il eût donné beaucoup pour le reprendre, mais ce nom-là était tombé dans l'oreille de M. des Rotours, et de son oreille dans son esprit grand chercheur de mystères. Ce fut M. des Rotours lui-même qui, rencontrant sous le vestibule Isabelle accourue au bruit du jardin, la mit au fait de l'accusation lancée contre sa vertu. — Il paraît, Mademoiselle, disait M. des Rotours, que vous avez fait une grande passion? Un beau jeune homme est caché par là, quelque part, qui voulait vous surprendre en votre petit déshabillé... De cette confidence, Isabelle prit la part qui convenait à son juste orgueil. Il y avait déjà plus de six mois qu'elle se demandait quand donc viendrait son tour d'entrer dans les belles aventures? Quel était ce jeune homme, et comment avait-il fait pour échapper aux regards de sa coquetterie? Une fillette qui regarde à droite, et qui regarde a gauche, à de grandes chances pour découvrir le maladroit heureux qui va tout droit devant lui.

Isabelle accompagnait chaque matin sa maîtresse, et portait sur son bras son peignoir, ses jupes, et ses menus bijoux. Elle assistait aux ébats de ces jeunes filles et de ces jeunes femmes d'une si belle origine, comme on en trouvait partout, sur le bord de ces eaux, sur la lisière de ces bois, sous ce beau ciel harmonieux, paisible, enchanté. Parmi ces beautés très-éveillées, et d'une perfection qui brillait dans ces eaux fraîches, sous l'auréole de leurs quinze ans, les unes venaient

Digitized by Google

des Valois, les autres venaient des Bourbons. Elles étaient vraiment les compatriotes d'Agnès Sorel, dame de beauté. Tous ces châteaux, l'orgueil de la Renaissance, Chambord et Chenonceaux, contenaient dans leurs chartes les nobles origines de ces aimables Tourangelles. Elles chantaient une infinité de : *bonsoir! bonjour! petit doigt!* et *Pon Breton!* pendant que leurs fidèles servantes préparaient la collation sur l'herbe, et faisaient chauffer les peignoirs de leurs maîtresses aux rayons du soleil levant.

Ce fut en ce moment que notre Isabelle, attentive à tout ce qui se passait, découvrit, plus mort que vif, enfoui dans une meule de foin, ce jeune homme éprouvé en si peu d'instants par des accidents si cruels. Peu s'en était fallu qu'il ne tombât évanoui sur ce rivage hospitalier. La chaleur du foin, qui gardait encore la tiède haleine des vents du midi, le réchauffa quelque peu. Mais dans quel triste état il apparut aux yeux de la fière servante! Après l'avoir bien considéré, sans mot dire, elle finit par le reconnaître. Ah! qu'il était changé! le limon du fleuve avait sali ses riches habits; il est vrai que ses bas et ses souliers déchirés, laissaient entrevoir une jambe et des pieds dignes de danser les ballets dansés par le roi. Il n'était pas si fort caché dans ces herbes dont la douce odeur le réjouissait, qu'on aperçut bien qu'il était fait à ravir. Encore un peu de temps, ses cheveux mouillés et collés sur ses tempes recommenceront naturellement à friser. Bref, de la ruine et des débris de ce prince charmant, Isabelle en savait assez long pour savoir qu'une fille habile et prudente en saurait tirer bon parti. D'ailleurs elle était convaincue, et voilà les grands motifs d'être un peu charitable, que ce jeune homme avait couru, pour elle, tous ces périls. Elle lui tenait compte de cet état misérable, et surtout de sa discrétion. Elle espérait en lui, le trouvant assez bien né, assez riche et bien fait, pour être digne d'une espérance. Or, chacun sait que l'espérance est la nourriture et le lait de l'amour; voilà la pensée intime d'Isabelle. Or, ce mot *nourriture* amenait le soupçon que ce chevalier de la triste figure était à jeun depuis la veille. A jeun! et la voilà qui tendait au naufragé le pain et le vin de la corbeille où se cachait le déjeuner des baigneuses. Il dévora la miche, vida la bouteille, il mangea les confitures. Ce jeune corps se relevait à mesure que l'âme était moins abattue. La fiole d'or qui contenait les essences dont se servait la princesse Nausicaa et ses femmes pour assouplir leurs corps engourdis par le flot, fut remplacée avec avantage par une bouteille d'eau de Hongrie. A la fin, se sentant mieux, il jeta sur sa bienfaitrice un regard plein de langueur. Un beau vermillon monta à la joue d'Isabelle. Elle savait déjà tout, et

Digitized by Google

même rougir à propos ; puis, se tournant du côté de la tente où ces dames chantaient en chœur la chanson du vieux Lulli :

Soyez heureux, soyez contents
Soyez toujours fidèles.....
Que les amours sont belles
Quand elles sont nouvelles.....

— Chut, fit-elle en portant un doigt à sa lèvre; il faut partir. Mais comment faire ? vous êtes perdu si l'on vous voit. Alors, elle découvrit sur la meule où s'était caché le chevalier le râteau et le chapeau d'une faneuse. — Allons, reprit-elle, tout va bien. Cachons ces beaux cheveux sous cette paille grossière; armez-vous de ce râteau, et, vous glissant de l'une à l'autre meule, vous gagnerez ce petit bois où les amants vont rêver depuis les temps du *Roman de la Rose*. En pareille occasion, entendre est obéir. Le chevalier ajusta de son mieux ce chapeau un peu large pour sa tête mignonne, et d'un pas plus léger qu'on l'eût pu croire après les fatigues de la nuit, il gagna ce bois d'ormes et de charmes où il avait lu si souvent les homélies de saint Jean-Chrysostôme, la Cité de Dieu, et les soliloques de saint Augustin.

Les jeunes gens de ce matin, et même les jeunes gens d'hier, une race digne d'envie ! en pensant aux peines charmantes des amoureux, conviendront volontiers que l'amour est un Dieu plein de génie. Il créé, il invente; il se tire à plaisir des difficultés les plus grandes. Mort, il ressuscite; désespéré, il se console. Il est incomparable en doute, en changement, en péripéties, en étonnements de toutes espèces; il n'est pas d'entreprise si difficile, qu'il ne s'en tire à sa louange, et les âmes les plus contraires finissent toujours par reconnaître et subir son autorité toute-puissante. Où trouverez-vous un Dieu plus savant à plier les cœurs les plus résolus et les plus libres, à la plus violente servitude ? A combler de gloire et de plaisir les gens les plus malheureux d'avoir perdu leur libre arbitre; à rendre parfaitement contents ces pauvres souffreteux qui osent à peine regarder l'inhumaine d'où leur vient toutes leurs peines ? Et pourtant, n'est-il pas démontré par messieurs les peintres et par messieurs les poëtes leurs serviteurs, que l'amour est aveugle ? Ils nous le montrent sans cesse et sans fin, un bandeau sur les yeux, ces beaux yeux plus brillants que l'étoile, et qui lisent dans le fond des cœurs. L'amour aveugle, y pensez-vous ? Ce conquérant de toute la terre; ce profond connaisseur en toute espèce de beautés, à qui pas un mystère n'est caché ! C'est

Digitized by Google

pourquoi les véritables amants rient volontiers de cet amour aveuglé par des peintres malavisés, faute de savoir reproduire dignement, l'éclat, la profondeur et la vivacité de son regard.

Il ne fallait rien moins que cette honnête déclamation, pour donner le temps au chevalier de Fosseuse de rentrer dans son logis. Qui l'eût rencontré entre chien et loup, fagoté de la sorte, eût crié : au fantôme ! A peine si son chien le reconnut; la vieille gouvernante eut grand peine à distinguer sous cet habillement grotesque la fillette du jouvenceau. Bien plus, la surprise et l'hésitation de la bonne femme, donnèrent au chevalier l'idée ingénieuse d'un déguisement qui devait le rapprocher, d'une façon inespérée et certaine, de ses innocentes amours. Son premier soin fut d'arracher les derniers lambeaux du vêtement qui le couvrait, et de se sécher à un grand feu qui rendit l'élasticité à ses jointures engourdies par le froid. Quand il fut bien séché et qu'il eut bien réparé ses forces, il chercha dans ses vêtements la lettre mystérieuse qu'il avait emportée, toute couverte des belles larmes de Mme de Bagneux. Bien lui en prit que cette lettre fût écrite sur ce gros papier dont le roi lui-même se servait pour écrire à Mme de Montespan. Sur un papier moins solide la lettre eût été illisible au sortir de ce bain forcé. Encore eut-il grand peine à la lire. Il y fallut employer ce regard de l'amour dont nous parlions tout à l'heure, et voici ce que contenait ce billet.

« Vous serez bien malheureuse, ma chère sœur, quand vous apprendrez que je vais mourir pour avoir tué en duel mon capitaine, sur les glacis de Saint-Avertin. Je suis détenu en ce moment dans le cachot du petit château de Langeais ; pas plus tard qu'après-demain, on doit me conduire au château de Loches, où je comparaîtrai devant le grand prévôt. Adieu, ma bonne sœur. Quelle que soit ma faute, je meurs digne de vous, avec l'espoir de retrouver notre digne mère à qui je veux raconter là haut, toutes les bontés que vous avec eues pour moi. »

Le chevalier lut à deux reprises cette épître funeste, et, comme les ordonnances sur le duel étaient exercées à la rigueur, il ne douta pas un seul instant du danger très-sérieux que courait un jeune homme abandonné de tout le monde.

Il connaissait (c'était le premier devoir d'un homme de condition), toutes les familles de la Touraine ; il en savait les moindres alliances. Or, jusqu'à présent, Mme de Bagneux avait été, pour le chevalier et pour tous, la fille unique de M. et de Mme de Tonnay-Charente. Il avait entendu trop souvent, pour en douter, le vieux seigneur regretter de ne point avoir quelque héritier de son nom, et ce fils, soudain, qui surgissait

Digitized by Google

d'une si cruelle catastrophe, à coup sûr M. de Tonnay-Charente l'eût accepté comme un don inestimable de la Providence. Ainsi, le chevalier se trouvait en présence d'un mystère, et maintenant, il comprenait les angoisses de cette jeune femme au désespoir. — Je lui rendrai son frère ou je mourrai pour elle, se disait-il. Sa résolution étant prise, il donna ses ordres à son valet, et dormit jusqu'à deux heures d'après-midi.

A peine réveillé, il s'habilla moitié faneuse, moitié paysan; un justaucorps de gros drap gris couleur de fer, des bas de soie et des sabots, le chapeau de paille à sa tête, beaucoup d'or dans sa poche, un fouet à la main. Il trouva dans la cour la petite carriole de son fermier attelée au meilleur cheval de son écurie, et le cheval était déguisé comme le maître : un collier rustique orné de sonnettes, et des cordes pour guides. Le chariot était couvert, et deux hommes pouvaient s'y tenir à l'aise. Le chevalier s'assit sur le brancard, et les voilà partis. Chemin faisant, il songeait au bonheur de Mme de Bagneux quand elle apprendra que son frère est déjà loin des tristes remparts du château de Loches, dont le nom seul était une terreur. Louis XI avait rempli ces murailles de sa vengeance implacable. Olivier le Dain avait inventé les cages de fer, dans lesquelles furent enfermés le cardinal de la Balue, le troisième fils du duc de Savoie, et Charles de Melun, lieutenant général du royaume. Autant d'années, autant de misères. Dans ces sombres murailles, furent détenus, Ludovic Sforze, le comte de Saint-Vallier, le duc d'Elbeuf, mangeant le pain du roi. Avec un peu d'attention, on eût encore entendu le cri des misérables; on eût retrouvé la trace de leur sang. — Non, non, se disait le chevalier de Fosseuse, il ne sera pas dit, mon cher ami, toi pour qui ta sœur a tant pleuré, que tu seras conduit, demain, dans cette forteresse où tous les tyrans ont exercé leur vengeance. Non, tu ne seras pas impunément sous la protection de cette aimable beauté; je veux te sauver ou me perdre avec toi. Telles étaient ses pensées compagnes de son voyage.

En même temps, il revenait sur lui-même; il songeait quelle eût été sa destinée si le ciel l'avait fait naître l'aîné de sa maison. Comme il eût échangé une vie obscure contre une suite de prospérités incomparables! Parmi ces prospérités, la plus grande eût été de s'approcher de Mlle de Tonnay-Charente, et de mettre à ses pieds tous les honneurs d'une pairie. A force d'amour, il était devenu presque un ambitieux.

Ils arrivèrent sur le tard, sa bête et lui, dans la bourgade voisine du

Digitized by Google

petit château où le malheureux frère de Mme de Bagneux était enfermé. Une seule auberge était plus que suffisante aux voyageurs que la nuit surprenait dans ces chemins difficiles. La fille du logis filait sa quenouille sur le pas de sa porte, et chantait une chanson qui n'avait rien de rustique :

O messager fidèle
Qui revient de la cour,
Apprends-nous la nouvelle :
Que fait-on chaque jour ?

Elle se tut à l'aspect du jeune et beau paysan qui lui disait : — Ma belle fille, avez-vous de la place pour mon cheval et pour moi ?

— Toute la maison est à votre service, répondit-elle, et elle appela pour qu'on vint dételer le cheval et remiser le chariot. Survint alors, car c'est toujours la même histoire : un cabaret, une fillette, un amoureux, l'amoureux de la fillette, et cet amoureux n'était rien moins que le gardien de la prison. Le chevalier le reconnut à son nez rouge, à sa grosse clef, à ses petits yeux inquiets et clignotants. Heureusement le geôlier était jeune, et tout de suite, en homme habile, il découvrit que ce jeune garçon attablé qui touchait à peine au bon vin de Saint-Cyr-sur-Loire dont son verre était rempli, devait être tout bellement une fillette sous les habits de l'autre sexe. Oui da ! l'on n'en donnait pas à garder à monsieur le gardien des prisonniers de Langeais (c'est le nom de la bourgade), et voilà notre idiot très-content, qui fait à la *belle* un petit signe d'intelligence. Après un certain temps, ils finirent par s'entendre, elle et lui. — Ne me perdez pas, monsieur le major, je viens pour voir, une dernière fois, ce malheureux dragon qui part demain pour le château de Loches. Faites, s'il vous plaît, que je le voye et lui porte mes derniers adieux. Buvez cependant ces deux louis d'or à ma santé. Ces deux louis d'or, si rares dans un pays sans argent, ayant levé toute difficulté, l'homme à la grosse clef donna rendez-vous sur les minuit à ce visiteur peu dangereux, — Mon prisonnier se promènera dans la cour, ma belle demoiselle, et vous aurez dix minutes pour vous dire adieu. Il partit avec un petit geste amical, emportant un grand broc de ce joli vin semblable au vin d'Anjou, qu'il faut boire avec prudence pour peu que l'on tienne à sa raison.

Sur l'entrefaite, la fillette du logis, voyant son amoureux plus tendre qu'à l'ordinaire, se douta de quelque mésaventure : Holà, dit-elle au chevalier, il paraît qu'en mon absence, M. Jean m'a bien négligée ?

Digitized by Google

— Il vous a négligée à ce point, ma belle, qu'il me prend pour une jeune fille, et qu'il m'a promis le mariage à condition que j'irai, tantôt, souper avec lui dans son donjon. Puis, voyant que la dame était intéressée à son récit, il ajouta tout ce qui pouvait enflammer sa colère. A mesure qu'il parlait, sa voix produisait sur cette âme ingénue et jalouse, une irritation facile à comprendre. Quand son trouble et son dépit furent au comble, elle se promit de se venger de son futur mari, et, tout de suite, elle se tint parole : — Ecoutez-moi, dit-elle, et suivez mon avis. Vous voulez pénétrer dans le château et consoler le jeune officier que j'ai vu passer, il y a deux jours, entre deux hommes de la maréchaussée ? Eh bien, j'irai à votre place au rendez-vous de M. Jean, et vous, pour peu que vous ayez le pied solide et la tête calme, vous franchirez le fossé à votre gauche, sur un pont de mon invention. La place est démantibulée et mal gardée ; on n'y met guère que des braconniers et des voleurs de grands chemins ; c'est la première fois depuis longtemps qu'un gentilhomme est enfermé dans ces murailles croulantes. Donc, au beau milieu du parapet, et, par la brèche à demi cachée sous une ronce, entrez hardiment. Une planche est jetée au-dessus du fossé qui vous conduira sur l'autre bord. J'ai passé par là plus de vingt fois, moi qui vous parle, en revenant par le même chemin. Au pied de la tourelle, et dans une petite cour qui conduit à son cachot, vous trouverez le jeune homme que vous cherchez, et pendant que je verse à boire au geôlier qui s'enivre, vous et votre ami, vous prenez la clef des champs. Tout le reste me regarde. Est-ce dit ? Est-ce fait ? A ces mots, le chevalier prit la main de sa bienfaitrice, et la remerciant d'un regard tout rempli de reconnaissance : — Avant une heure d'ici, ma belle enfant, vous serez obéie. Et comme il regardait l'heure à sa montre ourlée de perles, il la pria de l'accepter en souvenir de sa bonne action. Elle hésita quelque peu, mais enfin, elle accepta ce beau présent de bonne grâce. Aidé par elle, le chevalier attela son cheval au petit chariot. Il tira de sa cachette un déguisement et des armes pour le jeune officier. Il assourdit les sonnettes du collier. Ces sonnettes l'avaient servi, en désignant un voyageur qui n'est pas fâché qu'on l'entende venir ; maintenant, elles pouvaient le dénoncer dans sa fuite, et c'est pourquoi il apaisa ce bruit dangereux. L'heure étant venue, il se mit en route pour cette expédition dont le seul récit l'eût fait frémir il n'y a pas quinze jours.

On y voyait comme au mois de juin, quand le ciel est rayonnant d'étoiles. Au même instant, la fillette entrait dans la geôle de son infidèle, et le chevalier de Fosseuse, en tremblant, mais plein d'espoir, s'avan-

Digitized by Google

çait au hasard sur cette planche glissante, qui devait être sa perte ou son salut. Certes, le péril était grand par ces clartés douteuses, au-dessus de ces grands fossés, tout remplis de voix rauques et de clapotements. Heureusement de son côté, le jeune captif qui regardait pour la dernière fois peut-être briller son étoile au-dessus du nuage, aperçut cette ombre qui glissait sur une pente invisible, et la voyant chanceler, il lui tendit bien à point une main vigilante en lui disant tout bas : — Qui vive?

Olympe ! répondit l'ombre. Olympe était le petit nom de Mme de Bagneux. A ce nom seul, il sembla au prisonnier que le ciel venait de s'entr'ouvrir, et tout de suite, il trouva d'instinct le plancher libérateur. Peu s'en fallut que cette planche de peuplier ne se brisât sous le poids de ces deux hommes, mais l'un et l'autre, ils étaient si légers, ils étaient si jeunes ! le bonheur donnait des ailes à ce condamné, sauvé par miracle, du mortel danger qui le menaçait. Donc, les voilà, grâce à Dieu, sur l'autre bout, heureux et contents, on peut le croire. En un clin d'œil, le jeune dragon eut jeté la solive dans le fossé, et remplacé son habit aux parements rouges, par une longue robe de couleur sombre, que retenait une large ceinture : — Dieu me damne ! me voilà, tout au moins chanoine de mon patron Saint-Martin de Tours, capitaine de dragons... Puis, sur un signe, il suivit son libérateur en grand silence.

Au bout de l'avenue, ils trouvèrent le petit chariot : — Mon ami Martin, lui dit le chevalier, cachez-vous là-dedans ; vous y trouverez épée et pistolets, de quoi vous défendre ; cependant point d'imprudence, et laissez-vous conduire. A peine installés, le bon cheval, répondant à l'appel de son maître, ils partirent au grand trot par un sentier qui ne se sentait guère des négligences de tous ces chemins ruraux, que la corvée avait peine à mener à bonne fin. Ils couraient depuis bientôt deux heures, lorsqu'au dernier carrefour qui les menait sur le grand chemin, ils rencontrèrent quatre ou cinq hommes de la maréchaussée, conduits par un brigadier de cavalerie. Ils se rendaient, sans trop de hâte, à la petite forteresse, où ils devaient prendre le prisonnier et le conduire le lendemain, bien et dûment lié, à sa dernière destination. Hommes et chevaux étaient repus aux dépens des malheureux paysans ; ils étaient de bonne humeur. A peine si le brigadier jeta un regard curieux sur ce coche de piètre apparence, et chacun suivit son chemin.

C'était l'heure favorable où tout dort sur la terre et dans le ciel : les bruits, les chansons, les murmures, tout fait silence. Les légers parfums de ces heures bénies régnent seuls dans le vaste espace. Il n'y a

Digitized by Google

pas d'heure plus fortunée et mieux choisie à qui veut se rappeler la terre natale. — Ange ou démon, s'écria le lieutenant en prenant place de l'autre côté du brancard, qui que tu sois, je t'appartiens à tous les droits de la reconnaissance. Es-tu le bien arrivé ! m'as-tu sauvé, vite et bien ! et ma chère Olympe pouvait-elle choisir un sauveur qui fût plus habile? Ainsi parlant, il était grotesque et radieux. Sa soutane était trop étroite et trop courte, il faisait craquer sa soutane. Il avait passé deux pistolets dans sa ceinture ; il riait tout bas, il riait tout haut, interrogeant toujours et ne répondant jamais. Le chevalier, qui redoutait une poursuite, tournant brusquement à sa gauche : — Et maintenant, dit-il, nous allons voir ce que vous savez faire, *Incitatus*, mon bon cheval. Sur ce nouvel appel de son maître, *Incitatus* partit comme une flèche, et le lieutenant Martin eut grande peine à se retenir. Ils coururent ainsi l'espace de quatre à cinq lieues, et gagnèrent les bords de la Loire, à l'endroit même où les bateaux pêcheurs se réfugiaient contre les ouragans de l'eau douce. Ici nos deux héros s'arrêtèrent : — Maintenant, je m'y reconnais, voici la Loire, et je suis sauvé, disait le dragon. J'aurai trouvé bien vite un marinier qui me mène en lieu sûr, et si vous m'en croyez, mon camarade, c'est là que nous nous quitterons. Dites-moi cependant votre nom ; vous savez le mien, je n'en ai pas d'autre, et si le dragon Martin finit par être un jour le duc et pair, et maréchal de France Martin, vous verrez que vous n'aurez pas obligé un ingrat,

Le chevalier de Fosseuse se prit à sourire : —Au moins, dit-il, M. le Maréchal, avez-vous de l'argent dans votre poche? Et voyant que l'officier restait fort étonné de la question : — Voici, dit-il deux cents pistoles que j'ai préparées à tout hasard. Donnez-moi je vous prie un petit mot de contentement, pour la dame qui m'envoie, et vous et moi nous serons quittes. Alors, sur le papier même de son invocation à sa protectrice invisible, le dragon Martin écrivit à sa sœur : « Je suis sauvé par le chevalier de Fosseuse ? Je vais chercher fortune en Hollande auprès du Taciturne. Aimez-moi toujours et bénissez-moi. »

Le joyeux matin s'était levé sur l'entrefaite. Un vieux pêcheur de la Loire, qui semblait fort habitué à ces sortes d'expéditions, prit le jeune échappé dans sa barque, et l'enrôla sous le nom et sous l'habit d'un matelot. Avant de se séparer, les deux jeunes gens s'embrassèrent, et chacun s'en alla de son côté ; celui-ci du côté de la guerre, et celui-là du côté de ses amours.

Comme il avait fait un grand détour et que sa bête était lasse, le chevalier de Fosseuse ne rentra chez lui qu'assez tard dans la nuit. En

Digitized by Google

passant près des bords de la rivière sa voisine, où se jouait la lune en son plein, il s'agenouilla, et puisant dans ses mains cette eau claire où s'était baignée, la veille encore, la jeune et belle dame de sa pensée, il s'enivra de cette eau charmante. On aurait tort de s'étonner de l'action de ce jeune homme.... il était parfaitement amoureux.

Revenons cependant à Mme de Bagneux. Elle en était à se demander si tous ces accidents qu'elle avait traversés en si peu d'heures étaient veille ou songe? en un mot, elle avait peine à se reconnaître, et revenait lentement, par la pensée, à cette nuit funeste. Elle se revoyait soudain, peu vêtue, entre les mains de ce jeune insensé qu'elle avait à peine aperçue. Il lui semblait que ces deux mains pleines de fièvre, étaient prêtes à l'étouffer pour la sauver d'une honte dont elle était innocente; elle entendait encore les bruits de la fenêtre ouverte.... et le lendemain, elle cherchait si vraiment elle avait eu sous les yeux ce terrible appel de son frère au dévouement de sa sœur. Images confuses, bruits effrayants, souvenirs pleins de délire et de pitié! Et pas un qui lui pût venir en aide, pas une amitié qu'elle pût consulter! Son mari, silencieux comme à l'ordinaire.... Encore une fois, elle se perdait dans toutes ces visions. Cependant, ces deux longues journées, ces nuits sans sommeil, cette honnête conscience, où pour la première fois le doute était entré, auraient fait bientôt de la jeune femme un digne objet de sympathie et de pitié. Mais quoi! rien n'était changé dans sa vie. Elle obéissait encore à l'habitude, elle écoutait sans entendre, et les indifférents croyaient encore à son sourire.

Il y avait, ce soir-là, grande réunion chez Monseigneur l'archevêque, homme du monde et bel esprit, très-fier de sa noblesse, et toutefois, assez bonhomme, à condition qu'on ne toucherait ni à son rang, ni à son orgueil. L'autorité de Monseigneur était grande en toute la province. Il était charitable aux petites gens, bon conseiller aux plus grands seigneurs. Il aimait la poésie et l'éloquence, et les murailles de son palais resplendissaient des plus belles peintures. On ne manquait guère aux invitations de Monseigneur. Il avait marié Mme de Bagneux, il l'avait pour ainsi dire élevée, et elle payait Sa Grandeur en reconnaissance, en confiance, en respects. Même à l'heure où nous sommes de cette réunion dans les salons, dans les jardins, sur les terrasses du palais épiscopal, la jeune femme, très-parée, hésitait à confier au digne archevêque le sort du jeune soldat rebelle à toutes les lois de la discipline. Hélas! voilà ce qu'elle songeait : Comment faire et comment expliquer l'intérêt d'une femme de dix-huit ans pour un jeune officier de vingt-cinq ans à peine? Ainsi rêvant, elle oubliait le charme infini de cette minute

Digitized by Google

heureuse, au bruit des musiques lointaines, au murmure des eaux jaillissantes, sous le parfum accablant des orangers chargés de fruits, couverts de fleurs. La jeune femme, en ce moment, désespérée, comprenait qu'une âme ici présente lui venait en aide. En effet, le chevalier de Fosseuse était là dans une muette extase, et contemplait cet arbitre suprême de sa destinée. A peine elle fut étonnée ; elle trouvait que rien n'était plus simple et plus naturel que cette rencontre à pareille heure dans la maison de ce prélat que M. de Fosseuse appelait son oncle. Elle devait le revoir ici-même, ou jamais. Et lui, pour répondre à cette interrogation muette, il ouvrit la lettre, et la jeune femme, à la clarté des lumières cachées sous les arbres, put se repaître à loisir de ces deux lignes qui lui disaient : ton frère est sauvé; tu viens de conquérir un cœur à l'image de ton cœur. Après l'avoir bien lue et relue, elle cacha la lettre dans son corsage. Elle avait, à tout hasard, paré son beau sein d'une rose ; elle l'offrit sans mot dire à l'amoureux chevalier. Celui-ci baisa la main qui l'honorait, et voyant rouler dans les yeux de sa maîtresse une douce larme, il la recueillit de sa lèvre amoureuse.

On entendait, dans le lointain, vibrer les danses et les chansons, au bruit des musettes que le roi Louis XI avait fait venir pour endormir son agonie.

— J'ai froid, dit la dame, et le chevalier eut l'honneur de la conduire au cercle de Monseigneur, qui partagea son doux sourire entre ces deux jeunes gens qu'il aimait.

— Mon neveu, dit-il au chevalier, voici plusieurs jours que nous n'avons eu la faveur de votre visite, et pourtant vous avez eu rarement un plus beau visage. Ah ! mon cher enfant, puisqu'aussi bien vous avez pris congé de l'Église notre mère, dites-moi, tout au moins, quand viendra le jour où vous nous présenterez, portant le nom de nos ancêtres, une jeune femme, honorée entre toutes, et faite à l'image de la dame que voici. Sur quoi les deux jeunes gens se trouvèrent tout confus, mais le bon prélat ne voyait pas malice à toute chose. Il connaissait d'ailleurs les chastes vertus de ces deux jeunesses, enfin, il était tout préoccupé d'une histoire que venait de lui raconter, en grand secret, M. le brigadier marquis de Montalet, qui commandait toutes les forces de la province : Une évasion ! figurez-vous une évasion romanesque. Un dragon renfermé dans un cachot de cent pieds de profondeur ; un double fossé de cent pieds de largeur, une garnison de cinquante hommes ; un geôlier incorruptible. Comparées à cette prison d'état, les tourelles de Plessis-les-Tours et la cage de fer du cardinal de la Balue étaient jouets d'enfant. Eh

Digitized by Google

bien, mon neveu, ce dragon rebelle et destiné à passer par les armes, il est parti; on ne sait comment; pas une trace d'évasion', pas un homme endormi, le geôlier à son poste. C'est un miracle, et je le croirais volontiers, le jeune dragon ayant l'habitude, en toutes occasions, de jurer par son saint patron, Saint-Martin de Tours.

— Et sait-on, Monseigneur, reprit Mme de Bagneux, non pas sans un certain tremblement dans la voix, ce que le jeune homme est devenu?

— On l'ignore absolument, ma chère enfant. Les gardes qui veillent nuit et jour aux sommets des tours, n'ont rien vu venir, rien vu partir, rien vu passer. Enfin, pour le dire entre nous, je ne suis pas très-fâché que ce jeune homme ait échappé miraculeusement, au supplice inévitable. Il n'était connu de personne; il n'était protégé de personne. On ne lui connaissait pas de famille; on savait seulement qu'il était bon gentilhomme. Il était poursuivi pour un délit misérable, à tout prendre : un petit duel entre officiers. Ma foi, si les ordonnances eussent été sévères à ce point sous nos anciens rois, toi et moi, mon cher neveu, nous ne serions pas de ce monde. Un marquis de Fosseuse, notre aïeul, capitaine des gardes du roi Henri III, a tué en duel un proche parent du duc de Longueville. Un baron de Fosseuse, capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires du roi Louis XIII, a tué en duel, sur la terrasse de Saint-Germain, le propre neveu du prince de Turenne. On ne parle ici que des principales rencontres des hommes de notre maison, les plus recherchés parmi les porteurs d'épée. Ainsi, mon neveu, à tout péché miséricorde, et prions Dieu que le dragon Martin ait trouvé, dans son chemin, cette moitié de manteau dont le grand saint Martin s'est dépouillé pour un pauvre qui l'implorait. Ce lambeau sacré rend invisible celui qui le porte; il nous protége contre l'incendie; étendu sur les flots de l'océan furieux, vous êtes en sûreté tout autant que les apôtres dans la barque où dormait Notre Seigneur Jésus-Christ : Seigneur, Seigneur, disaient-ils, nous périssons! On le voit, le bon archevêque était un grand faiseur d'homélies, et toute occasion lui était bonne pour animer le feu de la divine parole. Il eut bientôt un auditoire attentif au discours qui sortait de sa bouche, et dans la foule, entre le chevalier de Fosseuse et Mme de Bagneux, il y eut un regard qui voulait dire : Aimez-moi, je vous aime! à demain et toujours!

Monsieur le grand-bailli, baron des Rotours, n'était pas, et tant s'en faut, ce qui s'appelle un méchant homme, et pour rien au monde il n'eût poussé la malice jusqu'à la cruauté. Mais c'était un homme oisif qui

Digitized by Google

prenait volontiers sa fête aux dépens d'autrui. Il avait commencé par trouver que Mme de Bagneux était charmante; il avait osé le lui dire et comme il se jugeait avec tous ses avantages, il n'était pas sans quelque espoir de réussir tôt ou tard. Il avait la patience justement parce qu'il était oisif; enfin il avait habité la cour au plus beau moment du jeune règne; chacun se piquant de suivre un exemple parti de si haut et de se mettre bien auprès des dames. Les plus huppées visaient droit au cœur du roi lui-même; les dames de la seconde qualité s'adressaient à son frère; il y avait d'autres beautés pour M. de Lauzun, qui n'étaient pas de qualités moindres. Ainsi le grand-bailli vit passer sous ses yeux la princesse de Monaco, la belle entre les belles, qui disposait de la charge de général des dragons; Mme la duchesse de Richelieu, Mme la duchesse de Créqui, cousine de la duchesse de Lorraine et courtisée du prince de Condé. Que de belles victoires se partageaient les jeunes gens de la cour, le comte de Guiche et le chevalier de Forbin, M. de Louvois et le duc de La Feuillade, le maréchal de La Ferté et le duc de Longueville! Il savait par cœur toutes les belles histoires qui enseignent à pécher, le grand-bailli; il vous eût dit comment le comte de Sault avait obtenu un rendez-vous de Mme de Cœuvres; comment le marquis d'Effiat, un petit homme hardi et têtu, brave et n'aimant pas la guerre, avait fini par dompter Mme de la Meilleraie. Il y avait aussi Mme de Berthllac qui rencontrant à la comédie un danseur nommé Le Basque, fut éprise du danseur. Ils se rejoignirent à la fête de Saint-Cloud, Le Basque donnait le bras à Baron le comédien, et Baron rencontra par hasard la maréchale de La Mothe qui l'emmena dîner dans la rue aux Ours. En ce temps-là le baron des Rotours ne quittait guère ses deux amis principaux, le marquis de Biran et le chevalier de Colbert, qui étaient en l'âge des folies, et ne se gênaient guère. On les voyait souvent, l'un et l'autre, publiquement dans le carrosse de Louison d'Arquien, une grande dégingandée, et Louison prenait volontiers le pas sur les duchesses. Ce va et vient de toutes les passions poursuivait M. le grand-bailli dans sa retraite; il les revoyait toutes et tous dans une immense confusion: Exilés, rappelés, aujourd'hui portant les billets du maître et le lendemain enfermés à la Bastille. Quant aux disputes entre ces messieurs, il leur suffisait de comparaître en personne dans l'assemblée générale de MM. les maréchaux de France, et soudain la plus mauvaise affaire était arrangée. Ah! c'était le bon temps, le temps des jeunes gens, des vieilles dames, de la retraite chez le baigneur, des soupers fins chez Louison d'Arquien, des petits dîners chez Madelon Dupré, des rendez-vous à la foire de Saint-Germain! Ce temps des petits billets, des lote-

Digitized by Google

ries, des énigmes, des beaux sermons, des ténèbres en musique, des riches baronnes et des créanciers complaisants ! Le grand-bailli s'en souvenait et soupirait. Il disait qu'il ne verrait jamais de femmes si bien faites, si peu timorées, si dignes d'être aimées des ministres, des princes et du roi lui-même. Une fois dans ces merveilles, il était intarissable; on l'écoutait, d'abord pour lui plaire; et plus tard pour ne pas lui déplaire on l'écoutait.

De ses printemps de Versailles et de sa propre jeunesse, il avait rapporté une belle épave, un souvenir, mieux encore, un témoignage... un portrait, le portrait de Mme la duchesse d'Olonnes. Elle avait le plus beau visage du monde, aisé, riant, les yeux vifs, les traits délicats; son gai sourire éclairait toutes ces beautés. Elle avait les cheveux d'un châtain clair, la gorge admirable et des mains et des bras ! ni trop ni trop peu d'embonpoint. Son esprit vif et plaisant la poussait à tous les plaisirs; le divertissement était toute sa vie. Hélas ! ce beau portrait, cette aimable image où la vingtième année avait semé toutes ses grâces, avait appartenu à bien du monde avant d'appartenir définitivement à M. le grand-bailli. Le portrait avait été fait, en premier lieu, pour le marquis de Beuvron; du marquis de Beuvron il passa au duc de Candaule, un bourru qui était brutal sur l'article, mais il était duc et pair du royaume et général de l'infanterie gauloise. Un peu plus tard, Mme d'Olonnes étant pressée par ses créanciers, offrit son portrait à M. Faget par les mains crochues de Mlle Quinet, une des dames de la comtesse d'Olonnes. Au bout d'un petit mois, le portrait passa des mains du petit Faget, le financier, aux mains du trésorier Jeannin de Castille, et toujours le portrait allait et revenait de celui-ci à celui-là, du chevalier de Saint-Bremont à l'abbé de Villarceaux, du prince de Marcillac à M. de Vineuil. Que de brillants sonnets avait empaquetés cette éloquente miniature, et combien de fois ces beaux yeux avaient été appelés : *Deux soleils !* Mais enfin le grand-bailli, par fortune, était resté le dernier occupant de cette habile image ; il l'avait emportée avec lui quand il lui fallut rentrer dans l'austérité de ses grandes fonctions, sous les yeux de toute une province, où chacun devenait, sans cesse et sans fin, la censure et le censeur de son voisin. Quand donc M. le grand-bailli eut découvert les vives ardeurs de M. le chevalier de Fosseuse et de Mme de Bagneux, il résolut de les contrecarrer de toutes ses forces. Il était habile, ils étaient imprudents; il cachait ses projets, ils avaient peine à dissimuler leur tendresse. Ils s'imaginaient, étant si peu criminels, que pas un ne les trouverait coupables ! On les voyait souvent ensemble, et dans les meilleurs endroits de

Digitized by Google

la ville, ne se gênant guère pour se parler tout bas, et plus ils semblaient se bien entendre, et moins M. de Bagneux semblait s'inquiéter de cette amitié si manifeste. Il était jaloux, nous l'avons dit, mais tout d'abord sa jalousie avait fait fausse route. A force d'entendre et d'admirer les exploits amoureux du grand-bailli son voisin, M. de Bagneux s'était imaginé que le danger de son repos et de son honneur viendrait justement de ce voisinage, et c'est pourquoi toute son attention se portait de ce côté-là. Le chevalier de Fosseuse était toujours pour M. de Bagneux un jeune diacre, un futur coadjuteur qui tremblait sous les regards de son oncle l'archevêque. On eût dit en même temps que la ville entière était complice et de moitié dans ces belles amours. Cependant le chevalier si timide et n'osant pas oser, faisait chaque jour un certain progrès dans l'esprit de la jeune dame. Où toute autre eût été fâchée, elle était contente ; elle savait gré à ce jeune homme de sa réserve et de ses respects ; elle se plaisait à l'entendre, à le voir, à lui sourire ; il n'en demandait pas davantage. Hélas ! les dieux d'en haut sont jaloux surtout de ces premiers bonheurs ! Un soir de ce même été, le chevalier de Fosseuse et Mme de Bagneux, assis sur un banc du jardin de M. le grand-bailli, il advint que le chevalier s'étant levé le premier, et pris congé de la dame, laissa tomber... justement ce beau portrait de la duchesse d'Olonnes ! et soudain Mme de Bagneux, ramassant cet écrin mystérieux, l'emporta dans sa maison. Quand elle fut seule et qu'elle put contempler tout à l'aise, d'un regard jaloux, cette image des anciens jours, elle eut peine à contenir toutes les douleurs dont son âme fut remplie à l'aspect de cette coquette, en déshabillé couleur de rose, la joue et le sein tout couverts du plus beau vermillon du monde. Ah ! le traître ! ah ! le malheureux ! disait-elle, de quel prix il a payé ma tendresse ! Elle pleurait, elle soupirait, elle appelait la terre et le ciel à son aide ; elle ouvrait et fermait ce portrait d'une femme admirable et détestée... Elle avait fini par comparer cette beauté sans nom, où toutes les passions de la vie à l'abandon avaient laissé leur empreinte, même sous les fleurs, à l'idéale et chaste beauté dont le ciel l'avait douée : avec des grâces infinies. En vain, elle appela le sommeil à son aide, le sommeil avait fui avec l'espérance, et des beaux rêves qui la berçaient la veille encore elle-même, pas un ne vint rafraîchir cette aimable désolée.

Et le lendemain, après vingt-quatre heures de ces angoisses d'un cœur si tendre, aussitôt que l'amoureux chevalier s'en vint pour saluer sa chère maîtresse, il fut reçu par tous les mépris que cet honnête cœur pouvait contenir. A son approche, elle se leva sans lui rien dire.

Digitized by Google

Il voulut parler, elle arrêta son regard; il voulut porter à ses lèvres décolorées cette main charmante, la main recula comme si elle eût touché un serpent. Déjà quels changements s'étaient opérés dans cette belle personne! Elle avait négligé sa parure; elle portait une robe à longues manches, comme une dévote ou comme autrefois la fière comtesse Bertrade, femme de Foulques Rechin, lorsqu'elle donnait rendez-vous au tombeau de saint Martin au roi de France Philippe Ier. Tant la douleur de Mme de Bagneux était sincère et profonde, elle en oubliait d'être jolie et charmante. Hélas! qu'ils furent malheureux, elle et lui, pour si peu!

Elle était une ingénue, il était un enfant; ils ne savaient pas comment on s'explique, et qu'un simple baiser est le plus souvent tout rempli de clartés divines. Elle s'enferma dans sa maison; il se mit à courir par la ville, éperdu de douleur. Le grand-bailli qui les suivait d'un regard content, les voyant si malheureux et si tristes, jura que c'était l'heure ou jamais de porter les derniers coups à ces prospérités d'un jour.

Vous rappelez-vous, cependant, la fière Isabelle attendant patiemment que sa beauté pût éclore enfin et se montrer dans tout son jour? Déjà nous l'avons montrée, hardie et superbe, et toute prête à jouer les grands rôles, même de la grande tragédie? Sitôt que vous avez jeté un coup d'œil sur l'un de ces visages sans pareils, vous y revenez toujours. On eût dit à la voir sous les habits de la servante, une reine en servitude, une de ces princesses d'Euripide ou de Sophocle après le siège de Troie, en passant du grand silence aux éloquentes lamentations. Tels étaient déjà les respects involontaires qui l'entouraient, que chacun disait, dans l'hôtel de Fosseuse, en parlant de la jeune servante: Mlle Isabelle. Elle allait et venait à son gré dans ce logis où sa maîtresse elle-même osait à peine lui demander parfois un léger service; elle habillait sa jeune maîtresse avec le geste de Mme de Montespan lorsqu'elle présente à la reine son flacon ou son éventail. Si parfois Mlle Isabelle allait dans la rue à côté de Mme de Bagneux, les passants qui ne les auraient pas connues auraient eu peine à distinguer la maîtresse de la servante. Elle regardait d'un regard hautain chaque chose; elle n'eût accepté de personne une obole au-delà de son salaire. Elle avait les mêmes faiseuses que Mme de Bagneux, et si l'étoffe était moindre, on ne pouvait pas dire que sa robe eût moins bonne grâce. Les dames l'appelaient la *Fille aux belles jupes*, et chacune, en son par dedans, disait que Mme de Bagneux était bien téméraire en gardant auprès d'elle cette insolente beauté. Au reste, elle eut bientôt

Digitized by Google

compris la vanité de ses premières espérances, en devinant le secret de sa maîtresse; elle avait suivi d'un œil ferme et sans pâlir toutes les péripéties de la nuit funeste où le chevalier de Fosseuse avait pensé se laisser prendre dans l'alcôve de Mme de Bagneux. Vous avez assez vu comment elle avait sauvé ce jeune homme en lui indiquant les sentiers par lesquels il avait regagné sa métairie, et non-seulement elle avait barre sur ces deux enfants que couvait son ambition ou sa vengeance, mais encore elle tenait sous sa coulpe son propre maître M. de Bagneux qui n'avait pas su résister aux enivrements de cette fille d'Orient... Il n'était pas jusqu'au prudent bailli qui n'eût écrit à Mlle Isabelle une demande en mariage secret; si bien qu'elle dominait toutes ces passions, les grandes et les vulgaires. Au premier froncement de son sourcil olympien, ces trois hommes si différents l'un de l'autre étaient également à ses pieds; mais quoi! elle était amoureuse; elle espérait encore; elle était patiente, elle attendait. Elle attendait que les deux amants maladroits fussent brouillés sans rémission, et pour cette brouillerie e le comptait justement sur leur inexpérience; enfin elle s'était juré à elle-même qu'elle n'en aurait pas le démenti, et qu'elle épouserait le chevalier de Fosseuse. Elle eût pu choisir dans toute la ville, elle ne voulait que celui-là.

Quand donc elle vit que ces deux amants avaient cessé de s'entendre, elle s'en vint à M. de Bagneux et lui commanda qu'il eût, à l'instant même, à la chasser de sa maison. — Mais, disait M. de Bagneux, sous quel prétexte, et comment et pourquoi? Que dira-t-on dans la ville? Êtes-vous donc si malheureuse, quand je suis prêt à faire, ici-même, toutes vos volontés?

— Monsieur, reprit-elle, s'il est vrai que je commande, obéissez-moi; c'est pour votre bien, je vous le jure. Avez-vous donc oublié la nuit du premier juin où vous avez vu s'enfuir, par *ma* fenêtre, un jeune homme sur lequel vous avez tiré deux fois? Vous avez vainement cherché par quel chemin s'était enfui ce jeune homme... il s'est enfui par le ruisseau, là-bas; je l'ai retrouvé mourant, sur le pré, je l'ai sauvé. Je vous ai, vous-même, entendu déclarer tout haut que ce jeune homme était mon amant, et sortait, à la pointe du jour, de ma chambre à coucher. L'avez-vous dit?... Vous l'avez dit! ce jeune homme est le chevalier de Fosseuse. Il a, par amour pour moi, sans doute, entouré de ses attentions et de ses respects ma jeune maîtresse. Il venait chez elle, ici-même, afin de se rapprocher de ses amours; et moi, contente de le voir, j'attendais patiemment qu'il lui plaise de me rendre enfin ma bonne renommée. Aujourd'hui, voici que Mme de Bagneux a chassé

Digitized by Google

de sa présence le chevalier de Fosseuse ; elle lui a fermé sa porte, et moi je ne puis supporter plus longtemps cette absence ! Il me faut celui que j'aime ; eh bien, pour qu'il revienne à moi, je veux que vous me chassiez d'ici publiquement, en disant que vous avez surpris le secret de nos amours !

Tel était l'ordre absolu de cette femme. Elle eût prié... sa prière eût été un commandement. D'ailleurs sa version était si vraisemblable ; elle était dite avec tant d'énergie et de vérité ! Son regard s'accommodait si complétement avec sa délation ! Enfin tant de circonstances légères, tant de détails à peine aperçus, qui devenaient soudain de gros indices, combattaient pour la demanderesse, que M. de Bagneux prenant son parti vite et bien, et content d'ailleurs de voir expliquer un mystère dont parfois il s'inquiétait encore ; à haute voix et d'un ton ferme, il déclara que Mlle Isabelle quitterait sur-le-champ l'hôtel de Bagneux. Au bruit que faisait leur seigneur, accoururent tous les gens de la maison, et Mme de Bagneux elle-même, qui se promenait dans le jardin, rêveuse. — « Oui, reprenait M. de Bagneux, d'une voix haute, sortez d'ici, je n'ai qu'un mot à vous dire, il est sans réplique ! Rappelez-vous la nuit où le chevalier de Fosseuse entra chez moi... chez vous, et pensa payer de sa vie un pareil oubli de tous les respects ! Allez-vous-en, et ne revenez pas, sinon je vous traiterai comme j'ai voulu le traiter lui-même ! » Isabelle alors voyant que chacun l'entourait, pour la première fois de sa vie elle prit une attitude humiliée ; elle pleurait et demandait grâce. Le comte de Bagneux répondit en faisant un geste vers la porte. Au moment où cette fière beauté quittait ce logis, dont elle était la seconde maîtresse, le chevalier de Fosseuse, à bout de forces et de désespoir, entrait dans cette maison où il venait demander grâce et pitié au tendre objet de ses jeunes amours.

— Vous arrivez à propos, Monsieur le chevalier, s'écria M. de Bagneux, madame et moi nous venons justement de chasser votre indigne maîtresse, et maintenant la ville entière pourra juger par votre conduite avec cette imprudente Isabelle, si vraiment vous êtes un homme d'honneur !

A ces paroles dont il comprenait le sens à peine, le chevalier restait interdit et muet, cherchant le mot de cette énigme. « Allons, rassurez-vous, Monsieur le chevalier, reprit Isabelle, je serais plutôt morte, que de dire aux gens le secret de vos amours. Mais M. de Bagneux vous a vu sortir la nuit, par ma fenêtre, il a suivi vos traces dans le fossé, il m'a surprise accourant à votre aide, et vous réconfortant du déjeuner de ma maîtresse. Il sait votre nom d'aujourd'hui seulement ; il me chasse, et si vraiment vous êtes digne du nom que vous portez, vous ne permet-

Digitized by Google

trez pas qu'on jette ainsi à la porte une fille qui s'est perdue pour vous, qu'elle s'en aille seule, au milieu des huées publiques, à la recherche d'un toit qui la veuille recevoir. »

En même temps, avec la triste majesté de la reine Catherine de Médicis, exilée à Cologne et prenant congé de ses serviteurs, en leur partageant les débris de son dernier manteau royal, Isabelle prit congé de tous les gens de la maison. Elle eut un mot pour chacune de ses camarades, priant les servantes âgées de lui pardonner les scandales qu'elle avait donnés, priant les jeunes de ne pas imiter son exemple. Elle s'agenouilla devant sa maîtresse et lui baisa la main. Ceci fait : Emmenez-moi ! dit-elle, au chevalier.... Elle eut tant de sang-froid qu'elle ne songea pas un seul instant à sortir par la porte qui donnait sur la rue. Elle prit le bras du jeune homme, et traversant tout le jardin, ils descendirent le sentier qui conduisait à cet endroit de la rivière où M. de Fosseuse s'était arrêté. Une barque était prête, et les porta de l'autre côté de l'eau, dans cette belle prairie qu'ils traversèrent en silence. Enfin quand ils furent arrivés sous les murs du petit château de Fosseuse, elle jeta sur le jeune homme un regard irrésistible. « Ingrat, lui dit-elle, ingrat que je sauve, en sauvant à la fois son propre honneur, sa maîtresse et ses amours ! »

Il ne fut bruit dans toute la ville que de l'enlèvement d'Isabelle par le chevalier de Fosseuse. Au même instant, tombèrent toutes les petites rumeurs qui commençaient à compromettre, en grandissant, le juste renom de Mme de Bagneux. Les douairières, ou comme on disait alors les dames sérieuses, qui commençaient à l'éviter, se rapprochèrent de la jeune femme et l'entouraient de leurs louanges ; jamais elle n'avait entendu de si belles paroles, même au temps heureux de sa seizième année. On félicitait aussi M. de Bagneux pour sa belle et ferme conduite. Enfin, chose étrange, on ne plaignait guère le chevalier de Fosseuse. On l'enviait ; plus d'un bon gentilhomme eût fait comme lui. C'était, en ce temps-là, un heureux accident très-digne d'envie, l'amour d'une belle personne ; on vous comptait pour beaucoup, jeunesse et beauté, inexprimables présents des astres les plus favorables ! Ou bien si quelque opposant des anciens jours, quelque renfrogné, passé de mode, hésitait encore à féliciter le jeune homme, à peine la jeune fille eût montré, sans reproche et sans peur, ce beau visage et cette marche de déesse sur les nues, elle fut applaudie, elle fut approuvée ; il y eut des poëtes, enfants de Clémence Isaure, qui composèrent des sonnets à la louange de cette muse aux cheveux noirs. Nulle peine et nulle gêne ; elle commanda des habits dignes de la Place-Royale : on eût dit

Digitized by Google

à lui voir traverser le Cours ou la grande place, un jour de fête, Mme de Sassenage ou la comtesse de Soissons. Les envieux, race immortelle, tentaient, mais en vain, de prévenir monseigneur l'archevêque et de l'irriter contre son beau neveu. Monseigneur répondit aux envieux : que voulez-vous que j'y fasse? Il disait aux dévotes : ne faut-il pas, mes chères sœurs, que jeunesse ait son cours? Aux vieux amis qui dînaient chaque lundi au petit couvert de monseigneur : mon neveu est trop heureux, disait-il, *elle* est charmante! Elle était hier à ma messe, et me donnait des distractions! Savez-vous que mon bedeau lui a donné un carreau pour s'agenouiller; pour un rien il lui eût donné mon prie-Dieu? De son côté le chevalier de Fosseuse, après une hésitation de quelques jours, voyant qu'à sa première sortie on le recevait comme à l'ordinaire, et peut-être un peu mieux, avait repris grand courage et se montrait volontiers avec sa conquête. Non-seulement, il se savait aimé dans la ville, mais encore il venait de rencontrer un grand appui sur lequel il ne comptait pas : le royal dragon venait d'entrer dans la capitale même de la Touraine, et le premier soin des jeunes officiers avait été de s'informer du chevalier de Fosseuse. Même une députation de ces jeunes porteurs d'épée, et des plus grands noms de la France militaire, s'était rendue au château de Fosseuse pour saluer le jeune maître; et comme celui-ci voulait savoir d'où lui venait un si rare honneur : — Monsieur le chevalier, lui répondit le chevalier de Biran, porte-étendard, les officiers du royal dragon n'ignorent pas que c'est à vous seul qu'ils sont redevables de la vie et de la liberté du lieutenant Martin de Tours. Il était mieux que notre camarade; il était notre ami. Le sort l'avait désigné pour demander satisfaction à un mauvais drôle qui déshonorait le régiment; notre ami Martin en a fait justice, et nous venons vous dire en son nom, monsieur le chevalier, ce sera un beau jour pour nous, si jamais vous avez besoin des dragons du roi notre sire! Ainsi fut scellée, avec de grands embrassements, et les meilleurs vins de la province : à la santé du roi! cette éternelle amitié qui durait encore aux premiers jours de la révolution française entre les hommes de la maison de Fosseuse et nos seigneurs les dragons du roi.

Voilà comment, par la conspiration de la ville entière, Isabelle avançait dans sa voie. Au dehors, elle régnait par l'admiration publique, elle occupait toutes les âmes; elle enchantait tous les regards. Au dedans, son empire était plus doux encore. On n'est pas impunément la beauté qu'elle était, avec tant de volonté et de génie, et le chevalier de Fosseuse, amoureux d'une autre femme, l'avait bientôt oubliée aux pieds d'Isabelle. Il l'aimait d'un amour plein de fièvre et de remords;

Digitized by Google

il se débattait sous sa main, comme un oiseau dans les rets de l'oiseleur. Parfois, il avait honte de lui-même; il voulait briser cette chaîne importune, et revenir à ses chastes amours; mais si puissante était la séduction, la flamme était si violente, il y avait tant de charme en ces disputes, en ces prières, dans ces tendresses, dans ces violences, que le malheureux était vaincu sans rémission.

Il était resté caché dans sa métairie; Isabelle habitait, par décence, une maison qu'on appelait le petit hôtel de Fosseuse, afin de le distinguer du grand hôtel que messieurs les ducs et pairs de Fosseuse habitaient avec leur famille, quand par hasard ils faisaient l'honneur de leur visite à leur province natale. Isabelle, en ce logis, vivait très-retirée. En vain plus d'un seigneur s'était présenté pour lui porter ses déférences.... Obstinément, elle avait refusé sa porte; il n'était pas jusqu'à son ancien maître, M. de Bagneux, qui n'eût échoué sur ce seuil impitoyable. Ajoutez à toutes ces excitations d'une curiosité si naturelle, que l'enfance de cette Isabelle avait tout l'aspect d'un roman oublié depuis tantôt quinze ou seize ans. Elle avait été apportée en cette aimable et nonchalante cité, par un homme qui avait été, disait-on, esclave en Turquie, après toutes sortes d'aventures qu'il n'aimait pas à raconter; cet homme, employé dans les jardins de Sa Hautesse, avait brisé sa chaîne, et cette enfant, qu'il semblait aimer beaucoup, était née en effet dans le sérail de Constantinople. Elle se ressentit longtemps de son origine. Elle était calme et sauvage; on voyait à son caprice enfantin qu'elle était habituée au commandement. Le captif n'avait jamais dit qu'il fût son père; il lui parlait rarement, et même il lui parlait avec une sorte de respect. Il vivait de peu de chose, et sans rien demander à personne. Enfin, quand il mourut d'une mort subite, cette étrange enfant, qui pouvait avoir douze à treize ans, fut donnée à Mlle de Tonnay-Charente, qui parfois en avait peur. Voilà tout ce que l'on savait de Mlle Isabelle. On découvrit plus tard, bien qu'elle vécût en bonne chrétienne, et ne manquait guère à ses devoirs de piété, qu'elle n'avait pas été baptisée, et ce fut un nouveau sujet de contentement pour notre archevêque. Il aimait les belles fêtes de l'Église; il n'en savait pas de plus curieuses et de plus solennelles qu'une belle conversion, une prise de voile, et surtout un grand baptême, entourés à plaisir de toutes les majestés de la cathédrale, quand c'est une belle et grande fille, assistée d'une marraine illustre, et renonçant de sa propre voix à Satan, à ses pompes, à ses œuvres. Sitôt que l'on sut dans l'église de Tours que la Juive Léïla (c'était son vrai nom) se présentait comme une catéchumène, ce fut, parmi les plus jeunes et les plus anciens doc-

Digitized by Google

teurs de la cathédrale, à qui sera chargé de ramener la brebis égarée au bercail. Monseigneur répondit à tous ces ambitieux, qu'il instruirait lui-même la jeune Leïla. Puis, comme une fois dans l'hypothèse on ne s'arrête jamais, les chercheurs d'accidents, après avoir interrogé bien des Pères de la Mission, et plus d'un missionnaire en Orient, finirent par reconnaître, à des signes certains, que la jeune et belle Leïla était la propre fille du sultan. Le captif qui l'avait amenée, amenait en même temps la mère de cette enfant, et les passagers du *Fantôme*, un de ces navires suspects qui font volontiers la traite des blanches, se rappelaient qu'en l'an de grâce 1657, il y avait dans la cabine du capitaine une jeune femme dont à peine on voyait les yeux noirs, qui mourut dans la traversée, en allaitant une petite fille qu'elle baignait de ses larmes. Cette jeune femme, disait encore la chronique, s'était enfuie avec son enfant de six mois. Le captif avait sauvé la petite Leïla, mais comme il redoutait sans doute les terribles vengeances de ces maîtres du monde, il n'avait dit son secret à personne, et maintenant, c'était peu à peu, quand les tout-puissants de la cité apportaient toute leur intelligence à la découverte de ces grands mystères, que cette illustre naissance allait se dévoiler. Un accident terrible, qui devait compléter de la façon la plus surprenante un tel monceau d'aventures incroyables aujourd'hui, mais parfaitement vraisemblables au XVIIIe siècle, dans les comédies de Molière et dans les *Voyages* du poëte Regnard, termina de la façon la plus inattendue ce drame mystérieux.

Le maître et seigneur de cette illustre famille de Fosseuse, M. le duc de Fosseuse, en ce moment gouverneur pour le roi du Lyonnais, du Forez et du Beaujolais, comme un jour il parcourait ces montagnes avec sa femme et ses deux enfants, conduisant lui-même deux chevaux neufs à la descente du Mont-Claret, les voyageurs furent surpris par l'orage; frappés de la foudre, les chevaux s'emportèrent et la voiture se brisa contre un pic formidable. Hommes et bêtes furent précipités dans l'abîme, et les montagnards eurent grand peine à ramasser les tristes débris de ce grand seigneur, leur maître absolu, de quoi faire, à Lyon même, dans l'antique église d'Aulnay, des obsèques royales. Le bruit de cet accident (ces montagnes en parlent encore), arriva comme un tonnerre à l'archevêché de Tours, et tout d'abord l'archevêque en ressentit une émotion qu'on ne saurait dire. O mon Dieu! c'en était fait de l'espérance et de l'avenir de cette antique maison! Un père si jeune encore, une jeune femme, espoir d'une génération nouvelle, et deux jeunes gens, l'aîné qui avait douze ans, le cadet qui en avait déjà sept, engloutis, abîmés, perdus dans cette im-

Digitized by Google

mense tourbillon des arbres, des rochers, de la terre et des eaux! « Seigneur! Seigneur! s'écriait le vénérable prélat, c'est trop de peines en un jour! A quoi donc a servi aux anciens barons de Fosseuse, aussi vieux que la maison de Bourbon, d'avoir porté leurs armes dans la première croisade, assisté le roi saint Louis sur son lit de mort, et porté la main de justice au sacre de Henri le Grand? A quoi donc nous ont servi nos ossements dans les plaines d'Azincourt, dans les plaines d'Ivry, et sous les murs de La Rochelle? O mon Dieu! quel calice à porter aux lèvres de ton vieux prêtre, et maintenant que faire et devenir? Nous voilà morts, jusqu'au jour de la suprême résurrection! » Voilà comme il se lamentait; mais il n'était pas pour rien un baron de Fosseuse. Un instant le pouvait abattre, il se relevait l'instant d'après, contemplant le péril la tête haute, et tirant de l'accident des choses une nouvelle énergie. En effet, quand bien même il eût été le dernier de sa race, à tout prix il l'eût renouvelée. Il eût déchiré les bandelettes sacrées qui couvraient ses cheveux blancs, pour s'en aller, pieds nus, rendre au Saint-Père le bâton de pasteur des âmes, et lui demander la grâce de prendre une épouse, afin que sa race ne mourût pas. L'instant d'après, quand il fut revenu de cette épouvante, il se rappela qu'il avait encore un neveu de son nom, un héritier direct des vrais Fosseuse, et que, par un décret de la divine Providence, ce pieux jeune homme avait toujours résisté aux volontés imprévoyantes qui le poussaient dans l'Église. Et lorsqu'enfin il vit venir à lui, tout rempli d'une douleur légitime, l'héritier inespéré de tous ces titres et dignités amoncelées par tant de combats, par tant de siècles et de services rendus à la grandeur de nos rois, le vieillard s'inclinant devant son neveu : — « Permettez, monseigneur, lui dit-il, que je sois le premier à saluer M. le duc de Fosseuse, et par toute la majesté des seigneurs que vous représentez : généraux, ministres, dignitaires de notre sainte Église, amiraux de l'escadre rouge, maréchaux de France et cordons bleus, promettez de ne pas attendre, et de prendre une épouse, à la face du ciel, qui continue à perpétuité notre race éteinte... » Ainsi parlant, il baisait la main du jeune homme et la posait sur sa tête vénérable. Et chacun d'admirer ce grand vieillard dont les mains étaient pleines de bénédictions, qui se faisait bénir par cet enfant! Ces choses-là, je le sais bien, sont de l'ancien monde. Elles remontent aux temps féodaux. Nous les regardons, nous autres, les fils de Voltaire et les esprits forts, sans y rien comprendre. Chacun les comprenait sous le règne de Louis le Grand. Quand son oncle se fut relevé, le jeune homme se jeta dans ses bras, et lui dit à l'oreille un de ces mots qui sauvent toute une situa-

Digitized by Google

tion. Pas un ne put l'entendre, mais chacun put voir l'orgueil remonter sur le front du vieillard, le sang à sa joue, et l'espérance à son cœur.

Ce monceau de fortune et d'honneurs inattendus, qui tombaient comme un déluge sur le nouveau duc de Fosseuse, le trouvèrent parfaitement calme, et personne, à le voir, n'aurait pu deviner à quelle hauteur, voisine des fables, l'avait élevé la destinée en si peu d'heures. Il fallut que Monseigneur lui-même insistât, pour que son beau neveu, les derniers devoirs étant rendus au chef de sa maison, s'en vînt à Paris, pour y prêter le serment de duc et pair, entre les mains de M. le premier président du parlement, et pour saluer Louis le Grand. Il fit cela très-vite et très-bien. Pas de difficultés au parlement. Il longea le parquet sans trop s'inquiéter s'il avait droit de le traverser, et s'il faisait un pas de plus qu'il n'eût dû faire. Il ne prit nulle garde au mortier de M. le premier président, qu'il le tînt à la main, qu'il le gardât sur sa tête, ou qu'il répondît au salut du nouveau pair, en s'inclinant et sans se lever de son siége. Le nouveau duc de Fosseuse, présenté par le maréchal d'Hoquincourt et par le duc de Châtillon, ne s'inquiéta nullement de ces détails, qui étaient, en ce temps-là, de grosses affaires, et même on dit qu'il s'attira, par sa négligence coupable, un coup de boutoir de M. le duc de Saint-Simon. C'est en vain qu'au départ, le superbe archevêque avait recommandé à son neveu, de ne pas donner du *Monseigneur* à M. de Louvois, le premier mot du duc de Fosseuse au grand ministre, qu'il surprit dans son cabinet, sans attendre qu'il fît les quatre ou cinq pas de cérémonie et d'étiquette, fut justement de lui dire : « Ayez pour agréable, *Monseigneur*, les meilleures déférences d'un jeune duc de si nouvelle édition. » De ces paroles que lui disputaient tant de ducs qualifiés, M. de Louvois fut si ravi, qu'il pria le nouveau duc de Fosseuse de lui dire en quoi donc il le pouvait servir, et qu'il serait obéi tout d'abord. — « Monseigneur, reprit le duc de Fosseuse, accordez-moi la grâce pleine et entière d'un jeune dragon du roi, le lieutenant Martin. » M. de Louvois, qui s'attendait à quelque demande énorme, en voyant qu'il s'agissait de si peu, répondit par un sourire, et le lendemain il signait l'ordre au *lieutenant* Martin, d'avoir à rejoindre son régiment. Ainsi, le ministère et le parlement étaient d'avis que le duc de Fosseuse était un charmant jeune homme, et ni pointilleux ni vaniteux, sachant vivre, et rendre à chacun ce qui lui revenait. Il n'eut pas un moindre succès à la cour, le roi n'aimant pas ces picoteries avec ses ministres. Il fut également le bienvenu du roi et de Mme de Maintenon. Le même jour, Sa Majesté allant chasser dans les bois de Ville-d'Avray, le duc de Fos-

Digitized by Google

seuse entra dans les carrosses du roi. Comme il assistait au petit coucher de Sa Majesté, le roi commanda qu'on lui donnât le bougeoir, et quand Sa Majesté prit congé de ce nouveau soutien de sa pairie, il lui dit fort agréablement : « J'espère avant peu que vous nous amènerez une nouvelle duchesse de Fosseuse, et dites-lui que son tabouret est tout prêt. » Le lendemain, le roi, à son lever, en parlait encore, et Mme de Maintenon était de l'avis de Sa Majesté. — Voilà pourtant, disait le roi, une colombe dans le nid des aigles et des vautours. Naturellement, le mot de S. M. fit une grande fortune à Versailles. La renommée en porta l'écho dans les lieux les plus reculés du royaume, et la Touraine entière en retentit. Seul, l'archevêque était mécontent de l'auguste parole. Il eût volontiers résigné cet air de colombe au dernier des Fosseuse. — Et maintenant, sire, disait-il à demi-voix, nous vous montrerons, je l'espère, que la colombe, à son tour, engendrera des aigles. Par les soins du prélat, tout était déjà prêt pour le mariage du duc de Fosseuse. On ne disait pas encore le nom de la nouvelle duchesse, mais chacun la désignait à l'avance. Enfin, le troisième jour du mois de septembre, et la veille de son jour de naissance, le nouveau courtisan arriva, presque incognito, dans cette ville de Tours dont il était désormais le plus grand seigneur. Le vaste hôtel de ses ancêtres était prêt à le recevoir. Les murailles étaient antiques et splendides ; partout la généalogie et l'écusson du maître, avec les portraits des hommes et des femmes de cette illustre race. Une foule de serviteurs empressés, et portant la livrée aux couleurs des anciens barons, remplissaient ce palais des enchantements. L'écurie était au grand complet ; les carrosses de gala étaient époussetés ; la massive argenterie était toute prête et reparaîtra dans huit jours, sur la longue table des festins. Mais, vains efforts ! l'esprit du jeune homme était absent de ces magnificences. Il ne songeait qu'aux bonheurs qu'il avait perdus. A peine s'il prononça le nom de Leïla, sa fiancée. Elle s'était enfermée au couvent des dames Visitandines, et le duc de Fosseuse, avant son mariage, ne devait plus la revoir.

Monseigneur avait décidé que le baptême et le mariage auraient lieu le même jour. Il avait redoublé, pour cette double fête, de grandeur et de magnificence. A voir la foule accourir, à voir la cathédrale se remplir des seigneurs, des patriarches, des évêques, des abbés, des archevêques de Sens et de Bourges ; à compter les religieux et les chanoines de Saint-Martin vêtus de pourpre et de fourrures de vair ; et tant de confréries et de bannières, on eût dit que, cette fois encore, la cathédrale de Tours était la Jérusalem d'Occident. Donc, tout était prêt. Le prélat avait désigné *in petto* la marraine de la future

Digitized by Google

duchesse de Fosseuse, et la veille de ce grand jour, il se rendit seul, dans une voiture aux armes de ses chanoines, à l'hôtel de Bagneux. Mme de Bagneux, triste et dolente en sa maison, succombait sous la peine et le chagrin. Elle n'avait pas revu le chevalier de Fosseuse, depuis le jour funeste où elle l'avait chassé de sa présence ; elle le haïssait beaucoup moins, elle n'avait pas cessé de le pleurer. A peine avait-elle admiré les cruelles volontés de la Providence qui avait opéré un si grand changement dans la fortune du chevalier de Fosseuse ; elle ne s'en était ni glorifiée, ni attristée, et pauvre ou tout-puissant, il était resté au fond de son âme ulcérée. On lui avait bien dit (cela se disait dans toute la ville), qu'Isabelle, sa servante, était appelée au partage de toutes ces grandeurs, mais Mme de Bagneux n'y pouvait croire. Ou bien, si parfois pareille aventure lui semblait moins étrange, elle n'en ressentait aucune jalousie. Hélas ! sa jalousie était autre part. Pour elle, l'infidélité de son amant ne commençait pas a sa servante... elle commençait à ce portrait misérable et charmant dont elle se repaissait et s'enivrait la nuit et le jour. Quand Monseigneur se présenta chez Mme de Bagneux, elle tenait encore cette funeste image, en laquelle, pour une âme moins candide, eussent apparu, derrière l'habileté de la forme, la perfidie et les mensonges du fastueux modèle représenté dans cette lascive peinture. Au nom de Monseigneur, Mme de Bagneux laissa tomber le portrait dont la glace à l'instant se brisa. Puis, comme on ramassait ces tristes débris : « — Par le ciel, ma chère fille, s'écria le prélat, que fait donc ici le portrait de cette gourgandine, et quel souci vous pousse de souiller vos mains et vos yeux du portrait de la comtesse d'Olonnes? Il faut donc que cette vieille médaille ait été oubliée ici-même, par votre honoré voisin, le baron des Rotours. Voilà toute sa conquête ; il s'en vante, il la montre avec une certaine fatuité aux bourgeois de notre province. Ah fi ! balayez-moi cette bergère des freluquets de la régence... » Il eût parlé longtemps encore, que Mme de Bagneux l'eût écouté avec ravissement. A mesure qu'il parlait, son âme épanouie acceptait, heureuse et consolée, une explication dont elle avait si grand besoin. Grâce à Dieu ! la jeune femme enfin voyait clair dans son cœur. Ah ! qu'elle était contente et fière de retrouver son chevalier fidèle, et comme elle s'en voulait de l'avoir tant maltraité pour un crime qu'il n'avait pas commis. Monseigneur la laissa quelques instants dans cette ivresse muette ; il comprenait, sans pouvoir s'en rendre compte, cette heureuse extase. En même temps une voix secrète lui disait qu'il allait tout briser. Après un silence il reprit : « —Je viens vous demander, ma chère fille, un grand service. Il s'agit de l'honneur

Digitized by Google

de cette maison de Fosseuse, chère à toute la province, avec laquelle les hommes et les femmes de votre famille ont contracté plus d'une alliance. Et comme il la voyait pâlir... (une sensitive!) : — Écoutez-moi, reprit-il, c'est très-sérieux. La dernière et terrible catastrophe qui eût réduit à néant la maison de Fosseuse, est pour nous un enseignement si grave, que nous pécherions contre Dieu lui-même, si nous hésitions à le mettre à profit. Mon neveu est, à cette heure, le seul héritier de cette maison, un frêle héritier, je le sais bien. S'appuyer sur un pareil roseau, est un grand acte d'espérance et de foi. Il est donc nécessaire, absolument, que je marie au plus tôt le duc de Fosseuse, et n'ayant pas de temps à perdre en vaines recherches, laissant de côté les inextricables difficultés de ces sortes de contrats : acquêts, conquêts, douaires, communauté, paraphernaux, mille horreurs auxquelles ne doit rien comprendre un vrai gentilhomme. A toutes ces causes réunies, le mariage aura lieu demain, avec cette étrange fille élevée avec vous, et pour qui vous fûtes si bonne maîtresse. »

A ces mots, comme il comprenait que Mme de Bagneux allait se récrier : « — Taisez-vous, lui dit-il, taisez-vous, ma chère enfant. Il est très-heureux pour votre belle renommée, au moment où toutes sortes de bruits mauvais commençaient à courir contre votre gloire, que cette fille de votre maison ait reconnu publiquement que les empressements de mon neveu étaient pour elle. Elle et lui, par leur subite alliance, ils vous ont sauvegardée. Ainsi, même par reconnaissance, autant que par amitié pour moi, vous ne dédaignerez pas d'être la marraine... Oui, ma fille, et pour ainsi dire la seconde mère de la future duchesse de Fosseuse. Il nous faut toute la garantie, avec toute l'autorité de votre nom et de vos vertus, pour donner à cette alliance une consécration qui lui manquerait sans votre aide. » A ces mots, il se leva, sans attendre une réponse que la jeune femme avait peine à formuler. Ainsi, tout d'un coup, brusquement, sans transition, Mme de Bagneux tomba de la plus grande joie au fond des plus tristes abîmes.

Une vision lui vint en aide. Il lui sembla que Mme la duchesse de la Vallière, sa cousine, la contemplait avec un regard d'ineffable tristesse. Ce doux fantôme était tout semblable à l'image de Mlle de la Vallière, au plus beau moment où ce roi superbe était fier de porter ses chaînes. Il n'y avait rien de plus fluet et de plus léger que cette aimable personne. Elle était blanche avec des yeux bleus et languissants ; une bouche assez grande et vermeille, triste!... Parfois la bouche et les yeux étaient pleins de feu, de bel esprit et de joie, avec tout ce que la jeunesse a de plus rare et de plus charmant. Ayant bien considéré cette

Digitized by Google

aimable cousine qui semblait se débattre en ce filet inextricable : — Allons, ma cousine, ayez bon courage. Obéissons au devoir ; suivez mon exemple, et rentrez, il est temps, dans la paix de la conscience ! Elle dit cela d'un souffle et d'un regard. Sa lèvre vermeille était à peine agitée, et ses belles mains semblaient suppliantes. Mme de Bagneux comprit dans son cœur, qu'elle devait obéir aux conseils de cette infortunée, expiant encore à cette heure, et dans les plus violentes tortures de l'abandon, de la pauvreté, un instant d'égarement. Le lendemain, à son lever, Mme de Bagneux se sentit forte, et devinant que toute la ville aurait les yeux sur elle, elle se fit belle et parée. Elle entra, d'un pas ferme, avec une de ces belles révérences dont les dames les plus illustres avaient seules le secret, dans cette immense cathédrale, où l'on eût dit qu'une seule âme animait toute une foule. Aux quatre coins de l'autel radieux, quatre officiers se tenaient, l'épée hors du fourreau, semblables à des statues, mais à des statues vivantes qui sauraient commander aux palpitations de leur cœur. O charme ! ô surprise ! un de ces officiers n'était rien autre que ce dragon Martin de Tours, ce frère adultérin de Mme de Bagneux, sauvé par le chevalier de Fosseuse, et ramené de l'exil, par l'intervention du nouveau duc. Elle éprouva, à l'aspect de son frère, qu'une grande reconnaissance était ajoutée à son courage, et maintenant, décidée, elle comprit toute sa force et qu'elle irait jusqu'au bout.

Au son majestueux de l'orgue, au bruit des fanfares, aux cantiques des lévites, apparut enfin la catéchumène en ses habits de triomphe, où la fleur et le parfum de l'oranger se mêlaient à l'éclat des diamants, à la blancheur des perles. Vraiment on eût cru voir une reine ; elle en avait la taille et la majesté. L'Orient avait laissé sur ce front superbe une empreinte ineffaçable. Elle prit place à la gauche de sa marraine, et l'archevêque, étant assis sur son siége épiscopal, aussitôt que l'assemblée eut retrouvé son calme, parla en ces termes :

« Je m'estime un homme heureux, mes chers frères et Messieurs, de vous voir réunis autour de ma personne, ayant à vous expliquer la grande multiplicité d'incidents, par lesquels nous avons passé avant d'arriver à ce moment de notre suprême espérance. Il s'agit de la jeune catéchumène à laquelle nous allons donner le sacrement du baptême, et qui portera, tout à l'heure, avec la grâce de Dieu, le titre et le nom de duchesse de Fosseuse. » A ces mots, l'assemblée hésitante, fit entendre une espèce de murmure, mais n'en déplaise aux détracteurs de l'antique noblesse, on ne saurait nier que ces gentilshommes d'autrefois fussent naturellement éloquents. Comme ils étaient sûrs d'être écoutés, ils

Digitized by Google

parlaient d'une voix haute, acceptant l'éloquence comme une couronne qui était due à leur nom. Le prélat attendit que le murmure se fût calmé, et reprenant d'une voix ferme, il acheva son discours :

« Sultan Amurat qui prit Babylone en 1638 eut quatre frères : Osman qui régna trois ans, au bout desquels les Janissaires lui ôtèrent l'empire et la vie. Orcan le second, qu'Amurat fit étrangler dès les premiers jours de son règne. Le troisième fils était Bajazet, ce même Bajazet dont M. Racine, trésorier de France et mon collègue à l'Académie, a fait naguères une tragédie. Ibrahim enfin, qui était un prince sans vice ni vertu, père du sultan Mahomed d'aujourd'hui, et de la petite Leïla. Or tous ces faits me sont attestés dans la lettre que voici, par M. le comte de Cézy, notre ambassadeur, le propre frère de cet homme inconnu qui se cachait dans une humble maison de notre ville, avec cette enfant qui va recevoir ces deux sacrements, le baptême et le mariage. Accordez, mes chers frères, au nom d'une famille que vous aimez, et qui vous a toujours protégés votre adoption à cette auguste fille ; descendante de Mahomet par une suite de tant de princes, elle sera l'égale des plus grandes princesses, aussitôt qu'elle sera purifiée par les eaux du baptême. »

Ayant ainsi parlé, le prélat ne rencontra que louanges, approbation, admiration.

Mme de Bagneux fut la marraine, l'archevêque était le parrain, et la belle marraine ôtant de son cou un collier de perles orné d'une croix d'or, le passa au cou de la jeune chrétienne. Une grande émotion se pouvait lire en ce moment sur tous les visages. Vinrent ensuite les cérémonies du mariage, et, cette fois, tous les regards se portèrent de la fiancée au mari qui l'allait prendre. Il était éperdu comme on l'est dans un songe. Il entendait, confusément, toutes ces rumeurs. Les yeux fixés sur la jeune épousée, il ne voyait que Mme de Bagneux. Elle était toute son âme et toute sa vie. A peine il eut prononcé le *oui* fatal, ce pauvre cœur agité par tant de passions qu'il était incapable de porter, se brisa dans sa poitrine, et le dernier duc de Fosseuse tomba mort sur les marches de l'autel.

Le prélat, frappé de ce coup de foudre, cacha son visage dans ses mains tremblantes. Puis, comme on l'entourait de consolations importunes, il releva la tête en disant : « Ils sont mariés... la volonté de Dieu soit faite ! Mais il doit un miracle à la maison de Fosseuse, et je vous ajourne à six mois d'ici, au baptême de notre héritier.

JULES JANIN.

Digitized by Google

L'ART ET LES RELIGIONS*

QUE LES DIEUX DE LA GRÈCE ONT FAIT LA SPLENDEUR DE L'ART HELLÉNIQUE

I

Si l on regarde religieusement quelque chef-d'œuvre de la statuaire antique, soit la Déesse de Milo, soit l'Apollon du Belvédère, d'abord électrisé par l'admiration, bientôt on s'anéantit devant cette beauté implacable; on tombe dans une sorte d'extase, de prostration contemplative, où, s'isolant de tout, on reste seul avec l'œuvre qui a provoqué cette rêverie. Alors la statue se montre entièrement; on la possède dans toutes les splendeurs de sa perfection. Ses beautés qu'on n'a fait que deviner, qu'on n'a vues que par intuition, maintenant qu'on les a étudiées, on s'en convainc logiquement, on les contemple avec les yeux de la tête et avec les yeux de la raison. Par le souvenir, dont la puissance de rapidité surpasse et celle de la lumière et celle du son, et qui embrasse dans un seul enchaînement de pensées les siècles, les choses et les faits, on compare les chefs-d'œuvre modernes aux chefs-d'œuvre antiques. La cause est vite jugée : les deux parties ne parlent pas; elles se font voir. Or, le parallèle, qui n'existe que grâce à notre orgueilleuse manie de vouloir toujours tout comparer, est bientôt détruit par la supériorité incontestable de l'œuvre antique, et l'on se demande la cause de cette perfection sans rivale.

Cette perfection qui, aux dires du naturaliste Pline, du voyageur Pau-

* Ces pages sont la préface du premier livre de M. Henry Houssaye : *Histoire d'Apelles*, Étude sur l'art grec, qui paraîtra dans quelques jours à la Librairie Académique, Didier.

Digitized by Google

sanias, du philosophe Platon, de l'orateur Cicéron, de l'historien Plutarque, du rhéteur Quintilien et du lexicographe Suidas, — où chercher des témoins, sinon plus dignes de foi, du moins plus dignes d'être écoutés? — n'existait pas moins dans les œuvres des peintres que dans les productions des sculpteurs, a suscité les hypothèses les plus diverses, les avis les plus contradictoires, les opinions les plus et les moins sensées. Certains critiques affirment que le climat,— le beau climat de la Grèce, tant vanté par les poëtes, — eut une grande influence sur les artistes hellènes. A premier examen, cette raison paraît assez bonne, — quant à la peinture, au coloris, car le climat ne peut avoir aucune influence, ni heureuse, ni fatale, sur la sculpture, — mais lorsqu'on passe en revue les grands coloristes modernes, elle s'évanouit. Titien et Giorgione éblouissent par les tableaux qu'ils ont exécutés dans l'humidité brillante de Venise; Corrège peignait tout le ciel bleu de Florence; Murillo et Vélasquez travaillaient torréfiés par le soleil ardent qui crevasse la terre d'Espagne; les Flamands, Rubens et Van Dyck avaient sans cesse devant les yeux la terre brune et les maisons rouges, construites en briques; les Hollandais, comme Rembrandt, voyaient des canaux gelés et des constructions en bois profilant leurs maigres silhouettes sur un ciel gris; Reynolds et Hogarth ébauchaient et finissaient leurs portraits éclatants, enveloppés d'une brume éternelle; Léonard de Vinci peignit partout, à Milan, à Florence, à Amboise, et partout il fut grand coloriste. A ce point de vue, les peintres modernes devraient se croiser les bras l'hiver, faire des chefs-d'œuvre l'été, et composer, le printemps et l'automne, des œuvres médiocres. Ils deviennent des photographes qui *n'opèrent* que par un temps clair.

D'autres assurent que les anciens, ayant de plus beaux modèles que les modernes, naturellement peignaient et sculptaient de plus belles œuvres. Cette opinion est reçue, admise, consacrée par la routine, presque indiscutable, et pourtant illogique. Je suis aussi loin d'écouter les déclamateurs sur la dégénérescence humaine que de me ranger à l'avis de la plupart des naturalistes et des philosophes qui, partisans de la génération spontanée, affirment que la race de l'homme s'est toujours embellie, et qu'Adam tenait un peu de l'homme et beaucoup du singe; — un orang-outang doué de la parole; — mais je crois sincèrement que dans tous les âges, qu'à toutes les époques, les deux sexes ont été représentés en laid et en beau. Je puis citer des exemples irrécusables : Dans l'antiquité, on vante les profils purs d'Alkibiades et de Platon; mais ne parle-t-on pas des masses grotesques de Sokrates et d'Æsope. Sur le métal oxydé des médailles comme dans le marbre jauni

Digitized by Google

des bustes, si les traits d'Alexandre s'accusent superbes et dédaigneux, presque divins, la tête d'Aristote, celle d'Isokrates, celle d'Antisthènes, celle d'Épikure et celle de Diogènes se modèlent en lignes fuyantes, inégales, sans pureté et sans caractère. Bien des gens s'écrient, à la vue d'une gigantesque armure de joute forgée au quinzième siècle : Quels hommes étaient-ce donc, ceux qui portaient de pareilles armes? Qui aujourd'hui pourrait supporter un pareil poids? Nous dégénérons ! — Un cent-garde ou un carabinier, qui d'ordinaire porte un casque de dix-sept livres et une cuirasse de trente-cinq livres, sans compter l'épée droite et large, appelée latte, aussi lourde qu'un fusil de munition, arme qu'il manie avec la même aisance et la même légèreté que nous montrons en jouant du fleuret, ne ferait pas trop mauvaise figure tout couvert de fer. — Mais, dira-t-on, le cent-garde, le carabinier, le cuirassier même, c'est l'exception. — Le chevalier aussi, au moyen âge, était l'exception; pour un homme d'armes de six pieds, allant au combat armé de toutes pièces, combien de fantassins, maigrelets et souffreteux, marchant pieds-nus à la guerre, avec une rondache de cuir et un bonnet de laine pour armes défensives, avec une hache, une fronde ou une arbalète comme armes offensives. Quand un fils de seigneur n'était pas assez fortement constitué pour mener la rude vie du guerrier, il mourait à la peine ou on le tonsurait.

Autre cause : Les artistes grecs, ayant sans cesse le nu devant les yeux se familiarisaient avec lui, s'en pénétraient l'esprit et le rendaient avec plus d'habileté. En effet, tous les jours, dans les gymnases; souvent aux jeux pythiques, aux jeux isthmiques, aux jeux olympiques, aux fêtes éleusiniennes, jeunes gens et jeunes filles, lutteurs et coureurs, discoboles et acontistes s'exerçaient nus à tous les exercices du corps; et dans ces gymnases, à ces jeux publics, les artistes venaient étudier la beauté, les proportions, l'anatomie sur le modèle vivant. Mais on se tromperait gravement en croyant que les statues grecques sont seulement supérieures aux modernes dans les parties nues. Qu'on se promène dans les splendides galeries du musée des Antiques, qu'on y contemple, — regarder exprimerait mal ma pensée, — les statues drapées d'Artémis et de Pallas, quelques statuettes d'Aphrodite voilée, entre autres une désignée sous le nom de *Vénus populaire*, et l'on se convaincra que par l'art et par la grâce avec lesquels sont rendus la transparence des étoffes, leur légèreté, leurs plis suivant exactement les ondulations du corps, les statuaires hellènes surpassaient dans l'expression de draperies comme dans l'expression du nu, les sculpteurs

Digitized by Google

modernes, dont les voiles lourds, opaques, à plis durs, paraissent de fer et non d'étoffe, et sont retenus au corps avec un mépris irritant de la vérité. Jamais un grec, même des époques de décadence, n'aurait, comme Pradier dans une de ses statues, fait tenir une draperie d'un mètre et demi, rien que sur la cambrure, bien imaginaire, d'un sein de jeune fille. Descendons de la race humaine à la race animale : Nos sculpteurs n'ont-ils pas sans cesse devant les yeux des chevaux aussi élégants, aussi beaux, aussi purs de formes que les chevaux de l'Attique et du Péloponnèse? Et cependant, jamais ils n'égaleront la beauté des chevaux de la frise des Panathénées.

Les sophistes ne nous laisseront pas encore tranquilles. Ils reviennent à la charge. Ceux-ci nous disent : Ce qui faisait la supériorité des Grecs, c'était la liberté qui existait en Grèce. A la vérité, Athènes, du temps de Périklès, florissait sous un gouvernement démocratique ; mais Korinthe, mais Sikyône, qui produisirent des artistes aussi illustres qu'Athènes, subirent bien longtemps un gouvernement autocratique. Ceux-là veulent que la richesse de la Grèce ait encouragé et excité outre mesure les artistes à s'élever dans le beau. C'est faire injure aux Phidias, aux Zeuxis, aux Praxitèle et aux Apelles, que de penser qu'un salaire plus ou moins élevé leur a fait créer des œuvres plus ou moins divines.

Ce n'est donc ni l'influence climatérique, ni le communisme de la beauté, ni la vue continuelle du nu, ni la liberté, ni la richesse qui produisirent les œuvres immortelles des Grecs.

Est-ce donc alors, d'une part, l'estime qu'on avait pour les artistes, et, de l'autre, le culte du Beau, c'est-à-dire l'éternelle admiration de la beauté, l'éternelle vénération pour le Beau, que professaient les Grecs? Oui, car il faut considérer ces deux causes comme les effets secondaires d'une cause première; il faut voir en elles deux rivières formées par ce torrent impétueux et grandiose, aux ondes étincelantes des feux polychromes du diamant, aux méandres sublimes et imprévus, aux crépitements sonores et aux murmures harmonieux, qui s'appelle le polythéisme grec.

Pourquoi les Grecs adoraient-ils le Beau? Parce que leur religion était l'expression de la beauté sous toutes ses formes; parce que, pour eux, beau était synonyme de divin. Pourquoi vénéraient-ils les artistes? parce que les artistes en faisant sortir les Dieux du marbre, ou en les créant par les couleurs, semblaient vivre sans cesse dans une communication intime avec les Divinités qui, dans une sorte de vision intellectuelle, apparaissaient à leur esprit; parce que les artistes, autant

Digitized by Google

que les poëtes, furent presque les créateurs du polythéisme qui, avant eux, n'existait que vague, diffus, sans caractère arrêté et sans forme précise.

Pour quiconque a étudié l'art grec devant l'art grec lui-même, les œuvres de Phidias et d'Apelles, ont pris leur rayonnement à la lumière de l'Olympe. De même que dans les autres nations de l'antiquité, la religion fut la cause de l'imperfection relative des arts d'imitation, de même en Grèce, le polythéisme fut la seule cause de la perfection irrécusable de l'art hellénique *.

II

Maintenant, remémorons-nous rapidement, au point de vue de la représentation plastique des Dieux, les principales religions de l'antiquité pour nous prouver combien elles étaient contraires aux développements et à la perfection des arts d'imitation.

Par *arts d'imitation*, j'entends seulement la peinture et la sculpture, c'est-à-dire les arts qui ont pour principal but l'imitation et la représentation de la nature humaine. Je le dis une fois pour toutes, les religions qui ont une si grande influence sur les arts d'imitation, attendu que la perfection de ces arts dépend de la forme plus ou moins parfaite des Divinités que leur impose chacun de ces cultes, ne font absolument rien aux arts d'imagination, à l'architecture et à la musique. Aussi, on peut préférer l'architecture égyptienne, l'architecture assyrienne, l'architecture indoue, l'architecture gothique, l'architecture arabe à l'architecture grecque ; le temple de Karnak, le palais de Korsabad, certains temples de Bouddha dans les Indes, Notre-Dame, l'Alhambrah au Parthénon ; on ne peut opposer aucune sculpture à la statuaire grecque.

Les caractères les plus originaux des Égyptiens qui, comme tous les

* Je pourrais même, sur le point d'être battu, tournant la question, d'un argument spécieux, mais irréfutable, confondre les sophismes de mes adversaires passés, en considérant la religion des Grecs comme cause première de tout ce qui existe en Grèce : institutions, lois, mœurs, jeux publics, amour du nu, recherches de la beauté. Et même, mode de gouvernement ; car, comme l'a très-justement dit un des grands philosophes modernes, M. Louis Ménard, le culte polythéiste devait évidemment produire un gouvernement démocratique.

Digitized by Google

peuples primifs chez lesquels les dogmes sont les mêmes et qui diffèrent seulement dans la manière de symboliser ces dogmes, révéraient les forces actives de la nature, se réduisent à deux : le culte de la bête ; la vénération pour les morts. A leurs yeux la bête était l'idéal ; c'était donc un honneur que d'être bête. Au lieu d'aspirer au beau ils aspiraient au laid, c'est-à-dire à la bête. Ils vénéraient les morts à un degré suprême, les embaumant, les empaquetant, les parant, leur construisant des villes qui défient les siècles.

Or, de leur culte de la bête sont nées les formes hybrides, moitié homme et moitié bête, que, pour les honorer, ils donnaient à leurs idoles. Ces Divinités égyptiennes, que plus tard des voyageurs trop crédules voulurent reconnaître comme les pères des Dieux helléniques [1], existent toujours sous des formes symboliquement monstrueuses dans lesquelles se marient la nature humaine et la nature bestiale.— Alliance bizarre qui devait faire le désespoir des artistes du Delta. — Ainsi, tantôt Anubis se montre sous la figure d'un homme nu, aux membres grêles, portant sur ses épaules étroites une monstrueuse tête de chacal ; tantôt à son long cou s'attache une inepte tête de chien, surmontée d'un croissant lunaire qui hérisse en l'air ses cornes étincelantes. Isis, c'est une femme bizarrement accroupie donnant ses seins en poire à son fils Horus, qu'elle regarde avec les yeux abrutis de sa placide tête de génisse. Je ne décrirai pas les divinités secondaires toutes aussi grotesques, les Phtah, les Neith, les Phrah, les Pacht, les Hathon, les Noffre, les Atmon, les Hobs, les Nephtys, les Thoth et les Amset. Et tous ces Dieux ont des têtes de rechange ; ils empruntent successivement son masque, au chien, au lion, au bœuf, au chat, au crocodile, à l'aigle, à l'épervier ! N'est-ce pas abaisser l'art du statuaire et l'art du peintre que de l'employer à perpétuer de pareilles conceptions ? De leur respect et de leurs soins pour les morts, est sorti l'art mortuaire. L'art mortuaire, ce sont les pyramides, lourdes chapes de pierre recouvrant d'immenses nécropoles, qui émeuvent non par cette harmonie, non par cette pureté de lignes, caractères des monuments helléniques, mais seulement par leurs masses redoutables. L'art mortuaire, ce sont les plates peintures des momies et des cercueils, dont les figures maigrelettes, enluminées de couleurs crues sans être écla-

1. Prouver l'origine autochthône et non hétérogène des Divinités helléniques d'ailleurs déjà suffisamment prouvée par des maîtres, n'entre pas dans le cadre de cette préface où j'étudie les cultes de l'antiquité seulement à la surface, puisque je les étudie dans leurs représentations externes et non dans leurs dogmes.

Digitized by Google

tantes, ternes sans être fondues, se profilent sans anatomie, sans perspective et sans mouvement sur un fond incolore, tout émaillé d'attributs symboliques : sistres de bronze aux tiges retentissantes, croix ansées ou *taus*, clefs mystiques du Nil, sceptres courts à tête de coucouplia, plumes d'oiseaux rares, animaux hiératiques, bâtons augurals, plantes sacrées du lotos et du papyrus.

Aux figures semi-bestiales des Dieux sculptées dans le marbre, dans la pierre et dans le granit, ou peintes sur les tombeaux et sur les parois des temples, ajoutons les sphinx, gigantesques têtes de monstres qui semblent, fichées en terre, noyer de sang le sable aride du désert, en punition de crimes énormes, et les colosses, géants monstrueux paraissant, assis, les bras collés au corps, les mains scellées aux genoux, dans leur immobilité sépulcrale, avoir été pétrifiés avant d'avoir jamais remué, et nous aurons tout l'art imitatif de l'Égypte ; art qui ne peut même point entrer en comparaison avec l'art imitatif des Hellènes.

En outre des tristes types divins qu'elle donnait aux artistes à représenter, la religion égyptienne leur apportait encore des obstacles tout à fait matériels. Il était défendu de dépecer les cadavres ; on pouvait seulement ouvrir certaines parties de leur corps pour les embaumer ; de là, impossibilité d'étudier l'anatomie. Les artistes devaient toujours imiter, sans y rien changer, ni dans la forme, ni dans le mouvement, les anciens modèles de Divinités que leur avaient légués leurs prédécesseurs ; de là, le progrès absolument nul de l'art égyptien dans le cours de six siècles. Jaloux de maintenir la hiérarchie des castes, les prêtres voulaient que le même métier fût continué de père en fils jusqu'à la dernière génération ; ainsi donc, si le fils d'un forgeron se sentait peintre, il devait étouffer ses grandioses aptitudes dans l'atmosphère brûlante de la forge et gâter la fermeté de sa main, née pour tracer à coup sûr de fins contours, en maniant sur l'enclume la lourde masse de fer longuement emmanchée ; de même, si le fils d'un peintre, se sentait disposé dans sa robustesse de vingt ans, à boire l'air sans cesse, à travailler de tout son cœur et de toute sa force, à quelque rude œuvre, il devait s'étioler et mourir, faute d'air et d'exercice, dans l'air vicié d'un atelier, dans le patient labeur du peintre.

Les races assyriennes descendant d'Assur, fils de Sem, Perses, Mèdes, Babyloniens, Chaldéens, Phéniciens, Carthaginois étaient sabéïstes. L'adoration des corps célestes sous leur forme même ou sous l'image symbolique du feu constituait la base de ce culte, auquel se joignaient aussi chez plusieurs de ces peuples certaines pratiques religieuses envers des idoles monstrueuses et sanguinaires encore coiffées de têtes

Digitized by Google

d'animaux, tels que Baal (le soleil ou l'être suprême), Mammon et Molokh. Aussi ces nations qui, nous dit Hérodote, n'osaient pas représenter leurs Divinités sous une figure humaine, ne produisirent que fort peu d'art. On a pourtant retrouvé dans les ruines de Persépolis quelques spécimens de l'art des Perses. Ce sont encore comme en Égypte des figures symboliques, des taureaux ailés à faces d'hommes portant de longues barbes et des couronnes dentelées, des cynocéphales, des idoles à têtes d'aigle et à pieds contournés en formes de griffes; — Amschaspands à quatre ailes d'or, et Darwans à replis de serpents.— A la vérité on trouve à Rome des bas-reliefs représentant Mithra, Divinité persane, sous la figure d'un jeune homme vêtu à la phrygienne; mais Winckelmann a prouvé victorieusement que ces figures étaient dues à des artistes romains et non à des Perses.

Sur le mont Sinaï, Jéhovah défendit à son peuple de lui faire des images; la loi sacrée est formelle : « Vous ne vous ferez pas d'image taillée, ni aucune figure de ce qui est en haut dans le ciel, et en bas sur la terre, ni de tout ce qui est dans les eaux sous la terre... » « Vous ne vous ferez pas de Dieux d'argent ni de Dieux d'or... » « Que si vous me faites un autel de pierre, vous ne le bâtirez pas de pierres taillées, car il sera souillé si vous y employez le ciseau. »

La mystique religion de Brahm, à la fois Brahma, Vichnou et Siva, avec ses abstractions continuelles et multipliées, ses allégories cachées, ses théories ascétiques, son mépris des choses finies, ses aspirations à l'infini, ses désirs avides de voluptés contemplatives, dans l'extase du croyant, ne portent obstacle, il est vrai, ni à la téméraire imagination des architectes hindous, ni aux grandes idées que respirent les épopées sanskrites, mais s'opposent absolument aux développements de la peinture et de la sculpture. On peut chanter les exploits de Brahma, Dieu à cinq têtes et à quatre bras, raconter les dix mystiques incarnations de Vischnou, décrire le sombre destructeur Siva, vomissant des flammes, portant sur sa tête incandescente une couronne de crânes, ayant à ses cent bras armés de foudres et de cimeterres des bracelets de serpents; on peut même célébrer les avatars successifs qui en dégageant de plus en plus l'homme de son enveloppe animale le mènent à la contemplation pure, au quiétisme immuable, à la possession extatique de l'Être suprême; — idéal assez abstrait du brahmanisme et du christianisme.

En Chine, au Japon, avec Bouddha expression extrême du panthéisme, même mysticisme, même spiritualisme excessif, même symbolisme obscur qu'aux Indes avec Brahm.

Digitized by Google

Je ne m'attarde pas à parler des peuples sauvages, plongés encore dans la barbarie ; des Germains et des Scandinaves, dont les théogonies guerrières et les cultes sanglants repoussaient bien loin l'art civilisateur des nations et réformateur des coutumes cruelles; des Scythes et des autres nations nomades qui rendaient un culte en plein air à des Divinités que leur imagination sauvage et paresseuse ne se donnait pas la peine de se figurer; croyant adorer le Dieu des combats, ils se prosternaient et sacrifiaient des bœufs devant un glaive fiché en terre. — J'ai hâte d'arriver à l'admirable religion des Hellènes.

Fuyez, Divinités horribles, à formes sinistres et burlesques, inspirant une terreur comique! Évanouissez-vous, abstractions quintessenciées, symboles obscurs, subtilités mystiques! Tombez, idoles informes, créations hybrides, gigantesques horreurs, monstruosités sacrées! Voici la sublime phalange des Dieux grecs qui descend lentement des cimes dorées de l'Olympe.

III

Sombres, patients, méditatifs, les Pélasges, qui occupèrent d'abord le sol de la Grèce, adoraient les lois immuables de l'univers : les astres et les éléments. Religion naturelle; culte logique. Vinrent quelques colonies orientales, apportant leur civilisation comparativement très-avancée et, peu après, les Hellènes à l'imagination ardente, à l'esprit léger, amoureux de la forme, qui chassèrent la plus grande partie des Pélasges. Comme toujours, les vainqueurs prirent les mœurs et le culte des vaincus, sans pour cela abandonner leurs mœurs et leur culte.

Les Pélasges vénéraient des principes physiques; les Hellènes, fils du titan Prométhée, des héros divinisés. Les Divinités des Pélasges avaient été créées par l'observation; les Dieux des Hellènes par la légende. Les premiers étaient naturels; les seconds historiques. Bientôt les Grecs qui n'étaient plus ni Pélasges, ni Hellènes, mêlèrent les croyances de l'antique race pélasgique aux mythes de la race hellénique. En symbolisant les forces de la nature, en leur donnant une forme humaine et une puissance divine, il les rendaient les égaux de leurs Dieux. Non-seulement cela, ils leur donnèrent les attributions des Dieux, des noms de Dieux ; ils les rendirent Dieux ! Et bientôt on ne put distinguer les Dieux pélasgiques nés de la nature, comme Zeus,

Digitized by Google

comme Poseidôn, comme Hadès, comme Artémis, des Dieux helléniques, nés de la légende, comme Pallas, comme Arès, comme Hephaïstos, comme Aphrodite.

Le polythéisme grec était créé. Embrassant tout, personnifiant tout, matérialisant tout, montrant tout, expliquant tout, rendant tout visible, rendant tout palpable, il créait ses Dieux à l'image de l'homme !

Alors Orphée, et avec lui la pléiade sacrée des poëtes primitifs viennent, chantres sacerdotaux de cette religion, consacrer les Dieux par des hymnes de gloire. Le lycien Olen invente les vers hexamètres et sur ces rhythmes, célèbre les plus anciens Dieux ; Orphée rime des prières à la gloire des symboles et des Divinités ; Pamphos chante les Grâces ; Mélampe explique dans ses vers les mystères bachiques de Dionysos ; Musée fait pour les Lykomides un hymne en l'honneur de Déméter. Tous ces poëtes, sans excepter Linus, Eumolpe, Thamyris, Olympus, Abaris, Philammon, composent chacun une sorte de théogonie partielle, soit qu'ils fassent un poëme comme l'*Argonauticon* et tant d'autres perdus, soit qu'ils chantent des hymnes, des prières, des invocations.

Enfin, pour rassembler toutes ces adorables croyances, pour recueillir ces légendes qui menaçaient de se perdre en se transformant, le génie fait homme parut : Homère. Pour les coordonner et en former une vraie théogonie, vint après lui Hésiode.

Les poëtes ont chanté les Dieux ; ils ont raconté leurs exploits ; ils ont exprimé leur caractère. Les artistes vont leur donner la vie.

S'inspirant des chants sacrés d'Orphée, d'Homère, d'Hésiode et de tant d'autres, les peintres et les sculpteurs firent vivre et parler aux yeux les Divinités qui n'existaient encore dans l'imagination des hommes que par les descriptions poétiques. Ils les créent autant que les prêtres, autant que les poëtes. En Grèce, les Divinités sont toujours le sujet des chants des poëtes et des œuvres des artistes. De même qu'Homère, Orphée, Hésiode, Alcée, Ibykos, Alkman, Pindare, Æskhyle, Sophokles, célèbrent les Dieux, de même Daedale, Akledès, Skyllis, Bupale, Phidias, Panœnos, Zeuxis, Parrhasios, Praxitèles, Timanthe, Skopas, Lysippe, Apelles, les peignent et les sculptent.

Daedale, le premier, fit naître du bois une statue d'Héraklès qu'on voyait encore à Korinthe du vivant de Pausanias ; Théodore et Teleklès, les deux fils du sculpteur Rhœkos, unirent leur génie pour modeler une des premières statues d'Apollon, vainqueur du serpent Python ; à Sikyône, Dipœnis et Skyllis, encore deux frères, sculptèrent, en marbre

Digitized by Google

de Paros, les figures d'Artémis, d'Apollon, d'Athéné et d'Heraklès, en ébène, un groupe représentant Kastor et Polludeukès ; Léarque de Rhégium coula en airain la plus ancienne statue de Zeus que l'on connût au temps de Pausanias. Panænos, l'immortel frère de Phidias l'immortel, représenta les principales aventures d'Héraklès. Polygnote peignit Athéné ; Mikon, Thésée; Zeuxis, Heraklès, Zeus, le satyre Marsyas. Bupale sculpta Artémis, les Grâces, statues d'or; Kallimaque, Héra ; Laphaës, Héraklès; Kallon, Perséphone; Menekhme, Artémis, Kalamis, Aphrodite; Myron, Hékate; Onatas, Déméter ; Hégias, Athéné; Kallitèle, Hermès, Dionysios, Zeus, Héraklès; Glaukos, d'Argos, Amphitrite, Poseidôn, Vesta. Phidias créa les deux types les plus grandioses, les plus majestueux, par la forme et par la pensée, de toute la statuaire grecque : Zeus et Athéné. Il fit encore les statues d'Aphrodite Ourania, de Némésis, d'Athéné Area, d'Apollon, de Cékrops, d'Heraklès et de Thésée. Alkamènes, sculpta Aphrodite, Héphaistos, Héra, Artémis, Dionysos, Hékate, Asklépios. Praxitèle sculpta Aphrodite, Eros, Démeter, Apollon, Poseidôn, Skopas, de Paros, — la patrie du marbre devait enfin enfanter un grand sculpteur pour le tailler, — sculpta Aphrodite, Vesta, Poseidôn, Aphrodite Pandémôn, Arès, Athéné, Dionysos, Hékate, Eros, Héraklès, Apollon, des Bakkhantes, des Néréides des Satyres, des Tritons. Apelles peignit Aphrodite.

Dans toutes ces productions de l'art des Dieux, des Dieux, toujours des Dieux. Les vers ont été inventés pour chanter les Dieux ; le marbre a été créé pour sculpter les Dieux ; les couleurs ont été composées pour peindre les Dieux.

En matérialisant la substance divine pour en faire le plus parfait idéal humain, les prêtres et les poëtes avaient ouvert une voie grandiose à l'imagination et au talent des artistes. Quelle sublime tâche ils leur donnaient : Tailler dans le marbre, fondre dans le bronze, ciseler dans l'ivoire, fixer sur le bois, au moyen des couleurs, toutes ces grandes créations des poëtes, leur donner un don de vie, une forme saisissable et durable, et les laisser aux siècles à venir comme témoignage d'une grande civilisation.

Les prêtres et les poëtes avaient donc travaillé pour les artistes en établissant ainsi le polythéisme grec. Les artistes reconnaissants des grandes œuvres qu'ils les avaient mis à même d'accomplir, les récompensèrent en appliquant tout leur génie uniquement à reproduire et à multiplier les images divines. Patriotes et adorateurs du Beau, ils se donnaient la main pour marcher au même but : la gloire éternelle de la Grèce par la grandeur de ses œuvres.

Digitized by Google

Si tous les esprits d'élite se sentent attirés vers cette adorable vie antique, c'est par les historiens et les conteurs; s'ils admirent sans raisonner ces mythes poétiques et grandioses, c'est grâce aux poëtes et aux artistes; et, s'ils s'irritent lorsqu'on tourne ce culte en dérision, lorsqu'on affuble ces héros des passions et des ridicules modernes, s'ils ont peu d'estime pour le comique insensé du *Virgile travesty*, de l'*Ovide Bouffon*, d'*Orphée aux Enfers*, c'est qu'ils voient par intuition le Zeus Olympien et l'Athéné de Phidias, c'est qu'ils se souviennent de l'Iliade et de la Déesse de Milo, c'est qu'ils voudraient qu'on respectât sinon le culte des Grecs, du moins la religion de l'Art.

Matérialiste, donnant à tout une forme sensualiste au plus haut degré, variée à l'infini, le polythéisme hellénique est par excellence la religion de l'Art. Combien, dans les Dieux grecs, de types différents! Quelle disparité immense! Quelle étonnante multitude! Tous sont l'apothéose idéale d'un caractère de beauté.

IV

Zeus, c'est la beauté majestueuse et sereine; la placidité forte, le calme souverain de la puissance. Inamovible, pasteur des Dieux comme dans Homère Agamemnon est pasteur des peuples, il croit pleinement en lui, il croit pleinement à l'infini de son pouvoir. Il est la loi des lois. Sa taille est grande, non point colossale; ses muscles sont peu marqués car toute la force du Dieu est dans sa volonté : « Le fils de Kronos fronce ses épais sourcils. La chevelure ambrosienne frémit sur la tête du prince immortel, et il ébranle le vaste Olympe, et il fait trembler la terre et l'onde jusque dans leurs abîmes. » — Zeus n'a pas besoin des biceps de Jésus qui, dans le *Dernier Jugement* de Michel-Ange, en proie à une fureur épileptique et anti-miséricordieuse, paraît boxer avec les réprouvés. — Le roi des Dieux est assis sur un trône d'or, aux formes sévères, historié de fines ciselures représentant des arabesques, des têtes de lions et des silhouettes divines. Une couronne de laurier ceint la tête auguste de Zeus; ses cheveux noirs jaillissent du front en deux jets ondulés, pareils aux houles de la mer, et, encadrant le pur ovale de la figure, viennent se confondre avec les poils soyeux de la barbe qui se déroule sur la poitrine en longues boucles tire-bouchonnées. Quelques rides plissent le front, poli comme l'ivoire, à sa naissance, au milieu duquel une barre sombre s'estompe puissamment. Les yeux, recouverts

Digitized by Google

presqu'à demi par une paupière tombante où croissent les sourcils olympiens, sont beaux et calmes. Mais ils ne voient pas. Ils pensent. Leur contemplation interne inspire une vague tristesse et une vénération entière; on s'incline forcément devant ce regard calme, froid, limpide comme une glace où semble se réfléchir la grande pensée de Zeus. Le nez s'accuse tout droit dans une rigidité marmoréenne. Le haut du corps est nu, et, seulement à partir de la ceinture, commence à se déplier une draperie pourpre, sous laquelle se dessine l'extrémité des genoux et qui s'arrête pour laisser voir les pieds aux doigts écartés, chaussés de sandales et croisés noblement l'un sur l'autre. A l'extrémité du haut bâton sceptral que tient la main gauche de Zeus, tandis que la droite porte la statue de la Victoire, apparaît l'aigle, bec tendu, ailes déployées. L'aigle courageux et fort, dont les yeux puissants fixent le soleil!

Poseidôn, le Dieu aux cinquante épithètes, l'égal en dignité de Zeus l'Olympien, mais son inférieur en puissance, ne possède pas comme lui la beauté calme et sereine des cieux, ni comme son frère, l'inflexible Hadès, aux yeux de flamme, à la chair bronzée, à la noire chevelure recouvrant le front, la beauté sombre et terrible des Enfers, empire des ombres : il a la beauté vague et infinie de l'océan. Tantôt, appuyé sur son trident, il dort, ses grands yeux ouverts, et songe délicieusement, bercé par l'agitation molle des flots ; tantôt, « saisissant son fouet habilement formé, » il s'élance sur son char d'airain attelé de chevaux impétueux à la crinière d'or, et dans sa course rase la plaine liquide. C'est le calme, c'est l'agitation des mers.

Apollon a la beauté de la grâce ; c'est l'idéal de l'homme beau. S'appelle-t-il Apollon « dont les coups atteignent au loin, » « Phibos à l'arc d'argent, » alors, Divinité vengeresse, armé de l'arc et des flèches, il frappe de la peste les Grecs qui assiègent Ilion ; porte-t-il le surnom de Secourable, il guérit les maux causés par ses flèches, blessures inguérissables pour tout autre que pour lui; ses prêtres l'invoquent-ils à Delphes sous le nom de Pythien, ou en Argolide sous le nom de Larisseos, Dieu des divinations, il rend des oracles à double sens appuyé sur son trépied d'argent ; est-ce Apollon Mûsagète, conducteur des Muses, il bâtit au son de la cythare les épaisses murailles de Troie, il invente la lyre à sept cordes ; si c'est Phoibos, (Φοῖβος Ἀπόλλων) il resplendit de beauté, il rayonne de jeunesse. Les lauriers sacrés forment une guirlande d'un vert sombre autour de sa tête qui fait ressortir les ors chauds de ses cheveux dont les boucles abondantes flottent capricieusement. Fier, il rejette sa gracieuse chlamyde

Digitized by Google

par-dessus ses épaules, pour se montrer nu, vêtu seulement de lumière; pour apparaître dans tout l'éclat de sa beauté parfaite.

Dionysos a deux figures bien distinctes : Barbu, c'est le Dieu de l'Inde. Calme comme un roi d'Orient, il porte dignement un lourd diadème qui imprime une sorte de pli humide sur sa chevelure noire et ondulée. Une barbe laineuse tombe en longs flocons jusqu'au milieu de sa poitrine, profilant son ombre dentelée sur l'ample bassora indienne qui le couvre en entier. Sa belle tête respire la bonté d'un père, non la puissance et la noblesse d'un roi ou d'un Dieu. Frémissant « qui plante la vigne, » c'est le Dieu thébain. Il allie les formes gracieuses de la beauté féminine aux formes accentuées et fortes de la beauté virile. il est la première pensée de l'hermaphrodite, figure tant peinte et tant sculptée par les anciens : imberbe, ses hanches sont larges, ses cuisses grasses et molles, ses bras sans muscles. Dans ce corps hybride, on a voulu représenter le caractère également hermaphrodite du divin fils de Sémélé : C'est le Dieu homme qui vainc les Titans révoltés; c'est le Dieu femme qui s'enivre entouré de Bakkhantes. La longue barbe de son double, le Dieu de l'Inde, tombe et laisse nu son visage de femme; le diadème d'or que porte le Dieu oriental se change sur la tête du Dieu thébain en une couronne verte entremêlée de pampres et de feuilles de lierre. Pour tout vêtement, descend de ses épaules, lui cachant le dos, la peau tachetée d'une panthère. Il soutient sa démarche incertaine sur le thyrse sacré, et sa main gauche porte mollement une coupe d'or remplie du vin « qui dissipe les soucis. » Dionysos préside ainsi aux bacchanales et aux fêtes organiques. Autour de lui se pressent les Bakkhantes, folles et échevelées, les Satyres à fronts cornus et à queues de cheval, les Silènes à cheveux blancs, et les sauvages Papposilènes. Les Bakkhantes se roulent demi-nues sur des peaux de tigres et de panthères, lutinées par des Satyres ivres de vin et d'amour qui, pressant de leurs lèvres avides les lèvres gourmandes des prêtresses du Dieu, écrasent sous les baisers des grappes de raisin dont les grains noirs rejaillisants teignent bachiquement les lutteurs. A l'écart, au milieu d'autres Satyres qui le tracassent, le vieux Silène, espèce de Falstaff antique, ivre mort, barbouillé de vin, fait ployer les jambes grêles de son âne, sous le poids énorme de son ventre ballonné.

Moins beau que Phoibos, moins efféminé que Dionysos, le fils de Zeus et de Maïa, Hermès est un vigoureux éphèbe. A son air malin et rusé on reconnaît le Dieu du commerce et des voleurs ; à ses membres bien proportionnés, au développement de ses muscles, à son corps

Digitized by Google

nerveux, on se rappelle le Dieu des exercices gymniques, le Dieu de la palestre et du pugilat. Maître de l'éloquence, il lève la main ; messager de Zeus, il porte le casque et les talonnières à ailes ; conducteur des âmes, il tient le caducée.

Héphaïstos le boiteux s'est bronzé au feu ardent des forges. Ses traits durs et énergiques s'harmonisent merveilleusement avec cette face sombre où brille l'éclair du génie. On voit peu sa difformité, et, béquille grandiose, il s'appuie noblement sur le marteau à long manche qui l'a aidé dans l'œuvre gigantesque du bouclier d'Akhille.

Cette divinité farouche et sinistre, c'est Arès; Arès le terrible, Arès mortel aux hommes, Arès aime-sang, Arès souillé de meurtres ; Arès qui brandit la lance, qui brise les boucliers, qui fracasse les casques ! Il préside aux combats. Ses oreilles se plaisent aux clameurs des combattants, aux hurlements de douleur et de désespoir des vaincus, aux cris de joie et d'orgueil des vainqueurs, au tumulte de la bataille. Dieu du carnage, il vit dans le carnage ; il savoure le retentissement funèbre des armes d'un guerrier qui tombe mort ; il aime le cliquetis des glaives avec les glaives, le choc des javelines contre les boucliers, les bruissements sinistres des piques contre les piques. Ses yeux se repaissent de rouge à la vue des têtes fendues, des poitrines trouées, des bras tranchés. Lui-même prend part aux boucheries. Il tue. Il tue, avec ivresse, avec rage. Dans le combat des Dieux du IXe chant de l'*Iliade*, Athéné son antagoniste, lui lance un bloc de rocher : « il tombe, et son corps couvre sept arpents de terrain. » Ses yeux sombres et enfoncés, étincellent dans la nuit comme une braise rouge. Quoique presque entièrement couverts par la forte visière de son casque d'airain, ses yeux jettent des regards de feu aussi terribles que les coups de son glaive, destructeur des hommes.

Heraklès, le géant porte-ciel, le glorieux fils d'Alkmène, est l'incarnation de la force. Sa petite tête si énergique, aux rides accentuées, aux cheveux crépus, à la barbe rude pose sur un véritable cou de taureau, court, large et musculeux ; massif et imposant comme le fût brisé d'une colonne de marbre, épais et solide comme la poutre ferrée d'un bélier mouvant. Sa large poitrine se dilate; les muscles pectoraux y font relief. Chair de granit, ses bras et ses jambes couverts à l'endroit des grands muscles de rebondissures charnues et d'apparentes gibbosités annoncent une vigueur inouie, une force sans nom. Héros des premiers âges, il ne possède pas les armes perfectionnées d'Arès, la cuirasse impénétrable, le casque à aigrette d'or, le bouclier éclatant au soleil, la longue pique d'airain, le large et pesant glaive. Il les dédaigne. Qu'en ferait-il,

Digitized by Google

ce Dieu si fort ? ils sont inutiles à sa force. Son arme c'est le premier objet vu : c'est une roche qu'il arrache de son alvéole granitique, et dont il se sert comme d'un disque gigantesque ; c'est la maîtresse branche d'un hêtre qu'il courbe dans sa main puissante et dont il forme l'arc scythe : c'est le tronc noueux d'un chêne séculaire qu'il déracine et dont il fait une massue. Voilà les armes dignes de lui ; qu'il ne doit qu'à lui. Souffre-t-il du froid, il étrangle un lion de ses doigts de fer, et la peau rugueuse du monstre écorché devient son manteau. Sent-il la faim, il assomme un bœuf, et, Gargantua divin, héros homérique et rabelaisien, il le mange après le sacrifice. La soif le tourmente-t-elle, il vide d'un trait, d'une seule gorgée, une source profonde.

Appuyé solidement sur sa massue, Héraklès est l'idéal de la beauté virile dans la force, de même que Phoibos est l'idéal de la beauté virile dans la grâce. Au-dessus d'eux, les dépassant de cent coudées, rayonne Zeus, idéal majestueux de la beauté virile dans la pensée.

On retrouve dans certaines Déesses, mais féminisés, les mêmes types de beauté qu'on a déjà vus dans les Dieux. Et, par un singulier hasard, ces types si caractérisés de la beauté dans ses trois expressions principales : la force, la grâce, la pensée, frappent surtout dans les trois Déesses qui concoururent sur le mont Ida, pour obtenir la pomme de discorde tenue par l'expert Alexandre.

Dans l'altière Héra qui siège à côté de Zeus, au-dessus d'une nuée d'or, dans cette femme grande et belle, aux yeux calmes, bien fendus en amande, à la chevelure épaisse et soyeuse couronnée d'un large bandeau d'or, vêtue d'une tunique ne laissant voir que ses bras, dont l'excessive robustesse n'empêche pas l'excessive blancheur, et que son col fort et mat comme un bloc d'ivoire vert, on reconnaît la force et la fierté d'Héraklès.

Dans Aphrodite, née de l'écume de la mer, qui, entourée de Tritons sonnant des trompes retentissantes, et d'Amours voltigeant dans les airs au milieu d'essaims de colombes, émerge des flots écumants et montre au monde son front si pur, ses yeux si doux dont les regards sont des caresses, ses sourcils tracés avec un crayon divin, son menton où s'ouvre imperceptiblement une mignarde fossette, ses cheveux d'or qui ondulent en dépit de l'eau dont ils sont imprégnés, sa gorge moulée, la blancheur vivante de sa chair, et tant d'autres charmes rendus pudiques par la beauté, on retrouve la grâce et la perfection d'Apollon.

La grande figure contemplative d'Athéné aux traits calmes et sévè-

Digitized by Google

res rappellent la majesté et la puissance de Zeus. La Déesse aux yeux pers, ainsi que la conçut Phidias, est coiffée d'un casque à ailes triangulaires, orné de hiboux symboliques; ce casque sans visière laisse passer deux larges bandeaux ondulés, qui bordent le front, forment cadre à l'ovale du visage et se terminent en deux longues boucles tombant sur le cou nu. Sa tête pleine de grandeur émeut et paralyse. On devient de pierre devant sa sublimité. Ses yeux si expressifs, quoique sans prunelles, vagues, réfléchis, interrogatifs feraient songer toujours. Son menton, peu accusé en avant, tout en conservant l'admirable pureté du type grec, indique la volonté forte et immuable. Sur ses deux épaules, hautes et nerveuses, s'acroche la peau écailleuse des serpents qui forment l'égide. L'arme divine descend sur la poitrine très-bombée en séparant les deux seins qu'elle couvre entièrement, et se réunit seulement à mi-taille, au-dessous du sternum, par la terrifiante tête de Méduse. Dans l'échancrure que découpe l'égide, on aperçoit la tunique spartiate, sans manches, recouverte par un peplos qui, attaché sur l'épaule gauche, descend en plis majestueux, glisse sur les hanches étroites, et s'arrête aux pieds, montés sur des sandales aux épaisses semelles tout historiées. Sveltes et robustes, les bras de la Déesse sont nus. Les doigts effilés de sa main droite s'appuient sur le dos d'une pique dont la hampe, fichée verticalement, se perd dans les plis sinueux d'un serpent qui se roule à ses pieds; sa main gauche tient la statuette d'une Victoire ailée. Derrière la déesse, un immense bouclier ovale au centre duquel grimace la tête de Méduse, à moitié cachée par les grandes ailes d'un sphinx.

Et Artémis, la virago olympienne qu'on se représente si diversement? Tantôt, Divinité lunaire, elle paraît un spectre aux formes vagues, enveloppée dans les plis aériens d'une longue tunique, qui se réunissant au voile, sous la transparence duquel se dessine sa tête, la couvre entièrement; sa main porte une torche incandescente, et au-dessus de la fille de Latone brille le croissant qui éclaire dans la nuit. Tantôt, Déesse de la chasse, sa courte tunique, retroussée au-dessus des genoux, dégage le haut de sa poitrine, son cou si noble, et sa tête au front large et aux grands yeux, qui respirent la hardiesse et la liberté, ceinte d'un épais bandeau noir et ondulé formant diadème. C'est ainsi que, précédée de lévriers féroces, aux longs museaux en pointe, elle parcourt rapidement les bois épineux et branchus, les vallons embaumés et les sommets arrides du Taygète, brandissant son épieu ou lançant avec son arc des flèches forgées par les Cyclopes. Souvent, pour se reposer des fatigues fortifiantes de la chasse, elle dégrafe sa

Digitized by Google

tunique, la laisse s'épandre à terre, cachant ses armes; elle ôte ses cothurnes, qui protégent ses pieds divins contre les cailloux et les ronces, et se plonge avec délices dans les ondes cristallines et caressantes d'une source qu'ombragent des myrtes fleuris et des chênes centenaires. Entourant la Déesse apparaissent vingt Nymphes, chastes filles du vieil Amnysos, Fleuve de Krète. Celles-ci se baignent avec Artémis, celles-là regardent les baigneuses; d'autres suspendent leurs arcs et leurs carquois aux branches feuillues des arbres nuancés par le soleil, tandis que leurs compagnes s'avancent au loin pour voir si quelque téméraire ne vient pas, comme Aktéôn, surprendre le secret de leur beauté.

Et Déméter « la nourrissante », aux traits doux et graves, chastement drapée, s'appuyant sur un sceptre lisse, Déesse de la terre et des moissons, ayant pour attributs les fruits de la terre et les produits des moissons : bouquets d'épis, gerbes jaunies et gracieusement inclinées, fruits savoureux aux mille formes, fleurs odorantes aux mille couleurs. Et Perséphone, sa fille chérie, reparaissant, en s'élevant du sein des Enfers, entourée d'une meute de chiens noirs bramant des hurlements sinistres, avec un narcisse dans une main, un sceptre ou une grenade dans l'autre. Et les Grâces, groupe charmant quelquefois voilées comme des vierges, quelquefois nues comme des courtisanes; toujours chastes et toujours pures. Et les neuf Muses ayant toutes un charme différent, une grâce autre, un attrait singulier. Et Hébé, aux beaux pieds, la personnification de la jeunesse, l'adorable échanson des Dieux, le gracieux majordome de l'Olympe. Et Iris, qui partage avec Hermès les pénibles mais glorieuses fonctions de messager de Zeus, et qui, sans cesse, glissant sur l'arc-en-ciel, buvant de l'azur, vole des cimes de l'Olympe aux sommets de l'Ida, des sombres demeures de Hadès aux fertiles plaines de Troie, des profondeurs des eaux aux altéités du ciel. Et les Nymphes, Okéanides, Hamadrayades, Naïades, Oréades, Néréïdes, Krénées, Limnokides, Hyleores, aux chevelures vert-de-mer, farouches et pudiques, qu'effraie le moindre regard mortel. Et les fleuves vénérables, à barbe blanche dégouttante d'eau. Et les Tritons aux conques vibrantes, dont les corps d'hommes se terminent sous les flots glauques de la mer en double queue de poisson. Et les Vents portant tous pour attributs ce que produit leur souffle. Et les Brises parfumées, douces filles de Zéphyre. Et les Centaures, qui prennent les plus belles formes du cheval : le corps, et les plus belles formes de l'homme : la tête barbue. Et les Satyres entr'ouvrant leurs larges lèvres rouges pour montrer l'émail brillant de leurs dents. Et

Digitized by Google

les Sirènes, charmantes, dangereuses, hétaïres de l'empire aqueux, à la voix pleine d'harmonie, aux regards magnétiques, aux sourires d'aimant, qui chantent des hymnes d'amour et qui attirent vers elles les nautonniers qu'elles veulent tuer.

Et Eros, le bel adolescent qui marche sur les roses, aux yeux couverts d'un bandeau, aux formes juvéniles, aux grandes ailes diaprées, où se mêlent l'or, l'azur et la pourpre. Doux et cruel, véritable expression de l'amour, il se plaît à faire souffrir ceux qu'il aime. Sa puissance est infinie. « Il règne, dit Sophokles sur les mers et dans la cabane du berger : nul parmi les Dieux immortels, ni parmi les hommes, dont la vie est comptée, n'échappe à ses traits. » Il a pour armes, comme un poignard à deux tranchants, des flèches de deux sortes : les unes d'or, inspirent l'amour; les autres de plomb, font naître la haine. Avec sa torche à flammes rouges, il embrase l'univers, dont, dans les théogonies primitives, presque admises par la philosophie naturaliste, il est le créateur comme principe de tout. Aristophane, dans l'hymne de gloire que chantent les Oiseaux, exprime cette croyance avec une grandeur d'idées, un charme d'expressions, une mélodie de mots intraduisibles : « Dans le principe, le Khaos, la Nuit, le sombre Érèbe et le profond Tartare existaient seuls. La Terre, l'Air, le ciel n'étaient pas. Au sein des abîmes infinis de l'Érèbe, la Nuit aux noires ailes pondit un œuf sans germe duquel, après de longues années accomplies, sortit l'Amour charmant, aux étincelantes ailes d'or, rapides comme les tourbillons du vent d'orage. Il s'unit dans le Tartare au sombre Khaos ailé comme lui, et engendra notre race qui vit le jour la première. Avant que l'Amour eût uni tous les principes du monde, la race des Dieux immortels n'était pas : c'est de ses embrassements que naquirent le Ciel, l'Océan, la Terre et la race impérissable des Dieux qui vivent heureux. Ainsi nous sommes plus antiques que ceux qui habitent le mont Olympe. Nous sommes nés de l'Amour; mille preuves visibles le montrent : Nous avons des ailes et nous prêtons aide aux amants. »

V

Avec des types aussi plastiquement beaux à figurer, il n'est pas étonnant que les artistes hellènes aient atteint l'idéal de la Beauté.

A ces même types, les Étrusques et les Romains durent d'être les deux peuples de l'antiquité qui s'approchèrent le plus de la perfection

Digitized by Google

grecque dans ces arts d'imitation. Si l'art étrusque et l'art romain suivent immédiatement l'art grec, c'est que l'Étrurie et Rome eurent à peu près la même religion que les Hellènes. S'ils ne l'égalent pas, c'est que les Étrusques ne connurent le polythéisme qu'à son état de formation; c'est que les Romains ne connurent le polythéisme qu'à son état de décadence.

Les colonies pélasgiques qui émigrèrent et vinrent s'établir en Étrurie, quittèrent le sol de la Grèce longtemps avant la période historique, plus de trois cents ans avant Homère. La religion alors se formait. Le polythéisme était embryonnaire. Les mythes historiques se mêlaient aux croyances physiques; les attributions de chaque Divinité se confondaient entre elles; les artistes n'étaient point venus donner à chaque Dieu sa figure propre. C'était encore le cahos. La lumière n'avait pas jailli.

Ces colonies portèrent donc en Étrurie le polythéisme, mais à l'état où elles l'avaient pris en Grèce. De plus, dans le cours de leurs transmigrations, dans leurs combats, ils perdirent évidemment certains mythes, certaines Divinités. Le polythéisme des Étrusques est bien moins complet, bien moins étendu, bien moins multiple que celui des Grecs. Leur caractère était sombre, triste, mystérieux; ils gardèrent toujours dans leurs figures de Dieux le symbolisme dont les artistes grecs s'affranchirent peu à peu. Ainsi, pour montrer qu'elles avaient la puissance de voler dans les airs, de courir aussi vite que la pensée, toutes leurs Divinités portaient des ailes; ornements dont ne se montrèrent jamais prodigues les sculpteurs hellènes; pour rappeler qu'Apollon garda les brebis chez le roi Admète, ils couvraient la tête du Dieu d'un énorme chapeau, dont les bords rabattus tombaient presque sur ses épaules. Les Étrusques, dit Cicéron, s'appliquaient aux sciences divinatoires. Leurs livres sacrés glaçaient d'effroi ceux qui les consultaient. On prétend que l'Étrurie est la mère de la superstition. Comme les Égyptiens, avec lesquels d'ailleurs ils ont plus d'une affinité, les Étrusques employèrent surtout leurs artistes à l'art mortuaire, à la décoration des tombeaux, des vases funéraires, des urnes sépulcrales. Habitués à traiter le genre funèbre, ils ne purent jamais s'en délivrer, même quand ils le désirèrent. Toujours les figures de l'art étrusque, qui émeuvent par leur grand caractère, par leur expression de tristesse et de beauté sombre, par leur rigidité parfaite de contour, par leur sévère harmonie de tons, manquent de cette grâce, de cette sérénité souriante, de ce calme souverain; apanages absolus, non exclusifs, de l'art grec.

Digitized by Google

Comme les Spartiates, tout entiers à la guerre, aux mœurs austères, n'ayant d'autre culte que la gloire d'autre bien que la patrie, jusqu'à Jules César les Romains possédèrent bien peu de poëtes. Comment auraient-ils eu des peintres et des statuaires? La poésie précède toujours les arts plastiques; qu'on se reporte aux premiers temps de la Grèce. A la vérité, César venu, Rome eut des poëtes et des artistes; mais il était trop tard; elle n'avait plus de religion. La philosophie, qui depuis cinq siècles ébranlait les mythes des poëtes, les avait enfin renversés radicalement et se carrait sur leurs décombres.

Toutes les sectes de philosophes, platoniciens, péripatéticiens, pythagoriciens, cyniques, épicuriens, stoïciens, avaient apporté à Rome, de la Grèce dégénérée, le scepticisme sous toutes ses formes, sous tous ses déguisements. Ils préparaient le christianisme, qui n'eut plus à combattre une chose concrète, le paganisme, mais une chose abstraite, la philosophie. Au siècle d'Auguste, comme ces poëtes, qui ne croyaient pas aux Dieux qu'ils chantaient, les artistes ne croyaient pas aux Dieux qu'ils représentaient. C'est toute la différence qui existe entre les Grecs et les Romains. Les Grecs avaient la foi qui les animait, qui les enfiévrait, qui donnait du feu à leurs œuvres; les Romains avaient le doute qui les décourageait, qui ne leur inspirait que des enthousiasmes factices, qui les forçait à mentir dans leurs vers, à mentir dans leurs marbres. Homère est supérieur à Virgile. Dans le premier chant de l'*Iliade*, le chantre épique invoque une Muse à laquelle il croit; dans le premier chant de l'*Énéïde*, le poëte invoque une Muse dont il n'admet pas l'existence. Le premier est ému en écrivant, le second est calme; le premier frémit comme la Pythonisse sur le trépied sacré, le second se balance nonchalamment sur sa chaise; le premier croit au génie qui lui vient des Dieux, le second ne croit qu'au talent qu'il a acquis lui-même. Ainsi pour Hésiode et pour Ovide, pour Pindare et pour Horace, pour Euripide et pour Sénèque, pour l'art grec et pour l'art romain.

VI

Le polythéisme grec a vaincu le polythéisme bizarre des Égyptiens, le sabéisme sauvage des Perses, le panthéisme obscur et mystique des Hindous, le monothéisme despotique des Hébreux et le patriotisme rigide et exagéré des Romains; il a conquis sans peine sur tous ces cultes le titre d'essentielle religion de l'Art. Devant lui est encore un

Digitized by Google

ennemi puissant; ennemi qui a renversé ses dogmes et ses Dieux; ennemi qui veut s'emparer de son antique suprématie dans l'Art; ennemi qui s'irrite de revoir les Dieux d'Homère et de Phidias, tués par lui il y a dix-huit siècles, renaître sans cesse dans les vers, dans les statues, dans les tableaux : le christianisme. Le christianisme, qui n'a anéanti que l'âme de l'hellénisme; le christianisme, dont les apôtres ont facilement dissipé les symboles du polythéisme; le christianisme, dont les apôtres, malgré leurs anathèmes, leurs malédictions, leurs menaces perpétuelles, n'ont fait qu'enlever la poussière épandue sur les marbres de Phidias et de Praxitèle.

Ce splendide champ-clos, où sont en présence l'art païen et l'art chrétien, est éternellement ouvert à tous ceux qui veulent se faire les tenants de ces deux causes également sublimes à soutenir, à tous ceux qui veulent rompre une lance pour la statue de Zeus ou pour la figure de Jésus, à tous ceux qui veulent entamer un tournoi esthétique, défendant l'Olympe ou défendant le Calvaire. Champion du paganisme, car je crois combattre pour la cause du Beau, j'entre fermement dans la lice en invoquant la statue d'Athéné, éternelle sagesse et éternelle justice.

La mission primordiale de l'Art est-elle de représenter la forme ou d'exprimer le sentiment? Sans aucun doute, puisqu'il s'adresse plutôt aux yeux qu'à l'âme, l'Art doit s'inquiéter de la forme avant de penser au sentiment. La cause est donc jugée : l'idéal païen était de représenter les belles formes; l'idéal chrétien est d'exprimer les grands sentiments.

Chaque Dieu antique était l'expression admirable d'un genre de beauté, d'une perfection physique; le Christ, la Vierge, la Madeleine, toutes les figures de l'Évangile, sont l'expression sublime d'un sentiment, d'une perfection psychique. On connaît la force d'Héraklès, la grâce d'Aphrodite, l'élégance d'Apollon; on sait la résignation de Jésus, l'ineffable douceur de Marie, l'espérance de Madeleine repentie. Comparez *le Banquet des Dieux* de Raphaël, — œuvre que Polygnote ou Apelles eussent bien mieux faite, — et *la Cène*, de Léonard de Vinci. Dans *la Cène*, Léonard a exprimé avec toute la force de son génie, les sentiments qui assiégent les treize personnages : la foi, le doute, le calme, la confusion, l'inquiétude, l'indécision; mais a-t-il donné à chacun de ces apôtres une forme différente? Non. Otez-leur la physionomie, et ce sont tous les mêmes types de Juifs. Et Vinci a bien compris son sujet. Qu'importent les traits de Judas? c'est sa confusion qu'il faut montrer. Qu'importe la figure de Pierre? c'est son indignation dénégative qu'on

Digitized by Google

doit faire voir. Dans *le Banquet*, au contraire, Raphaël a cherché à peindre toutes les beautés corporelles des Divinités olympiennes, sans négliger pour cela d'illuminer leurs têtes superbes du rayonnement de la pensée; car ce serait faire preuve de son absolue ignorance du caractère des Dieux antiques, que de prétendre que leurs traits, d'une perfection idéale, ne reflètent pas aussi leurs pensées et leurs passions. Seulement, chez les Grecs, le sentiment vient en second, après la forme, dont il est le complément et, si j'osais dire, la déduction rationnelle; tandis que, chez les chrétiens, non-seulement le sentiment vient en premier, mais encore il vient seul, dédaignant la forme. L'idéal chrétien dédaigne la forme; eh bien, il ne l'a pas. Jésus, la plus grande, ou, à mieux s'exprimer, la seule figure divine de l'Évangile, n'a pas la beauté parfaite : il a la grandeur intellectuelle, mais il n'a ni la grâce ni la force plastiques. Le Christ n'est pas représentable. Chacun s'est formé de lui un idéal que n'atteindra pas le pinceau, que détruira le ciseau. La physiologie est impuissante à saisir sa beauté; seule la psychologie peut y entrer et s'en pénétrer. L'Art ne peut pas rendre sa grande figure agonisante; c'est à la Poésie et à la Philosophie de l'exprimer. Et comme toujours, M. Paul de Saint-Victor a parlé en maître quand il a formulé cette sentence que je voudrais voir, gravée sur le marbre, placer dans les ateliers : « La vie en peinture, qu'elle s'exprime par la richesse du contour ou par l'énergie du mouvement, vaut mieux que la plus intellectuelle agonie. — L'Art finit où la philosophie commence. Où l'écrivain pourrait prendre sa plume, le peintre doit laisser tomber son pinceau. »

Rationnel, obéissant à la loi suprême du Beau, l'art païen est matérialiste; méprisant la forme, ne la considérant que comme secondaire, l'art chrétien sera toujours spiritualiste.

De plus, dans le spiritualisme trop exclusif du christianisme, le sentiment qui domine, à la représentation duquel doit surtout s'appliquer l'artiste chrétien, c'est la douleur.

La douleur, accessoire dans la religion d'Homère, est la base de la religion du Christ. Tous, apôtres et martyrs, saints et croyants, le Dieu lui-même, souffrent, sont persécutés, meurent dans des tortures variées, ingénieusement inventées pour réveiller un peu les yeux blasés des Romains. — Avouons que, dans la suite, les chrétiens rendirent avec usure aux païens ce que les païens leur avaient fait endurer. Philippe II égale Néron; Torquemada ne se lave même pas les mains comme Pilate. — Jésus, en consentant au supplice, donne l'exemple de la souffrance; il établit le pathétique (de πάθος, souffrance) à l'état de principe. Les

Digitized by Google

artistes en abuseront de ce pathétique! Il nous a donné les faces grimaçantes et contorsionnées, les visages en larmes, les traits contractés, les teints jaunis et violacés, rougis et pâlis, les yeux écarquillés ou arqués douloureusement, les rides imprimées sur la chair. Toutes ces choses, qui expriment la souffrance physique ou la douleur morale, ne peuvent exister et émouvoir dans les productions de l'Art qu'à force de génie. C'est une difficulté radicale à vaincre. Un tour de force en art est toujours chose pénible. Qu'on se rappelle *la Flagellation*, la fulgurante composition du Titien. D'ailleurs, l'idée de souffrance ôte l'idée de grandeur. La douleur donne la résignation mais retire la majesté. Notre imagination, très terre à terre, je l'accorde, ne conçoit pas un Dieu souffrant. Sur la croix, Jésus n'est plus Dieu, il n'est plus l'homme-Dieu, il est homme. Nous le plaignons; nous ne l'adorons pas. Il nous émeut tristement; il ne nous frappe pas de vénération. Ses yeux levés au ciel implorent son père; ils lui ôtent sa majesté divine. — Un Dieu ne demande pas la puissance. Il l'a en lui. — Jésus subit une condamnation. — Un Dieu ne peut rien subir. — La théologie nous dira que cette condamnation c'est lui, Jésus, qui l'a demandée. Le bon sens étroit de notre matérialisme artistique répondra qu'un Dieu ne doit pas être même dans la possibilité d'endurer la moindre souffrance. Quand Jésus tombe, écrasé sous le poids de la croix infamante, ne dément-il pas sa divinité? Lorsque, dans son agonie, il demande à boire, ne la dément-il pas encore? Un peintre nous montre-t-il cet homme, dans toute la vigueur de ses trente ans, porté au tombeau, encore que l'esprit sache que ce Dieu va ressusciter après trois jours, l'œil ne veut pas croire que ce cadavre soit divin.

Les Grecs avaient compris combien la douleur porte obstacle à la beauté et à la majesté. Dans ses représentations, Zeus ne souffre jamais, jamais il n'implore; toujours il est debout, défiant les Titans révoltés, les Dieux qui s'agitent contre lui et la grande race des mortels. Ils poussaient si loin cette horreur de la souffrance, qu'ils considéraient comme indécent de pleurer en public. « Femmes, cachez vos larmes, » dit Sophokles. Pour obéir à ce principe d'absolue sérénité, dans son tableau du *Sacrifice d'Iphigénie*, Timanthe cache d'un voile la tête auguste d'Agamemnon, afin de ne pas manquer à la dignité royale en la représentant en larmes, abattue, ne pouvant vaincre la douleur. Aussi dans les œuvres de l'art antique, non-seulement dans celles dont les sujets olympiens, demandant le calme et la majesté, excluaient impérieusement la souffrance, mais encore dans celles dont les sujets plus humains étaient empruntés à la légende et à l'histoire, on en compte

Digitized by Google

à grand'peine trois ou quatre où l'artiste ait cherché à exprimer ce sentiment, parmi lesquelles le *Sacrifice d'Iphigénie*, de Timanthe, que nous venons de nommer, le *Laokoon*, et le groupe de Skopas, représentant Niobé assistant au massacre de ses enfants. Encore, dans le *Laokoon*, cet homme conserve-t-il au milieu de ses tortures qu'avivent cruellement celles de ses fils, un calme presque grandiose. Il ne laisse pas trop voir sa souffrance; comme Prométhée, il la renferme et la tient cachée dans sa grande âme. Tout vaincu qu'il est, il n'est pas résigné, mais menaçant. La résignation est une faiblesse indigne de lui. Pareil au grand châtié du mont Caucase, il attend l'arrivée du messie Heraklès. Quant à la *Niobé* de Skopas, œuvre de la décadence, Plutarque, qui regardait comme indigne de l'Art l'*Ajax furieux* et la *Médée* de Timomaque, qui les condamnait sans appel, Plutarque eût-il pardonné à cette profusion d'agonisants ?

Indépendamment de la différence totale du matérialisme de l'art païen, qui s'attachait à la forme, et du spiritualisme de l'art chrétien, qui vise au sentiment, la loi du premier était d'atteindre au Beau par l'expression du calme, la sérénité du bonheur complet, conditions essentielles de l'harmonie; la loi du second est d'atteindre au Beau par l'expression de l'inquiétude, de l'agitation, de la douleur résignée, causes inévitables du tourmenté et du manque d'ordre des compositions modernes. M. Victor de Laprade l'a admirablement dit : « En résumé, l'art moderne, et j'entends par là celui du moyen âge et le nôtre, n'a pas fait autre chose que d'ajouter quelques rides à la beauté sereine et calme, à l'adorable jeunesse des types grecs. »

A côté de ces obstacles invincibles de l'art chrétien pour le beau absolu : le mépris de la forme et l'expression de la douleur, s'en montre un autre, conséquence inévitable du monothéisme : le peu de variétés de types qu'offre le christianisme.

La vie de Jésus, il est vrai, fourmille de sujets picturaux. Aussi depuis l'*Annonciation* — Tintoret — jusqu'à l'*Adoration des Mages* — Rubens, — jusqu'à la *Fuite en Égypte* — Véronèse; — depuis la *Cène* — Léonard de Vinci — jusqu'au *Jardin des Oliviers* — Guido-Reni, — jusqu'à la *Flagellation* — Titien ; — depuis l'*Élévation* jusqu'à la *Descente de la Croix* — Rubens, — jusqu'à la *Mise au Tombeau* — Titien, — tout a servi aux peintres. Ils n'ont omis, je ne lis pas les Évangiles, je me souviens des musées, ni les *Vendeurs du Temple* — Tintoret, — ni *les Docteurs de la Loi* — Ingres, — ni le *Repas chez Simon* — Jouvenet, — ni les *Noces de Cana* — Véronèse, — ni la *Résurrection de Lazare* — Rembrandt, — ni la *Femme adultère* — Otto

Digitized by Google

Vaenius. Mais c'est toujours cette même figure du Christ qui reparaît éternellement, dominant tout le tableau.

Les artistes chrétiens ont créé un autre type à côté de celui-ci; un type vraiment divin, d'une douceur ineffable, d'une grâce charmante et vénérable; type unique de la grandeur du sentiment maternel, type sublime de la vénération aimante, de l'amour respectueux : Marie, la Vierge, qui aime Jésus comme son enfant, qui l'adore comme son Dieu. Cet idéal sublime et mystérieux, où se rencontrent par un miracle, les deux plus beaux sentiments de la femme : l'innocence et la maternité; cet idéal réalisé par les artistes chrétiens, manque absolument, il faut l'avouer, à la richesse artistique, à la profusion de types idéals, à la multiplicité étonnante des caractères de beauté physique du polythéisme grec. Mais réfléchissons bien, et tout en regrettant, en vrai artiste, que cette figure admirable n'ait pas d'équivalent dans les œuvres de Phidias et de Polyklète, nous serons forcés de convenir qu'elle manque, parce qu'elle ne devait pas exister. Marie, apothéose jamais assez adorable du plus beau sentiment de la femme, n'a rien de divin en elle. Ce rayonnement céleste qui l'éclaire, cette auréole de soleil qui la caresse, on sent bien qu'il lui vient de l'enfant-Dieu qui joue à ses pieds ou qu'elle allaite, qu'il descend sur elle émanant de la Trinité resplendissante. Elle n'est pas lumière elle-même, comme Athéné ou comme Héra; elle n'est que la réverbération, que le reflet de la lumière. La prière que nous lui adressons : *Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis,* n'infirme-t-elle pas sa puissance et sa divinité? Marie est notre intercesseur devant Dieu; elle n'est pas la dispensatrice de la grâce. Elle est une sainte, non une Divinité. Une Vierge de Raphaël nous charme, nous plonge dans une douce extase, nous inspire les plus grands sentiments de piété, de bonté, de charité, mais ne nous émeut pas subitement comme l'*Athéné* de Phidias. Nous aimerons Marie, mais nous ne l'adorerons pas. Remettons-nous en vue l'*Assomption* du Titien. C'est l'instant où la femme, transfigurée, perd sa figure terrestre et prend son caractère céleste. La transformation s'accomplit dans une extase divine qui rend admirablement ce mystère; mais, par cela même que la Vierge est plongée dans l'extase, elle perd sa grandeur et sa majesté. Ainsi pour tous les saints et pour toutes les saintes de l'art chrétien. L'extase étant une véritable prostration, une jouissance divine, un anéantissement sublime, que l'on obtient par l'oubli de toute chose humaine, non-seulement par la macération de la chair, mais encore par la macération de la pensée, par l'annihilation de tout jugement et de toute réflexion, ôte absolument la majesté. L'extase

Digitized by Google

est une victoire en même temps qu'une défaite : on est vaincu, brisé. écrasé par la vue de Dieu. Les Divinités olympiennes sont invincibles. Si elles produisent l'extase, elles ne la ressentent pas.

La supériorité, inniable pour moi, du polythéisme hellénique sur la religion de Jésus consiste donc aussi en ce que ses Dieux fournissaient assez d'expressions diverses de la beauté pour contenter le tempérament de chaque artiste, pour réaliser toutes ses aspirations idéales. Un Grec se sentait-il apte à rendre la majesté, la réflexion, la puissance ; il sculptait Zeus, Athéné ou Héra ; un autre était-il attiré par le charme et par la grâce, il peignait Apollon, Aphrodite ou Eros ; celui-ci, d'un caractère sombre, nourri des mâles lectures de Tyrtée et d'Alcée, s'appliquera à exprimer les grandeurs sombres d'Arès, d'Hephaïstos et de Hadès ; celui-là, enjoué, sachant par cœur Anakréon et Sapho, représentera Dionysos et son joyeux cortége ; pour cet autre, enfin, la force musculaire sera-t-elle l'idéal de la beauté virile, Héraklès sera son inspirateur, son modèle et sa création.

Les pauvres artistes chrétiens, au contraire, sont parqués bien à l'étroit dans le monothéisme. Quand ils auront représenté la douleur résignée du Christ souffrant, la majesté un peu dogmatique du Christ enseignant, la grâce ineffable de la Vierge, il leur faudra éternellement recommencer à peindre les mêmes expressions — qui oserait nier que toutes les Vierges de Raphaël ne se ressemblent, qu'elles s'appellent *à la Chaise*, *au Donatère*, *au Rideau* ou *au Linge*? — ou chercher à assouvir leur tempérament artistique dans un sujet étranger au christianisme, dans l'histoire ou dans la mythologie. Que pareil au grec que nous venons de décrire, un artiste chrétien veuille peindre l'idéal de la force, il sera forcé de retourner à Héraklès, ou encore, s'il veut à toute force un sujet sacré, il prendra Samson, le héros biblique. Mais, dans Samson, malgré un développement du système musculaire à la Michel-Ange, il ne nous montrera jamais qu'un homme fort. Dans Héraklès, les artistes grecs nous montraient le Dieu de la Force.

VII

Un parallèle est-il à tenter entre les quelques figures picturales dont dispose la religion du Christ, et la multiplicité de types que possède le polythéisme? Ce sera vaincre non par la raison, mais par la force ; non par la beauté, mais par le grand nombre. Qu'on admette

Digitized by Google

même, ce que je nie entièrement, que le Christ soit plus beau dans le sens artistique que Zeus, que la Vierge soit plus belle qu'Athéné, que reste-t-il au polythéisme? Un nombre infini de Dieux entièrement dissemblables les uns des autres, comme caractère psychique et comme formes physiques; et parmi tous ces Dieux, pas un seul de qui la vie ne fournisse autant de sujets aux artistes que celle de Jésus; et chacun d'eux a vécu plusieurs vies : l'une célébrée dans les hymnes orphiques, l'autre dans les vers d'Homère, celle-là chantée par Hésiode ou par Pindare, celle-ci racontée par Hérodote ou par Platon. Que reste-t-il au christianisme? Dieu, le père tout-puissant, qu'on n'a jamais osé représenter, fidèle à ses commandements du mont Sinaï; la colombe mystique, symbole presqu'invisible dans un tableau de la troisième personne de la Trinité; le Satan cornu des Enfers, moins beau, moins imposant mille fois, avec sa face grimaçante et sardonique, que l'Hadès et que le Minos du Tartare antique; puis les fantaisies irreprésentables des visions apocalyptiques; puis les péchés capitaux et les vertus théologales qui sont des symboles, qui ne sont que des symboles *; puis les Angelots et les Séraphins, résurrections des Amours païens; enfin les Diables cornus et grimaçants, tout noirs, aux yeux verts, aux ailes de chauves-souris, aux longues queues à sinuosités de reptiles, qui remplacent dans l'orthodoxie les Furies du paganisme. Certes, les Euménides étaient effrayantes, jusqu'à la représentation du drame d'Æskhyle des femmes accouchèrent de peur seulement en voyant leurs images, mais elles restaient belles dans leur horreur et aucunement grotesques. Que j'aime bien mieux Jean Goujon sculptant son admirable Méduse en cherchant dans son esprit, comme aurait pu le faire Phidias, une tête inspirant à la fois l'effroi et l'admiration, que Léonard de Vinci qui, pour peindre une Gorgone sur la rondache d'un paysan, s'enferme huit jours dans une chambre où il a rassemblé les animaux les plus hideux et les plus immondes, crapauds, serpents, vipères, couleuvres, hiboux, brochets, étoiles de mer, rats, scorpions, araignées, chats-huants et chauves-souris. Voilà bien, et très-visible,

* Les Dieux antiques, presque tous symboliques à leur origine, se dépouillèrent bien vite du symbolisme. Dès que les poëtes les eurent fait vivre de la vie humaine, dès qu'il leur eurent donné des pensées humaines et des passions humaines, dès que les artistes les eurent revêtus de formes humaines, ils devinrent Dieux, ils devinrent hommes. Les symboles chrétiens; au contraire, ne sont que des images qui n'ont jamais vécu, qui n'ont jamais agi, qui n'ont jamais senti, qui n'ont jamais pensé. Ils n'existent que par les efforts de l'imagination électrisée par la Foi.

Digitized by Google

la différence de l'art païen et de l'art chrétien : le premier veut la beauté même dans l'horreur, le second ne demande que l'horreur. Malgré la sveltesse, souvenir des Byzantins, de ses figures, Jean Goujon est un païen ; malgré son naturalisme, Léonard est un chrétien.

Encore un autre chrétien, Michel-Ange. Quelle idée lui obsédait donc le cerveau, alors qu'en les sculptant il défigura les Parques antiques, toute jeunesse et toute beauté, pour faire d'elles trois sombres vieilles, trois sorcières sinistres, qui, croit-on, dans leur grandeur sauvage, vont prononcer les paroles fameuses que Shakespeare place dans la bouche de leurs sœurs, les sorcières des bruyères d'Écosse : « L'Horrible est beau; le Beau est horrible. L'Horrible est beau, n'est-ce point là ton avis, ô farouche Buonarotti? L'Horrible est beau, ne pourrait-ce pas être la triste épigraphe de bien des œuvres de l'art moderne?

Chez les païens grecs, jusque dans les supplices du Tartare, la question de l'Art domine. Quoi de mieux inventé, pour montrer l'effort des muscles, la tension des nerfs d'un géant, que ce Sisyphe, roulant avec effort jusque sur le sommet d'une montagne cette lourde roche qui l'écrase? Arrivé en haut, pour être un instant sans marcher, en vain il s'arc-boute de ses pieds ensanglantés contre les aspérités coupantes de pierres de grès qui se hérissent sur le chemin; en vain il repousse avec ses bras meurtris, avec sa tête contusionnée, en vain il retient contre sa poitrine tachetée de meurtrissures le rocher fatal. La force de l'élément l'emporte sur la force humaine; le poids est plus fort que la volonté : l'énorme roche redescend, roulant avec fracas. Derrière elle part le brigand, entraîné à suivre son supplice comme le fer est entraîné à suivre l'aimant. Près de ce tableau tout moderne, qui aurait pu tenter Michel-Ange ou Delacroix, en voici un tout antique, digne d'Apelles ou de Praxitèle : les cinquante Danaïdes harmonieusement groupées aux bords d'une source. Les unes habillées de fins tissus, se baissent gracieusement pour remplir leurs longues urnes d'albâtre; les autres, charmantes dans leur nonchalance et leur douce mélancolie précipitent le filet de cristal qui glisse des alabastrites et tombe dans le tonneau. J'allais oublier les tentations de Tantale, qui peuvent inspirer des peintres de tableaux et des peintres de *grilles*.

Dans tout l'admirable poëme d'Alighieri, pas un seul sujet pictural, si ce n'est Dante et Virgile auprès des poëtes anciens; idée qui rappelle plus les Champs-Élysées païens qu'elle ne montre l'Enfer chrétien. Représentera-t-on les hypocrites revêtus de chapes de plomb doré, les sorciers dont les têtes retournées à l'envers ne voient plus devant eux, Ulysse et Diomède changés en flammes à formes de lan-

Digitized by Google

gues, Bertrand de Born qui porte à la main sa tête coupée, les faux-monnayeurs rongés par une lèpre hideuse, les faussaires qui se mangent à belles dents, Lucifer qui dévore sans cesse les corps toujours renaissants de Judas, de Brutus et de Cassius, et les autres damnés, fouettés avec des vipères, tailladés à coups d'épée, qui grillent dans la poix, noire, bourbeuse et fumante, comme une médecine de M. Purgon, ou gèlent sous une glace d'un transparent gris? On n'osera pas non plus figurer ces scènes du Purgatoire, les colériques condamnés à vivre dans l'obscurité, les luxurieux qui marchent dans les flammes. Le mysticisme obscur du Paradis inspirera encore moins. Quels sujets pour la peinture : ce bienheureux vole vers son étoile, cet autre est peint de diverses couleurs; celui-là a un corps lumineux, celui-ci est entouré de rayons. D'autres enfin, en se groupant ingénieusement dans l'éther, forment et figurent les symboles sacrés : l'Échelle de Jacob, l'Aigle, la Rose Mystique!

Cependant l'œuvre de Dante, savant théologien avant d'être grand poëte, est la vraie expression de la théologie mystique, de l'ascétisme sombre et du symbolisme diffus du moyen âge.

VIII

Après Jésus qui innonde la terre de grâce spirituelle, c'en est fait de la joie des yeux. Le visible perd sa splendeur dans l'invisible ; le fini s'efface sous l'infini. Les regards quittent la terre pour s'élever au ciel ; les yeux se ferment aux choses terrestres pour s'irradier dans les choses divines. On fuit la vie active; on s'abîme dans la contemplation. On cherche Dieu ; on fuit l'homme. La pensée absorbe la vue; la forme se noie dans le sentiment. Aussi, influencé par le côté spiritualiste et douloureux du christianisme, l'Art tombe dans une léthargie à rêves d'or et d'azur, qui durera quinze siècles *. Qu'on voie sur les œuvres si nombreuses du moyen âge, sur les enluminures des manuscrits, sur

* « La sculpture et la peinture, dit M. Théophile Gautier, entraînées par la chute du polythéisme, s'éclipsent totalement; treize siècles s'écoulent depuis l'avénement de Jésus-Christ jusqu'à André Taffi et Cimabuë, qui ne font guère que reproduire les vieux poncifs byzantins; il faut encore cent ou deux cents ans pour sortir de l'imagerie à fond d'or et de la sculpture enfantine, dignes des Chinois et des sauvages. »

Digitized by Google

les frises des églises romanes, sur les statues des cathédrales gothiques, sur les vitraux des chapelles, sur les sculptures en bois, sur les ivoires, sur les émaux, sur les groupes polychrômes, sur les ex-voto, sur les pierres sépulcrales, sur les fresques à la détrempe, sur les peintures sur panneaux, qu'on voie les types grossiers et repoussants, les figures mal bâties, les christs ultra-décharnés, les oiseaux baroques, les animaux fantastiques, les bêtes hybrides et immondes, les têtes communes ou ignobles, les jambes trop courtes, les bras trop longs, les torses sans relief et sans modelé, plaqués sur le ciel, minces comme des feuilles de papier, les mains grandes ouvertes, les pieds aplatis, scellés à terre, les vêtements empesés, les draperies à plis de bois, les couleurs crues, les tons qui se heurtent, les plans qui se confondent, les ombres oubliées ou qui prennent la place des lumières, les membres sans mouvement, les fronts sans pensée, les yeux sans vie, tout cela étouffant sous un ciel sans air.

Les artistes chrétiens, qui sont pourtant naturalistes ne surent pas bien regarder la nature, éblouis et aveuglés par les resplendissements de la foi. Ne se préoccupant pas de la beauté physique, ils crurent trouver la vérité dans un rigide réalisme et ils ne trouvèrent que la caricature. Ils voyaient l'humanité, mais ils ne la connaissaient pas. Et quand ils voulaient rendre le sentiment par la forme, la forme et le sentiment qui ne peut s'exprimer que par la forme leur faisaient défaut à la fois. Leurs grandes aspirations venaient se briser contre l'implacable force passive de la matière qu'il étaient impuissants à animer. Alors ne pouvant atteindre au vrai, qu'ils rendaient en laid, ils se jetèrent dans des idéals de grâce ineffable ; ils se créérent des mondes factices et miroitants où la lumière remplace la couleur, où le corps distille l'âme, où la forme se transfigure en sentiment, où l'étoffe se vaporise en nuée azurée, où toutes les figures, diaphanes et translucides, semblent ne plus tenir à la terre et sont prêtes à s'envoler au paradis sur un nuage d'encens. C'est la grande heure de l'art chrétien ; c'est l'heure où le bienheureux Giovanni da Fiesole apparaît, sa tête d'ange ceinte d'un nimbe d'or. Cette heure ne durera pas longtemps : Raphaël va retrouver les effluences de lumière émanées du sanctuaire, les expressions célestes et les touches virginales du peintre béatifié. Lui aussi fera descendre des cieux ses vierges et ses anges, jusqu'au jour où l'antiquité lui apparaîtra comme une Pompeïa splendide. Magnanime revanche du paganisme, Raphaël prendra les types olympiens pour y incarner les figures de l'Évangile. Car pour le Sanzio lui-même, l'antiquité païenne fut la grande école.

Digitized by Google

Pendant quinze cents ans, l'Art — j'excepte bien entendu les merveilles de l'architecture gothique que j'admire, quoique je préfère à leurs formes inachevées, sans ensemble et sans ordre, l'harmonie majestueuse de l'architecture grecque — se traîne péniblement entre l'imitation naïve et malhabile de la nature, que fait l'école naturaliste, et l'invention irraisonnable d'êtres fantastiques et bizarres, mort-nés, aux couleurs crues, aux formes grêles rappelant les lettres gothiques, que crée l'école idéaliste. On se croirait, en art comme en toute chose, dans une barbarie précédant de vingt siècles la civilisation gréco-romaine.

Enfin, paraît Guttemberg, le grand initiateur de l'humanité. Sa machine, point d'appui de ce levier formidable qui s'appelle l'esprit humain, émancipe tout homme en lui donnant la liberté du savoir, en lui permettant de mordre à l'arbre de science. Sublime machine, tu rappelles l'antiquité presque évanouie dans la nuit de l'ignorance ! Tu multiplies les œuvres de l'esprit et tu les jettes en pâture à tous ! — multiplication aussi grande que la symbolique multiplication des pains. — Le Livre est né. Après le Λόγος de Dieu, voici le Βιβλίον des hommes. L'humanité est complète.

Par les livres, les peintres cherchent à s'expliquer les secrets anatomiques ; par les livres, ils deviennent chimistes et se composent eux-mêmes des couleurs inaltérables ; par les livres, ils apprennent la perspective, ils savent faire diminuer progressivement la taille des figures, dégrader avec harmonie les tons distincts des terres et du ciel depuis un pas jusqu'à plusieurs lieues. Les livres leur racontent les exploits des héros, les grands faits des nations, les drames émouvants qu'ils peuvent représenter. Les livres leur apprennent à ne plus vêtir de pourpoints mi-partie les légionnaires de César, à ne plus chausser des souliers à la poulaine les archontes athéniens, à ne plus armer d'arquebuses, de pertuisanes et d'estocs à deux mains, les soldats du prétoire. Les livres leur ouvrent les portes de l'antiquité !

Le Livre a révélé l'Antiquité en éditant les œuvres de la plume ; il la révèle plus encore peut-être en donnant et en montrant les œuvres du ciseau. Voilà la vraie impulsion du Livre. Par lui, on ose regarder les statues grecques dont les images payennes glaçaient de terreur ; on y voit la nature à travers les prismes du Beau et non dans la prosaïque réalité ; on y puise l'idéal dans la forme. Par lui, les fouilles arrachent à la terre jalouse les marbres des Hellènes ; merveilles dont les éclats et les splendeurs font le jour dans les ténèbres qui couvrent les yeux des Byzantins. La Beauté exilée si longtemps, s'élance des som-

Digitized by Google

mets de l'Akropole et vient planer dans le ciel italien. C'est la Renaissance. Au souffle vivifiant de l'antiquité païenne, l'Art se ranime; il sort de son sommeil; il naît à une vie nouvelle. « Quelques manuscrits déchiffrés à travers la gothique écriture des moines, quelques fragments de marbres antiques, sortis de terre comme par miracle, dit M. Théophile Gautier, avaient suffi pour opérer cette révolution. Ces lampes de la vie que, suivant le beau vers de Lucrèce, des coureurs se remettent l'un à l'autre, s'étaient rallumées à l'étincelle antique, et brillaient joyeusement sous des mains qui ne devaient plus les laisser éteindre. »

Alors, dans la foule des artistes, les uns cherchent la perfection païennes dans des sujets chrétiens; ils habillent de formes prises aux Dieux grecs, les sentiments des héros de l'Évangile. Ils disent comme Chénier :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Et, se permettant quelques corrections qu'auraient honnies les vrais chrétiens, réalistes ascètes du moyen âge, telles que faire le Christ moins souffrant et moins émacié, embellir Marie Madeleine, exhausser le front de saint Pierre, rajeunir la sainte Vierge, ces chrétiens néo-païens réussissent à créer des chefs-d'œuvre qui ont moins de majesté que ceux de l'art grec, mais qui n'en sont pas moins des chefs-d'œuvre. Les autres cherchent à ressusciter entièrement l'art païen mort et ils échouent. Ils restent inférieurs aux artistes grecs qui croyaient à leurs Dieux; ils sont inférieurs aux artistes chrétiens qui croient à leur Dieu. La foi, le respect et le feu inspirateur leur manquent. Quand un païen sculptait une Athéné, il n'entamait pas son œuvre sans un certain effroi respectueux; il sentait que la force de la Déesse le dominait et l'éclairait; il se disait que ce morceau de marbre qu'il allait tailler serait l'objet de la vénération du peuple d'Athènes pendant plus d'un siècle. En est-il ainsi de l'artiste moderne qui peint les Olympiens? A-t-il du respect pour son œuvre? Pense-t-il qu'on l'adorera? Non, son scepticisme dissipe par l'analyse et par les sarcasmes le souffle divin de l'inspiration. Aussi, quand les artistes modernes veulent représenter les Divinités helléniques, ils peignent de froids symboles ou de belles figures, et voilà tout : L'*Aphrodite* de Milo et la *Kypris* d'Apelles sont des Déesses; la *Vénus* du Titien et la *Source* de Ingres sont des femmes.

Digitized by Google

IX

Le polythéisme grec affirmera toujours d'une façon bien plus absolue sa supériorité artistique sur les autres religions par quelques emblèmes mythiques, par quelques figures divines, c'est-à-dire en se montrant, que par les pages les plus expressives et les plus concluantes. Les choses de l'Art, qui est absolument matériel, doivent se plaider avec des concrétions comme le marbre, le bronze et les couleurs étalées sur la toile, et non avec des abstractions comme des pensées, des définitions et des phrases. Dans cette idée, je me suis surtout attaché à appliquer à cette préface la forme descriptive plutôt que la forme méditative; car, par la description, j'ai tâché de faire entrevoir, sinon de montrer, les splendeurs de l'art des Phidias et des Apelles; par la réflexion seule, je n'aurais remué que des mots.

Les arguments, les preuves, les inductions, les déductions, les objections, les choses spécieuses, tout le bagage de la dialectique, ne sont-ce point toujours les nuées sophistiques de Sokrates, si rudement raillées par Aristophanes, qui obscurcissent le soleil radieux de l'Art et qui altèrent le jour limpide de la raison; et ne serait-il pas temps de nous jeter, à nous, chœur moderne de dialecticiens et d'esthéticiens, le vers qui termine *les Nuées*: « Conduisez le Chœur hors de la scène. Son rôle est fini. »

HENRY HOUSSAYE.

Digitized by Google

LA REVUE DU XIXE SIÈCLE

LETTRE DE M. DE VOLTAIRE

A M. DE GIRARDIN*

Et moi aussi, monsieur, j'ai dans mon temps, car j'ai eu mon temps, donné des conseils à un journaliste qui voulait fonder un recueil de philosophie, d'histoire et de littérature. Il n'est pas si difficile qu'on le pense de faire un bon journal. *La Revue du XIXe siècle*, où déjà j'ai vu deux fois votre nom, peut très-bien réussir. Si on me demande comment il faut s'y prendre pour qu'un tel recueil soit lu aujourd'hui et demain, je répondrai : que la littérature est comme l'amour, qu'elle vit de contrastes; la Béjard disait qu'elle ne se consolerait pas de la perte de ses deux amants : l'un était Gros-René, l'autre était le cardinal de Richelieu.

Faut-il vous dire encore, à vous autres qui parlez beaucoup, (Dieu me pardonnne mes soixante-dix volumes !) n'oubliez pas que les paroles

* Voyez la lettre de M. Émile de Girardin dans la REVUE DU XIXe SIÈCLE du 1er mai.

On a changé à peine quelques mots à cette ancienne lettre de Voltaire, à je ne sais plus quel fondateur de « recueil périodique ».

En la publiant on a voulu montrer la distance des idées d'un siècle à un autre Voilà ce que disait Voltaire il y a cent ans. Que dirait-il aujourdhui ?

Digitized by Google

sont aux pensées ce que l'or est au diamant. Il est nécessaire pour les enchâsser, mais il en faut peu.

Vous êtes tous condamnés d'avance à Voltaire, à ses pompes, à ses œuvres ; car un siècle est toujours, quoiqu'il fasse, le disciple du siècle passé. Nous avons fait un magasin d'idées où vous puisez à belles mains, qui Voltaire, qui Diderot, qui Beaumarchais, et il n'y a pas jusqu'à ce Jean-Jacques Rousseau, qui n'ait ses écoliers. Vous, monsieur, vous qui faites école, vous ne pouvez nier vos maîtres.

Notre nation aime tous les genres de littérature, depuis les mathématiques jusqu'à l'épigramme. Tout peut entrer dans la *Revue du XIXe siècle*, jusqu'à la chanson. Rien n'est à dédaigner. La Grèce, qui se vante d'avoir fait naître Platon, se glorifie encore d'Anacréon.

I

LA PHILOSOPHIE

Vous avez raison de n'être point politique dans une revue. Faites plutôt de la philosophie au nom de Dieu, que de la politique au nom du canon. Beaucoup d'esprits politiques ne sont souvent que des athées, même en politique. Ayez du sens commun, comme je vous ai dit d'avoir de l'impartialité. Mais dans votre philosophie, comme dans votre politique, point d'animosité, point d'injures. La pensée est comme Minerve qui ne se fâche jamais. Que diriez-vous d'un avocat-général qui, en résumant un procès, outragerait par des mots mordants la partie qu'il condamne? Vous ne croyez point l'harmonie préétablie, faudra-t-il pour cela décrier Leibnitz? Insulterez-vous à Locke, parce qu'il croit Dieu assez puissant pour pouvoir donner, s'il le veut, la pensée à la matière? Ne croyez-vous pas que Dieu qui a créé peut rendre cette matière et ce don de penser éternels? Que, s'il a créé nos âmes, il peut encore créer des milliers d'êtres différents de la matière et de l'âme? Qu'ainsi le sentiment de Locke est respectueux pour la divinité, sans être dangereux pour les hommes? Si Bayle, qui savait beaucoup, a beaucoup douté, songez qu'il n'a jamais douté de la nécessité d'être honnête homme. N'imitons donc point ces petits esprits qui dédaignent la philosophie pour servir Dieu le plus mal possible. Si tout journal doit apporter de nouvelles vé-

Digitized by Google

rités, toutes les vérités nouvelles doivent reposer sur l'immuable Vérité. C'est là la Littérature et la Poésie. Elles se trompent moins souvent que la Politique.

Vous savez assez de géométrie et de physique pour rendre un compte exact des livres de ce genre, et vous avez assez d'esprit pour en parler avec cet art qui leur ôte leurs épines, sans les charger de fleurs qui ne leur conviennent pas.

Je vous conseillerais surtout, quand vous parlerez des livres nouveaux sur la philosophie, d'exposer d'abord au lecteur une espèce d'historique des opinions qu'on propose, ou des vérités qu'on établit.

Par exemple, s'agit-il de l'opinion du *vide*, dites en deux mots comment Épicure croyait le prouver; montrez comment Gassendi l'a rendu plus vraisemblable; exposez les degrés infinis de probabilité que Newton a ajoutés enfin à cette opinion par ses raisonnements, par ses observations, et par ses calculs

S'agit-il d'un ouvrage sur la nature de l'*air*, il est bon de montrer d'abord qu'Aristote et tous les philosophes ont connu sa pesanteur, mais non son degré de pesanteur. Beaucoup d'ignorants qui voudraient au moins savoir l'histoire des sciences, les gens du monde, les jeunes étudiants verront avec avidité par quelles raisons et par quelles expériences le grand Galilée combattit le premier l'erreur d'Aristote au sujet de l'*air*, avec quel art Torricelli le pesa, ainsi qu'on pèse un poids dans une balance; comment on connut son ressort; comment enfin les admirables expériences de MM. Hale et Boerhaave ont découvert des effets de l'*air* qu'on est presque forcé d'attribuer à des propriétés de la matière inconnues jusqu'à nos jours.

Paraît-il un livre hérissé de calculs et de problèmes sur la *lumière*, quel plaisir ne faites-vous pas au public de lui montrer les faibles idées que l'éloquente et ignorante Grèce avait de la *réfraction*; ce qu'en dit l'Arabe Alhazen, le seul géomètre de son temps; ce que devine Antonio de Dominis; ce que Descartes met habilement et géométriquement en usage, quoiqu'en se trompant; ce que découvre ce Grimaldi, qui a trop peu vécu; enfin ce que Newton pousse jusqu'aux vérités les plus déliées et les plus hardies auxquelles l'esprit humain puisse atteindre; vérités qui nous font voir un nouveau monde, mais qui laissent encore un nuage derrière elles.

Composera-t-on quelque ouvrage sur la *gravitation* des astres, sur cette admirable partie des démonstrations de Newton, ne vous aura-t-on pas obligation si vous rendez l'histoire de cette *gravitation* des astres, depuis Copernic qui l'entrevit, depuis Kepler qui osa l'annoncer

Digitized by Google

comme par instinct, jusqu'à Newton qui a démontré à la terre étonnée qu'elle pèse sur le soleil, et le soleil sur elle?

Rapportez à Descartes et à Hariot l'art d'appliquer l'algèbre à la mesure des courbes: le calcul intégral et différentiel à Newton, et ensuite à Leibnitz. Nommez dans l'occasion les inventeurs de toutes les découvertes nouvelles. Que votre ouvrage soit un registre fidèle de la gloire des grands hommes.

Surtout en exposant des opinions, en les appuyant, en les combattant, évitez les paroles injurieuses qui irritent un auteur, et souvent toute une nation, sans éclairer personne.

La superstition est tout ce qu'on ajoute à la religion naturelle. Les philosophes platoniciens affermirent la religion chrétienne; les nouveaux philosophes veulent la détruire. Tout auteur d'une religion nouvelle est nécessairement persécuté par l'ancienne; mais la nouvelle persécute à son tour. La morale est la même d'un bout du monde à l'autre. Confucius, Cicéron, Platon, le chancelier de l'Hôpital, Locke, Newton, Gassendi, sont de la même Église. Dieu a fait l'or; les alchimistes veulent en faire.

Aristote était un grand homme, sans doute; mais que m'importe? je n'ai rien à apprendre de lui. C'était un grand génie, je le veux: mais il n'a dit que des sottises en philosophie. Manco-Capac et Odin, Confucius, Zoroastre, Hermès, auraient peut-être été de nos jours de l'Académie des sciences. L'homme de génie serait tombé aux pieds du savant.

Mais prenez garde. Les philosophes sont les étoiles du pôle, qui marchent toujours et n'avancent point.

II

L'HISTOIRE

Ce que les journalistes aiment peut-être le mieux à traiter, ce sont les morceaux d'histoire; c'est là ce qui est le plus à la portée de tous les hommes, et le plus de leur goût. Ce n'est pas que dans le fond on ne soit aussi curieux pour le moins de connaître la nature que de savoir ce qu'a fait Sésostris ou Bacchus; mais il en coûte de l'application pour examiner, par exemple, par quelle machine on pourrait fournir beaucoup d'eau à la ville de Paris, ce qui nous importe pourtant assez; et on n'a qu'à ouvrir les yeux pour lire les anciens contes qui nous

Digitized by Google

sont transmis sous le nom d'*histoires*, lesquels on nous répète tous les jours, et qui ne nous importent guère.

Si vous rendez compte de l'histoire ancienne, proscrivez, je vous en conjure, toutes ces déclamations contre certains conquérants. Laissez Juvénal et Boileau donner, du fond de leur cabinet, des ridicules à Alexandre, qu'ils eussent fatigué d'encens s'ils eussent vécu sous lui; qu'ils appellent Alexandre insensé; vous, philosophe impartial, regardez dans Alexandre ce capitaine général de la Grèce, semblable à peu près à un Scanderberg, à un Huniade, chargé comme eux de venger son pays, mais plus heureux, plus grand, plus poli et plus magnifique.

Ne le faites pas voir seulement subjuguant tout l'empire de l'ennemi des Grecs et portant ses conquêtes jusqu'à l'Inde, où s'étendait la domination de Darius; mais représentez-le donnant des lois au milieu de la guerre, formant des colonies, établissant le commerce, fondant Alexandrie et Scanderon, qui sont aujourd'hui le centre du négoce de l'Orient. C'est par là surtout qu'il faut considérer les rois; et c'est ce qu'on néglige. Quel bon citoyen n'aimera pas mieux qu'on l'entretienne des villes et des ports que César a bâtis, que des hommes qu'il a fait égorger?

Inspirez surtout aux jeunes gens plus de goût pour l'histoire des temps récents, qui est pour nous de nécessité, que pour l'ancienne, qui n'est que de curiosité; qu'ils songent que la moderne a l'avantage d'être plus certaine, par cela même qu'elle est moderne.

Je voudrais surtout que vous recommandassiez de commencer sérieusement l'étude de l'histoire au siècle qui précède immédiatement Charles-Quint, Léon X, François Ier. C'est là qu'il se fait dans l'esprit humain, comme dans notre monde, une révolution qui a tout changé.

Je vous prierai de bien faire sentir que si nos histoires modernes écrites par des contemporains sont plus certaines en général que toutes les histoires anciennes, elles sont quelquefois plus douteuses dans les détails; je m'explique. Les hommes diffèrent entre eux d'état, de parti, de religion. Le guerrier, le magistrat, le janséniste, le moliniste, ne voient point les mêmes faits avec les mêmes yeux; c'est le vice de tous les temps. Un Carthaginois n'eût point écrit les guerres puniques dans l'esprit d'un Romain, et il eût reproché à Rome la mauvaise foi dont Rome accusait Carthage. Nous n'avons guère d'historiens anciens qui aient écrit les uns contre les autres sur le même événement: ils auraient répandu le doute sur des choses que nous prenons aujourd'hui pour incontestables. Quelque peu vraisemblables qu'elles soient, nous

Digitized by Google

les respectons pour deux raisons; parce qu'elles sont anciennes, et parce qu'elles n'ont point été contredites.

Nous autres historiens contemporains, nous sommes dans un cas bien différent ; il nous arrive souvent la même chose qu'aux puissances qui sont en guerre. On a fait à Vienne, à Londres, à Versailles, des feux de joie pour des batailles que personne n'avait gagnées : chaque parti chante victoire, chacun a raison de son côté. Voyez que de contradictions sur Marie Stuart, sur les guerres civiles d'Angleterre, sur les troubles de Hongrie, sur l'établissement de la religion protestante, sur le concile de Trente. Parlez de la révocation de l'édit de Nantes à un bourgmestre hollandais, c'est une tyrannie imprudente : consultez un ministre de la cour de France, c'est une politique sage. Que dis-je ! la même nation, au bout de vingt ans, n'a plus les mêmes idées qu'elle avait sur le même événement et sur la même personne ; j'en ai été témoin au sujet du feu roi Louis XIV. Mais quelles contradictions n'aurai-je pas à essuyer sur l'histoire de Charles XII ! J'ai écrit sa vie singulière sur les mémoires de M. de Fabrice, qui a été huit ans son favori ; sur les lettres de M. de Fierville, envoyé de France auprès de lui ; sur celles de M. de Villelongue, longtemps colonel à son service ; sur celles de M. de Poniatowski. J'ai consulté M. de Croissi, ambassadeur de France auprès de ce prince. Que suis-je en tout cela ? je ne suis qu'un peintre qui cherche à représenter d'un pinceau faible, mais vrai, les hommes tels qu'ils ont été. Tout m'est indifférent de Charles XII et de Pierre le Grand, excepté le bien que le dernier a pu faire aux hommes. Je n'ai aucun sujet de les flatter ni d'en médire. Je les traiterai comme Louis XIV, avec le respect qu'on doit aux têtes couronnées qui viennent de mourir, et avec le respect qu'on doit à la vérité qui ne mourra jamais.

On peut dire de la plupart des historiens d'aujourd'hui ce que Balzac disait de La Mothe Le Vayer : « Il fait le dégât dans les bons livres. »

Le père Tournon a fait six volumes de l'*Histoire des Dominicains*. Je n'en ai fait que deux de celle de Louis XIV ! et j'en ai fait un de trop.

III

LA COMÉDIE

Vous vous garderez bien sans doute de suivre l'exemple de quelques écrivains périodiques, qui cherchent à rabaisser tous leurs contempo-

Digitized by Google

rains, et à décourager les arts, dont un bon journaliste doit être le soutien. Il est juste de donner la préférence à Molière sur les comiques de tous les temps et de tous les pays; mais ne donnez point d'exclusion. Imitez les sages italiens, qui placent Raphaël au premier rang, mais qui admirent les Paul Véronèse, les Carrache, les Corrège, les Dominiquin. Molière est le premier; mais il serait injuste et ridicule de ne pas mettre *le Joueur* à côté de ses meilleures pièces. Refuser son estime aux *Menechmes*, ne pas s'amuser beaucoup au *Légataire universel*, serait d'un homme sans justice et sans goût; et qui ne se plaît pas à Regnard, n'est pas digne d'admirer Molière.

Osez avouer avec courage que beaucoup de nos petites pièces, comme *le Grondeur*, *la Pupille*, *le Double Veuvage*, *l'Esprit de contradiction*, *la Coquette de Village*, *le Florentin*, *le Malheur d'être belle*, valent bien quelques petites pièces de Molière, pour la finesse des caractères, pour l'esprit dont la plupart sont assaisonnées, et même pour la bonne plaisanterie.

Je ne prétends point ici entrer dans le détail de tant de comédies nouvelles, ni déplaire à beaucoup de monde par des louanges données à peu d'écrivains, qui peut-être n'en seraient pas satisfaits; mais je dirai hardiment, quand les Français seront assez heureux pour qu'on leur donne une pièce telle que *le Glorieux* ou *le Demi-Monde*, gardez-vous bien de vouloir rabaisser leur succès, sous prétexte que ce ne sont pas des comédies dans le goût de Molière; évitez ce malheureux entêtement, qui ne prend sa source que dans l'envie; ne cherchez point à proscrire les scènes attendrissantes qui se trouvent dans ces ouvrages: car, lorsqu'une comédie, outre le mérite qui lui est propre, a encore celui d'intéresser, il faut être de bien mauvaise humeur pour se fâcher qu'on donne au public un plaisir de plus.

Exposer en termes gais et élégants un sujet qui quelquefois est embrouillé; et, sans s'attacher à la division des actes, éclaircir l'intrigue et le dénoûment, les raconter comme une histoire intéressante, peindre d'un trait les caractères, dire ensuite ce qui a paru plus ou moins vraisemblable, bien ou mal préparé; retenir les vers les plus heureux, bien saisir le mérite ou le vice général du style; c'est ce que j'ai vu faire quelquefois, mais ce qui est fort rare chez les gens de lettres même qui s'en font une étude: car il est plus facile à certains esprits de suivre leurs propres idées, que de rendre compte de celles des autres.

Digitized by Google

IV

LA TRAGÉDIE

Je dirai à peu près de la tragédie ce que j'ai dit de la comédie. Vous savez quel honneur ce bel art a fait à la France : art d'autant plus difficile, et d'autant plus au-dessus de la comédie, qu'il faut être vraiment poëte pour faire une belle tragédie ; au lieu que la comédie demande seulement du talent pour les vers.

Il y a apparence que les bons auteurs du siècle de Louis XIV dureront autant que la langue française ; mais ne découragez pas leurs successeurs en assurant que la carrière est remplie, et qu'il n'y a plus de place. Corneille n'est pas assez intéressant ; souvent Racine n'est pas assez tragique. L'auteur de *Venceslas*, celui de *Rhadamisthe* et d'*Électre*, avec leurs grands défauts, ont des beautés particulières qui manquent à ces deux grands hommes ; et il est à présumer que ces trois pièces resteront toujours sur le théâtre français, puisqu'elles s'y sont soutenues avec des acteurs différents ; car c'est la vraie épreuve d'une tragédie. Que dirai-je de *Manlius*, pièce digne de Corneille, et du beau rôle d'*Ariane*, et du grand intérêt qui règne dans *Amasis ?* Je ne vous parlerai pas de cent autres pièces tragiques : comme j'en ai composé quelques-unes, il ne m'appartient pas d'oser apprécier le mérite des contemporains qui valent mieux que moi ; et à l'égard de mes ouvrages de théâtre, tout ce que je peux en dire, et vous prier d'en dire aux lecteurs, c'est que je les ai corrigés tous les jours.

Mais quand il paraîtra une pièce nouvelle, comme *le Lion amoureux*, ne dites jamais : « *La pièce est excellente*, ou *elle est mauvaise* ; ou *tel acte est impertinent, un tel rôle est pitoyable.* » Prouvez solidement ce que vous en pensez, et laissez au public le soin de prononcer. Soyez sûr que l'arrêt sera contre vous toutes les fois que vous déciderez sans preuve, quand même vous auriez raison ; car ce n'est pas votre jugement qu'on demande, mais le rapport d'un procès que le public doit juger.

Ce qui rendra surtout votre journal précieux, c'est le soin que vous aurez de comparer les pièces nouvelles avec celles des pays étrangers, qui seront fondées sur le même sujet. Voilà à quoi l'on manqua dans le siècle passé, lorsqu'on fit l'examen du *Cid :* on ne rapporta que quelques vers de l'original espagnol ; il fallait comparer les situations. Je

Digitized by Google

suppose qu'on nous donne aujourd'hui *Manlius*, de La Fosse, pour la première fois ; il serait très-agréable de mettre sous les yeux du lecteur la tragédie anglaise dont elle est tirée. Paraît-il quelque ouvrage instructif sur les pièces de l'illustre Racine, détrompez le public de l'idée où l'on est que jamais les Anglais n'ont pu admettre le sujet de *Phèdre* sur leur théâtre. Apprenez aux lecteurs que *la Phèdre* de Smith est une des plus belles pièces qu'on ait à Londres. Apprenez-leur que l'auteur a imité tout de Racine, jusqu'à l'amour d'Hippolyte ; qu'on a joint ensemble l'intrigue de *Phèdre* et celle de *Bajazet*, et que cependant l'auteur se vante d'avoir tiré tout d'Euripide. Je crois que les lecteurs seraient charmés de voir sous leurs yeux la comparaison de quelques scènes de la Phèdre grecque, de la latine, de la française et de l'anglaise. C'est ainsi, à mon gré, que la sage et saine critique perfectionnerait encore le goût des Français, et peut-être de l'Europe. Mais quelle vraie critique avons-nous depuis celle que l'Académie française fit du *Cid*, et à laquelle il manque encore autant de choses qu'au *Cid* même?

V

LA POÉSIE

Vous répandrez beaucoup d'agrément sur votre journal, si vous l'ornez de temps en temps de ces pièces fugitives marquées au bon coin. On a des vers du duc de Nevers, du comte Antoine Hamilton, qui respirent tantôt le feu poétique, tantôt la douce facilité du style épistolaire. On a mille petits ouvrages charmants de MM. Dussé, de St-Aulaire, du président Hénault, et de tant d'autres. Ces sortes de petits ouvrages dont je vous parle, suffisaient autrefois à faire la réputation des Voiture, des Sarasin, des Chapelle. Ce mérite était rare alors. Aujourd'hui qu'il est plus plus répandu, il donne peut-être moins de réputation; mais il ne fait pas moins de plaisir aux lecteurs délicats. Nos chansons valent mieux que celles d'Anacréon, et le nombre en est étonnant. On en trouve même qui joignent la morale avec la gaieté, et qui ne gâteraient point du tout un journal sérieux.

Comme vous n'avez pas tous les jours des livres nouveaux qui méritent votre examen, ces petits morceaux de littérature rempliront très-bien les vides de votre journal. S'il y a quelques ouvrages de prose ou de poésie qui fassent beaucoup de bruit dans Paris, qui partagent les

Digitized by Google

esprits, et sur lesquels on souhaite une critique éclairée, c'est alors qu'il faut oser servir de maître au public sans le paraître; et, le conduisant comme par la main, lui faire remarquer les beautés sans emphase, et les défauts sans aigreur. C'est alors qu'on aime en vous cette critique, qu'on déteste et qu'on méprise dans d'autres.

Un de mes amis, examinant trois épîtres de Rousseau, en vers décasyllabes, qui excitèrent beaucoup de murmure, il y a quelque temps, fit de la seconde, où tous nos auteurs sont insultés, l'examen suivant, dont voici un échantillon qui paraît dicté par la justesse et la modération. Voici le commencement de la pièce qu'il examinait :

Tout institut, tout art, toute police
Subordonnée au pouvoir du caprice,
Doit être aussi conséquemment pour tous
Subordonnée à nos différents goûts.
Mais de ces goûts la dissemblance extrême,
A le bien prendre est un faible problème;
Et quoi qu'on dise, on n'en saurait jamais
Compter que deux, l'un bon, l'autre mauvais.
Par des talents que le travail cultive,
A ce premier pas à pas on arrive;
Et le public, que sa bonté prévient,
Pour quelque temps s'y fixe et s'y maintient.
Mais éblouis enfin par l'étincelle
De quelque mode inconnue et nouvelle,
L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
Et préférer le moindre au plus parfait.

Voici l'examen :

Ce premier vers : *Tout institut, tout art, toute police,* semble avoir le défaut, je ne dis pas d'être prosaïque, car toutes les épîtres le sont, mais d'être une prose un peu trop faible, et dépourvue d'élégance et de curiosité.

La *police* semble n'avoir aucun rapport au goût dont il est question. De plus, le terme de *police* doit-il entrer dans des vers?

Conséquemment est à peine admis dans la prose noble.

Cette répétition du mot *subordonnée* serait vicieuse, quand même le terme serait élégant, et semble insupportable, puisque ce terme est une expression plus convenable à des affaires qu'à la poésie.

La *dissemblance* ne paraît pas le mot propre. La *dissemblance des goûts est un faible problème :* je ne crois pas que cela soit français.

Digitized by Google

A le bien prendre paraît une expression trop inutile et trop basse.

Enfin, il semble qu'un *problème* n'est ni faible ni fort : il peut être aisé ou difficile, et sa solution peut être faible, équivoque, erronée.

> Et quoi qu'on dise, on n'en saurait jamais
> Compter que deux, l'un bon, l'autre mauvais.

Non-seulement la poésie aimable s'accommode peu de cet air de dilemme, et d'une pareille sécheresse ; mais la raison semble peu s'accommoder de voir en huit vers, *que tout art est subordonné à nos différents goûts, et que cependant il n'y a que deux goûts. Arriver au goût pas à pas* est encore, je crois, une façon de parler peu convenable, même en prose.

> Et le public, que sa bonté prévient.

Est-ce la bonté du public ? est-ce la bonté du goût ?

> L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
> Et préférer le moindre au plus parfait.

1° *Le beau et le laid* sont des expressions toujours à la mode ; 2° si on aime le laid, ce n'est pas la peine de dire ensuite qu'on préfère le *moins parfait* ; 3° le moindre n'est pas opposé grammaticalement au plus parfait ; 4° le *moindre* est un mot qui n'entre jamais dans la poésie, etc.

C'est ainsi que ce critique faisait sentir, sans amertume, toute la faiblesse de ces Épîtres. Il n'y avait pas trente vers dans tous les ouvrages de Rousseau faits en Allemagne, qui échappassent à sa juste censure. Et pour mieux instruire les jeunes gens, il comparait à cet ouvrage un autre ouvrage du même auteur sur un sujet de littérature à peu près semblable. Il rapportait les vers de l'*Épître aux Muses*, imitée de Despréaux, et cet objet de comparaison achevait de persuader mieux que les discussions les plus solides et les plus subtiles.

De l'exposé de tous ces vers décasyllabes, il prenait occasion de faire voir qu'il ne faut jamais confondre les vers de cinq pieds avec les vers marotiques. Il prouvait que le style qu'on appelle de Marot ne doit être admis que dans une épigramme et dans un conte, comme les figures de Callot ne doivent paraître que dans des grotesques. Mais quand il faut mettre la raison en vers, peindre, émouvoir, écrire élégamment, alors ce mélange monstrueux de la langue qu'on parlait il y a deux cents ans, et de la langue de nos jours, paraît l'abus le plus

Digitized by Google

condamnable qui se soit glissé dans la poésie. Marot parlait sa langue; il faut que nous parlions la nôtre. Cette bigarrure est aussi révoltante pour les hommes judicieux que le serait l'architecture gothique mêlée avec la moderne. Vous aurez souvent occasion de détruire ce faux goût. Les jeunes gens s'adonnent à ce style, parce qu'il est malheureusement facile.

Il en a coûté peut-être à Despréaux pour dire élégamment :

Faites choix d'un censeur solide et salutaire,
Que la raison conduise et le savoir éclaire,
Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent faible, et qu'on se veut cacher.

Mais s'il est bien difficile, est-il bien élégant de dire :

Donc si Phébus ses échecs vous adjuge,
Pour bien juger consultez tout bon juge.
Pour bien jouer, hantez les bons joueurs;
Surtout craignez le poison des loueurs;
Acostez-vous de fidèles critiques.

Ce n'est pas qu'il faille condamner des vers familiers dans ces pièces de poésie; au contraire, ils y sont nécessaires, comme les jointures dans le corps humain, ou plutôt comme des repos dans un voyage.

« Et sermone opus est, modò tristi, sæpè jocoso,
» Defendente vices modò rhetoris, atque poëtæ,
» Interdùm urbani, parcentis viribus, atque
» Extenuantis eas consultò. »

Tout ne doit pas être orné, mais rien ne doit être rebutant. Un langage obscur et grotesque n'est pas de la simplicité ; c'est de la grossièreté recherchée.

VI

DES MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DES CURIOSITÉS LITTÉRAIRES

Je rassemble ici, sous le nom de *Mélanges de littérature*, tous les morceaux détachés d'histoire, d'éloquence, de morale, de critique, et ces petits romans qui paraissent si souvent. Nous avons des chefs-d'œuvre

Digitized by Google

en tous ces genres. Je ne crois pas qu'aucune nation puisse se vanter d'un si grand nombre d'aussi jolis ouvrages de belles-lettres. Il est vrai qu'aujourdhui ce genre facile produit une foule d'auteurs; on en compterait quatre ou cinq mille depuis cent ans. Mais un lecteur en use avec les livres comme un citoyen avec les hommes. On ne vit pas avec tous ses contemporains, on choisit quelques amis. Il ne faut pas plus s'effaroucher de voir cent cinquante mille volumes à la bibliothèque du roi, que de ce qu'il y a sept cent mille âmes dans Paris. Les ouvrages de pure littérature, dans lesquels on trouve souvent des choses agréables, amusent successivement les honnêtes gens, délassent l'homme sérieux dans l'intervalle de ses travaux, et entretiennent dans la nation cette fleur d'esprit et cette délicatesse qui fait son caractère.

Ne condamnez point avec dureté tout ce qui ne sera pas La Rochefoucauld ou La Fayette, tout ce qui ne sera pas aussi parfait que la Conspiration de Venise de l'abbé de Saint-Réal, aussi plaisant et aussi original que la Conversation du Père Canaye et du maréchal d'Hocquincourt, écrite par Charleval, et à laquelle Saint-Évremond a ajouté une fin moins plaisante et qui languit un peu; enfin tout ce qui ne sera pas aussi naturel, aussi fin, aussi gai que le Voyage, quoique un peu inégal, de Bachaumont et de Chapelle.

« Non, si priores mæonius tenet
» Sedes Homerus, pindaricæ latent
» Cecœque, et Alcæi minaces,
» Stesichorique graves camænæ;

» Nec, si quid olim lusit Anacreon,
» Delevit ætas : spirat adhuc amor,
» Vivuntque commissi calores
» Æoliæ fidibus puellæ. »

Dans l'exposition que vous ferez de ces ouvrages ingénieux, vous ne tomberez pas dans cette sévérité de quelques critiques, qui veulent que tout soit écrit dans le goût de Cicéron ou de Quintilien. Ils crient que l'éloquence est énervée, que le bon goût est perdu, parce qu'on aura prononcé dans une Académie un discours brillant qui ne serait pas convenable au barreau. Ils voudraient qu'un conte fût écrit du style de Bourdaloue. Ne distingueront-ils jamais les temps, les lieux et les personnes? Veulent-ils que Jacob, dans le *Paysan parvenu*, s'exprime comme Pélisson ou Patru? Une éloquence mâle, noble, ennemie des petits ornements, convient à tous les grands ouvrages. Une pensée trop fine serait une tache dans le *Discours sur l'Histoire universelle* de

Digitized by Google

l'éloquent Bossuet. Mais dans un ouvrage d'agrément, dans un compliment, dans une plaisanterie, toutes les grâces légères, la naïveté ou la finesse, les plus petits ornements, trouvent leur place. Examinons-nous nous-mêmes. Parlons-nous d'affaires du ton des entretiens d'un repas? Les livres sont la peinture de la vie humaine; il en faut de solides, et on en doit permettre d'agréables.

N'oubliez jamais, en rapportant les traits ingénieux de tous ces livres, de marquer ceux qui sont à peu près semblables chez les autres peuples ou dans nos anciens auteurs. On nous donne peu de pensées que l'on ne trouve dans Sénèque, dans Lucien, dans Montaigne, dans Bacon, dans *le Spectateur anglais*. Les comparer ensemble, et c'est en quoi le goût consiste, c'est exciter les auteurs à dire, s'il se peut, des choses nouvelles; c'est entretenir l'émulation, qui est la mère des arts. Quelle satisfaction pour un lecteur délicat, de voir d'un coup d'œil ces idées qu'Horace a exprimées dans des vers négligés, mais avec des paroles si expressives; ce que Despréaux a rendu d'une manière si correcte; ce que Dryden et Rochester ont renouvelé avec le feu de leur génie! Il en est de ces parallèles comme de l'anatomie comparée, qui fait connaître la nature. C'est par là que vous ferez voir souvent, non-seulement ce qu'un auteur a dit, mais ce qu'il aurait pu dire; car si vous ne faites que le répéter, à quoi bon faire un journal?

Il y a surtout des anecdotes littéraires sur lesquelles il est toujours bon d'instruire le public, afin de rendre à chacun ce qui lui appartient. Apprenez, par exemple, au public que le chef-d'œuvre d'un inconnu, ou Mathanasius, est de feu M. de Sallengre et d'un illustre mathématicien, consommé dans tout genre de littérature, et qui joint l'esprit à l'érudition; enfin de tous ceux qui travaillaient à La Haye au Journal littéraire, et que M. de Saint-Hyacinthe fournit la chanson avec beaucoup de remarques. Mais si on ajoute à cette plaisanterie une infâme brochure digne de la plus vile canaille, et faite sans doute par un de ces mauvais Français qui vont dans les pays étrangers déshonorer les belles-lettres et leur patrie, faites sentir l'horreur et le ridicule de cet assemblage monstrueux.

Faites-vous toujours un mérite de venger les bons écrivains des Zoïles obscurs qui les attaquent; démêlez les artifices de l'envie; publiez, par exemple, que les ennemis de notre illustre Racine firent réimprimer quelques vieilles pièces oubliées, dans lesquelles ils insérèrent plus de cent vers de ce poëte admirable, pour faire accroire qu'il les avait volés. J'en ai vu une intitulée *Saint-Jean-Baptiste*, dans laquelle on retrouvait une scène presque entière de *Bérénice*. Ces malheureux,

Digitized by Google

aveuglés par leur passion, ne sentaient pas même la différence des styles, et croyaient qu'on s'y méprendrait ; tant la fureur de la jalousie est souvent absurde !

En défendant les bons auteurs contre l'ignorance et l'envie qui leur imputent de mauvais ouvrages, ne permettez pas non plus qu'on attribue à de grands hommes des livres peut-être bons en eux-mêmes, mais qu'on veut accréditer par des noms illustres auxquels ils n'appartiennent point. L'abbé de Saint-Pierre renouvelle un projet hardi, et sujet à d'extrêmes difficultés ; il le met sous le nom d'un dauphin de France. Faites voir modestement qu'on ne doit pas, sans de très-fortes preuves, attribuer un tel ouvrage à un prince né pour régner.

Ce projet de la prétendue paix universelle, attribué à Henri IV par les secrétaires de Maximilien de Sully, qui rédigèrent ses Mémoires, ne se trouve en aucun autre endroit. Les Mémoires de Villeroi n'en disent mot; on n'en voit aucune trace dans aucun livre du temps. Joignez à ce silence la considération de l'état où l'Europe était alors, et voyez si un prince, aussi sage que Henri le Grand, a pu concevoir un projet d'une exécution impossible.

Si on réimprime, comme on me le mande, le livre fameux connu sous le nom de *Testament politique du cardinal de Richelieu*, montrez combien on doit douter que ce ministre en soit l'auteur.

On a vu, soit en Hollande, soit ailleurs, de ces ouvrages périodiques destinés en apparence à instruire, mais composés en effet pour diffamer; on a vu des auteurs que l'appât du gain et la malignité ont transformés en satiriques mercenaires, et qui ont vendu publiquement leurs scandales, comme Locuste vendait les poisons. Parmi ceux qui ont ainsi déshonoré les lettres et l'humanité, qu'il me soit permis d'en citer un qui, pour prix du plus grand service qu'un homme puisse peut-être rendre à un autre homme, s'est déclaré pendant tant d'années mon cruel ennemi. On l'a vu imprimer publiquement, distribuer et vendre lui-même un libelle infâme, digne de toute la sévérité des lois; on l'a vu ensuite, de la même main dont il avait écrit et distribué ces calomnies, les désavouer presque avec autant de honte qu'il les avait publiées. « Je me croirais déshonoré, dit-il, dans sa déclara-
» tion donnée aux magistrats; je me croirais déshonoré, si j'avais eu
» la moindre part à ce libelle, entièrement calomnieux, écrit contre
» un homme pour qui j'ai tous les sentiments d'estime. *Signé* l'abbé
» DESFONTAINES. »

C'est à ces extrémités malheureuses qu'on est réduit lorsqu'on fait de l'art d'écrire un usage si détestable.

Digitized by Google

Parlez avec courage contre ces exécrables injustices, et faites sentir à tous les auteurs de ces infamies, que le mépris et l'horreur du public seront éternellement leur partage.

VII

SUR LES LANGUES

Il faut qu'un bon journaliste sache au moins l'anglais et l'italien ; car il y a beaucoup d'ouvrages de génie dans ces langues, et le génie n'est presque jamais traduit. Ce sont, je crois, les deux langues de l'Europe les plus nécessaires à un Français. Les Italiens sont les premiers qui aient retiré les arts de la barbarie ; et il y a tant de grandeur, tant de force d'imagination jusque dans les fautes des Anglais, qu'on ne peut trop conseiller l'étude de leur langue.

Il est triste que le grec soit négligé en France; mais il n'est pas permis à un journaliste de l'ignorer. Sans cette connaissance, il y a un grand nombre de mots français dont il n'aura jamais qu'une idée confuse; car depuis l'arithmétique jusqu'à l'astronomie, quel est le terme d'art qui ne dérive de cette langue admirable? A peine y a-t-il un muscle, une veine, un ligament dans notre corps, une maladie, un remède, dont le nom ne soit grec. Donnez-moi deux jeunes gens, dont l'un saura cette langue, et dont l'autre l'ignorera ; que ni l'un ni l'autre n'ait la moindre teinture d'anatomie ; qu'ils entendent dire qu'un homme est malade d'un *diabètes*, qu'il faut faire à celui-ci une *parencentèse*, que cet autre a une *ankylos* ou un *bubonocèle;* celui qui sait le grec entendra tout d'un coup de quoi il s'agit, parce qu'il voit de quoi ces mots sont composés; l'autre ne comprendra absolument rien.

Plusieurs mauvais journalistes ont osé donné la préférence à l'Iliade de La Motte sur l'Iliade d'Homère. Certainement, s'ils avaient lu Homère en sa langue, ils eussent vu que la traduction est d'autant au-dessous de l'original, que Ségrais est au-dessous de Virgile.

Un journaliste versé dans la langue grecque pourra-t-il s'empêcher de remarquer dans les traductions que Toureil a faites de Démosthènes quelques faiblesses au milieu de ses beautés? « Si quelqu'un, dit le » traducteur, vous demande : Messieurs les Athéniens, avez-vous la » paix? Non, de par Jupiter, répondez-vous; nous avons la guerre » avec Philippe. » Le lecteur, sur cet exposé, pourrait croire que Démosthènes plaisante à contre-temps; que ces termes familiers et

Digitized by Google

réservés pour le bas comique, *messieurs les Athéniens*, *de par Jupiter*, répondent à de pareilles expressions grecques. Il n'en est pourtant rien, et cette faute appartient tout entière au traducteur. Ce sont mille petites inadvertences pareilles qu'un journaliste éclairé peut faire observer, pourvu qu'en même temps il remarque encore plus les beautés.

Il serait à souhaiter que les savants dans les langues orientales nous eussent donné des journaux des livres de l'Orient. Le public ne serait pas dans la profonde ignorance où il est de l'histoire de la plus grande partie de notre globe; nous nous accoutumerions à réformer notre chronologie sur celle des Chinois; nous serions plus instruits de la religion de Zoorastre, dont les sectateurs subsistent encore, quoique sans patrie, à peu près comme les Juifs et quelques autres sociétés superstitiuuses répandues de temps immémorial dans l'Asie. On connaîtrait les restes de l'ancienne philosophie indienne; on ne donnerait plus le nom fastueux d'Histoire universelle à des recueils de quelques fables d'Égypte, des révolutions d'un pays grand comme la Champagne, nommée la Grèce, et du peuple romain qui, tout étendu et tout victorieux qu'il a été, n'a jamais eu sous sa domination tant d'États que le peuple de Mahomet, et qui n'a jamais conquis la dixième partie du monde.

Mais aussi, que votre amour pour les langues étrangères ne vous fasse pas mépriser ce qui s'écrit dans votre patrie; ne soyez point comme ce faux délicat à qui Pétrone a fait dire :

« Ales phasiacis petita Colchis,
» Atque afræ volucres placent palato,
» Quidquid quæritur optimum videtur.

On ne trouva de poëte français dans la bibliothèque de l'abbé de Longuerue, qu'un tome de Malherbe. Je voudrais, encore une fois, en fait de belles-lettres, qu'on fût de tous les pays, mais surtout du sien. J'appliquerai à ce sujet des vers de M. de La Motte; car il en a quelquefois fait d'excellents.

C'est par l'étude que nous sommes
Contemporains de tous les hommes,
Et citoyens de tous les lieux.

Digitized by Google

VIII

DU STYLE D'UN JOURNALISTE

Mais je m'aperçois que je parle de la poésie comme un mathématicien ; j'ai eu le diable quelquefois, mais je n'ai jamais eu le dieu.

Le Italiens appellent Dante le Divin ; pour moi, c'est une divinité cachée ; moins on comprend ses oracles, plus on l'admire. Voilà pourquoi sa renommée s'étendra toujours. J'ai eu tort dans mon temps : les dieux ne doivent jamais descendre sur la terre, si j'en juge par vos enthousiasmes pour vos poëtes symboliques.

Quant au style d'un journaliste, Bayle est peut-être le premier modèle, s'il vous en faut un ; c'est le plus profond dialecticien qui ait jamais écrit ; c'est presque le seul compilateur qui ait du goût. Cependant, dans son style toujours clair et naturel, il y a trop de négligence, trop d'oubli des bienséances, trop d'incorrection. Il est diffus : il fait à la vérité conversation avec son lecteur, comme Montaigne ; et en cela il charme tout le monde ; mais il s'abandonne à une mollesse de style, et aux expressions triviales d'une conversation trop simple ; et en cela il rebute souvent l'homme de goût.

En voici un exemple qui me tombe sous la main : c'est l'article d'Abailard, dans son dictionnaire. « Abailard, dit-il, s'amusait plutôt » à tâtonner et à baiser son écolière, qu'à lui expliquer un auteur. » Un tel défaut lui est trop familier, ne l'imitez pas.

> Nul chef-d'œuvre par vous écrit jusqu'aujourd'hui,
> Ne vous donne le droit de faillir comme lui.

N'employez jamais un mot nouveau, à moins qu'il n'ait ces trois qualités : d'être nécessaire, intelligible et sonore. Des idées nouvelles, surtout en physique, exigent des expressions nouvelles ; mais substituer à un mot d'usage un autre mot qui n'a que le mérite de la nouveauté, ce n'est pas enrichir la langue, c'est la gâter. Le siècle de Louis XIV mérite ce respect des Français, que jamais ils ne parlent une autre langue que celle qui a fait la gloire de ces belles années.

Un des plus grands défauts des ouvrages de ce siècle, c'est le mélange des styles, et surtout de vouloir parler des sciences comme on en parlerait dans une conversation familière. Je vois les livres les plus

Digitized by Google

sérieux déshonorés par des expressions qui semblent recherchées par rapport au sujet, mais qui sont, en effet, basses et triviales. Par exemple, *la nature fait les frais de cette dépense*; il faut mettre *sur le compte du vitriol romain un mérite dont nous* faisons *honneur à l'antimoine*; un système *de mise*; *adieu l'intelligence* des *courbes, si on néglige le calcul*, etc.

Ce défaut vient d'une origine estimable; on craint le pédantisme, on veut orner des matières un peu sèches; mais

In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.

Il me semble que tous les honnêtes gens aiment mieux cent fois un homme lourd, mais sage, qu'un mauvais plaisant. Les autres nations ne tombent guère dans ce ridicule. La raison en est que l'on y craint moins qu'en France d'être ce que l'on est. En Allemagne, en Angleterre, un physicien est physicien; en France, il veut encore être plaisant. Voiture fut le premier qui eut de la réputation par son style familier. On s'écriait : Cela s'appelle *écrire en homme du monde, en homme de cour; Voilà le ton de la bonne compagnie!* On voulut ensuite écrire sur des choses sérieuses de ce ton de la bonne compagnie, lequel souvent ne serait pas supportable dans une lettre.

Cette manie a gâté plusieurs écrits d'ailleurs raisonnables. Il y a en cela plus de paresse encore que d'affectation; car ces expressions plaisantes qui ne signifient rien, et que tout le monde répète sans penser, ces lieux communs sont plus aisés à trouver qu'une expression énergique et élégante. Ce n'est point avec la familiarité du style épistolaire, c'est avec la dignité du style de Cicéron qu'on doit traiter la philosophie. Malebranche, moins pur que Cicéron, mais plus fort et plus rempli d'images, me paraît un grand modèle dans ce genre; et plût à Dieu qu'il eût établi des vérités aussi solidement qu'il a exposé ses opinions avec éloquence!

Locke, moins élevé que Malebranche, peut-être trop diffus, mais plus élégant, s'exprime toujours dans sa langue avec netteté et avec grâce. Son style est charmant, *puroque simillimus amni*. Vous ne trouvez dans ces auteurs aucune envie de briller à contre-temps, aucune pointe, aucun artifice. Ne les suivez point servilement, *ô imitatores, servum pecus!* mais, à leur exemple, remplissez-vous d'idées profondes et justes. Alors les mots viennent aisément, *rem verba sequuntur*. Remarquez que les hommes qui ont le mieux pensé, sont aussi ceux qui ont le mieux écrit.

Digitized by Google

Je finirai par quelques maximes que je retrouve dans les papiers de ma succession :

L'auteur le plus sublime doit demander conseil ; Moïse, malgré sa nuée et sa colonne de feu, demandait le chemin de Jethro.

Le familier, c'est l'homme du peuple qui est écouté par la franchise du langage. Mais s'il faut que le bon vin ait du bouquet, pourquoi répandre au banquet de l'esprit le goût d'un mauvais cru ?

Vous avez aujourd'hui des hommes de lettres commandeurs. N'oublions pas que la plus grande dignité pour un homme de lettres est sa réputation.

Les beaux esprits ont servi à l'éloquence et non à la philosophie. La science de dire vaut mieux que l'art de ne pas dire.

Le Welche me dit qu'on gâte son esprit en voulant l'orner, mais puisque l'esprit est une fête qu'on donne à la pensée, pourquoi ne pas y mettre des fleurs?

Le premier qui a dit que les roses ne sont point sans épines, que la beauté ne plaît point sans les grâces, que le cœur trompe l'esprit, a étonné. Le second est un sot.

La cause de la décadence des lettres, c'est qu'on a atteint le but ; ceux qui viennent après veulent le passer.

J'allais dire que tout est trouvé ; mais je suis abonné à *la Liberté*, où je trouve une idée par jour.

VOLTAIRE.

Digitized by Google

MONUMENTS HISTORIQUES

L'ÉGLISE DE TOURNUS

L'antique abbaye de Saint-Philibert, dont les flèches s'élèvent majestueusement dans les airs, n'a pas toujours été une modeste paroisse de chef-lieu de canton, desservie par un archiprêtre et par deux vicaires qui l'assistent.

Elle était jadis le siége d'une nombreuse communauté, obéissant à la règle de Saint-Benoît. — De fiers, de nobles abbés, hauts et puissants seigneurs sous la crosse et la mître, la gouvernaient souverainement.

Son origine est illustre. — Elle a deux saints pour ancêtres, saint Valérien, décapité l'an 177 aux lieux mêmes où s'élèvent les vieilles murailles, et saint Philibert, dont le corps fut apporté en 875 par les religieux de Noirmoutiers, qui se fondirent dans la compagnie et finirent par l'absorber entièrement.

Le temps dévore tout : il a cependant respecté les tours séculaires et hardies de la basilique, ses nefs d'un caractère original, ses trois églises superposées.

Elle vit et rayonne encore ! — Et, lorsque les jours de fêtes sonnent les cloches, lorsque retentit cette musique de carillon qui se joue entre ciel et terre, l'illusion nous reporte naturellement aux splendeurs de son passé et s'empare de nos sens. Alors renaissent dans le temple les pompes des cérémonies grandioses; les trésors de ses autels apparaissent, le feu brille dans l'encensoir de saint Éloi précieusement conservé; le stabellum d'ivoire, chef-d'œuvre de sculpture et d'imagi-

Digitized by Google

nation, s'ouvre sur le calice pour le préserver de la poussière; le vase d'or qui a servi à la Cène de Notre-Seigneur; la corde qui l'a tenu attaché au poteau sanglant; une des cruches des noces de Cana où l'eau fut changée en vin sont exposés à la vénération; l'image de Notre-Dame de la Brune façonnée dans le luisant ébène et contenant dans un pli de ses larges et raides vêtements de mode toute égyptienne, une partie de la ceinture de la sainte Mère de Dieu, s'illumine soudain sous l'escalier monumental qui mène à l'église supérieure de Saint-Michel; les reliques de saint Valérien et de saint Philibert se découvrent; celles de saint Florent et de saint Pourçain sortent de leurs enveloppes de bois ouvragé; la bulle d'or de Charles le Chauve, au scel ou besan d'or, quitte ses langes satinés; le missel et le psautier de saint Florent reposent sur l'autel qui lui est dédié; la colombe d'argent, où sont renfermées comme dans un tabernacle, les hosties consacrées, semble osciller sous les clartés mouvantes des flambeaux et va caresser de son ombre aérienne et symbolique les grandes figures immobiles bénissantes et bénies des abbés qui revivent sur ces murs vénérables aux grands jours des funérailles dans leurs costumes épiscopaux; les chants s'élèvent, se multiplient par la sonorité, et les religieux agenouillés avec les fidèles demandent grâce au Père universel!

Il n'est pas jusqu'aux mausolées et aux statues qui les ornent et leur prêtent un air de vie qui ne contribuent aux charmes de l'illusion.

Ici, c'est l'abbé Bérard qui eut l'honneur de recevoir Marguerite Bérenger, la fiancée de saint Louis, l'abbé Bérard, le second fondateur de l'abbaye dont il reconstruisit la nef, le cloître et le vaste chapitre.— Plus loin, voici le tombeau de l'abbé Renaud —il augmenta la pitance des moines (1253), dit un malicieux auteur, et sans doute trouvera place dans la *douzaine des bons abbés de Tournus.* — A côté nous apercevons d'abord l'abbé Pierre Ier, un bienfaiteur, un sage, un administrateur de haute marque. —Il fit composer par un de ses religieux la chronique de l'abbaye et elle lui fut dédiée (1066), sa douce et tranquille figure semble défier le ravage des ans, puis Louis de la Palüe, cardinal de Varembon, dans l'attitude particulière au siècle agité dans lequel il a vécu. — Il prie, mais à ses pieds repose, à côté de la crosse, l'épée du commandement;—si les grandes compagnies qui viennent de visiter Châlon s'approchent et menacent le territoire de la communauté, il est prêt à se défendre.

Nous touchons maintenant aux grilles ouvragées de la chapelle Saint-Georges, et combien nous sommes heureux de revoir dans son costume de chevalier, Geoffroi, seigneur de Verzé, dont les brillants faits

Digitized by Google

d'armes sont dans toutes les mémoires! Voici sa femme, Marguerite de Frolois, la dame de bonté — ses mains jointes, son attitude inclinée annoncent qu'elle prie pour ses pauvres. Des châtelains les cendres sont muettes, leurs ossements flétris et désunis dorment de ce lourd sommeil qui n'a pas de réveil ici-bas, mais la physionomie animée du marbre parle et sourit. Nous nous rappelons que sous ce monument sont ensevelis deux êtres qui ont illustré leur pays en accomplissant de nobles et généreuses actions.

Enfin s'avance la procession précédée de la croix, des bannières, des reliques, des dignitaires. Elle envahit lentement la *Galilæa Ecclesia* et se dérobe sous les voûtes massives. — Bientôt nous la perdons de vue. Remercions le Dieu humble et puissant de nous avoir conservé ces précieux souvenirs!

Précieux souvenirs! c'est là en effet tout ce qui reste et des hommes qui ont honoré la célèbre compagnie et des richesses intérieures qui donnaient tant d'éclat et de renommée à la noble basilique.

Le temps, il est vrai, n'a pas accompli entièrement son œuvre dévastatrice. — Il n'a frappé que d'une aile; l'institut bénédictin a été emporté; il a respecté le monument lui-même dans son vaste ensemble. Malgré cinq incendies, malgré les invasions des hordes sarrasines, malgré les incursions des grandes compagnies, malgré le sac des huguenots en 1562 et les pillages de la Ligue, malgré les iconoclastes et les vandales de 93, l'abbaye n'est pas tombée par terre, dégradée, ruinée sur le sol sacré qui l'a vu naître, comme Cluny, sa sœur aux sept tours, aux gigantesques grandeurs. — Ce qui l'a sauvé peut-être, c'est d'avoir eu moins de gloire que l'asile de saint Hugues son fondateur, de Pierre le Vénérable, de saint Grégoire le Grand et de tant d'autres qui ont porté si loin dans la chrétienté le prestige de son nom confondu avec le leur, comme le lierre s'enlace et se perd avec les guirlandes nuancées par le temps, des feuillages sculptés qu'il rencontre en s'élevant paisiblement aux pieds des murs antiques.

Sous le gouvernement de Juillet un député, un ami, qui a toujours professé pour sa ville natale le dévouement le plus sincère, a obtenu que la vénérable église serait classée parmi les monuments historiques, et qu'une somme de 100,000 francs serait employée à sa restauration. — Ce soin a été confié à un de nos plus habiles et de nos plus savants architectes, à M. Questel. — Il a rendu la basilique à elle-même; elle est nue mais elle respire; sa grande figure est intacte et l'illustre inconnu qui l'a construite et dont le nom défiguré se voyait naguère encore sur le côté méridional de la nef de droite, se réjouit, si les

Digitized by Google

morts se peuvent réjouir des choses de la terre, de savoir son œuvre capitale ressuscitée par un maître son égal.

L'abbaye de Saint-Philibert, telle qu'elle se comporte aujourd'hui, est antérieure au XIe siècle sauf certaines parties des transepts qui appartiennent au XVe. La date primitive de sa fondation remonte au martyr de saint Valérien, l'an 177. — Elle a été successivement détruite, reconstruite, puis transformée et agrandie ; sans nul doute la grotte souterraine où se retirait pendant sa vie le vaillant chrétien et où se réunissaient les fidèles qu'il évangélisait, devint le berceau de l'église actuelle. — La demeure arrosée du sang d'un martyr prit le nom glorieux du modeste apôtre et fut dès lors consacrée, par la piété enthousiaste de ces temps de foi, au Dieu crucifié.

Plus tard, lorsque les empereurs romains eurent ouvert les yeux à la lumière, une autre église plus vaste, plus régulière s'éleva au-dessus du tombeau sous la même invocation. — La crypte n'était plus suffisante — de nombreux miracles obtenus par l'intercession du martyr, propagés et répandus à travers les campagnes aussitôt qu'accomplis, avec une ardente rapidité, privilége du merveilleux, attiraient en foule les néophytes à Tournus;—il fallait les recevoir, les accueillir et les faire participer aux fraternelles émotions des pompes chrétiennes.

Saint Grégoire de Tours, qui avait pour ami Epirechius, recteur ou curé de cette église, nous raconte avec la naïveté charmante de la confiance et de la bonne humeur, un miracle fameux obtenu de son temps dans cette enceinte sacrée.

Ce récit nous prouve qu'au VIe siècle déjà la basilique était ancienne.

Gallus, comte de Châlon, souffrait d'un mal cruel — ses reins étaient tenaillés et comme labourés par des ongles de fer semblables à ceux qui déchirèrent les flancs de Valérien pendant son supplice : il criait grâce et merci ! Et le soulagement ne venait pas. — Un jour il se rappelle avoir entendu vanter les prodiges opérés sur les cendres du martyr; — il se fait porter à Tournus, on l'étend sur les dalles, il prie, il promet « une poutre et des bois de charpente pour les toits du monument qui menaçaient ruine, s'il se relève guéri. » — A peine a-t-il formulé son vœu qu'il est exaucé. — Le comte Gallus se redresse, il renvoie ses litières et revient à cheval à Châlon, plein de vie et de santé ! — Epirechius fut généreux de se contenter de la poutre ! Il fallait demander une nef tout entière.

A quelle époque l'église de Saint-Valérien, dont il ne reste plus vestige, devint-elle le centre d'un puissant monastère? — On ne le sait pas précisément, toutefois il est raisonnable de supposer que ce fut

Digitized by Google

à la fin de ce même VIe siècle. — Le roi Gontran venait de fonder l'abbaye de Saint-Marcel à Châlon; il est probable qu'édifié par la miraculeuse guérison de Gallus, il se sera imposé l'obligation d'honorer saint Valérien comme Marcel, son compagnon, et que c'est à cette pensée qu'il faut attribuer la création de l'abbaye de Tournus.

Ce qu'il y a de très-certain c'est qu'elle en portait déjà le nom et renfermait des religieux dépendant du roi de France seul, lorsque l'abbé Geilon et les moines de Saint-Philibert, arrivant de Bretagne, l'obtinrent à titre de propriété du roi Charles le Chauve en 875. — Elle avait déjà subi son baptême de feu; les Sarrasins l'avaient pillé et saccagée, un incendie avait noirci ses murs;—mais plus les temps étaient durs, plus la foi était vive et plus l'énergie de la petite communauté relevait ses ruines et maintenait fermes ses emblèmes.

Le porche magnifique ou vestibule qui était soutenu par vingt belles colonnes de pierre ornées des statues de la Vierge et des saints apôtres n'existe plus, et nous entrons tout de suite dans *l'ecclesia vetus*, la première et la plus ancienne partie de l'édifice, en franchissant la porte romane au-dessus de laquelle rayonnent les deux lettres caractéristiques α et ω, le commencement et la fin, *principium et finis;* symbole de l'essence divine qui réunit tout en elle, ce qui a été, ce qui sera — l'éternel.

Ici tout est sombre, tout est lourd, tout est triste. L'âme ne s'élève pas, elle étouffe ! Cette première église dont les voûtes sont basses, dont les quatre piliers sont énormes et d'une masse écrasante soutiennent l'église supérieure de Saint-Michel; — la construction est à peu près carrée — c'était autrefois le lieu ordinaire des processions, la *Galilée*.

On est empressé de sortir de cette espèce de tombeau qui nous reporte aux temps sévères des catéchumènes. C'était dans de semblables refuges qu'ils faisaient, loin de la lumière, leur noviciat à la vie chrétienne.

Nous pénétrons dans les grandes nefs qui appartiennent aux Xe ou XIe siècles ainsi que les collatéraux, par trois vastes portes cintrées. — Celle du milieu est la seule qui existait dans le principe — les deux autres sont plus récentes quoiqu'elles aient la même forme; — çà et là les murs étaient ornés de fresques et d'armoiries. — On y remarque encore le dessin et les couleurs des blasons de quelques personnages de distinction.

L'amateur ne doit pas s'attendre à rencontrer dans l'église proprement dite des sculptures à profusion, une physionomie tourmentée

Digitized by Google

et gothique, rien de ce qui dénonce l'effort laborieux du talent et de l'imagination. — Mais le développement régulier des lignes pures est admirable — et l'imposante grandeur de la simplicité frappe et satisfait le regard.

Ce n'est pas la grâce des contours du style byzantin ou du moyen âge qui nous charme — ce n'est pas la poésie pleine de surprises de l'art du xve siècle avec ses caressantes ondulations, ses roses tréfoliées, épanouies et luxuriantes, ses symboles agrémentés, ses feuillages délicats, les nervures de ses voûtes légères, les folies de ses ornements hardis, téméraires, suspendus et retenus dans l'espace, qui nous émeut, nous incline à la prière et nous élève à Dieu... c'est la sévérité de l'œuvre. Rien ne distrait l'œil de l'unité de ce bel ensemble, tout y concourt au contraire et il semble que les courants énergiques des passions humaines s'arrêtent et nous laissent à nous-mêmes, paisibles et disposés à la conversation avec l'infini.

Les deux rangs de colonnes cylindriques de petit appareil qui bordent la nef et forment les côtés des deux autres sont droites, nettes, très-élevées. Les voûtes reposent sur les arcs dont elles sont traversées et couronnées, et ne prennent pas leurs appuis naturels dans le sens longitudinal — c'est une surprise pour tout homme spécial : c'est un événement dans l'histoire de l'art. — Assurément c'est là une disposition très-remarquable — elle serait unique si l'on ne citait, dans le département, l'église du Mont-Saint-Vincent qui offre la même originalité.

D'une colonne à l'autre s'étendent de massives bandes de bois à la hauteur de la base des voûtes. Quel était leur usage? Étaient-elles destinées à relier ou mieux à maintenir les colonnes entre elles? ou bien les jours de grandes fêtes suspendait-on à ces poutres à peine équarries les étoffes, tapisseries ou imageries propres à rehausser l'exercice du culte? — M. Questel n'a pas osé les enlever — il a été prudent; plus tard nous apprendrons peut-être par l'effet du hasard qui nous apporte quelquefois la lumière, alors même que nous ne la cherchons pas, l'usage de ces vieilles charpentes dont la vue est loin de flatter l'œil.

Au-dessus des quatre piliers du transept, vous apercevez des figures grimaçantes et grotesques, grossièrement sculptées dans les chapiteaux — ce sont les seules que possède la basilique. Il ne faut pas les décrire — la bienséance le défend. Sont-elles perchées là-haut sous le vieux clocher pour rappeler qu'il y a dans le monde de vilaines choses et que le péché est la plus laide de toutes? ou bien l'imagination

Digitized by Google

mal inspirée de l'artiste roman a-t-il voulu représenter les hôtes dépravés des légions infernales entrevues en rêve ou dans les ombres de la nuit, ombres peuplées de gnômes et de fantômes?... Je ne sais, et ne veux point éclaircir le fait, — j'aime mieux franchir le chœur, œuvre très-pure du XIIe siècle, modèle de proportion, et faire le tour de l'abside, sorte de portique qui donne accès dans cinq chapelles de même ordre et de même style.

Il y a quelques années encore on descendait dans l'église souterraine par un escalier ménagé dans une de ces chapelles.—Cette disposition qui avait surtout l'inconvénient d'ôter toute idée mystérieuse de tombeau à la crypte, a été heureusement remplacée par les dispositions primitives qui lui rendent son véritable caractère.

En avant de la chapelle de Saint-Philibert, en face de ses reliques sans cesse exposées, dans le transept gauche, une large dalle se lève et l'on aperçoit les quelques marches raides et sombres qui conduisent aux galeries inférieures.

Nous touchons le sol où fut enseveli Valérien. Nous venons de parcourir rapidement l'église ordinaire, l'église militante. — Nous avons indiqué au-dessus de *l'ecclesia vetus*, l'église supérieure de Saint-Michel dont il ne reste que les quatre murs, l'Église triomphante; nous sommes à présent dans la troisième église : nous allons visiter l'Église souffrante.

Tels sont les symboles catholiques. — Il nous rappellent les fins de l'homme associé lui-même aux destinées du divin modèle. — Sa condition est de travailler et de souffrir ici-bas, où il ne trouve qu'une patrie passagère afin de mériter l'entrée des sphères infinies, la terre promise et céleste.

Ainsi que nous l'avons fait connaître cette construction n'est plus la construction primitive, mais elle a conservé dans ses formes souterraines et sépulcrales ses trois nefs, son abside déambulatoire entourée de chapelles comme dans le haut. — Elle est d'une époque moins ancienne que la grande nef.

Quatre piliers soutiennent les voûtes couvertes encore des grossiers mais solides enduits qui datent de sept cents ans, et dans lesquels on voit parfaitement les empreintes des cintres qui ont servi à l'exécution du travail. Ces piliers et les murs sont couverts d'inscriptions mérovingiennes.

Les deux premiers appartiennent au style romain; — ils ont l'apparence ovoïde et ont été empruntés sans doute à un temple païen écroulé dans le voisinage. — Les deux autres colonnes de la même

Digitized by Google

époque, mais frustes, supportent l'arc sous lequel se trouve le puits célèbre de Saint-Philibert.

Ce puits, à sec aujourd'hui, était alimenté par des canaux qui lui amenaient les eaux pluviales, c'était une sorte de piscine;—la tradition nous assure que ce fut le premier baptistaire de Tournus.—Quoi de plus conforme à l'esprit du temps que les chrétiens aient choisi tout d'abord et de préférence pour faire régénérer leurs enfants dans le Sauveur, ces lieux consacrés par un martyre éclatant? D'ailleurs les eaux avaient, disait-on, une vertu miraculeuse; elles préservaient des maladies ou les guérissaient; avant de sortir de la crypte, le père de famille avait la facilité de présenter aux lèvres de son tendre nourrisson la pierre teinte de sang sur laquelle Valérien avait subi son supplice et où avait reposé sa tête; enfin, en passant devant son tombeau et celui de saint Ardain il pouvait l'invoquer pour le nouveau fidèle.—Que d'heureuses raisons pour motiver la préférence accordée à cette antique coutume!

Aujourd'hui le tombeau de saint Ardain a disparu — il a été brisé pendant la révolution avec la pierre Lavatoire. Les débris ont servi longtemps à aiguiser les outils. Le grès en était très-fin, admirablement propre à cet usage.

Quant à celui qui contint le corps de Valérien il existe toujours — il est bien là, à sa place, mais il a été tellement détérioré, tellement profané qu'il ne faudrait rien moins que la consécration d'un nouveau martyre pour lui rendre sa sainteté et sa physionomie première.

A son arrivée à Tournus, en 1838, M. l'abbé Chaumont, l'éminent et vénérable curé de l'abbaye, constate avec douleur l'absence du sarcophage. — Où était la précieuse relique? — Les ossements du saint avaient été dispersés par les huguenots, mais qu'était devenue l'antique et lourde enveloppe creusée dans un bloc massif de pierre au IIe siècle de l'ère chrétienne?

A force de patientes recherches on apprit qu'elle avait été vendue à un cirier — elle devint le dépôt de ses suifs — puis elle fut cédée de 1810 à 1815 à un aubergiste de Simandre, en Bresse. Celui-ci, empressé d'utiliser son acquisition, la fit creuser pour la transformer en auge. Son caractère n'existait plus.

Cependant M. l'abbé Chaumont, après avoir constaté l'authenticité du tombeau a cru devoir le racheter. Il pensait avec beaucoup de tact et de raison, que s'il ne pouvait plus être un objet vénérable par de saints contacts, ce pouvait toujours être un souvenir, et il l'a fait déposer en 1856 dans la crypte; — un autel a été élevé au-dessus de

Digitized by Google

la pierre, et, une fois par an, le jour de la fête du martyr, une messe solennelle se célèbre dans le sanctuaire où la foi de nos pères cherchait un abri, des consolations et des soulagements à leurs misères!

Reportons-nous à dix-sept siècles en arrière avant de nous retirer. — La religion catholique se fonde dans notre pays, par les disciples des premiers apôtres, — l'un d'eux meurt ici même pour témoigner la grande œuvre de la rédemption! — L'arbre mystique s'élève arrosé d'un sang généreux et bientôt ses rameaux s'étendront sur la France entière. Plus heureux que d'autres, nous pouvons suivre sur cette terre fécondée les traces vivantes de ses premières racines!

En sortant de l'abbaye on se trouve encore avec elle. Tout à l'entour s'accuse l'empreinte de son double caractère seigneurial et monastique, sa puissance et sa force.

En avant, les murs de ses remparts et ses remparts; ses portes monumentales, son château fortifié au IXe siècle par l'abbé Geïlon pour se préserver des invasions des Normands;—plus loin le cloître aux mélancoliques arceaux, le monastère avec ses longs dortoirs et ses réfectoires voûtés, aujourd'hui des celliers; le palais abbatial fièrement campé, d'une belle ordonnance architecturale, enfin l'hôtel de M. le doyen.

Le doyenné est intact, seul, M. le doyen est absent. Les hôtes qui l'habitent n'ont pas assurément hérité du droit du vieil homme : ils possèdent une prérogative qui ne leur sera pas enlevée, celle de la grâce, de la cordialité réunies dans un même et charmant esprit.

De combien de vicissitudes ne fut pas témoin la vaste enceinte dont nous venons de signaler ou de visiter successivement les principaux édifices! — Que de luttes et de combats! quelle guerre acharnée entre les seigneurs abbés et les habitants! que de pillages et d'incendies! — Et à côté de ces sanglantes odyssées que de gloire et de bonne renommée dans l'administration de certains dignitaires! que d'exemples de vertu chez d'autres!

Quel honneur pour le monastère d'avoir ses monétaires frappant les pièces au coin du roi, « *seulement afin qu'il ne se mêlât pas d'alliage à l'or!* » mais ayant son chiffre à lui sur une des faces! Quelle omnipotence pour l'abbé avec son droit de haute, de basse et de moyenne justice! Quel prestige et quelles pompes dans les magnificences du sanctuaire! Que de visites éclatantes pour la réception des hôtes illustres et augustes qui vinrent s'agenouiller sur les tombeaux de Valérien et de Philibert! — Ces jours-là, et ils furent nombreux,

Digitized by Google

tout le petit gouvernement était sur pied dès l'aurore — la basilique était parée, ornée, enguirlandée — les stalles en bois du chœur, merveilleusement sculptées, étaient de nouveau polies par la cire et la laine et resplendissaient d'un lustre tout miroitant. Le monastère brillait de cette propreté sévère que l'on ne rencontre que dans les communautés où cette qualité est cultivée comme une vertu; — on semait du buis ou des fleurs dans la cour d'entrée, puis les ponts-levis s'abaissaient, les cloches sonnaient à pleine volée, et, les bénédictins sur deux rangs, la figure animée de bon contentement, allaient en procession, bannières déployées, attendre le souverain ou la souveraine qui arrivaient, les uns à cheval et revêtus de riches armures, les autres dans l'antique et incommode basterne; ceux-ci sur des mules envoyées dès la veille par le seigneur abbé, ceux-là en coche ou en litière — il en vint peu à pied... si ce n'est toutefois Constance, comtesse de Châlon, fille de Robert, duc de Bourgogne, qui épousa par la suite Alphonse VI, roi de Castille — et encore vint-elle pieds nus! Bref, lorsque le cortége royal apparaissait, la communauté s'agenouillait. Elle saluait le représentant légitime du droit divin... ou si c'était le Saint-Père, le successeur de Pierre, il était vénéré comme le chef suprême de l'Église universelle : on l'amenait triomphalement sous le dais à l'abbaye, où on lui offrait en l'honneur de la visite des rois mages de l'or, de la myrrhe et de l'encens!

Tels furent, avec les conciles, les translations des corps des saints Valérien et Pourçain, la canonisation de saint Ardain, « ce bon abbé » qui aux temps cruels de la famine de 1030, fit merveilleux secours » aux pauvres et racheta infinies personnes de la faim, » et les miracles longuement énumérés dans la chronique du couvent, les événements heureux qui se passèrent à l'abbaye.

Malheureusement l'histoire du monastère, comme toutes les histoires, n'a pas toujours enregistré des pages de paix et des récits de fêtes.

Non-seulement à chaque avénement d'un de nos rois, et souvent deux fois sous le même règne, le seigneur abbé est obligé de se faire confirmer les priviléges de la charte de Charles le Chauve, de Charles le Simple, voir même de Henri Ier et de Philippe Ier, la plus explicite de toutes, mais il doit résister également aux tentatives d'envahissement des princes voisins, des évêques et des ducs qui n'attendent que le moment propice pour saisir et s'inféoder l'abbaye. Bien plus, il faut obtenir du Pape l'excommunication contre ceux qui troubleraient la sécurité du cloître!

Ainsi voyons-nous en 947 un certain Guï, investi illégalement du titre

Digitized by Google

d'abbé par le prince Gilbert, comte de Châlon, s'emparer de la crosse et de la mître malgré l'abbé Aïmin, précédemment nommé par les religieux selon leur droit ; — l'intrus soutenu par son puissant voisin et allié reste maître de son siége — rien ne le fait céder.— Alors une partie de la communauté, qui n'avait pas encore oublié le chemin de sa première résidence, reprend la route de l'Auvergne emportant le corps de saint Philibert, que Geïlon avait amené de Bretagne en 875.

Ce fut la meilleure des protestations contre la violation du privilége le plus précieux.

Ce n'est que trois ans après que les religieux reviennent avec joie, que justice leur est rendue, et que Guï est chassé honteusement.

Mais dans l'intervalle la famine la plus désolante s'était étendue sur le pays, mille autres calamités l'avaient suivie, et un concile s'était rassemblé au monastère bien restreint pour redemander, au nom du peuple épuisé et décimé, le retour des reliques et des religieux, gage de paix.

Ce concile eut un grand retentissement. —Burchard, archevêque de Lyon ; Rotmond, évêque d'Autun ; Maimbod, évêque de Mâcon, Gerfroy, évêque de Besançon y assistèrent ainsi que Godescal et Hildebobd, évêques de Lauzane et de Châlon. Saint Mayeul, abbé de Cluny, s'était joint à une foule d'abbés accourus avec empressement à Tournus.

Il était temps d'arrêter la désorganisation du couvent.

Déjà la petite communauté de Saint-Florent, qui était venue s'adjoindre à celle de Saint-Philibert, avait fait retraite pour se reconstituer et le nombre des religieux, qui s'élevait primitivement à cinquante, avait diminué dans des proportions inquiétantes.

Aussi comprendra-t-on les fêtes qui attendaient les émigrés des montagnes de l'Auvergne et de quelles acclamations fut salué leur retour ! A peine les reliques touchèrent-elles le sol du diocèse de Mâcon que les fléaux cessèrent comme par enchantement !

La basilique rentrait en possession des ossements de saint Philibert et le monastère était reconstitué ! — Hosanna !

Les archevêques, évêques et abbés qui avaient assisté au concile voulurent faire escorte d'honneur à la châsse d'or et d'argent ; — ils l'attendirent suivis d'une foule immense de peuple à une lieue de l'abbaye, du côté du Villars, et la ramenèrent portée sur leurs épaules dans l'église tendue de blanc !

Les bénédictins pouvaient supporter maintenant plus patiemment la perte du corps vénéré de saint Florent. Le retour des cendres bénies de Philibert était une large compensation.

Digitized by Google

Le récit de l'enlèvement des restes précieux de saint Florent est assez original, pour que nous croyons devoir l'insérer.

Ce fut un moine nommé Absalon qui tenta l'aventure; — il avait le génie de l'audace et de la ruse.

Il laisse partir ses frères; — il les embrasse, il pleure, il feint de les blâmer. Bientôt il s'insinue dans les bonnes grâces du seigneur abbé, et le voilà promu à la dignité enviée de gardien du trésor.

Une nuit, favorisé par les ténèbres, guidé par les étoiles des rois pasteurs, averti par un songe, il descend avec son trousseau de clefs, après avoir coupé les cordes des cloches, et pénètre dans le chœur et la sacristie. — Il n'hésite pas, il s'empare du corps de saint Florent qu'il renferme dans un sac et s'enfuit.

Quand il a franchi le seuil hospitalier, il s'aperçoit qu'il a oublié de se précautionner d'un cheval, il court aux écuries, fait sortir de sa douce litière la mule pacifique du seigneur abbé et part comme la flèche; — il traverse les bois, et les bêtes cruelles l'épargnent, — s'il rencontre des pillards ou des voleurs, ces braves gens le saluent, enfin, s'il se présente une rivière profonde, il la traverse sans chercher le gué, les flots s'ouvrent; il n'a de l'eau que jusqu'à la ceinture et arrive au bord sec et dispos. Enfin, il rejoint sain et sauf sa communauté avec son fardeau sacré (945).

A chaque pas nous rencontrons des épisodes de ce genre. — Rien ne saurait peindre plus fidèlement une époque où les misères surabondent. — Les hommes accablés s'élèvent par les aspirations magiques de la foi, au-dessus de leur déplorable condition, — ils ont besoin pour soutenir leurs forces défaillantes de s'appuyer sans cesse sur l'intervention mystérieuse du merveilleux.

Qui n'a entendu conter dans les veillées de notre province, l'histoire drôlatique de la déconvenue du comte de Vienne et de Mâcon, le superbe Girard? Ce grand seigneur était de gaillarde et d'entreprenante humeur, — il jouissait d'une bonne santé, était plein de lui-même et pensait que tout lui était permis, tout lui étant possible. Au XIIe siècle, le raisonnement avait une valeur très-réelle. Un jour, pour augmenter ses revenus trop vite dissipés par ses dépenses et son luxe de chevalier, il se met en tête de soutirer ceux de l'abbé Liébaud.

L'abbé Liébaud lui fait des représentations, lui dit : J'ai mon droit, — je tire chaque année mes sels du port de Louhans; c'est pour mes pauvres qui reçoivent larges distributions au premier dimanche de carême. — Vous venez sur mes terres établir un port qui nuit au mien, retirez-vous!

Digitized by Google

Le comte ne répond pas; — il continue à exercer sa concurrence illégale et ne s'occupe nullement de satisfaire le bon abbé. Bien plus, il lui prend fantaisie de le venir braver, et, un beau jour, il arrive avec sa suite affamée pour prier sur le tombeau du martyr.

La basilique est pleine de ses gens, lui-même est armé (peut-être se rend-il à un tournoi?) et ses éperons dorés battent le pavé, faisant sur les dalles un bruit mal séant et mal sonnant.

Il est fier et insolent, regardant en haut, en bas, toisant les religieux et riant des moines qui ne sont pas rassurés de sentir cette horde sans frein dans leur monastère sans grande défense.

Mais les choses changent bientôt de face. — Au moment où Girard s'approche de la chapelle de Valérien, un bénédictin s'élance de l'autel de saint Philibert. Il est crossé et mitré — son œil est en feu, sa figure illuminée, — c'est saint Philibert lui-même! c'est vraiment lui! — Il s'élance sur Girard dont les jambes fléchissent, il le saisit par les cheveux, le renverse et le foule aux pieds en s'écriant d'une voix de tonnerre : « *Comment es-tu assez hardi que d'entrer dans mon monastère et* » *dans mon église, toi qui ne crains pas de m'enlever mes droits ?* »

Le reste se devine, Girard anéanti se relève, demande pardon au saint qu'il a offensé, fait présent, amende honorable et s'en retourne converti (1179).

Quoi qu'il ne nous appartienne pas, quant à présent, d'entrer dans tous les détails de l'histoire de l'abbaye, liée pendant tant de siècles à l'histoire de la ville de Tournus, nous indiquerons toutefois avant de terminer quelques-uns des faits les plus saillants de sa chronique. Ils serviront à mettre en relief les mœurs, les caractères et l'esprit du temps, — ils auront ainsi leur utilité.

Parmi ceux que nous pouvons citer se place, au XIVe siècle, en première ligne, le différend des habitants avec le seigneur abbé de Corgenon. L'abbé de Corgenon! Les mainmortables devaient lui faire subir le poids de leur antipathie et de leur haine!

Il fut nommé dans un mauvais moment pour ses priviléges et son autorité!

La commune cherchait à s'affranchir du joug écrasant qui pesait sur elle. — Fonder son indépendance, briser les entraves qui l'enlaçaient de toutes parts et l'empêchaient de se mouvoir, était une tâche digne d'inspirer de grands dévouements.

Le peuple taillable et corvéable commençait à gronder sourdement; sous le terrain seigneurial, passaient et repassaient des courants volcaniques.

Digitized by Google

Le droit que possédait l'hôtelier de l'abbaye de saisir le lit du père de famille à sa mort, droit exorbitant et révoltant, provoquait depuis longtemps dans les consciences des exaspérations qui n'attendaient qu'une occasion pour éclater.

Mais, pour arriver à l'émancipation, que pouvait faire la multitude sans direction? Elle cherchait sans doute à se grouper, à se réunir, à former une société ayant sa vie propre... Semblable à ces damnés de l'enfer du Dante, elle soulevait un instant son manteau de plomb et retombait ensuite de tout son poids, comprimée par l'implacable main du système féodal.

A la suite de diverses querelles, de pourparlers animés et bruyants, le seigneur abbé est forcé d'abandonner aux gens de la bonne ville de Tournus le droit de nommer leur capitaine; — il s'est réservé son serment et c'est de lui qu'il procède — en vertu de son institution, mais c'est une concession. Elle exalte les habitants et fait réfléchir le sire de Corgenon.

Ce n'est pas assez, disait-on dans la cité, ce n'est pas assez! — Le roi Jean a reçu nos plaintes à son passage, le roi Jean a écouté nos doléances! Il nous a pris sous sa protection. Ses armes ou panonceaux doivent être de nouveau apposés, selon sa promesse, sur nos portes. La garde des murailles nous appartient, pourquoi ce privilége nous est-il enlevé? La parole du roi est donc vaine, la justice n'existe donc ni sur le trône ni ailleurs? — Le peuple concluait en demandant la nomination d'un procureur syndic chargé de la défense de ses intérêts.

Malheureusement aucune charte, aucun acte authentique n'était venu appuyer les bonnes intentions du roi pour la ville, et le seigneur abbé répondait avec le sang-froid de la force que l'apposition des armes royales sur les portes de la ville avait été faite dans le temps à la requête des bénédictins eux-mêmes, et parce que S. M. le roi avait pris sous son égide toute-puissante les biens temporels du monastère.

Il n'y avait pas espoir de conciliation.

Si les religieux étaient rigoureusement dans leur droit, la citée fidèle ne pouvait oublier les paroles amicales de Jean II.

Sur ces entrefaites le lieutenant du bailli de Mâcon, requis par les habitants de Tournus, les autorise à remettre les panonceaux sur les portes.

Il arrive en personne; mais les religieux s'opposent à l'exécution de son ordonnance et voilà la guerre allumée.

L'affaire est portée devant le parlement de Paris, un procès s'engage. L'abbé de Corgenon triomphe — l'arrêt de la cour est formel — depuis Pépin, Charlemagne, Charles le Chauve, Henri Ier, les choses

Digitized by Google

n'ont pas changé ! le monastère, le château, la ville, les gens de la ville donnés dans toutes les chartes, « *à notre dame la sainte Vierge, à saint Valérien, à saint Philibert,* » représentés par le seigneur abbé, lui appartiennent encore, — sa propriété est incontestable, et il en use !

Cependant un bourgeois de Tournus, Jean Deandrie, prévôt de Mâcon, poussait ouvertement le peuple à la révolte.

« La décision du parlement est vicieuse, s'écriait-il, et ne doit pas être exécutée ! c'est une honte de voir les paroles du roi Jean méprisées et foulées aux pieds. Il faut renverser et brûler le monastère et les moines ! — Aux armes ! aux armes ! mes amis. »

Le pauvre peuple résista à ces excitations ; quelque attrayantes qu'elles fussent pour lui, il faut l'avouer — il resta calme ; — le respect de la chose jugée existait déjà chez cette excellente population. Dans la suite, son dévouement devait recevoir sa récompense.

On sait que depuis la fin du xve siècle la ville de Tournus a le droit de porter dans ses armes les fleurs de lis royales ; cet insigne honneur lui a été accordé après de longues épreuves, il est vrai, mais elle l'a bien mérité par son acharnement, si je puis dire, à rester attachée à ses rois. Elle peut en jouir sans craindre qu'on lui reproche de l'avoir obtenu par une faveur légèrement accordée.

Pénétrée de ce vieux principe que là où est le roi, là est la patrie, elle a toujours soutenu la cause royale, son véritable culte, — et ne s'est jamais laissée entraîner dans les révoltes et les querelles des princes contre la monarchie française.

A son tour, l'empereur Napoléon lui a permis de placer la croix de la Légion d'honneur dans son écusson, à côté des emblèmes de l'ancienne royauté. — En voyant ce noble insigne de la valeur briller comme une étoile au-dessus des tours crenelées du champ d'azur, on se rappelle la noble et courageuse conduite des habitants en 1814 ; lors de l'invasion, on sait qu'ils repoussèrent victorieusement les Autrichiens de leur territoire et qu'ils se couvrirent de gloire !

De tels faits, de telles actions honorent à jamais le pays.

Pour en revenir à l'abbé de Corgenon, nous ajouterons qu'il croyait le conflit bien apaisé. Le parlement lui avait donné pleine et entière satisfaction, la bonne ville paraissait en prendre son parti, la tranquillité revenait chez les uns et les autres.

Il est probable qu'elle n'eût point été troublée sans le bouillant Jean Deandrie. Voici dans quelles circonstances :

Le bailli de Mâcon avait relevé les habitants de Plottes de la garde de l'abbaye. — Pour signifier cette décision à l'abbé, il choisit l'homme

Digitized by Google

le plus antipathique aux religieux, ce même Deandrie qui saisit avec empressement l'occasion qui lui est offerte d'exercer sa haine et ses rancunes.

Donc le dimanche de Quasimodo il arrive à l'abbaye, et devant la communauté rassemblée à la hâte dans la cour, il donne lecture des lettres patentes.

Il achevait à peine, que des cris se font entendre, les moines l'interpellent violemment, on le menace, et au moment où il se retire à la hâte, deux nobles bénédictins, Jacques de Malvoisin, chambrier, et Antoine de Saint-Amour, se précipitent sur ses pas et l'atteignent à une lieue de là, dans les bois du Villars; — une lutte s'engage et se termine par la mort de l'ardent prévôt ; — son corps, malgré ses solides vêtements, fut percé de coups, et il rendit l'âme, sans avoir demandé merci.

Ce soudard était un rude homme.

L'événement produisit à Tournus une profonde horreur; il y eut un soulèvement général dans les âmes.

Cependant le seigneur de Corgenon n'eut pas de peine à se justifier d'un meurtre qui lui était tout à fait étranger. — Les coupables furent congédiés et ne reparurent plus.

Mais le pauvre abbé ne trouva pas grâce devant les accusations du dehors. On ne pouvait pas croire à son innocence; — il n'assistait pas, il est vrai, à la scène de la signification des lettres, mais ignorait-il ce qui se passait, lui qui avait l'œil à tout et sur tout? Non, les deux moines avaient agi sous ses propres inspirations ; — jamais ils n'auraient osé occire Jean Deandrie, notre défenseur, notre ami, notre frère, s'ils n'y avaient été autorisés par le seigneur!

Un projet de vengeance, des représailles sont aussitôt résolus. — On organise un guet-apens.

Un soir d'automne, une vingtaine d'habitants partent avec des cordes, des fouets, des bâtons, et vont se poster dans un bois que doit traverser le malheureux bénédictin en revenant de son château de Saint-Romain. — La nuit est noire, personne ne sera reconnu.

Il était bien tard lorsque les pas de la mule se firent entendre. L'abbé n'avait à ses côtés que son trésorier et un homme de peine.

Précisément les trois voyageurs parlaient à voix basse du meurtre du prévôt.

Ils n'achevèrent pas — en un clin d'œil, et sans qu'un cri se fît entendre, les gens de Tournus arrêtent le seigneur de Corgenon, le garrottent, accablent de coups le trésorier et le valet qui prennent la fuite, et cinglent la paisible mule. Peu habituée à pareil procédé, la bête

Digitized by Google

prend au galop le chemin du monastère, où elle arrive essoufflée. — On croit l'abbé assommé, — on se précipite sur le chemin de Saint-Romain, où on le trouve fortement lié à un chêne, sans connaissance, tout sanglant et portant les traces d'une flagellation ignominieuse; — on le ramène à son abbaye.

Il ne mourut pas des suites de cette violence; mais la blessure la plus cruelle saignait toujours et ne se cicatrisait pas : de telles audaces demandaient une sévère répression.

Dans cette pensée, il s'adresse à des seigneurs voisins, ses parents ou ses alliés; — il leur raconte son infortune et obtient l'envoi de cinq cents lances qui l'aideront à faire bonne justice.

Il s'était informé prudemment des noms des habitants qui avaient participé au complot; — leurs demeures étaient connues — il n'y avait plus qu'à agir.

Aussi, au jour indiqué, après le soleil couché, l'abbé jette les soldats dans la ville; — les maisons des coupables sont investies et envahies, et les auteurs du guet-apens sont appréhendés au corps, séance tenante.

Que sont-ils devenus? — Nul ne le sait au juste. — On pense qu'ils furent déportés. Dans tous les cas, ils furent emmenés, dit le père Chiflet, d'après saint Julien de Baleure, « *avec des mords d'Alemagne en* » *bouche et en teste des chaperons à rebours.* »

Hélas! pourquoi notre abbé de Corgenon n'avait-il pas emmené avec lui une partie de ses gens et officiers et notamment son maréchal? le maréchal de l'abbaye remplissant auprès de lui les fonctions de sénéchal et de chambellan : sa présence en eût imposé aux agresseurs.

Ce maréchal était un grand personnage.

Lorsque le seigneur abbé faisait pour la première fois son entrée solennelle au milieu des siens, les devoirs de sa charge l'obligeaient à marcher aux côtés du prélat, tenant sa mule par la bride.

Il n'avait garde d'oublier ou de négliger ses fonctions ce jour, car la mule, à peine le moine descendu, lui appartenait de plein droit.

D'ordinaire le maréchal était chevalier, et l'obligation de conduire avec honneur le puissant dignitaire jusqu'aux portes de l'abbaye, lui paraissait simple et naturelle. — Il ne se retirait avec la haquenée empanachée, qu'après avoir accompli sa mission et assisté à la réception de la communauté, qui attendait l'abbé aux portes de l'église avec la croix, 'eau bénite, les reliques, pour le mener processionnellement au siége abbatial aux chants du *Te Deum*.

Là, les religieux, après le serment, promettaient à leur nouveau supérieur, par le baiser, foi, fidélité, obéissance, jusqu'à la mort.

Digitized by Google

Dans cette belle cérémonie, on voyait successivement défiler par ordre le doyen, le prieur, le sous-prieur, le chambrier, l'hôtelier, le pitancier, le réfectorier, le couturier, le célérier et même le cuisinier, noms familiers qui rappellent la bienveillante hospitalité du monastère, enfin le sacristain, précédé des enfants de chœur; — puis venaient les bénédictins ordinaires, les officiers et sergents de l'abbé, pour la justice haute, basse et moyenne, le procureur, le greffier, le juge ordinaire et le juge d'appel. L'histoire nous a conservé l'énumération des priviléges du maréchal; — les détails qui nous sont fournis à cet égard ont bien leur valeur, et la manière dont son traitement était entendu et réglé mérite d'être rapportée. 1° S'il était chevalier, le seigneur abbé devait lui fournir un habillement de chevalier. 2° Lorsqu'il était avec ce prélat, celui-ci lui devait sa nourriture, celle de son domestique, ainsi que du foin et de l'avoine pour son cheval. 3° Il avait droit par jour à une miche de pain blanc et à une demie de pain noir, avec la pitance ordinaire d'un moine et double pitance en vin. (L'abbé Pierre disposa que le pain serait toujours blanc.) 4° Les chevaux hors de service de l'abbé, ainsi que les harnais, lui étaient réservés. 5° Les habits extérieurs et le chaperon dont les nobles vassaux de l'abbaye se trouvaient revêtus en faisant hommage, lui appartenaient aussi et même tous les habits, si ces nobles étaient chevalier bannerets. (Quant à ceux qui n'étaient pas nobles, ils lui devaient chacun une livre de poivre.) 6° Il avait quatre sols parisis de chacun de ceux à qui l'abbé faisait visite; un salignon de sel de celui qui se distribuait aux pauvres le premier dimanche de carême et une obole parisis sur chaque muid de vin qu'on vendait en détail à Tournus, ou qu'on en sortait pour conduire ailleurs.

Pauvre maréchal! pauvre chambellan! — Quels superbes appointements et quelle aubaine! — La défroque des hommages! Les rosses efflanquées du bon abbé! Sa mule, s'il avait la chance d'assister à un avénement. La livre de poivre des roturiers! L'obole parisis sur le muid de vin! — hélas! à cette époque les oboles étaient rares comme les muids!... A ces conditions, il était préférable de chevaucher à travers le monde, de courir les nobles aventures et de se mesurer dans les tournois en l'honneur des dames!

Qui de nous eût voulu être maréchal de l'abbaye? En regard de ce singulier traitement, veut-on savoir quelle était la pitance ordinaire d'un moine en 1253, sous l'excellent et paternel abbé Renaud?

Chaque bénédictin recevait pour son dîner un potage, un quarteron de fromage, cinq œufs ou du poisson à l'équivalent, — et, pour le soir, trois œufs ou l'équivalent.

Digitized by Google

Le célérier, dans les grandes occasions, ajoutait une portion de vin.

Qui de nous eût voulu être moine à ce prix? Ce régime n'était pas excitant, et il n'y avait rien là qui fût susceptible d'ébranler les têtes.

S'il en avait toujours été ainsi, les mœurs ne se seraient pas relâchées et l'institution bénédictine, forte de son passé, aurait peut-être survécu aux orages et à la fatalité des événements.

Mais peu à peu les liens de la discipline se détendirent aussi et il ne fut pas rare de constater entre les abbés non résidants et les religieux peu attentifs à observer la règle de leur ordre, des dissentiments scandaleux.

D'autre part, les guerres continuelles ouvraient le couvent aux soldats et les soldats, se mêlant aux moines, la vie régulière et cachée du monastère n'existait plus. — Souvent même les bénédictins avaient été forcés de se disperser; à leur retour, trouvant leur asile violé, saccagé, le découragement s'emparait d'eux; — déjà ils avaient perdu le goût de la retraite, maintenant ils profitaient de la désorganisation de la communauté pour sortir dans la ville, pour recevoir toutes sortes de personnes, pour jouer aux ballons dans les réfectoires avec les jeunes gens, au grand contentement des dames, pour s'habiller en séculiers et pour visiter les bals et les mascarades.

La porte de l'abbaye n'était plus fermée. « Les clefs, disaient les méchants, en avaient été emportées par le diable, de telle sorte que tout le monde pouvait entrer chez les moines afin d'y passer un bon moment. »

Cet état des choses se maintint avec des phases diverses jusqu'au 13 novembre 1622, où le pape Grégoire XV, à la sollicitation du cardinal de Larochefoucauld, alors abbé de Tournus, fulmina dans une bulle la sécularisation de l'abbaye, à la requête des religieux eux-mêmes. — La taxe de cette bulle, qui avait été portée d'abord à 6,000 ducats, somme énorme, fut enfin réduite à 1,500, et ne fut enregistrée et ordonnancée par la cour de Paris que le 14 août 1627.

La cérémonie qui transforma l'abbaye en église séculière et collégiale, fut présidée par l'évêque de Châlon-sur-Saône; elle ne manqua pas de solemnité et fit, au dernier moment, sur tous ceux qui y assistèrent, une très-vive impression.

Les moines étaient à genoux des deux côtés de l'autel; après avoir entendu la lecture de la bulle et de l'arrêt du parlement, l'évêque descendit les marches, et s'arrêtant devant chaque bénedictin, lui enleva l'habit de son ordre et le scapulaire, pour le remplacer par le surplis, l'aumuse et le bonnet carré. Il leur donna ensuite l'absolution des censures qu'ils pouvaient avoir encourues et installa pour le cardinal de

Digitized by Google

Larochefoucauld, abbé, dont il avait la procuration, le sieur Tapin, qui devait en faire fonctions.

Dans l'église furent dès lors érigées deux menses, nous nous servons des termes mêmes employés par l'auteur de la nouvelle histoire de Tournus et de l'abbaye (1733), l'abbatiale et la capitulaire entièrement séparées toutefois, avec un chapitre séculier et une abbaye séculière.

L'abbé est toujours la première dignité de cette église. A l'avenir seulement, et après la mort du cardinal de Larochefoucauld, le roi de France Très-Chrétien nommera seul, de droit, à cette haute dignité, un prêtre ou clerc séculier qui ne sera pas tenu de résider. — Dans l'abbaye et dans la ville il portera les ornements pontificaux.

De plus, comme seconde dignité, est institué un doyenné, élu par le chapitre et confirmé par l'abbé, dont il remplit la charge en son absence. Comme troisième dignité, une chantrerie est établie et la trésorerie formera la quatrième. En outre, sont fondés douze canonicats et douze prébendes entières pour les trois dignités du chapitre et neuf autres chanoines. Enfin, six demi-canonicats et six demi-prébendes pour six demi-chanoines qui, avec les dignités et les chanoines, formeront le chapitre de l'église collégiale.

Telle fut la transformation que subit le monastère. Que nous reste-t-il à dire maintenant de l'histoire de l'abbaye? — Peu de choses que nous n'ayons mentionné dans le cours de ce récit.

Depuis Geïlon, premier abbé de Saint-Philibert, jusqu'au cardinal de Fleury, nous comptons cinquante-huit abbés, parmi lesquels sept cardinaux : le cardinal de Varembon, le cardinal de Tournon, le cardinal de Guise, le cardinal François Ier de Larochefoucauld, le cardinal François II de Larochefoucauld, Latour d'Auvergne, cardinal de Bouillon, enfin, le cardinal de Fleury, — ce fut le dernier, un des plus charitables, un des moins artistes. — Il fonda l'hospice de la Charité, à Tournus, qui lui vaudra le ciel, — il refit le portail de l'abbaye en pierres rouges et dans le style à coquilles du temps du grand roi Louis XIV, — ce qui ne lui vaudra aucune louange sur terre. L'anachronisme était visible, la tache était flagrante.

M. Questel a fait démolir cette masse ridicule, et il a réédifié à sa place la plus digne la sévère construction.

Que lui manque-t-il maintenant à cette belle église pour la rendre tout à fait à elle-même et faire renaître ses primitives splendeurs? Il lui faut son église supérieure de Saint-Michel, aujourd'hui un immense grenier où les oiseaux nichent et chantent, et qui sert de lieu d'étendage au sacristain pour son linge et ses habits. Il lui faut son

Digitized by Google

escalier monumental qui doit y mener depuis le bas-côté septentrional de la nef de droite, il lui faut ses vitraux peints. Il faut que le soleil puisse voir, éclairer et saluer encore de sa lumière toujours jeune, les visages saints ou illustres des dignitaires dont les vertus ont édifié le pays et qui ont traversé, calmes et forts au milieu de mille périls, les époques les plus tourmentées.

Il n'y aura pas place assurément pour tout le monde dans les fenêtres romanes. Il sera prudent de limiter le nombre des élus, mais au moins nous avons « notre bonne douzaine d'abbés. » Et elle pourra y y être représentée en entier, saint Ardain en tête.

Qui peut nous accorder ce bienfait et doter notre vieille basilique de ce magnifique relief? Le souverain seul. Au successeur de Charlemagne et de Napoléon Ier, nous adressons une humble et ardente prière; qu'il nous soit permis de le solliciter et de lui demander la grâce de venir un jour à Tournus, faire une simple visite à Notre-Dame de la Brune, la miraculeuse statue de la Vierge, et aux tombeaux des saints et martyrs Valérien et Philibert.

L'empereur aime à parcourir de temps à autre les différentes parties de son empire, qu'il daigne nous accorder la faveur de s'arrêter aux portes de l'abbaye en allant à Lyon, et notre cause est gagnée.

En pénétrant sous ces voûtes à la suite de ses royaux prédécesseurs, de Louis d'Outre-Mer, de Jean II, de Charles VI, de Louis XI, de Charles VIII, de Charles IX, de Henri III, de Henri IV, de Louis XIII, de Louis XIV, l'empereur, nous n'en doutons pas, sera frappé de la clarté anormale qui règne dans l'église et accuse sa nudité.

D'un mot il transformera nos verres blancs en vitraux coloriés.

L'empereur voudra monter à l'église supérieure, mais il n'y a pas d'escalier, et S. M. fera sortir de terre l'escalier monumental.

Enfin, il faudra bien conduire l'hôte auguste par le dehors; au-dessus de l'*Ecclesia vetus*, c'est le spectacle de la misère; — or, la misère, il la combat ou plutôt elle fuit à sa vue.

Nous inaugurerons bientôt la statue de Greuze qui n'était pas précisément un saint. Mais quand il reviendra vêtu de marbre dans sa ville natale, il apportera la joie et l'espérance à Tournus, la joie puisqu'on y verra resplendir la fête du pays, l'espérance parce qu'on se dira que ce qu'on fait pour l'art on le fera pour Dieu : la vieille abbaye sera restaurée !

G. DE CHAPUYS-MONTLAVILLE
député au Corps législatif.

Digitized by Google

POÉSIE

L'HEURE SACRÉE

L'azur étincelant sur les monts se déploie,
Des glaciers enchâssés dans le granit vermeil
Le diamant sourit; les Alpes sont en joie;
La forêt lumineuse aspire le soleil.

La terre se sent vivre en un calme suprême.
Là-haut, dans l'herbe épaisse et verte, au pied des ifs,
Un blanc troupeau reluit; et le torrent, lui-même,
Mugit sans menaces, comme ces bœufs pensifs.

Pas un nuage au ciel, une ombre sur les choses;
Clarté dans le vallon, clarté sur la hauteur!
Comme une blonde enfant sur un tapis de roses,
La nature se berce aux bras du créateur.

Hier grondaient, partout, la foudre et les vents sombres;
Les coteaux déchirés roulaient des flots épais;
Peut-être cette nuit, dans ses prochaines ombres,
Réserve un autre orage à la montagne en paix.

Mais rien, dans la nature heureuse et confiante,
Rien ne parle d'hier et ne songe à ce soir;
Tout jouit du soleil et de l'heure présente;
Ce repos n'est troublé ni de peur ni d'espoir.

Digitized by Google

Et moi, je veux ma part de cette heure sacrée !
Qu'importe hier lugubre ou demain ténébreux ?
Je prendrai pour leçon la nature adorée,
Et forcerai mon cœur à se sentir heureux.

Ennuis, doutes, regrets, terreurs, faites silence,
Tous les maux à souffrir et tous les maux soufferts !
Je saurai, s'il le faut, saisir par violence
Cette paix que Dieu donne au docile univers.

J'ai fait en moi l'oubli ; j'ai vaincu la chimère ;
J'ai tué la douleur à force de vouloir.
Dans mon cœur tout-puissant, qui boit cette lumière,
Dieu seul et mes amours auront accès ce soir.

Parfums, rayons, accords, volupté qui ruisselle,
Je m'empare de tout sans craindre et sans choisir ;
Sur cette vaste mer de vie universelle
Comme un cygne indolent je me berce à loisir.

J'erre à travers ce monde et je m'en crois le maître ;
Chaque pas que j'y fais soulève une beauté.
L'hôte secret des bois consent à m'apparaître ;
Mon rêve obéissant devient réalité.

Voici, sur le sentier, légère et souriante,
Des fleurs à son corsage et dans ses blonds cheveux,
Voici la jeune muse objet de mon attente,
Et qui vient, d'elle-même, écouter mes aveux.

Dans sa robe aux longs plis qui traîne sur la mousse,
Comme un lis élégant, sous les arbustes verts
Sa taille se balance, et sa voix claire et douce
De son rire argentin réjouit ces déserts.

Elle apporte à mon cœur un émoi que j'ignore,
Aux austères gourmets un rayon de gaîté,
A l'ombre où j'ai dormi les roses d'une aurore
Et la note joyeuse à l'air que j'ai chanté.

Digitized by Google

Je reçois une fleur de son sein détachée,
Fleur d'où va me germer tout un jardin charmant.
Chaque pas de la belle à mes côtés penchée
Fait du moindre caillou jaillir un diamant.

Nous marchons, admirant, consultant toute chose,
Du brin d'herbe au sapin, des prés aux vastes cieux;
Je cherche son regard où le mien se repose,
Et je la vois plus belle encor que ces beaux lieux.

J'oublie, à l'écouter, la voix grave des heures,
L'esprit de ces déserts dont j'aimais l'entretien,
Ces bois qui m'ont dicté mes chansons les meilleures...
Elle parle... et mon cœur n'entend plus que le sien.

Le mot, le mot sacré qu'elle hésitait à dire,
Sa bouche, en un baiser, sur mon front le finit;
Le refus expirant s'éteint dans un sourire.
Tous les oiseaux d'amour ont chanté dans leur nid.

Qu'importe si, plus tard, la colombe s'envole,
Si mon rêve effacé disparaît sans retour,
Si de mon pur encens j'honorais une idole,
Si tout était mensonge excepté mon amour!

Si la muse insensible a changé de caprice
Et follement, demain, rit de me voir souffrir...
Qu'importe! je lui dois l'extase créatrice,
Et cette heure vivra, quand j'en devrais mourir!

Rien ne m'ôtera plus ce que j'ai reçu d'elle.
J'ai plongé tout mon cœur dans les cieux entr'ouverts,
J'ai pris son âme entière et l'ai faite immortelle,
J'ai forcé notre amour à durer dans mes vers.

Vienne l'épaisse nuit, que le deuil recommence,
Que le monde m'étreigne et que j'y sois vaincu,
Que j'y maudisse encor ma solitude immense!...
Un beau jour a suffi, j'ai pleinement vécu.

Digitized by Google

J'ai cueilli le meilleur de tout, la fleur suprême,
J'ai vu ce lieu charmant par l'amour embelli,
Et j'ai senti mon cœur, habité par Dieu même,
Grand comme la nature et comme elle rempli.

Et, l'âme en paix, j'attends l'heure douce et terrible
Où ces bois, cet azur, mon amour, sa beauté,
Tout ce monde, éclipsé par un monde invisible,
Devra s'évanouir devant l'éternité.

J'irai dans l'infini, n'ayant terreur ni doute;
Aux portes de ce ciel je suis déjà venu;
L'amour vers l'idéal m'aura frayé la route
Et j'y trouverai Dieu comme un hôte connu;

Et je ne saurai plus si j'ai souffert encore,
Quel rêve a tourmenté mes lugubres sommeils...
Ce beau soir d'un seul bond rejoindra cette aurore;
L'oubli couvrira tout entre ces deux soleils.

VICTOR DE LAPRADE.

Digitized by Google

LE SALON DE 1866

III

Ce n'est pas seulement le nombre des paysagistes qui particularise leur importance. C'est aussi leur mission, laquelle a une portée sacerdotale. Le pinceau du paysagiste est l'organe de l'âme humaine au sein de la nature. Il ne lui suffit pas de répéter l'action de la lumière qui éclaire et colore ses formes extérieures et l'étendue où elles se déploient. Il doit rendre aussi la vie dont tout est l'œuvre, et plus que la vie, surtout le principe, l'esprit dont la vie n'est que l'émanation, l'intermédiaire, la force agissante. Il est donc l'interprète de la Divinité, son interprète par la forme, la couleur et les effets de la lumière, choses visibles, choses palpables, au langage desquelles il ne prêtera jamais assez de force, de délicatesse, de profondeur et de netteté. Mais pour qu'il imprime ces choses et leur sens, il faut d'abord que le peintre en ait l'impressionnabilité. La culture seule peut développer en l'homme les facultés accessibles aux expressions infinies de la nature, et lui permettre d'embrasser l'unité en laquelle partout elle se résume. Cette unité n'est pas seulement harmonique, elle est aussi mélodique. Elle se traduit par un chant saisissable aux yeux comme à l'ouïe, à tous nos sens, à notre cerveau, à notre âme, à laquelle il dit sans cesse : aime, crois, espère !

De l'intimité locale où il se place, le paysagiste a le ciel pour étendre l'expression harmonique et mélodique qu'il a concentrée dans les bases de son œuvre. Il a les nuages qui, légers ou condensés, tendres ou menaçants, transportent toujours dans leurs plis d'ombre et de lu-

Digitized by Google

mière la fécondation de la vie. Il a l'heure du jour soit dans la splendeur de son milieu, soit dans la solennité de son lever, soit quand la lumière, terminant son travail, spiritualise tout sur la terre par une extinction progressive, et appelle au ciel par le jeu de ses magnificences le regard recueilli de l'homme.

Trois grands poëtes dominent toute notre école paysagiste : Rousseau, Jules Dupré et Corot. Beaucoup de talents les suivent ayant à leur tête Daubigny et Troyon. Celui de ces trois maîtres qui s'est le plus absorbé, le plus oublié lui-même à la pure représentation de la nature, de ses grandeurs et de ses délicatesses intimes, à l'extraction de sa quintessence, est Théodore Rousseau; son talent même semble s'épuiser aujourd'hui à poursuivre par le pointillement la menue monnaie de l'infini. L'apparence de ses œuvres à cette exposition est celle d'une grande puissance fatiguée. Aussi ne nous y arrêterons-nous pas. Le retour à sa manière large nous donnera l'occasion de juger ce maître en pleine possession de ses forces retrempées dans cet exercice de contexture à la fois puéril et formidable.

Jules Dupré est le grand dramatisateur spiritualiste de la nature. Son paysage est la scène où se déploie l'action dont il est le personnage caché, superbe par la grandeur de l'émotion, sublime par l'élévation de la pensée. Sa personnalité s'est développée en ce constant et magnifique épanchement. Mais cette belle âme est avant tout une conscience, laquelle a engendré la science la plus solide et la plus profonde des réalités naturelles et des moyens de les rendre. De cette fidélité suprême et de son spiritualisme incarné, est résulté une continuité de croissance robuste comme celle du chêne pour lequel semblent faits le nuage et le sol, mais qui va se confondant de plus en plus avec le ciel et avec tout ce qui l'entoure. Le développement de son talent et de sa manière peut se traduire ainsi : d'abord il a parlé à la nature, et aujourd'hui la nature lui répond. Malheureusement il prive le public de ce beau spectacle, et nous regrettons à tous égards le parti pris qui éloigne son admirable exemple des grandes expositions. Il ne peut lui être permis de se soustraire à l'attention du public, à l'étude de ses nombreux confrères, et à la trinité de types qui reste incomplète par la seule présence de Théodore Rousseau et de Corot. Arrêtons-nous à ce dernier qu'on cherche trop aujourd'hui à contester et pas assez à comprendre.

Par un privilége d'organisation, un don providentiel, Corot a eu dès l'abord tout spontanément l'initiation à l'esprit de la nature, au principe de ses manifestations expressives, à la raison de ce qui est

Digitized by Google

caractère, consistance, force, grandeur, grâce, légèreté, lumière, ombre. Tout de suite, d'un essor sympathique, son âme a adhéré à ces éléments de l'harmonie universelle, et a jeté sur la toile les sentiments intimes, joies ou tristesses, qu'ils exaltaient et faisaient chanter en lui. Cette voie étant ouverte, il a persisté et cela incessamment. Cette persistance d'une même donnée et d'une même manière est un fait remarquable. Il n'a pas cherché. Chaque paysage de Corot est une inspiration. De là, sous une certaine uniformité apparente, une variété radicale, absolue, évidente. Aveugle qui ne la voit pas. Ce n'est pas uniformité qu'il faut dire, c'est identité de l'âme, des deux âmes en présence et en colloque, celle de la nature et la sienne. Mais le dialogue n'est jamais le même et les différences entre tous les états de la nature qu'il a interprétés se comptent par le nombre de ses tableaux. Entre chacun de ses ciels, il y a un abîme, et, comme dans la création, une révolution. Chaque année, chaque saison, chaque jour exerce sur l'impressionnabilité et la visualité de Corot une influence nouvelle. Le ciel est son élément, le chemin ouvert vers le Créateur, le champ de ses expressions et de ses intimités. Il s'y élance, il s'y étend, il le pénètre avec une puissance que vous ne sentez pas, car elle est un souffle, mais qui vous transporte au sein de l'infini, et vous révèle la sympathie qui des hauteurs célestes enveloppe l'âme humaine et toute la nature.

Voyez quelles différences dans les deux paysages de cette année, et si vous suivez Corot, quelles différences avec le passé, et combien il a suivi ce développement en portée et en accentuation qui chez lui a la continuité d'une loi. Ces deux paysages sont en été, l'un à la fin du printemps, l'autre au commencement de l'automne, périodes de transition familières à Corot, qui adopte le printemps plus souvent que l'automne, et non, je crois, jamais l'hiver.

Le premier paysage, le printanier, que le livret appelle la *Solitude*, souvenir du Limousin, forme le couronnement d'un étang par un sol de gazons fleuris et par deux grandes masses d'arbres. L'heure, aussi transitoire, est celle qui précède le coucher du soleil. L'éclat du jour commence à s'apaiser et les ombres à s'épaissir. Le caractère est la solennité déterminée par l'entrevasement des deux massifs, par un grand hêtre qui dirige dans le ciel ses branches vers l'une et l'autre parties boisées. La lueur du ciel, la disposition de ses nuages et de ses reflets dans l'étang ajoutent à cette solennité une tendre et imposante mélancolie. Corot a toujours eu besoin de personnifier l'expression. Dans ce paysage, c'est une femme assise au pied du hêtre, au bord

Digitized by Google

de l'étang, s'appuyant d'une main sur le sol et la tête tournée vers le lointain lumineux qui est l'interprète de son âme. Son élégant aspect dans l'ombre vous saisit d'une étreinte sympathique, qui de cette base centrale va se dilatant dans tout le ciel du cadre et au delà. — Le caractère de l'autre tableau est la grandeur splendide et gaie. Il est intitulé : *Le Soir*. Le dernier éclat du soleil dore l'horizon derrière des monts lointains, au delà d'un bras de mer, et ces reflets dorés vont dans l'étendue du ciel se perdre en nuances d'une délicatesse infinie. L'ombre envahit le premier plan de rochers qui s'ouvrent, dont l'un, celui de droite, haut jusqu'au-dessus du cadre, porte à sa base quatre arbres effleurés par la dernière caresse du soleil. Entre ces arbres se lève dans la distance un temple grec. Quelques personnages antiques célèbrent dans l'ombre la fin d'une fête, et un groupe d'enfants nus dansent une ronde sur le gazon marqué par les dernières empreintes de la lumière, déjà sensiblement plus faible que celle du plan supérieur. Tout est beau, fort, grandiose et délicat en cette œuvre puissamment expressive. Mais elle a une beauté supérieure : c'est l'arbre sur le ciel, dont le tronc s'élève dans les plus grandes intensités de la lumière, et dont le feuillage découpe de sa dentelure et accentue de ses oppositions les extinctions expressives et graduées qui, avec son sommet, arrivent à l'ombre d'un nuage. Un petit buisson lointain est penché sur le bord de la mer comme un échelon, une transition vers l'infini ; et non loin, le temple d'une importance majeure détermine l'impression religieuse de cette grandeur, de cette splendeur, de cette gaieté. Une différence qui peut faire apprécier jusqu'où vont la délicatesse et l'intimité du peintre dans ses largeurs d'exécution, c'est celle d'un brouillard léger, perceptible dans l'atmosphère des deux paysages, différence imposée par l'heure, la saison, le climat, et fidèle à la nature.

Je n'ai pas besoin d'insister autant sur M. Daubigny, dont la peinture réunit l'unanimité des suffrages. Son *Effet de matin sur l'Oise* reste un grand type d'ampleur, de franchise, de sagesse, en un mot d'art, qui sait où il veut aller, calcule toutes ses parties et maîtrise l'essor de ses forces pour les faire concourir à ses fins. Mais on y sent une froideur qui n'est pas celle du matin, qui vient d'un ralentissement de l'action à l'œuvre, plus apparent encore dans l'ébauche de la vue prise à Bonneville.

Avec les belles hymnes de Corot, et avant même la *Retraite de chevreuils*, de Courbet, les *Bords du lac Trasymène*, de Didier, et le *Dormoir* d'Auguste Bonheur, le plus beau paysage est l'*Arguenon à marée basse*, de Blin, viril amant de la nature qui embrasse sa grandeur, étreint

Digitized by Google

ses résistances, pénètre ses grâces et fait jaillir de sa touche juste, vigoureuse, sévère, la vie qui éclate dans la lumière, se cache dans l'ombre, s'épand avec le vent, arrive avec le flot. Cette peinture est le triomphe d'un lutteur énergique qui marque son empreinte là où il passe. Mais le recueillement et le charme musical du poëte n'y couronnent pas de leur effet sympathique l'admiration qu'impose le large effort de l'art.

Ce charme est la valeur où M. Jean Achard a limité l'étude de son ravin. Il s'ajoute à l'étang de M. Émile Breton que tourmente encore l'inquiétude de la vocation, mais qui a su bien exprimer la séve et la fraîcheur du printemps.

M. Nazon est dans la crise d'une grande croissance. Elle se manifeste dans ses œuvres de chaque année, et notamment de celle-ci, par de véritables conquêtes en élégance, en formes, en tenue d'ensemble et en coloration. Il dépasse peut-être le but et tend à sortir de la nature par l'originalité et à force d'intensité dans les effets lumineux. Il semble trop peindre pour les expositions. Les témoignages de sa vaillante énergie n'en sont pas moins dignes d'admiration. Il est arrivé à la pleine possession de ses forces. Il n'a plus désormais qu'à les calmer et à les mettre d'accord en les spiritualisant.

M. Appian, fidèle aux mêmes escarpements, aux mêmes crudités de ton et aux mêmes précisions de dessin, qui semblent couper au couteau les arêtes de l'eau sur le sol et du sol sur le ciel, présente cependant un des progrès les plus accentués de cette année par la décision de son allure et la vive plénitude de sa coloration.

M. Gustave Castan annonce un véritable déploiement par ses œuvres fort larges de composition, d'expression et d'exécution, et bien vives et bien justes de coloration, surtout par sa *Lisière de forêt*.

M. Herst, dont l'éducation s'est faite sous les climats du Nord, s'en prend brusquement au Midi : une *Bastide en ruines aux environs de Marseille*, et *Port de Mers-el-Kébir* (en Algérie). Il y apporte ses éminentes qualités, la franchise, la décision et la distinction. — Il rencontre de nouvelles conditions de relief, de limpidité et de reflets, et tout avec un succès qui est en l'artiste un témoignage non-seulement de force et de souplesse, mais de race. D'ailleurs cette nature méridionale convient peut-être mieux à son tempérament, qui le porte à établir ses harmonies dans des tonalités trop cherchées et trop élevées. La fine et transparente intensité des ombres méridionales et l'éclat juste des reflets donnés par la mer de sa Bastide en ruines, la savante hardiesse, l'impression poétique de la lumière, la précision fondue

Digitized by Google

dans l'harmonie du vaste ensemble qu'embrasse son Mers-el-Kébir, nous laissent étonné de ne pas voir sous ces œuvres le mot hors concours, le mot exempt ou tout au moins le mot médaille.

Un paysage d'Italie, *la Vallée du Poussin*, nous révèle un jeune peintre d'avenir, M. Armand Bernard. Ce frais ravin, ce vert plateau, cette ligne de monts lointains bleuis par le ciel et baignés dans la vapeur, ces nuages fuyants dans l'azur limpide, et ces arbres d'une tonalité vivace et sombre, bien en relief sur la profondeur du ciel, la teinte blonde, impalpable, qui enveloppe le tout, attestent, sous une touche large, pleine et légère, le sentiment élevé de la nature et de la vérité, la rigueur de conscience et la sainte bonhomie qui constituent le fond essentiel des grands talents.

Le Rhône à Arles, de M. Girardon, a mieux qu'une grande étendue de perspective, on y respire un charme vrai au sein d'une atmosphère à la fois vaporeuse et lumineuse, où des voiles bien placées découpent élégamment et sympathiquement l'espace. L'autre, le *Souvenir des Martigues*, se déploie en plein ciel bleu. Sur le premier plan les maisons, comme les voiles dans la perspective d'une limpidité à peine altérée par la brume du lointain, se détachent chacune avec son relief relatif. Aucune crudidé, de la sérénité, de la solennité, tels sont les signes principaux qui nous permettent de saluer en rade un vrai peintre.

Non moins remarquables sont les marines de M. Masure, un des peintres que cette exposition met au grand jour. *Fréjus* et *Mer des environs d'Antibes* sont des œuvres sévères, délicates, nettes, coloriées, où règne un sentiment antique, et cette vigueur mâle qui est l'âme des grands progrès.

Il est à l'Exposition une œuvre puissamment harmonique, poétiquement étrange et vraie, qui semble nous reporter aux premiers âges de notre globe, la *Mer Morte*, de M. Belly. En rendre compte est impossible ; il faut la voir, la considérer longtemps, en conserver l'impression ; il y a là un type de la nature à son état exceptionnel et primitif qui a été scrupuleusement observé, et il faut avoir dans son pinceau des ressources privilégiées pour arriver à mettre tant de force, de délicatesse et de justesse en des tons inconnus. Il faut avoir dans les ailes un fier ressort pour mesurer le temps par de tels progrès.

Je ne sais à quelles régions appartient *Neptune et ses Phoques*, de M. Penguilly, mais la mer y est superbe, le ciel pleint d'éclat, les rochers d'une vérité un peu trop dure, où manquent quelques varechs qui eussent été nécessaires à établir l'harmonie de tout le tableau avec les phoques. Neptune seul est faux dans cette belle œuvre.

Digitized by Google

M. Ziem, un pied à Venise et l'autre à Stamboul, y trouve le même soleil, toujours malade de la jaunisse, enfiévré et fondant les cités qu'il éclaire. — Le soleil de M. Brest est mieux portant, mais il éclate comme un coup de canon du Kief de Roumélie-Essor, sur le Bosphore. Il agit beaucoup plus tranquillement sur le grand canal de Venise, et y fait plus intimement œuvre de vie.

La *Vue de Kemmer* (Turquie d'Asie), par M. de Tournemine, est une œuvre des plus distinguées et des plus élégamment peintes. — M. Guiaud a rencontré à Palma une belle étape à ses progrès. Une lumière excellente et l'esprit de vérité animent cette ville qui sort de la mer sur un rocher et qui élève au ciel sa magnifique cathédrale. J'ai vu M. Gustave Doré s'y arrêter, et en faire remarquer le mérite à un ami.

La *Fontaine Babel-Oued*, à Alger, de M. Delamain, a tournure de maître. Le *Souvenir d'Alger*, de M. Émeric Tamagnon, est aussi franc, aussi fort et plus fin. La *Rue à Boulak* de M. Pinel de Granchamp, entre en comparaison avec ces œuvres et les domine par l'élégance.

M. Berchère est un gras, fin et harmonieux coloriste, qui semble avoir été nourri avec du lait. Le *Ralliement des caravanes à la halte de nuit*, Ouady-el-Had (Haute-Nubie), est d'un grand effet poétique. Les *Murailles de Jérusalem, près de l'ancien camp des Croisés*, nous mettent devant les yeux un paysage de Syrie plein d'ampleur, de vie, de sentiment et de vérité. Il n'y manque qu'une touche plus virile pour être tout à fait l'œuvre d'un maître.

Quel beau progrès accomplit M. Albert Pasini ! La vraie poésie préside au déploiement de ses forces, à la conception et à l'exécution de ses œuvres. Ses ciels sont de la plus sérieuse valeur. Ils éclairent des scènes qui saisissent l'âme par l'intérêt à la fois dramatique et pittoresque. Les prisonniers de guerre, conduits par les cavaliers persans, restent comme personnages à l'état d'ébauche, qui mériterait d'être menée à point. Mais la splendeur du soleil couchant dans ces plaines d'Ispahan est le grand souvenir qui a concentré le travail du peintre, et qui attache notre attention à un spectacle magnifique d'ampleur et de charme. — Le courrier endormi dans les solitudes de la Perse, qui porte au pied une mèche dont la consomption doit lui mesurer le temps du sommeil, dort d'une manière un peu trop théâtrale pour un personnage qui n'a rien d'historique ni de romanesque. Mais le ciel d'une nuit limpide qui le couvre au milieu des steppes, a une expression profonde et pénétrante qu'il doit à sa vérité tonique, à ses ampleurs tout aériennes. Ces belles œuvres portent en elles l'empreinte d'une sentimentalité et d'une élégante mollesse italiennes.

Digitized by Google

M. Yan Dargent anime d'une lumière vraie, modérée et poétique un Paysage breton fragmenté de grandeur naturelle, terrain de bruyères, vieux hêtres, vieux chênes, jeunes arbres solidement peints, entre lesquels la mer s'étend au loin et sur lesquels le ciel matinal suspend des nuages lumineux, mais peut-être pas assez fluides. — M. Dussaussoy élève une église dans un beau ciel doré que reflète un bras de rivière où va s'embarquer le curé avec un enfant de chœur, promesse franche, hardie et juste. — Autant de franchise, de limpidité lumineuse d'expression avec plus de largeur et d'harmonie dans les Souvenirs de la Creuse de M. Léon Desjardins. — M. Chintreuil, le grand ami du brouillard, illumine hardiment un grand cadre d'un soleil levant très-poétique, mais où se révèle la nécessité d'études plus profondes d'après nature. — Si l'énergie, la vérité, la composition, le mouvement et l'intensité juste de la lumière suffisaient à qualifier un grand peintre, il ne faudrait pas marchander ce titre à M. Veyrussat; mais que lui manque-t-il encore? la science et la souplesse. — Le Moulin de M. de Koch, la vérité de l'eau mousseuse qui s'échappe et court sur ses aubes, son bouquet de grands arbres dans le ciel orageux, ses coups de lumière sur la verdure, la paix, la fraîcheur, la grandeur, la franchise de toute cette localité charmante indiquent en ce peintre consciencieux que la facilité pourrait, à force de progrès, devenir du génie. — La Lisière de bois de M. Dumas-Descombes n'est qu'une ébauche poussée et retenue au point où le charme est obtenu. — L'Étang de M. Donzel n'est qu'un rêve lumineux du pinceau. — Le Dessous de forêt de M. Delrieux, étude consciencieuse, d'un effet vif et juste, révèle un vrai talent en voie de croissance. — M. Desbrosses est hardi, juste et fin dans l'étendue du ciel; mais quelques duretés dans les masses de verdure arrêtent trop l'impression de rêverie que l'œuvre tout entière paraît avoir voulu développer. — Cette impression, M. de Flahaut l'asseoit davantage, mais avec moins de force, de science et plus d'étrangeté; — et M. de Foucancourt la concentre puissamment dans un grand effet de lumière. — M. de Pratère reculera-t-il, avancera-t-il? Il faut l'attendre encore. — Le Bois en coupe de M. Dévé promet beaucoup. — Encore un degré de justesse, et M. Gustave Doré sera aussi grand peintre qu'il est grand dessinateur. Toute la coloration de sa Vue alpestre a été sacrifiée à l'eau du torrent qui est fort belle. Je ne sais quoi de discordant contrarie l'effet du concert espagnol sur un beau ciel du couchant. Les rêveuses *donc* me paraissent un peu conventionnelles, admirablement placées, les musiciens excellents de réalité, trop réels même pour les grandes ombres qu'ils charment. — La Mer juste et d'un grand effet de

Digitized by Google

M. Fréret accentue un grand artiste.—Je suis tenté de rappeler à M. Paul Flandin que nous ne sommes plus en 1836, dernière date du paysage historique. — Voilà la vraie majesté de la bonne nature et des grands arbres qui remplissent comme ils le doivent le rôle souverain d'abri au-dessus d'un troupeau de vaches, dans l'œuvre vraiment forte et distinguée de M. Gosselin. — La Plaine de Cannes, de M. Groseilliez, me frappe par un aspect de justesse et de grandeur dans la simplicité. — Ample, doux, souple, M. de Troploff tend à la force.—M. Grillet prend le bon chemin, celui de la conscience, avec laquelle marche en ses œuvres un sens élevé de la nature. — Je trouve les paysages de M. Harpignies ternes et cotonneux. — M. Paul Huet n'a pas assez ajouté de sa propre poésie à celle que lui offrait le bois de La Haye. — L'Effet de nuit de M. Busson est grandiose et pittoresque. — Le soleil couchant, dans la grande perspective découpée par des pommiers au premier plan de M. Knyff, est d'une splendeur délicate et vraie. — M. Martinus semble avoir évoqué l'esprit de Walter Scott pour peindre la forêt où il fait passer des moines mendiants et leurs mules chargées de provisions richement et gaiement coloriées. — Le grand effet de lune de M. Saal éclate doucement et argente la limpidité des eaux, rend plus mystérieuses les profondeurs de la forêt. — La poésie de son Lapon isolé devant son attelage mourant dans un désert de neiges, affirme en lui un beau progrès, qu'il poursuit dans le Nord, comme M. Pasini, avec lequel on peut le comparer, dans le Midi. — C'est une vraie et franche lumière qui éclaire la vie et la santé bien musclée des belles vaches de M. de La Rochenoire. — M. Schenck anime d'une lumière plus poétique ses beaux moutons couchés et dispersés sur la montagne. Son Paysage de la plaine, où une horde de biches sort timidement d'un taillis et consulte au loin l'horizon désolé par la neige, captive l'âme par le grandiose de l'aspect, la finesse du modelé général, la puissance délicate de l'expression. — M. Otto Vibert n'atteint pas au même degré de beauté sympathique ; mais un élargissement de composition et une rigueur plus absolue d'exécution témoignent de progrès fermement poursuivis auxquels je souhaiterais le souffle ou l'influence de M. Schenck. — M. Brissot de Warville, talent très-individuel, très-souple, très-élégant et un peu superficiel, n'est-il pas notre Otto Vibert français ? — Le Troupeau de bœufs hongrois de M. Otto Van Thoren est bien dans la nature par la dispersion de son mouvement, mais affadi par la prédominance du gris. Son tableau de Bandits poursuivis par des pandours dans une grande plaine, au clair de lune, avec un incendie lointain qui projette ses reflets sur les

Digitized by Google

personnages de l'action, contient l'ampleur, le caractère pittoresque et l'élégance dramatique à ce degré qui est progrès dans la conception plus que dans l'exécution. — Les Bords du Léman, de M. de Meuron, n'ont pas cette virilité spiritualiste qui m'avait fait voir en lui un Alfred de Musset peintre, épuré par le contact intime de la nature; mais ils expriment, par leur finesse pleine de lumière et de charme, l'élément féminin qui complète et explique les distinctions de son talent. Ses Pâtres bergamasques nous annoncent qu'il se dispose à peindre la figure et les types humains. Tant mieux! nous aurons un Jules Breton de plus. — M. Journault, allure franche et précise. — Mademoiselle Phélippas, avec une telle franchise, il faut faire parler la nature; avec une telle délicatesse, il faut rendre à l'automne toutes les tendresses de sa solennité mélancolique.

Je ferme cette énumération déjà longue mais très-insuffisante, puisqu'il y manque MM. Anastasi, Emar, de Ruddars et tant d'autres, par M. Jean-Luc Multedo, dont le tableau, brillant de vigueur et de vie, réveille, inspirée des souvenirs. Ce tableau représente la forêt de Valdoniello, où j'ai bivouaqué une nuit dans un rocher, entre deux marchands de tabac, la tête sur leurs sacs et les pieds devant un feu qui pour bûches avait deux arbres entiers. Près de nous une charmante cascade, à jet continu, me priva de sommeil toute la nuit; mais, comme partout où jaillit une source aux flancs de ces montagnes granitiques, la localité était fort belle, peuplée de superbes chênes blancs, fantastiques. Le lever du soleil enflamma et colora au loin la mer. Je traversai cette funèbre forêt de pins séculaires pendant que les nuages glacés du matin y faisaient leurs évolutions comme des fantômes, et je descendis dans le Niolo, citadelle et grenier de la Corse, tout entouré d'abîmes. C'était le 8 septembre 1853, jour de la fête de santa Regina, la patronne du pays, et j'y reçus la bénédiction avec l'affluence considérable qu'y avait amenée la foire aux bestiaux. La nuit suivante je me trouvai sur une mule, engagé dans la vallée du Golo, précipice énorme entre deux escarpements à pic. Le sentier avait été taillé à coups de pioche pendant la guerre de l'indépendance des Corses, de manière à n'être praticable que par ces montagnards. La lune nous éclairait, les deux guides, la mule et moi. Tout à coup elle fut masquée par l'autre escarpement. La mule refusa d'avancer. Je lui fis sentir mes talons; elle rua comme une mule sait ruer, à ruades multipliées, qui finirent par rompre les sangles de sa selle, et je tombai avec armes et bagages en plein dans le précipice. La main d'un ange, sous forme d'un morceau de roc, m'arrêta au passage. Mes guides me di-

Digitized by Google

rent que ma mère avait prié pour moi le matin. Telle est la croyance de ce pays où la mère a un grand pouvoir, quand il arrive à quelqu'un d'échapper miraculeusement à un accident capital. Je dois encore mon *ex-voto* à santa Regina. Je jouis bien du lit que je trouvai à Corte. Le lendemain soir j'étais reçu à Bastia par M. Joseph Multedo, frère de M. Jean-Luc, qui révèle à l'Exposition son beau talent. M. Joseph Multedo est un poëte célèbre en Italie. Lui, sa femme, noble créole d'origine anglaise, sa fille, alors dévouée à l'éducation de jeune frère, musicienne remarquable, poëte comme son père, mais aussi comme toutes les jeunes filles de la Corse, et dont les vers français ont laissé en moi l'impression d'un limpide murmure où l'Ile de Corse se reflète toute entière, composaient la plus charmante famille et un foyer d'art bien précieux au bord de cette île alpestre et primitive. Ici, comme témoignage de mon impartialité, je dirai à M. Jean-Luc que les personnages du tableau retirent trop à la forêt de Valdoniello son caractère de solitude sur les hauteurs fréquentées par les nuages.

Les fleurs, les fruits et les natures mortes, source où les peintres peuvent puiser, pour les répandre partout, la couleur et la forme, manifestent directement sur tous les murs de l'Exposition une de ses plus notables valeurs.

Les merveilles de M. Desgoffes méritent, par l'élégance de leur composition et par la vérité de leur éclat et de leur finesse extraordinaire, l'admiration qui les entoure. Mais l'œil exercé aux beautés de l'art souffre un peu de n'y pas trouver l'unité et l'harmonie entre toutes les couleurs réunies. Il trouve aussi trop de consistance minérale ou métallique aux fruits et aux fleurs.

M. Philippe Rousseau expose, avec un singe photographe qui déride le public, trois pots de chrysantème qui ont l'expression la plus inattendue et la plus heureuse de la poésie des fleurs. Ce que reproduit leur collectif épanouissement, c'est bien, dans toute sa majesté, sa bonté, sa grâce et sa vérité, le sourire de Dieu.

Le bouquet de M. Jean Benner est une œuvre hors ligne de grandeur, de charme poétique, d'éclat de vie et de vérité. Mentionnons, à part la brillante composition de M. Édouard Muller, celle de Mlle Catherine d'Aure, révélation d'un beau talent; les ébauches magistrales de M. Monginot et de Mlle Euphémie Muraton, et puis les œuvres empreintes de la délicatesse, de la force, de la vérité et du sentiment, enfin des qualités principales que ce genre exige, de MM. Maissier, Lachèvre, Lécuyer, Escalliez, Guiffard, Desportes, de Beaujeu, Léon

Digitized by Google

Rousseau, Schouttesten, Arinquier, Pippard, David de Noter, Morlot, de Mmes Maria Roustan, Marie Brosset, Cécile Daubigny.

Le choix d'œuvres qui vient d'être indiqué, serait seul assez nombreux pour marquer de distinction toute une époque, et il n'est qu'une addition spéciale au noyau de valeur que nous avons étudié dans l'article principal sur le salon. Loin d'avoir trop prodigué les titres, nous avons bien plutôt à regretter de n'en avoir pas assez nommé. La justice seule nous dicte ce regret. A son seul point de vue, nous avons fait de notre mieux. Mais il nous faudra encore beaucoup de temps et beaucoup de place pour combler la lacune laissée par les omissions les plus légitimes à réparer. La coopération seule de toute la critique peut suffire à cette tâche.

Parmi ceux que nous pourrions citer comme exemples de nos omissions involontaires, nous trouvons en première ligne deux peintres d'histoire, MM. Bénédict Masson et Regnaud. Le premier, dans une seule esquisse de peinture murale, exécutée aux Invalides, a représenté *le Siècle de Charlemagne*. Nous aimons mieux nous réserver d'étudier l'œuvre entière de cet artiste à l'Hôtel des Invalides que de donner ici une idée insuffisante de ce fragment, composition isolément vaste, qui nous a paru empreinte d'une sérieuse intuition historique. — *La destruction de Pompeï*, de M. Regnaud, est un tableau dramatique, élégant, vrai, aisé, ferme de composition et de touche, qui accuse un artiste très-complet de tête et de main.

Nous devons ajouter à ceux dont nous avons salué la bienvenue, M. Clément, véritable descendant du Poussin, qui semble avoir hérité de sa composition et recueilli le caractère de ses attitudes et de ses formes; à la fois antique et individuellement moderne, non comme lui dans le drame historique, mais dans l'ordre du pur pittoresque. Ce chariot, chargé d'une famille égyptienne et traîné par un bœuf, est un type pris à la nature, mais passé au creuset le plus sérieux de l'art. La simplicité, qui revêt ses profondes qualités, n'y arrête peut-être pas le regard superficiel, mais y rappelle celui de l'amateur, qui trouve au dessin une précision de plus en plus révélatrice, à la couleur sobre une tonalité de plus en plus juste et vitale, à la composition de plus en plus de vérité, d'élégance, d'ampleur, de force et d'harmonie.

Avec M. Clément, qui donne ce bel exemple de fidélité aux grandes traditions, il importe de ne pas oublier MM. Durand et Monet, qui viennent se placer au premier rang des réalistes, mais pour le déserter bientôt, espérons-le. Dans le tableau du premier, *l'Assassiné*, le réalisme compromet l'union d'un excellent dessin et d'une excellente

Digitized by Google

couleur en donnant l'apparence de commissionnaires parisiens à tout le groupe qui entoure la victime.

A l'instar de M. Manet, qui fait tout un tableau pour un morceau de loques, M. Monet fait un portrait pour une robe de soie verte à raies noires. Le mantelet de velours, trop étouffé à dessein pour le faire valoir, vaut en effet moins que la jupe de cette robe. Le chapeau ne vaut pas le mantelet et la tête ne vaut pas le chapeau. A mesure qu'il monte, le pinceau réaliste se néglige. Le tout habille une tournure, une désinvolture, un chic, mais non un corps. Les jambes sont trop courtes et même l'envergure crinolinée de la grande jupe à queue semble plutôt environner un sac que des jambes. Le discernement du peintre semble avoir sacrifié la femme, qu'il a même eu tort de nommer. La robe seule a captivé son œil et le type très-négligeable a séduit sa fanfaronnade réaliste. Eh bien, je dirais tout simplement à M. Monet que cette robe est de l'étoffe de quelque peintre, beaucoup plus digne d'aller puiser les réalités aux sources de Rubens, du Titien et du Corrège qu'à celles de M. Manet. S'il veut apprécier combien les milieux et les idées où se repaît le réalisme sont peu nourrissants pour l'art, qu'il examine *La cuisine et la cuisinière* de M. Vollon, cette année, et qu'il les compare à la même cuisine et à la même cuisinière du même auteur, l'année dernière. Son *Singe à l'accordéon*, dont on lui a fait compliment, rachète-t-il ce discordant relâchement d'un peintre qui, au réalisme près, nous annonçait un Mieris, plus large même et plus franc. Je n'ai pu trouver en ce singe qu'une grimace et un cri.

Il ne m'est pas permis de rappeler ce portrait de M. Monet sans avouer que j'ai oublié ceux de M. Hébert : ce jeune garçon de bonne famille, en pied et boudeur, et ce buste souriant de petite fille. Vingt fois je les ai recommandés à ma mémoire, et au moment de les recommander à l'admiration publique, la rebelle les a laissés échapper. Comment ce phénomène a-t-il eu lieu ? C'est, je crois, la délicatesse exquise mais maladive de ce pinceau nostalgique qui n'a pas prise sur mon tempérament. Toutefois le modelé de ces charmants enfants est d'un relief délicieusement illuminé ; ce sont des lueurs sculptées. Il y là un progrès de force qui amènera, je l'espère, enfin la vie au bout du pinceau de M. Hébert : car l'âme y est. — Les portraits de MM. Henner et de Braquemond se distingueraient même dans les galeries du Louvre. — Ceux de M. Vilh, Prussien un peu trop Vénitien, accuse bien le caractère par de belles lignes et un franc modelé. — Celui de M. W., par M. Genty, relève du grand art par l'excellence caractéristique des lignes, le coloris vivant des chairs, la fine transpa-

Digitized by Google

rance des ombres dans les habits noirs, la distinction, la vérité et la simplicité. Il en est d'autres, mais place à quelques vaillants noms de femmes, à la suite de Mme Henriette Browne : Mlles Angèle Dubos et Edmée Gérard, œuvres empreintes de cette virilité que notre époque transmet souvent à la femme, manifestée par un peu de raideur dans l'Italienne de la première, et par certaines hardiesses de coloris dans la ferme étude de la seconde. Mlle Plainemaison, vigueur, charme, avenir. — Mlle Riesener, révélation de l'électricité vitale, qui anime l'intelligence, la volonté et le cœur de son superbe modèle. — Aux pastels, Mmes Angrand Campenon et Léonie Roulin, qui par la vérité, la mesure, la justesse et la correction soutiennent la compagnie des Galbrund, des Brochard et autres maîtres.

Le meilleur moyen de combler les principales lacunes de notre examen me paraît être d'énoncer, mais sans commentaires, les noms des artistes qui ont obtenu la médaille. Il en est peu qui aient échappé à notre nomenclature. A la sculpture : MM. Cambos, Blanchard, de la Planche, Chapu, Capellaro, Conny, Etienne Leroux, Gauthier, Feugères des Fortster, Perey fils, Denaille, Sanson, Carrier-Belleuse. — A la peinture : MM. Tony Robert-Fleury, Mercadé, Léon Glaize, Henner, Eugène Feyen, Giacomotti, John Lewis Brown, Gide, Jules Didier, Max-Claude-Emile Lebreton, Harpignies, Anker, Berthon, Vauthier, Tissot, Sain, Roybet, Lecomte-Dunouy, Marchal, Lévy, Braquemond, Nazon.

La critique court trop vite à travers les œuvres pour bien tenir toujours les balances de la justice; j'aurais dû m'arrêter pour étudier cette page contemporaine de M. Ange Tissier, l'*Achèvement du Louvre*, où l'empereur approuve les plans présentés par M. Visconti. M. Ange Tissier est un vrai peintre par la science comme par l'expression.

La critique regarde un peu trop du tonneau des réalités les très-gracieuses et très-romanesques peintures de Faustin Besson. On est injuste pour lui comme pour Charles Chaplin, parce qu'ils perpétuent tous les deux le secret de la tradition française.

Alophe se souvient, dans sa photographie du boulevard des Capucines, qu'il a été un peintre un peu féminin mais charmant. Voyez son portrait : l'artiste a persisté. Le *Retour des Vendanges*, de Léon Bailly, est un gai et vif tableau d'un artiste savant, aujourd'hui peintre de genre, demain peintre d'histoire. Armand Cambon reste fidèle à la grande peinture dans ses *Saints Anges portant à Dieu les prières des hommes*. Tous les genres sont bons : voici l'histoire vue par l'autre côté de la lorgnette, — *Souvenir de la Malmaison*, — page charmante et vraie de M. Viger. Charmant et vrai aussi est ce paysage de M. Tan-

Digitized by Google

crède Abraham. Je m'arrête en souriant devant l'*Enfant au chien*, de M. Eugène Lagier, très-gracieuse image, portrait qui fait tableau. M. Julien Girardin a rapporté d'Algérie le *Pays de la soif*, que vient d'acheter le musée d'Épinal. M. Jules Schitz me fait entendre très-harmonieusement le battoir des *Lavandières*.

Je veux exprimer mon regret à ceux qui ne sont pas venus cette année au Salon : à Jules Breton, à Paul Baudry, à Gleyre, à Maréchal, à Meissonier; et parmi ceux qui donnent leur note dans le concert, MM. Midoux, Boucoiran, Roux, Wallet, Boyer, Charpentier, Matet, Courdouan et Durand-Brager.

Pourquoi M. Franz Verhas, qui a peint de fort belles fresques au Palais Pompéien, n'a-t-il pas envoyé à l'exposition une des savantes études de son atelier? Pourquoi M. Paul Lecreux, qui avait les mains pleines de promesses, ne les réalise-t-il pas? Et M. Grobon, qui crée des fleurs comme un vrai mois de mai? Et M. Boilly, digne fils de son père? Et Mme Lacroix? Et Mlle Strubberg?

Et si je descendais au Campo-Santo de la sculpture, là aussi je donnerais un salut aux absents, à Clésinger comme à Jouffroy, deux représentants d'écoles opposées, qui tous les deux font resplendir le marbre des lumières de la vie.

CHARLES BEAURIN.

Digitized by Google

LA

PARISIENNE EN VOYAGE

Les rois n'ont qu'une capitale; les reines trouvent leurs capitales partout : elles voyagent incognito, en été; elles s'arrêtent sous les arbres d'une promenade quelconque, au bord de la mer, ou du Rhin; elles viennent s'asseoir sur une modeste chaise faite de bois blanc noirci et de paille écrue, et la chaise brille comme un trône. L'étrangère inconnue est reconnue reine, tous les voisins se changent en courtisans. On entend prononcer, en toute langue, trois mots :

— C'est une Parisienne!

Il y a aux environs, et même sur la ligne, des Anglaises du Lancastre, belles comme les apparitions du *Midsummer*; des Allemandes radieuses comme les visions du poëte de Francfort; des filles du Danube éblouissantes comme les ondines de l'Euxin, rêvées par le poëte d'Athènes; des Scandinaves douces à l'œil, comme les Willis de tous les poëtes; il y a une réunion de visages divins, de formes adorables, de météores vivants, de chevelures lumineuses, de contours suaves, de toutes les exquises beautés que le Nord prodigue sous toutes ses latitudes, pour humilier le soleil et le remplacer avec avantage; eh bien! quand la Parisienne arrive, tous les regards vont à elle; c'est l'étoile qui fait oublier un instant la constellation.

Elle n'éblouit pas, elle charme; elle n'en impose pas, elle attire; elle n'étonne pas, elle séduit. A-t-elle quelque chose de plus que ces autres femmes? Non, elle a moins; elle n'a pas besoin d'être déesse; elle se contente d'être femme, mais femme dans l'attraction la plus savoureuse du mot, femme de la pointe de ses souliers à la pointe de ses gants. Elle ne s'étudie pas, elle ne prépare aucun rôle, elle ne prémédite aucune pose, elle ne conspire jamais contre la surprise de l'admiration; ce n'est pas une comédienne : c'est un personnage; elle doit

Digitized by Google

tout à la nature, à l'instinct du beau, aux dons du berceau; elle n'a rien appris dans un conservatoire; toute petite enfant, elle annonçait déjà la femme, lorsqu'elle courait après le cerceau sur le sable des Tuileries, ou qu'après l'ivresse du jeu, elle divisait les boucles de ses cheveux pour recevoir au front le doux baiser maternel.

Nous étions devant la pelouse de Bade, entourés de ces types merveilleux dont je viens de donner l'énumération géographique, et nous admirions à droite et à gauche, lorsque la reine arriva. Sa mise élégante et simple avait pris à la mode sa juste mesure; ou, pour mieux dire, elle ne copiait pas la mode, elle la faisait. Cette toilette de cinq heures du soir se composait d'une robe blanche, sans hyperbole, d'une mantille de dentelles de Chantilly, et d'un chapeau de paille dont les rubans roses se nouaient négligemment sous le menton. Tout cela était porté avec tant de grâce, qu'il semblait que toutes les pièces du costume étaient nées avec la femme, comme les ailes naissent avec l'oiseau.

Il y a de belles femmes qui ne savent pas marcher, elles se transportent; notre Parisienne fit deux tours d'allée avec cette précision de mouvement et cette légèreté gracieuse qui plaisent à l'œil, comme un rhythme de sons bien cadencés plaît à l'oreille, et aucune ondulation préméditée ne troublait l'harmonie de ces deux pieds de satin qui effleurent toujours et ne se posent jamais.

Dans le voisinage, on voyait luire les plus beaux yeux du monde; ces yeux prenaient des leçons. Il est si agréable de savoir bien marcher, quand on est belle, et il ne suffit pas d'avoir de jolis pieds! La promenade faite, elle s'assit; il n'est pas encore si aisé de s'asseoir, et surtout de se lever. La Parisienne s'asseoit et se lève, comme l'*avis splendida* des tropiques se pose et prend son vol; la robe ou le plumage ne trahissent aucune gaucherie, aucune contraction brusque dans l'invisible mécanisme du corps.

A peine assise, tout se met en harmonie dans la Parisienne; le meilleur peintre perdrait une heure à composer ce qu'elle fait d'instinct, à la minute : ses pieds dessinent leurs pointes à la frange de la robe; ses bras s'arrondissent en négligeant les lois de la symétrie égyptienne; son torse prend des inflexions charmantes; sa tête se penche avec la grâce du cygne; le sourire de l'esprit flotte sur ses lèvres entr'ouvertes; on devine qu'elle veut parler. Faites cercle, messieurs, et donnez-lui la réplique, — comme vous donnez à un bal votre funèbre frac noir pour mieux faire ressortir la toilette des femmes et l'éclat des diamants.

Notre Parisienne tient salon sous les arbres; elle ne parle jamais, elle cause : parler, c'est ne rien dire; causer, c'est dire tout. En géné-

Digitized by Google

ral, les hommes parlent; les femmes causent. On reproche souvent aux femmes de parler modes; on ne reproche pas aux hommes de parler trois pour cent. La toilette est l'écrin de la femme, le cadre de sa beauté. La mode s'élève ainsi à la hauteur d'un art.

Les femmes sont dans leur droit lorsqu'elles s'occupent de ces prétendues futilités, qui sont l'adorable assaisonnement de leurs grâces et de leurs charmes, et sont aussi la nimbe de la divinité. Le trois pour cent, le crédit mobilier, les actions industrielles n'ont pas le même intérêt de conversation pour les auditeurs profanes; quant à moi, j'attache plus d'importance à la hausse ou à la baisse d'un corsage qu'à la hausse ou à la baisse des fonds publics. Au reste, la Parisienne ne parle modes qu'avec ses amies; elle a trop de tact pour causer chiffons avec ceux de notre sexe. Elle a beaucoup lu, beaucoup réfléchi, beaucoup étudié, et se pose comme ignorante dans la conversation de ce qui enhardit les hommes. Elle sait toujours la chose qu'il faut dire, et ne va jamais au delà de sa science, tant elle redoute l'inconnu; elle a le secret du dialogue; elle connaît le pouvoir de la phrase courte; elle connaît la mesure de l'épigramme polie; elle a le sentiment inné des convenances; elle ne regrettera jamais rien de ce qu'elle a dit, car elle réfléchit en improvisant.

Un petit dialogue achèvera de la peindre. Un homme était assis à son côté, assis sur trois chaises, le *stick* à la main, le cigare à la bouche, le lorgon à l'œil; un élégant touriste d'occasion, voyageur à son insu, agréable d'extérieur; souriant à tout, par habitude de son miroir; irréprochable de mise, et sablant toutes les allées de ses cheveux, comme un jardin anglais. A seize ans, il remportait le prix d'honneur à Charlemagne; à dix-sept, il étudiait les sciences exactes; à dix-huit, il visait aux chancelleries; à dix-neuf, il visait aux figurantes de l'Opéra; à vingt, il avait tout oublié; à vingt et un, il se promenait sur le boulevard Italien, avec un héritage. A trente, il ne faisait rien, et s'ennuyait partout.

— Comptez-vous faire un long séjour à Bade, madame la comtesse?

— Je n'ai rien décidé selon mon habitude. J'ai horreur du jour de départ à date fixe. Les chemins de fer nous enlèvent ce souci. On ouvre sa fenêtre un beau matin, qui est laid; il pleut, et tout annonce qu'il pleuvra encore; les arbres se font jaunes, le ciel se fait gris, la campagne se fait triste; on donne un regard du côté de Paris, où il fait toujours beau dans un salon entre deux bougies, et on court à la gare du chemin de fer... Et vous, monsieur, avez-vous fixé votre départ?

— Oui, madame, je pars demain à deux heures quarante-cinq.

Digitized by Google

— Vous n'avez pas eu la curiosité de visiter le Vieux-Château?

— On m'a dit qu'il était bien ravagé...

— Et on ne vous a pas trompé; mais s'il n'était pas ravagé, on n'irait pas le voir.

— Rien au monde, madame, ne vaut le château de Versailles.

— Versailles a son mérite, sans doute; mais parce que le soleil est beau, cela ne nous empêche pas de regarder la lune.

— Madame, je déteste les ruines; elles n'ont pas l'air comme il faut, et sont de mauvaise société. — Parlez-moi du Louvre!

— Alors, vous n'avez pas été tenté de voir les ruines d'Eberstein?

— Non, madame.

— Mais la légende d'amour?...

— Oh! madame, ne me parlez pas de légendes! J'ai horreur des fables et des mensonges. Je n'aime que l'histoire. Ainsi, toutes les fois que je passe sur le pont des Arts, je m'arrête pour voir le balcon où se plaçait Charles IX, une arquebuse en main, pour immoler les huguenots, et je fredonne ces vers de l'opéra :

Du haut de son balcon j'ai vu le roi lui-même
Immoler ses sujets qu'il devait protéger.

Au moins ici, je ne suis pas dupe d'une légende, d'un conte bleu, d'une fable absurde.

— Avez-vous fait quelques promenades à cheval?

— Oui, madame.

— Du côté de Geroldsau...

— C'est un but de promenade ravissant; le site est délicieux; il y a un Niagara en miniature qui rafraîchit le paysage, et tombe, moitié à l'ombre, moitié au soleil, avec une mélodie naturelle, et douce comme une cavatine de Rossini.

— Cela vaut-il la cascade de Saint-Cloud?

— Mais, monsieur, je donnerais toutes les cascades de Saint-Cloud et toutes les cascades artificielles pour la moindre chute d'eau que la nature dessine dans un vrai ravin, une vraie forêt, une vraie rocaille! Ainsi, voyez toute la peine que prend, depuis deux siècles, cette pauvre machine de Marly, pour arrêter la Seine sur la grande route, et la forcer à remonter, en eau bourbeuse, jusqu'au bassin de Latone! J'aimerais mille fois mieux une naïade, grande comme un verre d'eau, mais tenant sa source dans le parc de Versailles, et jouant avec un brin d'herbe naturelle, au bord d'un filet d'eau de roche, entre deux arbres qu'un jardinier n'a pas taillés!

Digitized by Google

— Et vous êtes Parisienne, madame !

— Mais, monsieur, c'est parce que je suis Parisienne que je vous dis cela ! et j'adore mon Paris, moi ; je l'aime autant que vous l'aimez ; seulement, j'ai des yeux pour tout voir et tout admirer... Vous me rappelez, monsieur, le Parisien d'une légende allemande... Pardon, c'est encore une légende, vous permettez ?...

— Voyons la légende.

— Oh ! celle-ci est fabuleuse ; mais il y a une morale au bout, comme dans *le Chêne et le Roseau* de Lafontaine.

— J'aime les fables de Lafontaine.

— Et moi aussi. — Écoutez... On jouait à Mansfeld, en Allemagne, l'opéra de *Robert le Diable*. — A la première scène, l'artiste qui jouait l'infernal Bertram se trouva mal, et on baissa le rideau. Le public, accouru pour applaudir le chef-d'œuvre de Meyerbeer, donna des signes d'un vrai désespoir ; c'était, pour la ville, une première représentation. Tout à coup le régisseur annonce qu'un étranger arrivé le matin s'offre pour jouer le rôle de Bertram. Grande joie au parterre et aux loges. Or, cet étranger, dit la légende, était tout simplement le diable en personne, le beau Lucifer qui, pour se désennuyer un peu, avait eu la fantaisie de se montrer en scène, dans un rôle digne de lui. Jugez de l'immense succès du personnage ! Jamais voix pareille n'avait étonné les oreilles humaines ; jamais plus haut talent d'acteur n'avait épouvanté les yeux. Eh bien ! la police de Mansfeld, appelée à grands cris par le public, vint mettre violemment à la porte un jeune Parisien, qui s'écriait à chaque instant : « *Est-il stupide, ce public, dans son enthousiasme ! et que ferait-il donc s'il voyait et entendait Obin dans Bertram !* » *Oh !* Comprenez-vous la morale de l'apologue ?

— Et j'en profiterai, madame, dit le Parisien en s'inclinant. — Me permettez-vous de vous quitter ?

— Oui, monsieur... Est-ce pour aller au boulevard Italien ?

— Je vais au Vieux-Château, madame.

— Très-bien, monsieur, je vous réciterai une autre fable de Parisienne, à la première occasion.

Et ainsi, loin de Paris comme à Paris, la Parisienne a toujours raison. Molière s'est moqué d'elle il y a deux siècles : aujourd'hui elle jouerait deux fois Molière.

MÉRY.

Digitized by Google

HISTOIRE LITTÉRAIRE

I

1er juillet.

Par un beau dimanche du mois dernier, pendant que la fashion parisienne acclamait au bois de Boulogne le triomphe de *Ceylan*, je m'étais perdu dans les bois avec deux amis. Nous avions pris le chemin de fer et nous étions allés jusqu'à Maintenon. L'air était pur, le ciel était bleu, il faisait un temps d'idylle. Le duc de Noailles avait ouvert les grilles de son magnifique château, et, sur les vertes pelouses, dans les massifs de verdure, parmi les fleurs et les grands arbres, allait et venait un monde étrange. Il y avait de très-jolies femmes, élégamment vêtues, des Parisiennes ; il y en avait d'autres dont les toilettes détonnaient sur cette nature éternelle, qui, elle aussi, s'était parée de ses plus riches floraisons. Nous cherchions un petit coin où causer d'art et de poésie, quand, tout à coup, une fanfare de cuivres impossible nous déchira les oreilles. Ce fut parmi les promeneurs et les promeneuses un brouhaha universel. On se précipitait vers la place de la ville, où un monsieur en habit noir, barbe noire et blanche, juché sur une estrade, adressait la parole à un buste de marbre blanc, juché sur un piédestal, que je vous recommande.

Je ne sais pas le nom du monsieur ; je n'ai pas entendu ce qu'il a dit, mais voici ce que Collin-d'Harleville lui eût répondu :

« Je vous remercie, monsieur, de l'honneur que vous me faites. Je suis sensible aux choses aimables que vous venez de me dire et j'apprécie fort la musique de vos pompiers. Je ne suis pas un homme de génie, je vous l'assure. Vous l'avez affirmé, j'ai bonne grâce à vous détrom-

Digitized by Google

per. Vous avez dû, monsieur, travailler beaucoup le discours que vous venez de m'adresser.

» Excusez-moi, je n'ai jamais eu l'improvisation facile, mais une harangue telle que la vôtre est de celles qui demandent une réponse immédiate. Assurément, de tous ceux qui sont ici, c'est moi qui suis le plus étonné de m'y voir. Quelle idée avez-vous eue de m'élever presque une statue et d'affirmer l'immortelle jeunesse de mes œuvres, alors qu'aucun de vos théâtres ne s'avise plus de les jouer! Suis-je donc tombé en tel discrédit? J'ai eu, je vous le concède, quelques qualités aimables, beaucoup de cœur et peut-être un peu d'esprit. J'ai vu la société de mon temps et j'ai essayé comme les autres d'ajouter quelques pages à ce grand livre du cœur humain qui n'est pas près d'être achevé. J'ai mal vu. J'ai fait plusieurs pièces, un peu toujours la même. Ce n'était pas la peine de la recommencer. J'ai traduit les grands mouvements de la passion un peu comme mon camarade Ducis a traduit Shakespeare, — avec beaucoup de discrétion. J'ai fait l'*Optimiste*, le *Vieux célibataire* et l'*Inconstant*, trois comédies en cinq actes, — une comédie en quinze actes, — ont dit les méchantes langues. Vous m'avez surfait, de tout, monsieur. La statue a, comme l'homme, sa modestie. Vous l'avez alarmée et je vous en veux de m'avoir conduit à vous faire les confidences que vous venez d'entendre. Sur ce, je vous souhaite pour votre punition une lecture un peu plus attentive de mes œuvres; je vous souhaite un théâtre un peu plus vrai, un peu plus large que le mien. Je désire encore que vous ayez pour l'interpréter des comédiens comparables à Molé, qui était bien le plus séduisant et le plus charmant acteur du monde, mais le plus détestable caractère!

» Je rentre dans ma nuit, monsieur. Saluez de ma part M. Édouard Thierry et remerciez bien tous ces honnêtes gens pour lesquels vous avez parlé de moi pendant deux heures. »

L'appel de Collin-d'Harleville a été entendu et la Comédie-Française a repris le *Vieux célibataire*, sans aucun succès; écrivons : ci-gît sous le buste.

J'ai sous les yeux un livre très-sérieux, les *Méditations sur l'État actuel de la religion chrétienne*, par M. Guizot. Je n'en parlerai pas longuement, car l'examen de toutes les questions qu'elles soulèvent m'entraînerait très-loin. M. Guizot prend à partie les philosophies pratiquées de nos jours et les réfute avec la force et la sérénité que donne une foi vive. Il s'adresse tour à tour au matérialisme, au panthéisme, au scepticisme, au positivisme, et leur demande ce qu'avec leurs apparen-

Digitized by Google

ces de raison ils sont capables de nous fournir pour l'accomplissement de notre destinée morale. — Rien.

Serions-nous, en effet, une triste époque et un pauvre siècle ? Nous nous croyons bien forts quand nous avons ébauché un système, émis un paradoxe et grimpé sur une hypothèse. Mais un vent souffle qui fait crouler tout cela. Alors, au milieu du naufrage de notre orgueil, de l'anéantissement de nos rêves, de la ruine de nos chimères, M. Guizot nous montre la croix qui reste debout. L'avenir est à ceux qui ont tendu vers elle de l'effort le plus constant. Positivisme ! spiritualisme ! on ne sort pas de là ! Eh bien, je reste spiritualiste, car, étant donné que je me trompe, mon erreur est encore poétique et noble. Vous nous dites, positivistes, que ce sont nos aspirations indéfinies, nos grands mots, qui ont retardé le progrès et qui multiplient les obstacles sur votre voie. Vous nous affirmez que nous nous trompons, que nous faisons fausse route, et pourtant il vous est aussi impossible de me prouver que j'ai tort qu'il m'est impossible, à moi, de vous prouver que vous n'avez pas raison. Quoiqu'il en soit, j'aime mieux me tromper avec Platon et Dante qu'avec M. Littré et ses amis, pour doctes qu'ils soient.

M. Caro publie la *Philosophie de Gœthe* ; elle est connue. L'auteur prend un à un les types du poëte, Faust, Méphistophélès, Prométhée, et cherche à les expliquer. Certainement ils veulent dire quelque chose : mais si l'on entassait les milles commentaires des innombrables critiques qui ont analysé les types des quelques rares génies que nous avons eus, on arriverait à une somme d'observations bien remarquable. Les plus étonnés seraient entre autres Gœthe, Shakespeare et Molière. Ce dernier pourrait, à bon droit, s'écrier avec son Alceste : « Morbleu ! messieurs, je ne croyais pas être si profond que je suis ! » Car enfin la critique a bien fait ressortir leur pensée, mais la rage de chercher, de fouiller, et la joie de trouver, y ont fait découvrir un monde de choses qui n'y sont pas.

Je crains que tel ne soit le cas de M. Caro à propos de Gœthe. Son livre est d'une lecture fort difficile. On peut aborder tous les sujets et les rendre tous intéressants. Il y a moyen de parler de la *Philosophie de Gœthe* et même de l'*Idée de Dieu*, mais il ne faut pas en parler comme M. Caro, qui s'obstine à être trop profond.

M. Guillaume de Chandor, un grand poëte paraît-il, s'est égaré en Suisse avec son guide. On ne s'égare jamais qu'avec un guide. Il va chercher asile dans un château bâti sur la montagne ; il y est reçu par une grande dame qui lui présente sa nièce, secrétement éprise de ses

Digitized by Google

livres. Ce qui arrive, on le devine : M. de Chandor aime la jeune femme. Elle est mariée; il ne peut sans forfaire à l'honneur la poursuivre de son amour. Jusqu'ici tout est très-naturel, mais ce qui l'est beaucoup moins, c'est la suite. La jeune femme, Tamara, avoue au poëte qu'elle n'est pas mariée, mais fiancée seulement au comte Woinoff. Ce comte menait une conduite débraillée, et, avant de donner définitivement sa main, Tamara avait demandé à réfléchir. Woinoff arrive sur ces entrefaites; il se lie avec de Chandor. Il aime éperdûment la jeune fille, ils l'aiment tous les deux et ce sont des combats de générosité comme on n'en voit que dans les romans de M. Mario Uchard. Bref, Chandor épouse. Woinoff désespéré se grise comme un postillon et s'exile en lointain pays.

L'histoire pouvait s'arrêter là; l'élément romanesque était très-suffisant, mais tel n'a point été l'avis de l'auteur. Chandor, s'aperçoit, après quelques années de mariage, que sa femme ne l'a jamais aimé, qu'elle adore le comte. Chandor, généreux toujours, se sacrifie; il divorce et voilà Woinoff aux anges. L'action se traîne à partir de là. Nous apprenons que Chandor souffre à en mourir, que Woinoff se grise toujours, que la comtesse est assez malheureuse. Le comte meurt vers la fin du livre; Tamara est veuve. Va-t-elle épouser de nouveau Chandor, qui, homme à la quitter, doit être homme à la reprendre, je ne sais, et M. Mario Uchard baisse le rideau sans indiquer cet intéressant et nouveau dénoûment.

Ce livre a de certaines qualités de style. Il respire une passion souvent très-éloquente à force d'exaltation; mais quels caractères? Chandor est dépourvu de toute énergie; quand on aime comme l'auteur le fait aimer, on ne divorce pas avec sa femme par pure générosité d'âme envers un rival. Et le comte, est-il assez invraisemblable? Mlle Marie Colombier ne manquerait pas de dire que c'est un conte à dormir debout.

Ce livre a pour titre : *Une dernière passion*. M. Mario Uchard a fait mieux que cela : Je ne citerai que *la Comtesse Diane*, œuvre d'une originale fantaisie.

M. Edmond Schérer, critique du *Temps*, publie des *Etudes sur la Littérature contemporaine*. On pourrait sans doute demander à la critique de M. Schérer de plus vastes horizons, une indulgence un peu moins égale et moins de sécheresse dans l'analyse. L'*Étude* de M. Schérer sur les *Moralistes français*, de M. Prévost Paradol, pèche par plus d'un côté. Le livre du jeune académicien renferme sans doute de belles et fortes pages, mais aussi que de taches! L'Étude sur Pascal est à peu

Digitized by Google

près nulle comme critique, sauf les deux dernières pages, achevées de style et de pensée. L'Étude sur La Rochefoucauld n'est pas juste non plus, en ce sens que M. Prévost-Paradol s'obstine à voir un homme de génie, dans cet esprit étroit et faussé qui n'a jamais envisagé que les extrêmes, sans se pouvoir maintenir dans la juste mesure. M. Schérer s'obstine, de son côté, à ne pas relever ces erreurs de M. Prévost-Paradol, qu'il partage sans doute. Par contre, il passe sous silence les trois petits traités de l'Ambition, de la Maladie et de la Mort, de la Tristesse, qui terminent le livre des *Moralistes français*, et qui, par une singulière coïncidence, placent M. Prévost-Paradol presque à la hauteur des grands écrivains dont il a parlé. Il est impossible de lire de plus profondes et de plus charmantes choses ; il est impossible de les dire mieux.

M. Schérer a surtout horreur du style moderne, de la forme et de la couleur ; il exprime violemment son mépris pour les images de nos coloristes et tombe, lui, dans l'excès contraire ; sa phrase, dépourvue de tout ornement est souvent terne et enchevêtrée. Supposez une toile du Corrège, flanquée de deux grisailles, à droite et à gauche, à peu près comme l'*Enfant prodigue* de M. Dubuffe, et vous aurez l'exacte impression que m'a causée l'Étude de M. Schérer sur les *Moralistes français* de M. Prévost-Paradol.

Mais à côté de ces défauts, il y a de très-réelles qualités. Ainsi M. Schérer écrit sur les *Mémoires de Mme d'Épinay* d'intéressantes pages. Il y en a de très-curieuses sur les alentours de Mme de Sévigné. Il passe en revue avec une émotion vraie et un discernement très-singulier cette société choisie qui s'était groupée autour de l'incomparable marquise, tout ce petit monde dont elle était l'âme et la pensée. Il en analyse les impressions et cherche à sonder le vide que sa mort y a creusé. Rien n'est plus ingénieux, M. Schérer a, en outre, de l'esprit et du meilleur. Il parle de l'Académie comme il convient et de M. Octave Feuillet à l'avenant. Le discours de réception de l'apôtre du *bleu* lui inspire de piquantes réflexions : — « Vous allez prendre dans un salon un homme aimable qui débite avec grâce des riens charmants et vous le hissez tout à coup à la tribune aux harangues. Autant enlever Tityre à son chalumeau rustique et lui donner un trombone. » Plus loin il compare le récent académicien à un homme qui marche dans un sac. N'oublions pas que M. Octave Feuillet a dit à toute l'Académie, en parlant de Scribe. « Il méritait l'*honneur* et le *frein* de votre adoption. » On ne pouvait débuter dans l'Immortalité par une phrase plus incohérente et à l'Académie par une phrase moins française.

Digitized by Google

M. Alfred Assollant, après avoir écrit des courriers, des chroniques, des articles politiques, des romans, publie aujourd'hui un livre d'histoire: *La Campagne de Russie* (1812). La narration est claire et les événements se succèdent avec la rapidité voulue. M. Assollant dramatise encore, s'il est possible, cette histoire si lamentable pour nous. C'est une singulière école pour l'historien que celle du roman. Elle a ses dangers, quoique très-utile dans un sens. M. Assollant ne se fie pas seulement à la tradition française pour nous raconter ces longs revers. Il puise ses renseignements en Russie, en Prusse et en Angleterre. C'est par là que sa campagne de 1812, après M. de Ségur, après M. Thiers, intéresse et séduit par la hardiesse. La description de la bataille de la Moskowa est une page pleine de vigueur et d'émotion.

Je n'ai qu'un reproche à faire à l'auteur : le choix de son sujet. Est-il bien nécessaire d'insister sur cette triste campagne, de perpétuer, de raviver ainsi le souvenir des fautes d'un grand homme? M. Lanfrey se charge déjà de ce soin là. L'esprit de conquête est certes un mauvais esprit contre lequel il importe de réagir. Nul désastre, plus que celui de Moscou n'est fait pour nous inspirer l'horreur de la guerre, comme aussi nulle victoire, plus que celle d'Austerlitz, n'est faite pour en provoquer l'admiration. La guerre a donc son bon et son mauvais côté: pour moi je trouve malséant que l'on s'appesantisse sur les fautes de certains grands hommes. Napoléon est du nombre. Je n'oublierai point que c'est par un désir effréné de gloire, par l'ardeur des armes qu'il nous a sauvés des immondes orgies où pourrissait la France du Directoire. Nulle époque, autant que celle-là, ne mérite qu'on la flétrisse. La France semblait avoir tout perdu, son honneur, son enthousiasme, chose lamentable, son esprit! Cette société ne m'inspire tout ce dégoût que parce-qu'elle fut bête. Eh bien ! Napoléon soit glorifié qui nous a sauvés de la platitude au prix de vingt années de tyrannie; qui a versé sur tous les champs de bataille de l'Europe ce généreux sang que les Caprées appauvrissaient et dont la vieille flamme s'éteignait déjà ! Napoléon soit glorifié qui nous a rendus au respect de nous-mêmes et nous a proposés, comme une énigme, à l'étonnement des siècles ! N'oublions pas qu'il nous a révélé ce que nous sommes, et qu'en versant notre sang pour des causes souvent inutiles, parfois injustes, il nous a préparés à le répandre pour de plus nobles, sans le marchander.

Après Ducis, après Letourneur, après de Vigny, après M. Guizot, après François-Victor Hugo, voici que M. Emile Montégut traduit Shakespeare. On dit beaucoup de bien de cette traduction que je n'ai pas encore lue. Mais je me fie au goût, à la délicatesse de M. Emile de Mon-

Digitized by Google

tégut, et, d'avance, je vous la donne pour remarquable. François-Victor Hugo a terminé la sienne. C'est un véritable monument élevé à la gloire du grand tragique et une belle chose que Shakespeare traduit filialement par un fils de Hugo. Le dernier volume qui vient de paraître renferme : *Titus Andronicus; une Tragédie dans l'Yorkshire; Les deux nobles parents.* Le jeune traducteur fait précéder ces drames apocryphes d'une très-savante introduction dont voici les dernières lignes : « Entre les seize drames attribués au maître, il en est quatre, dont, après mûr examen, j'ai cru reconnaître l'origine shakespearienne. Je présente aujourd'hui ces quatre drames à la critique et je la conjure solennellement de rendre leurs titres de noblesse à ces enfants perdus du génie dont j'ose me faire devant elle l'interprète et l'avocat. »

C'est une drôle de pièce que : *Une tragédie dans l'Yorkshire.* On y voit un joueur ruiné, accablant sa femme des plus sales injures, insultant à tout le monde et à Dieu. Il a entraîné son frère dans sa chute : « C'est un dépensier infâme, dit-il, que celui qui, avec sa fortune, ruine son nom ! » Il reçoit la visite d'un maître de collége qui vient lui offrir ses conseils et le supplier de pourvoir au salut de son frère, perdu par sa faute. Le joueur le prie d'attendre et d'aller faire un tour dans le parc. Durant cette promenade, le gentilhomme a un duel avec un de ses amis; il est couché à terre, et voici sa plainte : « A coup sûr, c'est le manque d'argent qui rend les hommes si faibles; oui, c'est ce qui m'a fait tomber, autrement je n'aurais jamais été renversé ! » Saisi d'un paroxysme de fureur, il tue sa femme, il tue ses enfants, tout cela par crainte de les voir mendier un jour. Mais il a un autre fils qui est en nourrice ; il monte à cheval, arrive, et le tue comme les autres, en criant : « Marmot ! tu ne vivras pas pour le déshonneur de ta maison ! » Il est bientôt rejoint par le maître de collége et par une troupe d'archers. On l'enchaîne, on l'accable de reproches et, comme il y reste insensible, le digne fonctionnaire s'écrie, par manière de réflexion : « Il a tant versé de sang qu'il ne peut plus rougir ! »

Voilà cette pièce informe, où rayonnent à peine quelques beautés parmi d'innombrables étrangetés. J'aime mieux Hamlet.

Nous allons bientôt lire, de l'auteur de l'*Oiseau*, de l'*Insecte*, de l'*Amour*, un nouveau livre : L'*Ouvrière*; ce titre, j'en suis sûr, n'a rien à débattre avec celui de M. Jules Simon.

Nous avons lu, de Jules Janin : *L'Amour des livres.* C'est un petit traité à l'usage des bibliophiles. Mais voyez comme Jules Janin entend l'érudition : « Une femme est là, dit-il, en parlant de ses livres à lui, jeune, vaillante et forte, qui gardera par piété conjugale, honneur de

Digitized by Google

son toit désert, ces historiens, ces poëtes, ces amis; et quand la vieillesse à son tour appesantira cette main charmante, ô mon Dieu! laissez-lui la force d'ouvrir encore cette humble fortune, où revivra pour un temps si court le souvenir du fidèle écrivain qui l'entoura, comme il eût fait pour sa reine, de son dévouement, de sa reconnaissance et de ses respects. »

Je ne sais rien de plus touchant, de plus doucement attendri que ces quelques lignes.

La *Revue moderne* nous donne encore, sous la signature Louis Ratisbonne, une suite aux notes d'Alfred de Vigny. Je ne sais pas si ce timide et noble esprit, si constamment replié sur lui-même, les avait écrites en prévision d'une publication future. Je n'y trouve pas un intérêt bien grand. Le poëte y montre une vanité dont on ne saurait lui faire un reproche, mais dont il faudrait au moins dissimuler le ridicule. Ainsi : « Soirée chez Mme de Lagrange, pour me faire rencontrer avec Lamartine. » Ce souvenir est très-intéressant sans doute pour Alfred de Vigny, pour M. Ratisbonne aussi, peut-être, mais il l'est beaucoup moins pour le lecteur, qui, dans sa justice, ne se passionne guère pour ceux qui ne se sont jamais grandement souciés de lui, qui ont passé leur vie à l'écart, dans la contemplation exclusive d'un idéal qui les a fui et dans la perpétuelle occupation d'eux-mêmes. Alfred de Vigny a écrit ces notes pour que les épisodes de sa vie, qu'il raconte, lui soient toujours présents; il y précise certains détails extérieurs destinés à lui rappeler la scène avec une plus grande netteté; ainsi : « Vingt personnes environ; les lampes voilées pour la vue d'Edouard, etc. » Tout ce qui est personnel déplaît, surtout chez un homme qui s'est peu dépensé. Voici pourtant une pensée ingénieuse et vraie : « Le temple antique est élégant et joyeux comme un lit nuptial; l'Église chrétienne est sombre comme un tombeau; l'un est dédié à la vie, l'autre à la mort. » Voici quelque chose d'autre : « J'apprends, par une conversation avec d'anciens amis, qu'un jour, Armand Carrel dit, en parlant de moi : « Voilà une belle âme; il faut la montrer! »

M. Ratisbonne a été de l'avis d'Armand Carrel; mais il fallait se contenter de nous montrer l'âme d'Alfred de Vigny dans les *Destinées* et se servir de ses notes pour une biographie du poëte que M. Louis Ratisbonne eût signée : cela eut tout concilié. On sait que M. Charpentier publie une grande édition, en dix volumes, des œuvres d'Alfred de Musset. Les dessins ont été confiés à M. Bida. On a critiqué le format des volumes et aussi les dessins avec juste raison. Il m'avait paru que ces lourdes compositions, interprétant ces poésies légères, gracieuses,

Digitized by Google

si belles! ressemblaient, pour refaire un mot de Rivarol, à ces sceaux de plomb que les douaniers posent sur les gazes légères d'Italie. J'ai hâte donc de signaler dans le septième volume, qui vient de paraître, une illustration de M. Bida qui est charmante. Il semble que pour rendre la poésie de *Lucie*, cette ravissante élégie, le crayon de l'artiste ait dérobé au poëte quelque chose de sa grâce et de sa délicatesse.

Elle appuya sur moi sa tête appesantie.

Lucie est représentée penchée sur la poitrine d'un jeune homme imberbe, de Musset à dix-huit ans.

Les théâtres se reposent aussi ou vivent sur de vieux succès. La Comédie-Française vient d'interrompre les représentations du *Lion amoureux* devenu centenaire. C'est un beau triomphe pour M. Ponsard, c'en est un aussi pour Bressant, pour Leroux, pour Madeleine Brohan, pour le poëte qui a créé ce grand amour en plein 93 et qui nous a transportés par les luttes de la passion alors que grondaient au dehors tous les horribles appétits déchaînés. Heureux Ponsard! Heureux Sardou! le voilà, lui aussi, en possession de sa deux centième représentation. L'ombre de M. Dupin doit être satisfaite du moraliste Sardou et de sa manière de flageller le luxe. Et cependant, voyez la résultante, comme on dit en philosophie. C'est depuis ce long succès que nous avons les chaînes Benoiton, les filets Benoiton, les pipes Benoiton! En vérité, la France se benoitonne. Les engins de la toilette les plus exubérants, les plus impossibles, empruntent leurs noms à la pièce en vogue. O moralistes! serait-ce donc en enseignant aux hommes le mépris de la vertu qu'on la leur ferait aimer? C'est depuis qu'on parle tant de la sainte mousseline et des *robes légères* que les femmes traînent sur l'asphalte ces lourdes robes qui n'en finissent plus, dans lesquelles on marche si mal et sur lesquelles on marche si bien.

Allez voir, au Châtelet, les amours de Cendrillon et du Prince Charmant. C'est la réalisation de nos rêves enfantins, alors que nous lisions le bon Perrault et que, les yeux fermés, nous bâtissions ces palais merveilleux, resplendissants de lumières, ces grands châteaux fragiles où nous promenions tout ce monde idéal, ces charmantes fées dont notre jeune tête était peuplée et qui se penchaient sur nous avec tant de grâce. La pièce, telle que M. Hostein l'a montée est le dernier mot du décor; si les paroles ne sont pas le dernier mot de l'esprit. Mais n'importe, les yeux sont ravis et l'image du bon Perrault plane sur cette longue histoire et l'enchante. La poésie, oui, la vraie poésie, celle des

Digitized by Google

lointains souvenirs évoqués, revêt cette féerie d'un charme étrange que la prose des féeries du XIXe siècle est impuissante à ternir.

Rossi vient de partir, Rossi le tragédien, qui nous a fait tressaillir, une fois encore, de ces larges émotions que nous croyions éteintes. Il a joué *Hamlet*, *Othello*, aux Italiens, et le *Cid* à la Comédie-Française. Nul de nos comédiens n'a peut-être d'aussi grands défauts, mais nul aussi ne possède cette chaleur, cette émotion contagieuse qui soulèvent une salle électrisée des grandes colères du *Cid*, transportée des audaces de son mâle récit.

La tragédie a donc eu, elle aussi, ses beaux jours.

Il est de mode aujourd'hui de crier contre les féeries qui sont presque aussi vides que les petits journaux à un sou, qui naissent, qui meurent, qui viennent, qui s'en vont, ou qui durent. Mais où voit-on que la légèreté nuise au sérieux? Est-ce que les trois cents représentations de *la Biche au bois* ont empêché les cent représentations du *Lion amoureux*? Est-ce que les journaux sans lendemain ont arrêté la foudroyante réussite de la *Liberté*? Est-ce que même toutes ces publications, qu'on accuse à ce point, ont un seul instant retardé le vif et cordial succès de cette *Revue du XIXe siècle*, éprise des sévères beautés de l'art et de la pensée? Non. Ce vide d'idées, cette absence de forme, cette littérature marchande peuvent plaire un moment, mais on s'en dégoûte d'autant plus vite que l'abus en est plus grand. Tous les vains propos du jour, qui plaisent tant aux ennuyés, ne valent pas une brave idée qui fait battre le cœur d'un honnête homme.

Mais il n'y a plus qu'un théâtre à cette heure, c'est le théâtre de la guerre; on ne lit que les dépêches télégraphiques. On lira pourtant *les Romans qu'on ne finit pas*, d'Albéric Second, et *l'Affaire Clémenceau*, d'Alexandre Dumas fils. Et on relira *Denise*, un conte en vers d'Aurélien Scholl, un cousin d'Alfred de Musset. Je dirais que *Denise* est un petit chef-d'œuvre si M. Scholl n'était critique comme il est poëte et romancier.

AIMÉ DOLLFUS.

Digitized by Google

II

LA NOUVELLE ITALIE PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE

GALUPPI, MAMIANI, ROSMINI, GIOBERTI, FRANCHI, BERTINI, FERRARI, CONTI

Mme de Staël a vu l'Allemagne avec les yeux de William Schlegel et de Benjamin Constant; elle a critiqué la Révolution française avec une impatiente utopie et en fille aveugle de Necker: elle a regardé l'Italie du haut du Capitole, comme Chateaubriand a admiré la Grèce dans l'Eurotas. Elle parle de ces jardins de l'Italie où se répand l'arôme des fleurs, de ces villas où se répand la poésie du langage, de ce ciel qui se répand en étincelantes étoiles au-dessus des pins des Apennins, de ce bleu qui enchante les yeux, de ce calme qui pénètre les sens, de ces douces heures d'une nuit italienne, quand les arbres semblent des géants à la Véronèse, qui se balancent au souffle d'une brise à la Claude Lorrain, et s'écartèlent à leur cime d'une vaporeuse lumière à la Corrège: c'est l'instant où les voix du pays de Palestrina, de Rossi, de Salvator, s'accompagnent des sons de la mandoline, de la harpe, de la guitare, du luth, du théorbe, de la viole et du violon. Eh bien, s'écrie Corinne, tout cela c'est la mort!

Mme de Staël est morte, paix à Corinne. Corinne n'a pas entendu la musique de Verdi, elle n'a point lu les vers d'Ugo Foscolo, elle n'a point su que l'Italie allait à la conquête d'une philosophie comme gage de sa liberté, à la conquête d'une littérature comme gage de son génie. Non, l'Italie n'est point morte, avec des poëtes, des écrivains, des philosophes, comme Monti, Foscolo, Parini, Galuppi, Rosmini, Mamiani, Gioberti, Borghi, Ferrari, Brofferio, avec tous leurs élèves, leurs disciples, leurs enfants, leurs adeptes.

L'Italie philosophique est celle qui s'agite le plus. Depuis cinquante ans la France et l'Allemagne la mènent. Elle s'est d'abord éclairée de Kant, une des têtes les plus fortes qu'ait produites l'Europe depuis l'extinction des lumières. Kant résolut de terminer d'un seul coup la lutte sans cesse renaissante du dogmatisme et du scepticisme. Il a le premier formé le projet hardi de créer une science qui déterminât, à priori, la possibilité, les principes, les limites de toutes les connaissances. Cette science, qu'il a nommée criticisme, ou méthode du ju-

Digitized by Google

gement, Κριτικός, il l'a développée dans une langue très-antimusicale, que cependant les mélodieux Italiens ont comprise. Les premiers philosophes kantistes de l'Italie ont été Galuppi, Rosmini, Mamiani et Gioberti.

Galuppi s'inscrit en tête, dans l'ordre des dates, par sa *Critica della conoscenza*, publiée en 1819. Avec Descartes, il pense qu'il est impossible de nier la conscience. Avec Kant, il accepte la nécessité d'une critique de la connaissance, mais il ne veut pas qu'on doute de la valeur de la connaissance. Avec Thomas Reid, Dugald-Stewart, Royer-Collard, il se range à la perception immédiate des corps et de l'homme intérieur. Galuppi a développé son criterium dans une demi-douzaine d'ouvrages intitulés : *Saggio sulla critica della conoscenza*; *Elementi di filosofia; Lezioni di logicale metafisica* ; *Filosofia della volontà*. C'est l'éclectisme et la synthèse. Galuppi est le Victor Cousin de l'Italie.

Rosmini avait entendu Galuppi se demander : « Puis-je savoir quelque chose ? Que puis-je savoir ? » Rosmini se questionna à son tour sur les idées qui surgissent et résident dans notre esprit. Il écrivit à Rome sa *Nuovo saggio sull' origine delle idee*. Des connaissances humaines il fait tout un système qui est la souveraineté de l'entendement. Il admet l'idée de l'être infini, mais la réalité divine lui reste cachée. La forme est une idée immuable, la matière est le sentiment. Rosmini est le Fichte de l'Italie.

Mamiani veut trouver toute la science dans l'existence de Dieu. Il a expliqué son idéalisme transcendental et son identité absolue dans ses *Confessioni d'un metafisiro*, dans son *Ontologia*, dans ses *Dialogi di scienza prima*, dans son *Rinnovamento della filosofia italiana*. C'est le Schelling de l'Italie.

Gioberti en est le Hégel. Dans son *Introduction à l'étude de la Philosophie*, il dit que Dieu crée l'homme. Dans sa *Riforma catolica*, il ajoute que si Dieu crée l'homme, l'homme à son tour crée Dieu et le monde.

Voilà les quatre grands novateurs de la philosophie italienne. A leur suite immédiate Antonio Franchi, qui descend directement de Galuppi et procède de Kant dans sa *Philosophie des Ecoles italiennes*; de Fichte, dans sa *Philosophie du sentiment*. C'est Tommaseo, c'est Paganini le professeur de Pise, c'est Gustave de Cavour, le frère de l'illustre comte de Cavour, qui tous les trois sont disciples de Rosmini. C'est M. Bertinaria, qui poursuit l'œuvre de Mamiani. Ce sont MM. Vera, Spaventa, Morelli, tous trois professeurs et traducteurs de l'hégélianisme après Gioberti. C'est enfin M. Ferrari, plus hégélien que Hégel.

Je nommerai encore Mazzarella qui se demande si la science est possible, comme Galuppi s'était demandé : peut-on savoir quelque chose? Mazzarella est l'auteur d'une *Critica della scienza*. Benvenuti a produit un ouvrage sur l'expérience et la méthode rationnelle, la spéculation et la foi, intitulée *Saggi filosofici*. Baldassare Poli nomme sa philosophie *Empirique rationnelle*, parce qu'elle allie l'expérience à la raison. Tedeschi a professé à Catane l'éclectisme, comme Véra enseigne l'hégélianisme à Naples, comme Paganini est allé combattre à Pise le sensualisme et le panthéisme.

Je nommerai encore Bertini, qui a tracé l'*Idée d'une philosophie de la vie*. Turin l'a reçu comme professeur d'histoire de la philosophie. Et qui disait que Turin

Digitized by Google

n'avait pas d'école philosophique? L'abbé Lanzi a bien dit que le Piémont était presque la seule province de l'Italie qui n'eût pas d'école de peinture. « Cet art, murmure le bon abbé, cet art de la peinture, enfant d'une imagination tranquille, de la contemplation d'images agréables et douces, craint non-seulement le bruit, mais le voisinage des armes. Le Piémont par sa position est un pays guerrier, et s'il a le mérite d'avoir protégé dans le reste de l'Italie le repos nécessaire aux beaux-arts, il a eu le malheur de ne pouvoir jamais se donner le repos à lui-même. » — Les savants, qui ne manquent pas à Turin, ont calculé que Turin portait trente-quatre siècles sur la tête. Elle a des lettres de noblesse et d'antiquité dans Pline, dans Tite-Live, dans Strabon. Elle a vu passer dans ses murs Annibal qui marchait sur Rome; César qui allait vaincre les Gaules; Constantin qui allait soumettre Maxence sur un signe de la croix; Charlemagne quand il vint pour réunir la Lombardie à son incomparable empire; François Ier volant à Marignan, où il va tout gagner, et le même François Ier s'en revenant de Pavie, hélas, où il avait tout perdu, hors l'honneur; enfin Napoléon, ce nom légendaire et lumineux en Italie comme en Egypte. La philosophie de l'histoire a de quoi s'exercer à Turin.

Le tableau de la philosophie contemporaine en Italie est renfermé dans un livre de M. Auguste Conti, professeur à l'université de Pise, et ce livre vient d'être traduit en français par M. Ernest Naville, ancien professeur de philosophie à l'académie de Genève. Je rends grâces à M. Auguste Martin de m'avoir signalé, dans son excellent *Annuaire philosophique*, cette traduction de M. Naville, qui nous avait déjà donné une œuvre importante du signor Conti, *Il Campo-Santo di Pisa*. Ce nouvel ouvrage de M. Conti, *la Philosophie italienne contemporaine*, est un panorama des philosophes vivants ou morts dans la patrie de Dante, de Léonard, de Michel-Ange, de Machiavel, de Savonarole, de Galilée, de Salvator Rosa, d'Algarotti, de Filangieri, d'Alfieri, de Silvio Pellico, sans compter le Père Ventura.

C'est à l'amour que l'Italie dut son langage, aux arts qu'elle dut son génie; c'est à la philosophie qu'elle devra sa renaissance. La littérature et la poésie ont excité la philosophie au combat. Honneur aux poëtes!

Certaine foule préfère le vrai poëte au philosophe; un bon discours n'impressionnera jamais si profondément que des beaux vers. Les poëtes et les musiciens furent les premiers fondateurs des sociétés. Platon n'est venu qu'après eux, qui voulait les chasser de la république; c'est que Platon, qui veut chasser Homère, faisait les vers aussi mal que Cicéron, qui aurait dû chasser Virgile.

La poésie à venir, en Italie, ne sera plus ce que chante un vain cygne. Assez des bords fleuris de l'Arno, des bords majestueux du Tibre, des beaux rivages du Sébéthus; assez des rimes emmiellées de Cera et de Mazzoleni; assez de l'Anthologie de Brancia, qui est à la poésie italienne ce que les Leçons de Noël et Laplace sont à la littérature française. Les poëtes d'aujourd'hui n'auront plus seulement le délire pour un beau visage, ils ne raconteront plus seulement les peines légères de leur cœur inconsolable; ce ne seront plus les fades extravagances de Marini, les soupirs illusoires de Métastase. Cependant le Dante avait

Digitized by Google

ouvert un beau champ aux poëtes de l'Italie ; le lendemain de Dante, la grande poésie n'est plus. Déjà Pétrarque ne prend pas le même essor, il ne chante que les mouvements tristes et faibles de l'amour. Il devint le modèle de tous les poëtes lyriques de sa nation : les limites où il s'était renfermé, on les prescrivit au genre même des sonnets et des chansons; on ne crut pas qu'il fût permis de chanter autre chose que sa maîtresse, ni de la chanter autrement que n'avait fait l'amant de Laure. Le cavalier Marin abandonna l'école de Pétrarque; mais au lieu d'étendre la poésie, il en corrompit le goût. Chiabrera essaya vainement de monter la lyre italienne au ton de Pindare; il n'atteignit pas même à Pétrarque : le sonnet n'était plus un chant de triomphe.

Le théâtre seul avait de la grandeur et de l'originalité. Il n'est peut-être pas un sujet héroïque, offert par l'histoire, qui n'ait été saisi par les Italiens du XVI• et du XVII• siècle ; ils s'en emparèrent avant les Français. La *Fedra* de Bosca, la *Medea* de Galladea, la *Mariamne* de Dolce, la *Semiramide* de Manfredi, l'*Aristodemo* de Dottori, la *Cleopatra* de Spinello, l'*Edipo* d'Anguillara, ont inspiré Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire. La *Mérope* de Maffei a été la mère de la *Mérope* de Voltaire : aussi Voltaire a-t-il dédié sa *Mérope* à Maffei.

Il s'est fait dans les idées et les opinions des Italiens un changement merveilleux. Les Italiens du XIX• siècle ne se jettent plus dans l'océan platonique des ritournelles amoureuses; il n'y a plus dans tous les villages de ces gros recueils de chansons en l'honneur des tresses blondes, de l'angélique visage, du très-chaste et du très-suave regard de quelque Iris en l'air ; on n'est plus inondé de poëmes en rime octave sur la sorcellerie. La philosophie de l'entendement, de la raison, du sentiment, de la liberté, a changé tout cela. On a déjà eu Alfieri, Parini, Monti, Santoni, Foscolo, Leopardi. Leur lyre a pris le ton sévère de la philosophie, le ton sublime du patriotisme.

Le temps vient où il n'y aura pas que les sonnets et les ruines de l'Italie qui nous intéresseront. Le spectacle des arts ne tuera pas le spectacle de la société. On n'évoquera pas que des fantômes. M. de Lamartine n'aura plus de duel avec le général Pepe pour s'être écrié dans un alexandrin de Némésis :

> Je cherchais sur ton sol (pardonne, ombre romaine!)
> Des hommes et non pas de la poussière humaine.

Nous serons nous-mêmes des hommes qui voyageront en Italie, et non plus des somnambules. Turin n'aura plus, comme il y a trente ans, à s'affecter des spirituelles diatribes de Jules Janin. On reconnaîtra que Turin a une école de peinture, malgré Lanzi. On reconnaîtra que toute l'Italie a de nouvelles mœurs, de nouvelles richesses et de nouvelles gloires. On va juger des progrès de l'industrie en Angleterre, on va jouir des plaisirs de la société en France : on n'ira pas en Italie rien que pour y admirer les ruines et les arts.

Tous les progrès sont solidaires : l'élan régénérateur de l'Italie se fait sentir dans les diverses branches des sciences et de l'industrie, d'une extrémité à l'autre de ce pays si beau, qui renferme vingt millions d'âmes, comme dirait l'éclectique Galuppi. L'Europe est appelée à communiquer davantage avec la

Digitized by Google

jeune et laborieuse Italie. Il n'y a que la Grèce qui doive être nourrie au Prytanée des nations.

L'Italie des poëtes, des écrivains, des philosophes; l'Italie de Leopardi, de Pellico, de Foscolo, de Joseph Borghi et de Giusti, le Victor Hugo et le Béranger italiens; l'Italie de Colletta, qui en est le Michelet; l'Italie de Ferrari, qui en est le Louis Blanc; l'Italie des Rosmini et des Gioberti, dont l'action philosophique s'est si héroïquement manifestée dans l'histoire de 1848; cette Italie contemporaine n'est plus celle de Mme de Staël. Ce n'est plus la nuit, c'est le soleil. Ce n'est plus la mort, c'est la vie.

CHARLES COLIGNY.

III

La critique de l'autre siècle, celle de Fréron et celle de Laharpe garde encore sa valeur historique, mais elle nous semble ennuyeuse; elle avait beaucoup d'importance, mais point de vivacité. Celle d'aujourd'hui a d'autres caractères, d'autres allures, d'autre but; elle se produit sous l'aspect d'un art nouveau. L'ennui, ce fruit de son ancienne sécheresse, ne marche plus sur ses traces désormais éloquentes comme l'une des muses; sa démarche a répandu de l'attrait autour d'elle, et je sais telle critique dont on a envie de dire en la voyant passer : *Incessu patuit Dea*! Dans Théophile Gautier, par exemple, le disgracieux instrument disparaît entre les plis richement étoffés de sa draperie. Dans Sainte-Beuve, on la suit pour elle-même, moins désireux de connaître le poëme vers lequel nous guident sa voix, que d'admirer ses propres séductions. Chez Janin, les grâces de la prêtresse détournent l'attention des auditeurs du culte qu'elle voulait leur enseigner. Arsène Houssaye a dit lui-même : « Gautier, Thoré et moi, nous sommes des critiques expansifs; avant de parler de l'amour, nous aimons. » M. de Pontmartin qui ne vit pas cependant dans leur même cénacle, n'a pas voulu non plus imiter Laharpe; il n'a pas voulu que le goût français fût si exclusif. La critique de M. de Pontmartin, de qui je parle ici à propos d'un livre nouveau, *Entre Chien et Loup*, a été aussi la métamorphose de la production critique en une page qui vit par elle-même; au lieu de la page aride et de la discussion incolore, nous avons eu souvent, dans les *Causeries du Samedi*, une lecture animée, fine, narquoise, érudite en riant, érudite en frappant, composée avec toutes les précautions d'une comédie vivante.

Les critiques ex-professo n'ont jamais de finesse littéraire; c'est pourquoi maintenant nous les voulons auteurs, poëtes, et même fantaisistes. Ainsi après une « Causerie du samedi » M. de Pontmartin écrit *Entre Chien et Loup*, un

Digitized by Google

volume de fantaisies justement, de mélanges, de miscellanées, de promenades, de *tras los montes* et de zigzags à travers le monde, l'esprit, le cœur, les arts, les lettres, la physiologie et le plaisir. Il parcourt Paris en tous sens; tenez, voici qu'il passe au quartier Latin par une fin d'avril : « Toutes les poésies printanières du pays latin se ranimaient à la fois. Quelques heures auparavant, une légère ondée avait rafraîchi l'atmosphère, lustré les gazons, satiné la verdure des massifs et des pépinières, ravivé l'odeur pénétrante des arbustes et fait courir à travers ces végétations hâtives une surabondance de vie et de jeunesse. Çà et là, des percées lumineuses s'ouvraient sur les grilles du jardin, sur l'allée de l'Observatoire ou les maisons neuves de la rue de Fleurus. Sous la voûte des marronniers et des tilleuls, les obliques rayons du soleil couchant semaient une poussière d'or et illuminaient les lointains comme d'un reflet d'incendie. Un ciel doux, aux tons d'aquarelle, baigné dans la brume, lavé par la pluie, fouetté de petits nuages à franges irisées, envoyait un dernier sourire aux dômes du Panthéon et du Val-de-Grâce, dont les noires silhouettes se dessinaient sur un fond clair, comme une pensée triste se mêle à nos heures rapides de plaisir et de joie. »

Ne voilà-t-il pas du style charmant, et que nous sommes loin de M. de Laharpe! Mais le tableau de la Closerie des Lilas que veut peindre M. de Pontmartin sera moins vrai, car cette fois le peintre n'a pas voulu bien voir, du moins c'est autrefois qu'il a vu; la Closerie des Lilas n'en est plus à la Chaumière. M. de Pontmartin a peut-être eu peur d'y mettre les pieds, après Béranger qu'on y a couronné de fleurs par un beau soir de lilas blancs et de robes blanches. M. de Pontmartin a trop fait ce soir-là le gentilhomme littéraire, et il n'a pas consenti à se promener dans les closeries de la jeunesse, du rire et de l'amour, comme cet académicien sénateur qu'on revoit encore au boulevard Montparnasse, du côté de la Closerie des Lilas, cherchant avec volupté ce qu'a perdu Joseph Delorme.

J'envie les morts! disait Luther dans le cimetière de Worms. *Invideo quia quiescunt*. C'est avec des morts comme Luther qu'on peut envier d'être poëte et d'écrire des drames. La liberté de conscience est âgée déjà de trois siècles et trente-deux années; elle date de 1534 de J.-C. et porte le nom de Luther. C'est avec elle et avec Luther que M. Léon Halévy a composé un grand drame en cinq parties, publié en livre chez Michel Lévy.

Nous autres du XIXe siècle, nous sommes fiers de notre époque; nous vantons les progrès de notre liberté, les conquêtes de nos orateurs et de nos écrivains; c'est bien : sachons apprécier les athlètes de cœur et de talent. Mais quand on étudie l'histoire de l'esprit humain, si l'on considère combien nous avons marché avec lenteur depuis trois cents ans dans la carrière qui nous fut ouverte par le XVIe siècle, ce grand siècle d'émancipation, alors beaucoup de nos héros nous paraissent petits et beaucoup de nos luttes nous semblent mesquines.

Voyez d'un côté le pape Léon X et ses foudres brûlantes, François Ier et ses vaillants chevaliers, Henri VIII d'Angleterre, ce roi-bourreau, et Charles-Quint, cet empereur-soleil. De l'autre côté des combattants, un simple moine, Luther. Un

Digitized by Google

moine seul contre ces grands noms et ces grands tyrans réunis! un moine seul et plus grand que tous! il triomphe de tous! Il gagne et enlève l'alliance de François Ier; il étonne et paralyse Charles-Quint; il écrase de ses sarcasmes Henri VIII, et bientôt le roi d'Angleterre se fait l'imitateur du moine de Wittemberg. Quant au pape, le moine lui arrache ses revenus et la moitié de son empire. En Saxe, dans presque toute l'Allemagne, en Suède, en Angleterre, dans presque toute l'Europe du Nord, la loi du moine pénètre et la révolution s'accomplit : on proclame la liberté de conscience, l'affranchissement de l'esprit humain; on renverse une doctrine séculaire que Bossuet, plus tard, a essayé de percer avec ses serres d'aigle; mais le grand aigle, c'est Martin Luther. Une éloquence ardente, rapide, communicative comme un incendie, ce sont les armes de ce vainqueur. De plus, l'exemple, l'exemple donné avec une intrépide audace à la face de la terre. Sur la place de Wittemberg, une foule immense, chevaliers, docteurs, écoliers, bourgeois, paysans, se pressent autour d'un bûcher allumé : Que va-t-on brûler? les écrits du moine ou le moine? Non; cet homme debout sur un échafaud, c'est le moine qui brûle la bulle du pape.

C'est le premier acte de M. Léon Halévy. Luther a ouvert les couvents; par une des fenêtres du couvent des Augustines, à Wittemberg, on voit Luther brûler la bulle; une des jeunes religieuses, Catherine Bora, la plus fervente, remplie d'horreur, lance des imprécations contre l'impie. Colère du peuple; irruption dans le couvent. Luther paraît, tout est calmé; à sa vue Catherine tombe évanouie en s'écriant : « C'est le Dieu de mes songes! »

Au deuxième acte, Luther est dans sa cellule, au milieu de ses amis, dans les bras de son père et de sa mère; Luther, bon, simple, mais toujours enthousiaste dans sa mission. Son ami Mélanchthon, le doux et le pacifique, lui apprend qu'un orage gronde contre lui; l'orage vient du côté de Rome. Au troisième acte, Luther est à Worms; il répond de sa conduite devant la Diète assemblée et présidée par Charles-Quint, empereur d'Allemagne quand il n'est pas roi d'Espagne, roi des Pays-Bas et empereur des Indes. Intrigues dans la Diète pour perdre Luther et pour le sauver. Quatrième acte : suite des débats de la Diète; fermeté de Luther; il accuse et prêche sa doctrine, il ne veut pas se défendre. Il est mis au ban de l'empire. Pour échapper au poignard et au poison, il restera enfermé neuf mois, se nourrissant du livre de Dieu. Il va reparaître bientôt l'épée au poing, la cuirasse au dos, pour arrêter les insensés qui ravagent son pays en son nom. C'est le cinquième acte; l'église de Wittemberg est dévastée; le sang coule; qui l'arrêtera? Luther, sorti soudain de sa retraite. Là, dans cette église, en cet instant, une religieuse était venue prier pour Luther, qu'elle croyait perdu pour l'humanité; elle se précipite dans ses bras, et l'archevêque de Mayence, venu aussi pour protéger la maison de Dieu, leur donne la bénédiction nuptiale. Cette Catherine Bora est une création ravissante. Je citerai sa réplique au cardinal qui lui reproche son apostasie :

. . . . . Ne me maudissez pas!
Dans les réduits du cloître as-tu porté tes pas?

Digitized by Google

Évêques, cardinaux, dans les nuits solitaires,
Avez-vous du couvent pénétré les mystères?
Savez-vous que nos pleurs baignent nos saints bandeaux ?
Venez, venez le soir dans nos vivants tombeaux;
Près de l'autel glacé contemplez nos étreintes,
Et de chaque cellule interrogez les plaintes!
Vous osez me maudire! Ah, vous ne savez pas
Ce que la nuit du cloître enfante de combats,
Ni les rêves brûlants qu'une tête en délire
Dépose sur le marbre où notre flamme expire!

Et quand elle épanche son cœur sur le sein de Luther :

Souvent dans les réduits du cloître solitaire
Je murmurais les noms et d'épouse et de mère;
La prière et l'autel consolaient seuls mes jours;
Car prier, c'est aimer... et je priais toujours!

M. Léon Halevy nous est connu par ses traductions de Sophocle et d'Euripide. Avec Luther il s'attaque à un sujet digne de Shakspeare ; il y a mis l'humanité dans la poésie. Car si le *Cinna* de Corneille est le bréviaire des rois ; le théâtre de Shakspeare est le manuel du genre humain. J'aurais voulu voir Shakspeare écrire une vie de Jésus, une tragédie de Mahomet et un drame de Luther.

Shakspeare vient d'être traduit en français encore une fois, par M. Émile Montegut, le critique ordinaire des écrivains anglais et américains. Cette nouvelle traduction est publiée par la librairie Hachette, en livraisons illustrées à bon marché, avec un art charmant; grand format in-8o, à 2 colonnes. M. Montégut n'a pas voulu voir dans le grand Shakspeare tant de choses que tant d'autres ont cru entendre; il n'a pas trouvé de titres métaphysiques à donner à Othello, à Hamlet, à Macbeth, à Roméo et Juliette, il ne les a appelés ni amoureux, ni jaloux, ni tyrans ; c'est dans l'ordre des dates et dans la simplicité des titres qu'il a procédé. Il a fait comme notre premier traducteur de Shakspeare, comme Letourneur , il a commencé par le commencement, par la *Tempête*. Enfin il n'a pas fait de préface ; Shakspeare doit être content.

Les curieux et les bibliophiles ont leur livre en la *Petite Revue*, comme les lettres et les mondains de l'autre siècle eurent le leur dans la chronique de Bachaumont. La *Petite Revue*, qui en est ce matin à son tome Xe, annonce sur sa couverture qu'elle est rédigée par les anciens de la *Revue anecdotique*. Ce n'est pas tout à fait exact. La mère de la *Petite Revue*, la *Revue anecdotique*, naquit en 1855, sur la proposition de M. Lorédan Larchez, alors bibliothécaire à Sainte-Geneviève, et avec la collaboration de MM. Louis Lacour, ancien élève de l'école des Chartes; Édouard Goëp, du Ministère de l'Intérieur; Alfred Franklin, aujourd'hui de la bibliothèque Mazarine. Ces quatre messieurs écrivaient à cette époque dans l'*Abeille*, en compagnie de MM. Paul Lacroix, Méry, Banville, Jubinal, Coligny, Roger de Beauvoir, le baron de Mortemart, qui signait lord Wigmore. Mme Amet d'Abrantès, qui signait les Modes, Mme Anaïs Ségalas, Mme la comtesse Dash, et Mme Noémi Constant, qui signait Claude Vignon.

Digitized by Google

La *Revue anecdotique* donnait à sa dernière page une lilliputienne revue des théâtres, dont l'auteur anonyme était M. Louis Énault. Pendant quelques années, l'intéressante Revue alla bien ; puis bientôt elle cessa de paraître. Mais au bout de quelque temps, après avoir passé et trépassé dans les mains de MM. Poulet-Malassis et Baudelaire, elle s'est mise à prospérer de nouveau à la librairie Richelieu, que tient maître René Pincebourde, l'éditeur de la *Bibliothèque originale* et de la *Bibliothèque des curieux*. Aujourd'hui la *Petite Revue* ne compte plus de son ancienne rédaction que M. Lorédan Larchez, principal propriétaire de la *Revue anecdotique*, un bibliographe forcené, qui connaît toutes les anecdotes de la littérature et de la librairie françaises.

Les rédacteurs nouveaux de la *Petite Revue*, nous les nommerions bien, si nous le voulions, car plus d'une fois nous les avons reconnus à leur style ou à leurs indiscrétions ; nous ne serions pas loin de la vérité en citant, par exemple, MM. Albert de la Fizelière, Champfleury, Th. de Banville, Charles Coligny, Jules Claretie, Charles Joliet, Émile Daclin, et dom Pincebourde lui-même. A indiscret, messieurs, indiscret et demi.

Rien n'est plus dangereux que d'être connu d'un rédacteur de la *Petite Revue* ; vous y passerez tout entier, de profil, de trois quarts, de face, avec vos habits, vos gestes, vos habitudes, vos manies, car vous en avez ; vos bons mots, car vous en dites. Vous avez écrit autrefois, comme Victor Hugo, des lettres d'amour, de vertu, de jeunesse : la *Petite Revue* les réimprime à petit feu. Vous avez commis jadis un mauvais sonnet, même un bon ; la *Petite Revue* le réédite en caractères microscopiques pour être plus visibles. Elle vous explore, elle vous fouille, elle vous conseille, elle vous loue, elle vous taquine. Elle ne veut vous quitter que si vous n'êtes plus bon à rien pour elle. C'est votre servante, votre ombre et votre diable boiteux. Paganini croyait toujours être accompagné d'un esprit familier sous la forme quelquefois d'un chien, quelquefois sous la figure de Georges Harris ; Napoléon voyait un petit homme rouge la veille de chaque événement important ; Socrate avait un démon ; Henri Heine, quand il écrivait à sa table, voyait parfois une hôte mystérieux qui se tenait silencieusement derrière lui : Eh bien, votre esprit de Paganini, votre démon de Socrate, votre petit homme rouge de Napoléon, c'est la *Petite Revue*, votre chien de Paganini, c'est la *Petite Revue*. A Rome, on portait une hache devant le consul : la *Petite Revue* porte son indiscrétion derrière tous les consuls, les proconsuls, les héros, les demi-dieux, les célébrités, même les quarts de célébrités. Elle entre chez vous par la porte et par la fenêtre. Ce dixième volume, composé de dix numéros hebdomadaires qui vont de février à juin, est rempli d'anecdotes sur vous, sur moi, sur tous les autres ; on y donne des « intérieurs » d'écrivains, d'artistes et d'excentriques. C'est l'histoire littéraire en robe de chambre ou en vareuse.

X. DE VILLARCEAUX.

Digitized by Google

LE MONDE ET LE THÉATRE

On demandait à Fontenelle, quasi-centenaire, ce qu'il éprouvait : — Rien, répondit-il, si ce n'est une difficulté d'être.

— Quel mal avez-vous ? demandait-on à Méry. — Il répondait : — J'ai l'hiver.

Méry écrivait il y a deux ans :

« Je suis de la famille des aloès et des cactus, et le médecin de ces végétaux me conseille de me transporter bien loin de Paris. Quand je vois un palmier, il me semble qu'il me dit : Je crains l'hiver plus que toi, et si j'étends ici mes palmes, tu peux croiser les bras sans péril. »

Et il allait à Monaco pour revoir son vieil ami le soleil.

Aujourd'hui la nuit s'est faite pour son corps frileux; au lieu d'un palmier, c'est un saule — un saule-pleureur par ces jours de pluie.

Comme a dit Alphonse Royer sur la tombe du poëte marseillais, de l'Athénien de Paris : « Encore un de tombé parmi ces vaillants champions de la génération de 1830 ! Ceux des nôtres qui dorment couchés sous cette terre de deuil sont aujourd'hui plus nombreux que ceux qui la foulent. Parmi ces arbres verdoyants que de tombes aimées s'élèvent autour de nous, toutes mouillées de nos récentes larmes! Cher Méry, bien souvent nous avons cheminé ensemble sur cette poussière; aujourd'hui tu lui appartiens! Tu sais maintenant le mot suprême de la vie et de la mort, et le pourquoi de toutes choses. Adieu, mon vieil ami, ce n'est pas le front penché vers cette terre que désormais nous devrons te chercher, mais en élevant nos regards vers la sphère lumineuse où ton âme est remontée, pauvre exilée du ciel dont elle s'est toujours souvenue. Adieu, Méry! au nom de la génération qui s'en va, comme au nom de la génération qui arrive, encore une fois adieu! »

Et cette génération de 1830 a eu plus d'hommes qu'elle n'a créé d'œuvres.

Ce qui la caractérise trop bien, c'est l'improvisation brillante, et non le labeur sévère ; le caprice irréfléchi, et non la fantaisie étudiée du rêveur; l'étourderie avec tous ses hasards, et non le recueillement avec ses solennelles inspirations. On a écrit, peint et sculpté pour les yeux bien plus que pour l'âme. Et cependant

Digitized by Google

le rayon sacré était descendu sur la France; on s'était précipité avec une folle ardeur vers la colonne ardente; on se croyait à la veille de conquérir le monde et d'escalader le ciel; jamais, peut-être, armée si vaillante ne s'était montrée dans le monde des idées et des symboles : mais combien peu sont demeurés la bannière à la main avec l'ardeur de la jeunesse ou du génie! Toute l'histoire de ce généreux mouvement pourrait s'écrire avec quelques épitaphes.

Victor Hugo et Alexandre Dumasont peint le poëte et le prosateur — en vers et en prose. — Hugo, sacrifiant les enfants de son génie aux enfants de son amour, — livre ses poésies aux jeunes tapageurs.

Brûlez ou déchirez! Je serais moins clément,
Si c'était chez Méry, le poëte charmant,
Que Marseille la grecque, heureuse et noble ville,
Blonde fille d'Homère, a fait fils de Virgile.
Je vous dirais : « Enfants! ne touchez que des yeux
A ces vers qui demain s'envoleront aux cieux.
Ces papiers, c'est le nid, retraite caressée,
Où du poëte ailé rampe encor la pensée.
Oh! n'en approchez pas! car les vers nouveau-nés,
Au manuscrit natal encore emprisonnés,
Souffrent entre vos mains innocemment cruelles.
Vous leur blessez le pied, vous leur froissez les ailes;
Et, sans vous en douter, vous leur faites ces maux
Que les petits enfants font aux petits oiseaux. »

Dumas a écrit ceci :

« Méry sait tout, ou à peu près tout ce qu'on peut savoir : il connaît la Grèce comme Platon, Rome comme Vitruve; il parle latin comme Cicéron, italien comme Dante, anglais comme lord Palmerston.

» L'homme le plus spirituel a ses bons et mauvais jours, ses lourdeurs et ses allégements de cerveau; Méry n'est jamais fatigué, Méry n'est jamais à sec. Quand par hasard il ne parle pas, ce n'est point qu'il se repose, c'est tout simplement qu'il écoute; ce n'est point qu'il soit fatigué, c'est qu'il se tait. Voulez-vous que Méry parle? approchez la flamme de la mèche et mettez le feu à Méry. Méry partira. Laissez-le aller, ne l'arrêtez plus, et que la conversation soit à la morale, à la littérature, à la politique, aux voyages; qu'il soit question de Socrate ou de M. Cousin, d'Homère ou de M. Viennet, d'Hérodote ou de M. Cottu, vous aurez la plus merveilleuse improvisation que vous ayez jamais entendue.

» Il est savant comme l'était Nodier; il est poëte comme nous tous ensemble; il est paresseux comme Figaro, et spirituel... comme Méry. »

C'est Méry bien raconté. Cependant il fallait Méry pour raconter Méry, comme a dit Henri de Pène.

La littérature a fait cent fois le portrait de Méry : mais les arts ne garderont de lui qu'un très-beau buste par Ludovic Durand.

Digitized by Google

Vous parlerai-je de ses œuvres, — un feu d'artifice qui brûle encore, — des poëmes, des romans, des comédies; *Napoléon en Egypte* est un vrai poëme; *Héva*, un vrai roman; *le Sage et le Fou*, un vraie comédie.

Ce qui a manqué à Méry c'est un peu de bêtise pour consolider cet esprit trop esprit. — C'est l'histoire de Voisenon, de Rivavol, de Boufflers, de Chamfort.

Méry fut le plus merveilleux des improvisateurs. C'était de la féerie. C'était souvent de la poésie. La veille de la représentation de *Lucrèce* de Ponsard, on le mit « en loges » chez Mme de Girardin qui lui donna une heure pour faire le premier acte dans le style consacré. C'était impossible : il le fit. Le lendemain Ponsard lut cet acte dans la *Presse*, et y fut pris tout le premier. « Tiens ! dit-il à Ricourt : c'est donc toi qui as communiqué ce fragment de *Lucrèce ?* »

La dernière fois que j'ai vu Méry, — une intimité de trois semaines, — ce fut à Ems, l'an passé. C'était un philosophe; mais ce n'était déjà plus Méry.

Pourquoi ? Il ne joua pas une seule fois.

En revanche, il parlait du pays de Mignon — le ciel. — Qui le croirait ! nous passions des heures dans le *Salon de conversation* à parler de quoi ? de l'immortalité de l'âme !

Méry a écrit de merveilleux romans sur l'Inde qu'il n'a jamais vue. Il contait alors avec la même imagination le roman du ciel.

M. de Pontmartin, dans son livre de rêveur et d'humoriste qu'il intitule : *Entre chien et loup*, n'avait pas compté cette nouvelle étoile qui tombe du ciel des romantiques. Le ciel se fait bien sombre. M. de Pontmartin se promène *Entre chien et loup* sous les grands marronniers du Luxembourg. Écoutez-le; il fait parler éloquemment le présent et le passé :

— C'est au pied de cette statue que j'ai lu pour la première fois les *Odes et Ballades*. Où est Victor Hugo ? — Hors la France. — C'est sous ce marronnier que j'eus la primeur des *Méditations poétiques*. Où est Lamartine ? — A l'écart. — Dans cette allée, je voyais passer un jeune homme et un adolescent, blonds cheveux, taille élégante, tous deux poëtes, disait-on. L'un s'appelait Alfred de Vigny, l'autre Alfred de Musset. Où sont-ils ? — Morts. — Le soir, à l'heure où nous sommes, à la pâle clarté des étoiles, glissaient comme des ombres, dans la direction de la rue Notre-Dame-des-Champs, ceux en qui se personnifiaient alors la poésie, la peinture, la musique, la statuaire, les enthousiasmes, les espérances, les rêveries de notre jeunesse... Charles Dovalle, Fontaney, Feuchères, Hippolyte Monpou, Rabbe, Farcy, Bocage... — Morts et oubliés. — Chenavard, les deux Deschamps, Louis Boulanger... Où sont-ils ? — Nodier, Eugène Delacroix, Scheffer, Bonington, Decamps... — Morts. — Ils allaient chez les Dévéria... — Défunts. — Un jour on me montra, sur cette terrasse, près de ce kiosque où on lisait les journaux, un homme de haute taille, aux cheveux crépus, aux lèvres épaisses, aux larges épaules, aux yeux rayonnants de verve et de

Digitized by Google

vie : c'était Alexandre Dumas : il venait de donner *Henri III*, et il allait faire jouer *Christine*. — A présent, il fait des conférences publiques où il prouve que Talma et Shakspeare, Kean et Schiller, Jules César et Napoléon, Franklin et Gutenberg, Fulton et Christophe Colomb, le Dante et Michel-Ange n'auraient pas été inventés sans lui... — Un autre jour, près de ce bassin, je liais connaissance avec un jeune et vaillant causeur, qui commençait à faire une révolution dans le roman et le feuilleton dramatique : son front, son regard, sa bouche, tout souriait; il citait Horace entre deux bons mots; il avait le bon sens et la fantaisie, la malice et le charme, la gaieté et le sentiment, la grâce et la force; son imagination et sa plume couraient sans cesse de l'idée au rêve, du fruit à la fleur, de la vérité piquante au paradoxe étincelant, et éparpillaient en chemin, comme les fées, des diamants et des perles; il y avait, dans cet esprit, du papillon et de l'abeille... Il me semble que je le vois, que je l'entends encore... — Les galeries de l'Odéon! c'est là qu'un libraire au teint jaune, le sieur Masgana, nous vendait pour cinq sous le *Tartufe* de Molière et le *Charles IX* de Chénier, les premiers in-32 qui se soient vus; moyennant quoi, nous pensions donner du fil à retordre au ministère Villèle... Sous cet arceau qui touche à la porte des acteurs, ont passé devant moi Charles Kemble, miss Smithson, la grande Georges, la petite Anaïs, Balzac. — Des spectres! — A cette grille que vous apercevez là-bas et qui ouvre sur la rue de Fleurus, il existait un manége, tenu par le beau Larive, fils d'un tragédien qui eut quelques années de règne avant Talma, après Lekain. Je prenais ma leçon, raide comme un pieu sur une selle à la française, quand on apprit la mort de Talma : — « Il avait toujours été inférieur à mon père, » cria Larive; et ce phénomène de piété filiale produisit sur moi un tel effet, que je tombai lourdement sur le sable... — Vous vous rappelez qu'il y avait dans cette maison un pair de France. — Il n'y a plus de pairs. — Le second était occupé par un officier des gardes du corps... — Il n'y a plus de gardes du corps... — Le troisième par un lecteur du roi... — Il n'y a plus de roi. — Le quatrième par un directeur de la loterie... — Il n'y a plus de loterie. — Et le cinquième par un poëte et une grisette... — Il n'y a plus ni grisettes ni poëtes.

— Bonsoir, mon ami, je reste ici... — Grand Dieu! et pourquoi faire? — Pour voir passer une âme... — Une âme! et laquelle? — L'âme du vieux Paris, de mon Paris à moi, pour qui le nouveau n'existe pas. Croyez-vous donc que les villes n'ont pas des âmes comme les hommes? Le vieux Paris a une âme; je la connais, je l'aime : je suis une des parcelles de ce grand tout, un des atomes perdus dans cet infini. Elle a été ce que j'ai vu, elle a possédé ce que j'ai perdu, elle regrette ce que je pleure. Toutes les nuits, elle part du beffroi de la vieille cathédrale et traverse le Paris nocturne, regardant à droite et à gauche ce qu'on lui ôte et ce qu'on lui rend... Tenez, là-bas... Ne l'entendez-vous pas qui gémit sous le marteau des démolisseurs? — Mais non, c'est le battoir d'une blanchisseuse attardée... — Ce tintement lointain, c'est le glas funèbre de nos poésies et de nos amours. — Non, c'est l'horloge de Saint-Germain-l'Auxerrois qui répond à celle de l'Institut. — Écoutez cette plainte, ce sanglot qui nous arrive à travers la distance! — C'est le cri de l'oiseau de nuit

Digitized by Google

qui plane sur le Louvre. — Qu'ont-ils fait, disait-il, de la rue du Doyenné, où ces Théophile Gautier, Édouard Ourliac, Marilhat, Arsène Houssaye, Gérard de Nerval, avaient installé en permanence un rayon de leur soleil ? — Hum ! de vrais coupe-gorges ! — Ah ! les coupe-gorges les plus redoutables ne sont pas ceux qui en portent l'étiquette !... Et les galeries de bois, si vivantes, si originales, si fantaisistes, le cerveau de Paris ?... — Oui, un cerveau fêlé comme le vôtre ! Osez-vous bien regretter ce bouge où toute l'Europe apportait la boue de ses souliers et de ses appétits, où une honnête femme ne pouvait passer, même en plein jour, où la luxure coudoyait le vice et piétinait dans l'ordure ? Des étalages de libraires et des cohues de courtisanes ! La prostitution de la chair et celle de l'esprit ! — C'est vrai, mais au moins ces malheureuses, parquées et traquées par la police, n'affichaient pas la prétention d'être une puissance sociale et mondaine ! Nous n'avions pas la crainte de voir nos femmes, nos filles et nos sœurs entraînées par une tentation bizarre ou obligés de lutter contre ces indignes rivales, copier leurs modes, acheter leurs nippes, visiter leur luxe, singer leurs allures, imiter leur jargon, feuilleter leur vocabulaire ! Elles n'avaient pas, ces créatures, un chiffre dans tous les budgets, un œil dans tous les salons, une griffe dans tous les journaux, un pied dans tous les ménages, un doigt sur tous les verrous, un ressort dans tous les coffres, un mot dans toutes les énigmes, une clef dans toutes les serrures !... Ces libraires, Ladvocat, Urbain Canel, Dauriac, se ruinaient pour la gloire au bénéfice de leurs auteurs et de leur public ! Ce qu'ils publiaient, ce n'étaient pas les *Mémoires d'une femme de chambre* ou d'une *Biche anglaise*, *les Voleuses d'amour*, *les Nuits de Jane*, *les Demoiselles de magasin*, avec vignettes assorties : c'était Châteaubriand, Villemain, Gœthe, Walter Scott, Barante, Victor Hugo, Lamartine, Casimir Delavigne, Guizot, Cousin, Jouffroy, Augustin Thierry !... — Vous rêvez tout éveillé, et vous me dites des sornettes à dormir debout... — Et les maisons de jeu, le 113, la roulette, la rouge et la noire, les regrettez-vous, par hasard ? — Je préférerai toujours, dans la part faite aux vices des grandes villes et aux perversités humaines, l'estampillé au clandestin, l'officiel à l'apocryphe. Qui dit estampille dit surveillance : il n'y a plus de tripots où l'on joue ; il y a des salons où l'on triche. Le démon du jeu avait un enfer spécial et un costume réglementaire : on savait à quoi s'en tenir ; aujourd'hui il se déguise en dandy, en agioteur, en marquis, en diplomate, en banquier, en prince : il ressemble à tout le monde, et il circule dans la meilleure compagnie... — Assez ! assez ! vous êtes plus halluciné que je ne le croyais... Tenez, je vais enfin vous faire rougir de toutes ces injustices que vous commettez en rêve... Voilà le Théâtre-Français... Vous souvient-il de ce qu'il était il y a quarante ans ? Ces abords impossibles, ces ruelles tortueuses, ce manque d'air, d'espace et de perspective, cette hideuse rue du Rempart, ces maisons tarées, ces portes lépreuses, cette galerie noire... Maintenant, regardez... cette façade majestueuse, ces colonnes élégantes, cette place spacieuse, pleine d'air et de soleil, ces arbres transplantés tout exprès pour embellir de leur voisinage la maison, que dis-je ? le palais de Corneille et de Molière !... Vous avez raison... Pardonnez aux folies d'un maniaque... Et... dites-moi... sans doute,

Digitized by Google

l'art dramatique est au niveau de ces progrès matériels, de ces nouvelles magnificences ?... Le dieu est digne du temple ? Corneille et Racine, si bien logés, on les joue ?... — Jamais. — Molière si splendidement restauré ?... — Mal. — La tragédie ?... — Morte. — Le drame historique ?...— Mort.— La comédie ?... Malade. »

Que dites-vous du passé ? Que pensez-vous du présent ? Que dira Aristote ?

Quand il pleut, je prends pour me distraire le Dictionnaire de M. Littré. Ce n'est pas tout à fait le dictionnaire de l'Académie. En effet, si je comprends bien le sens du profond linguiste, l'Académie française, dont M. Littré a brigué les honneurs, chargée de maintenir dans notre pays le règne du goût (un Dieu qui n'a plus d'autels), qui l'a formée ? quel en est le principe ? la cause ? *Pas d'autre*, selon M. Littré, que l'*organisation animale*, et, comme il dit, les *instincts abstraits !* En sorte que la définition de l'Académie française, conformément aux doctrines de M. Littré, pourrait être celle-ci : l'Académie française est la société de quarante *animaux mammifères*, de l'ordre des primates, famille des bimanes, réunis en vertu de l'*organisation animale* et des *instincts altruistes*, à la fin de s'occuper de belles-lettres !

A quoi l'Académie pourra répondre à M. Littré :

Le dictionnaire de M. Littré est un Manuel de l'ordre des positivistes, famille des philosophes, rédigé en vertu d'Auguste Comte, de Saint-Simon et de M. Littré, à la fin de ne plus s'occuper de l'Académie.

Hier, j'étais à la présentation d'un historien célèbre chez Mme la princesse de*** qui l'accueillit avec toute sa grâce spirituelle.

— C'est un vrai historien, celui-là, dit en passant un des quarante.

— Oui, dit la princesse, mais ce n'est pas un historien vrai. Et puisque je sais votre titre, monsieur, permettez-moi de ne pas croire un mot de tout ce que vous me direz.

— Toujours spirituelle ! dit l'historien.

— Voyez-vous, dit la princesse. C'est le commencement.

— Je vous jure, madame, que je n'ai appris à parler que par la bouche de la vérité.

— La vérité ? J'ai vu hier sa statue : elle ne parle pas.

Et ainsi, de mot en mot, on arriva jusqu'à parler latin. L'un des quarante, pour donner raison à la princesse, dit qu'en effet rien n'était vrai, depuis Orphée qui n'a jamais existé.

Offenbach s'indigna :

— Comment ! Orphée n'a jamais existé ?

— Savez-vous le latin, M. Offenbach ? Lisez Cicéron. Ne soutient-il pas cette thèse que le poëme publié sous le nom d'Orphée est de Cercops. *Orpheum Poëtam docet Aristoteles nunquam fuisse, et orphicum carmen Pythagorei ferunt cujusdam fuisse Cercopis.*

— C'est bien, dit Offenbach, mais le même Aristote n'a pas écrit un mot des

Digitized by Google

bêtises qu'on lui attribue. C'est l'œuvre de Lucrèce que je traduirai un soir au tribunal des Variétés. Ce n'est pas Aristote qui eût dit « l'art d'Offenbach est l'imitation de la nature.

Où commence, où finit l'histoire? Qu'est-ce que l'histoire! Graves questions si on lit le *Moniteur de Monaco.*

Le journal officiel de sa principauté conte ainsi la rencontre de deux souverains :

Le voyage d'Honoré V fut marqué par un incident dont les journaux de l'époque et divers historiens ont parlé avec plus ou moins d'exactitude. C'était le Ier mars, vers onze heures du soir; le prince voyageant avec sa suite, venait de dépasser Cannes, lorsque le courrier voit tout à coup sur lui des gens armés qui l'arrêtent et lui demandent le nom de son maître. Bientôt un personnage qui paraissait être le chef de la troupe, s'avance vers la voiture du prince et le prie de descendre. Honoré ne comprenant rien à cette mystérieuse attaque, refusait de se rendre à cette étrange invitation; alors le même personnage se rapprocha de la voiture et se découvrant : « Prince, dit-il à voix basse, l'Empereur vient de débarquer; il est là et désire vous entretenir.

« Honoré venait de reconnaître le général Cambronne, un des officiers fidèles qui avaient suivi Napoléon à l'île d'Elbe. Guidé par le général, le Prince traverse un bois d'Olivers, et se trouve en présence de celui que l'Europe croyait abattu sans retour : l'Empereur était assis près d'un feu de bivouac dont la flamme éclairait son front pensif. — « Ah! vous voilà, dit-il gaiement, en apercevant le Prince; vous allez trôner à Monaco! Moi, je vais aux Tuileries! » L'entretien se prolongea, car on se rappelle que le Prince Honoré, attaché successivement à Murat, au roi Joseph, et, en dernier lieu à l'Impératrice Joséphine en qualité de grand écuyer, avait vécu dans l'intimité de la famille impériale. C'est alors que le Prince reçut de l'Empereur l'explication de cette étrange et mystérieuse aventure, et de cette rencontre non moins surprenante. Napoléon venait de quitter secrètement l'île d'Elbe, et évitant la place d'Antibes sur laquelle il n'osait pas compter, il s'était fait débarquer sur un point solitaire de la côte, en deça de cette ville; craignant que les voyageurs venant de Cannes ne répandissent la nouvelle de sa présence, il avait donné ordre de faire bonne garde et de les arrêter. C'est ainsi que le prince Honoré dut différer son départ de quelques heures. Napoleon lui ayant souhaité bonne chance, continua son chemin, courant où sa destinée l'appelait; le lendemain, de bonne heure, la route fut ouverte au Prince, qui se dirigea vers Monaco où il avait hâte d'arriver. »

« Cent jours après, à Monaco, Honoré V ceignait sur sa tête la couronne de ses ancêtres, tandis que l'héroïque Empereur, qui avait rempli le monde du bruit de sa renommée, reprenait le chemin de l'exil, et cette fois pour aller mourir loin de la France, qu'il avait toujours aimée, à Sainte-Hélène. Dans cette île déserte entrent avec lui le désenchantement et d'amers regrets; sur le rocher de Monaco ce sont des prières et des actions de grâce qui s'élèvent vers le trône de la souveraine et divine puissance. La France a perdu son conquérant;

Digitized by Google

la Principauté de Monaco a eu l'honneur de restaurer l'illustre maison de ses pères !...

Il n'y a pas un mot à ajouter après le point d'admiration du journal officiel de Monaco, qui est d'ailleurs un journal aussi bien fait qu'un journal de Paris.

Paradoxes tombés du manteau de la cheminée de M. Émile de Girardin, que domine un portrait de Descartes :

Si long que soit le temps où vous ne l'avez vu, il n'est personne comme un créancier pour reprendre la conversation avec vous, juste au point où il l'avait laissée.

Partout l'égoïste ne laisse d'autre trace que celle de ses pas.

Notre avocat n'est jamais aussi bon que notre cause.

Sur la scène du monde, la franchise est le seul rôle qu'on sache toujours sans avoir besoin de l'apprendre et sans craindre de l'oublier.

Il n'est fête si joyeuse où les invités n'apportent dans leur propre cœur la meilleure part de la gaîté qu'ils y trouvent.

L'homme qui reconnaît son erreur, comme celui qui voit son ombre, est bien près de découvrir la lumière.

Si parfois on est plus indulgent pour la médiocrité que pour le talent, c'est que la première endort la critique et que le second éveille l'envie.

Reconnaître le mérite de ses rivaux c'est honorer son triomphe ou sa défaite.

La calomnie garde rancune aux honnêtes gens qui la foulent aux pieds; on dirait qu'elle conserve, ainsi que la boue, la trace de leurs pas.

Bien des gens feignent d'ignorer leur position afin que l'on ne croye point qu'ils la supportent.

Il semble que l'on diminue une faute en abrégeant le temps mis à la commettre.

Une finesse maladroite, loin de cacher nos intentions, les met en relief, c'est un vêtement trempé d'eau qui voile le corps mais accuse les formes.

La beauté et la laideur disparaissent également sous les rides de la vieillesse; l'une s'y perd, l'autre s'y cache.

En fait d'écus et d'années l'avare et la vieille coquette ne nous font jamais leur compte juste.

Digitized by Google

Il semble à l'envieux que ce qu'on accorde de mérite aux autres est retranché du *sien*.

N'en déplaise à M. de Talleyrand, *la parole fut donnée* à nombre d'auteurs moins pour *déguiser leurs pensées* que pour se dispenser d'en avoir.

Les flatteurs qui ne nous résistent jamais sont les pierres roulantes du chemin de la vie; qui s'appuye sur eux tombe.

Pour les gens du monde les fêtes ne sont pas toujours des raisons d'être joyeux, mais des occasions pour le paraître.

Si l'âme était visible ainsi que le corps, les changements que les ans nous apportent la rendraient plus méconnaissable encore.

L'abbé Coquereau dînait hier dans une grande maison. A neuf heures et demie on devait danser; les femmes arrivèrent par joyeux groupes, décolletées, — décolletées, — décolletées comme des femmes du monde.

— Adieu, madame, dit l'évêque à la maîtresse de la maison, je suis mis à la porte par les épaules.

— Oui, dit Mme de R.. — mais un saint homme comme vous doit toujours être retenu par les saints.

Mme la princesse *** dit souvent des mots qui emportent la pièce, quoiqu'elle soit la meilleure et la plus gracieuse des princesses.

Un sénateur qui voulait poser pour le désintéressement (30,000 fr. par an) affirmait devant elle que si le *Moniteur* ne lui donnait pas raison, il donnerait sa démission.

— Non! lui dit la princesse, vous ne donnerez pas votre démission.

— Et pourquoi donc, princesse?

— Pourquoi? pour trente mille raisons.

Le beau langage à la mode de 1864 n'est pas d'invention nouvelle. Sous la république, on s'esbignait déjà avec toute la grace française. Je trouve, dans le *Père Duchesne*! cette conversation peut-être un peu familière entre un ministre et un citoyen qui voulait servir la république avec stoïcisme :

« Le citoyen Brutus se présente à la porte du ministre de la guerre. Il était suivi d'un énorme chien, qui avait un peu meilleure mine que le maître. Il s'adresse au concierge : Dis donc, portier, ous'qu'est l'*minisse?* — Citoyen, il donne audience. — Mène-moi-z-y. — Citoyen, attendez votre tour. — Mène-moi-z-y, j'te dis; allons, lève la guigne, et plus vite que ça. — Citoyen, vous ne pouvez pas entrer avec votre chien. — Mon chien, respecte-le : viens, mon chien.» Le portier est obligé de l'introduire. « Citoyen, voilà le ministre. — Qui? c'pékin là-bas, en habit bleu? Laisse faire, j'vas l'y parler. » Il traverse la foule,

Digitized by Google

arrive au ministre, lui frappe sur l'épaule. « Bonjour, *minisse*, bonjour, mon homme. » Le ministre étonné : « Citoyen, qu'y a-t-il pour votre service? — J'vas te dire : j'étions hier avec les amis au café Virginie, rue Maubuée : j'étions à repiquer les légumes, à pomper l'Argenteuil, v'là qu'il a circulé un bruit... — Quel est ce bruit? — On a dit q't'allais d'mander ta *diminution*. — Ma démission. — Ah! oui, oui, c'est ça. Ecoute : avant d't'esbigner du ministère, faut commettre une belle action; fiche-moi une place, hein! ça va-t-il? — Mais encore, quelle place? — Bah! tu sais ben mieux c'que c'es qu'une place que moi. — Que savez-vous faire? — Moi, vois-tu, j'n'y vas pas par trente-six chemins; je n'sais q'ça, et qu'ça et queuq'autres choses pareilles. — Cela n'est pas très-clair. — Tiens, fait une chose, fiche-moi dans les chapeaux bordés. — Vous voulez être général? — Pourquoi pas, comme un autre. — Impossible, le tableau est complet. — Bah! q't'es bête pour un *minisse*, tu n'as guère é l'fil; une légume de plus ou de moins sur la quantité, ça ne parait pas. — Impossible, vous dis-je. — Eh ben, écoute, si tu n'peux pas m'faire général, fiche-moi... à l'hôpital... là... queuq'chose d'honnête. — Mais encore?.. — (Le chien aboie). Tais-toi, tais-toi; j'te dis, assez causé, laisse parler le *minisse*... Parle, *minisse*, parle, mon homme, j't'écoute. — Encore, citoyen, pour être placé dans un hôpital, savez-vous la médecine, la chirurgie? — Pardine, faut-il pas être ben malin pour tuer des gens qui sont malades? — Ecoutez, si vous ne savez rien, je ne puis vous donner une place. — Ah ça! dis donc, v'là q'tu commences à m'scier, avec ton savoir : j'vois ben qu'la révolution n'a pas été faite pour les amis. Ous'qu'est mon fusil! »

Mme *** — qui porte un nom illustré par un moraliste — une savantasse, qui croit découvrir les beautés d'Homère, est encore courtisée malgré ses quarante hivers. L'autre soir, un de ses galants, un jouvenceau d'esprit, la trouve déchiffrant l'Iliade. Il courtise, il supplie, il insiste, Madame résiste.

Madame ne lui parle que du siége de Troie.

— Eh quoi, lui dit le jeune diable à quatre, Troie s'est rendue au bout de dix ans, et vous vous défendez encore après quarante!

Lirez vous les *Nouveaux Mémoires d'un bourgeois de Paris!* Le bourgeois né malin qui n'a vécu que dans des coulisses du monde et du théâtre. Henri de Pène a très-bien dit : « Le docteur Véron est toujours de l'autre côté du rideau, et c'est ce qui donne à ses mémoires leur attrait de curiosité. Il connaît le vestiaire des héros et la petite loge des héroïnes.

Il abondera, par exemple, en anecdotes dans ce goût-ci, dont pas un bourgeois, j'en réponds, n'aurait la pareille dans son sac.

Il s'agit d'un célèbre homme de guerre et de gouvernement de notre siècle, le maréchal Bugeaud. Cela commence en portrait et finit par un tableau de genre :

» Je vois encore ces yeux clairs, ce regard-porte-foudre, et ce teint basané où

Digitized by Google

la vie et le sang pétillaient tantôt dans la joie, tantôt dans la colère. Il était, tour à tour, superbe et bon enfant.

» C'était un gai causeur, un caractère aimable, empressé auprès des dames. Il avait beaucoup vécu à Périgueux avec M. Romieu, préfet de la Dordogne, et, tout sérieux qu'était le maréchal, il passait volontiers à son préfet ses saillies souvent trop vives et sa bonne humeur qui, d'ordinaire, était un peu leste.

» Un soir qu'ils avaient dîné chez les Frères-Provençaux, le général Bugeaud se laissa conduire à la répétition d'un nouveau ballet, *la Révolte au Sérail*. Cette aimable émeute avait pour ses chefs légitimes les premiers et les plus charmants sujets de la danse : Mlles Noblet, Fitzjames, Pauline Leroux, Duvernay. Ces nombreux bataillons en maillots et en jupons courts, armés de légers fusils, faisaient la charge en douze temps et exécutaient les manœuvres les plus gracieuses et les plus compliquées.

» Pensez donc à l'ébahissement du général, lorsqu'il vit répandue en ce Champ-de-Mars, si nouveau pour lui, cette armée coiffée de casques élégants : Mlle Taglioni avait été nommée, par droit de conquête et par droit de naissance, au commandement en chef de ces jolis bataillons de danseuses. Soudain, voici le général Taglioni qui présente au général Bugeaud, son camarade, la proposition de lui déléguer le commandement de toutes ses forces. Le général Bugeaud, content de cet honneur inespéré, l'accepte, et, d'une voix brève, il commande et dirige une suite d'évolutions à faire envie à la compagnie Charlet, de la garde nationale. Il n'y eut pas dans les rangs pressés de ces jeunes coryphées une seule hésitation. Le *Portez arme* ! fut admirable et le défilé splendide. On ne vit jamais dans une main plus forte une plus légère épée, et le général Bugeaud, la remettant au général Taglioni : — Madame, lui dit-il, je vous rends les armes. »

Il y a beaucoup de pages de ce goût-là dans le nouveau volume de M. Véron.

Au foyer de l'Opéra, deux danseuses essayaient leurs jambes devant une psyché et devant un secrétaire d'ambassade. Une des danseuses perd son soulier, et tout de suite voilà l'autre qui le chausse sans efforts par-dessus le sien. Et ainsi chaussée, elle montra son pied à la psyché, au secrétaire d'ambassade, et à la danseuse son amie intime.

La Terpsichore déchaussée trouva une vengeance toute prête.

Elle se mit à rire et montra trente-deux dents, trente-deux perles, à la psyché, au secrétaire d'ambassade et à la danseuse son amie intime, qui avait trente-deux dents gâtées, pas une de moins.

On se rappelle les pages de George Sand : *Mlle Mars et Mme Dorval*. Je les relis avec surprise à cause des prédictions, car la seconde vue m'amuse toujours. La seconde vue, c'est l'œil du génie.

Le génie sait si bien rendre hommage au génie, et il entrevoit si soudainement la vérité, que Mlle Mars a justifié la prédiction de Mme George Sand. La

Digitized by Google

grande comédienne est morte dans toute sa renommée. Son diadème n'a pas chancelé sur son front immortel, et la mort même n'a pas osé y toucher. Elle est restée la grande Mars, sans que Mme Dorval et Mlle Rachel en fussent un seul instant jalouses. Quand expira Mlle Mars, elle n'emporta pas la tragédie avec elle dans un pli de sa robe : le soir même de sa mort, Mlle Rachel reprit la tunique et le bandeau de Corneille et de Racine. Rachel est morte, et Phèdre semble être morte avec elle, comme Kitty Bell et Marion Delorme avec Mme Dorval. Des quatre grandes comédiennes françaises du XIXe siècle, il ne reste plus aujourd'hui que Mlle Déjazet, cet éternel chérubin que George Sand trouve si plein de gentillesse dans cette fameuse soirée de 1833. Quels beaux souvenirs ! *Le Mariage de Figaro* joué par Mars, Dorval, Déjazet, et critiqué par George Sand !

Nadar opère lui-même avec son collaborateur ordinaire : le soleil. Il ne se contente pas des portraits *au Soleil*, il fait des portraits à la plume. Voyez celui d'Alexandre Dumas qu'il a accroché dans son journal vert d'eau :

Six pieds tout à l'heure, en buste moins qu'en jambes. — Elles sont d'un dessin merveilleux, et il aime les montrer.

Un cou de proconsul. — Le teint bistré clair. — Le nez fin. — L'oreille microscopique. — L'œil bleu. — Les lèvres lippues, à la façon de Mésopotamie, pleines de méandres.

De cet ensemble, une irradiation magnétique, des effluves irrésistibles de bienveillance et de cordialité.

Passionné par tempérament, rusé par instinct, dupe par vanité, bon de cœur, faible de raison, imprévoyant de caractère, Antony pour l'amour, presque Richard pour l'ambition, ce ne sera jamais Sentinelli pour la vengeance.

Superstitieux quand il pense, religieux quand il écrit, sceptique quand il parle.

Nègre d'origine et Français de naissance, il est léger même dans ses plus fougueuses ardeurs.

L'être le moins logicien qui soit, le plus anti-musical que je connaisse (comme tous les prosodistes : Hugo, Gautier, Banville).

Menteur en sa qualité de voyageur, avide en sa qualité de voyageur, avide en sa qualité d'artiste, généreux comme un poëte.

Trop libéral en amitié, trop despote en amour : vain comme une femme, ferme comme un homme, absorbant comme Dieu.

Fort comme la terre, laborieux comme le travail, inépuisé et inépuisable, oubliant le mal qu'on lui a fait : le cœur d'un enfant avec le cerveau d'un homme de génie et le torse de l'Hercule Farnèse.

Ce portrait vivant est dédié à Alexandre Dumas fils. J'attends le portrait de celui-ci dédié à celui-là.

Nadar *pinxit* a peint au soleil la tête de Ponsard, que publie aujourd'hui la *Revue du XIXe siècle*. Le poëte de Charlotte Corday est pris en pleine lumière de l'esprit.

L'Opéra-Comique a donné deux pièces nouvelles : *la Colombe*, un adorable roucoulement de Gounod, et *Zilda*, une gaieté allemande de Flottow.

Digitized by Google

Rossini disait à Flottow : « De tous les musiques allemandes, la vôtre est celle que j'aime la mieux, parce que ce n'est pas de la musique allemande. »

C'est de la musique française faite par un allemand.

Voilà donc enfin l'été sans grêle et sans glace. Nous avons eu un printemps frappé. Aurons-nous un automne doré? Toute la bohême des peintres a fui Paris avant la distribution des récompenses. Elle est allée à Fontainebleau chercher des tableaux vivants.

« Que font-ils là-bas, demandait hier Diaz à Ziem (un voisin de Rosa Bonheur).

— Ce qu'ils font, répondit le très-spirituel Vénitien de Paris, ils fument tous leurs cigares ou leurs pipes d'après nature. »

Théodore de Banville a eu l'autre soir un très-vif et très-franc succès au Théâtre français, avec une comédie où l'on rit et où l'on pleure — en prose et en vers, — *Gringoire*, un petit chef-d'œuvre où Louis XI apparait sculpté en bronze par une main savante et fière.

Il y a pourtant un contre-sens dans cette comédie. Gringoire est le frère de la Mignon de Goëthe: or la Mignon ne respirait pas comme Gringoire la fumée des tournebroches. — Un peu trop de poulardes dans l'horizon de l'idéal. — Voyez-vous d'ici Désaugiers aspirant au ciel!

Dernière nouvelle. — Aurélien Scholl part pour Ems, armé jusques aux dents, *en éclaireur*, en attendant ses amis. Arrivera-t-il à temps? On assure qu'un major prussien a placé héroïquement une pièce de huit sur le trente-six, en donnant l'ordre aux croupiers de faire sortir le trente-six pendant un jour et une nuit.

RENÉ DE LA FERTÉ.

LE DIRECTEUR : S. DE ROUVILLE.

DE L'IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce A SAINT-GERMAIN

Digitized by Google

Digitized by Google

DANIEL STERN

Digitized by Google

MADAME LA COMTESSE D'AGOULT

DANIEL STERN

Calme comme en un trait gravé sur l'améthyste,
Voyez, dans cette image où la pieuse artiste
Peignit une âme, hélas! accoutumée aux pleurs,
L'esprit même sourit; légers comme ces pleurs
Dont Cellini fouillait la fine ciselure,
Des liserons tremblants ornent la chevelure,
Pâles et reflétant l'azur vague des cieux;
La lèvre parle et vit; le col délicieux
Ravit par la blancheur idéale du cygne;
Le front dont Raphaël eût caressé la ligne
Où rêvent la pensée et les graves amours,
Comme un marbre sans tache offre dans ses contours
Une douceur charmante et pourtant solennelle;
Et l'œil, le grand œil calme et fier, où la prunelle
Mêle en ses feux la grâce et la sévérité,
Cherche dans l'infini la sainte vérité.

THÉODORE DE BANVILLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

RAFAELLA

DÉDICACE

Je vous dédie ce roman, chère absente, à vous que j'irai chercher par la porte du tombeau, à vous qui ne reviendrez pas dans ce monde, même pour votre enfant qui rit, même pour votre mère qui pleure, vous qui étiez la joie de la famille, le charme des fêtes parisiennes, vous qui, pareille aux plus belles et aux meilleures, avez effeuillé vos roses sous les cyprès.

Je vous dédie ce roman qui est un peu votre œuvre; vous souvenez-vous : je vous l'ai conté dans les douces soirées de votre dernier hiver. Henry écoutait à peine, tout à son grec; vous étiez tout âme pour écouter : vous avez pris votre petite plume d'aigle, vous avez jeté les robes de bal et vous avez voulu écrire. Je vois encore votre jolie main devancer mon récit. Et quand je disais mal vous écriviez bien, remplaçant le mot de l'esprit par le mot du cœur, vous qui aviez surtout l'esprit du cœur, le seul esprit.

Je revenais de Venise; nous devions y aller ensemble; en attendant vous étiez ravie d'y égarer votre imagination, comme moi-même j'étais sous le charme, quand vous me contiez un conte de Lima, ce pays du soleil, d'où vous m'étiez venue toute rayonnante.

Et maintenant le pays ce n'est ni Lima ni Venise. C'est le Campo-Santo, c'est l'autre monde! Heureusement nous y allons tous.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Digitized by Google

RAFAELLA

I

L'AMOUR QUI DONNE LA MORT.

En 1508, vers midi, l'heure du *far niente*, quelques jeunes peintres vénitiens s'étaient vaillamment attablés sur le quai des Esclavons, en compagnie de trois belles filles qui, par leurs robes fanées et profanées, leurs cheveux au vent, leurs folles chansons, annonçaient des chercheuses d'aventures du Rialto.

Ces jeunes peintres, à peine connus en 1508, devaient bientôt apprendre leurs noms à la Vénétie et au monde entier ; c'étaient Giorgione Barbarelli, Titiano Vecelli, Sebastian del Piombo, Jacopo Palma, Giovanni d'Udine, Domenico Bravadini, et Morto da Feltro.

Giorgione n'avait pas vingt-cinq ans, mais, à première vue, on reconnaissait un maître au milieu de ses disciples. Il était grand et beau ; sa figure s'imprégnait de fierté et de douceur à la fois ; un air de souveraineté illuminait son front.

« Allons, Giorgione, dit Morto da Feltro, je t'ai apporté ton luth, chante-nous la chanson des pigeons de Saint-Marc.

— Je ne chante plus, dit Giorgione.

— Depuis quand ? lui demanda une des trois femmes.

— Depuis hier, lui répondit le peintre sans regarder celle qui l'interrogeait.

— Je sais son secret, dit Titien ; hier, il y avait une grande fête chez Mozzenico ; Giorgione, qui, je crois, n'avait jamais dansé, est parti

Digitized by Google

du pied gauche avec Bianca Lorenzini, la plus belle femme de Venise. Bianca Lorenzini est la reine des patriciennes, par sa beauté et son grand air. Elle a été mariée un jour; son mari a disparu : elle l'a sans doute jeté à la mer la nuit des noces, ce qui me met fort en goût pour elle.

— Et c'est la plus belle femme de Venise? dit la courtisane qui avait déjà pris la parole.

— Après toi, » lui dit Titien en l'embrassant.

Cette fois, Giorgione regarda cette fille : « En vérité, murmura-t-il, Titien a raison. Comment t'appelles-tu?

— Rafaella, signor; vous ne me reconnaissez pas? Hier, en passant près de moi, à la fête de l'Ascension, vous m'avez dit que j'étais belle comme le jour.

— Oui, plus belle que le jour; le soleil n'a pas de gerbes plus riches que ces cheveux-là, quand il secoue ses rayons sur les coupoles de Saint-Marc. Voilà des yeux bleus et profonds comme l'Adriatique; voilà un cou fièrement dessiné. Il n'y a que le grand Léonard de Vinci, notre maître à tous, n'en déplaise à Bellini, qui pourrait peindre ces chairs de marbre rosé. Ne dirait-on pas un baiser de l'Aurore qui frémit sur ces joues adorables? »

Mais déjà Giorgione ne regardait plus Rafaella.

Tout à coup il se leva de table, et d'un pas rapide il alla droit à la Piazetta, devant l'escadre des gondoles, où depuis quelques secondes s'étaient arrêtés deux personnages de haute mine. Il avait reconnu le fils du doge, qui était tourné vers lui, et la signora Bianca Lorenzini, quoiqu'elle fût voilée et qu'elle lui tournât le dos.

« Qu'ont-ils à faire ensemble? » murmura Giorgione.

A cet instant, Morto da Feltro, qui l'avait suivi, lui dit d'un air dégagé :

« Ce qu'ils ont à faire ensemble? la belle question!

— Tais-toi, Morto, ou je te jette à la mer.

— Peste! je ne te savais pas si passionné; comment, cette nuit, au bal du doge, tu te confonds en galanteries davant cette belle *mangeuse de cœurs*, et tu t'imagines qu'elle n'a plus d'oreilles que pour toi! Connais mieux les patriciennes, qui jouent de l'amour comme tu joues du luth; ne leur prends que ce qu'elles donnent, et viens-t'en boire du vin de Chypre là-bas, car voici bientôt l'heure de rentrer à l'atelier. »

Bianca Lorenzini avait vu Giorgione, et dans sa fière coquetterie elle aima mieux lui parler que d'avoir l'air de se cacher.

Digitized by Google

« Bonjour, signor ; que je suis aise de vous rencontrer ! Je mourais d'ennui, et je vais au Lido voir si le raisin mûrit ; n'est-ce pas, Francesco ? »

Le fils du doge répondit par un léger salut.

A peine Bianca eut-elle donné à Giorgione cette singulière explication, qu'elle mit dans une gondole son petit pied à haut talon, et fit le signe de la croix, selon l'habitude des belles dames qui craignaient la pleine mer, même dans les lagunes.

« *Au Lido !* dit-elle au gondolier.

— Au diable ! » dit Giorgione furieux.

A cet instant, le fils du doge, qui venait de sauter dans la gondole, le regarda avec un imperceptible sourire de moquerie.

Giorgione, qui était violent comme la tempête, se fût précipité sur lui, si Morto da Feltro ne lui eût dit d'une voix caressante :

« Ne va pas t'imaginer, mon cher Giorgione, que le beau damoiseau soit dans les bonnes grâces de Bianca. Ce n'est pas la peine d'être jaloux, elle le prend pour aller à la promenade, comme on prend son éventail ou son chien. »

Giorgione, pour masquer sa colère, se mit à rire de toutes ses forces, mais non pas de tout son cœur.

« Ah ! Morto, comme elle est belle ! dit-il en se tournant vers ses gais compagnons.

— Oui, dit Morto ; mais tu sais le proverbe vénitien : « Quand une femme est si belle, elle donne l'amour. »

— Eh bien, dit Giorgione, c'est le privilége des dieux.

— Oui ; mais après avoir donné l'amour, ces femmes-là donnent la mort. »

Giorgione sourit d'un air de doute, mais il porta sa main à son cœur, comme s'il eût senti passer le froid du glaive.

II

LA COMÉDIE EN PLEIN VENT

Quand Giorgione reparut devant le cabaret, un improvisateur debout devant la table déclamait les merveilles de la Sérénissime République

Digitized by Google

dans le plus miraculeux langage des poëtes. Jamais Homère mendiant, jamais Virgile dans le palais d'Auguste, n'avaient jeté ainsi à pleines mains l'argent comptant de l'éloquence.

Titien, qui aimait déjà les pompes du style, les radieuses ascensions dans le ciel des poëtes, redemanda une bouteille de Chypre pour arroser les fleurs de rhétorique de l'improvisateur.

Rafaella, que toutes ces belles choses ennuyaient, s'était envolée vers le Pont des Soupirs pour assister aux faits et gestes d'une troupe de saltimbanques qui montraient un spectacle de pulchinelli tout en faisant danser des singes et des ours. Ce qui avait surtout attiré Rafaella, c'était une petite fille blanche comme elle, qui promenait sa sébile devant les curieux. En la voyant si maladive et si désolée, riant dans ses larmes et dans sa faim, parce qu'elle était battue chaque fois qu'elle pleurait, Rafaella se sentit plus malheureuse que jamais.

« Ah ! si j'avais de l'argent, » se dit-elle.

Cri sublime d'une pauvre fille qui n'avait jamais dit pour elle-même : « Ah ! si j'avais de l'argent. »

Ne pouvant rien donner à l'enfant, elle la prit dans ses bras, l'appuya sur son cœur et l'embrassa avec effusion, comme si elle eût retrouvé une sœur perdue.

« Voilà qui est bien ! dit Giorgione qui l'avait suivie, j'ai envie de vous embrasser vous-même ! »

Rafaella vint ingénument à Giorgione et lui présenta son front.

« Signor, lui dit-elle en essayant de sourire, ce que je viens de faire là vaut bien un écu d'argent.

— Un écu pour un baiser ?

— Est-ce donc trop cher ?

— Si c'est votre prix, je n'ai qu'à payer.

— Oui, c'est mon prix ; payez donc, signor. »

Giorgione ne se fit pas prier, il donna à la belle un écu d'argent. Dès qu'elle l'eut dans la main, elle le baisa avec joie et le porta en toute hâte à la pauvre petite fille.

« Bravo ! dit Giorgione ; j'aime qu'on place ainsi mon argent, car Dieu paye encore de meilleurs intérêts que les juifs du Ghetto. »

Giorgione s'en revint bras dessus bras dessous avec Rafaella.

« Quoi ! dit Morto da Feltro qui venait à la rencontre de son maître, tu n'as pas peur de promener ces guenilles invraisemblables en plein soleil ?

— Ces guenilles ! s'écria Giorgione ; as-tu déjà peint la Charité ? Dieu l'habille avec splendeur. Eh bien, Rafaella est vêtue tout en or,

Digitized by Google

car elle vient de donner le premier écu tombé dans sa main à une moins pauvre qu'elle.

— L'improvisateur est-il parti ? demanda Rafaella.

— Oui.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-elle. Pour vous faire oublier ses paroles pleines de vent, je vais vous chanter la chanson des *Turcs à Venise.* »

III

RAFAELLA

Mais on sonnait le salut à San Marco. Rafaella s'échappa comme un oiseau et courut à l'église.

« Où s'envole-t-elle, la petite folle ? » se demanda Giorgione.

Il ne savait s'il devait la suivre ou retourner vers ses amis.

Quand il vit Rafaella disparaître dans le parvis de San Marco, il fut comme entraîné malgré lui.

« Est-ce qu'elle va au salut pour tout de bon ? »

Les artistes du XVIe siècle, surtout ceux de l'école de Bellini, étaient pieux et fervents. La foi en Dieu comme la foi en l'art. Giorgione, quand il peignait une madone, n'oubliait jamais de faire le signe de la croix en se mettant à l'œuvre. L'art oblige. Il ne faut pas peindre en raillant des lèvres du sceptique la divine figure devant laquelle la mère qui pleure sa fille viendra s'agenouiller toute en Dieu.

Giorgione franchit avec émotion le seuil de San Marco et chercha la jeune fille parmi les dames et les matelots. Il la découvrit agenouillée et recueillie à l'ombre d'un pilier. Il alla à elle et lui dit :

« Pourquoi priez-vous.

— Pour prier, signor.

— C'est donc bon de prier.

— Oh oui. Moi je n'ai pas d'autre maison que cette église. Il me semble qu'ici je ne suis pas seule et que ma mère m'entend.

— Giorgione saisit la main de Rafaella.

— C'est bien cela, vous avez raison, la maison de Dieu est votre maison et votre mère vous entend, mais où est votre mère ?

Digitized by Google

— Ma mère? hélas, je ne la connais qu'en voyant les autres mères embrasser leurs filles. Je n'ai jamais vu la mienne. Un Turc du Rialto m'a trouvée au berceau, je ne sais où. Il m'a condamnée toute petite à vendre des anneaux et des croix à la porte des églises. Je mourais de faim et j'étais battue, car il avait des filles qui me trouvaient trop belle. Une vieille diseuse de patenôtres m'apprit à lire dans un catéchisme et à chanter des cantiques. Un jour je m'enfuis de la baraque du Turc et pour avoir du pain je chantai. Ce fut le commencement.

— Et la fin? demanda Giorgione avec une curiosité fraternelle.

— La fin ? je ne comprends pas, répondit Rafaella avec le plus doux air d'innocence qui ait jamais embelli figure de jeune fille.

— Après tout, pensa Giorgione, elle est avec des filles perdues, mais qui sait si... »

On chantait un cantique et Rafaella fit entendre dans le chœur des jeunes filles sa fraîche voix de dix-huit ans.

« Voyez-vous, dit-elle à Giorgione, ce que j'aime à chanter ce ne sont pas les chansons des tavernes et des quais, ce sont les cantiques. Mais Dieu ne paye pas ceux qui chantent pour lui.

— C'est Dieu qui paye le mieux, mon enfant, voyez plutôt : voici un beau lion de San Marco qui va secouer dans vos mains sa crinière d'or. Croyez-vous que les desœuvrés du Rialto ou de la Piazetta vous eussent si bien payé vos chansons. »

Rafaella regarda avec admiration le double écu d'or que venait de lui donner Giorgione.

« O vierge Marie, dit-elle toute rouge de plaisir, que vais-je faire de cette fortune?

— C'est si facile. Voici bientôt l'hiver, vous couvrirez vos épaules frileuses par quelque beau schall de Constantinople. Et puis, pour que cette belle tête y trouve son compte, vous achèterez des pendants d'oreilles en or de Venise. »

IV

POURQUOI BRAVADINI FIT DANSER LES OURS ET LE MONTREUR D'OURS

Comme Giorgione et Rafaella sortaient de San Marco, Domenico Bravadini vint à eux en gambadant.

Digitized by Google

Avec une figure à porter le diable en terre, Bravadini était bien le plus gai compagnon qui fût au monde : grand, sec, cheveux noirs, teint orange, mains osseuses, voix stridente. Tout autre ainsi fait eût obéi à sa destinée mélancolique, mais lui s'était révolté. « Marâtre nature ! disait-il souvent, tu m'as créé pour pleurer, mais je veux rire à belles dents. »

Et, pour rire, tout lui était bon, même son prochain ; il avait l'esprit inventif pour se moquer des gens. Du matin au soir, et souvent du soir au matin, il lançait ses lazzi, donnait des crocs-en-jambe, sautait à pieds joints par-dessus les passants, car il était léger comme un scaramouche. Aussi était-il la terreur des promeneurs débonnaires.

« Que viens-tu faire ici, Bravadini ? lui demanda Giorgione.

— Ah ! mon cher, comme tu as perdu de ne pas être resté là-bas ; l'improvisateur parlait si mal, que j'ai pris pitié de lui ; je lui ai donné ma place à table et j'ai pris la sienne. J'ai improvisé avec une verve qui a fait tressaillir le lion de Saint-Marc et qui a fait ameuter tous les chiens du voisinage ; vois mon haut de chausses, ils m'ont sauté aux jambes et n'ont lâché prise que parce qu'ils n'avaient rien à mordre.

— C'est donc pour cela, dit Rafaella en riant à belles dents, que tous les chiens du quai aboyaient tout à l'heure.

— Est-ce que tu reviens avec nous ? demanda Giorgione à Bravadini.

— Non, je me dévoue à mes pareils ; on m'a dit que ces pauvres saltimbanques ne pouvaient rien piper aux passants, le cœur me saigne pour tous ces affamés ; tu vas voir ma science à faire danser les ours.

— Toi ! tu n'oseras pas.

— Je n'oserais pas ! moi qui ferais danser le doge et le Grand Turc ! voyez-moi plutôt à l'œuvre. »

Disant ces mots, Bravadini enjamba la haie de curieux et prit le bâton du montreur d'ours. Ce fut pour lui le thème d'une nouvelle improvisation.

Le montreur d'ours voulait reprendre son bâton, je veux dire son sceptre, et punir le jeune peintre de cette familiarité inopportune, mais celui-ci, d'un geste souverain, fit pâlir le saltimbanque et lui ordonna de danser avec ses ours. Comme le bâton suivait l'ordre, le pauvre diable obéit.

Ce fut un des plus gais spectacles qu'on eût donnés depuis longtemps sur le quai des Esclavons ; aussi la sébile des saltimbanques fut-elle remplie en un instant de pièces de monnaie dorées, de quelques sequins, quand Bravadini lui-même, toujours le bâton à la main, la promena impérieusement devant les spectateurs.

Digitized by Google

V

COMMENT RAFAELLA BUT DU VIN DE CHYPRE ET S'ENIVRA D'AMOUR.

Cependant Giorgione et Rafaella avaient repris leur place à la table du cabaret.

Giorgione répondait d'un air distrait et suivait des yeux la gondole qui fuyait vers le Lido.

« Eh bien, signor, vous ne me regardez déjà plus! » dit Rafaella.

Giorgione soupira.

« Ouvre donc tes yeux, mon cher Giorgione, lui dit Titien; tu ne vois donc pas devant toi les trois Grâces?

— Oui, les trois Grâces vêtues de l'air du temps, dit Lorenzo Luzzi; n'est-ce pas que c'est amusant, de les voir si bien attifées? Je ne donnerais pas un sequin pour toutes leurs nippes. Mais comme elles seront jolies tout à l'heure, dans l'atelier, quand tout ce qui les gâte va tomber à leurs pieds comme l'écume aux pieds de Vénus sortant des flots!

— Oui, oui, dit Giorgione distrait sans regarder les femmes. Et où donc avez-vous trouvé ces déesses?

— Dans la rue, dit Titien; l'une mangeait une pomme, l'autre mangeait une orange, la troisième ne mangeait rien du tout. Aussi, voyez comme elle est pâle!

— Allons, ma belle égarée, dit Marconi, change de cuisine; commence par boire gaiement ce vin de Chypre, qui a trois vertus. »

Rafaella porta à ses lèvres une petite coupe de Murano tout empourprée de vin; elle trempa d'abord le bout de sa langue avec quelque inquiétude, tant elle avait le souvenir du mauvais vin de Venise; mais le vin de Chypre lui sembla si doux qu'elle fut toute une minute à teter la coupe, comme un enfant qui s'amuse au sein de sa nourrice.

« Elle est charmante ainsi, murmura Giorgione. N'est-ce pas, Rafaella, que le vin est une bénédiction du ciel? La vigne est encore la meilleure invention des anciens pour les modernes.

— Et l'amour! dit Rafaella. Je n'en sais rien, mais on m'a dit que c'était encore meilleur que le vin de Chypre.

— L'amour, dit Giorgione, c'est l'enfer, quand ce n'est pas le paradis.

Digitized by Google

— Il ne faut pas être sorcier, dit Titien, pour deviner que cette gondole, qui là-bas vers le Lido ressemble à un oiseau, renferme le destin de Giorgione.

— Son destin! dit Rafaella, je voudrais bien le porter dans mon cœur.

— Ton cœur! reprit Giorgione; où donc est-il? »

Rafaella prit la main du peintre et l'appuya sur son sein.

« Oui, un vrai cœur, et qui bat bien fort. Qui donc es-tu?

— Qui je suis? je ne sais pas; un oiseau du bon Dieu qui vole de branche en branche.

— Bien heureuse, dit Titien, quand la branche ne casse pas et quand la bourrasque passe sans l'atteindre. Mais d'où viens-tu?

— Je ne sais pas mon chemin. Enfant perdue, je suis allée du Ghetto à la Giudecca, de la Giudecca au Rialto, du Rialto au quai des Esclavons.

— Ne l'écoutez pas, dit une des courtisanes, c'est une conteuse qui fait tous les jours un roman nouveau; hier, s'il fallait l'en croire, elle était arrière-petite-fille du doge.

— Parce que hier, dit Rafaella en soupirant, j'étais avec des Allemands, qui croient à tout et qui se payent de cette monnaie-là; mais aujourd'hui que je suis avec des Vénitiens et des Trévisains, je dis toute la vérité. »

A peine achevait-elle ces paroles, que Rafaella pâlit tout à coup et tomba évanouie dans les bras de Giorgione.

« Pourquoi cette pâleur soudaine? demanda-t-il en lui soulevant la tête.

— La pauvre enfant, dit l'autre courtisane, n'a peut-être rien mangé depuis hier! Voilà six mois que je la connais, et je l'ai toujours vue vivre de l'air du temps. C'est un régime qui ne peut pas la conduire loin.

— Mais pourquoi ne demandait-elle pas à dîner?

— Elle n'y songe seulement pas; vous lui donnez du vin de Chypre, elle boit du vin de Chypre, la tête lui tourne, et elle s'évanouit dans vos bras. Mais elle va revenir à elle.

— Pauvre fille! murmura Giorgione en voyant se rouvrir les yeux de Rafaella, elle est plus belle encore dans sa pâleur. Si j'avais le temps, j'en deviendrais amoureux.

—Et tu ferais là une belle action, dit Morto da Feltro; *primo*, tu la sauverais de l'abîme; *secundo*, tu te sauverais de Bianca Lorenzini, un autre abîme où tu finiras par tomber et te perdre.

— Tu as raison, Morto, dit Giorgione avec gravité; en sauvant cette femme, je me sauve moi-même. »

Digitized by Google

Rafaella était revenue à elle; elle se dégageait mollement, doux oiseau effarouché, des bras du peintre.

Il se leva comme s'il eût été saisi d'une inspiration.

« Rafaella, dit-il en baisant les cheveux d'or de la jeune fille, veux-tu venir avec moi à Castel-Franco? Je vais peindre là-bas pendant quelques semaines; nous vivrons comme des loups et comme des amoureux.

— Oh oui! dit Rafaella; allons au bout du monde et ne revenons jamais. »

Les gais compagnons de Giorgione partirent d'un éclat de rire.

« Ne riez pas, dit-il gravement; cette fille, qui n'est pour vous qu'une courtisane, a gardé son âme à Dieu pendant que le diable prenait son corps. Je sauverai cette âme toute divine des sept péchés capitaux qui dévorent Venise. »

Il se leva et prit la main de Rafaella :

« Adieu, mes amis; si la signora Bianca Lorenzini vous parle jamais de moi, répondez-lui que je ne suis plus de ce monde — de ce beau monde vénitien qui rit et qui chante sans prendre le temps de vivre pour son cœur.

— Est-il obstiné, avec ses vieilles idées! dit Luzzi. En voilà un qui n'est pas de son siècle! »

A son tour Morto da Feltro regarda au loin la gondole de Bianca et se dit à lui-même :

« Cette femme sera ma femme. »

VI

POURQUOI DOMENICO BRAVADINI SE FIT PEINTRE D'ENSEIGNES

Cependant Tiziano, Morto da Feltro, Bravadini et les autres s'ennuyaient beaucoup de ne pas voir revenir Giorgione. Le jeune maître était adoré dans son atelier. Ses disciples ne sentaient plus en eux cette âme de feu qui les poussait au travail et qui leur ouvrait les horizons du beau, du vrai et du bien.

Quand ils se promenaient dans Venise, ils n'avaient plus cette auréole qui arrêtait les passants et imposait le respect. Aucun d'eux, pas

Digitized by Google

même Tiziano, trop jeune encore, n'avait cette gravité du génie qui sent qu'il porte un monde. Ils résolurent tous de découvrir la retraite de Giorgione.

« Laissez-moi faire, dit Bravadini, j'ai une tante à Castel-Franco, j'irai demain lui dicter son testament, et je saurai bien là-bas où est passé Giorgione, si je ne le trouve pas caché comme un hibou dans son château en ruine avec Rafaella pour chouette. »

En effet, Bravadini partit le lendemain pour Castel-Franco. On lui apprit chez sa vieille tante que Giorgione, amoureux ou misanthrope, vivait depuis plus de six mois, dans une solitude impénétrable, avec une jeune fille inconnue.

Bravadini alla frapper à la porte du manoir, mais un paysan du voisinage, qui portait un jambon, des fruits et du pain aux amoureux, lui dit qu'il se ferait plutôt ouvrir la porte du paradis que la porte de Giorgione.

« Mais tu ne sais donc pas qui je suis ? dit Bravadini au paysan en se dressant devant lui de toute sa fantastique hauteur.

— Non.

— Eh bien, je suis le diable.

— Le diable ? je le connais, il est plus noir que vous.

— Je ne te conseille pas de ne pas me croire, je veux bien encore ne pas te rôtir du premier coup, mais dis-moi au moins comment je pourrais voir mon ami Giorgione.

— Puisque vous êtes le diable, vous le savez mieux que moi. »

En ce moment, on entendit l'*Angelus*.

« Voilà l'heure de la promenade du signor Giorgione, poursuivit le paysan, il va aller à l'église, il ne tient qu'à vous de le rencontrer. »

Bravadini ne voulut pas forcer la porte; l'amitié n'a jamais le droit de mettre un pied indiscret sur le seuil de l'amour.

Il revint sur ses pas, bayant aux corneilles pour trouver un moyen de voir son maître.

Avant de rentrer chez sa tante, il avisa près de l'église un peintre d'enseignes qui, monté sur une échelle, barbouillait un cénacle d'ivrognes sur une locanda.

C'était la plus belle orgie de couleurs qu'on eût jamais vue.

« J'ai trouvé » ! s'écria Bravadini tout joyeux.

Il appela le peintre d'enseignes, lui offrit à boire comme à un compagnon de fortune, et lui demanda respectueusement la permission de peindre sur son mur.

« Oui, mais ne touchez pas à mes figures, car vous les gâteriez.

Digitized by Google

— Ah! non, j'ai trop de respect pour les œuvres d'autrui ; je veux peindre une bacchante qui versera à boire à vos ivrognes. »

Le peintre d'enseignes regarde Bravadini d'un air protecteur.

« Après, cela, lui dit-il, si votre figure fait une tache, je l'effacerai dans une treille. »

Bravadini endossa la casaque du peintre et se mit à l'œuvre. En quelques coups de pinceau, il dessina à larges traits cette célèbre bacchante dont on voit encore transparaître, sous les retouches grossières, le torse souple, élégant et voluptueux.

Bravadini était un peintre tout d'inspiration. Il eut dans sa vie quelques rares bonnes fortunes de pinceau et de palette qui sauvent les paresseux et qui font le désespoir des travailleurs.

Comme il l'avait prévu, Giorgione vint à passer, il l'aperçut de loin et se garda bien de tourner la tête. Il continua à peindre avec passion. Michel-Ange disait : « Un chien regarde bien un évêque, pourquoi ne regarderais-je pas un peintre d'enseignes? » Giorgione ne regarda pas de l'autre côté.

Quelle fut sa surprise de voir, comme par une révélation, cette merveilleuse bacchante dont les cheveux d'or ruisselaient sur des épaules toutes nourries de roses, dont les seins avaient le fier dessin du marbre et la morbidesse de la chair!

Giorgione mit un pied sur l'échelle et pria le peintre d'enseignes de descendre, tout en lui criant bravo.

« Qui donc t'a donné des leçons pour peindre si bien? »

Bravadini était descendu à reculons; au dernier échelon, il se retourna et répondit :

« C'est vous, mon maître! »

Et il se jeta dans les bras de Giorgione.

Les deux cœurs se fondirent dans une de ces vaillantes étreintes qui fortifient la jeunesse.

« N'est-ce pas, dit Bravadini, que l'amitié a aussi ses bons quarts d'heure?

— Oui, dit Giorgione; mais, puisque tu es ici, je veux te montrer que l'amour vaut mieux encore que l'amitié. Vois-tu, mon cher Bravadini, l'amitié dure toute la vie, et l'amour ne dure qu'une saison. Quand on tient l'amour, il ne faut pas perdre une minute. »

Giorgione conduisit Bravadini dans sa solitude. Il le présenta à la douce et pâle Rafaella.

« Regarde bien, lui dit-il, quand tu retourneras à Venise, tu diras que tu as vu un homme heureux.

Digitized by Google

— Et une femme heureuse, ajouta Rafaella, en attachant sur Giorgione ses beaux yeux amoureux — deux pervenches humides de rosée — deux étoiles noyées dans le bleu. »

Bravadini soupa avec les amoureux, leur conseilla de ne pas retourner avec lui et s'en revint à Venise dire à ses amis :

« Je n'ai pas perdu ma journée : *primo*, j'ai eu l'honneur de passer pour un peintre d'enseignes; *secundo*, j'ai eu le bonheur de voir un homme heureux.

— Et la femme? demanda Titien.

— O la femme, répondit Bravadini, elle est si heureuse qu'elle en mourra ! »

VII

PORTRAIT DE GIORGIONE

Le pinceau de Léonard de Vinci et la palette de Giorgione, disait un maître; mais ne sont-ils pas, l'un comme l'autre, le miracle de l'art?

Giorgione voulait être à Venise ce que Léonard de Vinci avait été à Florence et à Milan. Comme Léonard de Vinci, il était né chevaleresque, doué de l'intelligence souveraine. Il avait la beauté et le charme, la force et la grâce, l'autorité et la magnificence. Lui aussi, il proclama l'art affranchi; les écoles gothiques furent fermées, il décréta que le seul maître étant la nature, la seule inspiration était le beau.

La foi en l'Art élevait son Église à côté de la foi en Dieu.

A force de travail, les peintres primitifs éteignaient dans leurs œuvres ce rayon du génie qui, chez les maîtres, donne aux figures peintes je ne sais quelle âme qui est déjà la vie. L'œuvre de Bellini et de son école nous émerveille par la patience; l'œuvre de Giorgione et de son école nous transporte par ses miracles. Là-bas, ce n'est qu'une œuvre d'art; ici, c'est une œuvre de vie; là-bas, nous nous étonnons devant le labeur de l'atelier; ici nous sommes surpris par ce don inouï de création : le labeur se cache sous des prodiges de puissance. Giorgione et ses disciples, tout en contenant leurs forces, ont répandu toutes les fortunes de l'art comme des enfants prodigues. Quelquefois même le fleuve en-

Digitized by Google

vahit ses rives; mais avant l'arrivée de Véronèse et de Tintoret il ne débordera pas.

Les trois Italiens, les trois inspirateurs qui furent le mieux doués sont Léonard de Vinci, Raphaël et Giorgione; il y a du Dieu dans ces trois hommes. Voyez-les à leur soleil levant, ils se dépensent en fêtes et en amours; on ne sait pas où ils étudient, tant la vie les appelle à toutes ses aspirations. L'atelier est bruyant, on y fait des armes, on y joue du violon, on y dit des vers. Les maîtresses viennent, les Violante et les Fornarine; elles aussi vont donner la vie au pinceau, car elles ne poseront pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour de l'Amour.

Et combien d'ateliers voisins où on ne s'amuse pas, où on travaille gravement et où on ne trouve ni la ligne éloquente ni la couleur divine! C'est qu'il y a dans l'art les initiés, ceux-là qui savent tout sans avoir rien appris; je me trompe, s'ils savent tout, c'est qu'ils ont eu le don de lire, à livre ouvert, le livre de la vie, là où les autres s'épuisent à l'A, B, C.

Giorgione, cet autre Arioste, qui écrivait ses poëmes avec un pinceau d'or, tout en vivant à cœur ouvert, tout en jetant sa jeunesse aux aventures et sa vie aux femmes, garda toujours dans son œuvre, comme dans un tabernacle, cette fleur d'intimité qu'il avait cueillie dans le jardin des vieux maîtres, et qui répand un si chaste et si sympathique parfum dans l'âme du spectateur. Cette fleur-là, Titien la cueillit aussi, mais elle s'est fanée dans ses mains. Véronèse, qui fut à Titien ce que Titien fut à Giorgione, était trop à la surface pour s'inquiéter des voix intérieures, des poésies cachées, des poëmes invisibles.

On ne connaît pas Giorgione si on n'a pas un peu couru le monde. On ne le retrouve guère à Venise, où Titien nous éblouit à chaque pas; mais quand on s'est enivré du soleil de Titien, on cherche Giorgione, cette aurore déjà dorée, mais gardant ces belles teintes roses qui se fondent si harmonieusement sur la palette du ciel quand le soleil les caresse.

Giorgione voyait de plus loin et de plus haut que Titien. Il regardait, par-dessus les exemples de Bellini, les exemples de Léonard de Vinci et du Corrège.

Il ne voulut imiter ni l'un ni l'autre; mais, tout en gardant sa forte originalité, il étudia le merveilleux clair-obscur de Léonard de Vinci. Il ne rechercha pas comme ce grand maître la poésie des ombres, mais c'est souvent par le même travail qu'il arriva à la poésie de la lumière. Là où Vinci songe, Giorgione parle. Le maître de Milan se ré

Digitized by Google

fugie dans les solitudes mystérieuses de l'art : le maître de Venise aime les fêtes bruyantes du pinceau, mais des deux côtés le cœur bat au même sentiment devant la poésie de la Nature.

Pareillement il y a un monde et un trait d'union entre Corrège et Giorgione. Si Corrège enseigne la grâce fondante et le charme pénétrant, Giorgione montre ces beaux airs humains que ne comprime plus la peur du péché, ces libres expressions, ces épanouissements de l'âme sur la figure, qui sont aussi la marque de la beauté dans l'art.

Giorgione s'est peint plus d'une fois. On peut étudier à Venise et à Munich sa tête énergique et douce, forte et tendre. L'intelligence a élargi ce front superbe, l'amour a tempéré par un sourire cette lèvre fière. C'est la beauté, mais la beauté impérieuse qui n'est pas comprise par les femmes. Ce n'est pas le miroir à coquette, qui, comme le miroir, n'a qu'une surface polie. Giorgione, par son aspect rude et méditatif, ferait peur à une petite-maîtresse ; mais une vraie femme s'y prendrait par le cœur et par l'âme.

Giorgione, comme Léonard de Vinci, ne se disait jamais vaincu. Il ne fut vaincu que par l'amour.

VIII

LES NUAGES SUR LE CIEL

Giorgione et Rafaella continuaient doucement leur songe de bonheur. Mais qu'est-ce que le bonheur? Un peu de bleu au ciel entre deux orages. Et encore combien de nuages traversent l'azur.

Sapho, près de se jeter à la mer, rencontra la femme d'un pêcheur surchargée d'enfants comme une vigne généreuse ployant sous les grappes. L'amoureuse de Mitylène comprit que là était la poésie de la femme bien plutôt que dans les vagues chansons de sa cithare même quand c'est le cœur qui bat sur ses cordes. Aussi s'écria-t-elle.

Ce cri-là fut aussi le cri de Rafaella.

Un soir qu'elle se suspendait gaiement au bras de Giorgione, elle s'attrista soudainement. Elle avait vu une jeune mère un enfant au sein et un autre à la main, — une de ces blondes Trévisanes douces et passives, bonnes et souriantes, qui ne demandent à la vie qu'un peu

Digitized by Google

d'amour et un peu de pain, — qui donnent sans compter leur cœur et leur lait, n'enviant ni les reines ni les bergères, confiantes en Dieu, même quand il les frappe.

« La belle mère et les beaux enfants! dit Rafaella qui avait arrêté Giorgione devant ce divin spectacle d'une mère qui rit à ses enfants.

— Oui, dit Giorgione en donnant quelque monnaie au bambino qui jouait sur l'herbe. »

Rafaella embrassa l'enfant.

« Tu pleures, dit Giorgione à sa maîtresse.

— Oui, dit la belle fille en voulant dérober ses larmes, je pleure, car je suis chassée du paradis.

— Chassée du paradis? »

Et après un silence :

« Je comprends, dit Giorgione en serrant la main de Rafaella.

— Oui, tu comprends, n'est-ce pas. Je n'aurai jamais ces joies-là, car si je devenais mère je n'aurais pas la noble fierté de cette femme. Je rougirais devant elle, je rougirais plus tard devant mon enfant.

— Ne pleure pas, dit Giorgione. Tu es une noble fille et tes péchés ne te seront pas comptés, car c'est la faute de ta mère.

— Giorgione, mon Giorgione, n'accusons pas les morts des fautes des vivants.

— Eh bien, je t'épouserai, dit Giorgione et tu seras fière de tes enfants, si Dieu t'en donne.

— Non, mon Giorgio, tu aurais beau m'épouser, je serai toujours la fille perdue de Rialto, et j'aurais beau être digne de ton sacrifice, on dira toujours en me voyant passer : — Cette fille! c'est sa maîtresse.

— Il y a un Dieu, reprit Giorgione.

— Oui ! il y a un Dieu, mais il est au ciel, et il ne pardonne qu'au ciel! »

IX

LA CHERCHEUSE

Un an et un jour se sont passés. On n'a plus de nouvelles de Giorgione. On lui a écrit à Castel-Franco. On l'a cherché à Padoue, à

Digitized by Google

Vérone, à Udine, à Trévise; les uns disent qu'il est parti pour Rome, les autres qu'il est à la cour de Ferrare.

Son meilleur ami, Morto da Feltro, continue les portraits commencés par le maître.

Un matin une femme se présente à lui, dans l'atelier de Giorgione.

C'est Bianca Lorenzini.

« Il y a un an, lui dit-elle, que Giorgione m'a promis de faire mon portrait.

— Voilà, dit Morto, sa palette et ses pinceaux, voulez-vous que je tente ce miracle de reproduire sur la toile la plus radieuse beauté de Venise ?

— Oui, dit-elle, cela fera revenir Giorgione. »

Et Morto commença le portrait.

Mais tout amoureux qu'il fût, il ne trouva sur la palette ni la volupté pénétrante ni la grâce perverse qui donnaient un charme irritant à cette beauté étrange.

Après la première séance, Bianca lui dit : « Il n'y a que Giorgione au monde qui puisse peindre Bianca Lorenzini. »

Elle sauta dans sa gondole, gagna le rivage, monta à cheval, amazone intrépide, et partit le même jour pour Castel-Franco.

Elle ne voulait pas s'avouer que c'était un amoureux, et non un peintre, qu'elle cherchait.

Bianca Lorenzini était une de ces Vénitiennes du xve siècle qui couraient les aventures et qui n'avaient peur de rien. Femme et trois fois femme, altière, invraisemblable, romanesque, s'obstinant à l'impossible, cherchant les orages, fuyant les doux horizons comme si le bonheur devait toujours être un écho de la tempête.

X

LES DEUX FEMMES.

Le lendemain, vers midi, elle arriva à Castel-Franco ; une moissonneuse la conduisit dans un château en ruine, où depuis un an Giorgione vivait caché avec Rafaella.

Digitized by Google

« C'est cela, dit Bianca en franchissant le seuil du portail : le bonheur se cache. »

Elle entrevit à travers les vignes grimpantes Giorgione qui jouait du luth dans le jardin, assis sur un banc de pierre à côté de Rafaella.

« Comme elle est belle ! dit Bianca, et comme elle l'aime ! »

Rafaella regardait doucement Giorgione avec une profonde expression d'amour. Bianca s'approcha à la dérobée; elle avait confié son cheval à la moissonneuse ; elle marchait sur la pointe des pieds.

Quand elle put entendre les propos des amoureux, elle s'arrêta dans une charmille et retint son souffle pour mieux écouter.

Ce qu'ils se disaient, vous le savez, c'était le divin duo qu'on chante à vingt ans tantôt en prose, tantôt en vers. C'est l'amour qui fait la poésie ! Depuis un an la chanson n'avait pas vieilli d'un jour, elle était plus douce encore, parce qu'elle pénétrait mieux dans le cœur. L'amour avait si bien pris Giorgione qu'il ne songeait presque plus à peindre, il avait à peine le temps d'être heureux. Il jouait du luth, parfilait des vers, parce que jouer du luth ou faire des chansons, c'est ne rien faire.

Un bruit d'oiseau fit tourner la tête à Giorgione; Bianca s'imagina qu'elle était découverte, et elle alla bravement vers les amoureux dans sa belle désinvolture.

« Eh bien, signor Barbarelli, voilà un an que je vous attends; vous m'avez promis mon portrait, et je ne le veux que de votre main. »

Et se tournant vers Rafaella :

« Ah ! pardonnez-moi, signorina; je croyais que Giorgione était seul. »

Rafaella sentit un coup au cœur.

« Cette femme me frappe et me tue, » dit-elle en pâlissant.

Déjà Giorgione était debout et portait à ses lèvres la main de Bianca.

« Est-il possible que vous m'attendiez depuis un an?

— Vous n'avez donc pas compté les mois, les semaines, les jours, depuis votre départ de Venise?

— Non, dit Rafaella, nous n'avons pas compté.

— Les jours de soleil, c'est bien, mais les jours de pluie?

— Nous n'avons eu que des jours de soleil.

— Comme dans l'Arcadie, vous avez donc retrouvé l'âge d'or? Oh ! que cela doit être ennuyeux. Pour moi, j'aime mieux Venise avec ses aventures, ses nuits sombres, ses fêtes étincelantes, ses mystères, ses mascarades et ses tragédies. »

Giorgione se passa la main sur le front comme s'il effaçait le souvenir d'un songe.

Digitized by Google

« Ah! oui, Venise, dit-il, ses palais et ses églises, le Rialto et la place Saint-Marc. Avez-vous vu Morto da Feltro?

— Si je l'ai vu? Il trône dans votre atelier, il a voulu me peindre, mais votre pinceau d'or dans sa main n'est plus qu'un pinceau d'argent. Le feu s'éteint sur votre palette. Vous voulez donc que Titien se couronne avec vos lauriers? »

Rafaella regardait Giorgione avec anxiété.

« Que va-t-il répondre? » se demandait-elle tristement.

Giorgione garda un instant le silence, et, se tournant vers sa maîtresse, il lui dit brusquement :

« Rafaella, nous allons retourner à Venise.

— Jamais! murmura-t-elle en pâlissant et en dévorant deux larmes.

— Allons, allons, ne te désole pas; la signora Bianca Lorenzini va dîner avec nous, après quoi nous nous préparerons à partir. »

On servit le dîner; Bianca fut d'une gaieté bruyante; Rafaella, toute blanche et toute désolée, essayait de sourire, Giorgione était tour à tour triste et joyeux; triste, parce qu'il sentait vaguement qu'il s'arrachait à son cœur; joyeux, parce que la jeunesse, qui aime l'imprévu, lui rouvrait toutes les perspectives des folies vénitiennes.

XI

Le soir la lune s'était levée sur les ruines du vieux château. Trois chevaux étaient sellés dans la cour.

Mais le troisième ne partit pas.

« Allons, Rafaella, dit Giorgione à sa maîtresse. Au mois d'août la lune est le soleil des voyageurs. Nous allons partir en belle et gaie compagnie, puisque la signora veut bien être des nôtres.

— Eh bien, pars, dit Rafaella, je t'attendrai ici; quand tu seras las des plaisirs vénitiens, tu reviendras.

— Tu es folle! Tu mourrais d'ennui ici.

— A Venise je mourrais de chagrin, j'aime mieux mourir d'ennui. Puisque tu es appelé à Venise, va-t'en : tu dois bien comprendre que je n'irai pas demain au grand jour de Venise rappeler cette malheureuse qui était encore si heureuse ce matin.

Digitized by Google

— Mais, madame, ce n'est pas moi qui vous empêcherai d'être heureuse, dit Bianca.

— Encore une fois, elle est folle, dit Giorgione, qui avait ses heures de brutalité; puisqu'elle veut vivre ici, qu'elle y vive; pour moi je ne suis pas un enfant et je pars avec vous.

— Giorgione, mon Giorgio, tu ne partiras pas; car si tu pars, elle ne te laissera pas revenir. »

Le peintre impatient n'écoutait plus le timbre d'or de Rafaella, qui était toute la musique de son âme.

« Rafaella, puisque vous parlez ainsi, je ne vous écoute plus. Adieu. »

Rafaella tomba agenouillée et se traîna suppliante aux pieds de son amant.

« Grâce, ne me laisse pas mourir sans toi. »

Et, comme sur le quai des Esclavons, elle fut prise d'une pâleur subite et tomba sur la dalle.

Bianca était déjà montée à cheval. Giorgione poussa un cri, elle accourut, elle le trouva tout hors de lui qui soulevait dans ses bras la pauvre Rafaella.

« Morte! lui dit-il. Je vous dis qu'elle est morte! »

Bianca se mit à rire.

« On ne meurt pas pour aller à Venise, surtout quand on va retrouver vingt amoureux à Venise.

— O madame, ne riez pas! c'est vous qui l'avez tuée. »

Giorgone embrassait Rafaella.

« Pauvre enfant! On ne l'a pas connue, c'était une sainte. »

Bianca baissa la tête et murmura d'une voix émue :

« O Giorgione, pardonnez-moi. »

Giorgione essayait vainement de ranimer la morte.

« Madame, vous l'avez tuée! Ah pourquoi êtes-vous venue? »

A son tour, Bianca souleva Rafaella dans ses bras.

« Giorgione! Giorgione! pardonnez-moi. Mais si je n'étais pas venue je serais morte moi-même. »

Digitized by Google

XII

LE BAL MASQUÉ

Il était minuit.

En ce XVIe siècle que n'avait pas encore doré d'un rayon lumineux le soleil de la Renaissance, minuit! c'était l'heure des fantômes. Mais à Venise on ne connaissait pas les fantômes. Cette ville, toujours en joie, passait toutes ses meilleures nuits en galantes aventures, en fêtes et en mascarades. On soupait, on courait les bals; les gondoles mystérieuses se croisaient sur le grand canal; les cris et les chants des gondoliers pénétraient jusque dans les profondeurs des ruelles endormies; le pont du Rialto était tout illuminé encore; les Juifs, les Turcs et les Arméniens disaient que le jour n'était pas assez long pour s'enrichir. La place Saint-Marc commençait à vivre de sa vie nocturne, beaucoup plus bruyante que sa vie diurne. C'était un va-et-vient perpétuel de joueurs, d'amoureux et de désœuvrés; les uns portant un masque, les autres un falot, ceux-ci agitant leur rapière, celles-là jouant de l'éventail.

Les jeunes gens qui se rencontraient parlaient tous de la fête du palais Contarini.

« Est-ce que tu ne vas pas au festin?

— Est-ce que tu ne danses pas cette nuit?

— Est-ce que tu ne vas pas voir les diamants de la fiancée? »

C'étaient les fiançailles de Giorgione Barbarelli et de Bianca Lorenzini.

Tous les amis, tous les disciples du jeune maître étaient au palais Contarini, fiers de voir un pauvre peintre épouser une patricienne, nièce de Contarini, belle de toutes les beautés et riche de toutes les fortunes.

En traversant le péristyle du palais, Luzzi rencontra Morto :

« Je n'y croyais pas, lui dit-il; est-il possible que Giorgione fasse un si beau mariage?

— Oui; mais il n'en est pas plus heureux pour cela. Je l'ai surpris tout à l'heure qui pleurait en s'habillant.

— C'est toujours cette petite Rafaella qui lui tient au cœur. Les hommes sont étranges : celui-ci commence par adorer Bianca; il la fuit parce qu'il a peur de son amour, il s'exile du paradis vénitien et va se

Digitized by Google

cacher dans je ne sais plus quel purgatoire avec cette petite fille. Rafaella meurt dans ses bras, je ne sais comment ni pourquoi ; il revient à Venise, tout abattu et voulant mourir lui-même. La signora Bianca Lorenzini le console en lui donnant son cœur et sa main. Mais voilà qu'au moment de prendre la main, il se désespère, comme si cette main était pleine de maux.

— Allons voir cette comédie, » dit Morto en offrant son poing à une belle dame pour sortir de sa gondole.

Giorgione avait essuyé ses larmes ; mais, quoiqu'il s'efforçât de dominer sa tristesse, on voyait transparaître sa mélancolie à travers son sourire.

Bianca était éblouissante. Elle se parait de sa gaieté comme de ses diamants; elle traînait sa robe de brocart avec la majesté d'une dogaresse.

La vraie fête ne devait commencer qu'après minuit. Comme on était en plein carnaval, on avait apporté des masques et des déguisements pour danser avec plus d'entrain et d'abandon.

Les Vénitiennes avaient l'art de se métamorphoser avec des rubans et des gazes, dénouant et renouant leurs cheveux, ces beaux cheveux blonds, poudrés d'or, qui jouaient un si grand rôle.

Bianca disparut et revint bientôt dans la grande galerie en fleurs, où déjà les joueurs de violon, les joueurs de luth et les chanteurs avaient commencé leur gai carillon.

Nul ne la reconnut, pas même Giorgione ; en quelques secondes, elle avait eu le talent de changer la nuance de ses cheveux, tout en les couvrant d'une admirable couronne de corail, et tout en les répandant en ondes soyeuses sur ses épaules de marbre rosé.

Elle vint vers Giorgione d'une allure saccadée qui contrastait avec sa nonchalance voluptueuse.

« Signor, en attendant que Bianca revienne, voulez-vous danser avec moi la bacchanale?

— Vous êtes Bianca, lui dit Giorgione ; vous pouvez tromper tout le monde, hormis moi-même. Je sais qu'il y a plusieurs femmes en vous; je sais bien que tous les jours et toutes les nuits vous traversez Venise sous plusieurs noms et sous plusieurs costumes...

— Chut ! Qui vous a dit cela ?

— Personne n'oserait me dire cela, et je ne vous le dis à vous-même que parce que vous êtes masquée.

— C'est peut-être vrai ; depuis que je vous aime, mon Giorgio adoré, je faisais mille folies pour me fuir moi-même, tant j'étais malheureuse

Digitized by Google

de ne pas vivre sous vos yeux. Dieu soit loué! il n'y aura plus qu'une femme en moi, celle qui mourra pour vous. »

Cependant la bacchanale, — une danse vénitienne du XVIe siècle, — avait commencé dans les éclats de la musique et des cris. Giorgione, qui n'était pas rompu à ces plaisirs familiers à la jeunesse vénitienne, s'y abandonna sans regarder en arrière. Il fermait les yeux au passé, parce que le passé renfermait un tombeau, pour ne voir que les mirages du lendemain.

« Après tout, se disait-il, comme s'il eût voulu se mettre en garde contre les échos douloureux, si je n'avais pas rencontré Rafaella, il y a plus d'un an que j'aurais épousé Bianca. Bianca, c'est ma destinée; je l'aimais avant d'avoir aimé Rafaella. »

Et il dansait follement, se jetant dans cette folie comme si son cœur eût été plus léger qu'une plume.

XIII

LA VISION DE RAFAELLA.

Tout à coup, comme il emportait Bianca, tout enivrée, dans le tourbillon de la danse, il la sentit froide sous sa main et sous ses lèvres.

« Bianca, dit-il, qu'avez-vous?

— J'ai froid. »

Il voulut s'arrêter.

« Non, non, de grâce, dansons toujours. Si tu t'arrêtes, je meurs glacée.

— Est-ce que je rêve? » se demanda Giorgione.

Et, comme il ralentissait le pas, sa danseuse l'entraîna violemment.

« Giorgio, mon Giorgio, dis-moi que tu m'aimes!

— Bianca, tu m'effrayes; ce n'est plus ta voix, tu n'es pas Bianca.

— Qui suis-je?

— Je ne sais, je te reconnais, et je ne te reconnais pas; mes yeux se troublent, mon cœur bat, le démon m'emporte; souleve ton masque!

— Je te ferais peur si tu me voyais; ne regarde que mon masque.

— Bianca, de grâce! je sens que je deviens fou.

Digitized by Google

— Eh bien, regarde-moi; mais non pas ici, devant tous ces curieux; viens là-bas, sur le balcon. »

Et, en dansant toujours, ils allèrent à une des fenêtres du palais Contarini.

Au moment où Giorgione et sa danseuse arrivèrent tout haletants sur le balcon, la lune jetait son image blafarde sur les flots légèrement agités du grand canal.

« Regardez-moi, » dit la danseuse en se démasquant.

Giorgione regarda.

« Rafaella! s'écria-t-il avec un sentiment d'effroi et de douleur.

— Je vous fais peur, Giorgione? »

Le jeune peintre s'était reculé; il se rapprocha et prit d'une main tremblante celle de la dame.

« Rafella! dit-il encore; dites-moi si c'est une vision ou si c'est un songe.

— Ce n'est point un songe. Je suis revenue parce que vous m'avez oubliée; je suis revenue parce que vous n'avez pas fait dire de messe pour le repos de mon âme; je suis revenue pour vous avertir que cette femme que vous aimez maintenant sera ma vengeance. Écoutez bien :

— Parlez, parlez.

— L'amour que vous aviez pour moi, l'amour que vous avez pour elle, elle ne le ressentira que pour un de vos amis. Mais pourquoi vous dire tout cela? nous perdons un temps précieux; les violons nous rappellent, allons danser! »

Et, sans attendre que Giorgione se décidât à rentrer dans la galerie, la danseuse le prit dans ses bras et l'entraîna tout éperdu.

Morto da Feltro lui dit en la voyant passer :

« Heureux Giorgione, la signora Bianca n'a jamais été plus adorable que ce soir.

— Où est-elle? lui demanda Giorgione en s'arrêtant subitement.

— Où elle est? voilà une belle question; tu as donc perdu la tête?

— Je te demande où est Bianca Lorenzini!

— Signor Giorgione, dit la danseuse avec une dignité moqueuse, puisque aussi bien vous avez des absences d'esprit, je vous abandonne à vous-même et à vos lubies; je vais danser avec Morto da Feltro.

— Rafaella! murmura Giorgione.

— Vous voyez bien que vous n'êtes pas du tout à ce que vous faites. Si Rafaella vous tient tant au cœur, allez invoquer son ombre à Castel-Franco. »

Digitized by Google

Et, disant cela, la dame disparut avec son autre danseur.

« Est-ce que je deviens fou? » se demanda Giorgione.

Il retourna sur le balcon, comme s'il devait y retrouver la vision de Rafaella.

Il ne retrouva que la lune, qui se mirait toujours dans la mer. Mais peu à peu le souvenir de la chère morte prit une âme et un corps dans son esprit. Il la revit comme au dernier jour, pâle et plaintive, ployée comme un roseau.

« Mais qui donc, dit-il en se rappelant la scène qui venait de se passer, qui donc m'a joué cette funèbre comédie? »

Et il se rappelait que quelques minutes auparavant, sur le même balcon, sous la blanche lumière de la lune, une femme s'était démasquée qui lui avait montré le visage de Rafaella.

XIV

OU BRAVADINI FAIT UNE QUESTION INDISCRÈTE.

A cet instant, Bravadini vint sur le balcon :

« Tu oublies, mon cher Giorgione, que tu es le héros de la fête; tout le monde s'inquiète de tes airs mélancoliques; c'est au point que moi, Andrea Bravadini, petit-fils du doge et de l'Adriatique, moi qui me suis déguisé en Cupidon pour donner du fil à retordre à toutes les beautés de céans, je ne sais plus que faire de mes flèches et de mes concetti.

— Te souviens-tu, dit Giorgione à son ami, du jour où tu as surpris mon bonheur à Castel-Franco?

— Oui, j'en ai été effrayé, car le lendemain d'un tel bonheur, il pleut des larmes. Je te croyais revenu du pays des morts. Sois donc un peu philosophe; ne vas-tu pas passer toute ta vie par le pont des Soupirs? pour moi, le passé est un abîme ténébreux où je ne descends jamais.

— Et moi, dit Giorgione, je retourne toujours où j'ai laissé mon cœur.

— Que diable! ne vas-tu pas toujours chanter le *De profundis?* Songe donc que Bianca a toutes les beautés; tu l'aimais avant d'aimer Rafaella; elle t'aime jusqu'à en perdre la raison, puisqu'elle fait la folie de

Digitized by Google

te vouloir épouser. Ne te voilà-t-il pas bien malheureux!... Voyons, reviens à toi et reviens à elle. »

Giorgione rentra dans la galerie avec Bravadini, Bianca vint droit à eux.

« Voulez-vous bien m'expliquer, signor Giorgione, ce qui vous attire ainsi sur le balcon?

— N'est-ce donc pas vous, Bianca, qui m'y avez conduit la première fois?

— Moi! vous devenez fou! A propos, vous ne savez pas ce qu'ils disent par là? Ils répandent la nouvelle que nous nous marions dans huit jours. Laissons-les dire : mais nous avons trop d'esprit pour faire cette sottise-là. »

Bianca aimait mieux être la maîtresse que la femme de Giorgione.

« Vous savez si c'est une sottise, dit Giorgione en essayant de railler, car vous avez été mariée, si vous avez bonne mémoire.

— Oh! si peu; c'est du plus loin qu'il m'en souvienne.

— A propos, dit Andrea Bravadini, permettez-moi d'être fort indiscret, sous ma figure de Cupidon. Qu'avez-vous fait de votre mari?

— Voulez-vous me dire, signor Bravadini, si, en votre qualité de fils de Vénus, vous êtes sorti des flots comme votre mère?

— Pourquoi?

— Pourquoi? c'est que, si vous avez hanté l'onde amère, vous avez pu rencontrer mon mari.

— Dessus ou dessous? »

A cet instant, un flot de masques, comme poussé par la tempête, se précipita sur Giorgione, Bianca et Bravadini, qui furent comme ensevelis sous les vagues de fleurs et de rubans.

XV

LES ROSES SUR LA TOMBE.

Le lendemain, Giorgione retourna à Castel-Franco. Il voulait prier sur la tombe de Rafaella et lui faire dire des messes dans l'église où ils avaient prié Dieu ensemble.

Digitized by Google

Le soir même, Bianca vint le surprendre. Dans sa haute fantaisie, elle voulait, la cruelle et la curieuse, que Giorgione l'aimât au pays même où il avait adoré Rafaella.

Aussi ce fut elle qui la première porta des roses sur le tombeau de Rafaella.

« Les vivants ne vivent pas longtemps avec les morts, parce que les morts ne vivent pas avec des vivants. » mot profond d'un poëte. Près de la tombe de Rafaella, Giorgione se reprit à Bianca, et recommença à Castel-Franco l'existence amoureuse qui lui était si douce; seulement, au lieu de la vie à deux, ce fut une fête de tous les jours : concerts, chasses, promenades, bals, goûters sur l'herbe, toutes les folies. Bianca avait appelé tout le beau monde de Venise.

Je trouve dans un historien une page de la vie de Giorgione qui vient ici à sa vraie place :

« Giorgione vivait comme il peignait : il jetait l'or à pleines mains — les jours où il en avait — sur les pas de sa maîtresse. Les jours où il n'avait pas d'argent, il ne se croyait pas plus pauvre pour cela. Il n'eût jamais, dans sa fierté, signé les épîtres de Titien à Charles-Quint. Il disait qu'un peintre était roi chez lui. Le duc de Parme lui dépêcha un gentilhomme pour l'amener à sa cour, où toutes les dames voulaient être peintes par lui. L'ambassadeur trouva le peintre de Castel-Franco le pinceau à la main, devant une de ces fêtes giorgionesques qui sont, comme la première épreuve, plus ferme et plus chaude, des fêtes galantes de Watteau.

» — Vous allez partir avec moi, dit le gentilhomme.

» — Demain, dit Giorgione.

» L'ambassadeur attendit. Le lendemain il fallut attendre encore, puis le surlendemain, puis toute une semaine.

» Et, comme le gentilhomme se fâcha : — Comment voulez-vous, lui dit Giorgione, que je quitte ma cour pour aller à celle d'un autre? »

Giorgione fut-il marié à Bianca Lorenzini? Lord Byron l'affirme.

Lord Byron voyait la beauté par la beauté des Vénitiennes; il leur trouvait, avec leurs yeux noirs, leurs sourcils arqués, une expression charmante, copiée, disait-il, d'après les Grecs par les anciens artistes, mal imités par les modernes. « Lorsqu'on les voit appuyées sur leurs balcons, on les prendrait pour autant de Vénus du Titien, ou on les dirait détachées d'un tableau de Giorgione, dont les teintes sont d'une vérité et d'une beauté suprêmes. Et parmi tous les tableaux du palais Manfrini, celui-là était le plus ravissant, quel que fût le mérite des autres : ce portrait de sa femme et de lui-même. Mais quelle femme!

Digitized by Google

» L'amour doué de vie; l'amour plein de vie et grand comme nature; non l'amour idéal, non la beauté idéale, qui n'est qu'un beau nom, mais quelque chose de mieux, quelque chose de si réel, que tel devait être exactement le ravissant modèle ; un objet qu'on achèterait, qu'on mendierait ou qu'on volerait, s'il n'y avait pas impossibilité et honte à le faire : la figure rappelle, avec un peu de tristesse peut-être, une figure que vous avez vue, mais que vous ne verrez plus; une de ces images qui voltigent autour de nous quand nous sommes jeunes et que nous fixons nos regards sur tous les visages. Hélas! les charmes qui nous apparaissent un moment, la grâce suave, la jeunesse, la fraîcheur, la beauté, qui agréent, nous en revêtons des êtres sans nom, astres dont nous ignorons et ignorerons toujours et la position et le cours, comme la pléiade égarée qu'on n'aperçoit plus ici-bas. »

Quæ septem dixi, sex tamen esse solent,

avait dit Ovide avant Byron.

Or, ce portrait de Giorgione et de sa femme — ou de sa maîtresse — représentait-il Bianca ou Rafaella?

XVI

LE LAMENTO DE RAFAELLA.

La vision de Rafaella poursuivit longtemps Giorgione. Quoique ce fût une intelligence hors ligne, quoiqu'il se moquât des contes de vieilles femmes et des sorcelleries de sabbat, il ne pouvait se défendre, la nuit, d'un sentiment de frayeur, soit qu'il traversât seul les lagunes, soit qu'il fût enfermé chez lui. Il écrivit ce *lamento* de sa chère Rafaella, et le chanta tristement à ses amis, en leur disant que c'étaient les paroles de la pauvre fille morte.

Ce *lamento* est connu à Venise, où il se chante encore; je l'ai traduit mot à mot. Mais ai-je réussi à rendre l'expression profonde, à faire entendre le cri de la tombe qui va droit au cœur?

Digitized by Google

Mon bien-aimé, ne t'effraye pas,
C'est ta blanche Rafaella
Qui revient du pays des morts.

Tu m'avais dit : Aussi longtemps
Que les étoiles brilleront au ciel,
Aussi longtemps je t'aimerai.

Et les étoiles brillent au ciel,
Et je promène mes douleurs,
Et tu ne songes plus à moi.

Le soleil luit toujours pour toi,
L'amour parfume encore tes lèvres,
Et moi je suis dans les ténèbres.

J'espérais que mon souvenir
T'arracherait de douces larmes,
La pluie seule mouille ma tombe.

Dans l'église où tu peins la Madone,
Mon pâle fantôme erre autour de toi
Et te demande des prières.

Mais tu ne t'agenouilles jamais,
Et les Madones que tu peins
Ne ressemblent plus à Rafaella.

Ah! souviens-toi de nos amours;
Si je suis dans le purgatoire,
C'est pour expier les joies de mon cœur.

Je t'aimais tant, au vieux château,
Sous les branches qui se penchaient
Pour cacher nos embrassements.

Je suis morte sans repentir,
Je porte l'enfer dans mon cœur;
J'attends la rosée de tes larmes.

Sur le sein d'une autre maîtresse
Tu respires les doux parfums
Des violettes étoilant ma tombe.

Dieu me permet, une fois l'an,
De venir du fond des abîmes
Revivre une heure en te voyant.

Mais je te parle, et tu n'entends
Que la voix aimée de Bianca.
Adieu, déjà l'heure est passée!

Digitized by Google

XVII

DU DANGER D'AVOIR UN AMI QUAND ON A UNE MAITRESSE ROMANESQUE.

Giorgione et Bianca émerveillaient Venise par la durée de leur amour. Le peintre surtout voyageait toujours dans le bleu. C'était l'éternelle chanson du poëte allemand :

« Je t'ai aimée — je t'aime — je t'aimerai. »

Rafaella n'inquiétant plus son cœur, c'était le souvenir qui ne garde du passé que les chansons et les sourires.

Mais le ciel de Venise est fécond en métamorphoses.

Un jour, Giorgione et Bianca se promenaient en gondole vers les rives du Lido.

Giorgione était amoureusement couché aux pieds de sa maîtresse, qui semblait ne pas se douter qu'il fût là. Elle regardait dehors, comme si elle dût voir quelque figure connue dans les gondoles qui suivaient le même chemin.

« N'est-ce pas, lui dit Giorgione, comme c'est bon de n'avoir rien à faire quand on est amoureux?

— Oui, dit Bianca; et il y a si longtemps que tu ne fais rien!

— Si longtemps! Je ne comprends pas, ou plutôt je comprends; c'est pour toi qu'il y a — si longtemps, — tandis que pour moi il n'y a qu'un jour. Te souviens-tu de cette matinée où je t'ai vue partir pour le Lido avec le fils du doge?

— Oui, il y a... un siècle. »

Et Bianca poussa un profond soupir.

Ils abordèrent au Lido; on y célébrait bruyamment la fête des Bacchanales, grossières et lointaines réminiscences des belles furies grecques; toute la jeunesse vénitienne était là qui se barbouillait de vin; on avait vendangé tout le jour, et on se jetait les grappes à demi égrenées; les violons se mêlaient aux cris, les vagues aux chansons; on avait dressé des tables homériques pour les gourmands; les courtisanes jouaient au naturel les bacchantes antiques.

Tous les peintres de la cité des doges étaient là qui cherchaient des tableaux.

Bravadini, plus que jamais diaphane, avait voulu être le Bacchus de

Digitized by Google

la journée; il s'était peint de sa meilleure palette, et il s'était fait un ventre hyperbolique. Les plus jeunes peintres le portaient, en chantant, sur un brancard de ceps de vigne; il était couronné de roses « par la main des Grâces, » c'est-à-dire par la main des courtisanes coureuses d'ateliers.

« Heureux Bravadini, dit Giorgione, il rira jusqu'au bout! »

Survint Morto da Feltro.

« Ah! que je suis aise de vous voir, lui dit Bianca; pendant que Giorgione va ordonner le souper, vous allez me conduire à travers ces folies. »

Elle prit familièrement le bras de l'ami de Giorgione. Pour quiconque savait voir, il n'était pas douteux que cet ami ne fût un rival; mais Giorgione ne savait pas voir; d'ailleurs l'amitié l'aveuglait; ce noble cœur ne croyait pas aux trahisons.

Dès que Morto et Bianca furent seuls, ils s'avancèrent en toute hâte vers le cimetière des Juifs, qui ce jour-là était l'endroit le plus désert de l'île.

« O Morto! comme je m'ennuie! dit Bianca.

— O Bianca! comme je t'aime! dit Morto.

— Quand donc, reprit Bianca, serons-nous libres de nous aimer sans avoir sur nous comme des soleils ces deux yeux jaloux de Giorgione?

— Quand tu voudras être libre.

— Quand je voudrai être libre!... mais si j'écoutais mon cœur...

— Moi, si j'écoutais mon cœur tu ne retournerais pas à Venise dans la gondole qui t'a amenée; si j'écoutais mon cœur, je t'emporterais toute brûlante ou toute glacée, pour ne pas rencontrer cet homme dont l'amitié me tue depuis que j'ai ton amour.

— O Morto! fuir Venise et compter avec toi les étoiles qui sont au ciel!

— Je te prends au mot; tu ne reverras jamais Venise ni Giorgione.

— Eh bien, partons! il y a trop longtemps que je vois les mêmes figures et les mêmes choses. Tu sais que je suis insatiable; il faut d'autres passions à mon cœur. »

Digitized by Google

XVIII

D'UN SOUPER AMOUREUX SERVI TROP TARD.

Cependant le souper était préparé dans les vignes, un vrai souper d'amoureux : les plus beaux fruits et le meilleur vin. Des fleurs sous les pieds, des raisins suspendus sur la tête. Près de là, la mer qui chante ses hymnes infinis; plus loin, l'humanité qui s'égaye et qui s'ébat. O le merveilleux souper que va faire Giorgione ! Comme les beaux propos d'amour vont courir sur la table ! comme on versera dans les verres l'oubli des chagrins et l'ivresse des cœurs !

Mais Giorgione attend, et on ne vient pas ! Il appelle, on ne répond pas; il cherche, il ne trouve pas !

Le voilà qui, saisi d'un pressentiment, se met à courir ici et là. C'est un jeu. Il revient à la table; il attend encore, mais sa solitude l'effraye. Il soulève la table avec colère et la renverse. Une lumière soudaine illumine son esprit; il se souvient que Bianca, il y a huit jours, a voulu avoir son portrait peint par Morto; elle a monté dans la gondole du traître. Hier encore il les a surpris jouant ensemble du luth et de la viole. Il ne doute pas qu'ils ne soient retournés ensemble à Venise, avec un beau mensonge tout préparé pour le lendemain.

Il saute dans sa gondole et rame lui-même pour aller plus vite, car on sait qu'il dépassait tous les gondoliers.

Mais, arrivé à Venise, il ne trouva ni Bianca ni Morto.

Morto qu'il voulait tuer, — Bianca pour qui il voulait mourir.

Tout le monde à Venise vous dira aujourd'hui, tant la tradition est vivante encore, que pendant plus de six mois Giorgione alla tous les jours frapper à la porte de Bianca et briser celle de Morto.

Ce n'était plus de la passion, c'était de la folie ! Le pauvre grand artiste rentrait chez lui ployé par la douleur. Cet homme si fort n'était plus qu'un enfant dans la douleur. On le voyait dans sa gondole, tantôt ramant, tantôt allant à la dérive; l'œil profond, la tête baissée, le front soucieux, la lèvre amère. Il espérait vaguement, à quelque coin de rue, voir apparaître l'image de cette femme qui l'avait consolé de Rafaella.

Mais Bianca ne revint pas.

« Encore, s'il revenait, lui, cet odieux Morto, dit un jour Giorgione à Titien, je le conduirais si loin dans les profondeurs de l'Adriatique que nous ne reverrions jamais le jour. »

Mais Morto da Feltro ne revint pas.

Digitized by Google

XIX

PARENTHÈSE HISTORIQUE.

L'histoire des amours de Giorgione est contée diversement à Venise. Selon quelques historiens, Bianca Lorenzini lui donna « l'amour et la mort. » Tiepolo a écrit que cette femme revint une fois comme pour mieux asservir ce pauvre cœur déjà dans l'enfer. Elle repartit et ne revint plus. Tout à ses colères jalouses, Giorgione voulut jouer le dédain; mais Bianca était son âme : il mourut.

Giorgione et Titien, nés à la même heure, eurent le même ciel, le même maître, presque le même pinceau, et peut-être la même maîtresse, car on a dit que Giorgione avait aimé Violante avant qu'elle fût à Titien. Or Giorgione, qui menaçait d'enterrer toute sa génération par sa force herculéenne, mourut comme un enfant d'une trahison de femme, tandis que Titien, svelte et pâle dans sa jeunesse, traversa les passions sans y laisser sa force. Giorgione avait un cœur vaillant et tendre, un cœur d'or; Titien avait un cœur de bronze. Chamfort disait : « Il faut que le cœur se brise ou se bronze. » Giorgione eut le cœur brisé là où Titien eut le cœur bronzé, si l'on permet ce jeu de mots qui peint si juste.

L'art et l'amour ont été toute la vie de Giorgione. Dès sa jeunesse, il a représenté, dans son paysage de Castel-Franco, avec le château sur le second plan et ses belles montagnes bleues à l'horizon, il a représenté trois jeunes filles qu'il aimait, comme on aime à l'aube, avec les rêveries embrumées encore, — comme on aime avant la passion, ce soleil qui dévore les dernières visions du matin. — Ces trois belles filles, qui ont tout à la fois le type des Trévisanes et des Vénitiennes, cheveux onduleux et dorés, ovale mollement arrondi, regards naïvement amoureux, sont peintes toutes nues sous les frais rideaux de la ramée. Et ainsi elles sont métamorphosées en ces trois Grâces qui se soumettent au jugement de Pâris. Pâris, c'est Giorgione. Il les regarde si longtemps qu'il ne songe plus à donner sa pomme.

Ce curieux tableau, de la première manière du peintre, indique encore l'atelier de Bellini par quelques timidités de contour; mais quelle merveille déjà, par les horizons, le ciel, les arbres ! Le maître se révèle partout. Les figures mêmes, toutes discrètes encore, et comme enchaînées dans leur pudeur, ont un charme tout giorgionesque.

Digitized by Google

On sent que le peintre aime l'art, mais qu'il aime surtout l'amour. C'est un doux rayon de son âme qui anime ces trois adorables figures.

Mais on voit que sa passion n'a pas encore brûlé son cœur, comme au temps où il peindra Rafaella ou Bianca !

XX

LA MORT DE GIORGIONE.

Les Vénitiens remarquèrent un jour qu'on ne voyait plus errer Giorgione avec sa gondole.

« Est-ce qu'il travaille? » se demanda Bravadini.

Et, quoique Giorgione eût fermé sa porte à tout le monde, le gai compagnon de sa jeunesse se hasarda jusqu'à l'atelier du grand peintre.

Mais, dans l'atelier de Giorgione, l'araignée filait sa toile; le silence parlait de la mort.

Bravadini monta à la chambre à coucher; il trouva son maître mourant.

« Tu vois, lui dit Giorgine, ce n'est pas un homme dans son lit, c'est un spectre dans son tombeau.

— Est-il possible, dit Bravadini, qu'un homme comme toi, le plus grand peintre de Venise, tu te sois laissé tuer par une femme comme elle, la plus grande coquette de l'Italie?

— Chut! dit Giorgione, j'ai aimé cette femme, je te défends d'en parler mal.

— Comment donc, c'est une sainte du calendrier! Et toi, tu te figures que tu vas mourir sans plus de bruit que tu n'en fais là? Mais songe donc que nous ne pouvons plus vivre sans toi; depuis six mois le deuil est parmi nous. Tu as trop de bons sentiments pour faire des orphelins. Que veux-tu que devienne ma gaieté, si tu n'es plus là? Je n'étais qu'un enfant quand je t'ai connu ; c'est dans ton atelier que je suis devenu un homme. Je meurs comme un chien si, à l'instant même, tu ne te lèves et tu ne t'en viens avec nous sur le quai des Esclavons.

— Le quai des Esclavons, je ne le verrai plus! Je ne verrai plus la place Saint-Marc; je ne verrai plus le pont du Rialto. Mais que m'im-

Digitized by Google

porte? ma patrie n'est plus là, je suis tourné vers le rivage inconnu, je meurs content de fermer les yeux à ce monde qui m'a trahi. Titien m'a pris mon pinceau, Morto m'a pris ma maîtresse, Bianca m'a pris mon sang; il n'y a que toi, Bravadini, qui sois digne de me serrer la main à ma dernière heure; puisque tu es venu, ne me quitte pas. Je voulais mourir seul, je mourrai ma main dans ta main.

— Eh bien, c'est dit, murmura Bravadini en cachant ses larmes; que puis-je faire pour toi? Si tu savais comme je sais composer de merveilleux élixirs.

— Des élixirs! Il n'y en a plus qu'un qui puisse me faire du bien; tiens, décroche-moi ma viole et joue-moi un air d'église, le *Miserere* ou le *De profundis*.

— Oh! je ne chante pas de ces chansons-là, ni ta viole non plus, écoute. »

Et Bravadini se mit à jouer et à chanter un air de carnaval.

Giorgione ne s'offensa pas de la gaieté que répandit, comme un rayon de soleil, cet air familier à Venise; il lui rappela une chanson que Rafaella lui chantait souvent dans les solitudes de Castel-Franco.

« N'est-ce pas, que c'est joli? lui demanda Bravadini.

— Oui, continue. »

Huit jours durant, Bravadini veilla Giorgione, et tenta de rappeler à ce monde cette belle âme déjà sur le rivage.

Un soir qu'il jouait de la viole tout en regardant son ami, il s'aperçut qu'il pâlissait et n'avait pas la force de lever la tête. Il se leva et alla à lui.

« Giorgione, tu ne peux pas vivre sans rien prendre; on ne fait donc plus de cuisine, ici? Je vais appeler tes gens.

— Non! dit Giorgione tout effaré, appelle Rafaella, qui est dans le jardin; elle cueille des groseilles: j'ai soif, dis-lui qu'elle m'apporte son panier.

— Adieu! tout est fini, se dit à lui-même Bravadini, le voilà qui bat la campagne!

— Je te dis d'appeler Rafaella! »

Bravadini, obéissant comme autrefois quand il était le plus jeune de l'atelier de Giorgione, ouvrit la fenêtre et cria à Rafaella d'accourir, comme s'il la voyait dans les jardins de Castel-Franco.

« Je l'entends qui vient, dit Giorgione. Chut! si Bianca la voyait... »

Sans doute, à cet instant, Giorgione eut encore la vision du bal masqué, car il se souleva, tendit les bras et retomba sur l'oreiller en criant :

Digitized by Google

« Rafaella ! Rafaella !

— Oui, c'est Rafaella, dit Bravadini effrayé, mais voulant apaiser son maître. Tu vois, poursuivit-il, comme elle est revenue à toi ; tu vois comme elle t'aime ! »

Giorgione regardait avec des yeux effarés.

« Oui, dit-il d'une voix éteinte, oui, je l'ai vue : mais j'ai peur d'elle, car elle est vêtue d'un suaire, et ses lèvres me glacent. »

Le mourant murmura encore quelques paroles vagues, et expira en serrant les mains de Bravadini.

Après un silence :

« C'en est fait de lui, et c'en est fait de moi, dit le bouffon tout en larmes ; je n'aurai plus le courage de vivre sans lui ! »

Il regarda son maître :

« Hélas, reprit-il, un homme de génie de cette taille-là tué par la trahison d'une femme ! L'amour n'est donc qu'une vengeance du démon ? »

Et comme il se souvint de Morto da Feltro :

« Une vengeance ! C'est moins que cela, puisqu'un coquin sans cœur et sans talent l'a emporté sur un prince de l'art. L'amour n'est qu'une raillerie de l'enfer ! »

XXI

LA LÉGENDE DE GIORGIONE ET DE RAFAELLA.

Après les funérailles de Giorgione, Bravadini, qui avait espéré mourir de chagrin, se réfugia dans un couvent, à Padoue, et ne peignit plus que des sujets religieux, lui qui jusque-là n'avait peint que des pages romanesques ou comiques.

Bianca Lorenzini et Morto da Feltro ne reparurent jamais à Venise.

Morto da Feltro garda-t-il le bonheur qu'il avait ravi à Giorgione ?

Les peintres de l'atelier de Giorgione qui avaient connu Bianca ne la rencontrèrent jamais dans leurs pérégrinations à Florence, à Milan et à Rome. Elle poussa même l'oubli de Venise jusqu'à y laisser ses biens.

Peut-être cette belle coureuse d'aventures mourut-elle de mort violente. Qu'importe, on lui pardonne sa vie, mais on ne lui pardonne pas

Digitized by Google

la mort de Giorgione, quand on songe à ce fier et doux génie frappé dans sa force et dans sa jeunesse.

Qui donc a écrit ce beau sonnet sur *Giorgione* et l'*ombre aimée*?

J'ai peint dans le monde, et il fut si grand le bruit
De ma renommée dans cette contrée et dans cette autre,
Que ma gloire égale celle de Zeuxis et d'Apelles,
Et que tout rivage éloigné retentit de mon nom.

Dans mon jeune âge, je quittai, ailes déployées,
Le nid paternel pour aller acquérir des grâces nouvelles;
De là, je m'envolai au ciel, parmi les étoiles d'or,
Où j'ai retrouvé ma part de paradis perdu.

Ici, dans le cénacle des âmes éternelles et divines,
Je prends, pour les imiter, des idées plus belles,
Ornées de grâces et d'ardentes lumières.

Et je continue le travail de mon pinceau,
Et je vais errer avec l'*ombre aimée* parmi les vivants,
Tandis que je prends des formes divines dans le ciel.

L'ombre aimée, était-ce Bianca ou Rafaella?

Quand vous irez à Venise, on vous dira la légende de Giorgione et de Rafaella, comme la légende de Titien et de Violante. Mais si vous êtes romanesque, si, dans votre émotion, vous voulez aller prier pour le repos de ces âmes amoureuses, vous n'y trouverez pas leur tombeau comme à Vérone le tombeau de Roméo et de Juliette.

Je suis allé voir un chef-d'œuvre de Giorgione à Castelfranco. Un jeune archéologue, l'abbé Saviani, a fini par découvrir la place même où fut la tombe de Rafaella. Giorgione avait fondé pour elle un obit. Je suis peut-être le premier voyageur qui se soit souvenu de cette pauvre fille. L'oublieuse et envahissante nature a couvert cette poussière sacrée de tout un monde de ronces, d'épines et d'herbes folles.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Digitized by Google

LES

FEMMES DE L'ANTIQUITÉ

CLÉOPATRE

L'*Artiste* a publié l'an passé une très-belle figure de Cléopâtre d'après une médaille antique. Cette année nous retrouvons cette figure célèbre à l'Exposition, dans un cadre de Gérôme. Il nous a paru curieux d'évoquer une fois encore la reine d'Égypte, pour lui arracher le secret de sa beauté et de sa mort.

La femme a joué dans toutes les civilisations, et particulièrement dans la civilisation antique, un rôle considérable au double point de vue de son influence naturelle et politique, mais son importance ne s'est pas toujours accrue, comme on pourrait le croire, en raison directe de sa beauté. Les femmes primitives, les femmes de la Bible, ont dû surtout leur influence à je ne sais quelle ampleur de simplicité, de grâce naïve, de soumission et de vertu qui semblait les couvrir comme d'un noble vêtement, et qui subjuguait l'homme sans le dominer. Sarah, Rachel, Rébecca, Noémi, Agar, chastes et touchantes figures, bien faites pour charmer la tente des patriarches et des rois pasteurs ! Elles nous apparaissent comme autant de servantes élevées au rang d'épouses, occupées du matin au soir, en cet âge d'or du monde, à filer la laine ou à traire les troupeaux. Ces mœurs se retrouvent encore aujourd'hui dans toute leur pureté parmi les Arabes du désert.

Cependant une civilisation plus raffinée s'est formée au contact des nations conquérantes et rivales. La femme y prend fièrement sa place.

Digitized by Google

Autant que ses charmes, son intelligence et son astuce se font jour et l'emportent. Elle maîtrise l'homme. Elle séduit les empereurs et les rois. Les femmes de l'antiquité proprement dite, c'est-à-dire les femmes de la civilisation païenne, ont une physionomie à part. Celles-là ne sont plus les parentes, les servantes et les compagnes de l'homme ; elles sont reines et presque toutes maîtresses et courtisanes. Mais la beauté ne suffit pas toujours pour captiver. La beauté n'est qu'un lien de roses qui se brise quand la fleur est fanée. Il faut donc demander à d'autres éléments les moyens de fonder sa domination. Il faut prendre dans un autre arsenal « de plus piquantes javelines. » Aussi l'esprit, le tact patient et sûr, la souplesse sereine, l'habileté diplomatique, et cette haute raison qui chez certaines femmes perce par éclairs à travers les désordres de l'imagination et de la passion, assurent à leur perversité native un règne éclatant et durable. A coup sûr le nez de Roxelane, bien qu'il fût charmant, eut moins d'influence sur les destinées de Soliman et de son royaume que l'intelligence perfide et l'insatiable ambition de cette femme. Tel fut également sur César et sur Antoine l'empire de Cléopâtre qui, au rapport des historiens, était loin d'être belle. Mais elle était de ces êtres féminins qui domptent rapidement et qui, habiles dans la combinaison des artifices de leur nature, tuent en soumettant le corps, l'âme et le génie de leurs victimes. Créature pleine d'audace et d'initiative, de ressources et d'entrain, elle possédait le charme magnétique des Gorgones et de Circé. Sachant tirer parti des circonstances les plus défavorables, elle saisissait avec adresse et présence d'esprit les armes que lui livrait le hasard, les cachait et les aiguisait pour s'en servir à propos : c'était le génie de l'intrigue et de la séduction fait femme.

On est au lendemain de la journée de Pharsale et de la mort de Pompée : César, vainqueur dans Alexandrie, réclame à Pothin, intendant du roi Ptolémée, le million qui lui est dû pour frais de guerre. Il demande en même temps le rappel de la sœur du roi qui, à la suite d'une querelle de famille, a été exilée à la campagne. On peut croire la partie perdue pour le frère comme pour la sœur, car César est maître : il va les déposséder. — Loin de là. — Instruite du différend et croyant entrevoir des chances de succès dans son rappel, Cléopâtre part la nuit, accompagnée d'un seul serviteur, le sicilien Apollodore; elle s'embarque sur le Nil dans un petit bateau et aborde au pied du château d'Alexandrie : mais ne voulant pas être reconnue par les gardes, elle s'enveloppe dans ses vêtements, se fait lier par une courroie comme un paquet de hardes, et portée sur les épaules de son

Digitized by Google

esclave, elle se présente ainsi devant César. « Ce fut la première » amorce qui attira l'empereur à l'aimer, dit Plutarque, parce que » cette ruse lui fit apercevoir qu'elle était femme de gentil esprit; » depuis, quand il eut connu sa douceur et sa bonne grâce, il en fut » encore bien plus épris et la remit en bonne amitié avec le roi son » frère, à condition qu'elle régnerait sur l'Égypte avec lui. » — Ce premier trait lui valait la moitié d'un royaume. Mais la réconciliation de Ptolémée et de sa sœur ne faisait pas l'affaire de l'intendant Pothin. Redoutant l'intervention de Cléopâtre dans le maniement des choses de l'État, il tente d'assassiner César pendant le festin. Celui-ci tue lui-même son ennemi, et livre le lendemain une nouvelle bataille aux troupes du roi qui disparaît dans la mêlée, laissant ainsi le trône sans partage à sa sœur.

Cléopâtre a joué la partie avec bonheur : elle est reine; faible femme, exilée et en disgrâce la veille, elle a vaincu le vainqueur, et un fils — Césarion — devient le gage vivant de l'union de Rome avec Alexandrie. Telles furent les fiançailles des deux plus grandes nations de la terre. De cet instant date la fusion des intérêts de l'Europe et de l'Afrique. — L'irruption du sang latin dans la race asiatique s'opère; elle se continuera entre Antoine et Cléopâtre après le départ de César pour l'Espagne, et se scellera d'un double sacrifice humain après la défaite d'Actium.

Mais avant ce suprême événement, une des périodes les plus intéressantes de l'histoire doit s'écouler. César n'est plus : le crime de Brutus va porter ses fruits. Les quinze années qui vont suivre offriront, au milieu des péripéties les plus émouvantes et les plus scandaleuses — même pour ce temps-là — au milieu d'un débordement de passions effrénées et barbares, un tableau d'une horrible grandeur. En effet, ce mélange hideux de batailles et d'intrigues — de victoires et de défaites — de haine et d'amour — de cruautés et de galanteries — de coups de poignards — de têtes tranchées* — de mains coupées — avec les fumées des festins, les parfums des salles hypostyles, les fleurs, l'or, les pierreries, la pourpre des vêtements ; ces scènes de férocité et de volupté, contrastant avec la splendeur calme de la nature orientale et la magnificence des arts, forment un puissant et curieux prélude à l'hymen définitif de l'Occident et de l'Orient. Elles semblent attester que l'union des races ne peut s'accomplir que dans la boue et le sang.

* Celles des deux Pompée, de Cicéron, de Paulus Lepidus.

Digitized by Google

Cléopâtre avait trop bien engagé la partie avec César pour ne pas la gagner avec Antoine. Veuve de son premier amant, stimulée par les succès d'un début brillant à tant d'égards — car il éclipsait et faisait taire tout ce que les mœurs les plus rigides de l'époque auraient pu y trouver à redire — elle frappera un coup hardi et entrera résolûment en matière avec le *Philellène* — c'est ainsi qu'on appelait Antoine chez les Grecs. Cléopâtre, en effet, connaît à fond l'ennemi qu'elle va combattre, bien qu'elle ne l'ait jamais vu. Elle usera pour le subjuguer d'un procédé tout aussi significatif que celui qui lui a si bien réussi avec César. La réputation d'Antoine l'a devancé en Égypte. Elle sait qu'accessible aux délices de la table et aux secrets entretiens du cubiculum, Antoine se fait suivre de tout un cortége de seigneurs et de princesses, de rois et de reines numides, chargés de richesses, de présents, et jaloux d'obtenir ses bonnes grâces. Elle luttera de faste et d'originalité avec ces vaincus magnifiques; et comme à Éphèse les femmes allèrent au-devant de lui habillées en bacchantes, les hommes et les enfants en faunes et en satyres — avec psaltérions — flûtes et hautbois enguirlandés de myrte et de lierre — (car ce nouveau Bacchus échange volontiers son sceptre contre un thyrse dans les fêtes de la volupté) — elle prendra pour lui plaire le costume d'une déesse. Ayant donc reçu l'injonction de s'expliquer au sujet des secours qu'elle était accusée d'avoir fournis à Brutus et à Cassius pendant leur guerre avec Antoine, Cléopâtre se borne d'abord à des échappatoires et à des lazzis pleins d'une ironie nonchalante; puis, pressée par Dellius, ambassadeur d'Antoine, de se rendre en Cilicie, elle part confiante dans le pouvoir de ses charmes et l'enchantement de sa parole. « Car, dit Plutarque, sa langue était comme un instrument à » plusieurs jeux et plusieurs registres, et la bonne grâce qu'elle avait » à deviser, sa douceur et la gentillesse de son naturel qui assaisonnait » tout ce qu'elle disait, était un aiguillon qui poignait au vif. » Cléopâtre toutefois ne daigne autrement s'avancer que de remonter le fleuve Cydnus sur une galère à poupe dorée, à voiles de pourpre et à rames d'argent « — lesquelles étaient maniées par des femmes dé» guisées en Néréides, au son des flûtes, des cythres et des violes. » — Quant à sa personne, « couchée sous un pavillon d'or, dans l'attitude » et le costume de la reine de Cythère, entourée de nymphes jouant le » rôle de Grâces, et d'enfants joufflus figurant des Amours qui l'éven» taient et brûlaient à ses pieds des parfums, elle aborde au rivage où » Antoine donnait audience au peuple, sur son trône impérial, et se » fait annoncer comme la déesse Vénus venant rendre visite au dieu

Digitized by Google

» Bacchus pour s'entendre avec lui sur le bonheur futur de toute » l'Asie. » Certes, voilà une entrée originale : elle devait plaire à ce soldat sensuel et sans façon, qui buvait et mangeait avec ses compagnons d'armes et ne dédaignait même pas, à l'occasion, de plaisanter et de jouer avec eux. A l'instant la colère d'Antoine se change en une passion ardente ; son cœur sans défense faiblit sous la cuirasse du guerrier ; son front martial se déride, et sa sévérité fond comme une cire au soleil, sous le doux rayon de ce sourire, sous le souffle attiédi des molles langueurs et des paroles harmonieuses de la divine enchanteresse. Dans son ravissement Antoine invite Cléopâtre à souper ; mais la reine d'Égypte prenant habilement l'offensive et se retranchant derrière une pudeur calculée, lui fait comprendre qu'il est plus convenable qu'il vienne lui-même souper chez elle. Le festin fut servi à bord de la galère où il avait été préparé, et Cléopâtre y déploya un luxe inouï, une bonne grâce délicieuse, une courtoisie parfaite, qui achevèrent de conquérir le soudard. Pour bien apprécier le détail de cette scène, d'un naturel charmant quoique passablement étrange, et dont l'on ne trouverait aujourd'hui le pendant qu'en temps de carnaval, dans certains hôtels du quartier Notre-Dame de Lorette ou dans les salons de la *Maison d'or*, il faut les lire dans Plutarque et dans ce style à la fois pittoresque et saisissant dont Amyot a revêtu les récits du grand historien. « Par quoy pour se monstrer gracieux à son » arrivée envers elle, Antoine voulut bien obtempérer et y alla, où il » trouva l'appareil du festin si grand et si exquis, qu'il n'est impossible » de le bien exprimer : mais entre autres choses, ce de quoy plus il » s'esmerveilla, fut la multitude des lumières et flambeaux suspendus » en l'air et éclairant de tous costez, si ingénieusement ordonnés et » disposés à devises, les uns en rond, les autres en quarré, que c'estoit » l'une des plus belles et des plus singulières choses à voir que l'œil » eust sçeu choisir. Le lendemain, Antoine la festoyant à son tour, » essaya de la surpasser en belle ordonnance et magnificence — (hélas ! » la vanité humaine n'a pas changé et la lutte des amours-propres est » restée la même depuis deux mille ans !) — mais il fut vaincu en l'une » et en l'autre, tellement que luy-mesme le premier commença à se » moquer de la grosserie et lourderie du service de sa maison auprès » de la somptuosité, propreté et élégance de celle de Cléopâtre. Et elle » voyant que les rencontres et brocards d'Antoine estoient fort gros- » siers et qu'ils sentoient leur soldat à pleine bousche, elle commença » à lui en bailler hardiment et à le blasonner à tout propos sans rien » craindre, car sa beauté seule, à ce qu'on dit, n'estoit point si incom-

Digitized by Google

» parable que il n'y en peust bien avoir d'aussi belle comme elle, ny » telle que elle ravist incontinent ceux qui la regardoient : mas sa con- » versation à la hanter en estoit si aimable, qu'il étoit impossible d'en » esviter la prise. » Le portrait est peint de main de maître et le type n'en est pas perdu : on le rencontre encore tous les jours descendant des hauteurs de la Chaussée-d'Antin sur le boulevard des Italiens, vers les cinq heures du soir.

Nous venons d'avoir le souper d'apparat : voyons maintenant nos héros en déshabillé. Platon a écrit que l'art de flatter se traite de quatre manières. Cléopâtre en inventa plus de quatre pour plaire à Antoine et se l'attacher. Les plaisirs, les jeux, la chasse, et même la pêche à la ligne, furent au nombre de ses moyens de séduction. Pour captiver son imbécile amant, elle descendit aux artifices de la plus simple bourgeoise. Elle allait jusqu'à prendre des déguisements ridicules, « jusqu'à » emprunter l'acoustrement de quelque chambrière, pour battre le » pavé et rôder toute la nuit avec lui autour des boutiques de la ville, » en plaisantant les marchands. » Mais la scène la plus triviale et la plus grotesque, celle qui forme la plus singulière opposition avec la dignité du rang des deux personnages, c'est l'épisode du vieux poisson salé que Cléopâtre fit attacher par un plongeur à l'hameçon d'Antoine, « — ce dont tous les assistants se prirent bien fort à rire, » — mais elle, la royale sirène, partit de là pour lui décocher à brûle-pourpoint cette étourdissante flatterie : — « Laisse-nous, seigneur, à nous autres Égyp- » tiens, habitants de Pharus et de Canobus, laisse-nous la pêche à la » ligne : ce n'est pas ton métier : ta chasse est de prendre et de con- » quérir — avec le cœur des femmes — villes et cités, pays et royau- » mes. » — Le rôle est interverti, mais le madrigal a sa valeur : il dut achever d'étourdir l'empereur.

C'est dans cet oubli du sérieux de la vie et de ses devoirs de prince, qu'Antoine laissait fatalement s'épuiser sa veine de fortune et s'accomplir sa destinée honteuse. C'est dans cet abandon de soi-même et cet énervement des passions que Cléopâtre laissait finir l'empire des Ptolémées. Ainsi se perdait la forte race de l'Asie ; ainsi se compromettait, dans une éclatante promiscuité, la lignée non moins puissante des Césars.

Antoine vécut près de quinze ans avec Cléopâtre. Il lui avait sacrifié la gloire de sa patrie, la dignité du sénat, le prestige du pouvoir, et ses deux femmes légitimes — Fulvie et Octavie. — Celle-ci, qu'il avait épousée après la mort de la première, dans un de ses voyages à Rome, n'eut pas le talent de fixer son infidèle époux : c'était pourtant, si l'on

Digitized by Google

en croit l'histoire, le modèle de la femme comme il faut, une véritable grande dame romaine, « — ayant la grâce, l'honnesteté et la prudence, jointes à une rare beauté. » Mais, dans sa folie, Antoine n'en fit aucun cas. A peine marié, il voulut revenir auprès de son Égyptienne, « ra-
» mené par la concupiscence — ce cheval de l'âme — si difficile à
» dompter — comme dit Platon. »

La lutte entre la femme légitime et la maîtresse n'avait pas été longue. Les vertus de l'épouse se brisèrent bientôt contre les coquetteries de la courtisane. Savante en l'art de surprendre et de feindre, Cléopâtre vint trouver Antoine à Sidon, avec des vêtements et de l'argent pour en gratifier ses troupes, et se faire parmi elles un parti. Elle y réussit sans peine et les gagna par ses largesses, qu'elle leur distribua elle-même au nom de la déesse Isis, dont elle avait revêtu le costume. Deux fils jumeaux étant nés de ce rapprochement, Antoine les surnomma l'un le soleil et l'autre la lune. Il les dota dès leur naissance, et leur distribua, comme par avance d'hoirie, les provinces de Phénicie, de Syrie, de Cilicie et de Judée; et répondant avec cynisme à ceux qui lui reprochaient d'oublier ses enfants légitimes : « Que la grandeur et la magnificence de l'empire romain se démontraient, non
» par ce que les Romains prenaient, mais par ce qu'ils donnaient : que
» la noblesse se dilatait et se multipliait entre les hommes par la pos-
» térité des rois, et que la nature avait voulu établir ainsi les fonde-
» ments de plusieurs nobles races, dynasties et familles, en diverses
» contrées de la terre, pour la plus grande gloire des dieux. » On voit qu'Antoine était aussi bon physiologiste que religieux et profond philosophe. Il se regardait comme personnellement chargé de la double mission de conquérir et de fusionner les races par la guerre et par l'amour.

Cependant, toujours travestie en Isis, donnant sous ce costume audience à ses sujets dans les temples, au pied de ces colonnes gigantesques aux chapiteaux d'acanthe — « dont l'admiration, comme dit
» Champollion, ne peut atteindre le sommet » — recevant en déesse les hommages des princes, rois et potentats de l'Afrique et de l'Asie soumis par son illustre amant, Cléopâtre savourait les délices du retour, quand son bonheur fut subitement interrompu par une circonstance décisive : Octave lui déclara la guerre pour venger sa sœur oubliée, et proclama — à Rome — la déchéance d'Antoine. Ce fut un immense coup de tonnerre. Les montagnes et les plaines en retentirent depuis la mer Ionique jusqu'à l'Euphrate, depuis l'Esclavonie jusqu'à l'Ethiopie et la Cyrénaïque. Les plus sinistres présages éclatent alors. On sait

Digitized by Google

combien les anciens croyaient aux présages : ils savaient y lire d'avance la succession des événements dont ils étaient menacés. Ainsi, « pre-
» mièrement, la ville de Pisaurum qui avait été repeuplée par Antoine,
» assise au rivage de l'Adriatique, fut engloutie et fondit en abîme
» par un violent tremblement de terre. L'une des statues de pierre qui
» avaient été dressées à l'honneur d'Antoine en la ville d'Albe, sua
» pendant plusieurs jours, et bien qu'aucuns l'essuyassent continuelle-
» ment, elle ne cessa point de suer. En la ville de Patras, pendant
» qu'Antoine s'y trouvait, le temple d'Hercule fut consumé par la
» foudre, et à Athènes — du bas-relief où était représentée en statues
» la guerre des géants contre les dieux, celle de Bacchus fut isolément
» arrachée et précipitée dans le théâtre : or Antoine se disait descen-
» dant d'Hercule et se faisait appeler le nouveau Bacchus. » D'autres signes prophétiques, comme par exemple, la tempête qui abattit les colosses sur lesquels avaient été inscrits les noms des Antonins, et la bataille des hirondelles qui, après avoir fait leur nid sous la poupe de la galère royale nommée Antoniade, en furent chassées par leurs rivales, pronostiquaient de graves catastrophes. Néanmoins, malgré ces sombres avertissements du ciel, Antoine et Cléopâtre se préparèrent à une attaque sur mer.

Les flottes de notre époque ne sont que des jouets d'enfants auprès des innombrables bâtiments qu'armaient les anciens pour un combat naval. Quand le moment d'entrer en ligue fut venu, il se trouva qu'Antoine n'avait pas moins de cinq cents vaisseaux de guerre, sans compter une multitude considérables de galères à huit et dix rangs de rames, « superbement équipées et parées, aussi bien pour le combat que pour le triomphe. » Des centaines de mille hommes à pied et des milliers de cavaliers arrivèrent de tous les points de l'Afrique et du fond de l'Asie pour lui prêter secours, et appuyer par terre les mouvements de sa flotte. L'énumération de ces forces, conduites par les rois en personne, confond l'imagination et donne une idée grandiose des ressources militaires de ce temps-là. C'était Bacchus, roi de Libye — Tarcodème, roi de Cilicie — Archélaüs, roi de Cappadoce — Mithridate — Avallas — Polémon — souverains de Thrace et de Pont — Manchus, roi d'Arabie — Hérode, roi des Juifs — qui plus tard ! — Amyntas, roi des Lycaoniens, des Galates et des Mèdes. Antoine était sur terre beaucoup plus puissant que son adversaire, mais par un aveuglement fatal, il avait cédé aux sollicitations de Cléopâtre, qui préférait le combat par mer. Ce fut ce choix qui le perdit ; car voici qu'au milieu de la mêlée, et alors que la victoire flotte encore incertaine,

Digitized by Google

cette femme, cette reine, qui avait mis en présence deux frères faits pour s'aimer et se soutenir, qui avait poussé l'un contre l'autre dans un conflit sanglant deux pouvoirs faits pour vaincre dans la même cause, Cléopâtre inspirée par on ne sait quel mauvais génie, affolée par une terreur soudaine et inexplicable, fait dresser les mâts, appareiller son navire, et donne la première le signal de la déroute, en fuyant vers le Péloponèse.

L'histoire a raconté cette fin lamentable : elle est navrante et serre le cœur. Antoine ayant perdu à la fois la raison et le courage, oublie, abandonne et trahit les siens. Il se jette dans une galère pour suivre celle qui lui avait promis le triomphe et qui n'a fait qu'accélérer sa défaite; une lâche défection l'entraîne après elle et le rive honteusement à ses pas. Cette mémorable déroute ressemble à toutes les déroutes; seulement, elle porte un caractère encore plus grandiose de misère et de désolation : c'est l'abattement de l'esprit et du cœur succédant à la hardiesse et à l'enivrement des passions : c'est le contraste affligeant d'un immense bonheur et d'une infortune plus grande encore — du rire insouciant et des larmes amères — des joies perdues et des douleurs qui ne doivent pas finir. Tout est frappé dans cette chute d'un sceau fatal de destruction et de malheur.

Antoine a rejoint Cléopâtre, les matelots le hissent sur le pont, mais il ne cherche même pas à voir celle qui est cause de sa ruine; pendant trois jours, il l'évite; il se cache; il reste seul — morne — abattu — désespéré. — Enfin, les suivantes les rapprochent et ils se réunissent pour pleurer. De retour en Égypte, Antoine se sauve dans la Libye; il a la nostalgie du désert, d'indomptables aspirations vers la solitude; il veut vivre seul, oublié; ne veut voir personne, repousse ses serviteurs et ses amis. Il s'enferme dans une maison perdue :

« Triste et pauvre débris de ses anciens domaines,
» Où de l'isolement qui règne dans son cœur
» Il va secrètement sonder la profondeur,
» Car des sombres regrets quand vient l'instant suprême
» L'homme en soi descendu n'est bien qu'avec lui-même,
» Évite les regards et la voix des humains,
» Et fuit d'un pas furtif et le front dans ses mains.
» Tel un lion blessé par une flèche sûre
» Cache au fond du désert l'incurable blessure,
» Et dans un creux ravin sentant la mort venir,
» Exhale en paix sa rage et son dernier soupir. »

Digitized by Google

Voilà l'état de son âme, et l'on se sent pris d'une profonde pitié pour l'amer désenchantement de ce héros désarmé. Cléopâtre — au contraire — a réagi contre l'événement; elle forme des projets de restauration; elle rêve encore plaisirs, faste, royauté, puissance. Revenue d'un instant de faiblesse, l'acier de sa volonté se retrempe dans la crise. Il reparaît poli, brillant, affilé, prêt à se mesurer de nouveau avec le destin. Dans cette disposition d'esprit, elle a conçu le dessein de faire franchir à ses vaisseaux l'isthme de Suez, et elle a fait transporter à bras d'hommes jusqu'à la mer Rouge, ses galères chargées de richesses; colossale entreprise, digne de rivaliser avec les efforts de la vapeur et les hardiesses de l'industrie moderne! Là elle cherche une plage de l'Océan où elle puisse encore vivre en reine, après avoir échappé à la servitude : dernier sentiment d'orgueil et de grandeur qui la rattache à une existense désormais douloureuse et brisée. Mais ce projet téméraire échoue devant l'hostilité des peuplades arabes qui mettent le feu à ses navires et détruisent ainsi toutes ses espérances. De retour une dernière fois à Alexandrie, Cléopâtre y retrouve Antoine qui la rassure, car son armée tient encore. Ils rentrent ensemble au palais et ils y recommencent leur vie inimitable — ainsi qu'ils l'avaient surnommée — bien décidés à la remplacer par une mort mutuelle (synapothamménon,) dès que le sort l'aura ordonné.

Il y a dans cette tragédie antique un charme persevérant, un intérêt cruel, qui sera pour la poésie et le drame un sujet éternel d'étude et d'inspiration. Rarement bien compris, à notre avis, ce sujet a toujours été exprimé sur le théâtre d'une façon trop pâle. En dépit de sa verve et de la facture harmonieuse de ses vers, c'est à peine si l'œuvre de Soumet restera. La pièce de Soumet vise trop à la pose tragique. Selon nous, c'est dans les allures du drame qu'il conviendrait de traiter l'histoire d'Antoine et de Cléopâtre, car ce sont, après tout, plutôt deux héros de roman que deux héros de tragédie. Leur vie a été une vie de galanterie et d'aventure et non, malgré ses péripéties souveraines, une vie drapée et monumentale. Il y a dans le laisser-aller de cette existence toute de caprice et de passion légère, les éléments d'une comédie larmoyante ou d'un mélodrame terrible et à fracas, suivant le côté sous lequel voudra l'envisager l'auteur. Nous indiquons en passant cette double source, où il nous semble que plus d'un pourrait encore puiser. En effet, ces amours, qui n'ont reçu ni la sanction légale ni la sanction religieuse, devaient finir comme ils avaient commencé, c'est-à-dire par la douleur, qui est le revers du plaisir, car le plaisir seul a présidé à cette union. Pendant quinze ans, elle n'a été

Digitized by Google

qu'une perpétuelle représentation de fêtes et de jouissances dissolues, donnée à toutes les nations du monde, placées là en amphithéâtre comme autant de spectateurs. A cette pièce commencée sous les auspices de Vénus et de Bacchus, à cette comédie éminemment humaine, et à certains égards bourgeoise malgré ses oripeaux de pourpre et ses décorations magistrales, il fallait un double suicide, c'est-à-dire un dénoûment moderne, en quelque sorte, un dénoûment de décadence : — Eh bien ! le dénoûment est digne du prologue.

Dans la perspective d'une mort commune et prochaine, Cléopâtre essaye des poisons; elle livre les esclaves et les condamnés à la morsure des vipères. Antoine, de son côté, voyant la défection de ses soldats porter le coup de grâce à la fortune du capitaine, supplie Éros, un de ses serviteurs, de le frapper d'une épée; mais l'esclave dévoué hésite, se retourne, se frappe lui-même, et meurt sous les yeux de son maître. — Alors Antoine s'écrie : « O Éros ! je te remercie; » tu m'as montré comment il faut mourir ! » — et il se perce la poitrine. Cependant, la mort n'arrive pas. Une série de scènes horribles se succèdent et l'agonie des deux amants se prolonge en face l'un de l'autre.

En cet instant suprême et solennel, Octave fait son entrée dans Alexandrie, tenant par la main le philosophe Arrius, pour se populariser parmi les sujets d'une reine qui, vaincue et soumise, n'est bonne désormais qu'à orner son triomphe. Lui-même se rend auprès d'elle pour relever son courage, pour lui donner des consolations et des espérances; il lui promet pour ses enfants le royaume d'Égypte. Mais Cléopâtre a perdu tout ressort : Vieillie par l'abus des plaisirs et par les chagrins, elle renonce à essayer une dernière fois le pouvoir de ses charmes; le doute est entré dans son âme avec le malheur; elle ne se laisse pas prendre aux semblants d'intérêt et de compassion d'Octave. Après une tentative de suicide par le poignard, qui échoue grâce à la présence de son médecin, elle reçoit des mains d'un paysan un panier de figues et trouve sous ses fruits l'aspic qui lui donne la mort : ses deux suivantes, Iras et Charmion, meurent à ses côtés, et celle-ci s'écrie en rendant avec elle le dernier soupir : « Cela est beau pour la » fille de tant de rois de mourir ainsi ! — Il faut bien, ajoute Plutarque, » que l'histoire soit vraie, puisque Octave, entrant triomphant à Rome, » était précédé de l'image de Cléopâtre, qu'un aspic mordait au bras. »

Certes, cette femme célèbre ne mourut point sans grandeur. L'épisode final de sa vie est empreiut d'une indicible tristesse : c'est un des faits les plus intéressants qui puissent se produire sur le théâtre des passions humaines, un de ces faits qui traversent

Digitized by Google

les siècles et les inondent à la fois de mélancolie et de terreur. Ces amours prodigieux et tenaces, quoique empreints, comme nous l'avons dit, d'un caractère singulier d'insouciance et de légèreté, nous montrent la volupté aux prises avec les exigences du devoir et la responsabilité de la puissance. On ne sait ce qu'il faut le plus détester, ou la faiblesse d'Antoine, guerrier d'ailleurs licencieux et cruel, ou la corruption de celle qui a ouvert pour lui l'abîme et fait peser sur son nom la réprobation de l'histoire.

Avons-nous le droit d'être indulgents, même pour ces vices qui ont permis au mélange des races de s'accomplir, et à la décentralisation des diverses nations du globe de s'opérer dans un but lointain d'unité humanitaire et sociale? Il serait trop facile d'absoudre de pareilles fautes, et la morale pourrait en souffrir. L'homme n'a pas à pénétrer les secrets de Dieu. Les moyens qu'il emploie pour arriver à ses fins insondables appartiennent au souverain maître. L'homme connaît le bien et le mal ; il sait ce que valent les principes sur lesquels ces deux éléments reposent : cela doit lui suffire. Si la Providence fait sortir le bien du mal et permet quelquefois que les principes fléchissent, il n'appartient pas à l'homme d'en changer la nature, ni d'en tirer parti contre eux-mêmes.

Cléopâtre, « ce fatal prodige, » comme l'appelle Horace, représente le type du despotisme féminin ; c'est une des plus colossales figures du monde ancien. Elle dépasse de cent coudées toutes les reines, impératrices et princesses romaines qui l'ont précédée ou suivie. Aussi célèbre par ses désordres que par son esprit et ses charmes, elle prime ses rivales sur la liste des coquettes, et les résume toutes en un assemblage de séductions et de grâces qui lui assure un rang à part dans l'histoire de la galanterie antique. Auprès d'elle les Faustine, les Poppée, les Messaline, les Sabina, les Agrippine, les Julie, pâlissent, s'effacent dans la pénombre, et ne sont plus que des matrones vulgaires, sans attraits comme sans ragoût. On reconnaît à l'aisance enchanteresse de sa personne, à la persévérance de sa volonté, à la vigueur de ses penchants, à l'ardente mêlée des passions qu'elle soulève, qu'elle réchauffe, qu'elle affronte ou qu'elle flatte, la fille d'une civilisation de vieille date. On sent qu'elle porte sur son sein, à la fois mignon et viril, ses titres de noblesse, te qu'elle a reçu, pour l'intrigue comme pour l'amour, le dépôt des plus anciennes traditions du monde, l'héritage sacré des temples mystérieux d'Isis, le talisman surnaturel des mages contemporaines de Pharaon et de Ramsès. Cléopâtre morte — la femme antique s'éclipse ou s'amoindrit.

Digitized by Google

Nous sommes de ceux qui pensent qu'en bien comme en mal les grandes missions sont toujours couronnées par un grand sacrifice. Après César et la conquête des Gaules, Brutus. Après la conquête de l'Afrique par Antoine, Octave et la défaite d'Actium. Leur rôle joué, Antoine et Cléopâtre disparaissent pour assurer la domination romaine.

Mais un autre conquérant allait surgir qui, resserrant les liens de la solidarité humaine, devait confondre dans une pensée unique les nations désormais rangées sous le même sceptre politique. Le Christ naissait 30 ans plus tard, et préparait par sa vie et par sa mort l'union définitive des intérêts moraux et religieux des peuples. Sa doctrine allait triompher à Rome à son tour, et y fonder un trône plus puissant et plus durable que celui des Césars.

C'en est fait ! le monde antique a vécu, laissant d'immortels souvenirs — des chefs-d'œuvre — des modèles et des exemples dans l'art, dans l'industrie, dans la science. Mais le Christ parle et les oracles se taisent. Jérusalem a vaincu Delphes ; le jardin des Oliviers impose silence à Dodone. La courtisane est oubliée ; c'est le tour des héroïnes mystiques. — Aux âcres jouissances des sens ont succédé les virginités saintes, les dévouements sublimes, les tendresses généreuses. La charité remplace l'amour. Elle ouvre aux douleurs et aux regrets de la terre les espérances du ciel. Des reines, rivales des anges — les Clotilde, les Élisabeth de Hongrie — les Thérèse — les Blanche de Castille se pressent sur le cœur de l'humanité : ministres et femmes légitimes des rois, elles sont le conseil des trônes, le soutien des peuples, l'espoir de ceux qui souffrent, la consolation de ceux qui pleurent.

Arrière toutes les tyrannies ! honte au despotisme barbare de la force, comme au despotisme énervant de la volupté !

Les Cléopâtres ont fait leur temps. Place aux impératrices chrétiennes !

ÉDOUARD L'HOTE

Digitized by Google

LES SYMBOLES CHRÉTIENS

I

LES FLEURS

I. Dieu qui a fait la nature si belle semble cependant avoir réservé pour les fleurs ses plus riches trésors de beauté. Quel éclat! quelle élégance! quelle variété de formes et de couleurs! Mais en même temps Dieu a voulu que la plus belle de ses créatures fût aussi la plus frêle.

Grave enseignement caché sous un charmant symbole! Pour nous avertir que tout passe, Dieu a semé des fleurs sous nos pieds.

Il est dit au livre de Job : « L'homme naît comme la fleur, il est vite foulé aux pieds. »

« Et en effet, ajoute saint Grégoire, il brille un moment dans sa chair, et il est foulé aux pieds lorsque la mort le réduit en pourriture. » Le Roi-Prophète tient le même langage : « L'homme fleurit comme la fleur des champs. »

« On peut comparer à la fleur toute splendeur humaine, reprend saint Augustin, richesse, puissance, honneur, beauté. Une maison, une famille entière s'épanouit comme la fleur. Combien dure cet éclat? Beaucoup d'années, dites-vous. Ce temps vous semble long, et il est court devant Dieu. L'éclat de l'homme passe comme la fleur du foin. »

II. Oui, les fleurs de nos champs ne durent qu'un jour, mais élevons-nous en contemplant celles qui ont une éternelle floraison. « Le juste, dit-elle, fleurira éternellement devant le Seigneur. »

Ces fleurs naissent dans le jardin de l'Église, sous les rayons du

Digitized by Google

soleil divin qui est Jésus-Christ, et rafraîchies par les rosées de la prédication divine et de la grâce.

C'est d'elles que l'époux des saints Cantiques a pu dire : Les fleurs ont apparu sur notre terre, » et c'est d'elles qu'il est écrit : « Fleurissez, ô fleurs, répandez votre parfum, poussez vos branches de grâce, et chantez vos cantiques au Seigneur, pour le bénir dans ses ouvrages.»

Saint Ambroise va nous expliquer ce qu'il faut entendre par ses fleurs : « Les arbres du jardin fermé de l'Église sont féconds en vertus de toute sorte. Là fleurissent ensemble la chasteté, la piété, le saint amour du silence. Là les violettes des confesseurs, les lis des vierges et les roses des martyrs. »

Ainsi les fleurs symbolisent à la fois et les vertus chrétiennes et les âmes saintes elles-mêmes, qui se parent de ces vertus.

Saint Ambroise voit encore dans les anges comme autant de fleurs du ciel, car les couleurs brillantes de la fleur lui rappellent la beauté et la gloire des esprits bienheureux.

Les fleurs qui ornent un parterre s'y épanouissent en mille nuances diverses et « il en est ainsi, dit saint Grégoire, de celles qui naissent sur toute la surface de l'Église ; car chaque vertu a sa beauté propre, et les saints comme les anges diffèrent en clarté. Cependant toutes ces fleurs ont un même éclat céleste, et elles n'ont toutes qu'un même parfum. Elles répandent ensemble la bonne odeur de Jésus-Christ. »

III. Nous ne pouvons nommer les fleurs sans les fruits, car la sainte Écriture se plaît à unir souvent ces deux symboles.

Dans l'ordre de la nature, il y a des fleurs qui ne semblent créées que pour le plaisir des yeux et auxquelles on ne demande aucun fruit; dans l'ordre de la grâce, c'est toujours le fruit qu'on cherche et qu'on aime dans la fleur. Nulle vertu chrétienne, en effet, nulle sainteté ne peut demeurer inactive, elle doit produire des œuvres saintes, et c'est pour cela que l'Époux des Cantiques tient ce langage à l'Épouse : « Voyons si les fleurs enfanteront leurs fruits, *Videamus si flores fructus parturient.* »

Bien plus, ces fleurs de l'Église sont tellement fécondes que l'Esprit Saint les prend déjà pour des fruits : « Mes fleurs sont des fruits, dit-il. *Flores mei fructus.* »

Fleurs et fruits, vertus aimables, âmes saintes et angéliques, œuvres sublimes que la religion inspire, c'est vous qui êtes la gloire et l'ornement de l'Église.

C'est sur vous qu'elle s'appuie, c'est avec vous qu'elle se console, attendant sa parfaite union avec Jésus-Christ dans le ciel; et telle est,

Digitized by Google

suivant saint Bernard, l'explication de cette parole de l'Épouse dans les saints Cantiques : « Soutenez-moi sur les fleurs et affermissez-moi avec les fruits, parce que je languis d'amour. »

Ainsi que l'Église, chaque âme chrétienne doit avoir ses fleurs et ses fruits, c'est-à-dire des vertus qui produisent des œuvres.

O mon Dieu, que mon sol est aride! Je me souviens cependant qu'aux premières années de mon enfance, des fleurs y avaient apparu: la candeur, la simplicité, la foi naïve, la piété que j'avais reçue de ma mère. Mais le souffle des tentations les a bientôt flétries, et elles sont demeurées stériles.

O mon Dieu! faites refleurir mon âme, et que ce soit pour porter des fruits *.

IV. L'Époux divin dit en parlant de lui-même : « Je suis la fleur du champ. *Ego flos campi.* »

Jésus est en effet la fleur par excellence. C'est ainsi que le prophète Isaïe l'avait annoncé au monde : « Une tige naîtra de la racine de Jessé, et de cette racine une fleur. »

Jésus-Christ est une fleur divine, car il est la splendeur de son Père.

« Il est la fleur du champ. *Ego flos campi.* » Saint Bernard remarque qu'il y a cette différence entre la fleur des jardins et celle des champs, que la première a besoin de l'art et de la culture des hommes, tandis que les champs produisent naturellement et d'eux-mêmes les fleurs qui les décorent.

« Voulez-vous savoir, continue ce docteur, quel est ce champ que la charrue n'a pas sillonné, que le hoyau n'a pas bêché, que le fumier n'a pas engraissé, et qui s'embellit d'une si noble fleur?

» Le patriarche Isaac vous l'apprend : Voici, dit-il bénissant Jacob, voici que l'odeur de mon fils est semblable à un champ fertile que le Seigneur a béni. La fleur du champ ne s'était pas encore parée de sa beauté, et déjà elle jetait son parfum. »

Jésus-Christ est la fleur du champ, car il sort, sans culture, du champ béni par le Seigneur, tandis que les âmes saintes qui ont besoin de la culture de la grâce sont appelées les fleurs des jardins.

« Ou plutôt, reprend saint Ambroise, c'est Jésus-Christ seul qui

* Mgr de la Bouillerie termine un livre en deux parties et en deux volumes, *le Symbolisme de la nature*. L'évêque de Carcassonne écrit comme un poëte et comme un chrétien. La *Revue du XIXe siècle*, sans vouloir être une chaire à prêcher, ouvre sa tribune aux croyants comme aux philosophes.

Digitized by Google

fleurit en nous. *Floret Christus in nobis.* » C'est son parfum que répandent les saints, c'est sa beauté qui embellit les anges.

V. O Jésus ! ô fleur divine ! de toutes parts je respire vos parfums. Je les respire dans votre sainte parole que j'écoute, dans vos sacrements que je reçois, dans vos souffrances que je médite; je les respire dans la pureté de votre Mère, dans les vertus de vos saints, dans les œuvres de votre Église. Entraînez-moi, ô fleur divine, à l'odeur de vos parfums, et je courrai avec amour dans la voie de vos commandements. *Trahe me post te, curremus in odorem unguentorum tuorum.*

VI. De même que les parfums, en s'échappant de la substance qui les renferme, attestent sa présence et ont un charme qui attire, de même les plus saintes choses ont leurs parfums, douces et puissantes émanations qui les font connaître et attirent vers elles.

Interprétant cette parole de saint Paul : « Remercions Dieu de ce qu'il daigne manifester par nous en tout lieu le parfum de sa connaissance, » saint Ambroise observe que le parfum de Dieu est premièrement en Jésus-Christ ; « car ainsi, dit-il, que l'objet qui ne se voit pas se révèle par son parfum, pareillement Dieu a voulu se faire connaître par son Christ, dont la parole nous a appris qu'il était lui-même le Dieu créateur et qu'il avait un fils unique. »

Jésus-Christ est le parfum de Dieu. Oh ! il comme il a pris soin d'en embaumer l'univers entier par son adorable présence !

Aussi est-ce de lui-même que parle la Sagesse divine lorsqu'elle dit : « J'ai épanché par les places publiques la douce senteur du cinnamome, et les aromes précieux du baume et le parfum de la myrrhe. »

Jésus-Christ est le parfum de Dieu : heureuse l'âme qui le respire !... Sans contempler encore le Dieu invisible, elle devine sa présence ! Heureuse l'âme qui court à l'odeur du divin parfum !

VII. Mais de même que Jésus-Christ fait connaître son divin Père, « pareillement, ajoute saint Ambroise, les apôtres du Sauveur l'ont lui-même révélé au monde par leurs miracles, leurs paroles et leurs vertus. » Et c'est en ce sens qu'on peut vraiment dire avec l'apôtre saint Paul, « qu'ils sont, à l'égard de Dieu, la bonne odeur de Jésus-Christ, *Christi bonus odor sumus Deo,* » ou, pour parler avec saint Chrysostome, « ils sont comme l'encensoir royal exhalant les aromes célestes et les parfums spirituels, partout où ils prêchent le Sauveur du monde. »

Non-seulement les apôtres, mais les saints, les élus, toutes les âmes fidèles de l'Église sont aussi le parfum de Jésus-Christ ; « et voilà, reprend saint Augustin, ce qu'exprime le Roi-Prophète lorsqu'il nous

Digitized by Google

représente les vêtements du divin Roi exhalant les senteurs de la myrrhe, de l'aloès et de l'ambre. »

Qu'est-ce, en effet, que le vêtement du Roi, sinon l'Eglise?

L'Église est toute parfumée de la bonne odeur de Jésus-Christ, et c'est pour symboliser la diffusion de ce divin parfum dans les âmes qu'elle mêle le baume à l'huile sainte et répand le saint chrême sur les membres des fidèles.

VIII. Qui jamais eût pensé que la bonne odeur de Jésus-Christ pût apporter la mort comme la vie ?

Mais l'apôtre saint Paul nous l'apprend : « Odeur de mort pour ceux qui vivent. »

Et l'expérience prouve effectivement que l'abus des grâces célestes nous plonge plus avant dans le mal. O monde, tu respires tous les jours les parfums de Jésus-Christ ! Tu les respires par toutes les paroles qui t'apportent son nom divin. Tu les respires par les âmes saintes, qui te rendent témoin de leur piété aimable. Mais tu ne réponds que par l'indifférence et le mépris à tous ces parfums qui t'appellent. L'atmosphère où tu vis les change autour de toi en un mortel poison. L'odeur de Jésus-Christ n'est plus pour toi qu'une odeur de mort.

IX. Nous avons dit que les vertus des saints étaient comme les parfums de Jésus-Christ. Cela est surtout vrai en ce sens que leur bonne renommée, lorsqu'elle s'étend au loin, fait connaître et goûter davantage celui qui en a été parmi nous le plus parfait modèle.

C'est vraiment que l'âme sainte se cache sous les voiles de son humilité. Cette humilité elle-même est un parfum qui attire vers le Dieu humble et caché.

Aussi ce que les saints docteurs symbolisent principalement par les parfums, c'est la renommée des vertus des saints.

Jésus-Christ ne veut pas seulement recueillir en nous les fruits des bonnes œuvres, il veut aussi moissonner les parfums. Il veut que nos vertus et nos œuvres répandent au loin ses divines louanges.

Lorsque l'Époux descend dans son jardin : « J'ai moissonné, dit-il, la myrrhe et les parfums. » Le livre des Cantiques est tout embaumé des parfums du jardin de l'Épouse : c'est une terre féconde en parfums qui dépassent tous les aromates. Mais pourquoi? C'est que le jardin de l'Épouse est l'Église, et de l'Église, en effet, s'échappe de toutes parts cette sainte renommée de vertu qui a porté si loin et si haut le nom béni du Sauveur.

X. Peu de jours avant la Passion, nous voyons Madeleine répandant des parfums sur les pieds et sur la tête de Jésus-Christ.

Digitized by Google

C'est alors que les disciples se disent entre eux : « Pourquoi cette perte? Le parfum ne pouvait-il être vendu, et son prix donné aux pauvres? » C'est aussi alors que la bonne odeur du parfum qui s'échappe du vase d'albâtre remplit toute la maison.

Voyons comment les saints docteurs expliquent cette double effusion de parfum sur les pieds et sur la tête de Jésus-Christ :

« Lorsque Madeleine n'était qu'une pauvre pécheresse, nous dit saint Ambroise, elle s'approchait seulement des pieds du divin Maître; mais lorsqu'elle s'élève en mérites, elle ose parfumer la tête du Sauveur. »

« Ou bien, ajoute saint Bernard, elle apporte aux pieds de Jésus-Christ les parfums de la pénitence, et elle fait couler sur sa tête ceux de la dévotion et de la reconnaissance. »

« Nos bonnes œuvres, reprend de son côté Origène, lorsqu'elles sont faites pour la gloire de Dieu, deviennent des parfums d'agréable odeur, mais si elles ont en même temps pour but l'utilité du prochain ou des pauvres, comme l'aumône, elles sont le parfum des pieds de Jésus-Christ; tandis que si elles ont pour objet le service même de Dieu, comme la chasteté, le jeûne, la prière, elles deviennent semblables au parfum répandu sur sa tête. »

XI. A peine Madeleine a-t-elle brisé le vase d'albâtre, que les disciples murmurent, et se disent : « A quoi bon cette perte, le parfum ne pouvait-il être vendu et donné aux pauvres! »

Oh! que ces disciples sont loin de la pensée du Maître! L'âme qui aura su parfumer les pieds du Sauveur saura aussi prendre soin des pauvres. Mais avant l'aumône, le parfum; avant la charité envers les hommes, la piété envers Jésus-Christ.

Aussi le Sauveur exalte l'action de Madeleine, il annonce que, partout où son Évangile sera prêché, on célébrera avec des louanges ce qu'elle a fait pour lui. Et afin que le symbole réponde à la vérité de la prédiction divine, l'Évangéliste ajoute « que l'odeur du parfum remplit toute la maison. » — « Ce qui signifie, dit saint Augustin, que la renommée de ces vertus s'étend jusqu'aux limites du monde. »

En effet, ô Madeleine, l'Évangile a pénétré jusqu'aux extrémités de l'univers, et partout votre amour si pur, si pénitent, si dévoué, si tendre, votre amour qui brise le vase pour que le parfum se répande tout entier, votre amour, ô Madeleine! a été l'une des suaves odeurs que l'Évangile a exhalées; et chaque fois que le pauvre pécheur est revenu aux pieds de Jésus-Christ, si ses yeux se sont mouillés de larmes, si son âme s'est brisée de douleur, s'il s'est offert, s'il s'est dé-

Digitized by Google

voué pour expier sa vie passée, c'est qu'il avait respiré vos parfums, ô Madeleine, et qu'il a voulu les répandre comme vous.

XII. La sainte Écriture nomme fréquemment la myrrhe et l'encens, et elle unit souvent ces deux parfums.

Les mages présentent à l'Enfant-Dieu l'encens et la myrrhe, avec l'or.

L'Époux des saints Cantiques va au-devant de son Épouse sur la montagne de myrrhe et la colline d'encens.

L'Épouse elle-même nous est représentée s'élevant vers le ciel comme une fumée de myrrhe et d'encens.

« La myrrhe, nous dit saint Grégoire, signifie la mortification, et l'encens est l'emblème du sacrifice qu'on offre à Dieu seul. Les mages présentent la myrrhe, qui témoigne que Jésus-Christ est homme. Ils présentent l'encens, qui atteste qu'il est Dieu... »

Il convient que l'Église soit comparée à la montagne de myrrhe et à la colline d'encens, parce que la vertu des saints consiste principalement à mortifier leurs corps, pour que le vice ne les souille pas, et à offrir à Dieu le sacrifice d'un cœur aimant.

Enfin, ne soyons pas surpris que l'Église s'élève vers le ciel comme une fumée de myrrhe et d'encens. C'est la pénitence et l'amour qui nous ravissent au-dessus de la terre et nous unissent à Dieu.

XIII. Saint Jean, au livre de l'Apocalypse, nous enseigne expressément que les parfums sont les prières des saints.

Un ange se tient devant l'autel du Très-Haut ayant un encensoir d'or. On lui donne une grande quantité de parfums, afin qu'il offre les prières de tous les saints. Et la fumée de ces parfums, s'élevant de la main de l'ange, monte en la présence de Dieu.

Le roi-prophète disait dans le même sens : « Que ma prière, Seigneur, s'élève comme l'encens en votre présence. »

La prière est le parfum de l'âme fidèle : bien que la fleur soit attachée au sol, ses parfums montent vers les cieux. Et de même, tant que l'âme sainte demeure attachée à la terre, c'est par la prière qu'elle s'élève. Ce qui se détache d'elle, c'est l'amour, la reconnaissance, le repentir, la louange. Elle a dans sa prière de merveilleux élans qui la portent jusqu'au trône de Dieu. Elle est tout à la fois sur la terre et au ciel.

La fleur se juge à son parfum : Dieu reconnaît les âmes à la prière. Celles qui ne prient pas méritent que le souverain Juge leur adresse un jour cette parole : « Je ne vous connais pas, *Non novi vos...* » Mais Dieu discerne les saints au parfum de leurs prières. « Voici, dit-il, le

Digitized by Google

parfum de mes véritables fils, et il est semblable au champ fécond : je me plairai à les bénir. »

XIV. Quand Jésus-Christ fut détaché de la croix, Joseph d'Arimathie se présenta devant Pilate pour obtenir son corps sacré; Nicodème se joignit à lui : il apportait cent livres de myrrhe et d'aloès mélangés qui devaient servir à l'ensevelissement. Tous deux reçurent le corps du Sauveur, ils l'enveloppèrent avec des parfums, « ils le lièrent, dit saint Ambroise, non pas avec les nœuds de la perfidie, mais avec les liens sacrés de la foi, et ils mélangèrent des parfums de plusieurs sortes, parce que dans l'accomplissement de ce saint devoir, ils surent unir les suaves odeurs de plusieurs vertus admirables. »

Les Évangélistes racontent également qu'après la résurrection, les saintes femmes, qui avaient suivi Jésus-Christ, préparèrent et achetèrent des parfums pour embaumer son divin corps; mais lorsqu'elles arrivèrent au sépulcre, Jésus était déjà ressuscité.

Les parfums qu'apportent ces saintes femmes sont, suivant l'interprétation de saint Bernard, ceux de la piété et de la miséricorde. Le saint docteur observe que ceux-ci ne devaient pas servir seulement à parfumer les pieds et la tête de Jésus-Christ, mais à l'ambaumer tout entier. Et il se demande pourquoi le Sauveur, qui avait permis à Madeleine de verser des parfums sur ses pieds et sur sa tête, semble refuser ceux qu'elle destinait à tout son corps.

« C'est, répond le pieux docteur, qu'il faut distinguer deux corps en Jésus-Christ : celui qui était semblable au nôtre et qu'il a pris pour racheter l'univers, et son corps qui est l'Église. Il réserve pour ce corps mystique, qu'il a préféré à son corps mortel, les parfums des saintes femmes. Et voilà pourquoi l'Église, tout embaumée de piété et de miséricorde, sait si bien, comme saint Paul, pleurer avec ceux qui pleurent, s'attrister avec ceux qui sont tristes, et verser sur toutes nos blessures le parfum de la compassion. »

XV. L'ensevelissement de votre corps sacré, ô mon Jésus, me fait souvenir que toutes les fois qu'il m'est donné de vous recevoir dans la sainte communion, mon cœur devient votre tombeau. Ai-je la myrrhe et l'aloès? Ai-je les parfums de Madeleine pour vous ensevelir dignement? Ah! par moi-même, je n'ai rien, Seigneur, mais j'irai dans votre propre jardin, j'y moissonnerai les parfums de la myrrhe, j'en ornerai mon cœur! Comme autrefois dans le sépulcre embaumé où s'est reposé votre corps divin après les souffrances du Calvaire, je veux que vous vous reposiez en moi au milieu des parfums.

Digitized by Google

II

LES FRUITS

I. Toute la germination de la nature vient aboutir aux fruits.

La racine ne soutient l'arbre, l'arbre n'étend et ne développe ses branches, et celles-ci à leur tour ne se couvrent de feuillages et de fleurs, que pour produire des fruits. Et comme Dieu, en nous créant et en nous comblant de ses grâces, a uniquement en vue la sainteté et la perfection de nos œuvres, celles-ci, dans la sainte Écriture, sont habituellement figurées par les fruits.

Pour la nature entière il y a un jour sacré et solennel, celui où dans nos campagnes les épis jaunes livrent leur blé mûr à la faucille des moissonneurs, et où les arbres de nos vergers nous donnent leurs fruits savoureux; mais ce jour est plus beau encore à une âme instruite de la parole divine, sanctifiée par les sacrements, répondant à la grâce par une fidélité docile, qui produit sous l'œil de Dieu le fruit céleste d'une bonne œuvre.

II. L'apôtre saint Paul nous avertit souvent que c'est Dieu seul qui fructifie en nous; et sans lui, en effet, sans Jésus-Christ et sans sa grâce, nous ne pouvons produire aucun fruit.

C'est pour cela que les œuvres chrétiennes sont nommées par le même apôtre les fruits de la lumière, les fruits de l'Esprit-Saint. Et il les appelle également fruits de sanctification, parce que la sainteté naît de l'âme sanctifiée par la grâce, comme le fruit vient de l'arbre fécondé par la culture.

Lorsque Jean-Baptiste, dans la première prédication qu'il adresse aux Juifs, les exhorte à faire de dignes fruits de pénitence, saint Chrysostome observe que le précurseur ne leur demande pas encore les fruits de l'Esprit-Saint, mais seulement les fruits de pénitence, car ils n'ont point encore reçu le baptême de l'Esprit.

Et c'est dans le même sens que saint Ambroise recommande aux chrétiens de faire, s'ils le peuvent, des fruits de grâce, ou du moins, parce qu'ils le doivent, des fruits de pénitence. *Faciat fructum qui potest gratiæ, qui debet pœnitentiæ.*

Toutefois, n'oublions pas que la pénitence elle-même est un don qui

Digitized by Google

nous vient de Dieu, suivant cette parole du prophète : « Convertissez-moi, et je me convertirai. » Et stériles comme nous sommes sans le secours de la prière, demandons d'abord au Seigneur les fruits de la pénitence, espérant que notre âme en produira de meilleurs et de plus parfaits à mesure qu'elle sera plus fidèle aux grâces de l'Esprit-Saint.

III. L'Église est l'opulent jardin où mûrissent les fruits célestes, et à qui appartiennent-ils de plein droit, sinon au Dieu qui les a fait naître?

Voilà pourquoi dans les saints Cantiques l'Épouse invite son divin époux Jésus-Christ à venir dans son jardin pour y cueillir ses fruits : « Je vous ai gardé, ô mon bien-aimé, lui dit-elle, les nouveaux et les anciens. »

Les anciens fruits, au dire des Docteurs, ne sont autres que les œuvres des patriarches et des saints de l'ancienne loi, et les nouveaux figurent les œuvres des disciples de la loi nouvelle.

Mais ces œuvres ne sont à leur tour que l'exact accomplissement des divins préceptes renfermés dans les deux Testaments, et c'est pour cela que saint Ambroise, interprétant le même texte des Cantiques, fait tenir à l'Église ce langage : « Je garde entre mes mains les commandements de la loi ancienne et de la loi nouvelle. — Et seule, ajoute le saint docteur, l'Église peut parler ainsi, parce que la synagogue n'a su s'approprier ni la lettre de la loi nouvelle ni l'esprit de la loi ancienne. »

IV. A ces fruits admirables qui supposent en nous une fécondité divine, l'apôtre saint Paul oppose les œuvres de la chair.

Le docteur saint Thomas d'Aquin fait remarquer que l'Apôtre nomme celles-ci des œuvres et non des fruits, parce que le péché est par lui-même stérile et infructueux. L'arbre ne porte du fruit qu'autant que sa nature est propre à en produire, et Dieu n'a pas créé la nature humaine pour pécher.

Saint Paul a donc raison, désignant ailleurs ces œuvres coupables, d'adresser aux Romains cette question : « Quel fruit avez-vous tiré des choses qui vous font maintenant rougir? *Quem fructum habuistis in illis, in quibus nunc erubescitis?* »

C'est la divine Sagesse elle-même qui répond à l'impie : « Vos travaux sont sans fruit, et vos œuvres sont inutiles. »

Il est vrai que dans son Évangile Jésus-Christ parle des fruits mauvais qui naissent du mauvais arbre; mais ce ne sont, hélas! que des fruits amers et empoisonnés, qui ne méritent pas ce nom, parce qu'au lieu de nourrir l'homme, ils lui communiquent la mort.

Digitized by Google

V. Dans le langage de nos saints Livres, les fruits ne signifient pas seulement les œuvres, ils désignent aussi la récompense et la peine qui leur est due.

« Le Juge suprême, comme dit Isaïe, rendra à chacun selon le fruit de ses inventions. » — « Ce fruit sera glorieux, ajoute le Sage, si nos œuvres ont été bonnes. Et, au contraire, le prophète Jérémie, s'adressant au peuple infidèle, le menace, de la part du Seigneur, d'attirer sur lui les maux qui seront le fruit de ses pensées perverses. »

L'éternité s'avance pour chaque homme, étendant vers lui ses fruits de vie et ses fruits de mort. Le fruit du péché c'est la mort; le fruit des actions saintes, c'est une vie qui ne finira jamais.

VI. Le Seigneur avait ordonné à son peuple de lui offrir la dîme de tous ses fruits. Et le Sage nous donne également ce précepte : « Honore Dieu de ta substance, et donne-lui les premiers de tes fruits. » Il en est deux surtout que nous devons au Seigneur : les fruits de nos mains, qui sont les fruits de nos œuvres; et les fruits de nos lèvres, qui sont nos louanges. Et l'apôtre saint Paul recommande aux Hébreux ce double sacrifice en ces termes : « Offrons à Dieu l'hostie de louange, c'est-à-dire le fruit de nos lèvres qui confessent son saint nom. N'oubliez pas non plus d'exercer la charité. »

Oh ! que nous sommes lents à payer au Seigneur cette double dette qu'il a droit d'exiger : nos mains travaillent, et ce n'est pas pour lui; nos lèvres s'ouvrent, et ce n'est pas pour le louer ! Qu'il n'en soit plus ainsi, ô mon Dieu ! Je vous offre les fruits de mes mains et les fruits de mes lèvres. Cette offrande, il est vrai, ne peut vous plaire qu'autant qu'elle vous sera faite avec un cœur aimant. L'amour seul sait donner à ces fruits leur saveur; mais je vous aime, ô mon Dieu ! Agréez mes œuvres et mes louanges, le fruit de mes mains et le fruit de mes lèvres...

VII. Si l'Esprit-Saint a pu dire, en parlant des fleurs immortelles du jardin de l'Église : « Mes fleurs sont des fruits, » comment la plus belle de ces fleurs ne serait-elle pas un fruit savoureux?

Jésus est la fleur du champ, et en même temps il est, par excellence, le fruit de la terre. C'est lui, en effet, que le Roi-prophète a en vue lorsqu'il dit : « Notre terre donnera son fruit. *Terra nostra dabit fructum suum.* »

Déjà nous avons cité la belle explication de saint Augustin, qu compare la terre d'où la vérité sort au sein de Marie où le Sauveur prend naissance; et en effet sainte Élisabeth, saluant cette Vierge sainte, lui adresse cette parole : « Béni est le fruit de vos entrailles. »

Digitized by Google

« O fruit béni, en effet, reprend aussitôt saint Bernard : béni dans ses parfums, béni dans sa douce saveur, béni dans sa beauté. »

« Celui-là pressentait d'avance les parfums du fruit, qui s'écriait : « Le parfum de mon fils est comme celui d'un champ que le Seigneur a béni. »

« Et David n'en avait-il pas expérimenté la saveur, lorsqu'il disait aux hommes : « Goûtez vous-mêmes, et vous verrez combien le Seigneur est doux »? O bon fruit, qui m'invite à le cueillir, qui se fait l'aliment de ceux qui ont faim et le breuvage des âmes qui ont soif de la justice! »

Mais le saint docteur ajoute qu'à la saveur et aux parfums, ce fruit divin joint encore la beauté.

« Si le fruit de mort proposé à nos premiers parents n'était pas seulement agréable au goût, mais réjouissait encore les yeux, que dirons-nous de ce fruit vivifiant dont il est écrit que les anges mêmes désirent le contempler? »

J'aime à me représenter l'humanité tout entière sortant des mains de Dieu, comme une plante qui doit germer et se développer d'âge en âge, jusqu'au jour où sa tige portera un fruit digne d'elle.

Les siècles succèdent aux siècles, les peuples aux peuples, la plante grandit et le fruit ne paraît pas! Elle grandit, et à travers les générations qui passent, elle produit tout ce que la terre admire : la gloire, le génie, la science, l'héroïsme des combats!... Mais le fruit ne paraît pas encore. Un jour enfin, la plante, dans un effort suprême, pousse un puissant rejeton; la fille de Jessé et de David met au monde un petit enfant, et sa cousine Élisabeth la salue en ces termes : Le fruit de vos entrailles est béni!!! La terre a donné son fruit!...

VIII. Déjà nous avons contemplé au tabernacle eucharistique le nouvel arbre de vie que le Sauveur y a planté; et, avec l'Épouse des Cantiques, nous avons dit combien il était bon pour nous de nous asseoir à son ombre. Mais l'Épouse ajoute aussitôt : « Le fruit de cet arbre est doux à mon gosier. *Et fructus ejus dulcis gutturi meo.* »

J'écoute encore le pieux saint Bernard : « Quel arbre plus aimable que celui qui donne à la fois et l'ombre pour se reposer et le fruit pour se nourrir! Les arbres des forêts offrent l'ombre sous leur feuillage, mais ils ne savent pas alimenter notre vie et produire pour nos âmes des fruits d'éternel salut. Auprès de Jésus-Christ seul, je trouve l'ombre et le fruit. »

Divine Eucharistie, assis à l'ombre de vos tabernacles, j'étends les mains vers le doux fruit que vous me présentez. O paix profonde! ô

Digitized by Google

délices ineffables! mon âme reposée près de vous et rassasiée par vous entonne l'hymne de la reconnaissance.

III

LE BLÉ

I. L'un des symboles que Jésus-Christ a le plus souvent nommés dans l'Évangile, et sous les voiles duquel il a caché de plus grands mystères, est à coup sûr celui du blé.

Écoutons d'abord saint Ambroise nous décrivant, en vue de ces mystères, la germination de ce grain précieux :

« La glèbe labourée reçoit le grain qui meurt et pourrit dans le sillon, et on dirait que la terre le reçoit et le réchauffe dans son sein maternel. Décomposé et transformé, le grain germe en une herbe verte qui réjouit la vue, et donne déjà l'espérance du fruit.

» Bientôt l'herbe ressemble au foin de la prairie, elle se lève et se dresse en épis. C'est alors que se forment les alvéoles qui recevront le grain et protégeront son enveloppe encore tendre contre les rigueurs du froid, les ardeurs de l'été, l'impétuosité du vent et de la pluie. En même temps l'épi se hérisse d'aiguillons nombreux qui le font ressembler à une forteresse armée, pour se défendre de la morsure des oiseaux et empêcher que le grain ne soit écrasé par les pieds des passants. Qui dira comment la Providence a su pourvoir aux besoins de l'homme? La terre ne manque jamais de rendre avec usure ce qu'elle a reçu, et elle est toujours fidèle, alors que si souvent les hommes se trompent et se fraudent entre eux. »

Et plus loin le saint docteur ajoute : « Quelle beauté que celle d'un champ d'épis mûrs! quel parfum! quelle suavité! et aussi quelle joie pour le laboureur au jour de la récolte. »

II. Si nous demandons à l'agriculteur où il place, en premier lieu, l'espoir de sa moisson, il nous montre le ciel!...

Et en effet, pour que le grain qu'il a semé germe, s'élève et mûrisse, il faut que la pluie l'arrose en son temps et que le soleil l'échauffe! Mais la température du ciel ne supplée pas au travail de l'homme. Le blé exige une laborieuse culture, et celle-ci rappelle la sentence portée

Digitized by Google

contre notre premier père : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ! »

Admirable symbole que Dieu nous présente chaque année dans toute l'étendue de nos campagnes et qui s'applique à notre vie entière ! Rien ne s'accomplit en ce monde sans le labeur de nos mains; mais rien non plus sans le soleil et la pluie, sans la grâce et le secours d'en haut.

III. Élevons maintenant nos pensées vers les sublimes leçons que l'image familière de la culture du blé suggère à notre divin Maître.

Jésus-Christ, parlant de son Père : « Mon Père, dit-il, est agriculteur. » Et l'apôtre saint Paul, s'adressant aux premiers chrétiens, les nomme l'agriculture de Dieu.

Le divin agriculteur sème son blé à pleines mains. La bonne semence est sa parole. Mais la parole elle-même s'identifie avec l'âme docile qui la reçoit, et celle-ci, à son tour, est assimilée au bon grain. « La bonne semence, dit encore Jésus-Christ, ce sont les fils du royaume. » C'est afin de nous rendres plus sensibles l'accroissement et le développement spirituel des âmes, que le Sauveur emploie la figure de la germination du blé. « La terre qui a reçu la semence, nous dit-il, produit d'abord une herbe tendre, puis l'épi, puis le froment plein dans l'épi, et après que le fruit s'est montré, l'homme met la main à la faucille, parce que le temps de la moisson est venu. »

Saint Grégoire nous interprète ce beau texte : « La terre fructifie d'elle-même, parce que, sous l'action de la grâce prévenante, le cœur de l'homme a comme un attrait spontané qui le pousse à produire les fruits des bonnes œuvres. C'est d'abord l'herbe qui paraît, image de nos commencements spirituels, lesquels, ainsi que l'herbe tendre, n'ont encore aucune consistance. Puis vient l'épi, emblème d'une vertu qui progresse, et annonce pour un temps proche la maturité des bonnes œuvres. Enfin le froment plein fructifie dans l'épi, quand notre vertu, devenue robuste, sait accomplir les œuvres parfaites. Ainsi, à nos débuts spirituels, nous sommes pareils à l'herbe, nos progrès nous rendent semblables à l'épi, et nous commençons à être le froment plein lorsque nous entrons dans les voies de la perfection chrétienne.

IV. Mais, de même que l'agriculteur confie à ses ouvriers le soin de cultiver la terre, de l'ensemencer et de récolter sa moisson, de même Dieu envoie vers nous ses apôtres et ses docteurs pour répandre sa parole, pour la faire germer dans nos âmes et pour préparer la récolte.

« La moisson est abondante, nous dit Jésus-Christ, mais il y a peu d'ouvriers. » Cette abondante moisson signifie la multitude des hommes que Dieu appelle dans sa miséricorde pour qu'ils deviennent un jour

Digitized by Google

semblables aux épis mûrs qu'il placera dans ses greniers célestes. Mais pour cette immense récolte, qui est celle de l'univers entier, il y a peu d'apôtres.

Demandons au divin Père de famille de multiplier les ouvriers dans son champ.

V. La moisson se prépare de loin, et quand le temps est venu, le moissonneur avec sa faucille coupe les épis et les recueille. « C'est le moment, nous dit saint Grégoire, où Dieu tranche avec la faux la vie temporelle du juste qui est déjà mûr pour le ciel. »

Mais le jour du jugement suprême peut aussi être considéré comme celui de la moisson finale. « Alors, reprend saint Augustin, ce ne seront plus les apôtres mais les anges que Dieu enverra pour moissonner le monde entier, séparant les méchants et les bons, jetant au feu l'ivraie, et réservant les gerbes pleines pour en orner les granges du Père de famille. »

VI. L'époque de la moisson est également celle où le maître du champ sépare la paille du bon grain, et vanne celui-ci dans l'aire afin de le purifier.

« La paille, suivant saint Ambroise, signifie l'orgueilleuse jactance et la folle vanité des œuvres infructueuses. » Mais plus habituellement les saints docteurs voient en elle une figure de l'hérésie et du schisme.

« Qu'y a-t-il entre le froment et la paille? » s'écriait le prophète Jérémie. « Quel rapport, reprend saint Jérôme, entre le froment de l'Église et la paille de l'hérésie? ». C'est d'elle que Jean-Baptiste parle dans l'Évangile, disant que le Seigneur va purger son aire, et qu'il tient le van entre ses mains pour dissiper la paille agitée par tous les souffles.

« Ce n'est pas sans raison, ajoute ce Père, que les doctrines de l'hérésie sont assimilées à la paille. Effectivement, il n'y a rien en elles qui puisse servir de nourriture aux peuples. Les hérétiques font aux pécheurs de belles promesses et ils leur ouvrent le royaume du ciel. Soyez semblables à Dieu, leur disent-ils, et vous serez sans péché. Vous possédez avec votre libre arbitre la science de la loi, qui vous suffit. Mais le Seigneur, comparant sa parole à celle des hérétiques, s'écrie : Est-ce que ma parole n'est pas du feu pour consumer cette paille? »

Saint Augustin développe cette belle pensée que, parmi les hommes, ceux-là seuls seront considérés comme le bon grain et trouveront place dans le grenier céleste, que le divin agriculteur aura recueillis dans son aire qui est l'Église. Puis, s'adressant aux disciples schismatiques de Donat : « Quand bien même, leur dit-il, vous seriez le grain

Digitized by Google

et non la paille, comme vous le prétendez, il me suffit que vous ne soyez pas dans l'aire : le grain en dehors de l'aire est dévoré par les oiseaux. »

Et ailleurs : « L'aire renferme à la fois et la paille et le bon grain, mais le grain demeure, et la paille, soulevée en dehors par le vent, va s'attacher aux épines de la haie. » — « Toutefois, continue le saint docteur, le vent qui l'a chassée peut aussi la ramener dans l'aire. » Et il termine ainsi : « La paille de nos campagnes demeure fatalement ce qu'elle est ; mais vous, que Dieu a faits libres, vous pouvez vous transformer : hier, vous étiez paille, et aujourd'hui vous redevenez semblables au froment : *Heri palea, hodie frumentum.* Rien n'est désespéré jusqu'au moment suprême où le Seigneur vannera sa moisson pour l'éternité tout entière. »

O mon Dieu ! je suis moi-même l'un des épis de votre champ, et qu'a-t-il manqué à mon âme ? Ni la semence de votre parole, ni la chaleur de votre soleil, ni le zèle de vos apôtres ; mais tandis que votre Providence se charge à elle toute seule de faire mûrir les épis de nos champs, vous me demandez, à moi, la fidélité et le travail. Hélas ! le temps s'avance, et mon épi blanchit pour la moisson. Ne suis-je pas un épi vide ? Beaucoup de paille et peu de grain ?

Ah ! donnez-moi, Seigneur, au jour de la récolte, de pouvoir répéter la belle parole du martyr saint Ignace : « Je suis le froment de Dieu, *frumentum Dei sum.* » Comme lui, je ne craindrai pas d'être broyé par la souffrance, si j'ai l'espoir de paraître devant vous comme un pain savoureux et pur, *Dentibus leonum molar, ut mundis panis inveniar.*

VII. Le blé est bien plus encore que la figure de la parole divine et la figure des âmes chrétiennes, il est l'un des symboles de la divine Eucharistie. C'est, en effet, d'abord sous l'apparence du pain que le Sauveur a voulu se cacher dans le sacrement de son amour.

Le docteur saint Thomas d'Aquin va nous développer les motifs qui ont engagé le Sauveur à choisir le pain de froment pour instituer l'Eucharistie : « Premièrement, dit-il, le pain de froment est par excellence l'aliment de l'homme, et il convenait que le corps le plus noble, celui de Jésus-Christ même, dès qu'il devenait notre nourriture, nous fût présenté sous l'apparence du plus noble des aliments.

» En deuxième lieu, la sainte Eucharistie, tout en nourrissant les fidèles, a également pour objet de les instruire. Et la germination du blé symbolise très-exactement les phases successives de notre développement spirituel. Tant que le froment demeure sur pied dans nos champs, il est l'emblème de la vie spirituelle qui commence ; quand.

Digitized by Google

au jour de la moisson, on le sépare de l'ivraie et de la paille, il est l'image de l'âme qui progresse en se détachant de toutes les erreurs et de toutes les vanités de ce monde ; quand enfin on le place dans le grenier, il signifie la justice parfaite que Dieu récompense dans le ciel.

» En troisième lieu, la sainte Eucharistie, qui renferme le corps du Sauveur, devait nous le représenter fidèlement. » Et ici le Docteur Angélique nous fait apercevoir d'admirables relations entre le froment et ce corps divin :

« Couché dans la gerbe, le froment est la figure du corps de Jésus-Christ dans le sein de la très-sainte Vierge, car on peut appliquer à Marie cette parole de l'Époux des Cantiques à son Épouse : Ton sein est comme une gerbe de blé. Quand le laboureur ensemence son champ, le grain de froment qu'il y sème rappelle la mort du Sauveur, prédite par lui-même en ces termes : Si le grain ne tombe et ne meurt en terre, il ne rapporte aucun fruit. Enfin le froment transformé en pain représente le corps glorieux de Jésus-Christ, qui est au ciel l'aliment des anges et des saints, suivant cette parole du Psalmiste : L'homme est nourri du pain des anges. *Panem angelorum manducavit homo.* »

VIII. Comment un si grand mystère, qui devait un jour se manifester dans l'Église, n'aurait-il pas été prédit et figuré dans l'ancienne loi ? Aussi nos saints docteurs n'ont-ils qu'une voix pour appliquer au sacrement de l'autel chaque parole de nos saints livres où il est fait mention du blé.

C'est ainsi qu'à leurs yeux, le patriarche Joseph, qui amasse et qui réserve le blé en abondance pour nourrir le peuple, devient la figure de cet autre Joseph, époux de Marie et gardien de Jésus-Christ, qui veille avec tant d'amour sur le pain vivant descendu du ciel.

Ce même patriarche est également le type de tous les pasteurs de l'Église qui, dans la suite des siècles, garderont l'Eucharistie et la distribueront aux peuples : « serviteurs prudents et fidèles établis sur la famille pour donner à chacun sa mesure de froment en son temps. »

Écoutons les saints prophètes célébrer par avance le froment de l'Eucharistie :

« J'appellerai le froment, et je le multiplierai pour apaiser la faim de mon peuple, » s'écrie le Seigneur par la bouche du prophète Ézéchiel. Mon âme a faim, Seigneur ! multipliez pour elle le froment eucharistique !

« Israël se convertira, et il se nourrira de froment ! » ajoute le prophète Osée. Et, en effet, le froment eucharistique est l'aliment de l'âme convertie !...

Digitized by Google

« Celui qui cache le froment sera maudit, » nous dit à son tour Salomon. Malheur à moi, ô mon Dieu, si je cache l'Eucharistie, si je garde le silence sur un si doux mystère, ou si, semblable au serviteur infidèle, j'enfouis le don précieux que j'aurais dû faire fructifier.

Mais nul plus que David n'a connu et exprimé les charmes du symbole eucharistique : « Dieu, dit-il, a nourri son peuple de la graisse du froment, et il l'a rassasié. » — « Quel froment, reprend saint Augustin, sinon celui qui a dit lui-même : Je suis le pain vivant descendu du ciel ! Si Dieu nourrit ainsi nos âmes dans l'exil, que fera-t-il de plus pour nous rassasier dans la patrie? »

Le Psalmiste dit ailleurs : « Les vallées abonderont en froment, et elles chanteront un hymne. » Quand l'Eucharistie est en nous, si humbles et si petits que nous soyons, comment ne pas chanter l'hymne de la louange et de l'amour?

Et le même prophète ajoute, dans un autre psaume : « Dieu t'a donné la paix pour terme. Il te rassasie de la graisse du froment. » Vous ne nous donnez la paix, Seigneur, qu'en nous donnant l'Eucharistie.

C'est donc avec raison, ô mon Dieu, que le prophète Zacharie s'écriait : « Qu'y a-t-il de bon dans le Seigneur, et qu'y a-t-il de beau en lui? Le froment des élus.... »

Qu'y a-t-il de bon dans le Seigneur ?.... Là où il y a plus d'amour, il y a aussi plus de bonté. Jésus ayant aimé les siens, les a aimés jusqu'à ce point suprême d'instituer pour eux l'Eucharistie !... Qu'y a-t-il de bon dans le Seigneur? Le froment des élus...

Et qu'y a-t-il de beau en lui? Sous les voiles obscurs qui le dérobent à mes yeux, ma foi me révèle le plus beau des enfants des hommes. J'espère le voir un jour face à face dans le ciel. Là, contemplant sa beauté adorable, je répéterai avec les saints : Qu'y a-t-il de beau dans le Seigneur? Le froment des élus.

IV

LA VIGNE

I. Les objets du monde extérieur qui, dans l'ordre de la nature, ont pour l'homme un plus grand prix, sont habituellement ceux qui, dans

Digitized by Google

l'ordre de la grâce, présentent un symbolisme plus élevé, comme si Dieu voulait choisir ce qui vous attache davantage à la terre pour nous ravir au-dessus d'elle et nous mieux rappeler les choses célestes.

Quelle richesse et quelle fécondité dans la vigne, soit qu'elle s'attache comme une guirlande aux parois de la maison, soit qu'elle couronne la cime des arbres, soit que sur le penchant du coteau elle réchauffe et mûrisse ses fruits aux rayons du soleil!

« Ces fruits, dit saint Ambroise, tout étincelants d'or et de pourpre, semblables à des pierres précieuses, brillent au loin comme les riches colliers de nos campagnes. Foulés sous le pressoir, ils produiront le vin qui réjouit le cœur de l'homme. Et ainsi, ajoute ce Père, de même que les choses caduques de ce monde nous sont figurées par les fleurs, de même toutes les saintes joies que nous éprouvons ici-bas sont assimilées à la vigne.

II. Quand Dieu, dans l'ancienne loi, voulut symboliser l'amour qu'il portait à son peuple, il l'appela la vigne choisie.

« La vigne du Dieu des armées, dit le prophète Isaïe, c'est la maison d'Israël. » — « C'est elle qu'il a transportée d'Égypte, » ajoute David. « Elle qu'il a plantée, continue Jérémie, pour qu'elle rapportât de bons fruits, hélas ! elle s'est changée en amertume. »

La prédilection du Seigneur pour son peuple et l'ingratitude que celui-ci lui témoigne sont l'objet du cantique d'Isaïe :

« Mon bien-aimé avait planté une vigne sur un lieu élevé, gras et fertile. Il l'environna d'une haie. Il en enleva les pierres. Il y planta un plant choisi. Il bâtit une tour au milieu et il y fit un pressoir. Il attendait qu'elle portât des raisins, elle n'a porté que des fruits sauvages.

» Maintenant donc, habitants de Jérusalem, et vous, hommes de Juda, soyez les juges entre moi et ma vigne. Qu'ai-je dû faire à ma vigne et que je n'aie point fait?

» Ai-je eu tort d'attendre d'elle de bons raisins lorsqu'elle n'en a produit que de mauvais?

» Mais je vous montrerai maintenant ce que je vais faire à ma vigne. J'en arracherai la haie, et elle sera exposée au pillage. Je détruirai les murs qui la défendent, et elle sera foulée aux pieds; je la rendrai déserte, et elle ne sera ni taillée ni labourée; les ronces et les épines la couvriront, et je commanderai aux nuées de ne point pleuvoir sur elle. »

La vigne dont parle Isaïe a été plantée dans un lieu fertile. « Et, en effet, reprend saint Jérôme, quoi de plus fertile que la terre promise où Dieu conduit son peuple !

Digitized by Google

» La vigne est environnée d'une haie, car Dieu a envoyé ses anges pour venir en aide aux enfants de Juda. Les pierres enlevées de la vigne sont les idoles et tout ce qui pouvait nuire au culte du vrai Dieu. La tour bâtie au milieu de la vigne figure le temple, et le pressoir peut signifier l'autel. Car de même qu'on porte les raisins au pressoir pour les fouler et en exprimer le vin, de même l'autel recevait les fruits des peuples et dévorait les victimes.

» La vigne, longtemps attendue, n'a produit que de mauvais fruits, ou, suivant quelques interprètes, des épines, ces mêmes épines dont les juifs ont couronné le Sauveur.

» Qu'ai-je dû faire à ma vigne, reprend le prophète, et que je n'aie pas fait? Jugez entre ma vigne et moi.

» Je lui enlèverai sa haie, » c'est-à-dire je lui retirerai le secours de mes anges.

« Ma vigne sera livrée à ses ennemis. Elle sera dévastée par eux, et elle deviendra soumise aux nations. »

Qui ne reconnaît en cette figure la punition de Jérusalem et de Juda !

III. Le Seigneur a, en effet, confié sa vigne à d'autres ouvriers, et entre leurs mains diligentes une vigne nouvelle a grandi et prospéré.

« Celle-ci, dit saint Ambroise, est l'image de l'Église. Le peuple chrétien s'élève comme une vigne verdoyante au-dessus du sol avili. Ce tendre rejeton, greffé sur la vieille vigne, a poussé sur le bois noueux de la croix. Et l'Esprit-Saint, l'inondant de sa grâce, a purifié la vigne ! C'est elle que le colon diligent se plaît à bêcher, à arroser et à tailler. »

« Dieu lui-même, continue saint Bernard, taille la vigne de son Église, quand il prend dans ses mains le glaive à deux tranchants pour se venger des nations, pour exercer ses représailles contre les peuples, pour enchaîner les rois et les grands dans des liens de fer, et accomplir ainsi contre eux sa justice. »

Et c'est aussi cette vigne de l'Église, dont les fleurs répandent au loin les parfums de Jésus-Christ, dont les fruits mûrs et abondants inspirent à saint Ambroise ce cantique de louange :

« Seigneur, que ceux-là vous louent, qui voient votre Église étendre au loin ses branches chargées, et toutes les âmes fidèles l'environner comme des colliers précieux, faisant briller en elle la maturité de la prudence, la splendeur de la foi, l'éclat de la justice, la fécondité de la miséricorde. Qu'à cette vue tous répètent cette parole : « Votre Épouse, Seigneur, est comme une vigne féconde aux flancs de votre maison. »

Digitized by Google

IV. La vigne, qui figure l'Église, symbolise également cet autre objet de la prédilection divine : l'âme chrétienne. C'est elle que le pieux docteur saint Bernard a en vue lorsqu'il interprète en ces termes cette parole de l'Épouse des saints Cantiques : « L'hiver est passé. Le temps est venu d'émonder la vigne. » — « L'hiver est passé, nous dit-il, quand l'amour de Jésus-Christ succède dans notre cœur à une crainte sans amour. Il faut alors émonder la vigne.

» Qui parmi nous osera prétendre qu'il n'a à retrancher en sa vigne aucune branche superflue? Mais, croyez-moi, les branches qu'on a retranchées poussent encore. Il ne suffit pas de tailler une fois, il faut tailler souvent, et, si cela est possible, toujours ; car vous trouverez toujours à émonder en vous...

» La vertu, dans une âme, ne peut croître en même temps que les vices. Si vous voulez une vertu forte et vigoureuse, ne laissez pas vos vices se développer. Élaguez toutes les branches inutiles, et les rejetons salubres pousseront mieux. Ce que vous enlevez à vos passions, vous le gagnerez au profit de votre âme. Encore une fois, taillez la vigne; taillez-en tout ce qui est mauvais, et votre vertu s'affermira. »

Quand la vigne a été taillée, elle donne en son temps ses fleurs et ses fruits. Déjà nous avons expliqué ce que signifient les fleurs et les fruits par rapport à l'âme.

« Lorsque vous voyez les raisins mûrs pendre comme des guirlandes autour de nos campagnes, dit à ce propos saint Ambroise, comment ne pas songer, ô homme, que vous ne devez pas arriver au terme de la vie sans avoir produit des fruits mûrs ? Les œuvres imparfaites ne conviennent pas à la plénitude des ans, et le fruit qui n'est pas mûr est amer. Mais l'âme juste, pour mûrir ses fruits, a droit de compter sur la grâce divine qui la protége et contre les ardeurs du péché et contre le froid de la mort. »

Hélas ! mon âme est une vigne... et elle devrait porter de bons fruits. Cependant n'a-t-elle pas souvent mérité les menaces que le Seigneur adresse à la vigne infidèle... ? « Qu'ai-je dû faire à ma vigne et que je n'aie pas fait ? » Vous m'avez entouré de vos anges, ô mon Dieu ! Ni la tour pour me défendre, ni le pressoir pour m'éprouver n'ont manqué à ma vigne ; et, avec un soin paternel, vous avez écarté les pierres qui pouvaient lui nuire. Qu'avez-vous dû faire et que vous n'ayez pas fait ? Mais je n'ai pas su garder ma vigne. Vous l'avez plantée, et vous n'avez rien recueilli.

Jetez sur moi, Seigneur, un regard de miséricorde ou plutôt venez vous-même vers moi, ô divin Fils du maître de la vigne. Venez dans

Digitized by Google

le sacrement de votre amour : c'est en vous seul que je me confie, vous seul qui faites fleurir, vous seul qui faites fructifier.

V. Jésus-Christ nous dit, en parlant de lui-même : « Je suis la véritable vigne. *Ego sum vitis vera.* » — « En effet, reprend saint Augustin, Jésus-Christ s'appelle la vraie vigne, en tant qu'il est le chef de l'Église, et il nous compare aux branches, parce que nous sommes ses membres. La vigne et les branches sont d'une nature semblable, et Dieu, qui est au-dessus de notre nature, a daigné se faire homme pour qu'en lui la nature humaine devînt cette vigne dont nous sommes les branches... Il s'appelle la vraie vigne, afin de se discerner de celle dont le prophète a pu dire : « Comment t'es-tu changée en amertume, ô vigne étrangère ! » Celle-là n'est pas la vraie vigne qui produit des épines au lieu de fruits. »

Déjà, en parlant des branches, nous avons observé que cette figure de la vigne que Jésus-Christ emploie est l'une de celles qui nous font le mieux comprendre l'obligation où nous sommes de lui demeurer unis.

Réjouissons-nous d'appartenir à la vigne véritable qui elle-même a daigné nous dire : « Si vous demeurez en moi... tout ce que vous me demanderez vous sera accordé. »

VI. Quand le raisin est mûr, on le cueille avec joie. C'est le moment de la vendange. « La vendange de l'Église, dit saint Ambroise, se fait aujourd'hui dans le monde entier, parce que le monde entier est devenu la vigne du Seigneur. »

Puis le raisin foulé dans le pressoir produit le vin. Cette liqueur qui nous enivre est souvent, dans la sainte Écriture, le symbole des ivresses coupables qui dégradent le cœur de l'homme et qui l'éloignent de Dieu. Ainsi Moïse, dans son cantique, compare le vin de la vigne réprouvée de Sodome au fiel des dragons et au venin des aspics, parce que l'homme qui s'enivre de sa vie criminelle imite les œuvres de Satan.

Mais, dans le langage de l'Écriture, le vin procure aussi les saintes ivresses.

L'ivresse qui nous enlève au-dessus de nos sens et qui fait dire à saint Ambroise que le vin figure la contemplation.

L'ivresse du divin amour que l'âme fidèle exprime en ces termes : « Ton cœur, ô mon céleste Époux, est meilleur pour moi que le vin. *Meliora sunt ubera tua vino.* »

L'ivresse de la colère divine dont l'ange de l'Apocalypse menace l'adorateur de la bête : « Il boira du vin de la colère de Dieu. »

Digitized by Google

L'ivresse de la componction, qui est le breuvage dont s'enivre l'âme pénitente du roi-prophète : « Vous nous avez abreuvés, Seigneur, du vin de la componction. »

Quand les apôtres eurent reçu l'Esprit-Saint, les peuples pensèrent qu'ils étaient ivres. « Ils ne l'étaient pas, reprend saint Bernard, dans le sens que le supposaient les foules incrédules. Ils étaient ivres, mais de ce vin nouveau que les outres vieillies ne méritaient pas de recevoir et ne pouvaient contenir ; du vin que la véritable vigne avait versé sur eux du haut du ciel ; du vin qui réjouit le cœur mais qui ne trouble pas les sens, qui fait germer les vierges et qui ne fait pas apostasier les sages... »

VII. L'évangéliste saint Jean rapporte que, des noces s'étant faites à Cana en Galilée, Jésus y fut invité ainsi que ses disciples. Et comme le vin manquait, il ordonna aux serviteurs de remplir six urnes d'eau. Lorsque le maître d'hôtel goûta l'eau, il s'aperçut qu'elle avait été changée en vin.

Le changement de l'eau en vin à Cana signifie, suivant Chrysostome, la transformation des volontés humaines que Jésus-Christ allait opérer par sa grâce. « Il y a des hommes, nous dit le saint docteur, qui ressemblent à l'eau, froids, mous et sans consistance comme elle. Conduisons-les donc au Seigneur, pour qu'il communique à leur volonté la saveur et la vigueur du vin. »

Mais le miracle de Cana allait être en même temps une figure de la transsubstantiation eucharistique. Qu'est-ce, en effet, que le vin de nos vignes, quand on le compare au sang de Jésus-Christ, sinon une eau insipide comparée au vin généreux?

Le vin est le deuxième symbole sous lequel il a plu à Jésus-Christ de se cacher dans le sacrement de son amour.

Jésus-Christ n'est pas seulement la vraie vigne, mais, suivant l'expression d'Isaïe, il a voulu lui-même fouler dans le pressoir le vin de cette vigne céleste.

Ce vin est le sang qui a coulé de ses plaies divines et qu'il présente en breuvage aux fidèles : « Venez et buvez le vin que j'ai versé pour vous. » Ah! c'est surtout ce vin précieux du Sauveur qui nous enivre d'amour pour lui.

« Le Roi m'a introduit dans son divin cellier, s'écrie l'Épouse, et il m'a enflammée d'amour! »

VIII. La sainte Écriture nomme souvent ensemble les deux symboles eucharistiques : le froment et le vin.

Quand Isaac bénit Jacob, qui est la figure de Sauveur, il s'écrie :

Digitized by Google

« Que Dieu t'accorde l'abondance du froment et du vin. » Le véritable Jacob, qui est Jésus-Christ, a reçu, en effet, cette abondance de vin et de froment, et il l'a répandue sur nos autels.

Quand Moïse annonce à son peuple qu'il sera établi dans la terre promise, « Dieu l'y a fait entrer, dit-il, pour qu'il se nourrisse de la moelle du froment et qu'il y boive le sang le plus pur du raisin. » Et dans l'Église effectivement, chaque jour le peuple chrétien se nourrit de la moelle du froment divin et s'y enivre du sang pur de la vigne véritable.

Lorsque Sennachérib veut persuader aux enfants de Juda d'abandonner Ézéchias et le culte du vrai Dieu : « Je vous conduirai, leur dit-il, dans une terre semblable à la vôtre : terre de froment et de vin, terre de pain et de vigne. »

Promesse menteuse, ô mon Dieu ! Où trouver le pain qui fortifie et le vin qui réjouit, sinon dans la terre de votre Église, au pied du tabernacle ?

Et enfin, quand le prophète Zacharie s'adresse à lui-même cette question : » Qu'y a-t-il de bon dans le Seigneur, et qu'y a-t-il de beau en lui? » il réunit dans sa réponse les deux symboles : « le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges ! » C'est qu'en effet l'Eucharistie n'est le froment des élus que parce qu'elle est en même temps le vin qui fait germer les vierges.

F. DE LA BOUILLERIE
Évêque de Carcassonne.

Digitized by Google

LA GÉOGRAPHIE

DES PRÉCIEUSES

I

Pascal dit, dans ce lumineux fragment sur l'amour, où tant de grandeur se mêle à tant de finesse : « Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent de plaisir. » Ce serait bien là l'épigraphe de la carte de Tendre, et de tous ces romans du XVIIe siècle où l'on n'arrive à la passion qu'après tant de préliminaires galants. Il dit encore : « L'amour donne de l'esprit et il se soutient par l'esprit. Il faut de l'adresse pour aimer. L'on épuise tous les jours les manières de plaire ; cependant il faut plaire, et l'on plaît. » Cette adresse pour aimer, Mlle de Scudéry en a tracé la poétique savante à l'usage des amoureux de son temps, des amoureux dans les livres bien entendu, non des amoureux dans le monde ; et, à ce propos, avant de vous décrire, étape par étape, ce célèbre itinéraire, tel que nous le montre le premier des dix volumes in-8° de la *Clélie*, publiée en 1656, laissez-moi vous révéler une des nombreuses hypocrisies littéraires du genre humain.

Il y a en littérature un fait très-singulier : c'est que le livre ne reproduit pas en général le réel de la vie, mais le réel de l'imagination ; qu'une société, arrivée à un certain degré de convenances et de raffinements, se peint, non telle qu'elle est, mais telle qu'elle désire paraître, en bien ou en mal. En voici un curieux exemple. A en juger

Digitized by Google

par la carte du Tendre et tous les romans de l'époque, où l'homme est réduit au rôle le plus passif, le plus soumis, et, pardonnez-moi le mot, le plus piteux que l'on puisse imaginer; où l'héroïne, créature céleste s'il en fut jamais, ne permet au héros de déclarer la flamme conçue dans le premier volume qu'à la fin du dixième, on pourrait croire que l'amour fut alors d'une continence très-platonique; ce n'est pas précisément par là qu'il pèche. *Les Gaules amoureuses*, les *Historiettes de Tallemant des Réaux* ne laissent pas le moindre doute sur ce sujet. Quand on cherche l'amour particulier au XVIIe siècle, non pas dans le *Cyrus* et *la Princesse de Clèves*, mais bien dans la vie réelle, on n'y trouve plus du tout ce je ne sais quoi de tendre et de spirituel, de maniéré dans l'apparence et de grand par le dévouement, cette charmante passion calme et ardente, précieuse et héroïque, se plaisant aux longueries du martyre, que font entrevoir les romans de Mlle de Scudéry, et, dans les proportions plus humaines, les tragédies de Racine et le livre de Mme de Lafayette. On est cruellement désappointé; il était bien convenu que la politesse des mœurs et l'esprit littéraire avaient fait fleurir au sein de cette société élégante du XVIIe siècle un mélange délicat de mignardise et d'ardeur chevaleresque; et il n'en est rien. Il paraît bien évident, au contraire, que le *chemin long* de Pascal ne fut pas encombré de promeneurs. J'aurais voulu prouver pour la cent cinquantième fois le rapport de la vie réelle et des belles-lettres; mais la *Correspondance* de Mme la Palatine contient de si étranges renseignements sur la façon peu séante dont monseigneur le Dauphin exprimait ses sentiments aux femmes de la cour d'Anne d'Autriche, que je recule devant cette insigne flatterie. Disons donc que la carte du Tendre de Mlle de Scudéry fut « un hommage rendu à la vertu, » pas autre chose, et c'est bien peu.

Quel a été le caractère de l'amour au XVIIe siècle? Fut-il l'occupation sérieuse de certaines natures fortes et choisies, ou le passe-temps frivole des beaux esprits des deux sexes? Il fut, comme toujours, tous les deux à la fois. Était-il empêché par les rudes contraintes de la dévotion, ou stimulé par ces révoltes incrédules de l'esprit que Bossuet appelait aussi *libertinage?* On y trouverait, à doses inégales, de la philosophie et de la foi. En définitive, quelle fut sa forme familière? Je les lui vois prendre toutes; une seule semble lui être interdite : celle que lui donnent les romans. Il y eut de ces tendres et solennelles aventures de cœurs, de ces belles élégies qui fleurissent çà et là, de loin en loin, dans l'histoire des hommes, souvent arrosées de larmes, pleines d'amour, de renoncement, de sacrifices, simples et vraies dans leur lan-

Digitized by Google

gage et leurs épisodes, telles qu'il en pouvait arriver à tous les siècles : comme la passion de Louis XIV et de La Vallière. Il y eut de ces grandes folies altières et chevaleresques à la façon des Tristan et des Amadis. Rappelez-vous ce Buckingham qui brouillait deux peuples réunis de ministres et de parlements pour les belles mains d'une reine, et qui traînait avec lui sur les mers, dans les flancs du vaisseau qui le portait à la Rochelle, une petite chapelle ardente où le portrait d'Anne d'Autriche, rayonnant entre des cierges allumés, lui charmait les nuits solitaires de l'Océan. Il y eut bon nombre de ces existences agitées de désirs et de remords qui allaient, après de perpétuels combats et des plaisirs sans abandon, troublés par les menaces religieuses, goûtées à la hâte entre deux accès de terreur, trouver enfin la paix sous les froides voûtes de Port-Royal. Une belle coupable dont parle Tallemant des Réaux interrompait de temps à autre une jeunesse de Cléopâtre par des humiliations de Madeleine : elle se plongeait tous les matins jusqu'au menton dans la boue d'un marécage, et là, du sein de cette tombe étrange où elle venait ensevelir la chair, criait aux passants qu'elle avait péché. Il y eut encore de cette galanterie relâchée et piquante dans le goût du XVIIIe siècle, où le scepticisme de la cervelle prêta de si bons arguments aux nombreuses fantaisies du cœur : Marion Delorme proposa un jour à un de ses amants de se mettre en retraite pendant une semaine pour sonder leur conscience, peser la certitude des idées qu'ils y trouveraient et rédiger leurs articles de foi ; l'amant était peut-être cet athée de Desbarreaux, lequel, entendant tonner pendant qu'il déjeunait, jeta son omelette par la fenêtre pour apaiser le ciel. Desbarreaux et Marion Delorme sortirent de leur retraite avec un papier blanc : ils dirent qu'ils n'avaient rien trouvé de certain. Enfin, il y avait surtout à la ville et à la cour quantité de petites passions banales et sans orages, aussi éloignées du scandale éclatant de Buckingham que des pénitences de Mme de Longueville, sans grands sacrifices et sans grandes blessures, qui n'empêchaient pas d'aller à Bourdaloue, et qu'on accordait très-bien avec les convenances ; enfin, comme il y en a partout, médiocrement platoniques d'ailleurs. Quant à l'amour de Titus et de Bérénice, l'amour de M. de Nemours et de la princesse de Clèves, *l'amour* XVIIe *siècle* en un mot, il n'y est pas. L'idéal en a plu, parce qu'il contrastait avec l'amour réel, à peu près comme les pastorales et les bergerades de la poésie et de la peinture au XVIIIe siècle eurent un succès de mensonge dans cette société enivrée de philosophie capiteuse ; mais voilà tout. Le monde prenait le chemin court ; le chemin long ne fut pratiqué qu'en imagination, pour l'amusement

Digitized by Google

des beaux esprits et des précieuses, à l'hôtel de Rambouillet, certains jours de la semaine, après les substantifs et les adverbes.

Là en effet c'était tout différent : on s'écoutait aimer comme on s'écoutait lire. Il y avait en cette matière des procédés irréguliers qui choquaient autant les Philamintes, que Malherbe une ellipse de Régnier; il y avait au contraire des traits brillants, des façons de se conduire, de parler, de se taire, devant quoi, le goût et la tradition approuvant, *de mille doux frissons l'on se sentait saisir*. Ces petites corruptions intelligentes du sentiment ne sont pas du reste très-étranges : la galanterie a toujours eu un furieux tendre pour le pédantisme; le cœur des gens lettrés devient très-vite puriste. Mais, dans la vie, ce spiritualisme désintéressé de l'amour ne restait pas toujours sur ces hauteurs grammaticales; il servait seulement aux exercices de l'art pour l'art à certaines heures. Il ne faut pas voir autre chose qu'une fantaisie de l'art pour l'art dans la carte du Tendre où nous allons voyager un instant.

Sachez donc que le pays du *Tendre* est séparé en deux par le fleuve *Inclination*, qui coule au milieu. Or voici la première finesse de Mlle de Scudéry : comme l'amour par inclination n'a pas besoin de raisons pour être entre deux personnes, qu'il s'alimente de lui-même, que les qualités des amoureux, leurs mérites, leur caractère n'y sont pour rien, qu'il ne s'agit pas là en un mot d'escarmouches galantes, Mlle de Scudéry n'a pas dessiné de village allégorique sur le fleuve Inclination, « qui va si vite, dit-elle, qu'on n'a que faire de logement le long de ses rives. » Il se précipite donc tout droit de *Nouvelle-Amitié*, et en passant sous le pont de *Tendre-sur-Inclination*, dans un endroit bordé de hachures, qui est encore de l'eau et qui s'appelle la *mer Dangereuse*. Dans la *mer Dangereuse*, on voit se dresser çà et là des rochers à mine étrange et d'un dessin rébarbatif; ce sont sans doute les écueils, — *infames scopulos*, — jalousies, soupçons, perfidies, désenchantements, sur lesquels viennent se vider tant de barques si joyeuses, si retentissantes d'éternels serments d'amour au départ. Au delà de cette *mer Dangereuse*, où il faut ramer avant d'aborder à l'amour heureux, s'élève le mystérieux rivage, plein de promesses enivrantes, des *Terres inconnues*. « Inconnues, dit Mlle de Scudéry, parce qu'en effet nous ne savons pas ce qu'il y a. » — Peu nous importe, au surplus; il ne s'agit ici que du chemin.

Mais il n'y a pas qu'un moyen au monde d'aimer et d'être aimé, d'aller à la *mer Dangereuse*. Après l'Inclination, Mlle de Scudéry en compte deux autres, deux tout juste, de même que Boileau compte

Digitized by Google

cinq sources du beau; c'est à savoir, l'*estime* et la *reconnaissance*. Le pays d'*Estime* est situé à l'ouest du fleuve d'Inclination; la *Reconnaissance* est à l'est. C'est ici qu'il faut avoir présentes toute sa finesse et sa sagacité. Le pays d'*Estime* mène naturellement à *Tendre-sur-Estime*, sur la mer Dangereuse; le pays de *Reconnaissance* conduit également à *Tendre-sur-Reconnaissance*, qui baigne le pied de ses murailles dans la même mer... Mais si vous croyez qu'il n'y a qu'à s'ébattre dans la contrée en prenant le premier chemin venu, vous vous trompez étrangement: vous manquerez la ville de *Tendre*, vous n'arriverez pas du tout à la mer Dangereuse; vous vous noierez infailliblement dans un lac et une autre mer, que les dieux ont traitreusement apostés dans ces deux empires. L'un, le lac, creusé dans le pays d'Estime, est réglé de hachures uniformes et d'une odieuse rectitude : c'est le lac d'*Indifférence*. L'autre, la mer, qui borne la Reconnaissance à l'ouest, bouillonne au contraire de hachures tourmentées en ondes montueuses, qui se rencontrent par le bout, de façon à former des angles menaçants en manière de vagues; au milieu ballotte une galère qui va sombrer; son gouvernail est en l'air, ce qui prouve que l'équipage ne peut plus la diriger au milieu de la tourmente; au mât flotte une voile terminée par trois petits festons, c'est-à-dire déchirée par les autans furieux : c'est la mer d'*Inimitié*. Voilà donc la difficulté : il s'agit d'arriver à Tendre-sur-Estime sans tomber dans le lac d'Indifférence, ou à Tendre-sur-Reconnaissance sans s'aller jeter dans la mer d'Inimitié. Comment allons-nous faire? ô ciel! à l'ouest et à l'est le danger est formidable. L'inimitié est-elle plus mortelle que l'indifférence, ou l'indifférence est-elle plus atroce encore que l'inimitié? Si les hachures irrégulières ont la mine de fracasser les navires, les hachures droites ont l'air de recouvrir un tombeau où ils s'engloutissent à jamais. Attachons-nous à la robe de Mlle de Scudéry pour nous tirer de ce mauvais pas.

Quand vous êtes dans le pays d'Estime, en sortant de *Nouvelle-Amitié*, n'allez jamais à *Négligence*, petit bourg qui est à droite, à cinq ou six lieues, si nous en croyons l'échelle de *lieues d'Amitié*, qui se trouve au bas de la carte : car c'est du bourg de *Négligence* que vient tout le mal. De *Négligence* on s'en va en se promenant à *Inesgalité*, d'*Inesgalité* à *Tiédeur;* de *Tiédeur* on pousse jusqu'à *Légèreté*, et quand on est à *Légèreté*, sans qu'on s'en aperçoive, la moitié du chemin est déjà faite. Huit lieues plus loin, on tombe dans *Oubli*, de là au lac il n'y a qu'un jour de marche, et tout est fini. De même, quand vous avez dessein d'arriver à Tendre-sur-Reconnaissance, pour vous garder de la mer

Digitized by Google

d'Inimitié, n'allez jamais au village d'*Indiscrétion;* c'est le chemin de *Perfidie,* qui a l'air du monde le plus tentant et le plus hospitalier avec son énorme porte toute grande ouverte; *Perfidie* mène par une pente douce à *Médisance* et à *Méchanceté;* de *Méchanceté* on tombe tout à coup dans cet océan de haine qui bat si furieusement la malheureuse galère, et c'est pour jamais. Le rivage est haut, glissant, escarpé; devant vous s'élève une montagne sans verdure, aux flancs désolés, qui se dresse à pic sur le bord et qu'on ne peut gravir pour rentrer dans le pays : c'est l'*Orgueil.*

Voilà le moyen de ne pas se noyer dans l'Inimitié ou l'Indifférence; mais ce n'est pas tout. Le principal est d'arriver à la mer Dangereuse. qui est le port de nos amoureux. Si l'on a du goût pour Tendre-sur-Estime, et que l'on soit doué du génie particulier que réclame ce genre de tendresse, car il s'agit là de belles parades littéraires sous les yeux de la dame, on s'en va de Nouvelle-Amitié à *Grand-Esprit,* « parce que c'est ce qui commence ordinairement l'estime. » Quand on s'est reposé à *Grand-Esprit,* on fait une pointe du côté de *Jolis-Vers,* « car c'est l'opération du grand esprit dans les commencements d'une amitié. » *Jolis-Vers* mène à *Billet galant* d'abord et à *Billet doux* ensuite; *Billet galant* n'est encore qu'un exercice de bel esprit, *Billet doux* commence à être quelque chose de plus intime qui touche le cœur. Or, le cœur peut être touché à loisir, maintenant que l'amoureux a fait vibrer la corde littéraire et remué dans l'intelligence le souvenir des belles choses lues; il est entré par la porte de l'art, le voilà dans le logis; le principal était de faire preuve d'une mémoire cultivée. Il ne lui reste plus qu'à montrer les qualités de l'amoureux; il parcourt donc les villages de *Sincérité, Grand-Cœur, Probité, Générosité, Exactitude, Respect,* et enfin arrive à *Bonté,* qui est tout contre Tendre. Là son affaire est terminée. — Si, au contraire, il n'a pas reçu du ciel ce don de madrigal qui vous ouvre de suite les cœurs intelligents, il faut qu'il s'arme de cette robuste patience, de cet héroïque spiritualisme qui prosternait pendant tant de volumes les esclaves aux pieds d'une divinité impalpable; s'il n'a pas les qualités victorieuses du grand esprit, il faut qu'il excite la compassion par les rigueurs de son esclavage. Il s'en va donc de *Complaisance* à *Soumission*; puis à *Petits-Soins, Assiduité, Empressement, Grands-Services* (« ce village est plus petit que les autres, pour marquer qu'il y a peu de gens qui en rendent de tels, » dit Mlle de Scudéry); de *Grands-Services* à *Sensibilité,* à *Tendresse,* à *Obéissance* et à *Constante-Amitié,* qui mène tout droit à Tendre-sur-Reconnaissance. Là il est arrivé au même point que le grand esprit, et ils

Digitized by Google

se retrouveront dans la mer Dangereuse, puis aux mêmes terres inconnues. — Tous ces petits villages, par un artifice de dessin, sont beaucoup plus jolis et plus plaisants que ceux qui mènent à l'Indifférence et à l'Inimitié; les maisons sont couronnées de bouquets de verdure qui leur donnent un air riant; des branches d'arbres tombent sur les toits; ils sont garnis à droite et à gauche d'une petite haie qui égaie les regards. — La route n'en est pas moins très-longue, et les amoureux qui ont fourni consciencieusement toute la carrière ont bien le droit de pénétrer dans ces terres promises, modestement appelées *Terres inconnues* par Mlle de Scudéry.

Ce qu'il y a de particulièrement hypocrite dans la carte du Tendre, c'est que les préliminaires occupent toute la place, et qu'une pudique réticence vient déjouer la curiosité quand on arrive au but. A peine aperçoit-on le mince rivage de cette mystérieuse Amérique; le reste est au delà du cadre, tandis que les stations destinées à marquer les nuances, les transitions, les intermédiaires, s'y déploient dans une proportion bien dérisoire pour le temps. Lancez un peu dans ce pays-là Bussy-Rabutin, Mme de Chevreuse, le cardinal de Retz, Mme de Guéménée, et voyez-les sauter les villages, s'ils n'ont pas pris la carte à rebours. Il faut en conclure que le roman était alors ce qu'il était toujours, hors les cas fort rares où il contient l'épanchement de souvenirs personnels, une contradiction qui flatte le siècle en traçant son portrait d'après un type chimérique. Au XVIIe siècle, le type chimérique était encore tout simplement, tout naïvement la vertu. Comme il y avait au fond des âmes un grand respect pour le devoir, malgré la légèreté des mœurs; comme la galanterie n'empêchait jamais de faire une bonne fin; comme, en un mot, le désordre n'était pas encore dans l'esprit et n'avait pas atteint les croyances, l'amour platonique était l'idéal dans les livres. — Peut-être y avait-il là un remords de conscience; peut-être, trouver le renoncement de Mme de Clèves une chose très-vraie et toute naturelle, se contenter des passions sobres de la *Clélie* et de l'*illustre Bassa*, était-ce se justifier, répondre aux médisances et détruire les soupçons. Il y a de par le monde de ces sympathies adroites.

La carte du Tendre n'est donc pas autre chose que l'emploi de la vertu en amour, c'est-à-dire le relevé des jeux innocents que la morale permet dans la passion. Car remarquez l'origine de toutes ces finesses : plus deux cœurs ont de scrupules, de foi, d'obéissance aux règles du devoir, de vertu, plus l'amour, combattu et retardé, fera naître entre eux un long commerce de plaisirs prétentieux et non cou-

Digitized by Google

pables; c'est l'idée morale qui, dans sa lutte avec le sentiment, enfante toutes ces délicatesses microscopiques qu'on savoure à défaut des grandes faveurs refusées. Ce qui aiguise la sensibilité de l'amour, ce n'est pas la liberté qu'on lui concède de bonne grâce, c'est la contrainte. Ainsi jamais la *Carte du Tendre* n'aurait pu naître dans l'antiquité; toutes ces finesses, qui sont au bout du compte des abstinences, n'auraient pas eu le sens commun pour des imaginations ouvertes au plaisir de tous les côtés, et que les voix du temple appelaient solennellement à l'amour. L'antiquité a eu l'*Art d'aimer* d'Ovide; il fallait l'esprit de macération chrétienne pour produire les raffinements et les longueries platoniques des romans d'amour du XVIIe siècle. Ils trompent, ils amusent la passion; ils lui donnent le change; ils épuisent toutes les jouissances possibles dans les limites du devoir; ils distillent la vertu et en expriment tout ce qu'elle peut donner de plaisir.

Une autre conclusion qui frappe à la première vue, c'est qu'elle n'a pu sortir d'une cervelle que dans un temps où l'amour était l'affaire capitale de la vie, et où les amoureux n'avaient pas grande besogne d'ailleurs. En effet, l'amour ne fleurissait alors qu'entre les gens de cour, au sein d'élégants loisirs; nulle part on n'entend parler de passion bourgeoise, dans aucun livre on ne voit soupirer d'autres amoureux que des princesses et des potentats. Quand un berger est amoureux, soyez sûr que c'est un souverain déguisé. On eût dit que le sentiment était un luxe aristocratique, et qu'il fallait de la qualité pour en estimer les douceurs. De plus, la passion ne se séparait pas d'un cortége de grandeurs et d'une certaine dose d'aventures qu'admettait seule la vie des gens de cour. « Les âmes propres à l'amour, écrivait Pascal, demandent une vie d'action qui éclate en événements nouveaux. Comme le dedans est en mouvement, il faut aussi que le dehors le soit; et cette manière de vivre est un merveilleux acheminement à la passion. Ceux de la cour sont mieux reçus dans l'amour que ceux de la ville, parce que les uns sont tout de feu et que les autres mènent une vie dont l'uniformité n'a rien qui frappe. La vie de tempête surprend, frappe et pénètre. » Ailleurs Pascal lance cette phrase bien caractéristique : « Chacun a l'original de la beauté, dont il cherche la copie dans le *grand monde*. » Dans le grand monde, et pas ailleurs. Il faudra peut-être une révolution pour que, dans la vie réelle, don Juan, cherchant son original, fasse la cour à Claudine, s'il croit le trouver sous la guimpe de la villageoise. Alors l'original sera ailleurs. Alors le paysan Bénédict chantera sa ballade mélancolique sous les tilleuls argentés par la lune, et Valentine l'écoutera rêveuse, accoudée à sa fenêtre, et elle

Digitized by Google

l'aimera, et elle mourra d'une blessure terrible pour avoir rencontré dans sa vie ce paysan dont les ancêtres amusaient tant cette spirituelle Mme de Sévigné, quand elle les voyait pendre au bout de son jardin.

II

Nous étions l'autre jour dans une des salles de la Bibliothèque impériale, cimetière des estampes, — à considérer le portrait de Mlle de Scudéry. Animé du noble espoir de donner une carte du Tendre à nos contemporains, nous cherchions, par une contemplation muette et pénétrée des traits de cette maîtresse en science amoureuse, à aspirer les finesses transcendantales de la philosophie érotique à leurs sources les plus délicates, les plus vraies et les plus naturelles. L'entreprise était légitime et valait bien ce qui nous arriva. Il y avait à peu près une heure que ce sérieux visage, aux lignes droites, anguleuses et raides, masculiné par l'étrange expression pédantesque du nez et du menton, nous parlait très-peu de la matière et nous faisait rêver de Colletet et de Saumaise, quand cette ingénieuse personne, touchée du martyre, voulut bien faire pour nous ce que peu de portraits ont fait jusqu'à présent :

Elle ouvrit la bouche....

L'étourdissement où nous jeta cette étrange aventure ne nous empêcha pourtant pas de risquer un compliment sur les trente-deux perles dans le tour enjoué d'Hamilcar.

Il y avait 166 ans qu'elle n'en avait entendu, la bonne dame : jugez du sourire qui fut sa réponse ! Après le premier moment d'extase bien naturelle causée par ce sourire où voltigeaient les Grâces sereines du grand siècle, nous nous aperçûmes, au premier regard abaissé sur la terre, qu'un compliment n'est jamais perdu. Mlle de Scudéry s'était évanouie dans un nuage *Bluester-king;* mais à sa place s'étalait une carte singulière, mouchetée de signes géographiques, dont la vue nous arracha un cri de surprise et de ravissement; c'était une galanterie posthume tracée de ses mains longtemps oisives. Il paraît qu'elle avait mis à profit les lois de l'éternité pour refaire son éducation; car il nous sembla qu'elle avait suffisamment compris la passion moderne, si vaste, si profonde, si ténébreuse, si désabusée, si phosphorescente, éclairée par les lueurs de l'orage, embaumée du souffle du printemps dans les bruyères. Et, bien que le procédé dont elle s'était servie pour nous

Digitized by Google

faire parvenir ce caprice d'outre-tombe fût aussi original et aussi vraisemblable que l'histoire des manuscrits trouvés dans les vieilles armoires d'auberges, nous ne laissâmes pas de profiter d'une besogne toute faite, pardonnant d'ailleurs cette recette un peu connue à la grand'mère des romanciers.

Écoutez donc, jeunes hommes et faibles femmes qui arrosez la passion de larmes amères, âmes de sensitive, natures ingénieures à souffrir qui cultivez la fatale faculté d'aimer : voici la vraie carte du Tendre, laquelle montre les trois chemins de la passion, les différentes manières de comprendre les choses du cœur, telles que le poison, le poignard, la fluxion de poitrine et quelques autres; car ceci, comme une aussi galante matière le réclame, est un petit traité *de omni re mortali et de quibusdam aliis.*

De même qu'il y avait jadis pour aller de Nouvelle-Amitié aux Terres-Inconnues, c'est-à-dire l'amour heureux, trois routes, qui étaient Tendre-sur-Estime, Tendre-sur-Inclination, Tendre-sur-Reconnaissance, il y a aussi maintenant trois routes entre lesquelles les amoureux peuvent choisir suivant leur goût et leur humeur : ce sont, comme chacun sait, *Tendre-sur-Fascination, Tendre-sur-Coquelicots* et *Tendre-sur-Cauchemar*, qu'on appelle encore *Tendre-sur-Malédiction;* du reste, toutes les trois mènent également à *Tendre-sur-Cimetière*, qui est le port des bienheureux.

Tendre-sur-Cimetière, qui se trouve au bout de la carte et du voyage, est un beau royaume tout peuplé de blancs tombeaux, blancs à donner envie de s'y coucher, au-dessus desquels palpite le feuillage ému des saules et des trembles. A travers leurs branches on aperçoit çà et là de mélancoliques chapeaux à trois cornes, des chapeaux de cochers de corbillards; puis sous l'ombre profonde de la verdure, des troupes silencieuses de petits Amours, — non pas ces ridicules Cupidons vermeils, ces petits animaux folâtres qui figuraient les fantaisies de la passion, suivant la naïveté des mythologies antiques, — mais de vrais petits Amours, sérieux, chauves, qui soufflent sur des réchauds pleins de charbon et font des paquets d'arsenic la larme à l'œil. Ces enfants sinistres sont habillés comme de petits croque-morts; ils paraissent tout soucieux des cruels ravages que l'amour promène dans les cœurs des jeunes hommes et des faibles femmes. Je ne sais quelle mélancolie invitante respire en ces beaux lieux; le sainfoin et la luzerne qui poussent autour des monuments semblent exhaler, avec leurs fraîches senteurs, cette ivresse de la mort qui berce sous le gazon le jeune Werther et endort les suicides d'amour; on sent qu'y venir au matin des ans,

Digitized by Google

la main dans la main, les lèvres unies dans un baiser suprême où s'envolent les derniers souffles de la vie mortelle, est la plus douce chose du monde et la vraie destinée de notre nature; enfin il n'y a pas de cœur un peu bien situé, d'âme un peu endolorie et un peu nerveuse, qui ne frissonnerait de plaisir à la vue de ce beau Père-Lachaise de la passion.

Qu'il aime bien vite demain, celui qui n'a jamais aimé!

D'abord, quand un jeune homme pâle et une jeune personne poitrinaire se rencontrent à *Nouvelle-Amitié*, il arrive aussitôt qu'il tressaillent tous les deux à la fois, mais d'un tressaillement instantané et très-étrange, comme s'ils pêchaient à la ligne et qu'une torpille fût venue toucher le bout de leur hameçon; à la suite de quoi ils reconnaissent chacun de leur côté, sans mot dire, que leurs âmes étaient sœurs et fiancées de toute éternité; ce qui les comble d'aise et les fait pâlir d'un bonheur ineffable. Aussi le village qui suit *Nouvelle-Amitié* a-t-il été nommé *Reconnaissance-des-Poitrinaires*, car se reconnaître est le premier pas des belles âmes dans une grande affection.

Personne n'ignore, en effet, comment se conduisent là-haut les âmes des amoureux futurs avant d'entrer dans la vie des corps, depuis la fin du XVIIIe siècle environ. C'est un fait très-curieux de l'histoire de l'humanité. Autrefois elles attendaient l'heure de l'existence, solitairement, sans souci aucun de leurs voisins; si bien que, lorsqu'il leur arrivait ensuite de s'aimer sur la terre, leur flamme était plus ou moins vive: mais elles ne se reconnaissaient pas pour sœurs et fiancées de toute éternité: ainsi alla le monde, si nous connaissons bien nos classiques, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1761. Mais en 1761 il y eut une révolution. Jean-Jacques Rousseau écrivit *la Nouvelle Héloïse*, où il fut révélé que les âmes d'Héloïse et de Saint-Preux s'étaient connues dans une vie antérieure; il paraît donc certain que, dès cette année, les générations de l'avenir avaient commencé à s'entr'épouser. Aujourd'hui ce fait est acquis à la science. Grâce aux découvertes quotidiennes qui sont venues prouver cette révolution supernaturelle, on sait très-bien que les âmes des amoureux futurs échangent là-haut des serments de constance éternelle, et que Dieu lui-même, s'occupant sérieusement de leur bonheur, les choisit, les appareille, les bénit et les marie deux à deux. Hélas! la difficulté est de se retrouver ici-bas! Quelquefois la sœur de votre âme est à trois cent quinze lieues d'ici; quelquefois elle est morte, — morte comme celle que n'a jamais trouvée lord Biron, et qui était peut-être Mlle de Lespinasse, cette pauvre âme altérée d'amour qui n'a jamais pu ren-

Digitized by Google

contrer sa jumelle. — De là tant d'existences douloureuses, de cœurs consumés dans l'attente, qui s'appellent à grands cris d'un bout du monde et des siècles à l'autre et qui ne peuvent se répondre! De là aussi tant d'unions si soudaines et de si ravissantes extases, tant de sympathies ardentes qui ne sont que des ressouvenirs! Le roman, depuis cinquante à soixante ans, doit ses plus beaux points d'exclamation à cette théorie des *mariages préétablis*, qui est d'ailleurs on ne peut plus claire. Nous sommes tous veufs de là-haut, il s'agit de nous remarier avec l'ange perdu. Vous concevez que du sommet de ce système les lois sur l'adultère ne paraissent que des toiles d'araignée extrêmement microscopiques.

Voici donc nos deux jeunes gens pâles à *Reconnaissance-des-Poitrinaires*. Une fois là, vous avez trois routes devant vous, il s'agit de choisir de quelle manière vous aimez le mieux aller au Père-Lachaise. Si vous avez des nerfs et de l'électricité dans l'œil, je vous conseille *Tendre-sur-Fascination*, un fort beau pays qui jadis s'appelait tout bonnement *Tendre-sur-Inclination*; mais, par le progrès des lettres, Inclination est devenu bien peu fiévreux, Fascination a quelque chose de plus fatal et de plus maudit qui va mieux à nos âmes dévastées; c'était un fleuve calme, limpide et bleu, mais les cataclysmes qui sont survenus depuis Mlle Scudéry en ont fait une manière de ravin alpestre et écorché. Il n'y avait pas d'étapes sur le fleuve d'Inclination, ce genre de tendresse ne se donnant pas la peine d'avoir une raison d'être et s'alimentant de lui-même sans la moindre cause : il n'y en a pas non plus le long du ravin, car l'amour né de la fascination s'entretient par l'échange mystérieux d'un fluide particulier. Quand le couple amoureux est entièrement baigné par des effluves magnétiques qui l'isolent du reste du monde, nulle force humaine ou divine ne pourrait déchirer cette âme en deux personnes, où ira l'un ira l'autre; la jeune fille aurait la mauvaise habitude d'empoisonner ses amants, le jeune homme pâle serait le bourreau de la ville, que les amants morts ou la guillotine ne feraient rien à l'affaire : — ils s'aiment. Je ne sais même pas si l'habitude de la jeune fille et le passe-temps du jeune homme pâle ne donneraient pas à cette passion étrange un ragout rare et précieux : le bourreau est un personnage terrible et maudit qui a bien son charme, on lui a rendu de grands honneurs dans la littérature qui finit mal, il a le front très-haut comme les poëtes et d'une nuance superbe de cadavéreux; la triste nécessité où il est d'avancer l'immortalité des scélérats donne à son visage une intéressante mélancolie; quelquefois sa conscience le force à couper la main droite; et puis il n'y en a qu'un,

Digitized by Google

il est aussi distingué d'aimer un bourreau qu'un roi. D'un autre côté, une jeune personne qui a les instincts du vampire n'est pas un amour à dédaigner; savoir que l'on mourra si elle vous aime n'est pas un aiguillon médiocre de curiosité; cela est séduisant comme une panthère pour un martyr chrétien. D'ailleurs, le bon Tarquin aimait la mauvaise Tullie, et la bonne Tullie aimait le mauvais Tarquin ; depuis le premier séducteur du monde, le vice a eu la faculté de donner le goût du mal à la vertu curieuse; ces passions-là ont quelque chose de plus âpre et de plus voluptueux, elles font blanchir les cheveux, elles font vivre cinquante ans en trois mois; on meurt très-jeune, mais on a aimé! Or vous savez qu'il s'agit d'aller au Père-Lachaise, et le plus vite possible, c'est là terme le plus manifeste de l'amour : c'est pourquoi, après avoir roulé de rocher en rocher dans les ravins de la passion fatale, nos poitrinaires arrivent haletants, brisés, pris de vertige, au petit village de *Toux-sur-Tendre*; une fois là, ils sont sauvés; encore un pas, et les voilà à *Tendre-sur-Cimetière*, où ils goûtent une mort inaltérable et sans mélange.

L'amour des bourreaux et des demoiselles vampires a des voluptés singulières ; mais il peut effaroucher certaines natures tendres et élégiaques, les âmes couleur feuilles d'automne. — Dieu a-t-il déposé en vous, par une belle matinée d'avril, fraîche et embaumée, quand tout vit et tout chante, quand l'âme du monde semble amoureuse d'elle-même, un cœur frère de ceux qui palpitent sous l'écorce des saules pleureurs et dans le calice des capucines, entrez alors dans le *Tendre-sur-Coquelicots*, et marchez tout droit dans les sentiers fleuris en conversant avec les petunais et les troënes; car *Tendre-sur-Coquelicots* est un pays tout plein de botanique parlante et inspirée. Les myosotis ont cela de particulier qu'ils vous disent les choses du monde les plus intimes et vous regardent avec leurs petits yeux bleus comme des personnes naturelles; ils vous saluent au passage, ils vous appellent Gretchen et Henreicht, car ils parlent allemand comme Novalis. Je l'avoue, *Tendre-sur-Coquelicots* me séduit sur toute chose et je fais peu de cas d'un amoureux s'il n'entend le langage des fines herbes dans la passion, s'il n'aime particulièrement, parmi les choses du cœur, le pâle bruissement des trembles et le parfum des nuages bleus. *Toit-fleuri-d'iris* est la première chaumière qu'on rencontre au bout d'un sentier d'aubépines. C'est ce beau toit que vous avez vu dans tous les premiers chapitres des romans du genre *Coquelicot*, si luxuriant d'iris, de joubarbes, de violiers, de gueules-de-loup, de giroflées sauvages, et si bien cultivé que les jeunes hommes qui demandaient une *chau-*

Digitized by Google

mière et son cœur voulaient certainement s'établir dessus et non dessous, A *Toit-fleuri-d'iris* on se rencontre, et l'on échange des giroflées, et l'on échange des serments d'amour éternel ; puis on prend un chemin étoilé de pâquerettes qui vous mène le soir à *Belles-de-nuit*. *Belles-de-nuit* est un petit village où les deux âmes s'épanouissent timidement au clair de la lune. A *Belles-de-nuit* on fleurit plus à cœur ouvert. Puis vient le hameau des *Fruits-d'or*, ainsi nommé parce qu'on y compare les étoiles qui tremblent à travers les rameaux noirs à des fruits d'or de peupliers, ce qui est un des grands plaisirs de la passion. A *Senteurs-du-soir*, autre plaisir de la passion, quelques phrases sur les pénétrants parfums des menthes ou des tubéreuses ; les mains tremblent en se séparant. A *Contrevents-Verts* on plante ensemble un amandier ; Henreicht parle avec éloquence des bourgeons de l'amandier, qui répandront au printemps leur neige blanche ; Gretchen reconnaît le langage de l'amour et sent bien qu'elle est aimée. A *Crépuscule-Rosé*, encore une des plus vives jouissances de l'amour partagé, la plus vive peut-être : une page vibrante comme un harmonica sur le silence du soir et la note plaintive que les grenouilles de la rivière lancent de leur gosier de cristal. On conçoit que Gretchen ne résiste plus que bien faiblement... Continuez votre route, amants heureux ; mais gardez-vous d'aller lâchement à *Amour-Bourgeois*, qui est là tout contre et vous mènerait à *Tendre-sur-Ménage* et en d'autres lieux vulgaires et mal composés ; prenez ce petit sentier de gazon jauni, tout plein de tristesse automnale, qui conduit à *Dépouilles-de-nos-bois*. A *Dépouilles-de-nos-bois*, autre harmonica ; puis, quand on a foulé quelque temps les feuilles sèches, on s'en va au *Gué-d'Amour*, un fort joli ruisseau où surnagent des robes légères et des chapeaux de paille de jeunes hommes et de faibles femmes. — Un plongeon, et on est hors d'affaire ; voilà les tricornes des corbillards qui s'allongent de joie, vous entrez à *Tendre-sur-Cimetière*, et le journal dit le lendemain que vous vous êtes noyés tous les deux à dix-neuf ans, victimes d'une famille barbare, avec une robe de coutil à passementeries roses et une élégante veste de nankin, ce qui donne une belle idée de votre héroïsme en amour et chatouille agréablement l'amour-propre de vos deux blancs cadavres sous la pierre du blanc tombeau.

Bien qu'on se noie au bout de *Tendre-sur-Coquelicots* et qu'on puisse rencontrer des bourreaux et des demoiselles-vampires dans Tendre-sur-Fascination, ces amours-là sont encore un peu candides, il y a beaucoup d'âmes qui sont trempées pour des sentiments moins jeunes : ce sont les virginités savantes et les bâtards, hommes forts, hommes com-

Digitized by Google

plets. Si donc vous êtes bâtards, si vous avez l'œil vert-de-gris des hommes complets et des hommes forts, si votre regard fait éclore dans le cœur des virginités savantes les mille désirs de l'amour, comme un rayon de soleil fait frétiller toutes sortes de petits serpents dans un verre d'eau; — si vous, mademoiselle, vous avez l'innocence instruite; s'il y a en vous du palmier qui ne fleurit pas; si votre front, plein d'accidents comme celui de la Joconde, accuse des ardeurs combattues, des désirs tapis dans l'herbe, des violettes cachées dans des jardins inavoués, entrez tous deux dans le royaume de *Tendre-sur-Cauchemar*, où la fleur bleue de l'idéal croît parmi les cendres amères. Voici d'abord *Long-Regard*, où l'on s'envoie des regards en huit volumes. Puis vient *Regard-Profond*, où les deux âmes se pénètrent, se saisissent, s'embrassent comme deux polypes par leurs tentacules. Puis *Regard-Étrange*, où des poëmes de fantaisies phosphorescentes et serpentées d'éclairs fauves passent par les pupilles toujours fixes et dilatées. Puis *Regard-Fantasque*, où l'héroïne s'amuse à crucifier le héros et à le couronner de roses en deux clins d'œil, ce qui plaît infiniment à cette jeune personne blasée. Puis enfin *Regard-Vaincu*, où, surprise par la pitié, elle se fait l'esclave de son martyr. Alors on se rend à *Baiser-Acre*, car depuis longtemps l'amour *a tourné* dans les esprits cultivés, comme le lait dans les jours d'orage; il est présentement un peu vinaigre, ce bon sentiment. *Baiser-Acre* est le premier pas dans une passion infernale mêlée de souffrance et d'amour, où ils vont sans cesse cahotés de la vie à la mort. Que de misères, d'angoisses, de voluptés sombres, de joies empoisonnées par un désenchantement précoce, de fleurs noires, de roses noyées, de désespoirs enchantés, de caresses humides de larmes! Et pourquoi, direz-vous, ces larmes, et ces fleurs noires, et ces joies empoisonnées? Pourquoi ne pas chanter *Ma mie o gué?* — Pourquoi?... Demandez à l'air du temps qui remplit nos poitrines de dégoût et de désillusion et porte le ver fatal de l'inquiétude dans le beau fruit de la passion. Étrange complication des sentiments modernes! *Baiser-Acre* les mène à *Murmures-de-l'âme*, où leur amour se rassérène et se repose; mais l'inflexible chemin les pousse à *Doute-Affreux*; ils reprennent encore haleine à *Rosée-intime*, mais c'est pour aller tomber blêmes et convulsifs à *Spasme-sans-nom*. De *Spasme-sans-nom* ils sautent à *Précipice-du-cœur*, et ils voient dans l'abîme entr'ouvert qu'ils ne s'aiment plus. Ils essayent les tristes plaisirs de la passion recommençante à *la Saint-Martin-du-Tendre*; efforts superflus! *Gelée-Blanche* les avertit que la séve est passée, la passion n'a plus que des rameaux noirs dans leur cœur sec et durci. N'importe; ils sont partis deux, il faut marcher

Digitized by Google

deux, il faut arriver à *Tendre-sur-Galères*, où l'on est enchaîné ensemble avec les sentiments réciproques du coq et du serpent que les Turcs jetaient au Bosphore dans le sac où se trouvaient enfermés les criminels. C'est pourquoi leur premier soin est de courir tous à l'endroit nommé *Affres-de-l'Amour*, lequel est un boudoir tout plein de datura-stramonium et autres produits de la flore du suicide; on ferme bien le boudoir, on s'endort et l'on ne se réveille plus. Les petits croque-morts vous emportent à *Tendre-sur-Cimetière*... Qu'il aime bien vite demain, celui qui n'a jamais aimé!

Vous trouverez que Mlle de Scudéry a dessiné dans sa nouvelle carte du Tendre un peu à la manière noire, mais tout n'est pas crêpe rose dans l'amour du temps : encore vous a-t-elle fait grâce, pour ménager vos nerfs, des profondeurs funèbres de la passion philosophique qui fait songer Rolla au scepticisme de Kant aux genoux de la femme aimée. Celle-là fit particulièrement le bonheur des jeunes poëtes de 1830, époque de l'histoire de France où le but de l'amour fut de commenter le *to be or not to be*. En somme, une promenade à l'heure qu'il est dans la carte du Tendre me fait penser au plaisir un peu mêlé que l'on goûterait en courant dans une forêt vierge d'églantiers, la tête enivrée de parfums et déchirée par une foule de dards. Et si vous me demandiez un symbole de l'amour moderne, j'élèverais en face de la rose et sereine image d'Aspasie, cette reine des bonnes filles antiques, qu'un galant homme n'allait jamais voir sans être enchanté de la vie, le spectre capricieux de cette reine de Navarre, l'amoureuse fatale et maudite, qui portait sur la fin de ses jours un ample vertugadin dans les douze poches duquel étaient douze boîtes de plomb contenant les cœurs des hommes qui l'avaient aimée.

Au surplus, il n'y a pas grand mal à ce que la passion d'il y a trois mille ans ne soit plus la nôtre; l'amour doit à ses métamorphoses l'éternelle puissance de nouveauté qu'il a gardée sur le cœur et sur le cerveau des hommes. Mme de Sévigné s'est moquée quelque part de ses *recommencements;* le fait est que depuis très-longtemps c'est tous les jours sa fête dans la vie et dans les livres, ses recommencements n'ont pourtant ni amorti les immortels désirs qui emportent l'homme vers ces belles fièvres de l'âme, ni rassasié cette curiosité de l'imagination qui en poursuit le mensonge jusque dans le roman, pour en jouir plus, pour plus en souffrir, pour en vivre davantage. Il n'y a peut-être pas au monde de plus grand recommencement que l'amour, si ce n'est le soleil. Car, dans la vie réelle, il ne fait pas seulement éclore de temps à autre de grandes passions à grand orchestre; mais aussitôt qu'une so-

Digitized by Google

ciété se raffine, il devient une habitude, une politesse naturelle aux gens bien élevés, le fond de la langue entre les deux sexes. Il s'ensuit que les plus doux mots que puissent murmurer deux belles âmes en harmonie finissent par avoir autant de mystères que : « il pleut ou il fait beau temps. » Dans l'art, ce qui est plus malheureux, il en est absolument de même. L'amour a la rime très-facile ; on profite de la liberté grande, et l'on fait des vers sur l'amour, sur les mois, sur les saisons, sur les signes du zodiaque, indifféremment. Depuis ce moine rusé du moyen âge qui a inventé Anacréon, chanter l'amour est une habitude de l'esprit littéraire ; une grande passion prouve de la lecture et quelques loisirs ; ceci va paraître une chose énorme, c'est pourtant l'histoire : il n'y a pas de sujet plus *impersonnel* que la passion.

Pauvre Amour ! que vouliez-vous qu'il fît contre les galants et les poëtes, contre tant d'ennemis ? — Qu'il mourût.

Mais c'est le roi des rois : *L'Amour est mort, vive l'Amour.*

EUGÈNE FORQUERAY

Digitized by Google

FANTAISIES PARISIENNES

UN AMOUR SUR LE PAVÉ

I

Ce n'est pas sans éprouver la plus extrême des surprises que j'ai lu, il y a environ un mois, dans les « *Petites-Affiches* », cette singulière annonce anglaise :

> ☞ *Un* AMOUR VÉRITABLE, *pouvant offrir les meilleurs renseignements, désire se placer, soit chez une dame seule, soit chez un célibataire, comme Sentiment de compagnie.*
>
> *Au besoin, il accepterait le même emploi chez des gens mariés.*
>
> *Prétentions modérées. — S'adresser au bureau du journal.*
>
> N° 36,547

Curieux par profession, mais par nature très-paresseux, quoique vivement alléché par cette annonce bizarre et mystérieuse, je mis trente bons jours à me décider d'écrire, bureau restant, aux *Petites-Affiches*.

Je pensais bien ne recevoir aucune espèce de réponse, croyant de

Digitized by Google

toute ma naïveté qu'un *Amour véritable,* muni de certificats en règle, aurait trouvé facilement à se caser à Paris.

Mais, à ma grande confusion, hier, j'appris par une lettre qui me fut remise au saut du lit que l'*Amour* en question, — « *sans engagements pour l'instant,* » était « *complétement* à ma disposition ; » — je cite son texte ; le tout — « *avec l'assurance parfaite de ses sentiments les plus distingués.* »

Je résolus immédiatement, cette fois, de ne pas négliger une si belle occasion de lier connaissance avec un personnage aussi parfaitement agréable, au dire des romances des Rues et des Bois.

Or, après avoir parlé de ce projet à une dame qui m'est chère, en l'assurant que ma pure intention était, non d'acquérir un nouvel amour dont je n'avais que faire, mais d'ébaucher une étude de mœurs intéressante, peut-être, — ce qu'on avala difficilement, entre nous — je me rendis dans le Quartier-Latin, ou du moins dans le peu qu'il en reste, à l'adresse indiquée par mon correspondant dans sa missive inattendue.

II

Miséricorde ! — L'*Amour véritable,* — un fort joli garçon, doué de cette grâce indéfinissable des statues antiques que l'arabesque des lignes et les justes proportions rendent belles, mais que les souvenirs font charmantes et jeunes, — logeait au cinquième étage — parce qu'il n'y avait pas de sixième — d'une vieille maison de la rue de l'École-de-Médecine.

La chambre, la garde-robe, et naturellement la bourse du pauvre diable d'Amour, étaient garnies — comme les choux le sont de perdrix dans les restaurants à prix fixe — c'est-à-dire fort peu.

Malgré sa pénurie non déguisée, le logis n'était pas d'une tristesse larmoyante. — On y sentait vaguement planer l'espérance. Le visage même de l'*Amour véritable,* un peu maigre et pâlot, resplendissait des joies intérieures de ceux qui, méconnus de leur vivant, comptent, d'un cœur résigné, sur la gloire posthume.

La sérénité douce que donne la conscience de l'immortalité rayonnait modestement sur le front pur et gracieux de cet amour qui ne pouvait trouvait dans la grande ville même une place de surnuméraire.

On voyait dans la mansarde — la dernière des mansardes, ô mon

Digitized by Google

siècle ! — objets sacrés et consolants sur lesquels les yeux aiment à se reposer lorsque la pensée fatiguée revient de ses voyages dans les pays immatériels : — *un bouquet de roses et de violettes, une Vénus de Milo, un volume de Musset*, et un brin de buis bénit — compagnons fidèles de l'amour, souvenirs vivants dont l'éloquence muette fortifie l'âme, en chasse le découragement et l'ironie, et lui rappelle : — Dieu, la Nature, la Poésie, l'Art.

III

L'*Amour véritable* me sourit d'une façon tendre quand j'entrai — je n'ose dire dans sa dernière demeure. Il me tendit la main, et je crus comprendre à ses paroles de bienvenue qu'il s'excusait de vivre encore, malgré le monde et la mode, et surtout de m'avoir dérangé.

Entre parenthèses, nous nous reconnûmes immédiatement. — Comment diable ma mémoire avait-elle pu me jouer ce tour de ne m'en pas faire souvenir plus tôt ?

Jadis, en effet, dans deux ou trois circonstances, peu agréables du reste, nous nous étions rencontrés. — Hélas, nous nous étions perdus de vue. A qui la faute ?

« — Mon cher ancien ami, lui dis-je, je ne viens pas vous proposer de reprendre du service chez moi. Mon cœur n'est plus porté sur les cadres des troupes en activité, — Mon âme est à demi-solde. — Mais je viens vous demander à quoi je peux vous être bon ?

» — Mon cher ancien maître, répondit-il avec un soupir, je ne réclame rien de votre obligeance, maintenant. Pour vous seul je serais resté à Paris, mais j'ai l'intention de partir pour l'Islande.

» — Patrie du cabillaud. Pas d'ombrage, c'est vrai, mais peu de soleil. Singulière idée.

» — Hélas ! on trouve encore des âmes neuves et brûlantes là-bas, quoique le sol soit glacé.

» — Ma foi, en fait de glaces, je préfère encore Imoda, à quelques désillusions près ! — Ah çà, d'où veniez-vous lorsque parut votre annonce dans les *Petites-Affiches ?*

» — Je quittais l'intérieur de l'Afrique !

» — Sapristi ! — Les extrêmes se touchent, chez vous ! Que diable faisiez-vous, en ce temps chaud ?

» — En ce temps chaud, ne vous déplaise, j'étais l'esclave heu-

Digitized by Google

reux et choyé d'un couple d'amoureux, noirs comme des chapeaux de soie, qui n'avaient pour parures que la chemise d'un géographe anglais, disparu dans leurs poitrines.

» — Ah ! diable !

» — Je vivais de larves grillées et d'entre-côtes de jaguar. C'était un sort fort doux. — Mais un voyageur allemand d'une science de quarante académiciens, de passage en nos palmiers, séduisit l'épouse... — Je dus partir.

» — Pauvre Amour ! — Je pense que sous l'équateur, vous étiez « *brûlé de plus de feux que vous n'en allumiez* », comme Phèdre?

» — Tout l'indique. Mais je regrette le pays. On s'aime véritablement, voyez-vous, dans les oasis, tandis qu'ici, pour la fragilité une blanche vaut deux noires.

» — Comme en musique. Très-joli. Un peu vieux. Gui d'Arezzo l'inventa. — Mais dites-moi, depuis votre retour, comment avez-vous vécu?

» — L'annonce du journal, répliqua l'*Amour véritable*, avait été lue, beaucoup lue. Je reçus un grand nombre d'invitations. — Au hasard, j'en choisis une demi-douzaine, et, paré de mon mieux, je me fis conduire à la première de mes six adresses.

» — Ah ! — Racontez-moi le premier chapitre de votre odyssée.

IV

» — D'abord j'allai chez une jeune fille, une mince, grande, pâle, et noble habitante du faubourg Saint-Germain. Elle avait deux millions de dot, et rêvait d'être aimée pour elle-même. Tâche ardue ! — Je fis l'impossible. Nous ne réussîmes point. Je reçus mon congé par les soins d'un vieux duc, véritable maréchal de Rantzan de l'amour, écloppé dans les plaines de Vénus, qui épousa une jolie maîtresse. Elle est fidèle, m'a-t-on dit.

» — Et vous fûtes sur le pavé ! — Allons, le deuxième chapitre.

» — Un vieillard me pria de l'aider. C'était un cœur de vingt ans sous une enveloppe *hippopotamisée* par l'âge.

» Il adorait sa nièce et voulait s'en faire aimer.

» Hélas ! ce fut un lieutenant de hussards qui sabra son rêve. Le pauvre vieux mourut d'une passion rentrée. Je le pleurai, car il était sincère. Que ses cheveux ne l'étaient-ils également.

Digitized by Google

» — Pas de chance. — Et après?

» — Une actrice me supplia de venir à son secours. Entourée de gandins somptueux, de Pactoles en habits noirs, d'acteurs passionnés, de princes très-élevés, enfin de deux pompiers obscurs qui ne demandaient qu'à former une chaîne, la pauvre fille soupirait pour un insensible garçon d'étal, son voisin à la ville.

« Mais le garçon boucher joua les Joseph et les Hippolyte; elle en fit une maladie; et l'on me renvoya comme inutilité.

» — Ensuite, cher martyr.

» — Ensuite, je fus appelé à grands cris, dans une heure d'exaltation, par un poëte lyrique.

» — Aïe!

» — Cet infortuné littérateur, ignoré—mais si digne de l'être!—me pressa de le seconder. J'obéis. — Que de sonnets! que de rondeaux! que de ballades! Le pauvre enfant s'était mis en tête d'être sincèrement épris. Mais il s'aperçut bientôt avec effroi que la rime riche, l'adjectif capiteux, le verbe flamboyant, cet or qui couvre la pilule vide, se trouvaient plus facilement dans le silence du cabinet que dans les tempêtes du cœur, et il renonça à aimer véritablement.

» Il quitta sa maîtresse pour un idéal quelconque, en lui dédiant une pièce de vers qui se terminait ainsi :

. . . . . Enfin, je pris en haine
Sa grâce ophidienne et sa scurrilité.
Cette femme attentait à ma sérénité!

» — Ah! malheureux *Amour véritable*, que de courses! — Où allâtes-vous en descendant de l'Hélicon?

» — Chez un officier de cavalerie. — Mais je ne fis pas long feu chez lui. — Parade, ronde, boute-selle, éperons, fournisseurs, cafés, cheval, maquignons, cigares, punchs, au galop! au galop! Voilà les agréables péripéties de ma vie au corps, pendant trois jours, du reste.

» Je quittai l'escadron, le matin du quatrième jour, après déjeuner, entre le mazagran et la chartreuse.

V

» — Que de déboire, Enfin, vous fîtes-vous trappiste, en dernier lieu?

Digitized by Google

» — Non. J'essayai des gens mariés.

» — Pour faire de l'excentricité?

» — Oui. Bref, à Trouville, devant la mer à la mode, cette cuvette indulgente de Paris, une grande dame m'emmena un matin, tandis que son mari agiotait comme dans un bois, non loin du théâtre du Vaudeville.

» Ses regrets ne furent point amers. Madame supportait noblement le poids de l'absence.

» Un jeune homme, très-répandu dans le monde, obtint bientôt la faveur de lui servir de cavalier servant.

» On en causa sur la plage, et tout fut dit. L'époux bien-aimé partit pour Vichy, et moi, je dus reprendre le chemin de fer.

» — Je vous plains, mon beau Vert-Vert.

» — Ne me plaignez pas. Je remplis un mandat, continua l'*Amour véritable*, que je tiens d'en haut. J'ai une mission. — Comme le bon médecin, j'accours aussitôt qu'on m'appelle. Je tâte, j'ausculte, je fais mon ordonnance. Libre à ceux qui m'ont fait venir de ne la pas suivre. Quand je peux soulager un cœur, je suis ravi. Cela m'arrive rarement. Mais le temps est à moi. Je ne me décourage jamais. Ainsi, demain, je m'en vais en Amérique, à Matamoros, avant d'aller voir l'Islande.

» — Pourquoi Matamoros?

» — Parce que ce nom me plaît. L'*Amour véritable* n'a pas d'autre raison à donner. S'il en avait, il ne serait plus l'Amour.

» — C'est juste! »

ERNEST HERVILLY.

Digitized by Google

POÉSIE

LA FLEUR QUI FAIT LE PRINTEMPS

Les marronniers de la terrasse
Vont bientôt fleurir à Saint-Jean,
La villa d'où la vue embrasse
Tant de monts bleus coiffés d'argent.

La feuille, hier encor pliée
Dans son étroit corset d'hiver,
Met sur la branche déliée
Les premières touches de vert.

Mais en vain le soleil excite
La séve des rameaux trop lents ;
La fleur retardataire hésite
A faire voir ses thyrses blancs.

Pourtant le pêcher est tout rose
Comme un désir de la pudeur,
Et le pommier que l'aube arrose
S'épanouit dans sa candeur.

La Véronique s'aventure
Près des boutons d'or, dans les prés,
Les caresses de la nature
Hâtent les germes rassurés.

Digitized by Google

Il me faut retourner encore
Au cercle d'enfer où je vis.
Marronniers, pressez-vous d'éclore
Et d'éblouir mes yeux ravis.

Vous pouvez sortir pour la fête
Vos girandoles sans péril,
Un ciel bleu luit sur votre faîte
Et déjà Mai talonne Avril.

Par pitié, donnez cette joie
Au poëte dans ses douleurs;
Qu'avant de s'en aller il voie
Vos feux d'artifice de fleurs.

Grands marronniers de la terrasse,
Si fiers de vos splendeurs d'été,
Montrez-vous à moi dans la grâce
Qui précède votre beauté.

Je connais vos riches livrées
Quand Septembre, ouvrant son trésor,
Vous met des tuniques pourprées,
Vous pose des couronnes d'or.

Je vous ai vus, blanches ramées,
Pareils aux dessins que le froid
Aux vitres d'argent étamées
Trace, la nuit, avec son doigt.

Je sais tous vos aspects superbes,
Arbres géants, vieux marronniers,
Mais j'ignore vos fraîches gerbes
Et vos aromes printaniers.....

Adieu ! je pars, lassé d'attendre;
Gardez vos bouquets éclatants !
Une autre fleur, suave et tendre,
Seule, à mes yeux, fait le printemps.

Digitized by Google

Que Mai remporte sa corbeille !
Il me suffit de cette fleur;
Toujours pour l'âme et pour l'abeille
Elle a du miel pur dans le cœur.

Sous le ciel d'azur ou de brume,
Par la froide ou chaude saison,
Elle sourit, charme et parfume,
Violette de la maison !

THÉOPHILE GAUTIER.

21 Juin 1866.

SOUVENIRS INTIMES*

. . . . . .

O vous tous, ses amis et les miens, l'heure approche
Où nous nous retrouvions au foyer de la Roche;
La trompe, au point du jour, éveillait les chasseurs :
Nous partions des taillis, fouillant les épaisseurs;
Les chiens, impatients d'empaumer une voie,

* François Ponsard, qui aime tant à se rappeler son ami et son frère en poésie Charles Reynaud, prend sa plume aujourd'hui éloquente par le souvenir pour adresser à la *Revue du XIXe siècle* une délicieuse page, un fragment de poëme sur la maison même de Charles Reynaud.

La lettre et les vers de Ponsard, qui n'écrit pas dans les journaux, sont une double fortune.

Vienne, 5 juillet 1866.

« Cher Houssaye,

» Certes oui, je me rappelle l'ami de 1850; mais je n'ai pas besoin d'une si » longue mémoire; il y a dans mon affection l'ami de 1860 et l'ami de 1866, » et tous ces souvenirs, jeunes et vieux, sont vivants et bien vivants, et j'en- » voie à cette longue, fidèle et constante amitié mes plus cordiales poignées » de main.

» Je suis toujours bien souffrant; le voyage m'a fait mal, et je suis arrivé si » malade que j'ai été forcé de rester à Vienne; je n'ai pu encore, à mon grand

Digitized by Google

Flairaient sur le gazon les traces de la proie ;
Par la bruyère humide et les cailloux glissants,
Nous suivions l'âpre meute aux cris retentissants ;
Puis le soleil séchait, dans la plaine embrasée,
Nos vestes de velours où fumait la rosée.
— Et cependant *Pilat*, à l'horizon lointain,
Dégageant son front bleu des vapeurs du matin,
Et les champs parsemés de hameaux, et le fleuve
Miroitant au soleil comme une amorce neuve,
Et les vergers d'*Ampuis*, et ses coteaux vineux,
Et les effets de l'ombre et des plans lumineux,
Tout ce panorama sous la vue éblouie,
Développait en paix sa splendeur inouïe.
Nous revenions alors, bruyamment, parmi ceux
Qui gardaient le logis, rêveurs ou paresseux ;
Les uns, dans la mollesse où le sommeil nous plonge,
N'avaient pu s'arracher aux chimères d'un songe ;
Les autres, les savants, un volume à la main,
Lisaient sous les noyers qui bordent le chemin ;
* Celui-ci regardait le nuage qui passe,
Et poursuivait des vers égarés dans l'espace,
Tandis que celui-là, le rival de Téniers **,
Autour d'un broc de vin groupait des braconniers.
Le dîner rassemblait ces fraternels convives ;
Les vins fins excitaient les répliques plus vives ;
Jusqu'à l'heure indolente où toutes les clameurs
Mouraient l'une après l'autre aux lèvres des fumeurs.

. . . . . .

F. PONSARD.

» regret, aller chercher sur la colline que vous connaissez les ombrages du » Mont Salomon.

» Voici cependant depuis deux jours un peu de mieux ; j'en profite pour vite » vous envoyer ma photographie et un fragment inédit. C'est la seule photo- » graphie qui ait réussi selon moi, la seule que j'accepte *.

» Adieu, mon cher ami Houssaye, je vous embrasse de tout cœur ; si quelque » excursion vous ramène près de Vienne, ma femme et moi, nous comptons » sur votre visite, et nous en serons bien joyeux.

» F. PONSARD. »

* Émile Augier. ** Meissonier.

* Ce portrait forme le frontispice de la *Revue du XIXe Siècle* du numéro de juillet.

Digitized by Google

LILIA

A THÉODORE DE BANVILLE

Le char s'en va, conduit par quatre chevaux blancs,
Sans taches, deux de front, tous quatre ressemblants.

L'hiver a déroulé son grand tapis de neige,
Où des vierges sans bruit chemine le cortége;

En fourrures d'hermine, en robe de satin,
Les pleurs glacés dans l'œil par le froid du matin.

Le ciel est gris de perle et très-calme : — les cierges
Brûlent d'un feu tranquille aux mains pures des vierges.

Les vieux genévriers, pour ce deuil virginal,
Portent rameaux de givre et feuilles de cristal.

Torrents vitrifiés et cascades gelées
Dorment en flots de marbre aux versants des vallées.

D'un grand bloc de glaciers le soleil émergeant
Monte au ciel sans rayons comme un astre d'argent.

Plus haut que le soleil, en ordre sur deux lignes,
Émigrant vers le Nord, passe un long vol de cygnes.

ANDRÉ LEMOYNE.

Digitized by Google

WALPURGIS CLASSIQUE

C'est plutôt le sabbat du second Faust que l'autre,
Un rhythmique sabbat. Rhythmique. Extrêmement
Rhythmique. — Imaginez un jardin de Lenôtre,
Correct, ridicule et charmant.

Des ronds-points. Au milieu, des jets d'eau. Des allées
Toutes droites. Sylvains de marbre. Dieux marins
De bronze. Çà et là des Vénus étalées,
Des quinconces. Des boulingrins.

Des châtaigniers; des plants de fleurs formant la dune ;
Ici, des rosiers nains qu'un goût docte effila ;
Plus loin, des ifs taillés en triangle. La lune
D'un soir d'été sur tout cela.

Minuit sonne, et réveille au fond du parc aulique
Un air mélancolique, un sourd, lent et doux air
De chasse; tel, doux, lent, sourd et mélancolique,
L'air de chasse de *Tannhauser*.

Des chants voilés de cors lointains, où la tendresse
Des sens étreint l'effroi de l'âme en des accords,
Harmonieusement dissonnants dans l'ivresse,
Et voici qu'à l'appel des cors

S'entrelacent bientôt des formes toutes blanches,
Diaphanes, et que le clair de lune fait
Opalines parmi l'ombre verte des branches,
— Un Watteau rêvé par Raffet ! —

S'entrelacent parmi l'ombre verte des arbres
D'un geste alangui, plein d'un désespoir profond;
Puis, autour des massifs, des bronzes et des marbres
Très-lentement dansent en rond.

Digitized by Google

— Ces spectres agités, sont-ce donc la pensée
Du poëte ivre, ou son regret, ou son remords,
Ces spectres agités en tourbe cadencée,
Ou bien tout simplement des morts ?

Sont-ce donc ton remords, ô rêvasseur, qu'invite
L'horreur, ou ton regret, ou ta pensée, — hein ? — tous
Ces spectres qu'un vertige irrésistible agite,
Ou bien des morts qui seraient fous ?

N'importe ! Ils vont toujours les fébriles fantômes,
Menant leur ronde vaste et morne, et tressautant
Comme dans un rayon de soleil des atomes
Et s'évaporent à l'instant.

Humide et blême, où l'aube éteint l'un après l'autre
Les cors, en sorte qu'il ne reste absolument
Plus rien — absolument — qu'un jardin de Lenôtre,
Correct, ridicule et charmant.

PAUL VERLAINE.

Digitized by Google

LA MER

I

O mer! splendide azur dont l'œil de l'homme s'épuise en vain à sonder les profondeurs; miroir d'immensité pour les vastes cieux, image de l'infini, symbole de l'inconnu, harmonieux chaos!

O mer! gouffre béant où se bercent en grondant les tempêtes, où la mort, guettant l'audace humaine, espère, épie et dévore toutes les proies perdues; ô mer pleine de mugissements sourds et de funèbres silences! arsenal des sublimes colères!

Dans ton sein, ô mer! rien de stable que l'instabilité; rien de certain que le péril caché. Et quiconque, sur la foi trompeuse des heures propices, s'aventure au milieu de tes mouvants domaines, ressemble à l'enfant joueur qui roulerait sa tête sur le dos des tigres endormis!

Eh bien! l'homme a vu la vague en délire vomir sur les plages les grands débris arrachés à des végétations inconnues; il a vu tes puissantes ondes miner le roc superbe, engloutir la montagne, dévorer des cités, boire des continents; il a entendu mugir les ouragans déchaînés; il a vu toutes tes fureurs, ô mer! et son cœur n'a pas défailli.

Il a su, il a compris et contemplé les splendeurs de tes haines, et malgré les vents, malgré la foudre qui semblait te donner les cieux pour complices, il a jeté, comme un défi suprême à l'orgueil de tes flots, la nef fragile qui devait balancer sa vie sur les impétueux courants de la mort; poussé par l'instinct des hautes destinées, il a osé conquérir ces terrifiants royaumes dont le génie se fait roi.

II

Qu'elle est frêle et petite la main de l'homme! qu'elle est facile aux blessures de tous les tranchants acérés. La pierre stupide saura la broyer; l'acier sanglant

Digitized by Google

saura la couper d'un seul coup; une épine la déchire; la piqûre du moindre reptile, le dard d'un insecte microscopique, peuvent y planter la douleur, y développer la gangrène, y laisser la désorganisation et la mort.

Qu'elles sont belles pourtant, qu'elles sont admirables par leur dimension gigantesque ou leur ténuité merveilleuse, qu'elles sont admirables les œuvres de cette main chétive! — Ici la miniature et plus loin le colosse; la main de l'homme met partout des prodiges. O puissance d'un instrument si petit, expert à créer de si grandes choses! O disproportion, ô contraste!

C'est que ces cinq doigts débiles ont pour moteur une force mille fois supérieure aux forces aveugles de l'inerte matière, à savoir : la pensée, la volonté, le génie humain!

Le génie humain que n'arrêtent et n'étonnent même plus ni le poids, ni la dureté, ni l'énormité des résistances ou des masses.

III

Voyez ce majestueux navire nouvellement mis à la mer. Il plane dans sa puissance et sa grâce sur le flot calme encore! Quelle élégance à la fois et quelle force!

N'est-ce pas là l'un des grands chefs-d'œuvre de l'industrie humaine? Et quel concours d'efforts l'ont fait ainsi vivant et digne d'être tant admiré! Combien de mains ont contribué à réaliser cette création hardie, depuis celle de l'ingénieur qui traça le premier plan du flottant édifice, jusqu'à celle de l'artiste qui lui donna ce dernier coup de pinceau dont il garde encore la fraîcheur et l'éclat.

Pour lui, pour ce beau vaisseau, pour construire sa charpente à la fois solide et légère, les robustes bûcherons de quelque forêt du Nord ont fait dans un massif de sapins séculaires une monstrueuse trouée; pour lui, pour l'encastrer dans une armure de fer, les noirs mineurs ont passé de longs jours dans les entrailles de la terre, les forgerons ont fait étinceler leur fournaise en semant autour d'eux des pluies et des gerbes de feu; pour lui, pour ses voiles et ses cordages, quelque laboureur d'Auvergne ou du Piémont a semé la graine menue, sarclé la récolte, récolté, puis travaillé la filasse blonde, puis le tisserand et le cordier ont accompli leur tâche, et d'autres après eux, et combien d'autres encore.

Puis, à ce noble bâtiment plein des plus fières espérances, il a fallu donner une âme, — un nom, le courage de la pensée, l'audace de l'inspiration, de la vie, de la volonté, de la science.

Pour le nommer, on a cherché le nom d'une victoire illustre ou d'un héros glorieux.

Lorsque enfin il a dû, ce vaisseau, abandonner le chantier, s'élancer à la mer, vaste champ de ses futures batailles, l'artillerie a tonné; des hommes élevés parmi les hommes l'ont salué; un peuple curieux et sympathique l'a acclamé de

Digitized by Google

joie ; la religion, par les mains de quelque vénérable pontife, l'a sacré, l'a béni, l'a jeté aux lointains hasards sous la garde de la prière.

IV

Et puis il appartiendra peut-être, ce navire, à une grande nation ; il gardera peut-être dans les plis de son pavillon quatorze siècles de gloire ; il éveillera peut-être partout à son passage cette pensée d'un Anglais des vieux temps, d'un rival, presque d'un ennemi, mais d'un esprit souverain à qui ne coûte pas le cri de justice et de vérité, parce qu'il se meut dans la magnanime impartialité du génie : « France, a dit l'immortel Shakespeare ; France, à qui la conscience a ceint l'armure et que le zèle et la charité ont conduite sur tous les champs de bataille, — véritable soldat de Dieu !... »

Eh bien, si ce pavillon qui passe et qu'on salue suscite partout l'idée d'une telle mission, d'une mission sacrée, s'il porte partout avec lui l'honneur de la patrie, s'il fait France le point perdu de l'immensité qu'il illumine de son rapide sillage, s'il réalise la patrie partout où le marin respire, et si les terribles colères qu'il porte dans ses flancs, si les tonnerres de son artillerie, si les foudres de ses mitrailles ne savent combattre que pour une idée saine ou pour une juste cause,

Oh ! trois et quatre fois salut alors, salut à ce noble navire, messager armé d'une noble patrie ! Salut au généreux croisé de tous les droits et de toutes les justices ! Que la mer, volontairement vaincue, lui soit douce et sereine toujours ! et que les nations sachent admirer à la fois, comme les penseurs, le génie de l'homme dominant l'infini des mers, la pensée plus grande que la matière, et le droit plus souverain que la force !

V

O mer ! grande et terrible toujours ! magnifique et sinistre parfois, fais silence et sois religieusement attentive ! Dans ce vaisseau qui laboure tes plaines passent peut-être les destinées du monde et la justice de Dieu.

C. CALEMARD DE LA FAYETTE.

Digitized by Google

LES BEAUX-ARTS A LILLE

EXPOSITION DE 1866

La ville de Lille n'a pas encore un grand peintre ni un grand sculpteur sur ses places publiques; mais la voilà qui travaille ardemment, cette capitale de la Flandre, à devenir une capitale des arts.

Dimanche, 22 juillet, M. le comte de Nieuwerkerke a inauguré l'exposition de Lille, où il a été accueilli par les plus vifs témoignages de sympathie comme surintendant des beaux-arts et comme artiste. Il avait envoyé le modèle en plâtre bronzé de la statue de Catinat, exécutée en pierre pour l'église de Saint-Gratien, où il a réussi à imprimer le caractère des œuvres du siècle de Louis XIV; ce qui donne au maréchal et au héros un grand air de vérité et un grand air.

M. de Nieuwerkerke était accompagné de M. Eugène Giraud, qui a deux belles pages à l'exposition de Lille, et de M. Arsène Houssaye, inspecteur général des musées de province.

La réception a été toute cordiale par les membres de la commission, le maire de Lille, et le préfet du Nord qui a réuni dans un dîner très-éloquent tous les protecteurs de l'exposition.

La commission des Amis-des-Arts de Lille est ainsi composée :

Présidents honoraires : MM. Piétri, ex-préfet du Nord, préfet de police; Censier, préfet du Nord; A. Richebé, maire de Lille.

MM. Reynart, *président.* — H. Bossut, Cte de Melun, *vice-présidents.* — Houzé de l'Aulnoit, Houdoy, *secrétaires.* — Leclercq, *trésorier.*

MM. Benvignat, Blanquart, Colas, Danel L., De Renty, Delattre, Descamps, Fockedey, Gaudelet, Grodée, Herlin, Leleux, Langlart, De Montigny, Verstraete, Ozenfant, Prouvost, Defontaine, Sioen-Pin, Scrive-Wallaert, Sauvaige, Testelin, Van Der Straeten, De Vicq.

A ces noms on avait ajouté ceux de MM. Théophile Gautier, Arsène Houssaye, Paul de Saint-Victor, William Burger, Valéry Vernier, un Lillois bien connu dans la littérature parisienne.

Digitized by Google

Cette exposition de Lille sera deux fois féconde; elle sera l'exemple du beau dans un pays absorbé par l'industrie, et elle sera un encouragement pour les artistes, puisque déjà, dès l'ouverture, il y a des tableaux achetés pour plus de cent mille francs.

M. Reynart, le savant conservateur à qui l'on doit ce livret du musée de Lille qui est un livre, a eu l'art d'appeler et de faire venir la plupart des œuvres admirées à Paris depuis plusieurs années, sans parler des œuvres inédites; par exemple, un tableau de Jules Breton, qui a tout le caractère rustique et biblique de ses meilleures peintures. Non loin de lui, on remarque deux Lillois, dignes d'éloges : MM. Carolus Duran, médaillé pour sa *Campagne romaine*, et M. de Conninck, pareillement médaillé à la dernière exposition de Paris.

Le musée de Lille est un des premiers musées départementaux. Il renferme des pages importantes de Rubens et de Van Dyck. Toutes les écoles sont représentées, surtout l'école française, qui y montre des Lebrun, des Bourdon, des Champaigne, des Largillière, des Mignard, des Oudry, des Jouvenet, des Restout, des Valentin et des Vernet. Dans l'école française moderne : la *Médée* de Delacroix, la *Vestale* de Baudry, l'*Ivresse de Silène* de Bouchot, la *Procession* de Clément Boulanger, l'*Après-Dînée à Ornans* de Courbet, la *Mort de l'Espion* de Camille Roqueplan, une *Vue de Fontainebleau* par Troyon, enfin toute la série des artistes de la Révolution merveilleusement portraiturés par Boilly.

Le musée Wicar, qui est aussi le musée de Lille, est célèbre par ses dessins de Raphaël, et surtout par cette adorable figure en cire qu'on a toujours attribuée au divin Sanzio, et que M. Houssaye attribue plus sûrement à Léonard de Vinci. Chef-d'œuvre inappréciable qui ne semble pas travaillé par la main des hommes.

Lille, qui s'agrandit et se rebâtit comme Paris, va dépasser Bordeaux en population. La vieille ville percera encore sous la jeune ville. En entrant dans la nouvelle cité de Lille de deux cent mille âmes peut-être, on retrouvera l'arc de Paris, la citadelle de Vauban, l'hôtel-de-ville de Rihour, le théâtre de Lequeux, le Pont-Neuf de Voland, car Lille a son Arc de triomphe et son Pont-Neuf comme Paris.

Le Lille d'autrefois ne voulut ouvrir ses portes ni à Turenne ni à Condé, et il ne les ouvrit qu'à Louis XIV. Le Lille d'aujourd'hui vient de les ouvrir aux beaux-arts, ces conquérants et ces rois du XIXe siècle.

CHARLES COLIGNY.

Digitized by Google

TRIO DE PEINTRES

COROT

C'était dans un petit théâtre, l'autre soir. On y jouait un vaudeville, lorsque je vis entrer un homme que je reconnus aussitôt. Habillé à la mode d'hier, sans façon, il paraissait tout dépaysé sous ce lustre et devant cette rampe. Corot cependant est un Parisien. Mais sa figure paterne, son teint coloré et bruni par le hâle des travaux en plein air, ses cheveux grisons et coiffés en coup de vent, le font ressembler à quelque paisible fermier. Regardez bien pourtant ce visage ; soudain il s'anime, il s'éclaire ; l'illumination remplace l'illuminure ; le campagnard disparaît, voici l'artiste.

La tête est puissante et vaste, et cependant les traits sont fins ; le nez droit est dessiné d'un trait ; la bouche, qui paraît sourire volontiers, s'entr'ouvre d'habitude, comme lorsque l'on contemple ; mais surtout voyez le front, ce front pur que des cheveux fins, bien plantés, emmêlés, flottants, surmontent. Il semble recéler tout un monde de rêveries. L'œil va et vient, brillant, spirituel, puis tout à coup s'arrête et prend une singulière fixité. Toute cette physionomie est faite de deux éléments : la gaieté, la pensée. Les lèvres sourient, le regard songe.

En face de Corot, dans ce théâtre, il y avait dans une loge, seule et vêtue d'une robe blanche, ses longs cheveux noirs encadrant un visage pâle, une femme, une inconnue, une héroïne de roman pour la beauté. Corot la vit, et — accablante préoccupation de l'artiste — il ouvrit son album, un petit album qui tenait dans sa main, il prit son crayon, il

Digitized by Google

mit ses lunettes, et se mit à dessiner cette femme. Il s'arrêtait de temps à autre, regardant à droite, à gauche, si on l'épiait, puis il reprenait son croquis, et cette femme demeurait immobile comme si elle eût comprit qu'elle servait de modèle au grand artiste.

Où la retrouverons-nous, cette apparition qui évoqua ainsi tout à coup aux yeux de Corot le fantôme de l'idéal ? Dans quelle toile poétique, au fond de quel bois lumineux la reverrai-je ? Ne sera-t-elle pas un jour quelque nymphe conduisant le chœur sacré de ses sœurs dans la vague lumière du matin ? Le chercheur, le penseur, rencontre partout l'incarnation de son idée, mais il la pare encore de toutes les richesses qu'il accumule en soi, et c'est ainsi que la femme devient fée, ou (avec Corot il faut revenir à Virgile), c'est ainsi qu'elle devient déesse :

Incessu patuit dea.

Au premier abord, Corot ne semble pas être l'homme de ses œuvres. Ce Théocrite du pinceau est né Français, ou plutôt Gaulois. Il rit volontiers, il raconte avec esprit, il *gausse*. Quoi ! ce bonhomme, ce brave homme, c'est le peintre si pur de tant de chefs-d'œuvre ! C'est l'Orphée qui anime la ronde des dryades sous le feuillage des forêts sacrées ! c'est le magicien qui fait tenir un monde dans un paysage vague, poudreux, argenté, baigné d'une lumière divine ! Encore une fois, regardez-le bien. Sous cette gaieté, la mélancolie se cache, et le rire n'empêche point l'âme de parler. Corot est un poëte ému qui laisse librement épanouir sa bonne humeur à ses heures. Il est surtout un artiste vrai, amoureux de son art, vivant loin du bruit, en face d'une toile aimée, faisant de l'atelier une cellule, et de tout un atelier, rêvant et cherchant, trouvant surtout : bon, aimable, aimé, et, ce qui n'est pas un mince éloge, plein de respect pour son art.

Corot, comme tous les maîtres, a son mot d'ordre, et, lorsque ses élèves lui demandent le meilleur moyen d'arriver, il répond invariablement : « Soyez consciencieux. »

GÉROME

M. Gérome a fait jadis un petit chef-d'œuvre, *le Combat de coqs ;* il a fait une grande œuvre, *le Siècle d'Auguste*. Ce sont là des travaux de

Digitized by Google

maîtres : mais comme déjà ils sont oubliés ! L'auteur avait trouvé dans ces premiers et consciencieux essais la notoriété. Grâce à ses œuvres récentes, il a conquis la popularité. Est-ce vraiment un bien? Il y a autre chose dans l'art que le succès bruyant, que l'éclat et que la fortune. Mais ne tombons pas dans ce vice insupportable qui consiste à parquer un talent dans une spécialité. Pourquoi dire à M. Gérome : « Faites-nous des *Combats de coqs,* » comme les libraires affamés demandaient à Montesquieu : « Faites-nous des *Lettres persanes.* » L'esprit, après tout — et respectez ceci, c'est un proverbe — l'esprit souffle où il veut.

J'aime beaucoup M. Gérome : c'est un artiste véritable, et les artistes sont rares. Il est soigneux, et ce soin est chez lui poussé à l'extrême. A chacun son tempérament. M. Gérome, dans la rue, marche droit, se tient roide. Il est propre, il est lisse, il est irréprochable comme une de ses toiles. On le prendrait pour un officier en tenue de ville. Il ne bronche pas ; son vêtement est régulièrement boutonné ; le nœud de sa cravate est géométriquement fait, et sa moustache, un peu rude, ne s'écarte pas d'une régularité parfaite. Son type accentué n'est point sans charme; un visage osseux, des yeux de lave, un front large, des cheveux noirs, le teint bronzé, quelque chose d'un Arnaute, voilà l'homme. N'est-ce pas aussi le peintre?

Tout est en ordre dans ses tableaux, et le désordre même est ordonné. Tout luit et reluit, le sang coule régulièrement, les haillons sont coquets, et pourtant ce sont des haillons; tout est parachevé et tout léché; pas un grain de poussière sur l'habit de l'auteur, pas une tache sur sa toile, un soin exquis de toutes choses, et en même temps le *je ne sais quoi* de robuste, d'énergique et de hautain qui distingue cette physionomie.

M. Gérome s'était porté comme candidat à la succession d'Horace Vernet. L'Institut lui a préféré M. Cabanel ; mais c'est une nomination simplement différée. M. Gérome est bien fait pour occuper à l'Institut une place excellente ; son talent ne sent pas trop l'école, mais il conserve par certains côtés cependant l'uniforme de l'Académie. En vérité, je ne sais pas si l'auteur de *Phryné,* du *Roi Candaule,* du *Cirque romain,* des *Augures*, du *Labourage égyptien,* ne mériterait pas de s'asseoir, à l'Académie des inscriptions, à côté de M. de Saulcy. J'ai entendu des leçons au Collége de France qui ne m'ont pas instruit comme un tableau de M. Gérome. Mais est-ce bien une qualité, lorsqu'on peut être peintre d'histoire, de se faire peintre d'érudition?

On a souvent le tort de comparer entre eux les littérateurs et les

Digitized by Google

peintres. Cependant, involontairement, lorsque je regarde les toiles de M. Gérome, je songe aux écrits de M. Mérimée. C'est le même soin des détails, la même recherche de la perfection, le même fini, parfois la même froideur. M. Gérome mériterait d'illustrer la *Vénus d'Ille*. Une fois, ces deux érudits, ces deux amants de la perfection, ont sacrifié au mélodrame; ils y ont trouvé un succès sans précédent. Le coup de feu d'Orso dans *Colomba*, et *le Duel de Pierrot* de M. Gérome, pourraient me servir à continuer un parallèle que je me contenterai d'indiquer. Peut-être est-ce trop déjà pour l'exacte vérité.

D'ailleurs, l'un et l'autre, le littérateur et le peintre, demeurent des artistes, et des artistes peut-être inimitables, même lorsqu'ils sacrifient à de telles scènes. Ils rencontrent *le style*, le pur et grand style, dans les détails les plus éloignés du style. Peut-on bien, après tout, reprocher à M. Gérome cette scrupuleuse netteté, ce faire exquis et laborieux, à une époque où la plupart des artistes sacrifient trop volontiers à la verve folle, au caprice, à cette peinture bâtarde qui tient de la pochade et du décor du théâtre, et qu'on appelle, — je vous demande pardon du mot — la *peinture de chic?* Puis il y a autre chose aussi dans les tableaux grecs ou romains de M. Gérome; il y a autre chose aussi que la fidélité d'un savant, il y a l'intuition d'un poëte. Pas plus qu'André Chénier, il n'est un pasticheur de l'antiquité; comme lui, il s'est nourri de la moelle antique; il est le contemporain de Zeuxis, comme le poëte était le contemporain de Théocrite. Sa peinture évoque les souvenirs parfumés de la jeune Grèce, et si ses temples peuvent servir de modèles authentiques d'architecture, ses ciels bleus pourraient se réfléchir dans les divines eaux de l'Eurotas.

On peut bien pardonner à M. Gérome d'être l'ami du *mieux*, lorsqu'on voit tant de gens qui, en matière d'art, ne sont pas même les amis du *bien*.

EUGÈNE FROMENTIN

En 1847, M. Eugène Fromentin, qui venait de passer quatre ans en Algérie, en sortant de l'atelier de Cabat, exposait *les Gorges de la Chiffa*. Deux ans plus tard, il obtenait, avec *la Place de la Brèche à Constantine*, une médaille de deuxième classe. Le public ne le connais-

Digitized by Google

sait pas encore, mais ceux qui savent regarder avaient deviné déjà dans ce débutant un artiste original, un peintre véritable, un maître. Les individualités vraiment remarquables ne demeurent pas longtemps dans l'ombre. Eugène Fromentin fut bientôt connu; on peut dire aujourd'hui qu'il est célèbre. — Célèbre à plus d'un titre, puisque sa plume a écrit des livres dignes des tableaux que son pinceau a signés, puisque dans cet artiste il y a plusieurs hommes : un peintre, un romancier, un poëte.

Le premier succès de M. Eugène Fromentin au Salon, j'entends le succès incontestable qui classe l'artiste à son rang, date de son premier livre. L'auteur d'*Un été dans le Sahara* n'a pas peu contribué à la renommée du peintre de *l'Enterrement maure* et de *la Chasse à la gazelle dans le Hodne*. C'était un bon livre, plein de couleur, d'observation, d'esprit et de pittoresque— des impressions de voyages écrites avec un charme singulier, — les impressions d'un artiste épris « du ciel sans nuage au-dessus du désert sans ombres. » Mme Sand salua la première, je crois, l'apparition de ces Lettres, où elle trouvait « le juste et le vrai marié avec le grand et le fort. » Elle les trouvait même supérieures à ces incomparables causeries que nous a laissées le pauvre Victor Jacquemont.

Un tel suffrage ne dut pas peu encourager M. Eugène Fromentin. Presque au même moment, la foule saluait en lui un de nos vrais peintres.

Eugène Fromentin est, avec Marilhat, avec Decamps, avec Delacroix, un de nos grands *orientalistes* (n'en déplaise à M. Berger de Xivrey). Marilhat avait rapporté d'Orient des paysages empreints d'une mélancolie profonde, Decamps des scènes étincelantes, Delacroix de grandioses spectacles. A son tour, Fromentin a trouvé sur cette terre lumineuse non-seulement les glanes de la moisson, mais une note personnelle que ses prédécesseurs y eussent vainement cherchée, puisqu'il la portait en lui. C'est la note poétique et tendre que n'avaient ni Marilhat, plus sombre, parfois sinistre, ni Decamps, épris d'un rayon de soleil, ni Delacroix, qui cherchait dans le Sahara la couleur de Véronèse. Fromentin est coloriste, mais la gamme de sa couleur est douce, ses tons favoris sont les demi-teintes. Ses toiles ont une harmonieuse et claire limpidité, et parfois leur indécision même leur donne un charme de plus. Quel éblouissant paysage fera naître l'impression causée par ce *Bivouac arabe au lever du jour*, qu'il exposait cette année ? Souvenez-vous du ciel transparent où pâlissaient doucement les étoiles, de ces chevaux hennissant à l'aurore, de ces Arabes étendus sur le sable, pliés

Digitized by Google

dans leur burnous, pendant que les feux éteints à demi jetaient leur dernière fumée. Quelle poésie calme et douce ! — tout à fait digne de ce Delacroix attendri.

M. Eugène Fromentin connaît son art, il l'aime et le respecte. Il lutte par la parole et par les œuvres pour le conserver grand et pur. « Ce qui nous a perdus, a-t-il écrit, c'est la curiosité et le goût des anecdotes. Autrefois l'homme était tout. Une figure humaine valait un poëme... » Le *genre* a détruit la grande peinture et dénaturé le paysage même. Aussi bien il s'attache à réagir contre le sentiment public, et — chose incroyable — avec un *Berger kabyle*, à cheval, un agneau dans les bras, — avec un fauconnier dressé sur sa selle, avec un personnage, il appelle à lui la foule qui se presse devant les anecdotes de M. Hillemacher ou les tableautins anti-ultramontains de M. Heilbuth. C'est que le talent évident s'impose et que — fort heureusement — après la sottise parvenue, rien n'est plus honoré que le mérite reconnu.

Fromentin est à la fois ami de la couleur et du style. En ses *fantasias*, il entasse les armes étincelantes, les draperies, les étoffes, les richesses et toutes les féeries. Sa palette est prodigue des feux du prisme, mais lorsque l'artiste s'impose de rendre une figure, comme le berger kabyle, sa fougue fait place à de la sévérité, et le lumineux auteur de *l'Audience chez le kalifat* devient le dessinateur infatigable de ces personnages dignes d'un bas-relief.

Ceux qui connaissent M. Eugène Fromentin le peignent comme un homme exquis à tous égards. Il est petit et délicatement constitué. Sa figure est saisissante d'expression, avec des yeux magnifiques. Sa conversation est comme sa peinture et comme ses écrits, brillante et forte, solide, colorée, pleine. — « On l'écouterait toute la vie. » — Il a su se faire des amis sérieux, dévoués, qui viennent s'asseoir aux côtés de sa famille charmante. Regardez les œuvres, vous connaîtrez l'homme, vous saurez sa vie — qui, semblable à son esprit, est un modèle de délicatesse, de goût, de persévérance et de distinction.

On met bien des choses de son propre cœur dans son premier livre. Une mélancolie souriante perce à chaque pas dans *Un été dans le Sahara* et dans le doux et calme roman appelé *Dominique*. M. Fromentin me paraît un rêveur, un peu froissé des chocs de la vie, bien vite consolé par les beaux spectacles, *un homme errant*, dit-il, *qui aime passionnément le bleu;* un artiste, disons-nous, qui aime passionnément l'idéal.

JULES CLARETIE.

Digitized by Google

LE ROMAN CONTEMPORAIN

AFFAIRE CLÉMENCEAU

MÉMOIRE DE L'ACCUSÉ

PAR M. ALEXANDRE DUMAS FILS

A cette heure néfaste où le sang rougit la vieille terre d'Allemagne, où tous les esprits voyagent de l'autre côté du Rhin, comme attirés par les échos affaiblis des assourdissants murmures du canon, un écrivain ose braver l'inattention qui fatalement doit accueillir son livre. Il ose la braver parce qu'il est conscient de sa force; il ose la braver parce qu'il pense en triompher. Nul livre, d'ailleurs, n'est tel que celui-ci propre à être la chose du jour, — ou d'un jour. Depuis quelques années, M. Alexandre Dumas *dort comme le bon Homère*. Soudain, il se réveille, et il nous donne l'*Affaire Clémenceau*. L'enseigne est alléchante, brutale, — bien plus brutale qu'*Un Assassin*, — un meilleur livre, un moins bon roman, — car *Un Assassin* est un violent titre de roman, tandis qu'*Affaire Clémenceau* n'est qu'un *memento* de Palais, — grosse de détails intimes et de passions terribles; elle cingle la curiosité en ravivant le blasement splénétique du Parisien de la décadence; spectateur à la place de la Roquette et soupeur à la Maison Dorée. — On achète; on lit. Et les critiques, ces cent trompettes ou ces cent fifres d'une Renommée qui n'a plus d'ailes, jettent leurs acclamations ou leurs injures à l'écrivain, ainsi que faisait la foule aux triomphateurs de l'ancienne Rome.

Pierre Clémenceau, le grand statuaire, est en prison, attendant la

Digitized by Google

cour d'assises. Lui-même instruit l'affaire, non pas tant pour son avocat, que pour parler de lui, — de lui dont on a tant parlé, — que pour se soustraire à ses rêveries sombres, à ses souvenirs tour à tour charmants et douloureux qui l'obsèdent, qui se heurtent dans sa tête et dans son cœur; il les veut vaincre en les éternisant sur le papier; il en veut être maître en les possédant non fugitivement, mais matériellement. Voilà la mise en scène; simple, poignante, vraie. Voilà le roman assis solidement sur les deux cariatides du roman moderne: l'Émotion et la Vérité.

Le récit commence par une longue revue psychologique des années de sa jeunesse passées à l'atelier de lingères dirigé par sa mère et à la pension de M. Frémin, entre la haine active de tous ses condisciples et l'amitié passive de quelques camarades. Clémenceau raconte les tortures morales dont sont la cause et sa pauvreté et son malheureux titre d'enfant naturel. La barre rouge de bâtardise, qui marque diagonalement son front, le désigne au malheur comme un double péché originel. Il souffre le dédain, les injures brutales, la barbare *quarantaine*, — rempart de granit contre lequel se brisent la colère, la résignation, les larmes, même les sourires railleurs, — de ces enfants, heureux de se prévaloir de leur misérable avantage de naissance, fiers de poser une ligne de démarcation entre eux et un autre. Après une grave maladie, Clémenceau, convalescent dans une maisonnette de Marly, se désennuie en modelant spontanément dans la terre glaise de petites figurines qui, par leur grossièreté et leur énergie naïves, révèlent un talent futur. Rentré au collége, il a l'occasion d'exécuter le mausolée d'un pinson mort. Ce sacrilége décide de sa vie. L'oiseau appartient à Constantin Ritz, le fils d'un sculpteur en renom. Clémenceau est présenté à M. Ritz; il devient son élève.

Cent pages sont lues; il n'y a pas encore de roman. Si Clémenceau écrit pour lui seul, il agit bien; s'il écrit pour le public, il se trompe. Il ne sait pas assez que dans soi tout intéresse, depuis l'action qui est un colosse, jusqu'à la plus banale pensée qui est un atome. Le livre est autre; il veut le drame seul, allégé de tous les faits sans intérêt, de toutes les pensées sans force; plantes parasites qui s'accrochent au tronc et aux ramures de l'arbre. Que dirait-on d'une statue dont le piédestal serait si élevé qu'il enleverait le marbre hors de la portée des yeux. Cette statue qui demande une échelle pour être regardée, nous la retrouvons dans trop de romans modernes. Les vrais romanciers veulent encore aller plus loin que Balzac, qui pourtant allait assez loin, dans l'analyse patiente du caractère et de la vie intérieure de

Digitized by Google

leurs héros. Ils le prennent *ab ovo*; ils le font entier, complet. De romanciers, ils deviennent historiens; ce n'est pas un roman, c'est une monographie qu'ils écrivent. Le sujet pour eux est l'homme, non l'intrigue; de là, le manque d'unité; de cette unité que rejette l'histoire, qu'exige le drame, que demande le roman. Dans *Manon Lescaut*, la première page du livre est la première page de l'action. Manon prisonnière et Desgrieux en larmes sont présents. Ainsi, dans *la Nouvelle Héloïse* qui commence par « Il faut vous fuir, mademoiselle; » ainsi dans *Werther* qui commence par « Qu'est-ce que le cœur de l'homme?» Le sujet s'accuse dès le début; il saisit, il intéresse de prime abord. On va vivre pendant quelques heures avec des figures qui aiment, qui souffrent, qui agissent; pendant quelques heures, si l'auteur est habile, on vivra, on pensera comme ses héros; mais c'est là tout ce qu'on demande à une œuvre d'imagination ou d'observation : c'est le coin d'une vie au moment où les événements et les passions s'y heurtent, et non aux années où y règnent le calme et l'insouciance, même la tristesse placide et la mélancolie instinctive. Voici deux grands sculpteurs, Benvenuto Cellini et Pierre Clémenceau. Dans les mémoires du premier, être réel qui a laissé des œuvres, tout intéresse; dans *le mémoire* du second, être fictif, peut-être éphémère, intéressent seulement les instants de passion. Il est curieux de savoir comment Cellini devint statuaire; que nous importe la manière dont s'est révélé le talent de Clémenceau ? C'est de l'orgueil de la part des romanciers que d'accorder à leur figures les proportions d'un personnage historique. Faites jaillir de vos cerveaux fécondés par l'observation les caractères les plus vrais; jetez en eux les passions les plus violentes; autour d'eux les événements les plus imprévus; qu'ils agissent dans un monde vrai, dans un pays vrai, avec des pensées vraies; mais convainquez-vous bien que jamais un héros du roman créé par le génie n'égalera un héros de l'histoire créé par la divinité; qu'il n'égalera jamais dans l'amour, Giorgione; dans l'héroïsme, d'Assas; dans le génie, Michel-Ange; dans la ruse, Mazarin; dans le crime, Alexandre VI.

La scène du modèle même, qui vient après ces insipides souvenirs, n'existe que par tout le talent de l'auteur; en elle seule, elle n'est rien. L'action s'engage véritablement au bal, à l'entrée de la comtesse Babouchka Dobronowska, en costume de Marie de Médicis, et de sa fille Iza, enfant de quatorze ans, vêtue d'un travesti de velours noir. Leur manière d'agir, le sommeil de la jeune fille, la sortie désillusionnante du matin, où le jour naissant découvre sans pitié le cuivre sous les ors et la trame sous les étoffes, sont d'une réalité photographique.

Digitized by Google

On se demande si on lit ou si on voit. Les caractères se montrent entièrement, indiquant tout le passé, prévoyant tout l'avenir. Ils se dessinent spontanément, sans chercher à se déguiser, de même que, quand on se présente devant l'objectif d'un photographe, la première pose que l'on prend dénonce implacablement la nature, triste ou gaie, excellente ou perfide. La visite de Clémenceau chez les deux femmes, le buste qu'il modèle d'Iza, le dîner d'adieu, l'enfantine promesse de mariage, ces scènes se succèdent, croissant en intérêt, croissant en vérité, croissant en puissance d'analyse. Elles ne servent certes pas à aviver l'amour de Clémenceau. Dès la première vue, il a aimé Iza. Dans cette âme vierge, pur miroir où la première fois s'est reflété un visage de femme, l'amour ne peut pas s'accroître : il est ou il n'est pas ; il est ; et il s'imprime pour jamais, avec la même ardeur, la même force, la même violence.

Les lettres d'Iza à Clémenceau rebutent d'abord par leur style, mauvais de parti pris, et par leur orthographe ignare. Quand s'affranchira-t-on de cette trop facile couleur locale qui consiste à placer des solécismes et des mots estropiés dans la bouche et dans les lettres de certains personnages. Comme le théâtre, comme la peinture, le roman est une convention. Il est admis que si deux Russes causent ensemble, ils s'exprimeront en français. Qu'il soit donc admis aussi qu'alors que des Français parlent ou écrivent, ils doivent parler ou écrire en français correct. On pourrait aller loin prenant pour guide ce mesquin réalisme : tous les personnages parsèmeraient disgracieusement leurs phrases de fautes multipliées ; — dans un salon, dans un café, dans une promenade publique, qui parle purement sa langue ? On objectera Balzac ; on devrait dire à Balzac, lui-même, qu'il s'est égaré en faisant *charabiasser* Nucingen et les autres Allemands de *la Comédie humaine*. Tout en faisant cette restriction primordiale, louangeons hautement les lettres d'Iza. C'est le roman qui s'annonce. Clémenceau sait qui il prend après ces lettres si franchement effrontées, où l'insouciance, l'amour, l'ingratitude, le mépris apparaissent tour à tour ; et pourtant il épouse Iza, quand, la comtesse abandonnée, elle revient à Paris. La première année du mariage est une charmante idylle, composée de tous les charmes antiques dans toutes les réalités modernes. D'une naïve impudeur, la scène du bain rappelle dans certains détails l'idylle XXVII de Théokrite : *Entretien de Daphnis et d'une jeune fille*. Elle n'est pas inspirée par le souffle puissant, mais par l'air embaumé de l'antiquité.

Le Pathétique va pourtant montrer sa face stigmatisée de larmes. Sa mère morte, le bonheur de Clémenceau s'évanouit ; son ange gar-

Digitized by Google

dien remonté au ciel, le malheur l'environne. C'est en vain que la pauvre femme lui a tout caché, c'est en vain qu'elle s'est trompée en sacrifiant l'honneur au bonheur de son fils, il va apprendre lui-même, brutalement, instantanément, sans préparations, sans intuitions, qu'il est dépossédé de sa femme, de son honneur, de son talent, que l'Eden de sa vie n'est plus que le cimetière de ses souvenirs. Les pages qui suivent, racontant l'interrogatoire d'Iza, la venue de Constantin Ritz qui brûle les plaies sous prétexte de les guérir, le départ indifférent de la femme de la chambre nuptiale, qu'elle abandonne comme elle quitterait une chambre d'hôtel, enfin l'implacable solitude qui emplit la maison et l'âme du mari, sont écrites avec les larmes et le sang du cœur. Mais l'émotion n'a pas encore l'intensité qu'elle atteindra tout à l'heure. La stupéfaction, la colère, la jalousie, la douleur, le duel, c'est encore la vie; la mort va venir. La mort c'est Rome; Rome la ville des morts.

Il me reste le travail, avait dit la présomption sublime de l'artiste. Le travail se refuse à lui; pour Clémenceau chez qui la passion et le travail s'unissaient indissolublement, parce que l'objet de la passion était l'objet du travail, absente la passion, absent le travail. A Rome il ne ressent plus rien, pas même l'envie qui, à la vue d'un marbre d'un élève de l'école, a remué un instant son âme morne. Sans énergie, sans volonté, sans courage, il est seul avec une pensée unique qui le mine et qui le ronge. Quand il veut sortir de cette solitude, quand il revoit la vie plus ou moins brillante des autres, il se croit fou, et il se renferme âprement dans sa solitude. Là, il songe. Il prémédite des crimes; il prémédite des lâchetés; disposé à tuer Iza, disposé à lui pardonner; voulant se jeter sur elle le poignard à la main ou la baiser aux lèvres. Il hésite encore, alternativement faible ou ferme, à retourner à Paris. Un prétexte surgit : une lettre anonyme qui assure que Constantin Ritz est l'amant de la Dobronowska. Ce prétexte, comme il le saisit, comme il s'y cramponne! Il est à Paris. Il court chez Iza; elle n'est pas à l'hôtel; il y revient; — pourquoi? — Il la trouve. La monstrueuse torpille le fascine; elle lui prouve qu'il ne peut aimer qu'elle, qu'il doit encore l'aimer; elle lui propose un pacte honteux. Il signe ce pacte puisqu'il en accepte la première condition : le mari devient l'amant de sa femme. Deux heures après la consécration de cet horrible mariage, Clémenceau tue Iza endormie.

Dans ce roman, le bras de fer de la Fatalité n'apparaît pas au milieu des nuées sombres. C'est l'apothéose du Moi, de la puissance humaine, du libre arbitre. Au début, rien ne force Clémenceau à épouser Iza; tout se ligue contre cette union, les lettres d'Iza elle-même, sa parenté

Digitized by Google

avec Minati, le silence de M. Ritz, les billets anonymes; mais Clémenceau veut Iza; Iza sera sa femme. Au dénoûment tout engage Clémenceau à rester dans le calme, le travail qu'il a recouvré, la sympathie de M. Ritz, les louanges unanimes de son talent. Iza ne vient pas à Rome, — voilà où aurait été la Fatalité, — non, il va la voir à Paris. Quand il se présente à son hôtel, elle en est absente; il peut donc s'enfuir; mais la volonté triomphe encore une fois du Destin.

M. Alexandre Dumas n'a pas reculé devant ce sujet terrible. Il s'est plu au contraire à en accentuer outre mesure des détails qu'il aurait pu laisser dans l'ombre. Ce n'est pas un reproche, mais une louange. Qu'il soit justement fier de lui; il a fait un roman largement conçu, vigoureusement tracé, dont les fortes beautés, plus nombreuses encore, emportent aux nues les innombrables défaillances. Par le style, où pourtant la correction est trop souvent sacrifiée à l'élégance et à la concision, — M. Dumas est un violateur de phrases : le viol ne féconde pas; — par la science des intimités psychiques, par la grâce souriante et sereine de quelques pages, il fait que ce récit, quoique écrit à la Conciergerie, serait déplacé dans la *Gazette de Tribunaux*. Son talent s'est surtout montré dans les caractères. C'est Clémenceau, sorte de Hamlet déchu, toujours indécis, toujours hésitant entre la pensée et l'action; nature débile, qui s'arme d'une épaisse couche de bronze que font sans cesse craquer les battements du cœur et les agitations du cerveau; nature inquiète qui profère des serments, qui y manque, qui regrette son peu de foi, et qui recommence à en faire d'autres qu'il ne tiendra pas plus. C'est Iza, Ève de la société moderne, avide de toutes les sensations, ayant toutes les curiosités, et pour qui l'impression présente n'est que le prélude irritant de l'impression qui peut suivre; — adultère par curiosité, tandis que les autres sont adultères par ennui ou par haine. C'est la comtesse, hideuse mère qui regarde sa fille avec l'orgueil mercantile qu'a le maquignon en voyant son cheval, le juif en comptant son trésor, le cultivateur en emmagasinant ses récoltes. C'est la mère de Clémenceau, d'une si touchante résignation, pour laquelle son fils est un Dieu à qui elle immole sa tranquillité et sa vie. C'est Constantin Ritz, type en tout point vrai, en tout point haïssable de l'ami fidèle, du conseilleur, de celui qu'*on trouve toujours*, qui vous morigène d'un air rogue, et qui vous dit que la passion est indigne de l'homme; lui, esprit fort, qui n'a pas ressenti la passion. C'est le statuaire Ritz, la figure la plus triste peut-être de tout le livre : l'artiste qui juge son œuvre et qui mesure l'étendue de son impuissance.

Digitized by Google

Le romancier a cru devoir se doubler d'un moraliste. Ce roman sert de cadre à bien des thèses; thèse sur la législation, thèse sur le suicide, thèse sur l'art. Inutilement, car la vraie thèse du livre, c'est le livre lui-même; plaidé non par des phrases, mais par des hommes, et avec ces hommes, par leurs passions, par leurs intérêts, par leurs caprices, par leurs actions. La conclusion manque, car la conclusion ce sont les jurés qui vont la formuler. Pierre Clémenceau sera-t-il condamné? sera-t-il acquitté? L'échafaud le réclame, l'échafaud l'aura. S'il était entré dans l'appartement d'Iza; là, qu'à la vue de ce luxe honteux, à la rapide pensée des causes de ce luxe, le rouge lui soit monté au front, la colère au cœur, la fièvre à la main; qu'il ait saisi un couteau et qu'il en ait frappé Iza, le tribunal l'aurait absous. Mais il n'en est pas ainsi. Clémenceau raisonne son indignation; il prémédite son crime. Il fait un compromis hideux entre la jouissance et le meurtre, un atermoiement infâme du payement de la dette d'honneur. Il couve sa fureur au lit, entre un baiser et une caresse. Par l'heure qu'il passe dans les bras d'Iza, il perd son droit de châtiment. Ce n'est plus le mari outragé qui punit sa femme coupable; c'est l'amant envieux qui tue sa maîtresse pour qu'elle meure à lui. L'arme se change en ses mains : l'épée toujours luisante de la Justice devient le poignard taché de rouille de la Jalousie et de la Vengeance.

GEORGES WERNER.

Digitized by Google

L'HISTOIRE CONTEMPORAINE

NOTRE-DAME DE THERMIDOR

La Révolution passionnera longtemps encore l'histoire et la critique. Aussi, dès que nous ouvrons un livre sur cette grande époque, nous avons la fièvre, quelle que soit l'opinion qui nous anime.

Je ne viens pas ici faire l'éloge ni la critique de *Notre-Dame de Thermidor*; mais, comme tous les livres sur la Révolution, celui-ci soulève des questions brûlantes devant lesquelles l'esprit s'arrête pour tenter de les résoudre.

L'historien de Mme Tallien, dont je ne veux apprécier que les doctrines, dit dans sa préface :

« Tout historien a son œil et son *moi; le Moniteur* lui-même a sa passion. »

Aussi la Révolution n'a pas encore eu son historien. Elle a eu des avocats fameux. Thiers a plaidé la cause de Danton; Louis Blanc a plaidé la cause de Robespierre; Mignet, la cause de la raison; Michelet, la cause de l'humanité; Edgar Quinet, la cause des Girondins; Esquiros, la cause des Montagnards; Lamartine, qui a commencé par les Girondins et qui a fini par les Montagnards, a plaidé la cause de tout le monde.

Il y a eu aussi les pamphlétaires, petits-fils de Camille Desmoulins, qui ont jeté çà et là un cri d'éloquence.

Mais la vérité, mais l'histoire, où est-elle ? C'est toujours la passion qui a conduit la plume d'or ou de fer du penseur. Qui ne serait passionné devant ces grands morts toujours vivants, Mirabeau, Danton, Saint-Just, Camille Desmoulins ! Il faut qu'un siècle passe sur ces tombeaux volcaniques. En 1893, l'écrivain sera venu qui dira, avec la

Digitized by Google

passion de la vérité, cette grande histoire d'un grand peuple qui a refait le monde à son image.

M. Arsène Houssaye n'a-t-il eu que la passion de la vérité?

Comme il le dit lui-même dans l'histoire du *Roi Voltaire*, il a salué l'esprit couronné; dans ce livre sur la Révolution, il salue le *peuple-roi*. « Je ne pouvais écrire l'histoire du 9 thermidor sans traverser toute la Révolution. C'est une époque où l'esprit se retrempe comme à une de ces représentations du magique Shakespeare et du fier Corneille. Tout y prend un caractère de grandeur, non parce que les hommes sont plus grands, mais parce que l'idée révolutionnaire — idée toute divine — répand une auréole sur les fronts les moins lumineux. Certes, sous Louis XV, il y a d'aussi grandes figures : Voltaire, Diderot, Rousseau, et tant d'autres; mais l'esprit du temps ne leur permet pas le devant de la scène. Ils s'effacent dans la pénombre, pour n'éclater qu'après leur mort. Sous la Révolution, le Roi-Soleil disparaît sous le Peuple-Soleil. Les hommes de génie ont leurs coudées franches; ils osent se montrer grands, et ils le sont jusque sur ce piédestal sanglant de la guillotine qui les affirme et les consacre. »

Et, en effet, l'échafaud de 1793 fut le piédestal d'un peuple de statues.

M. Arsène Houssaye a donc écrit, lui aussi, son histoire de la Révolution. Ceux qui l'ont vu, à vingt ans, peindre au pastel quelques comédiennes du temps passé, ne manqueront pas de dire que c'est la Révolution peinte au pastel. Mais tout homme de pensée a sous la main des crayons ou des pinceaux. Il sait peindre s'il sait penser : c'est le sujet qui donne la couleur.

Donc, ici, nous avons des peintures, vigoureuses souvent, violentes quelquefois, toujours passionnées.

Mais je vais combattre l'historien pour ses idées.

On disait de Charles Nodier qu'il ne pardonnait pas à Robespierre de l'avoir envoyé à la guillotine vers 1793. Robespierre a-t-il fait grâce à M. Arsène Houssaye, qui lui élève presque une statue de bronze, tout en saluant *Notre-Dame de Thermidor* qui envoie le poignard à Tallien. M. Arsène Houssaye est comme Platon : il couronne ceux qu'il bannit.

Il faut être pour Robespierre ou contre Robespierre.

Ainsi étaient les contemporains.

Par exemple, Isnard, un proscrit girondin, a tracé, je veux dire a ciselé, je veux peut-être dire a distillé, un portrait de Robespierre après le 9 thermidor.

Digitized by Google

C'est le 9 thermidor et Robespierre qu'il peint :

« La guerre civile allumée; Robespierre élevé au trône dictatorial; la Convention mutilée, impuissante, subjuguée; le règne de la terreur établi; le proconsulat introduit; tous les sentiments de la nature étouffés; la liberté des actions, de la presse, enchaînée; la probité, la vertu, la philosophie, proscrites; le commerce, les sciences, les arts anéantis; le vandalisme et le brigandage couronnés; la calomnie et la délation récompensées; le maratisme déifié; la fortune publique dilapidée; le système agraire professé; la morale humaine corrompue; la foi nationale violée; les propriétés envahies; de nombreux tribunaux de sang institués; le droit de vie et de mort délégué aux êtres les plus féroces; des milliers d'échafauds dressés; cinquante mille bastilles encombrées de prétendus prisonniers d'État; la peste ravageant les prisons de l'Ouest; la Vendée entretenue; cent mille victimes suppliciées, foudroyées ou submergées; trois cent mille défenseurs de l'unité conventionnelle mis hors la loi d'un trait de plume; six cent mille vrais républicains forcés d'émigrer; des millions de familles, de veuves, d'orphelins, noyés dans les pleurs; des départements entiers passés au tranchant de l'épée et consumés par les flammes; de vastes contrées n'offrant pour moissons que des ossements et des ronces; la vieillesse massacrée et brûlée sur son lit de douleur; l'enfance égorgée dans le sein maternel; la virginité violée jusque dans les bras de la mort; les monstres de l'Océan engraissés de chair humaine; la Loire roulant plus de cadavres que de cailloux; le Rhône et la Saône changés en fleuves de sang; Vaucluse en fontaine de larmes; Nantes en tombeau; Paris, Arras, Bordeaux, Strasbourg, en boucheries; Lyon en ruines, le Midi en désert, et la France entière en un vaste théâtre d'horreurs, de pillage et de meurtres. »

Lamartine a dit qu'Isnard était le premier orateur des Girondins, avec Vergniaud. Ces pages sont une éloquente peinture des crimes de Robespierre.

Si, en face de ce portrait, on accroche ceux que Louis Blanc ou Alphonse Esquiros ont peints en toute fraternité, on se demande si c'est le même homme. Ici, un Dieu ; là-bas, moins qu'un homme.

Il faut peindre l'homme. Cet homme est-il dans le livre de M. Arsène Houssaye ? car ce livre, étant l'histoire du 9 thermidor, est un peu l'histoire de Robespierre.

Je donne ici presque tout le chapitre :

« On continue à faire le procès à Robespierre comme s'il attendait toujours le bénéfice de son pourvoi en grâce. On disait devant un his-

Digitized by Google

torien : « Robespierre a été condamné, mais n'a pas été jugé. — Heureusement il a été exécuté, » s'écria l'historien. L'historien ne parlait pas en Tacite. Il fallait condamner Robespierre à la peine de vie. »

Mais voici venir les grands jours.

« Un soleil de feu monte sur les Tuileries. C'est aujourd'hui le 8 thermidor; Robespierre passe sous les arbres avec Le Bas. Il est pompeux et coquet comme à la fête de l'Être suprême. C'est le même habit bleu et le même jabot. C'est déjà son suaire. Il a préparé son discours de rentrée. La Convention sent que c'est la veille des armes.

» Robespierre monte à la tribune; il parle; il commence par vanter sa vertu. C'est le don Quichotte de la vertu. Il dit qu'il est calomnié toujours. Tous ceux qui ne comprennent pas ses idées de gouvernement révolutionnaire, il les nomme ennemis du peuple. Les tyrans sont ainsi faits : ils ne souffrent pas qu'on murmure autour d'eux. Ils veulent que nous recevions leurs blessures en saluant : *Ave, Cæsar, morituri te salutant.* »

Les ennemis de Robespierre essayent tous des discours, et Cambon, et Vadier, et Amar, et Billaud, et Barère. Les discours ne tueront pas encore aujourd'hui Robespierre.

M. Arsène Houssaye le dit très-bien : « C'est l'action qui le tuera. L'action se nomme Tallien.

» Les discours de Mirabeau et de Danton étaient des actions. Mais aujourd'hui l'éloquence n'a pas de bras pour frapper.

» Danton avait dit qu'en révolution il faut de l'audace. Tallien avait dit qu'en politique il faut de l'action. Un geste de Tallien devait plus faire que toutes les paroles.

» Après avoir échoué à la Convention le 8 thermidor, Robespierre alla chercher les consolations de ses amis les Jacobins. Ce fut un triomphe. Mais Robespierre rugissait de colère d'avoir vu tant d'éloquence se briser devant cette grande assemblée, rebelle pour la première fois à sa domination. Les Jacobins avaient beau applaudir, il avait trop l'amour pour des lettres — surtout des phrases — pour se contenter de l'encens des sans-culottes et des bonnets rouges. Il ne put cacher ses larmes; il s'écria d'un air fatal que le jour était venu de boire la ciguë. David se jeta dans ses bras et lui dit en pleurant aussi : « Je la boirai avec toi* ! »

» Qui peindra cette nuit de fièvre, d'espérance, d'effroi et d'an-

* Et pourtant David ne fut pas dévoué jusqu'à la mort, comme Saint-Just et comme Le Bas. David s'éclipsa le 9 thermidor. Il fallait un grand peintre à Napoléon.

Digitized by Google

goisse? On peut dire que l'orage était partout; toute la nuit fut sillonnée d'éclairs et le tonnerre roula comme le canon du lendemain. Le 9 thermidor fut un coup de soleil et un déluge. Les ondées succédaient aux rayons et les rayons aux ondées. Paris se croyait à la fin du monde. Les prisonniers s'agitaient sur leurs grabats, comme la nuit des jours de septembre.

» La République était en mal d'enfant; elle allait accoucher du pardon : mais l'enfant devait tuer la mère. »

Les conventionnels ne dormaient pas; on veillait au Comité de salut public; on veillait au Comité de sûreté générale. Fouquier-Tinville ne voyait que fantômes; Térézia Cabarrus ne voyait que Fouquier-Tinville; Tallien ne voyait que la guillotine. Que voyait Robespierre?

« Un homme veillait, qui croyait porter toutes les destinées républicaines, un homme de vingt-cinq ans, qui avait la beauté et le génie, un homme qui faisait pâlir tous les vieux généraux en décrétant la victoire, une grande figure, la première épreuve du héros de Toulon, Saint-Just en un mot.

» Il veillait. Mais comme Robespierre, il oublie que c'est l'action qui va se lever avec le jour pour triompher; il aligne ses sentences comme il ferait de soldats antiques pour marcher au combat. Mais ce ne sont pas ces soldats-là qui remporteront la victoire. Encore quelques heures et c'en sera fait des derniers Romains, du moins pour l'éloquence.

» C'est le seul jour de sa vie où Saint-Just, le front haut, le cœur brave, l'esprit vaillant, n'est pas allé devant l'ennemi, comme on l'a vu aux frontières, avec l'épée hors du fourreau. Il croit que c'est assez des foudres de son éloquence, il ne sait pas que Tallien aura l'éloquence du poignard. »

Robespierre a échoué hier à la Convention; Saint-Just croit qu'il y triomphera aujourd'hui. « Il s'avance, calme, fier, inflexible. Il monte à la tribune; il va parler, il parle. Toute la salle frémit d'impatience et d'effroi, car ce discours qui tombe d'une lèvre dédaigneuse et sonore, c'est un acte d'accusation qui frappe et qui donne la mort. Ou plutôt c'est l'épée de Damoclès qui se multiplie sur la tête de tous les conventionnels.

» Les thermidoriens vont et viennent, inquiets et bruyants; ils cherchent des amis partout. Ils ont la bouche pleine de promesses, les mains pleines de douceur. Tallien est dans un groupe; il entend parler Saint-Just. « *C'est le moment!* » dit-il en s'élançant à la Montagne.

» L'action entrait en scène. »

Tallien demanda la parole pour interrompre Saint-Just. Tout le

Digitized by Google

monde regarde à la fois ces deux hommes, les plus jeunes de la Convention, qui allaient engager à eux deux le duel de la République. Il n'était douteux pour qui que ce fût qu'une des deux têtes tomberait dans les vingt-quatre heures.

Saint-Just voulut continuer, mais Tallien vint jusqu'à lui, et pour la première fois le domina.

« Pourquoi Saint-Just s'effaça-t-il soudainement? C'est que pour la première fois on avait osé l'interrompre et qu'il s'étonnait encore de tant de hardiesse. Comme il avait toujours parlé et commandé en maître, il n'était pas familier à la lutte.

» Robespierre et ses amis devaient se relever pour une heure de leur chute profonde : la prison refusa de les recevoir. Réunis à l'Hôtel-de-Ville, ils faillirent soulever tout Paris contre la Convention ; mais ils n'osèrent braver la loi, — la loi qu'ils avaient faite. — Robespierre prenait la plume pour signer l'ordre de la rébellion, et la plume lui tombait des mains. Saint-Just, le seul homme d'action, se croisait stoïquement les bras pour obéir à son maître. Et pourtant la révolte levait la tête et criait aux armes. Les sections se demandaient partout si la patrie n'était pas plutôt dans le camp de Robespierre que dans le camp de Tallien. Une ondée diluvienne ne fut-elle pas pour quelque chose dans l'apaisement de la révolte? Combien qui, mouillés jusqu'aux os, rentrèrent dans la nuit pour ne plus sortir que le matin, quand tout était fini ! Toute cette histoire du 9 thermidor est encore à faire.

» Si Saint-Just eût pris l'épée d'Henriot, il pouvait sauver la République, mais il brisa sa volonté devant Robespierre, et tout fut perdu pour tous les deux. »

Tallien veillait et donnait la fièvre à Barras ; il savait bien que tant que Robespierre et Saint-Just seraient debout, tout était à craindre. On n'abat pas du premier coup de pareils ennemis. Tallien se multipliait; il était à la Convention, il était au milieu des soldats, il ne voulait pas que le soleil se levât sans que la Commune fût assaillie, sans que les rebelles fussent fusillés.

» Robespierre se voyant trahi par les siens, ne voulut livrer qu'un homme mort à ses ennemis. Le Bas avait déposé deux pistolets devant lui sur la table. Comme Saint-Just, Le Bas était un homme d'action : plus d'une fois lui aussi avait décrété la victoire ; c'était l'heure de décréter la mort. Quand Robespierre comprit, par les bruits du dehors, par les cris des vainqueurs dans l'escalier, que le moment était venu, il saisit un pistolet et l'arma contre son front.

On sait la fin. « On sait toutes les horreurs du dernier voyage. On

Digitized by Google

sait que Robespierre et ses amis ne pâlirent pas devant la mort. Saint-Just sur l'échafaud leva fièrement, pour la dernière fois, cette belle tête au profil antique, qui n'avait pâli ni devant le canon des ennemis ni devant le spectacle de la guillotine.

» Ce fut la grande figure de la Révolution, car Saint-Just n'avait eu que l'amour de la République et que l'ambition de la patrie ; il mourut dans sa jeunesse, dans sa beauté, dans sa grandeur, portant déjà sur le front ce rayon d'immortalité qui illumine sa figure dans l'histoire. »

Ici l'historien perd le sentiment de la justice. Il dresse la statue de Saint-Just tout en s'indignant contre Robespierre. On ne peut pas séparer ces deux hommes, ni dans le passé ni dans l'avenir, ni dans la vie ni dans la mort. M. Arsène Houssaye est trop artiste pour ne pas se laisser prendre au masque antique de Saint-Just. Il lui pardonne grâce à sa figure de statue grecque. Mais l'historien ne juge les hommes que par leur âme.

M. Arsène Houssaye a raconté avec la sévérité de l'historien ce que j'appellerai le roman de Tallien et de Térézia Cabarrus. C'est là qu'était le vrai drame pour M. Ponsard. C'est la première fois que je vois Tallien vivant. L'historien le place trop sur le devant de la scène; mais après tout, Tallien, jusqu'ici était trop sacrifié. C'est une vraie figure. Il présidait la Convention à vingt-cinq ans avec l'autorité d'un tribun trois fois éloquent, — par la parole, par la plume, par l'épée.

L'historien pardonne trop aux crimes de Tallien grâce au 9 thermidor. Tallien fut des massacres de septembre et des massacres de Bordeaux. Il eut des vertus, de l'audace et du courage ; mais il ne lava jamais ses mains « dans les larmes de sa femme. » C'est une phrase de M. Arsène Houssaye et rien de plus.

Immédiatement après thermidor, que devient Tallien avec Mme Tallien ?

Le 23 fructidor (six semaines après le 9 thermidor) Tallien est attaqué dans la rue des Quatre-Fils, comme il rentre à son domicile de la rue de la Perle.

Pourquoi encore cette rue de la Perle ? Où est donc Mme Tallien? Est-ce que Tallien est allé en soirée chez sa femme?

Cet attentat devint une assez grosse affaire à la Convention. Merlin de Thionville demande s'il existe encore des continuateurs de Robespierre? Merlin accuse tous les Jacobins.

La conséquence de l'*assassinat* de Tallien, c'est qu'il fit bientôt fermer le club des Jacobins.

Digitized by Google

N'est-ce pas une idée pour rendre Tallien plus fort et plus intéressant? pour faire dépendre de lui et de son nom beaucoup de circonstances présentes?

La preuve, c'est qu'à la suite du rapport du comité de sûreté générale, sur l'*assassinat* de Tallien, — il s'est élevé une discussion dans la Convention, où l'on finit par proposer que les deux comités de gouvernement rendront compte de la situation de la République depuis le 9 thermidor.

La puissance et la renommée de Tallien peuvent d'ailleurs être si bien mises en jeu, qu'il y a deux jours seulement il demandait à la Convention un rapport sur la situation de la France.

« Il faut que la Convention sache dans quelle position elle se trouve; il faut qu'elle fasse connaître quels sont les principes qui ont préparé le bonheur de la France et celui du monde entier. Il faut qu'elle apprenne à l'univers que la révolution du 9 thermidor a élevé le mur d'airain entre la République et la Monarchie... »

On soigne Tallien chez lui. La Convention a député quatre médecins.

Mme Tallien vient-elle rue de la Perle?

Parmi les quatre médecins, il y a le fameux Dussault. Tous les jours on apporte à la Convention des bulletins de la santé de Tallien. N'est-ce pas un signe du temps politique?

Du 9 thermidor jusqu'au Directoire, Tallien est si souvent à la tribune qu'il faudrait tout un volume pour le peindre dans son éloquence, dans son patriotisme, dans ses colères, dans ses vengeances. Ce n'est pas tout : il redevient à la fois tribun et journaliste; l'*Ami des citoyens* reparaît, comme s'il fallait à cet insatiable de renommée deux tribunes à la fois.

M. Arsène Houssaye a-t-il bien démontré tout ce que soulevait autour de lui ce volcan qui jetait plus de fumée que de flamme? Il inquiétait tout le monde, ses amis eux-mêmes; aussi ne pouvait-il rien fonder. Quoiqu'il eût foi en la République, quoiqu'il repoussât toujours avec indignation toutes les amorces des royalistes qui hantaient le salon de madame Tallien, les Montagnards le dénonçaient comme un réactionnaire, pendant que la jeunesse dorée, dont il fut un instant l'orgueil, le dénonçait comme un Jacobin. Aussi, quand il reçut une blessure, un soir, en rentrant chez lui, on accusa en même temps les royalistes et les républicains de ce lâche assassinat.

Pourquoi Tallien ne garda-t-il pas sa royauté? Pourquoi Mme Tallien s'éclipsa-t-elle à ses premiers rayons? C'est que ni Tallien, ni Térézia Cabarrus n'avaient le génie de leur temps, c'est qu'ils n'étaient

Digitized by Google

pas marqués pour jouer dans tous les actes de ce drame inouï; c'est que Bonaparte, né le même jour que Tallien, mort en même temps que lui, allait prouver que l'éloquence de l'épée dominerait toujours l'éloquence de la tribune.

Et d'ailleurs, ce qui a tué l'avenir de Tallien, quand il tenait la France sous sa main, c'est son passé. Quand Robespierre voulut parler, le 9 thermidor, on lui cria : « C'est le sang de Danton qui t'étouffe! » Chaque fois que Tallien voulait marcher en avant, on lui criait: « Prends garde aux fantômes de septembre! »

Ce n'étaient pas les fantômes qui l'effrayaient, c'était la mort. Voilà pourquoi il est mort dans son lit.

Combien peu qui sont morts dans leur lit, de ces vaillants révolutionnaires! Il en est jusqu'à trois : Tallien, Barère, Barras. Je ne parle pas de Napoléon, ni de David, ni des autres, qui moururent dans leur lit, mais dans l'exil.

Mme Tallien se souvient qu'elle s'appelait Mme de Fontenay, qu'elle était marquise, qu'elle allait émigrer, quand elle rencontra Tallien à Bordeaux. Le salon de Mme Tallien voulait la clémence et voulait le retour des émigrés; mais Tallien résistait au salon de sa femme; la griffe du tigre proconsulaire se montrait toujours un peu, et même passionnément. « Il faut, dit-il, mettre un terme aux radiations de la liste des émigrés, et fermer la porte de la république aux partisans de l'ancien régime. »

La contre-révolution allait son train. Le Midi, surtout, où n'étaient plus Tallien, Fréron, Barras. Des émigrés en place forcent les acquéreurs des biens nationaux à les rendre; les émigrés les citent devant les juges de paix; les prêtres ordonnent ces restitutions au nom de Dieu; on sonne les cloches. Quel carillon que la république! Tous ceux qui ont servi sur la flotte anglaise sont rentrés; à quoi a servi la victoire de Hoche et de Tallien à Quiberon?

Fréron dit qu'il ne faut plus que la Convention se déguise sa position, elle est dans un défilé. Il faut empêcher de rentrer les émigrés.

Que devait répondre Mme Tallien à Tallien et à Fréron? Tallien, qui a demandé, un mois après le 9 thermidor, un rapport à la Convention sur la situation de la France, peint aujourd'hui, un an plus tard, la situation de la république. Mais le héros du 9 thermidor dit : « Je n'imiterai pas Robespierre; je ne profiterai pas d'un moment d'enthousiasme pour provoquer des mesures de rigueur contre les ennemis de mon pays; mais je demande que les comités nous fassent connaître séance tenante l'état de notre république. »

Digitized by Google

Le lendemain, tout Paris lit sur ses murs les discours de Tallien.

C'est Chénier qui a proposé de le donner en lecture au peuple. Quand Tallien demandera la permanence de la Convention, et que Tallien sera attaqué dans la Convention, c'est Chénier encore qui volera au secours de Tallien.

Chénier continue son rôle jusque sous l'Empire, et il continue même ses tragédies; seulement il n'y a plus de Chant du Départ : c'est Napoléon lui-même qui écrit ses hymnes dans ses bulletins victorieux. Béranger a dit : « Napoléon est le plus grand poëte de son temps. »

Barras devient roi à la place de Tallien. Mais Napoléon lui donne bientôt le loisir de commencer ses Mémoires ; de véritables Mémoires d'outre-tombe. Napoléon est une épée, il n'a pas besoin de l'épée de Barras; elle n'était bonne que pour servir à Tallien et à Fréron.

Tallien ne va pas si loin que Chénier et Barras; il s'arrête au Directoire même, il s'échappe du Directoire pour aller en Égypte, pour y retrouver l'homme qui est déjà l'homme de la France, et qui deviendra l'homme du siècle. Tallien pressent-il Napoléon, voit-il percer Napoléon sous Bonaparte? Mais Tallien a pu supposer qu'il s'entendrait avec le jeune général, lui le jeune tribun d'hier, lui qui n'est pas plus vieux que Napoléon, lui qui a lutté dans la politique comme Napoléon dans l'armée, lui qui a fait sa prise de Robespierre comme Bonaparte sa prise de Toulon. Il part pour l'Égypte. Il était depuis longtemps abreuvé d'amertume dans les salles du Directoire et dans le salon de Mme Tallien. Son règne ici et là est passé ; il faut qu'il soit un nouvel officier de fortune, et pour plaire à sa patrie versatile, et pour plaire à sa femme insatiable. La nation est parfois une coquette, la femme est toujours un despote ; ni la patrie ni la femme ne se résignent : elles veulent commander sans cesse. Elles commandent notre bras, elles commandent notre cœur. Nous faisons le tour du monde sans pouvoir les haïr. Tallien n'a pas d'autre ressource que de s'exiler en Égypte. Il y redevient journaliste. Il écrit au Caire la *Décade égyptienne*, comme il écrivait de la rue de la Perle *l'Ami des Citoyens*. Mais où sont ces beaux jours de la rue de la Perle? où est la jeunesse de Tallien? Il a tout perdu, même son génie, sinon son ambition. Et son ambition n'a jamais été que la Révolution. Il écrivait la Révolution parce qu'il était enfant de Paris, et qu'un Parisien s'amuse des révolutions plus qu'un roi ne s'amuse de la royauté. Au Caire, maintenant, Tallien est un mameluck lettré de Bonaparte, ce n'est plus l'orateur soldat de la commune de Paris. Il a perdu ses muses, il en avait deux, la Liberté avec sa grande pique, et Thérézia avec ses grands yeux. Il a tout perdu. Que veut-il retrouver?

Digitized by Google

La politique? Il n'est pas soldat, et Napoléon Bonaparte n'aime que les épaulettes. La plume est son ennemie, à lui qui écrit mieux que personne; il a déclaré la guerre aux rêveurs, lui qui songe à tout; s'il a autour de lui des écrivains, ils ne sont que ses secrétaires; il dicte dans sa tente à quatre secrétaires à la fois; à Toulon il a dicté à Junot, un sergent qui ne savait pas écrire, un héros qui savait combattre. Tallien n'est pas Junot. Pauvre Tallien! Tallien jadis a tenu en échec Rivarol, dans l'atelier de Mme Lebrun; il s'en souvient, et ce souvenir fait tout son malheur; il n'a plus à se rappeler sans une douleur mortelle et Mme de Fontenay, et Thérézia Cabarrus, et Mme Tallien. Que dira-t-il bientôt quand elle sera princesse de Chimay? Princesse! Elle hier la femme d'un sans-culottes! elle la femme de celui qui guillotinait les princes et les princesses! Que ne l'a-t-il laissé guillotiner, cette Thérézia Cabarrus, alors qu'elle était si belle, si touchante, si poétique, qui lui a ôté la guillotine de la main et la paix du cœur? Meurs, Tallien, meurs, Romain, meurs dans la misère et l'oubli, après avoir vécu de tant de richesses et d'amour!

L'historien de *Notre-Dame de Thermidor* a écrit des pages navrantes sur la fin de Tallien. Je ne sais pas de mort plus terrible que celle de l'oubli et de la pauvreté.

Je ne fais ici ni l'éloge ni la critique du livre. D'autres l'étudieront au point de vue de la composition et de la couleur, je ne combats que les doctrines.

Je pourrais signaler beaucoup de contradictions: par exemple, l'historien est tour à tour « providentiel » et « conscientiel » voyez:

« Si la Providence permet à Brutus de poignarder César, c'est peut-être pour montrer que le poignard n'est pas une raison. Si elle arme Tallien contre Robespierre, c'est qu'elle ne veut plus de l'épreuve du sang. »

Après avoir parlé ainsi il s'indigne contre le fatalisme politique.

« La Convention avait inventé un dieu terrible: la Nécessité. C'est pour avoir sacrifié à cette divinité du sauvage, que tant d'héroïsme, tant de génie, tant de vertus austères demeurèrent stériles. Le fatalisme politique crée des enthousiasmes chez les âmes jeunes et vigoureuses; il éblouit par un rayon de grandeur; mais né du néant il aboutit au néant, s'il ne montre pas le doigt de Dieu. La loi de l'homme libre, c'est la responsabilité. Il n'y a point de droit au-dessus du droit. Le bien public lui-même est soumis aux règles d'or de la conscience. »

Plus d'une fois l'historien nie lui-même sa pensée. Après avoir accusé

Digitized by Google

vigoureusement une doctrine, il la bat en brèche comme tous ceux qui n'ont pas la foi absolue. Il aime la Révolution et il la cache par l'échafaud.

Je donnerai ici son dernier mot :

« Térézia Cabarrus armant Tallien, tua la Révolution.

» C'est la faute de la Révolution, qui tuait le génie, qui tuait la grandeur, qui tuait la femme, qui tuait toujours.

« Il est beau, quand la patrie est en danger, d'être héroïque à la frontière ; mais la guillotine ne sera jamais un gouvernement. « Elle fait tout, » disait Barère ; mais madame Tallien disait : « Chaque coup de hache fait une blessure à la nation. »

» Voilà la moralité du poignard de Tallien. Voilà pourquoi le 9 thermidor fut un jour de joie.

» Ce fut aussi un jour de deuil.

» Le 9 thermidor fut le sommet sanglant de la Révolution : elle est allée descendant et se perdant dans les sables de la plaine, comme le Rhin.

» Robespierre et Saint-Just emportaient avec eux la dernière illusion de la démocratie. Ils furent sacrifiés par des républicains qui ne croyaient pas frapper la République. Robespierre et Saint-Just, citoyens stoïques, sculptés sur le modèle des anciens âges, inébranlables dans leur foi politique et dans leur probité farouche, avaient tout immolé, les joies de la vie, les fêtes de la jeunesse, à la Révolution qui les immola. L'antiquité eût élevé une statue à Saint-Just et eût mis dans ses mains de marbre les tablettes de marbre de la loi. Robespierre a laissé au monde la figure austère des vertus républicaines. Leur tort — ils l'expièrent — fut d'avoir dominé par la terreur : la terreur les étouffa. Ils furent engloutis dans l'abîme qu'ils avaient creusé eux-mêmes.

» A Saint-Just, qui lui conseillait de marcher contre la Convention, Robespierre répondit : « Et au nom de qui ? » Au nom de qui avait-on détruit les Girondins ? au nom de qui avait-on immolé les Dantonistes ? En proclamant la tyrannie des majorités, en faisant de cette tyrannie un moyen de gouvernement, en lui donnant le glaive pour sceptre, Robespierre et Saint-Just avaient perdu de vue la souveraineté nationale.

» Avec eux finit la terreur : je me trompe, le glaive se retourna. L'échafaud avait soif encore, il ne se désaltéra que dans le sang des terroristes.

» La plupart des hommes qui ont fait le 9 thermidor se reprochèrent plus tard la part de complicité qui leur revenait dans cette sombre tragédie. Ils avaient décapité la Révolution.

Digitized by Google

» Pourquoi avaient-ils laissé la Révolution décapiter la France? Au lieu d'un échafaud il ne fallait qu'une Bastille.

» Ils tentèrent de grouper les derniers Romains devant l'image austère; mais Barras, appuyé sur Bonaparte, fit le lendemain du 9 thermidor : — Le 13 vendémiaire.

» Ce jour-là, Tallien pleura la République. Ce fut sa vraie femme. Il ne divorça pas avec celle-là. Lui pardonnera-t-elle son coup de poignard?

» Le 13 vendémiaire fut le jour de Barras et l'aurore de Bonaparte.

» La Convention nationale devait finir comme Romulus, dans un orage. Il ne lui manqua que les honneurs divins. Elle les méritait, ces honneurs, si l'on regarde à l'héroïque défense du territoire national, aux victoires qu'elle décréta, aux institutions éternelles qu'elle a fondées, aux lumières qu'elle répandit, aux grands hommes qui dirigèrent du sein des discussions tumultueuses les grands événements. Mais le sang de Rémus criait contre elle : le sang fraternel des Girondins et des Dantonistes, immolés dans les fossés de la cité nouvelle. Le voile de la Terreur couvre les traits majestueux de cette assemblée unique dans l'histoire. Joseph de Maistre a dit : « La postérité qui dansera sur nos cadavres... » Cette postérité n'est pas encore venue : on ne danse point, on s'agenouille, après un demi-siècle, sur ce vaste cimetière, au milieu des urnes encore tièdes. »

M. Arsène Houssaye a voulu être impartial, mais il s'est passionné tour à tour pour la Révolution et pour Mme Tallien. Celui qui aime la Révolution l'aime jusque dans ses fureurs, je dirais presque jusque dans ses crimes. Celui-là ne pardonne pas au poignard de Mme Tallien. Celui qui condamne la Terreur donne des actions de grâces à cette femme célèbre, mais il ruine la Révolution.

Or toute la question est là pour l'homme politique, pour le moraliste, pour l'historien : Tallien amoureux a-t-il tué la Révolution en tuant la Terreur?

X. DE VILLARCEAUX.

Trouville, 28 juillet 1866.

Digitized by Google

HISTOIRE LITTÉRAIRE

I

1er août.

Le *Manuel de Philosophie morale* qu'on vient d'éditer récemment, n'est pas un livre nouveau, c'est le sommaire des cours philosophiques faits par M. l'abbé Bautain à la Faculté des lettres de Strasbourg et à la Sorbonne. On y a ajouté seulement un choix assez nombreux d'extraits de quelques autres ouvrages du même auteur.

Ce manuel, gros de quelque cinq cents pages, ne justifie que trop bien son titre, en ce sens qu'il est d'une forme un peu pédagogique ; il ne peut guère convenir qu'aux écoles, soit comme moyen d'enseignement aux professeurs, soit comme moyen d'étude aux élèves; mais, sous ce dernier rapport, nous ne pensons pas qu'il atteigne le but que l'auteur s'est proposé, bien qu'il espère voir son manuel passer des mains des maîtres dans celles des disciples, et aider par la clarté et la brièveté ceux-là dans leurs enseignements, et ceux-ci dans leurs études préparatoires.

Son attente, croyons-nous, sera vraisemblablement déçue ; non pas que cet ouvrage ne soit un fort bon livre, parfaitement estimable, il contient d'utiles et précieux renseignements à consulter, et les éléments dont se composent les devoirs de l'homme y sont classés avec méthode et discernement ; aucun de ces avantages n'y fait défaut, mais chacun de ces chapitres subdivisés en cent douze sections, toutes développées fort longuement, ne saurait se fixer facilement dans la mémoire et s'y conserver.

Si, à l'époque fiévreuse où nous vivons, la jeunesse est avide d'apprendre, c'est à la condition de savoir vite. Le moyen d'y arriver n'est pas assurément dans des définitions variées, trop nombreuses, trop étendues, qui laissent errer l'esprit vers le domaine des spéculations philosophiques, et ne servent qu'à embrouiller les idées au lieu d'aplanir les difficultés, d'éclairer l'ignorance et de détruire les doutes ou les incertitudes.

Pour justifier l'axiome : les extrêmes se touchent, nous parlerons maintenant d'un petit volume de M. Charles Dollfus, qui a pour titre : *Méditations philosophiques*, auxquelles on ne saurait reprocher certainement trop de longueur et trop d'étendue.

Digitized by Google

Cet opuscule de quelques pages traite de Dieu, du fini, de l'infini dans l'homme et dans la nature, de la loi du progrès, de la solidarité dans la création, de la mort, de la vie, du libre arbitre, etc., etc., avec une fermeté et une concision des plus remarquables. Le style de M. Dollfus a quelque chose de métallique qui résonne et fait jaillir des jets de lumière : il sait graver parfois sa pensée dans l'esprit, ainsi que fait le burin dans l'acier. Sa brièveté abondante fait image et colore tout ce qu'elle dépeint. Le lecteur en jugera par quelques citations prises au hasard :

« Qu'est-ce que Dieu pour le cœur de l'homme? Un désir, celui de la perfection.

» L'essence de la raison est l'ordre.

» Qu'est-ce que le royaume de Dieu, le ciel ? Un désir, celui de la félicité.

» La curiosité est l'invitation faite à l'esprit humain de sortir de lui-même et de s'informer des lois régulatrices de l'ensemble.

» Le désir de savoir précède la science, le besoin d'aimer, l'amour.

» Il faut que l'athée affirme que l'univers est le résultat du hasard, mais où puise-t-il la notion du hasard ? Dans l'idée de la raison. Et d'où vient en lui cette idée si la raison est absente de l'univers dont il fait partie ? Il n'y a pas de hasard au fond des choses.

» Ce qui restera du christianisme, c'est le cri de nos âmes déchirées : Justice ! Que le juste soit frappé dans son bien, dans ses enfants, dans sa santé; qu'il voie tout chanceler et crouler autour de lui, une chose lui reste : il a servi la justice, il le sait ; il continuera de la servir. »

Donc ce qui restera du christianisme c'est tout le christianisme.

Le nouveau livre de M. Cénac-Moncaut, bien qu'il soit une œuvre d'imagination, nous fait descendre des régions éthérées de la philosophie et de la métaphysique vers les tristes réalités de la vie pratique.

Sous le titre du *Colporteur des Pyrénées*, l'auteur nous présente l'histoire complète de Pierre Ardisan, honnête et laborieux ouvrier qui, jeté dans les embarras nombreux d'une existence pauvre et difficile, se montre toujours supérieur à toutes les épreuves et reste constamment bon père, excellent fils, industriel actif et probe. Après une vie fort agitée, il trouve enfin le bonheur, non pas dans l'enrichissement, mais dans la satisfaction qu'il éprouve à faire le bien, à remplir tous ses devoirs et à partager son existence avec une simple et honnête paysanne.

La donnée n'est pas entièrement neuve, assurément, mais M. Cénac-Moncaut a su la rajeunir par une forme dramatique et touchante qui ne manque pas de couleur littéraire en même temps que d'un certain intérêt. Un regard jeté sur le chapitre intitulé : les *Débuts du Colporteur*, et sur quelques-uns qui suivent, l'*Almanach du bonhomme Baqué*, — les *Rêves de Suzanne* ou les *Cheveux blancs*, pourront donner une heureuse idée de l'esprit moral et du style élevé de l'ouvrage.

Ces essais d'éducation pratique et populaire, destinés à l'instruction des masses, avaient déjà été publiés en partie par plusieurs journaux politiques et religieux qui avaient donné quelques extraits des principaux épisodes à leurs lecteurs.

La faveur obtenue par ces divers fragments les a fait réunir en volume, et

Digitized by Google

l'on peut dire que leur ensemble constitue maintenant un de ces bons livres écrits à l'instar de la *Morale en action*, ce recueil d'anecdotes instructives qui a fait les délices de nos pères et que les pensionnats distribuaient jadis à titre de récompense aux plus studieux. Pour notre part, nous lui avons dû de douces émotions et quelques bons souvenirs.

Sans mériter absolument l'une des couronnes que l'Académie décerne chaque année aux œuvres qui peuvent faire progresser la morale en épurant les mœurs, le *Colporteur des Pyrénées* est bien digne d'une mention honorable. Cet ouvrage, écrit pour les classes laborieuses auxquelles il est dédié, sera certainement bien accueilli par elles; les bons enseignements, les grands exemples et les sages conseils y abondent.

L'auteur, à qui l'on doit déjà quelques poëmes et plusieurs ouvrages scientifiques, n'a pas cru déroger à ses habitudes de poëte et de savant en consacrant sa plume à l'instruction populaire. Si parfois son style, un peu trop pompeux, ne convient pas toujours au langage des personnages qu'il fait agir, les pensées qu'ils expriment sont toujours aussi justes que vraies. A une époque où la littérature dangereuse circule à profusion entre les mains de l'ouvrier, il faut savoir gré à un homme de goût et de talent de chercher des récits moraux capables d'améliorer l'esprit et le cœur du peuple. Ses efforts ne peuvent être encouragés que par le succès de son livre. Il ne lui manquera pas. Reste à savoir si les contes moraux de Marmontel ont beaucoup moralisé dans son temps?

STÉPHANE DE ROUVILLE.

II

RIMES NEUVES ET VIEILLES

Voici de très-beaux vers. Passant, arrête-toi et cueille ces fruits brillants, parfois étranges, toujours savoureux et d'une senteur énergique. Faut-il chercher dans l'expansion lyrique la manifestation d'une personnalité? Oui et non. D'abord, non. Le vers est une musique qui nous élève dans une sphère supérieure, et, dans cette sphère-là, les idées et les sentiments se sentent délivrés du contrôle de la froide raison et des entraves de la vraisemblance. C'est un monde entre ciel et terre, où l'on dit précisément ce qui ne peut pas se dire en prose. Un tel privilége est dû à la beauté d'une forme qui n'est pas accessible au vulgaire, ou du moins à l'état de vulgarité douce qui est le fond des trois quarts de la vie pratique.

Digitized by Google

Permettons donc aux poëtes de dépasser la limite du convenable et du convenu, ou plutôt exigeons cela de quiconque ose toucher à la lyre sacrée. Qu'ils ne parlent pas, qu'ils chantent, et que les plus grandes hardiesses soient purifiées par le chant inspiré. Qu'il en soit de la poésie comme de la statuaire, où le nu est souvent plus chaste que la draperie.

Ainsi donc, ne cherchons pas dans le lyrisme plus de réalité que le lyrisme n'en peut donner sans devenir prose, et ne prenons pas pour un vrai païen le poëte qui fait des sonnets païens.

Je chanterai toujours, dans sa grâce et sa force,
La beauté de Rosa, prêtresse de Vénus,
Quand le frisson mordait aux splendeurs de son torse,
Et que ses lourds cheveux balayaient ses bras nus!

Quelle séve courait sous ta vivace écorce,
Arbre qui m'as versé des poisons inconnus?
— Rosa, j'épuiserai les baisers contenus
Au pourpris de ta lèvre où le désir s'amorce.

Mon front contre ton front d'airain, je sécherai
Mes pleurs à tes regards qui n'ont jamais pleuré!
— Oubliant dans tes bras l'idéal qui rayonne,

Je veux m'anéantir sous ton charme vainqueur,
Et, parmi ce tumulte où ton corps s'abandonne,
Admirer le repos éternel de ton cœur.

Ces sonnets sont-ils l'expression virile ou délirante du culte de la beauté? Oui, puisqu'ils sont très-réussis et très-beaux. C'est l'hymne antique dans la bouche d'un moderne, c'est-à-dire l'enivrement de la matière chez un spiritualiste quand même, qu'on pourrait appeler le *spiritualiste malgré lui*; car, en étreignant cette beauté physique qu'il idolâtre, le poëte crie et pleure. Il l'injurie presque et l'accuse de le tuer. Que lui reproche-t-il donc? de n'avoir pas d'âme. Ceci est très-curieux, et continue, sans la faire déchoir, la thèse cachée sous le prétendu scepticisme de Byron, de Musset et des grands romantiques de notre siècle. Ceci est aussi une fatalité de l'homme moderne. C'est en vain qu'il invoque ou proclame Vénus aphrodite. Ce rêve de poëte, qui embrasse ardemment le règne de la chair, ne pénètre pas dans la vie réelle de l'homme qui vit dans le poëte. Platon et le christianisme ont mis dans son âme vingt siècles de spiritualisme qu'il ne lui est pas possible de dépouiller, et, quand il a épuisé toutes les formes descriptives pour montrer la beauté reine du monde, et toutes les couleurs de la passion pour peindre le désir inassouvi, il retombe épuisé pour crier à l'idéal terrestre : Tu n'aimes pas!

Voilà pourquoi, après avoir dit : Non, le lyrisme n'exprime pas l'homme réel; on peut dire aussi : Oui, le lyrisme révèle le fond de l'âme du poëte, et moins il a la prétention de se montrer en personne dans ses vers, plus il trahit les tendances supérieures de son être.

Digitized by Google

Myrto ne sait pas de chansons :
Les filles la trouvent sauvage.
— On la fuit, — et les beaux garçons
Ne l'embrassent pas au passage.

Elle s'en va loin des maisons,
S'asseoir près de la mer immense.
— Nul ne regrette son absence :
Myrto ne sait pas de chansons.

Noël vient, vêtu de glaçons :
On danse autour du feu qui brille;
— Nul n'invite la pauvre fille :
Myrto ne sait pas de chansons.

Mais elle sait le chant austère
Qui vibre au cœur silencieux,
Et que n'écoute pas la terre :
— Myrto sait la chanson des cieux !

Ici vit le grand combat qui, de mille ans *et plus* (beaucoup plus), tourmente et stupéfie l'âme humaine. C'est l'éternel pourquoi des générations avides d'une idéal mal cherché et qui semble insoluble encore à la plupart des hommes. Ce n'est pas ici le lieu pour philosopher et pour insinuer une vague intuition, une tremblante espérance de cette solution tant rêvée. C'est d'ailleurs aux poëtes eux-mêmes qu'il faut la demander. Ils sont les précurseurs des métaphysiciens, s'ils ne sont pas les vrais métaphysiciens; qui sait? Pour moi, je n'affirmerais pas bien résolûment le contraire, et je dis que la lumière naîtra d'une sensation traduite par l'élan poétique. Une impression spontanée, chez un esprit supérieur, caractérisera tout à coup l'homme nouveau. Sera-ce l'amour ou la mort qui parlera? Peut-être l'un et l'autre. Peut-être que dans l'extase du plaisir, excès de vitalité, ou dans la volupté du dernier assoupissement, paroxysme de lucidité, l'âme se sentira complète. Alors la vraie poésie chantera son hymne de triomphe. Les mots esprit et matière feront place à un mot nouveau exprimant une vérité sentie et non plus cherchée, et ce qu'un révélateur aura éprouvé passera à l'état de vérité, en dépit de toutes les discussions métaphysiques et de toutes les analyses anatomiques.

Nous n'en sommes pas là. Jamais la scission entre le rôle de l'esprit et celui de la matière n'a semblé plus prononcée en philosophie et en littérature. Donc l'homme est encore trop jeune pour se comprendre et se connaître lui-même. Tant mieux! C'est un grand avenir ouvert pour les poëtes et les artistes.

Les chants que voici sont des cris d'appel jetés sur la route. Ils sont remarquablement harmonieux et saisissants. Ils ont l'accent ému des impressions fortes, et le chantre qui les dit est un artiste éminent, on le voit et on le sent de reste.

Souhaitons à M. Armand Silvestre longue haleine et bon courage. Nous avons lu ses vers en *épreuves*; nous ne savions pas encore son nom : notre admiration n'est donc pas un acte de complaisance.

GEORGE SAND.

Digitized by Google

III

MONSIEUR TRINGLE

Le rire, a ormulé un philosophe, distingue l'homme de la bête. En effet, le chien, le cheval, le mouton, placides presque toujours, pleurent quelquefois; mais ils ne rient jamais. Seul l'homme a cette splendide faculté du rire. Remercions donc M. Champfleury de nous montrer que nous appartenons à l'espèce humaine, en nous offrant ce livre qui donne pleinement le rire : *Monsieur Tringle*. La force comique, c'est une grande force qu'a là M. Champfleury. Combien trouve-t-on d'acteurs tragiques pour un vrai comique, car il est plus malaisé d'inspirer l'hilarité que l'émoi, la gaieté que la tristesse. Dans l'homme, la mélancolie étant habituelle, la joie est anormale.

Monsieur Tringle est un conte fantastique et réel, procédant d'Hoffmann et de Balzac, dans lequel sont racontés avec une verve endiablée les aventures d'un sage célibataire qui se déguise en diable pour *faire de l'effet* dans un bal gravement costumé d'une petite ville de province. M. Tringle se trompe de jour; il arrive une semaine à l'avance chez l'amphitryon, qui est un comptable, et qui, en cette qualité, assure que c'est une plaisanterie déplacée, et met fort incivilement M. le diable à la porte. Cet inoffensif Satan veut rentrer chez lui, mais sa vieille bonne, qu'il n'a pas voulu prévenir de son déguisement, l'exorcise en lui jetant, en guise d'eau bénite, des potées d'eau glacée. Le malheureux s'enfuit en pleine campagne pour rappeler, par l'exercice, le sang chaud à ses membres morfondus. Il veut entrer dans une ferme, mais un vigoureux molosse rompt sa chaîne et se met à la poursuite de M. Tringle. Celui-ci, effaré, fait invasion dans la chambre d'un usurier à l'agonie, qui se figure que l'enfer envoie déjà un de ses commissionnaires pour prendre sa laide âme; puis il se réfugie dans une étable à bœufs dont le taureau, irrité par la couleur rouge du travestissement, se précipite sur lui cornes en arrêt. M. Tringle a la chance d'éviter la première attaque, et il tombe à califourchon sur le col de l'animal. Alors tous deux entreprennent une course furibonde à travers les prés et les bois, les montagnes et les vallées, les hameaux et les bourgs; déracinant les arbustes, ravageant les moissons, brisant les clôtures, faisant hurler les hommes, glapir les enfants, se pâmer les femmes, beugler les bestiaux, aboyer les chiens, tinter les cloches, retentir les échos.

Disons encore que la préface, assez longue, est une très-fine et très-amusante satire des libraires, des bibliophiles, des acheteurs de livres, et même des faiseurs de livres, enfin de tous les êtres privilégiés dans la vie desquels, à intérêts divers, le livre tient une grande place.

Quand j'ai parlé du rire de M. Champfleury, je ne l'ai pas qualifié; ce n'est ni

Digitized by Google

le rire de 1866 des farces du Palais-Royal, ni le rire sarcastique de Voltaire, ni le rire douloureux de Byron, ni le rire souligné de Chamfort; c'est le bon rire, le vrai rire, le rire bien franc et bien français, le rire de Molière et de Regnard.

G. W.

Fusil, que me veux-tu? — C'est la littérature des grands journaux depuis un mois.

Le fusil n'est pas précisément un objet d'art, quoique le prince Soltikoff lui ait donné droit de cité dans son musée. Aussi nous n'en dirons un mot ici que pour rappeler que l'an passé nous avons parlé avec éloges du fusil à douze coups de M. Alfred Tronchon et de son fusil à percussion. M. Alfred Tronchon a eu l'honneur de présenter à l'Empereur ces deux fusils que, plus tard, le comité d'artillerie a examinés avec sollicitude, sans toutefois prendre un parti.

Quelques journaux reviennent aujourd'hui sur ces fusils, très-supérieurs au fusil à aiguille.

« Diminution de la charge, portée plus grande, moins de vibration dans le canon, et, par conséquent, plus de justesse dans le tir; voilà les principaux avantages. Cette arme ne présente pas les inconvénients du fusil prussien; elle est plus solide que le fusil de munition actuel; pas de crachement possible, pas d'éclats de cuivre qui sortent par la culasse et causent des blessures dangereuses au soldat. La détérioration est nulle. Avec le fusil Tronchon, un soldat peut faire la campagne la plus longue et la plus difficile. »

Quel que soit le sort du fusil Alfred Tronchon, nous devons témoigner à l'inventeur toutes nos sympathies. Quatre années de travaux, beaucoup d'argent hasardé, voilà jusqu'ici sa récompense, mais tout cela sera payé un jour — peut-être par une victoire des Français.

Lille inaugure son exposition par des fêtes dignes d'une capitale.

Valenciennes, sa voisine, se hâte, elle aussi, de se refaire une robe de pierres.

La place d'architecte de la ville et de professeur d'architecture à l'académie est vacante.

Le traitement fixé est de 6,000 fr.

L'architecte de la ville de Valenciennes est en même temps attaché à l'administration des hospices, au traitement fixe de 500 fr., de plus il a une remise de 5 0/0 sur les travaux résultant d'un devis.

Les architectes qui voudront se mettre sur les rangs sont priés d'adresser leur demande à la mairie de Valenciennes, avant le 15 août prochain, accompagnée des certificats et renseignements usités en pareil cas.

Valenciennes est la patrie de Watteau, de Carpeaux, et de tant d'autres dignes de renom. Il y a un musée; c'est une ville qui a toujours eu le sentiment des arts. Nous ne saurions trop encourager les architectes de savoir et de talent à concourir.

Digitized by Google

LA MÉDAILLE D'HONNEUR

SAYNÈTE

La scène est à Athènes, au pied de l'Acropole; la statue de lord Elgin est voilée, la statue de Platon est découverte, la statue de M. Beulé n'est pas encore arrivée. Les artistes de la Grèce sont rassemblés par anachronisme, en compagnie de Raphaël, l'auteur de l'*Ecole d'Athènes*, de M. Ingres, l'auteur de l'Apothéose d'*Homère*; de Rubens, de Delacroix, de Pradier, et de tous les critiques qui recherchent l'idéal et cherchent la vérité.

APELLES. — Le soleil descend sur l'Acropole; avançons. Les maîtres, et peut-être les dieux, viennent ce matin au Parthénon. Salut à Zeuxis, salut à Phidias.

ZEUXIS et PHIDIAS. — Salut à Apelles.

PLATON. — Salut à Socrate, philosophe et statuaire.

SOCRATE. — Salut à Platon, philosophe et poëte.

DIOGÈNE, *à part*. — Est-ce ici que je trouverai mon homme?

APELLES. — Homère, messieurs, est le plus admirable secrétaire de l'antiquité, et Platon a fini par lui pardonner, parce que sans Homère, Zeuxis et Phidias ne seraient rien.

ZEUXIS, PHIDIAS, PLATON. — Vive Homère!

DIOGÈNE. — Homère n'est pas mon homme!

APELLES. — Très-célèbre et très-heureuse phalange, ô peintres, ô sculpteurs, mes frères, le glorieux souverain de la Grèce veut nous décerner cette année deux médailles d'honneur. Confiant dans notre jugement, Sa Majesté s'est décidée à faire démocratiser Athènes comme si c'était à Sparte. C'est par notre suffrage qu'un de nous recevra la médaille suprême. Soyons dignes de donner cette couronne de lauriers qui vivra sur la tête de l'élu plus que vivent les roses, car

Digitized by Google

on se souvient toujours d'avoir été roi ; montrons que si l'art athénien est grand, la justice athénienne est belle.

Tous les Exposants. — A moi ! à moi ! à moi !

Socrate. — Par Jupiter tout artiste, tout créateur et père des œuvres, agissons pour la gloire d'Athènes. Mais comment voulez-vous que les Athéniens reconnaissent les Spartiates pour leurs maîtres, ou bien que les Spartiates estiment les Athéniens ? Tout artiste voit seul et comprend seul ce qu'il fait. S'il voyait autrement il ferait comme un autre. Tel voit vert le violet, ainsi a vu notre fils chéri Eugène Delacroix ; tel voit rouge ce qui est en vert, ainsi a vu Ribera ; tel voit bleu ce qui est violet, vert ou rouge, ainsi ont vu Le Sueur et Prudhon ; tel voit gris partout, ainsi voit M. Ingres ; tel voit rond ce qui est anguleux, ainsi a vu Pradier ; tel voit plus ou moins accentuées les lignes qui rayonnent de son cône optique, ainsi a vu David d'Angers. L'école française a des points de repaire qui exigent certaines qualités acquises ; mais que vaut cette science ? L'art commence où la théorie finit. L'équilibre du Gladiateur est et doit être absolu ; mais avec les mêmes lois appliquées, cent artistes feraient chanceler ce bonhomme.

Tous les Exposants. — Assez ! assez !

Diogène. — Aristophane doit être par ici.

Aristophane. — Je parierais que Diogène est là dedans.

Platon. — Respect à Socrate !

Socrate. — Dans nos concours régionaux, à Corinthe, à Abdère, à Cythère, à Syracuse, les marchands de bêtes et les marchands de fromages trouvent le moyen de décerner une médaille à un porc, parce qu'il faut toujours donner des perles aux pourceaux ; ne pourrions-nous nous entendre pour donner la médaille d'honneur de 1866 après Jésus-Christ, à un peintre, quand vingt peintres la méritent ?

Diogène. — Ah ! ah ! c'est peut-être là que je vais trouver mon homme.

Héraclite. — Dans les comices dont parle Socrate, les récompenses sont distribuées par un comité qui n'est pas juge et partie ; les genres sont classés, les espèces sont classées, et l'on n'a pas à se prononcer sur une valeur intrinsèque, idéale, impossible ; on n'a pas à fixer exclusivement un grand mauvais tableau d'histoire, un torse de Vénus, une corbeille de fruits rendue à faire pâmer les oiseaux, ainsi qu'il est arrivé à Apelles, ou une draperie à faire reculer les hommes, ainsi qu'il est arrivé à Raphaël.

Démocrite. — Quand Héraclite pleure, moi je ris. Ici je suis de l'avis

Digitized by Google

d'Héraclite, histoire de rire. Les inconvénients sont grands d'être juge et partie, surtout dans les vaniteuses questions d'art. Nos trois déesses elles-mêmes auraient infailliblement, sans le secours de Pâris qui n'était qu'un berger, croqué la pomme de discorde.

ARISTOTE. — Il ne s'agit pas de discuter une question posée par l'administration alexandrine des beaux-arts ; il s'agit de faire profiter le corps artiste d'une récompense offerte par le souverain.

TOUS. — A moi ! à moi ! à moi !

FRACASOPOULOS, *premier critique*. — Égoïstes et vaniteux ! ne vous vantez plus de représenter la caste progressiste de la Grèce, je veux dire de la France. Oubliez-vous déjà que vous réagissez contre les plus chers principes des droits à l'égalité ? Que faites-vous de l'amour ? que faites-vous de l'humanité ? Quoi ! tout pour tous, et pas de médaille par tous pour un, et qui serait portée par un pour tous ! Dans ces droits accordés était cependant la force de notre école, c'était leur garantie.

ZEUXIS. — Cette abstention est de l'amour-propre rentré.

PHIDIAS. — Cette diffusion est de la jalousie cachée.

APELLES. — Quoi qu'il en soit, messieurs, ne perdons pas l'occasion de rendre hommage à l'œuvre la plus digne en cette exposition où la France a fait preuve de plus de talent qu'on ne pense. Il en est qui préféreraient donner leur sang plutôt que la médaille, donner leur or plutôt que la couronne; ne les imitons pas, laissons couler notre sang, décernons la médaille. Revenez, messieurs, de votre orgueil et de vos mépris ; honorons l'art en général, et couronnons à genoux son front sublime.

TOUS. — A moi ! à moi ! à moi !

ARISTOTE, *dans le tumulte*. — Cela est honteux pour la Grèce, je veux dire pour la France. C'est une insulte aux légistes, aux jurys et à l'État, qui ne seront pas dupes de cette comédie. L'exposition universelle se prépare : si le ministre supprimait les encouragements, vous ne l'auriez pas volé. Vous venez de flétrir la Renommée.

SALVATOR ROSA. — Le procès-verbal ! le procès-verbal !

FRACASOPOULOS, *premier critique*, *rédigeant*. — Attendu l'inconséquence et la jalousie qui entrent dans le cœur des artistes, la médaille d'honneur du Salon de 1866 n'aura pas été donnée sans doute parce que chacun aura cru la mériter. Qu'est-ce qui empêchait les peintres de s'entendre pour offrir la couronne de l'année à un sculpteur ? N'y a-t-il pas parmi vous un homme qui mérite d'être roi de votre république pendant trois cent soixante-cinq jours? Car c'est surtout dans la

Digitized by Google

république des arts qu'il y a des rois. Si l'art n'avait pas ses rois et ses princes, il n'y aurait pas d'art. Vous ne seriez plus ni grands peintres ni grands sculpteurs : tous des barbouilleurs et des maçons.

DIOGÈNE, *se frottant les mains.* — J'y trouverai mon homme. Mais que diront les journaux du Portique?

PLATON. — Que dira le tonneau de Diogène?

M. LOUIS MÉNARD. — Que dira Zeus?

M. INGRES. — L'Académie va se réjouir; peut-être est-il encore des beaux jours pour l'Institut?

ARCHIMÈDE. — Donnez-moi une médaille, et je soulèverai le monde.

APELLES. — Au nom des dieux, rallions-nous pour le salut de l'art grec !

ZIEM.

Digitized by Google

LE MONDE ET LE THÉATRE

Mon ami Olibrius XIV m'est arrivé au temps des cerises pour revoir Paris après une absence de dix ans. C'est un philosophe qui dit que la rue est l'école des mœurs.

Il voulait revoir tout Paris en trois soirs, comme les dieux d'Homère enjambent le monde en trois pas. De la Nouvelle-Athènes, qu'on appelle la Chaussée-d'Antin, il voulait aller à la Petite-Pologne, qu'on finit de démolir, à la Petite-Provence, à la Petite-Villette, au grand faubourg, qui est toujours le faubourg Saint-Antoine, et, oubliant le noble faubourg, qui est encore le faubourg Saint-Germain, passer du Capitole à la Roche Tarpéienne, quitte à partir pour la place Maubert, et à n'arriver qu'au Quartier Latin, de la même façon que Pradier, cherchant Sapho comme Praxitèle cherchait Vénus, partait le matin pour Athènes et arrivait le soir à la place Bréda.

La Chaumière n'est plus, et la Closerie est née ; le père Bullier a remplacé le père Lahire. Le gandin a chassé le bousingot ; le Quartier Latin met sur son chapeau : faubourg Saint-Germain. Le Prado a perdu son nom; Pilodo est établi à son compte derrière le Château-d'Eau, dans un Wauxhall d'où l'on descend de la Courtille, à moins qu'on n'y remonte.

Closerie est un nom qui fait sourire en ce pays Latin, en ce pays de Sorbonne, de Collége de France, de collége de Cythère et de démagogie des vingt ans gaulois. Mais on ne dit guère *Closerie*, on dit *Bullier*. Ainsi l'on ne dit pas *Jardin Mabille*, on dit *Mabille*. On ne dit pas non plus *Salle des Panoramas*, on dit *Markowski*. Il est bien des petits danseurs littéraires qui disent : « Allons chez *Villemessant*, » au lieu de dire : « Allons au *Figaro*. » La Closerie-des-Lilas, je veux dire Bullier, est une closerie d'un bien beau passé : on y a quasiment étouffé Béranger sous des roses et des lilas; Béranger qui s'y promenait au bras de Mme Louise Colet. Olibrius me demande si M. Sainte-Beuve est ce soir chez le père Bullier, comme il eût pu être chez la mère Saguet. Hélas ! Saguet a été le dernier cabaret : j'ai bien peur que Bullier ne soit le dernier bal.

Le jour que Béranger mourut, que de choses moururent en France ! La France

Digitized by Google

est un soldat, disait Chateaubriand à Béranger. La France est une chanson, répondait Béranger à Chateaubriand.

La dernière chanson du Quartier Latin, dis-je à Olibrius, a été chantée par Pomponnette, qui l'appelait sa Marseillaise. Mais où trouver Pomponnette depuis trois ans ? Peut-être est-elle morte comme Pavillon ? Elle n'est plus à la Closerie-des-Lilas, elle n'est pas au Jardin Mabille, elle n'est pas au Jardin des Fleurs. Où est Pomponnette ?

Nous étions arrivés devant le Caboulot Vert, un lieu célèbre du boulevard Montmartre. Je poussai Olibrius, qui tomba sur une pauvre porteuse de guitare, qui donna un coup de sa guitare à Olibrius, qui se rejeta sur moi. Pomponnette s'était mise à chanter pour se faire reconnaître ; c'était elle, c'était sa chanson, le Drapeau du Quartier Latin. Pendant que je faisais asseoir Olibrius dans le Caboulot Vert, Mlle Pomponnette me regarda fixement, regarda curieusement Olibrius, regarda fièrement tout le monde, et la voilà disant sa Marseillaise, comme une Théroigne de Méricourt dont le Rouget de Lisle a quitté le Quartier-Latin.

Ce beau pays de la grisette,
Ce n'est pas qu'il soit au cercueil;
Mais il s'en va le vieil orgueil
Que Rodolphe avait pour Musette!
Mimi Pinson est en satin,
Mogador fait la femme honnête...
Il est resté chez Pomponnette
Le drapeau du Quartier Latin.

— Songez, dis-je tout bas à Olibrius, que si Mogador est devenue comtesse de C***! Pomponnette a été comtesse D***.

Pomponnette-Théroigne avait repris :

Pompon n'est pas qu'une bacchante,
Au fond du verre elle a son cœur :
Il ne faut pas qu'il soit moqueur,
L'heureux garçon qui la fréquente!
Hugo lui plaît mieux qu'Arétin;
L'amitié pend à sa sonnette...
Et c'est l'honneur de Pomponnette,
Le drapeau du Quartier Latin!

Alors une chose horrible se présenta ; Pomponnette suspendit sa guitare à son bras, et vint tendre son porte-monnaie sous le nez d'Olibrius. Pomponnette mendiante ! Mais Pomponnette avait l'air de me répondre à travers le nez d'Olibrius : Mieux vaut mendiante que courtisane ! — La comtesse Clémentine de D*** avait repris son blason pendant un instant.

J'entraînai Olibrius du côté du Luxembourg. Le Luxembourg est un jardin qui fait beaucoup parler de lui ; les étudiants, qui coupent volontiers la queue de leur chien, n'ont pas voulu voir couper la queue de leur pépinière. M. Pelle-

Digitized by Google

tan a parlé pour eux à la Chambre. M. Lefebvre-Duruflé a pris la parole au Sénat. On s'est disputé jusque dans les journaux, dont la mission quotidienne est de chercher plaies et bosses, de sauter les fossés et de sauver les pépinières. La question de la pépinière est suspendue encore...

— *Pendent interrupta*, interrompit Olibrius, qui sait le latin en homme qui possède un nom en *us*.

On n'entendait, dans ce jardin du Luxembourg, où les oiseaux chantent toujours, mais où les grisettes, ces jolis oiseaux d'autrefois, ne viennent plus chanter par bandes et par nichées, on n'entendait plus que les mots de *pépinière*, de *caboulot* et de *beuglant*. La pépinière, vous la connaissez, pour peu que vous soyez sénateur au Luxembourg, ou bien vous l'avez connue, pour peu que vous ayez été étudiant au Quartier Latin. Mais connaissez-vous le *Caboulot* et le *Beuglant*, ces deux choses aussi barbares et aussi triviales que leur nom ?

Le *caboulot* et le *beuglant*, en ce quartier-là, se tiennent la main, comme deux créations jumelles. Le *beuglant* est le nom d'argot du café-concert; le *Caboulot*, c'est le nom d'argot du petit café. Les mêmes hommes et les mêmes femmes du caboulot se retrouvent au beuglant; les mêmes femmes et les mêmes hommes du beuglant se retrouvent au caboulot. Des caboulots de la rue Racine, de la rue Voltaire, de la rue Monsieur-le-Prince, de la rue Dauphine, sortent les mêmes troupes joyeuses pour monter au beuglant de la rue Madame, ou pour descendre au beuglant de la rue Contrescarpe.

Olibrius m'écoutait avidement.

— Les cafés-concerts, dis-je à Olibrius, ont été des théâtres pour quelques artistes aujourd'hui célèbres.

Mme Cabel a commencé à chanter dans un café des Champs-Élysées.

Mme Marie Saxe en a fait autant dans je ne sais quel autre café.

Mlle Rachel a bien commencé (Melpomène me pardonne !) à déclamer la tragédie au petit théâtre de la rue de La Tour d'Auvergne. Mlle Agar (me pardonne l'Odéon!) a débuté tout comme Mlle Rachel.

Darcier, qui est chanteur et compositeur, a obtenu ses premiers succès dans une guinguette plus ou moins lyrique de la rue Martel. Renard, qui était hier premier ténor à l'Académie impériale de musique, chante aujourd'hui la *Juive* au café de l'Eldorado, à côté ou plutôt autour de Mlle Suzanne Lagier.

Thérésa et la Patti ont été les deux reines des deux derniers hivers. Et voyez : Thérésa ne s'altère pas, même par ces grandes chaleurs; quand part la Patti, elle chante encore. L'été ne lui fait rien; elle est de force à mettre la canicule en tyrolienne.

Alcazar d'été, Alcazar d'hiver, Paris est un éternel alcazar, délices de toutes les royautés et de toutes les popularités vivantes, délices des rois maures, s'il y avait encore des rois maures et des Abencerrages. Victor Hugo a dit que Paris était un nombril; c'est plutôt une tête. C'est la tête du monde. C'est le jour et la nuit. C'est le dieu du jour, parce qu'Apollon y chante partout, du beuglant

Digitized by Google

du Quartier Latin au beuglant des Champs-Élysées. C'est le dieu de la nuit, parce que Paris est encore Paris la nuit, hormis à la halle. Le boulevard a remplacé la halle. La halle est maintenant fermée après minuit.

Les Innocents ne sont plus ni une halle ni un charnier; c'est un square.

Bordier et Baratte, ces Vachette de la Halle, sont clos de minuit au point de jour. Lord Seymour ne se reconnaitrait plus chez Bordier, même en compagnie de Roger de Beauvoir; Brummell n'oserait pas mettre le pied chez Baratte, même en compagnie de Barbey d'Aurevilly. Gérard de Nerval chercherait en vain le *Veau-qui-tette* et la *Vieille-Place-aux-Veaux;* Privat d'Anglemont, en vain l'allée de Paul Niquet; Pierre Dupont, en vain la marmite de Guédras.

Nous ne saurions davantage rester à la halle, dis-je à Olibrius, si ce n'est pour y admirer l'édifice en fer et en fonte de M. Victor Baltard. Que M. Baltard ne peut-il nous rendre pour ce soir la marmite perpétuelle de Guédras, ce prodigieux Guédras qui s'était laissé surnommer l'Alexandre Dumas de la soupe aux choux!

Il y a comme cela des renommées à Paris, qu'on ne trouve pas à Londres, cependant cette grande ville si excentrique! Montrez-moi seulement un Mangin à Londres! il y perdrait ses crayons! Une Thérésa! elle y perdrait ses chansons! Un Guédras! il y perdrait sa soupe aux choux! Une Pomponette, elle y perdrait sa *marseillaise*!

Olibrius me dit :

— Le Paris de Louis XIV a craqué dans son corset de pierre, comme la vigne de Pierre Dupont craque dans son corset vert: mais que sont devenus ces anciens boulevards extérieurs du grand règne, du règne de Le Nôtre et de Mansard?

— Napoléon III a poussé Paris jusqu'aux fortifications, répondis-je à messer Olibrius, et les boulevards extérieurs du XVIIe siècle sont maintenant des avenues internes. Le désert a été changé en cité. Il le fallait bien : le Paris de 1866 a un million d'habitants de plus que le Paris de 1666. Un million, c'est un chiffre! Quand nous serons à trois, à trois millions de Parisiens, peut-être ne ferons-nous pas une croix et ne nous arrêterons pas encore. Le chemin de fer de ceinture de Lutèce sera comme la ceinture de Lucine. Lutèce et Lucine sont toujours grosses : qu'importe, si leurs enfants sont bien baptisés?

Où pouvais-je encore promener maître Olibrius? Après l'Attila, holà : après le Jardin-des-Fleurs, le Pré-aux-Clercs. Après l'Agésilas, hélas: après le Jardin Mabille, l'Élysée-Montmartre. De ces Champs-Élysées à cet Élysée, il n'y a cependant pas même la différence d'Olivier Métra.

— Vous voyez bien ce musicien d'Hoffmann, dis-je à Olibrius: c'est l'ancien Hoffmann du Jardin Mabille et du Jardin-des-Fleurs, descendu de son empyrée dans un élysée de banlieue. Il a débuté aux Folies-Montmartre, comme Frédérick Lemaître aux Folies-Dramatiques. Il y a dans Olivier Métra de l'Hoffmann, vous dis-je, du Frédérick, de l'Offenbach et du Weber. J'en demande pardon à Offenbach.

Digitized by Google

Entendez cette musique : *Autour du monde* : elle serait en train de faire le tour du monde si Métra s'appelait seulement Weber. Métra a fait l'invitation à la musique comme d'autres ont fait l'invitation à la valse et l'invitation à l'amour.

Et Dourlans, changé en *Jardin Wagram ?*

Au bal Dourlans, point de paniers à salade qui attendent leurs maîtresses à la porte, mais des saladiers de vin sucré pour les femmes de chambre qui ont mis la robe, le mantelet, le chapeau et les faux cheveux de leurs maîtresses. Ces demoiselles prendraient volontiers les amants de madame. Après avoir porté le tantôt la queue de la marquise, elles feraient volontiers *la queue* à la marquise et à la cousine de la marquise. De ce jardin de Dourlans elles font leur salon ; elles jouent la comédie de la grande dame, avec tout le costume de l'emploi, toute la prétention de l'ambitieuse. Dorine voudrait une aventure comme en a Célimène, et Marton cherche à se faire appeler Sylvia sous les bosquets empalefrenés. A minuit, quand finit le menuet, elle défend au bon danseur Lindor de la suivre. Plus tard, si elle n'épouse pas trop Lindor, Margot se fera peut-être épouser par Mondor, à moins que Margot ne reste que Marco.

— Tout cela est fort joli, me dit Olibrius, mais où sont les Aspasie et les Phryné ? Il y a dix ans, mon ami Albéric Second, un philosophe qui vit par curiosité, me prit le bras et me conduisit au Bois pour voir la comédie parisienne — en plein vent. — A peine au spectacle, je n'eus que le temps de me jeter dans une contre-allée. Une amazone lancée comme une flèche avait failli m'écraser, et, si vite qu'elle eût passé, j'eus encore le loisir de reconnaître une des plus ravissantes blondes, une des écuyères les plus hardies qui soient à Paris et ailleurs, Je dirais même l'écuyère la plus hardie et la blonde la plus ravissante qui soit, si je n'eusse aperçu une autre amazone également blonde, également jolie, Mme de Michaélis.

Et, successivement, je vis passer l'escadron volant des beautés parisiennes ; Mme de P***, dont le teint brillant luttait d'éclat avec le soleil.— Premier grand prix de peinture. — Mme de Beauvoir. En Pologne, où l'on féminise les noms des dames, on l'appellerait *Mme de Bellevue*. — Deuxième grand prix de peinture. — Lady Laure Jackson, dont les épaules étaient habillées comme tout le monde. — Troisième grand prix de peinture. — Mme Blanche Colbert qui est belle depuis quinze ans. — Mme Duverger qui est belle depuis vingt ans, — une deuxième édition de ce phénomène connu dans l'histoire sous le nom de Ninon de Lenclos. — MMmes Anna Deslions, Adèle Courtois, Léonie Pédozzi, Julia Barucci, Juliette Beau, Céleste Beauregard, Victorine de Courtais, Marie Derville, — l'élite de ces dames, — en un mot.

— Ah ! mon cher Olibrius, combien d'étoiles nouvelles depuis cette génération !

— Ce n'était pas tout, reprit mon ami ; ce jour-là au Bois les théâtres avaient envoyé des députations nombreuses. Le drame coudoyait la comédie ; le chant se croisait avec la danse. Elles y étaient toutes,— toutes celles que vous admirez, le soir, à grand renfort de lorgnettes, quand le lustre est en feu et quand la

Digitized by Google

rampe flamboie. Mme Lauters et Mme Marie Cabel se faisaient, en passant, un petit salut amical. — Mlle Dameron faisait arrêter sa voiture et montait dans le coupé de Mlle Riquier. — Mlle Rosati et Mme Ferráris se souriaient; — deux rivales cependant! — En revanche Mlle Judith ne souriait pas à Mlle Augustine Brohan. — Mme Doche souriait à sa sœur Mlle Plunkett. — Mme Arnould-Plessy se souriait à elle-même. — Mlle Marie Garcia conseillait à Mme de Tourbey de jouer les grandes coquettes.

— Autre temps, autres femmes: aujourd'hui elles se nomment... mais suivez-moi.

Et j'entraînai Olibrius XIV à la sixième chambre du grand-hôtel — je me trompe — du Palais de Justice.

Olibrius se récria :

— Mon cher, où me conduisez-vous? Je ne veux pas voir Paris à la cour d'assises.

— Rassurez-vous. La sixième chambre est un salon; on n'y voit que des gens comme il faut; beaucoup de journalistes ont passé par là; les avocats y sont fort spirituels. Vous aurez peut-être la chance d'y entendre Lachaud, l'avocat par excellence, qui ne connaît pas de mauvaises causes. On m'a promis aussi toutes les fougues de Gambetta, dont l'éloquence est très-barbue.

J'avais à peine dit ces mots que nous étions entrés; — non pas sans beaucoup de peine, car la sixième chambre est publique, mais on n'y peut jamais entrer.

Le spectacle était fort coquet et fort imprévu, car c'était à l'heure ou trente-et-une demoiselles pimpantes et jalouses déposaient à tour de rôle, — car c'était comme à la comédie, — sur les vertus de quelques douairières du vice qui avaient été leur trait d'union dans quelques affaires — diurnes et nocturnes.

Ces demoiselles, qui forment l'élite de l'escadron volant de la gaieté parisienne, venaient débiter leur petit compliment avec une placidité adorable. Il semblait en vérité qu'elles fussent à une représentation extraordinaire.

— Votre profession, demandait le président à une des blondes héroïnes, Mlle Élisa Callaud.

— Artiste dramatique.

— A une autre?

— Artiste dramatique.

— A une troisième?

— Artiste dramatique.

— A toutes?

— Artiste dramatique.

Où commence, où finit le théâtre pour les femmes? Pour Mlle Brohan, il commence dans la comédie de Molière. Pour Mlle *** il finit dans la figuration des *Bouffes-Parisiens* — à moins qu'il ne finisse à Mabille ou sur le bord du lac. Le théâtre est partout à Paris, pour les femmes qui veulent se mettre en scène.

L'une de ces demoiselles, cependant, répondit : — Femme entretenue, — de la même voix qu'elle eût dit : — couturière ou marchande de modes. —

Digitized by Google

— A la bonne heure, dit un avocat dans la coulisse, celle-là dit la vérité.

Eh bien ! les autres n'avaient-elles pas raison de ne pas faire parade d'une orgueilleuse effronterie ?

Pareillement quelques-unes n'ont pas livré leur vrai nom, semblables en cela à ces femmes du monde qui vont au bal de l'Opéra sous la protection d'un loup.

Que si vous voulez, à la façon de La Bruyère, étudier les mœurs du siècle sur le langage du temps, écoutez parler ces dames.

Mlle Marigny, 20 ans.

D. Votre état? — R. Femme entretenue.

Le témoin répond avec franchise que la femme Strausach lui a fourni une toilette somptueuse et l'a menée en voiture chez un monsieur.

La prévenue. — C'est par hasard que je me suis trouvée là avec ma voiture.

Me Lachaud. — Le témoin a acheté partout de riches toilettes, des bijoux, et c'est le monsieur majeur, trop majeur, qui paye. Il faut donc alors poursuivre tous les marchands qui lui ont vendu.

M. le substitut. — Il a été question d'une robe de 1,500 francs.

Mlle Caroline Lemoine a logé chez Mme Strausach, qui s'est vantée d'avoir tiré de la misère Mlle Marigny en lui faisant connaître un vieillard, et qui a montré à Mlle Caroline la fameuse robe de 1,500 fr. Le témoin ajoute : Elle a du reste été très-grossière avec moi, elle allait chez la personne que je connaissais et lui disait : Si vous ne payez pas pour cette jeune fille, vous êtes un voleur, un filou, et je vous ferai mettre à Clichy. Elle me disait toujours : Il faut faire de l'argent et jeter les amants de cœur par la fenêtre. Elle m'engageait à aller à Bruxelles chez une dame Cécile, qui me ferait faire beaucoup d'affaires.

Femme Strausach. — Je ne connais pas cette femme Cécile, j'ai à Bruxelles mon avocat qui fait mes affaires ; il y a là beaucoup de femmes qui sont là et qui me doivent de l'argent.

D. L'instruction vous représentait comme faisant de l'*exportation*. — R. Jamais!

D. (Au témoin.) Ne vous a-t-elle pas présentée à la femme Valentin? — R. Oui, et celle-ci m'a dit qu'elle me ferait connaître Mme Balabaud, qui me serait très-utile, mais elle s'est servie d'expressions tellement grossières que je n'ai pas voulu *faire d'affaires* avec elle.

Mlle Marie-Sophie Lowendal, artiste dramatique, est absente. Il résulte de sa déposition lue par M. le substitut, que la femme Strausach l'engageait à plus de luxe, et lui a loué un appartement au prix de 16,000 fr. par an; elle lui a aussi vendu des toilettes pour 7,000 fr. Mlle Lowendal s'étant trouvée en retard de deux mois, la prévenue l'a mise à la porte.

Mlle Élisa Callaud, vingt ans, artiste dramatique. — Je connais Mme Stramesi; elle avait une table d'hôte, et j'y suis allée.

D. Elle vous a mis en rapport avec des hommes? — R. Avec un seul.

D. Gardait-elle une partie de l'argent? — R. Je n'en sais rien.

D. Vous avez dit qu'elle avait dû recevoir 25 louis, et qu'elle vous en a donné 10? — R. Je le suppose.

Mlle Marie Arnaud a vu la prévenue Stramesi qu'elle connaissait sous le nom de femme Monpou, mais c'est une amie logeant chez la prévenue qui l'a mise en rapport avec un homme.

Et toutes ainsi, Mlles Athalie Manvoy, — Léontine Massin, — Constance Viollat, — Mathilde Henz, — Morosini, — Courtois, — Victorine Lemoine, — Cécile Robbin, — Delphine de Lizzy, — Valentine Eybard, — Laurence de Cerney, — Marie Yves, — Anne de Hautchamp, — Lowendal, — j'en passe — et des meilleures — car, quelques-unes ont eu l'art d'être à Bade, à Spa ou ailleurs. — Je serai aussi discret qu'elles.

Digitized by Google

Un homme d'esprit disait autrefois chez le docteur Véron : « Les affaires, c'est l'argent des autres. » Dans toute cette longue scène de mœurs présidée avec un grand tact par M. Cassemiche, ces demoiselles ont beaucoup prononcé le mot : *Affaire*. C'est surtout dans ces affaires-là qu'on peut dire : « les affaires, c'est l'argent des autres. »

— Eh bien! me dit Olibrius, tout ce vice, caquetant, paré, capitonné, poudré, fardé, hauts talons, frisures sur les yeux, me donne un vif désir: c'est de passer outre et d'aller sous une mansarde admirer quelque jeune fille vêtue pour l'amour de Dieu et travaillant douze heures par jour.

— Ah ! mon ami Olibrius, lui dis-je, si vous trouvez cette jeune fille, Méphistofélès sera du voyage. Vous cueillerez la Marguerite, et celle qui était vêtue pour l'amour de Dieu s'habillera pour l'amour du Diable.

— C'est égal, me dit Olibrius, montrez-moi autre chose.

J'aime les contrastes. Je conduisis mon ami à la séance de la Société d'encouragement.

— Vous verrez, lui dis-je, que toutes les Parisiennes ne sont pas à la sixième chambre, même quand elles se disent *artistes dramatiques*.

Le président parlait ainsi :

« Messieurs, nous allons tous saluer la vertu.

» Aujourd'hui, la vertu s'appelle Mlle Rozé.

» Mlle Rozé est artiste du théâtre de la Porte-Saint-Martin, demeurant à Belleville.

» Cette jeune fille est, si j'ose m'exprimer ainsi, le lys au milieu de l'avoine folle : humble enfant du peuple, vivant au milieu des séductions et supportant la peine sans envier, sans maudire.

» Artiste gracieuse d'un de nos théâtres, chaste fille à l'héroïque et saint courage, portant bravement le fardeau douloureux de la vie, sans plier, sans pâlir, elle sait commander à tous ceux qui l'approchent, même aux plus joyeuses de ses compagnes, l'admiration, le respect, l'affection vraie.

» Depuis six ans, elle fait à pied, par les temps les plus affreux, le chemin de Belleville à la Porte-Saint-Martin, quatre fois par jour, rentrant le soir, après minuit, exténuée, mourante. Mais sa mère est infirme, un jeune frère réclame ses soins, le repos n'existe pas pour son âme vigilante. Levée avant l'aube, le ménage sera fait, la malade soignée, le frère approprié et conduit à l'école. Dieu fait l'arbre de fer quand l'écorce est trop faible. La jeune fille résiste à toutes ses fatigues, à toutes ses souffrances ; fière jusqu'au sublime, elle refuse les offres généreuses de son directeur : elle veut être seule à rendre les derniers devoirs à sa mère, si choyée, et maintenant sincèrement pleurée!

» Outre sa mère et son frère, Mlle Rozé soutenait de ses deniers et soutient encore son oncle, âgé de soixante-cinq ans.

Digitized by Google

» Ah ! que cette enfant qui, avec de faibles appointements, trouve moyen de suffire à toutes ces charges, soit un exemple d'économie, d'ordre et de loyauté ! Il n'est rien d'impossible à l'âme brave qui passe au milieu des épines de la vie, suit toujours le droit chemin, et ne s'amuse pas aux roses qui pourraient l'en détourner !

» Des sujets pareils nous rendent chère notre tâche, et la larme d'attendrissement qu'ils font monter de notre cœur à nos yeux, nous paye largement de nos peines et de nos efforts. — Piété filiale, amour fraternel, amour de la vertu, voilà ce que la Société d'encouragement au bien récompense en Mlle Rozé par le don d'une *Médaille d'honneur.* »

Olibrius, ému jusqu'aux larmes, voulut voir Mlle Rozé ; il lui parla le chapeau à la main et lui demanda la permission de lui offrir une autre médaille. Mais elle refusa en lui disant qu'elle n'avait pas besoin d'encouragement.

Il lui offrit sa main ; elle refusa en disant qu'elle ne voulait pas épouser un homme riche.

Autre théâtre. Mon ami me demanda où était le vrai théâtre français, je le conduisis à la deux cent deuxième représentation de *Bu qui s'avance*, aux Folies-Marigny. Mais je rencontrai sur le chemin M. Jules Prevel, un historiographe railleur des théâtres qui nous conta ceci :

On ne joue plus ce chef-d'œuvre qui a fait oublier le *Misanthrope*. Le directeur voulait même s'arrêter à la deux centième représentation, pour produire un jour plutôt un nouveau chef-d'œuvre. Mais il a eu la main forcée.

Deux jeunes gens bien connus dans le monde des viveurs, deux garçons d'esprit qui jettent l'argent par les fenêtres, MM. ***, ont loué toute la salle des Folies-Marigny, moyennant un billet de mille francs, pour que *Bu qui s'avance* eût une deux cent unième représentation.

M. Montrouge n'a pas cru devoir refuser cette dernière recette, et la deux cent unième a eu lieu jeudi, sans que les bureaux aient été ouverts au public.

Seulement, MM. *** avaient invité leurs amis et... leurs amies à venir assister à cette soirée.

La salle des Folies-Marigny s'est donc trouvée pleine de gens qui, tous, se connaissaient et parlaient entre eux, pendant que les artistes jouaient *Bu qui s'avance.*

La conversation, dans la salle, devint même si bruyante, que les acteurs n'entendaient plus les répliques.

M. Montrouge, alors, s'adressa à ses deux locataires et réclama un peu de silence.

— Non, non, répondirent-ils, nous savons la pièce par cœur, nous voulons causer entre acteurs et spectateurs.

La représentation fut interrompue, et la conversation s'engagea entre les artistes sur la scène et les rieurs dans la salle.

On eut beaucoup trop d'esprit.

Digitized by Google

Olibrius regretta de n'avoir pu être de ce spectacle unique dans les fastes de la littérature. Je lui parlai de la danse de caractère du Jardin Mabille.

— J'ai assez des hommes — je veux dire des femmes, — s'écria-t-il. Reposons nos yeux sur d'autres tableaux.

Je conduisis Olibrius voir les lions du Cirque; le dompteur Lucas remplaçait le dompteur Batty. — Pourquoi changer l'acteur si l'on ne change les comparses? Ces pauvres rois découronnés qui reçoivent jusqu'au coup de pied du dompteur. C'était toujours la même chose : même musique triomphante; mêmes exercices; mêmes simagrées classiques; mêmes rugissements de commande; mêmes sifflements de cravache; mêmes détonations d'armes à feu. Seul, le costume était autre. Batty portait un travestissement de hussard de la mort de fantaisie. Lucas a décroché à la devanture d'un Babin de la rue une longue tunique argentée et scintillante qui a dû servir successivement à Godefroid de Bouillon dans les *Croisés* et à l'enchanteur Merlin dans *Méluzine*. — A la vérité, Godefroid de Bouillon garde la cravache cerclée d'argent du hongrois archi-médaillé; l'enchanteur Merlin se sert imperturbablement du revolver du hussard.

Mais rendons à Batty ce qui est à Batty; à Lucas ce qui est à Lucas. Batty était très-petit; Lucas est grand : celui-ci faisait mille gestes pour emplir sa cage,— où il était perdu comme un chat noir dans la nef d'une cathédrale; celui ci n'ose pas y remuer, craignant de se cogner la tête et les bras; — tambour-major dans une salle de police cellulaire. Ils ont d'ailleurs tous deux pris le rôle de leur costume; épileptique et furieux, le hussard semblait se battre contre des lions automatiques; paterne et souriant, le magicien paraît dompter des lions nés en cage depuis dix générations.

Grande infériorité de Lucas sur Batty, il n'a pas encore, comme l'homme noir, eu la chance d'être entamé par ses bêtes. — Que voulez-vous? tous les chiens ne lèchent pas la main qui les frappe.

— A la bonne heure, dit Olibrius, ces lions me rapprochent de la nature.

— La nature, s'écria son voisin, elle n'existe plus, du moins Paris l'a mise à la porte. Je viens tout exprès des montagnes et des vallées de la Franche-Comté avec un coquelicot à ma boutonnière, et des strophes sans rimes à la main. On m'a dit que j'étais fou : qu'il fallait à la boutonnière un nœud de ruban de la grande chancellerie et qu'on n'écrivait plus des strophes que sur Mlle Thérésa ou Mlle Trente-six-Vertus, une des Laïs du jour.

Olibrius, qui est très-curieux, demanda à lire les strophes toutes fraiches du voisin, qui les lui donna avec une bonne grâce de vrai poëte : Les voici :

Jeanne, vois le beau soleil! appuie ta main sur mon bras, — nous irons ensemble courir dans les luzernes où la caille mêle son chant saccadé à nos doux entretiens, et je te montrerai l'Été,

Le brûlant et doux Été, avec sa ceinture de bluets et sa couronne d'épis mûrs.

Respire les senteurs du trèfle fauché, écoute les stridulements de l'insecte dans l'herbe, et regarde au loin comme la brise, en passant, moire de lumière et d'ombre les feuillages verts et les seigles jaunes. — Nature splendide, parfums suaves et notes infinies :

Digitized by Google

Nous voici près de la cascade. — En bas, un large bassin encadré de sable, de mousse, — et, dans l'écume argentée, de brillants arcs-en-ciel entrelaçant leurs courbes joyeuses.—C'est l'Été qui, en passant au-dessus du flot clair, y trempe ses pieds bigarrés,

L'Été, avec sa ceinture de bluets et sa couronne d'épis mûrs.

Le soleil brûle. Cherchons dans la pelouse incessamment tondue par les vaches aux yeux étonnés, l'abri des noyers toujours frais. — Pas un bruit! — De temps à autre seulement la note calme d'une sonnette de bélier ou le refrain plaintif d'une chanson de berger.

Mais détournons-nous du sentier pour laisser passer le lourd chariot. Comme les moissons entassées montent au-dessus des échelles! — et le beau paysage que ce chemin creux, avec cette voiture de gerbes et son escorte de bouviers et de moissonneurs!

C'est l'Été, avec sa ceinture de bluets et sa couronne d'épis mûrs!

Le soir est venu, — voilà le soleil qui s'éteint derrière la montagne, embrasant la moitié du ciel sous ses derniers rayons. — Roi du ciel, il laisse tomber derrière lui son long manteau royal, dont les plis de pourpre et les franges d'or remplissent tout l'horizon.

C'est maintenant sur le sable tiède du bassin que se pressent bien des pieds nus, et dans l'eau frissonnante et claire que se baignent bien des corps charmants. — Il faut les voir, ces moissonneuses du matin, hasarder dans l'eau leur orteil craintif; il faut les entendre avec leur babil musical, leurs petits cris de frayeur et leurs éclats de rire sonores!

Et la nuit! — Viens plus près de moi, Jeanne, appuie-toi plus fort sur mon bras, comme cela, ta main dans la mienne. — Blondes étoiles, qui brillez juste assez pour faire étinceler la rosée sous les pieds de Jeanne, — silence de la nature, qui me permets d'entendre le cœur de Jeanne battre auprès du mien, — je vous remercie, vous et l'Été qui vous ramène,

L'Été, brillant Été, avec sa ceinture de bluets et sa couronne d'épis mûrs.

Été, saison d'amour! Les oiseaux se poursuivent dans l'air avec des chansons vives et des caresses sans fin; — les fleurs s'entr'ouvrent tout heureuses au souffle du vent qui les féconde. — Jeanne, aimons-nous et remercions Dieu! Dieu, qui nous a fait une âme pour le connaître et un cœur pour nous aimer. — Été, saison d'amour!

Été, brûlant et doux, avec ta ceinture de bluets et ta couronne d'épis mûrs!

Comme c'était un soir d'orage et que ce jour-là l'été semblait trop brûlant et trop doux, Olibrius s'écria :

— A la bonne heure, voilà comment j'aime les saisons : sans les poëtes.

Il voulut savoir le nom de l'auteur.

— Je ne sais plus mon nom, dit le poëte. Je crois bien me souvenir qu'il y a vingt ans on m'appelait Armand Barthet : demandez au moineau de Lesbie, — s'il chante encore.

Mais qui chante encore ?

Le grand Lamartine fait des additions et des multiplications.

Un autre jour, je continuerai avec mon ami Olibrius XIV, ce voyage à travers les hommes et les choses. Dès à présent, j'inscris cette moralité : En voyant s'épanouir dans la ville la plus spirituelle de la terre la démence et la bêtise bien au-dessus de la vertu et de la poésie, je pense que tout cela n'est peut-être qu'un jeu et qu'il y a quelque dessous de cartes dans l'univers.

RENÉ DE LA FERTÉ.

LE DIRECTEUR : S. DE ROUVILLE.

DE L'IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RACHEL

SONNET

Un soir que Mars jouait Mérope souveraine,
Et que Dorval tordait son drame échevelé,
Une enfant s'essayait sous le ciel étoilé :
Salut, Rachel, tu seras reine!

Du grand art qui s'en va conduis l'arche sereine :
Le tragique génie en toi s'est révélé,
Et comme Lecouvreur et comme Champmeslé,
O jeune muse, un dieu t'entraîne.

Le bandeau sur ton front par Sophocle est roulé,
Racine est tout ému, Corneille est tout troublé,
Rouget de l'Isle est dans l'arène.

O douleur! par la mort ton corps est immolé!
Mais ton grand souvenir ne s'est pas envolé :
Salut, Rachel, tu restes reine!

Digitized by Google

Digitized by Google

LA CRÉATION DU MONDE

I

La lumière est la révélatrice de la nature. Elle n'éclaire pas seulement, elle colore, et, en raison de son intensité, distribue. Ainsi pendant le jour, tout nous apparait distinct, caractérisé par la forme, tranché et nuancé par la couleur, progressivement diminué et confondu par la distance, à la base du dôme lumineusement azuré, l'horizon, où à chaque pas la portée de notre rayon visuel limite notre observation également de toutes parts. Le soir, le cercle de l'horizon s'élargit et sa voûte s'arrondit à une distance indéterminée, les couleurs se sont éteintes, et les corps n'apparaissent plus qu'à l'état de formes vagues au sein de l'ombre encore transparente. Le regard ne s'attache plus à la terre. La retraite de l'éclat solaire lui a dévoilé le firmament. Fait pour la lumière, il va à la lumière; il la voit parsemant de particules scintillantes toute l'étendue qu'il peut parcourir, toute la profondeur où il peut pénétrer. L'espace ne semble fait que pour la contenir. Elle le remplit et il la divise. L'espace et la lumière, voilà tout le firmament. En cette simplicité réside sa beauté. Cette simplicité a la magnificence de l'immensité, l'éclat de la lumière même, la richesse de l'innombrable, la sévère majesté de la nuit et l'apparence de l'immatérialité, car ni l'espace, ni la fulgurence ne sont de la matière.

Manifestation de la Toute-Puissance, cette simplicité est formée de tout ce qu'il y a de plus contraire, de plus contrastant, de plus fait pour se détruire: l'obscurité et la lumière, la petitesse et l'incommensurable, l'infinie division et l'unité la plus absolue, l'infini de la splen-

Digitized by Google

deur séparée par de minimes intervalles qu'elle ne parvient pas à éclairer; — plénitude partout, intervalle partout; la plénitude est lumière, et l'intervalle obscurité.

Mais allons plus loin. Ces particules sont d'apparence immatérielle, et nous savons de science certaine qu'elles sont des corps énormes, des sphères solides, plus grandes en partie que notre terre et notre soleil, éloignées les unes des autres par des distances qui échappent à la langue des nombres. Ces sphères sont suspendues, et elles le sont par la cause même qui devrait les précipiter les unes sur les autres, l'attraction. Mais elles tombent en effet, et en tombant elles roulent, et ce mouvement de rotation sur elles-mêmes produit la force centrifuge qui les relève et les retient loin de la masse qui les attire. Aussi vont-elles tantôt se rapprochant et tantôt s'éloignant de cette masse. Elles décrivent ainsi une ligne ovale dont elles ne dévient jamais, à laquelle, elles sont en réalité fixées comme par un fil. Pour concevoir la rapidité de cette chute incessante et de sa réaction, il suffit de rappeler que la terre fait sur elle-même dix mille, et autour du soleil six cent soixante mille lieues par jour. Et l'univers paraît immobile! Est-ce une illusion? Non, c'est l'effet de la distance, le témoignage de l'équilibre et de l'infini, l'expression de l'ordre éternel, immuable au sein de l'immense dispersion.

Que fait donc cette lumière qui, seule dans l'immensité nous donne l'aspect de l'innombrable? Elle éclaire ce qu'elle anime, la vie. Mais sous quelles formes? La réponse est à notre portée, sur la seule sphère éclairée que nous connaissions, la terre. Qu'y voyons-nous? Un triple état, solide, liquide, gazeux, nécessaire à cette triple condition de la vie, la structure, la circulation et la consomption; l'eau étendue en océans mobiles sur les trois quarts du globe, suspendue en vapeurs au sein de l'atmosphère, répartie en courants à la surface et à l'intérieur du sol; le sol formé tantôt par de formidables soulèvements volcaniques, tantôt par les dépôts séculairement accumulés du calcaire et des débris organiques que la mer tenait en dissolution, tantôt par le sable siliceux qu'elle tire de son sein et tantôt par les détritus pulvérulents de ce qui a vécu à sa surface; l'air expansible, respirable, enveloppant le tout, composé de deux éléments essentiels et essentiellement contraires, l'oxygène qui entretient la combustion, l'azote qui l'éteint, celui-ci pour soixante-dix-neuf parties, l'autre pour vingt-un, à sa plus grande densité près du sol, de plus en plus raréfié en s'élevant, jusqu'à ce qu'infiniment étendu, il devienne dans l'espace l'impondérable éther, sans lequel la lumière ne se transmettrait pas. N'est-ce

Digitized by Google

pas lui qui donne l'azur à l'obscurité de l'espace entre les étoiles? Et, comme un tissu invisible, n'enveloppe-t-il pas tous les mondes?

Oui, l'air est le premier souffle de Dieu. Toute la création le respire, et c'est par lui qu'elle a commencé. L'air c'est le ciel, a dit, en interrompant la lecture de ces lignes, notre grand peintre de paysages, Jules Dupré. Il est universel, identique, et ses proportions sont nécessaires : vingt-quatre parties de l'élément qui entretient la combustion, l'oxygène, soixante-dix-neuf parties de l'élément qui l'éteint, l'azote, plus quelques millièmes d'acide carbonique et d'hydrogène carboné. En effet l'univers n'est composé que d'une combustion partout à entretenir et partout à éteindre, à limiter, à régler.

L'air est aussi bien le même pour tous les êtres de l'univers que pour tous les êtres de la terre, végétal ou animal, grand ou petit, simple ou compliqué, primitif ou perfectionné, homme, mollusque, insecte, éléphant, reptile, aigle, chêne, graminée, ciron. Enfin, comme sur la terre toute l'échelle des êtres jusqu'à l'infiniment petit, dans le ciel, tous les corps qui composent l'infinie grandeur vivent par la respiration, l'alimentation et la consomption du même air. Non, l'espace n'est pas vide ; il est rempli tout entier par cet élément essentiel et primitif de la vie. La scintillation des étoiles est produite, comme l'a démontré Arago, par l'interférence de leurs rayons lumineux, qui ont traversé des couches d'air de densité différente pendant les voyages de trois, dix, cent, mille, cent mille ans, qu'ils font à travers l'espace avant de nous parvenir, à raison de soixante-dix mille lieues par seconde. Les comètes, ces riens ignés qui brûlent sans atmosphère, attestent dans l'espace les éléments alimentaires et règlementaires de leur combustion, l'oxygène et l'azote, l'air. Impondérable dans les grands intervalles qui séparent les planètes, les astres, les mondes, il est nécessaire aux communications vibratoires et ondulatoires de la lumière. Ajoutez millions sur millions, milliards sur milliards de lieues. vous pourrez concevoir une raréfaction d'air constamment progressive, et vous ne concevrez pas à cette distension un temps d'arrêt, une limite. Vous sentirez plus facilement sa participation avec l'infini, que sa solution de continuité. Mais l'attraction des grand corps célestes le condense, le replie autour d'eux, l'enchaîne à leur cours, et détermine les atmosphères appréciables, variables seulement de densité, invariables de composition.

Azote et oxygène, dénominations chimiques qui présentent à mon esprit, sous l'union de deux corps gazeux, l'union de deux puissances qui contiennent virtuellement tous les corps, tous les éléments possi-

Digitized by Google

bles. A ces deux puissances s'adjoignent bien entendu l'acide carbonique et l'hydrogène carboné qui y sont subtilement incorporés.

II

Par où commence un monde? Par un feu qui s'allume. Il lui faut l'oxygène pour l'entretenir, l'azote pour le limiter. Il suppose nécessairement la préexistence de l'air. A l'origine de la création, au sein de l'infini que rien ne divisait et de l'éternité que rien ne mesurait, au sein des ténèbres universelles, l'élément vital, électro-biologique qui ne se communiquait à rien et qu'aucun corps n'absorbait, éclatait en foudres, remplissait l'étendue de fulgurentes illuminations. Soudain de toutes parts, à l'ordre du Créateur, en vertu des lois préétablies de son omnipotence et de son amour, se produisirent de grands embrasements dans l'immensité.

L'élément qui s'embrasa ainsi s'appelle hydrogène ou air inflammable. Par la combustion, en se combinant avec l'oxygène, il se résout en eau. Chimiquement, on sait que l'eau est un composé de 8 parties d'oxygène et de 1 partie d'hydrogène. Ainsi l'eau naît du feu, de ce qui le produit et de ce qui l'entretient, phénomène où l'on peut reconnaître cette loi caractéristique de la toute-puissance que nous appelons la loi des contraires.

Cette eau se perdit d'abord dans l'espace en vapeurs très-subtiles, et puis se condensa.

A mesure que l'oxygène s'absorba dans l'hydrogène par la combinaison qui détermine la vapeur d'eau, l'azote se dégagea, s'isola, se condensa, acquit toute son intensité d'effet et parvint plus énergiquement à modérer le feu céleste. Élément doué de propriétés vitales primitives, essentielles, il subit au sein de ces masses ignées une préparation profonde, et, dans ce grand travail de combinaisons avec l'hydrogène, l'oxygène et le carbone, les modifications les plus multiples. L'azote a en lui un principe de solidification, attesté dans la nature partout où il est en présence, ainsi dans la fibrine du sang et de la chair, l'albumine du sang et des œufs, la gélatine, qui ont précisément la propriété de se coaguler au feu. On peut admettre que la matière cosmique, c'est-à-dire contenant en germe tout ce qui sera un monde, est

Digitized by Google

albumineuse. En effet, tout albumine est une combinaison de *carbone*, d'*hydrogène*, d'*azote* et d'*oxygène*, les éléments primitifs que nous venons de constater, plus quelques petites parties de *soufre* et de *phosphore*.

La vapeur d'eau, attirée par la pesanteur des grands corps ignés en travail de solidification ou de coagulation, se condensa progressivement, et resta longtemps suspendue, repoussée par le feu, mais exerçant sur lui son action constamment réfrigérante ; et puis elle tomba en pluie de plus en plus serrée et abondante, réglée par la progression du refroidissement, par la diminution de l'action répulsive du feu. De nouvelles combinaisons, de nouvelles préparations en résultèrent.

La dilatation tendait à repousser toute la matière solide du dedans au dehors, et à en faire une enveloppe au foyer. Un moment arriva où l'eau accumulée tomba par grandes masses autour des sphères ébauchées, et opéra par son contact glacé des durcissements et des métallisations. Ce fut la période des grands combats entre l'eau et le feu, l'un exerçant la dilatation, l'autre la contraction; dilatation et contraction portées à leur plus grande intensité par les efforts de la lutte.

Alors les sphères cosmiques éclatèrent, et lancèrent dans l'espace des globes de la matière en fusion. Ce fut la génération des planètes, qui elles-mêmes, formant par la combustion de l'hydrogène et sa combinaison avec l'oxygène de grandes masses d'eau en vapeur ambiante, et subissant le contact glacé de leurs chutes, suivirent les mêmes phases que leurs foyers éructateurs, et engendrèrent à leur tour les satellites.

Les dilatations violentes qui réagirent contre l'action réfrigérante et la solidification de l'enveloppe externe, y produisirent des soulèvements, qui offrirent d'abord des réceptacles au premier séjour des eaux, et puis des bases aux constructions calcaires ou autres formées par les dépôts, des pentes pour l'impulsion, le courant et le partage des eaux, des sommets pour l'entretien réfrigérant des neiges, les dégagements électriques et les éruptions volcaniques. Ces soulèvements procèdent par périodes, à chacune desquelles correspond une modification plus ou moins grande du régime vital sur chaque globe. Ils tendront à se produire en chacun d'eux, tant que subsistera leur foyer interne, et il subsistera toujours. Mais l'enveloppe affermie les contient de plus en plus, et permet à tout le travail de la nature organique de se perpétuer, de se régulariser, de se perfectionner.

Notre soleil a porté ses soulèvements à des centaines de lieues au-dessus de leurs bases. Ce sont des volcans qui, après chaque émission de feu, aspirent par le vide de nouvelles provisions d'air, et alimentent

Digitized by Google

le foyer par un jeu perpétuel de respiration. L'énorme hauteur à laquelle la masse ignée est lancée, les glaces et les neiges qui recouvrent les sommets, le froid intense de ses hautes régions atmosphériques, laissent dans les conditions normales de la vie les corps organiques qui peuplent sa surface. Les écartements des montagnes volcaniques autour de la sphère, attestés par les grandes et petites taches noires, ouvertures béantes dans la photosphère, isolent la base de l'action calorique et lumineuse développée par tous ces volcans, et, tout en laissant cette action encore sensible, la modèrent. En outre, le rayonnement ne converge pas. Enfin on peut admettre que les intermittences réglées des éruptions produisent tour à tour dans les intervalles des volcans, des alternatives de jour et de nuit. Cette théorie n'est-elle pas simple et conforme à la nature? A son appui, les récentes découvertes de l'analyse spectrale par laquelle on peut reconnaître les matières incandescentes qui produisent la lumière du soleil, ont constaté que ces éléments étaient le fer, la magnésie, la soude, la potasse, la chaux, le chrôme et différents métaux qui attestent une origine volcanique.

Une nouvelle confirmation de cette théorie, me paraît pouvoir être puisée à l'origine des anneaux lumineux qui environnent Saturne à huit mille trois cents lieues du noyau. Ces anneaux tournent comme la planète, dans le même sens et dans le même temps, plus seize minutes. La rotation très-rapide de Saturne qui est sept cent-vingt-quatre fois plus volumineux que la Terre, est de dix heures seize minutes. Celle de ses anneaux est de dix heures trente-deux minutes. Il y a donc un lien entre Saturne et ses anneaux; et ce lien peut-il être autre que leur production par les éruptions volcaniques de la planète? La formation circulaire de ces feux s'explique par la rapidité de la rotation, leur retard de seize minutes sur cette rotation par la distance à laquelle ils sont portés, et leur dédoublement par la différence d'énergie des éruptions, différence que mesure leur intervalle de sept cent-vingt lieues. Saturne est donc un petit Soleil planétaire, le centre lumineux et gravitateur de ses huit satellites, le plus rapproché à près de cinquante mille lieues et le plus éloigné à près d'un million de lieues. Pour compléter cette explication des photosphères, disons qu'une fois lancées les matières qui les forment montent probablement aux extrémités des immenses parties atmosphériques qui participent aux mouvements de leurs astres.

Digitized by Google

III

Quand les eaux eurent recouvert les sphères célestes, quand elles les eurent refroidies et se furent elles-mêmes attiédies, les organismes se formèrent au sein de cet élément vivifiable. Mais si l'eau fut l'intermédiaire déterminant de la formation organique, elle n'en fut pas le principe. Ce principe en vertu duquel advinrent spontanément les êtres vivants, ce principe de toute la création, nous devons tenter de le préciser ici. Point capital de doctrine religieuse, il contient seul l'explication de la nature.

La création se constitue de trois éléments : la matière, la vie et l'esprit. Tous trois sont solidaires, étroitement unis, mais absolument distincts. La matière n'est pas la vie, la vie n'est pas l'esprit. La matière est l'élément moléculaire infiniment divisible qui se compose, se décompose, se combine pour former les corps. Elle est essentiellement inerte, c'est-à-dire qu'elle ne se conduit que sous l'action des forces, ou plutôt d'une seule force qui a plusieurs manifestations. Cette force, c'est précisément la vie, et ses manifestations sont l'attraction, l'électricité, la chaleur, la lumière, la vibration sonorifique, qui agissent universellement dans tous les corps, et par conséquent sont inhérents à la matière, mais sont les propriétés de la vie. Par elles, c'est-à-dire par la vie qui les possède, tout est continuellement en mouvement. Ainsi la vie est universelle. Elle n'est pas le privilége unique des corps organiques. Mais tout son jeu de composition, de décomposition, de combinaisons a pour tendance et pour fin l'organisme. Ces forces dont la vie est le siége sont soumises à des lois, et le principe de ces lois, nous l'appellerons d'abord la raison, la raison d'être, cause première, nécessaire et infaillible; nous l'appellerons en définitive l'esprit dont la raison n'est qu'une faculté, une manifestation.

La nature essentielle de l'esprit est de n'être pas inertie, c'est-à-dire de n'être soumise à aucune force, d'être la propre cause de ses mouvements, de se déterminer à son gré, en un mot d'être libre. L'esprit est donc une liberté consistant à vouloir ou à ne vouloir pas, et nécessairement sachant ce qu'elle veut ou ne veut pas, c'est-à-dire consciente d'elle-même et de ses actes ; dirigeant ses déterminations selon des règles et des lois qu'elle a la faculté de produire spontanément. Cette faculté, cette spontanéité de la liberté à se régler elle-

Digitized by Google

même, c'est la raison. Consciente d'elle-même et raisonnable, la liberté est nécessairement pensante. La liberté est donc en même temps intelligence, puissance organisée pour exercer les fonctions qui lui sont propres, douée de perception, de mémoire, de réflexion. Mais l'esprit, c'est-à-dire la liberté, n'est pas seulement intelligence et raison, il est en même temps sensibilité. A toutes ses fonctions propres comme à toutes les fonctions des organes qui peuvent le servir, est associé le sens, sentiment et sensation. Jouir, souffrir, être attiré par l'aspiration ou repoussé par l'aversion, aimer ou haïr, telle est la part de la sensibilité liée à tout exercice de la volonté, de la raison, de la conscience et de la pensée. Chaque faculté de l'esprit a sa fonction suprême. La fonction suprême de la sensibilité est d'animer. Elle anime l'esprit du sentiment de son être, elle anime tout ce sur quoi rayonne l'esprit, agit la volonté, opère la pensée. Elle est la faculté éminemment communicative, expansive, fécondante. Elle est la faculté de l'amour. C'est d'elle en Dieu que vient la vie.

Ainsi Dieu est une unité spirituelle, une personnalité comme l'homme, sa représentation et son représentant dans la nature, son ministre dans l'œuvre de la vie universelle. Tout ce que la conscience de lui-même révèle en l'homme est en Dieu, à l'état d'infinitude, de perfection et d'omnipotence. Il suffit à l'homme d'avoir le sentiment de lui-même pour avoir le sentiment de la divinité. Il la sent en lui-même et hors de lui-même. C'est là son plus beau privilége. Il faut qu'il y ait en lui oblitération de la raison et du seutiment pour que cet acte de foi ne s'échappe pas souverainement de son âme, de tout son être. L'homme adore universellement Dieu, soit dans ses manifestations matérielles, soit dans les forces les plus apparentes de la vie, soit dans sa pure réalité selon son degré de civilisation et selon les théogonies locales. Le sentiment de la Divinité a un si souverain empire dans l'humanité, qu'il s'est soumis à toutes les exploitations, à tous les abus, à toutes les oppressions des théocraties, et que les doctrines de révolte matérialiste n'ont jamais pu prévaloir contre lui.

Les contraires par lesquels la Toute-Puissance s'est manifestée dans la nature, depuis le firmament où elle a marié l'infini de la splendeur à l'obscurité, jusqu'au brin d'herbe plus résistant par sa flexibilité que le chêne et la montagne, la Toute-Puissance les réunit en elle-même, car elle est à la fois libre et omnipotente, universelle et personnelle. L'omnipotence n'absorbe pas sa liberté, l'infinitude n'absorbe pas sa personnalité, c'est la conciliation de ces contraires en lui-même et hors de lui-même qu'il importe de concevoir pour bien comprendre

Digitized by Google

Dieu et son œuvre. Loin de se détruire, ils sont non-seulement l'effet, mais la condition nécessaire de la Toute-Puissance.

Les erreurs du panthéisme et du matérialisme viennent d'une perception bornée à un seul aspect de la nature ou à un seul côté de la divinité. Les matérialistes ne voient que la manière d'être extérieure de la création, les panthéistes que l'infinitude de la divinité.

Dieu est présent dans son œuvre, mais à la fois il laisse à tout être son individualité. Dieu est le principe immanent des choses, mais à la fois il garde sa propre personnalité.

Les mondes et tous les êtres vivants qui les peuplent sont créés, venus de l'esprit de Dieu, c'est-à-dire de sa volonté et de son amour, mais à la fois ils sont nés spontanément, d'abord de la matière animée, travaillée, fécondée par la vie, comme ensuite du mariage entre les éléments mâles et femelles. La vie n'était encore qu'à l'état de puissance, mais émanant de la Toute-Puissance quand elle enfanta les premiers organismes.

IV

Dieu seul est parfait; son œuvre est perfectible. Il a attaché en même temps à l'élaboration vitale la spontanéité et les lois. Ses perfectionnements se sont accomplis par de formidables crises et par une lente progression. Le premier état des organismes était albumineux, gélatineux : zoophites, mollusques, annélides, crustacés sans écailles. Les grandes convulsions, soulèvements, éruptions au milieu des eaux, détruisirent par masses ces êtres rudimentaires. Ce qui put en échapper se réfugia loin des courants tumultueux et brûlants partout où se présentait un abri, un calme, un froid relatif et de l'air à respirer. Les espèces disparurent, les individus subsistèrent, s'entre-détruisirent encore, et puis s'entre-croisèrent. De ces croisements, qui n'eurent pas lieu précisément au hasard, mais en vertu de mystérieuses convenances, résultèrent de nouveaux genres plus perfectionnés. Les calcaires, la soude, tous les éléments de solidification que vomissaient les éruptions, apportèrent de nouveaux éléments de structure que les nouvelles générations organiques s'approprièrent lentement, à mesure que les dépôts distribués par les eaux formaient dans leurs fonds les constructions calcaires autour des charpentes granitiques.

Digitized by Google

La création a procédé par crises, mais non par sauts. Elle a opéré des renouvellements radicaux par voie de destruction, mais elle a toujours préparé ces renouvellements. Elle régénère la vie par la mort, et la progression préside à son œuvre. Elle dirige la croissance et le perfectionnement de l'ensemble selon les conditions de la perpétuité et dans le sens de l'infini, qui est de développer et de diversifier sans cesse. Destruction incessante et croissance incessante, partout le hasard et partout l'ordonnement, tel est le jeu de la création, à laquelle l'esprit imprime par ces contrastes le sceau de sa toute-puissance.

Le premier essor de la vie n'a été ni égal, ni identique, et ses développements sous des lois permanentes tendent à la différencier de plus en plus. Au degré de l'esprit en chaque genre, chaque espèce, chaque individu, correspond le degré organique. L'un a suivi l'autre.

Le plus haut résultat de la solidarité vitale et spirituelle, c'est l'homme. Il n'a pas été formé en un jour. Perpétuellement perfectible, il a eu son commencement, son état primitif et rudimentaire comme toute la création. L'état où il a pu être digne de ce nom est le produit des crises communes et de la progression universelle. Mais dès l'origine a pu naître entre tous un être supérieur aux autres, un type embryonnaire de l'homme, auquel ont été réservés une prédestination et un perfectionnement privilégiés.

Dans l'échelle actuelle de la nature terrestre, il ne faut demander les derniers vestiges de la transition qu'à l'humanité même, aux peuplades encore sauvages, et non à l'animalité, au singe par exemple, quadrumane, c'est-à-dire quadrupède organisé pour grimper qui, malgré de singuliers rapports avec l'homme, en est plus éloigné par l'intelligence que le chien et l'éléphant. L'orang-outang, qui a le foie, le cœcum, la mâchoire, les trente-deux dents et le courage de l'homme, le museau nu et entouré de barbe, l'angle facial de 62 degrés, les ongles plats et pas de queue, qui viole la femme dans les bois et dont la femelle est soumise, dit-on, à la menstruation, peut être à la rigueur considéré comme une dérivation animale de l'homme, causée par des croisements fortuits, c'est-à-dire comme un monstre. Ces rapports de l'ourang-outang avec l'homme n'apparaissent que dans son enfance et disparaissent avec l'âge, qui diminue sa taille, allonge son museau et développe en lui la férocité. Il marche à quatre pattes comme les autres singes qui ont plus de peine que bien d'autres quadrupèdes à se tenir debout. Une présomption plus séduisante est celle qui s'aventure à rencontrer dans l'Océan des signes originaires de l'humanité chez les phoques et les lamantins. Les premiers, pinnipèdes carnivores, sont

Digitized by Google

d'une intelligence égale peut-être à celle du chien; les seconds sont stupides. Mais ceux-ci ont précisément, quoique leur taille varie de 6 mètres à 6 pieds, des éléments de ressemblance humaine plus apparents que les phoques : les mains qui leur servent de nageoire, les mamelles de leurs femelles, leur monigamie, leurs instincts prodigieux de famille et de sociabilité. Nous ne voulons pas nous arrêter à ces agréables assertions; nous nous bornerons à constater que de nombreux squelettes de phoques et de lamantins ont été trouvés dans les terrains diluviens, indiquant que ces races sont parvenues à se conserver, mais sans modifications radicales et sans progrès. Les singes des terrains miocènes sont conformés comme aujourd'hui. Des traces fossiles de l'espèce humaine ont été rencontrés dans nos terrains. Mais ne faudrait-il pas les chercher surtout en Asie, premier nid des créatures terrestres et berceau du genre humain ?

V

Il résulte des indications précédentes ce point de doctrine que l'univers a eu un commencement. Mais cette idée de commencement, il importe de la conformer à l'idée de la Toute-Puissance, en qui la vie, émanation de l'amour, est éternelle. Il faut donc concilier la création avec l'éternité. L'univers a été créé, et l'univers est éternel. Cela implique contradiction pour l'esprit humain, mais non pour l'esprit divin. Ce qui nous paraît impossible est possible à Dieu. En effet, les soleils, les mondes planétaires ont eu un commencement, non un par un, mais par groupes, non tous ensemble, mais par successions. L'innombrable ici est absolu. On pourra plutôt compter la poussière de la terre que les mondes de l'univers. Il est dans les parties comme dans le tout. Vous le rencontrez devant vous, derrière vous, à votre droite, à votre gauche, dans tous les fragments du ciel que vous voudrez découper, sur toutes les lignes du firmament que vous voudrez parcourir. Dieu n'a pas compté les mondes qu'il a fait naître, ni à mesure qu'il les a fait naître. Seulement, dans leur dispersion, il les a disposés, et chacun a éclaté à la place qui lui a été assignée par la loi, sa volonté préétablie. Mais l'innombrable lui-même n'échappe pas à la progression qui est attachée à l'œuvre de Dieu. Il continue et va croissant dans l'immensité éthéréenne. Les mondes ne cessent pas d'y naître. Les

Digitized by Google

nébuleuses en sont l'indice. On pouvait naguère encore voir dans ces fourmillements de constellations brillantes et nuageuses des masses d'étoiles toutes faites, et l'effet d'un excès de lumière dans la traînée lactéenne qui les enveloppe. Mais aujourd'hui la chimie spectrale a analysé leur lumière et n'a trouvé dans sa composition que l'hydrogène, l'oxygène et l'azote, éléments que nous avons indiqués être précisément ceux des sphères célestes à leur origine ; et la nébulosité blanche qui les entoure est sans doute la vapeur d'eau dégagée par la consomption et destinée à les élaborer par ses chutes. D'autres signes encore ce sont les diminutions et les extinctions d'étoiles constatées par la tradition astronomique, diminutions et extinctions des foyers rudimentaires en voie de solidification. Les données les plus lointaines de ces changements remontent à deux mille ans d'ici, à Érathostènes et à Hipparque. Elles reprennent dans le cours de l'ère chrétienne à des époques rapprochées de nous. Ainsi le catalogue de Famstaed, en 1685, marquait de première grandeur l'étoile *Alpha* de la grande Ourse, qui est tout au plus de deuxième aujourd'hui. Cassini constata en 1696 la disparition d'une étoile de la petite Ourse. En 1604 apparut une étoile qui d'abord très-brillante, s'éteignit et puis se ranima, et puis s'éteignit. Slough observa l'extinction de la 55e d'Hercule d'octobre 1781 à Mars 1782. Elle passa du rouge au pâle et s'éteignit tout à fait. Sont-ce là des mondes qui finissent? Non, ce sont des globes qui commencent leur période vitale, provisoirement éteints par la chute des eaux. Il y a des étoiles dont l'intensité lumineuse augmente. Telles sont la 38e de Persée, la 31e du Dragon, la 34e du Lynx. Il y en a dont l'éclat change les unes périodiquement, ainsi χ du col du Cygne qui varie en 13 mois et demi, les autres irrégulièrement, ainsi *omicron* de la Baleine qui passe alternativement de la deuxième grandeur à la disparition. D'autres marquent leurs différentes phases par des changements de couleur, telle Sirius, rouge dans l'antiquité, d'une éclatante blancheur aujourd'hui.

Ainsi la création se trouve en permanence dans l'univers. Il la contient à tous ses degrés depuis son état de commencement jusqu'à ses plus hauts perfectionnements. On peut donc concevoir le commencement des choses, mais non quand a eu lieu ce commencement. Peut-on admettre la fin de la création? Non, puisque tous les êtres vivants ne meurent que pour se renouveler; non, puisque tout va sans cesse se perfectionnant, acquérant des conditions vitales plus parfaites; non, car ce serait supprimer l'exercice de la Toute-Puissance ; non, car ce serait donner une limite à ses lois, c'est-à-dire à la raison divine, et une

Digitized by Google

limite à l'amour de Dieu, à son expansion dans l'espace et le temps par le rayonnement de la vie.

VI

Outre l'antériorité et le degré de perfection, il est, entre les conditions vitales des mondes planétaires, une diversité dont le nôtre peut nous ouvrir la révélation.

Négligeant *Mercure*, *Vénus* et *Mars* qui, à 14, 27 et 58 millions de lieues du soleil, offrent des conditions climatériques à peu près semblables à celles de la Terre, qui en est à 38, rappelons que les quatre autres grandes planètes gravitent autour du soleil : Jupiter, à près de 200 millions de lieues, en 12 de nos années, tournant sur lui-même en 10 heures. Son globe, 1414 fois plus gros que la terre, est escorté de quatre gros satellites. Par sa distance du soleil, la lumière qu'il en reçoit, est 22 fois moindre que sur la terre. Une bande de nuages le parcourt sans cesse à droite et à gauche de son équateur; Saturne, à 364 millions de lieues du soleil, accomplit son année en 30 de notre terre; 754 fois plus gros, il accomplit sa rotation sur lui-même en 10 heures 16 minutes, à peu près comme Jupiter. Par suite de cette vitesse, ses pôles sont très-aplatis, d'un dixième, ceux de Jupiter d'un dix-septième. Ses anneaux de feu échauffent et éclairent ses huit satellites échelonnés autour de lui entre 47, 988 et 922,000 lieues. Ce brillant cortége emporté dans l'espace doit émerveiller au passage les habitants des 160 petites planètes télescopiques, qui placées en moyenne à 100 millions de lieues du soleil, sont, avec Jupiter, aux premières loges pour assister à ce spectacle. Les saisons de Saturne sont de 7 ans et 4 mois; on y reconnaît les glaces accentuées surtout aux pôles par des taches blanches; et des bandes alternativement brillantes et sombres, qui pourraient bien être alternativement feu et fumée, attesteraient la nature toute volcanique de cette planète. Jupiter a aussi des taches brillantes au milieu de ses nuages; — Uranus, à 732 millions de lieues du soleil, opère sa révolution en 84 ans et 3 mois; 82 fois plus grosse que la terre, elle est accompagnée de 8 satellites comme Saturne, distants d'elle de 50,000 à 723,000 lieues, et tournant sur elle-mêmes de l'est à l'ouest, probablement comme la planète elle-même, à l'inverse des autres satellites et des autres planètes qui se

Digitized by Google

meuvent de l'ouest à l'est. Elle reçoit du soleil 360 fois moins de chaleur et de lumière que la terre. Ses satellites sont presque perpendiculaires au plan de l'écliptique et leur mouvement autour de la planète est presque circulaire; — NEPTUNE ou planète LEVERRIER, dont l'année est égale à 164 des nôtres, et dont les saisons durent 40 ans, est à un milliard 140 millions de lieues du soleil. On ne lui connaît encore qu'un satellite.

Pour Neptune et aussi pour Uranus, Saturne et Jupiter, le soleil n'est plus guère qu'une étoile très-brillante, sans effet sur leur activité vitale. Mais l'action calorique et lumineuse dont ils sont privés, il est probable qu'ils la produisent eux-mêmes au profit des nombreux satellites qui les entourent. Saturne en est un exemple, je crois l'avoir démontré. Moins visiblement, c'est-à-dire moins loin du noyau, les autres sont sans doute comme lui entourés de feu. Leur grosseur qui les individualise comme leur distance à l'astre, est la révélation d'un foyer considérable que l'enveloppe ne peut suffire à contenir, et qui s'échappe de toutes parts en éruptions constantes. Ainsi les 4 satellites de Jupiter, les 8 satellites de Saturne et d'Uranus, et ce que nous ne connaissons pas de Neptune-Leverrier, sont à ces grands foyers planétaires ce que les planètes elles-mêmes sont au soleil. Engendrés par les planètes, comme celles-ci par le soleil, ils reçoivent de leur attraction, de leur chaleur et de leur lumière le mouvement et l'élaboration vitale.

De cette donnée peut résulter une induction sur le système de l'univers, sur la corrélation générale qui solidarise entre eux tous les mondes planétaires. Ils doivent en effet exercer les uns sur les autres une attraction, une pesée réciproque qui les entraîne autour les uns des autres en d'incommensurables ellipses. Le soleil tourne sur lui-même en 25 de nos jours, en un temps 25 fois plus long que la terre, et l'on a observé qu'il s'avance lentement dans l'espace avec tout le système vers l'étoile μ de la constellation d'Hercule.

Il faut à l'esprit l'infini pour se déployer tout en entier; l'infini des conditions vitales pour développer et diversifier son œuvre à son gré, l'infini des genres, des espèces et des individualités à l'accomplissement intime et complet de sa toute-puissance, l'infini de la solidarité à l'exercice de son intelligence, de son amour, de sa Providence!

Digitized by Google

VII

Descendons maintenant notre regard sur la terre et cherchons-y, citoyens du firmament, les analogies qui pourront nous faire pénétrer au cœur de notre patrie céleste.

Le sol, l'eau et l'air ne sont que les éléments de la vie qui les peuple sous deux modes essentiels, le végétal, fixé à la place où il naît, et l'animal, fait pour aller et venir, l'un et l'autre limités dans leur grandeur que nous pouvons mesurer, illimités dans leur petitesse qui nous échappe et par là infinis dans leurs variétés.

Autant le spectacle du ciel est un, autant le spectacle de la terre est divers. Là-haut nous ne voyons que la dispersion de la lumière, ici-bas la dispersion de la vie, animant une quantité innombrable de formes et de mouvements déterminés par une différence illimitée d'organes, d'instruments et par conséquent de destinations. Tout concourt à la même fin, l'entretien, le renouvellement, le développement de la vie, en apparence sous toutes les possibilités du hasard ; en réalité, sous deux conditions essentielles, sous une double loi, la mort et l'amour.

Un ordre plus complet règne en ce travail de la création sur la terre. L'insecte se repaît de ce qui pourrit, fermente et se dissout. Il envahit ce que le principe vital adandonne ; il change partout la mort en vie, et, en vertu de cette destination, varié à l'infini, il est doué d'une prodigieuse puissance de multiplication, sociable, outillé d'organes spéciaux, privilégié de formes caractéristiques et souvent paré des plus brillantes couleurs. Sa vie est courte, mais partagée entre l'ivresse de sa nourriture alcoolisée et l'amour. Il contribue aussi par le transport et l'insertion du pollen à la fécondation des plantes. — A la propagation destructive de l'insecte, l'oiseau apporte une limite radicale, augmentant, selon le besoin, de quantité, de variété, de mobilité, et alors de richesse et d'éclat dans sa parure. Il modère aussi l'envahissement végétal en se nourrissant de graines et de fruits. Messager ailé, il n'a pas seulement pour mission de réglementer la vie, il l'étend par ses voyages, par ses migrations lointaines en bandes nombreuses, transportant partout les germes dont il se nourrit et dont est approvisionné son plumage, les déposant préparés, animés par son contact sur les sommets où il se repose, dans les cavités où ils ne pénétreraient

Digitized by Google

pas sans lui. En cela, il prête son concours aux vents et supplée à leur insuffisance. — Le reptile, aussi insectivore et dans ses grandes espèces carnivore, a l'importante fonction d'assainir les lieux humides et marécageux par les mille méandres qu'il y trace, par les perforations sinueuses qu'il y creuse, pour chercher un nid ou un asile : il crible et il draine. — Le quadrupède est le laboureur ; non-seulement il mobilise à la surface le sol de ses pieds souvent multipliés par ses attroupements et appropriés par leurs formes qui laissent des excavations variées, mais aussi il le fertilise de ses engrais; et puis il fauche, cueille, tond, émonde de sa dent tantôt avide et pressée, tantôt lente et délicate. — Le carnassier est le délimitateur des espèces et le conservateur du grand domaine alimentaire de la végétation.

Cet ordre extérieur cache un élément supérieur d'harmonie intime que révèle la domesticité, et dont le développement est une cause finale de l'œuvre universelle. J'admire toujours, depuis quinze ans, les bœufs que je vois venir librement mettre la tête sous le joug des lourds chariots. Dans notre écurie, un grand cheval allemand avait pour un petit poney, son voisin, des attentions toutes paternelles ; il ne manquait jamais de lui passer une part de son avoine et de son foin. Et le chien ! son amitié, sa caressante abnégation pour l'homme n'est-elle pas un signe toujours merveilleux de l'amour que recèlent les lois de la nature? Cet attachement n'élève-t-il pas en mainte occasion son instinct jusqu'à l'intelligence? Les exemples abondent et n'entrent pas précisément dans mon cadre. Mais je puis mentionner un spectacle que j'ai souvent sous les yeux. Cane, mon chien, braque vigoureux, peu commode, avide chasseur, vagabond et batailleur incorrigible, est en si bonne intelligence avec les poules qu'elles viennent partager ses repas. Il y en a toujours une qui pond dans sa niche, et il lui fait place. Il est vrai que d'abord il gobait les œufs, mais il en fut corrigé à coups de bec. Le plus drôle est la mine qu'il fait au faisan de la basse-cour, sa feinte d'arrêt et son air de lui dire : « Ah ! si tu n'étais pas de la famille ! » Entre chevaux, bœufs, cochons, poules, lapins, chats, ces petits tigres domestiques, l'intimité est habituelle. Mais, certes, elle l'est moins entre lions, hyènes, chiens, singes et perroquets. Eh bien, il y a eu un exemple public de ces cinq animaux, vivant familièrement ensemble dans une même cage. Nous avons vu Hermann dans sa cage de divers animaux féroces. Il pouvait y donner le spectacle de leur accord, et paraissait avoir de la peine à les en faire sortir. Mais les Romains eurent un jour un spectacle plus imprévu. Un esclave fugitif était condamné à combattre un lion, c'est-à-dire à être dévoré par lui.

Digitized by Google

Le lion entre affamé, menaçant, bondissant, rugissant. Tout à coup il se traîne aux pieds de l'esclave et le couvre de caresses. Il venait de reconnaître en lui un bienfaiteur, qui l'avait surpris malade dans sa caverne, lui avait bravement tiré une épine du pied et pansé sa blessure envenimée. C'est l'histoire si connue d'Androclès. Tout le monde a dans le souvenir le lion de Florence, auquel une mère a fait rendre son enfant. Un autre exemple digne d'être rapporté est celui d'un lion qui, nourri de petits chiens, finit par en adopter un, et mourut de douleur peu de jours après lui. Une de mes parentes jouait, étant jeune fille, à cache-cache avec une lionne, qui, transportée au Jardin des Plantes, s'y laissa mourir de chagrin. Un de mes amis avait une hyène qu'il laissait en liberté chez lui. Elle n'avait que le défaut de savoir trop bien tourner la clef du buffet. Les voisins s'alarmèrent. On dut l'envoyer au Jardin des Plantes; elle pleura en partant et mourut dans la semaine. Une femme de Buénos-Ayres, Maldonata, est condamnée à servir d'exemple pour avoir manqué à la consigne qui, durant une famine, retenait, sous peine de mort, les habitants dans la ville, menacée d'être dépeuplée par les sauvages des environs. On l'attache à un arbre de la forêt voisine, et on l'abandonne. Au bout de quelques jours sa famille s'y rend, accompagnée d'une escorte, afin de recueillir ce que les bêtes féroces auront laissé de son corps : elle la retrouve vivante, gardée par une lionne et ses lionceaux. Maldonata, pendant son excursion, avait, dans une caverne où elle s'était réfugiée, aidé cette lionne à mettre bas. Le lion, qu'un lien d'affection rompu fait mourir de douleur, a sans doute une manière expressive et irrésistible d'implorer le secours de l'homme. Tous les récits d'Afrique s'accordent à reconnaître son impressionnabilité à la voix humaine, et la facilité de le tenir en respect quand on le rencontre et qu'on ne l'attaque pas. Les femmes le chassent du douar à coups de bâton en l'appelant voleur. Il avoisine la demeure de l'homme et n'en veut qu'au bétail. Il n'est pas rare que le lion suive l'Arabe isolé jusqu'au voisinage de sa destination. Il n'en fait sa proie que quand la peur le lui livre. D'après ces témoignages, l'homme pourrait trouver en lui un allié au lieu d'un ennemi. Il est d'autres alliances inattendues que la nature lui ménage. Ainsi, dans les régions tropicales, le lézard vert, ce subtil chasseur d'insectes et ce terrible ennemi des plus grands serpents, envahit sa demeure par troupes nombreuses et y assure son repos. On sait quel empire la musique exerce sur le serpent, et entre autres sur le serpent à sonnettes, un des plus venimeux. Les charmeurs les font danser au son de la flûte et exécuter bien d'autres manœuvres.

Digitized by Google

Ils n'ont pas besoin d'être dressés pour être dociles à la musique, on les surprend ainsi en pleine nature.

La plupart des divinités égyptiennes étaient figurées par une tête d'animal sur un corps humain, et cette tête était souvent celle des grands expurgateurs de la nature. Sevek avait la tête du crocodile, Anubis du chacal, Phré de l'épervier, Neith du vautour, Thot de l'ibis, Tafné de la lionne. Ces symboles exprimaient sans doute la solidarité de ces animaux avec l'homme et la reconnaissance du concours providentiel qu'ils lui prêtaient dans ces régions qui sans eux eussent été infectées de miasmes putrides, de reptiles et d'insectes. Car le crocodile, par ses bauges et ses sillons, opérait un assainissement auquel le travail humain n'eût pu suffire, et se faisait le chasseur inévitable des grands serpents; la cigogne et l'ibis détruisaient en masse les petits reptiles; le chacal, l'épervier, le vautour déblayaient le sol des chairs mortes. Ainsi c'est la Providence que les Égyptiens reconnaissaient d'abord sous ces formes bizarres pour nous. L'adoration générale du ciel, personnifié dans Ammon, et la croyance en l'immortalité de l'âme, sous le dogme de la métempsycose, donnaient, ce culte, qu'étendit et compliqua l'idéologie théocratique. Les symboles des animaux fécondants et nourrissants, de la génisse, par exemple, sont venus les derniers, avec les Pharaons. Chacune de ces divinités était plus exclusivement adorée dans une région que dans une autre. La source réelle de cette religion, ce n'est pas le Nil, c'est le Gange, c'est l'Inde, mère de l'Égypte, comme le révèlent toutes les identités monumentales, sculpturales, scripturales, dogmatiques, ethnologiques et morales. De l'Inde aussi venait la race privilégiée qui peupla la Grèce, et cette religion dont les poëtes et les artistes ont fait le polythéisme ingénieux et merveilleux qui nous a été transmis.

Ainsi aux origines historiques de l'humanité, on trouve comme élément religieux l'intelligence du principe de solidarité qui règle la nature, la reconnaissance du concours que prête à l'homme la Providence, rendue plus manifeste par les alligators et les chacals que par les espèces domestiques et alimentaires. Mais cette solidarité de la nature ne se borne pas à un concours matériel pour l'homme. Les exemples, que nous pourrions multiplier, témoignent combien elle va au delà, jusqu'à la société possible entre les espèces les plus hostiles, jusqu'à l'ascendant de la musique sur les reptiles les plus venimeux, jusqu'à l'attachement de la bête féroce pour l'homme et même pour des animaux voués à sa pâture. Là est un signe profondément

Digitized by Google

touchant de la puissance harmonique dans la nature, de l'Esprit qui s'individualise en tous les êtres organisés et tend à les unir par une intime sociabilité. Exceptionnelle ici-bas, cette grande possibilité se réalise sans doute plus généralement dans les sphères supérieures. et elle promet évidemment d'inappréciables résultats sur la terre aux soins et à la culture de l'homme.

VIII

La vie est le seul don du végétal. Il n'exprime qu'elle ; mais avec quelle grâce ou quelle puissance !

Le cœur manque à l'arbre et sa tête n'est qu'une dispersion. Il n'a pas de volonté : mais, dans sa durée, il a une destinée, une mission au niveau de sa taille et de sa force, l'abri, la protection.

Sa beauté n'est pas ici ou là, elle est partout, dans son enveloppe et dans son développement, dans ses proportions et sa pondération, dans sa tranquillité et dans sa lente agitation, dans le murmure du vent qui expire entre ses branches. Son pied profondément attaché au sol, ses grosses branches étendues, élancées, tortueuses, sa chevelure de rameaux, le feuillage qui remplit, arrondit et modèle son sommet, son tronc rigide et sinueux, sévèrement et harmonieusement coloré, tout son ensemble, tout son aspect calme et tourmenté est empreint à la fois d'une majesté sourcilleuse et d'un charme rassurant. Épurateur de l'air, il absorbe pendant le jour le gaz acide carbonique que rejette la respiration des animaux, et le rend le soir avec mesure, rectifié et vivifié ; modérateur du vent, il lui oppose la force de sa solide colonne, le détourne par ses branches, le divise par ses rameaux, use sa violence par les jeux de son feuillage ; répartiteur de l'eau, il la retient sur les innombrables surfaces de sa couronne, et la secoue par gouttes intermittentes sur tout ce qu'il couvre ; régulateur de l'énergie solaire, il tourne son ombrage, l'allonge, le rapproche autour de son domaine circulaire où, cadran majestueux, il marque l'heure et le mouvement de la terre, pendant que la lumière lui fait un vêtement de sa splendeur ; fécondateur, ses feuilles mortes l'alimentant lui-même de sa propre substance, régénèrent au loin le sol sur lequel elles sont tombées.

La vie qui, concentrée au milieu du tronc, ne s'épanouit, loin de

Digitized by Google

toute atteinte, qu'au sommet de l'arbre, pare également toute la surface du petit végétal, alimentaire, médicinal, épurateur et lui aussi protecteur, mais en même temps partout ornement de la terre. Il n'oppose pas aux efforts de la tempête la résistance rigide, mais la flexibilité. Il plie et ne rompt pas. Il cède à toutes les pressions, et il se relève quand il a été foulé par les animaux ou leur a servi de couche. Leurs pieds et leurs dents ne sont pas pour lui des instruments de destruction, mais de culture. Mordu et piétiné, il se fortifie, se développe, s'étend, se groupe, se serre, se durcit, se modifie. Il a au suprême degré le privilége de la multiplication. S'il porte moins de graines que le poisson d'œufs c'est qu'il est plus nombreux. La génération qui exige la séparation des sexes chez les animaux, réalise la spontanéité chez les végétaux, qui les uns portent en eux les organes tout accouplés de la fécondation, les autres un seul, d'autres pas du tout.

On a reconnu et on le conteste en vain, que tout un monde de menues plantes et d'animaux microscopiques naissaient par un fait de pure et simple création. Le long des murs calcaires l'eau se change en verdure; du sein du granit elle fait sortir de petites fleurs, et elle couvre les métaux de la rouille qui est une efflorescence. On ne peut pas dire ici que les germes soient importés par l'air, car à chaque espèce minérale correspond un végétal particulier. On peut se demander si les germes ne sont pas contenus en chaque minéral, mais on peut aussi se demander si une modification de proportion entre l'oxygène et l'hydrogène, si un surcroît d'oxygène amené dans la composition de l'eau par l'intermédiaire des particules minérales en dissolution ne lui communique pas les propriétés fécondantes qui produisent l'organisme. On voit en effet les molécules dissoutes, devenues par la combinaison un corps nouveau, se suspendre, se mouvoir dans le mince dépôt d'eau, et se disposer sans doute organiquement. Au travail chimique de la génération spontanée il faut l'intervention du carbone pour le végétal et de l'azote pour l'animal. Sur ces bases reste à trouver la loi des générations spontanées, solution suprême qui est à la portée de la science, et que les défenseurs convaincus de ce principe doivent poursuivre. Il n'y a pas plus miracle en cela qu'en la formation par la plante elle-même des sexes destinés à la reproduire.

Le réceptacle, l'appareil de ces noces mystérieuses est une merveille, la fleur. Sa forme, son éclat, son attitude, son expression révèlent bien en elle l'œuvre de l'amour. Elle témoigne par toute la nature que l'éclosion de la vie est une fête. Elle est un sourire épa-

Digitized by Google

noui qui se communique souverainement à l'âme, sourire de l'Esprit présent à tout ce qu'il anime, sceau de la bonté infinie imprimé par la perfection et la grâce au terme de l'action organique, au renouvellement de l'action créatrice. La fleur dure peu de temps. Entièrement ouverte, elle commence à se flétrir. C'est que la graine mûrie n'a plus besoin d'elle. La plante va la secouer sur le sol. Le vent va la transporter à l'endroit favorable.

Alors nous assistons à un acte plus profond de la puissance harmonique, à la venue de la plante, où nous allons découvrir un nouveau témoignage de la solidarité qui unit tous les mondes, une plus intime réciprocité entre tous les célestes dépositaires de la vie universelle.

J'ai à établir ici un principe nouveau. Puissé-je lui transmettre toute la force de ma conviction, et puisse-t-il, une fois démontré, paraître si simple et si nécessaire qu'il ne paraisse plus nouveau!

En vertu de quelle force la plante que contient la graine, le noyau, le gland s'élève-t-elle dans l'espace, avec une progression si lente et si sûre? Qu'est-ce qui cause ce mouvement ascensionnel de la séve dans les imperceptibles intervalles du tissu?

On a d'abord dit la capillarité, élévation des liquides dans les petits tubes que l'on attribue à l'attraction exercée par les molécules solides de ces tubes sur les molécules liquides. Mais un calcul, dont il résultait que par la capillarité la séve ne monterait pas à plus de sept pieds quatre pouces dans le saule, a fait rejeter cette cause. On lui a substitué l'endosmose, phénomène observé en 1826 par M. Dutrochet. Couvrez hermétiquement d'une membrane animale ou végétale un verre qui contient de l'eau salée, sucrée ou gommée, ou un liquide plus dense que l'eau pure, tenez ce verre renversé dans une cuvette d'eau distillée, celle-ci montera à travers la membrane dans l'intérieur du verre et se mêlera à l'autre liquide plus dense, et celui-ci traversera aussi l'obstacle pour descendre, mais plus lentement et en moindre quantité, dans le liquide moins dense. Deux courants donc s'établissent à travers la membrane, l'un rapide, celui du liquide moins dense, et l'autre lent, celui du liquide plus dense. Quelquefois, par exception, la nature du liquide veut que ce soit le contraire; ainsi, entre l'alcool et l'eau, c'est l'alcool moins dense qui a la lenteur. Mais l'important c'est l'existence des deux courants et leur inégalité. Voilà le phénomène appelé endosmose ou osmose. Après avoir eu le mérite de l'observer, M. Dutrochet a eu celui de constater qu'il était causé par l'action d'une force. On a fini prudemment par l'appeler force osmosique, comme on a appelé attraction capillaire

Digitized by Google

la cause de la capillarité. Ce phénomène a préoccupé et préoccupe encore les savants qui ne peuvent se contenter de baptiser la cause du nom de l'effet. Les uns veulent que ce soit un simple phénomène de capillarité. Mais l'inventeur, M. Dutrochet, s'y est opposé, et il a eu des partisans. Il voulait un nom nouveau à cette force, selon lui nouvelle, et il s'est arrêté à celui de capillo-électrique, après lui avoir donné entre autres celui plus général de physico-électrique. D'autres savants ont prétendu que cette jonction de deux liquides de densité différente par courants inégaux à travers une membrane, était due à une attraction chimique; et, parmi ceux-ci, les uns ont voulu que cette attraction chimique fût produite par l'altération des deux surfaces de la membrane, l'une devenant acide, l'autre devenant basique, d'autres par la simple hétérogénéité des deux liquides, révélant là une affinité qui ne se manifestait pas autrement. Un fait important et qui déroute tout le monde, c'est que quand la membrane se pourrit, l'endosmose, c'est-à-dire les deux courants n'ont plus lieu.

C'est la plus contestable de ces causes contestées, l'affinité entre les liquides hétérogènes, qui est considérée comme déterminant par endosmose l'ascension de la séve, tant la science se contente encore aujourd'hui du vague dans les causes des phénomènes qu'elle étudie si rigoureusement. Cependant il est très-intelligent d'avoir reconnu dans l'ascension de la séve un fait analogue à celui de l'ascension du liquide le moins dense à travers la membrane. C'est en effet la même force qui produit les deux ascensions. Mais cette force n'est pas l'affinité du liquide supérieur plus dense. Cette force est vieille comme le monde, et ne demande pas un nom nouveau. Il est bien entendu que si elle entraîne à travers la membrane le liquide en haut et en bas, comme il faut dire, et non en dedans et au dehors, c'est que la membrane lui donne des issues; si les deux courants sont inégaux, c'est que les issues sont inégales. Elles sont évidemment dans la membrane animale les petits tubes en sens inverse du sang artériel et du sang veineux, qui se bouchent quand la pourriture les dissout, et empêche alors le liquide de courir. Dans les membranes végétales ou autres c'est la porosité toujours inégale. Puisqu'on reconnaissait l'analogie entre l'endosmose et la circulation de la séve, pourquoi n'a-t-on pas donné pour cause du courant descendant à travers la membrane, la pesanteur, comme on la donne à la descente de la séve dans les plantes? C'est cependant la vraie cause pour le liquide de l'expérience osmosique comme pour la séve. L'air par sa pression élastique sur les petits tubes ou les pores empêche la pesanteur de produire son effet; mais l'immersion soustrait

Digitized by Google

cette pression qui faisait obstacle à l'écoulement. Alors le liquide intérieur descend, et de l'autre le liquide extérieur monte. Il monte ainsi en vertu du même principe que la sève dans les arbres.

Mais la pesanteur, l'attraction de la terre étant reconnue être la force qui détermine la descente de la séve du sommet aux racines, comment n'a-t-on pas reconnu que la cause de l'ascension, que la force ascensionnelle ne pouvait être qu'une force analogue à la pesanteur? Quelle est-elle? C'est selon moi l'attraction du soleil, la même attraction que le soleil exerce sur la terre et qui fait faire à celle-ci 660,000 lieues par jour. Or, on a constaté que la succion faisait monter dans un tube de verre le mercure jusqu'à trente-deux pouces et demi, quatre pouces et demi plus haut que la pression atmosphérique. Mais le seul aspect des arbres et des plantes suffit pour témoigner que l'énergie attractive du soleil est la cause déterminante de leur ascension. Ces témoignages sont d'abord leur verticalité, ensuite le développement sphéroïdal ou ovoïdal de leurs ramures, et puis la direction de toutes les branches vers le ciel, se courbant dans leur parcours, se redressant à leurs extrémités. Il y a des exceptions à cette direction. Ainsi les arbres à essence résineuse, les pins dont les branches obliquent droit vers le sol. Alors pour cette séve visqueuse la pesanteur prête son concours à l'attraction solaire. Ici l'exception ne confirme-t-elle pas le principe? D'autres branches se dirigent horizontalement, c'est qu'une moyenne, une résultante, une normale s'établit entre les deux attractions. D'ailleurs tout indique le concours, la pondération des deux forces, des deux attractions solaire et planétaire dans le travail de la végétation. Le premier signe déjà énoncé est le retour aux racines de la séve que les physiologistes reconnaissent être attirée par la pesanteur. Il se conçoit que le liquide divisé à l'infini par le tissu puisse être soustrait à son action et céder à celle de l'attraction solaire. Le tissu se resserre avec l'élévation conique de l'arbre divisé et subdivisé par les branches, le travail se produit avec moins d'effort et plus d'intensité. Ainsi à défaut du cœur, comme chez l'animal, c'est la double attraction de la terre et du soleil qui dans les végétaux détermine la circulation vitale.

La germination commence en général par l'échappement de deux caudex, l'un descendant, l'autre ascendant; celui-ci, un instant retenu par les cotylédons, se courbe d'abord, puis se redresse et monte vers le ciel; l'autre se dirige sans obstacle vers le centre de la terre. Placez dans une gaîne étroite une fève, un marron ou un gland, dans le sens contraire à leur végétation, plumule en bas et radicule en haut, ces

Digitized by Google

deux éléments se contourneront en spirale, chacun tendant à retrouver sa direction normale, imprimée par celle du tissu.

D'autres témoignages confirment la prédominance puissante mesurée et délicate de l'attraction solaire dans le travail de la végétation. Ainsi le mouvement des plantes qui suivent en se tournant vers lui tout le parcours du soleil, les feuilles des arbres, par exemple celles de l'acacia, qui se dressent et puis s'inclinent progressivement à mesure qu'il se lève, monte et se couche, les formes arrondies et la perfection géométrique des fleurs, et surtout l'ascension en spirale des plantes grimpantes autour du premier soutien qu'elles rencontrent. On a limité jusqu'à présent à la lumière cette action évidente du soleil. Agent très-efficace de la végétation, la lumière n'est pas une force motrice, et son effet actif me paraît se borner à la vivification de l'air.

Certaines plantes grimpantes, (l'igname par exemple, dont le rhizome est très-volumineux, et dont les racines pèsent de 10 à 20 kilogrammes), ne font pas d'évolution dans l'obscurité, mais elles y montent en ligne droite. C'est là d'ailleurs une exception. La plupart s'y conduisent comme à la lumière. Mais généralement les plantes grimpantes circonvolutent de gauche à droite, d'occident à orient, en sens inverse de la marche du soleil. Cela peut-il infirmer le fait de son action directe et prédominante sur l'ascension de la séve? Cela prouve seulement que la circonvolution de la plante ne tend à se produire que l'après-midi, quand le soleil descend à l'occident. Cette évolution demande un certain effort, et c'est pendant la partie la plus chaude du jour qu'elle tend à s'accomplir. La matinée réveille la sève et dilate le tissu. C'est après cette préparation déterminée par le lever du soleil que la plante peut subir le travail de torsion qu'il lui imprime, et le suivre dans le reste de sa course. D'ailleurs il en est qui tournent de droite à gauche, d'orient à occident. Ce sont celles qui par leur flexibilité et la fluidité de leur séve se rendent immédiatement dociles à l'appel du soleil. Il ne peut en être ainsi pour toutes. Car ces conditions seraient contraires à la solidité et à la conservation de la généralité. D'ailleurs quand les tiges volubiles abandonnent le tuteur, elles tombent d'abord vers la terre et leurs extrémités se relèvent vers le ciel. Cette explication, qui me paraît tomber sous le sens, résout une question depuis longtemps pendante, celle de savoir si c'est ou non la lumière qui produit l'évolution ascensionnelle des plantes grimpantes. Sam (Henri Berthoud), qui a si bien l'art d'instruire en amusant, expose, dans la *Patrie* du 9 janvier 1866, cette ancienne querelle en deux colonnes dont nous regrettons de ne pouvoir

Digitized by Google

citer que le dernier paragraphe : « Combien d'années, combien de siècles s'écouleront encore avant qu'on parvienne, je ne dis pas à constater, mais seulement à soupçonner comment l'action de la lumière peut déterminer le mouvement énergique et intelligent des plantes grimpantes, comment cette action les détermine à choisir la partie la plus favorable d'un support pour y former des nœuds si justes, si étroits, si solides, que pour les détacher il faut parfois recouvrir à un certain déploiement de la force. Si, — remarquez-le bien, — s'il se trouve sur le tuteur choisi par la plante, soit un nodule, soit un renflement, qui puisse mieux que le reste lui servir de point d'appui, c'est là qu'elle arrive, c'est là qu'elle s'arrête pour se détourner de sa route ascendante, pour serpenter, pour se fixer, pour étreindre de son câble vivant le support. — N'y a-t-il donc en ceci que l'action de la lumière ou ce que M. Darwin appelle *l'accélération du mouvement révolutif*, ce qui en ayant l'air de dire beaucoup de choses, ne veut rien dire du tout. »

Non, il n'y a pas en ces phénomènes comme en tous ceux de la végétation que l'action de la lumière, il n'y a pas non plus que l'attraction solaire, il y a l'action de la vie, principe des forces physiques, principe de l'attraction universelle, qui ici s'exerce à la fois du soleil et de la terre sur la plante, mais qui aussi s'individualise en elle.

Le végétal est le privilégié de la vie, son élémentaire organisme n'est fait que pour ne contenir qu'elle. Elle y règne en souveraine, elle y déploie toute sa puissance et sa plus grande durée organique. Elle supplée d'elle-même en lui à la locomotion dont il est privé, agité seulement par le vent. Elle supplée à l'intelligence, à l'insensibilité, à la volonté incompatibles avec sa fixité et son inertie, mais dont la mystérieuse intervention contribue, sans lui communiquer pour cela une personnalité, à sa conservation et à son développement au milieu des éléments où il rencontre lutte et obstacle. C'est qu'en la vie universelle réside l'esprit, et il fait ici acte de présence. Par l'esprit de la vie, organiquement concentré dans le végétal, peut être expliquée l'irritable spontanéité qui ferme les feuilles de la sensitive au contact, incline et fane provisoirement les feuilles de la Mimosa pudica d'Amérique, à l'approche du voyageur, enroule les lobes de l'Attrape-mouches, ouvre et ferme au gré de la température le couvercle de Nepethens, calice toujours pourvu de liqueur, détermine les mouvements fécondateurs des étamines, rompt les liens qui retenaient captive la fleur mâle de la Vallisneria spiralis loin de la fleur femelle nageant sur l'eau au bout d'une longue spirale, et lui fait porter le pollen vivifiant. On

Digitized by Google

peut remarquer sur les chemins où les branches inférieures des arbres sont abattues, que les branches se sont détournées d'elles-mêmes, et destinées à pousser en avant, se sont dirigées derrière l'arbre et dans le bois. J'ai vu sur une montagne de la Corse un vieux buis arborescent qui avait entrelacé toutes ses branches et s'était tout entier courbé en avant comme un énergique lutteur, de manière à résister au vent que lui envoyait un grand entrebâillement de la côte. On sait que les arbres jumeaux s'écartent et parfois à une certaine hauteur se rejoignent par une forte souche. Près de Saint-Pierre, dans la forêt de Compiègne, un chêne et un hêtre se sont unis par une pareille soudure. C'est le hêtre qui l'a fournie, et l'essence du chêne n'est nullement altérée par cette communication. Sans doute l'air, l'ombre, la chaleur, la lumière, la pesanteur, l'attraction solaire, l'électricité agissent beaucoup sur les mouvements et les formes des végétaux, mais seulement comme coopération à la force vitale, à laquelle appartient la direction souveraine.

La maternité permanente de la vie appelle dans toutes les fonctions du végétal l'intervention providentielle de l'esprit. Elle dirige ses racines aux endroits souvent éloignés, où il trouvera les sources d'alimentation les plus abondantes et les plus durables. Elle dirige toute sa ramure dans les sens les plus convenables à l'équilibre de l'édifice, et de manière à ce que chaque branche se développe, s'allonge et fonctionne librement. Ce qu'elle fait pour l'arbre isolé, elle le fait pour le groupe d'arbres, et il y a grand charme à observer comme elle incline, tourne et détourne chaque branche pour qu'elle n'aille pas gêner l'épanouissement de l'arbre voisin, ni ne soit gênée par lui, comme elle prévoit de loin et prépare par des nœuds, des courbures et des torsions, la solidité des allongements et des circonvolutions. Un intérieur de bois est un prodige de combinaisons et d'harmonie. Mêmes soins pour les petites plantes, et de plus elle tient à ce que dans leur foule serrée, chacune conserve sa grâce de forme et d'attitude. La fécondité augmente et seconde son art. La beauté de son œuvre est en raison des aliments qu'elle trouve à sa multiplication et à son développement.

Tout homme qui pénètre dans une forêt subit une vague inquiétude. Il sent qu'il franchit le domaine d'une grande puissance. Mais l'âme reconnaît celle à laquelle elle est attachée, à laquelle elle doit commander, la vie, dans son expansion la plus grandiose. En elle dès lors se produit une attraction sympathique qui l'enchaîne aux sombres troncs séculaires, au vaste faîte de verdure qu'ils supportent, à l'ombre adoucie et lumineuse, aux terrains nuancés de mille

Digitized by Google

teintes vivaces sur lesquels apparaissent et disparaissent les éclats fragmentés du soleil, aux myriades de lueurs fascinatrices qui jouent sur les feuilles frissonnantes, au chant des oiseaux cachés qui vibre dans l'air calme et sonore, aux pénétrantes senteurs, aux formes fantastiques, changeantes, tantôt perdues et tantôt retrouvées, aux mystérieuses retraites ouvertes de toutes parts, au bruissement soudain éveillé par le fauve et timide animal qui se montre et fuit; elle se dilate sous un souffle d'amour en cet asile sacré où règnent la force immobile, la grandeur, la liberté et l'harmonie; elle se recueille sous un ascendant solennel et religieux au sein de ce temple vivant que Dieu s'est élevé de ses propres mains.

Là, sous le berceau des branches entremêlées qui leur mesure l'eau, le soleil et l'air, et, l'hiver, les couvre de feuilles desséchées, se développent la plante qui nourrit, la plante qui guérit, la plante qui fleurit, la plante qui épargne aux autres les principes délétères en les prenant pour elle seule, et çà et là s'étend aux alentours des jeunes arbres, l'arme défensive de l'épine en buissons inextricables.

C'est pour être facilement révélées à l'instinct des animaux et classées pour la science ou les besoins de l'homme que les plantes sont toutes si diversement découpées, colorées, inclinées, mouvementées, odorantes et fleuries. Il faut aussi qu'elles se fassent place les unes aux autres, qu'elles se ménagent l'air partout où elles foisonnent. Mais là ne sont pas les seules causes de leurs variations. Elles ont une expression, un langage, elles s'adressent à l'interprétation de l'homme, elles lui découvrent l'échelle et les âges de la nature. Parure de la terre, elles expriment par leurs variétés les richesses de la création, les jeux de la Toute-Puissance, les fantaisies en même temps que l'amour de l'Esprit universel.

Le végétal est un révélateur : révélateur de l'esprit qui accompagne la vie dans les êtres dépourvus de volonté personnelle, révélateur de l'intime solidarité qui unit entre eux les corps célestes par l'attraction, cause physique non seulement de leur gravitation mais de mouvement dans les organismes qui les peuplent, révélateur aussi de la spontanéité génératrice qui, à divers degrés, rappelle en lui l'origine des choses.

IX

A la vie végétale comme à la vie animale préside un principe distributeur, manifesté par les types, les genres, les familles, les espèces.

Digitized by Google

Mais d'où émane-t-il? quel est l'agent de cette féconde distribution? Le soleil. De l'équateur aux pôles, son action calorique va s'affaiblissant au gré de la courbe terrestre. Elle suit ainsi comme sur deux pentes une échelle de vivification qui modifie pour toute l'activité organique les conditions de manière d'être et de développement. Tout se transforme pour se prêter à l'influence prédominante de la température, du climat. Mais à cette cause majeure de diversité s'ajoutent mille causes locales, la nature du sol, les cours d'eau, le voisinage de la mer, l'élévation, l'encaissement, les accidents de terrain, les vents les plus fréquents, qui entraînent avec elles des différences d'espèces, de qualités, de physionomies, de caractères.

Du hasard qui a voulu que la terre pesât tant, fit un tour sur elle-même en 24 heures, et décrivît autour du soleil une ellipse en 365 jours, est résulté sur cette ellipse une inclinaison de l'axe terrestre; et cette inclinaison qui fait un angle de 20° avec l'écliptique, a pour effet de changer à chaque instant les rapports du soleil avec la terre, le temps de la chaleur et de la lumière qu'il lui envoie, et de déterminer les saisons, qui règlent ici-bas l'activité vitale. Et cela s'est fait tout seul. Ainsi procède la Toute-Puissance. Elle laisse faire le hasard, mais le hasard devient dans les grands résultats le témoignage le plus frappant du calcul, de la loi, de l'intelligence, de l'amour. Elle ne marchande pas aux choses leur spontanéité, mais partout où elles iront, elles se trouveront suivre une règle préétablie, éternelle, toujours et partout présente, et rencontreront la Providence.

Les saisons amènent les alternatives de fécondation, d'accroissement, de mort et de repos. Tout suit et exprime leur marche progressive dans les zones tempérées. Elles changent sans transition dans les zones équatoriales et polaires, qui sont les moins étendues. Sous les tropiques, six mois de grandes pluies abreuvent la nature altérée par six mois de grandes chaleurs. Vers les pôles, la terre engourdie par un froid constant se réveille et se détend tout à coup avec une puissante énergie qui ressemble à un cataclysme. Le soleil fend, écarte, liquéfie pendant trois mois la glace et la neige partout étendues et accumulées, en fait de la séve, féconde, fleurit et mûrit avec une merveilleuse rapidité, et puis s'éloigne, rendant à l'hiver son empire, son œuvre immédiate de concentration et de conservation léthargique, qui n'a de la mort que l'apparence. Et partout la force vitale a approprié la nature aux conditions extérieures qui enveloppent son action.

Digitized by Google

X

Mais à tous ses degrés, sous tous ses modes, sous toutes les influences où elle se développe, une ordonnation matérielle ne suffit pas à la vie. La Providence n'entend pas l'abandonner aux causes fortuites, au hasard qui, régnant seul, finirait par rompre l'équilibre, par faire prédominer les éléments nuisibles, et par faire régner avec lui la destruction. Or, la fin du principe créateur et de ses lois, c'est la conservation, le développement et le perfectionnement de ce qu'il a créé, et partout où est la vie se trouve aussi dans un être organisé la cause suprême de la conservation, du développement et du perfectionnement, l'intelligence, la raison, l'amour et la volonté libre.

Représentant et intermédiaire de la divinité dans le monde créé, l'homme est debout devant lui. Ses deux pieds seuls touchent le sol, ses mains sont libres dans l'espace, sa tête s'élève vers le ciel. Chez tous les animaux, la ligne se termine aux organes de la nutrition, exprimant que leur seule fin est la vie. Chez l'homme, elle ne se termine pas, et ses yeux, son nez, sa bouche, ses oreilles sont découpés dans une sphère. Aucun ne peut réduire autant que lui son volume et augmenter la portée de ses membres. Il peut se mouvoir presque absolument dans tous les sens, et la flexibilité de ses organes se prête à toutes les influences, à toutes les habitudes. Son but, c'est l'empire et l'accord. Sa destinée, la lutte pour les obtenir. Il doit être une puissance harmonique. Un besoin le domine, celui de la sociabilité. La lenteur de sa croissance développe en lui ce besoin. Son enfance et sa jeunesse durent plus que celles d'aucun animal, autant que celles du chêne. C'est qu'il lui faut rester plus longtemps sous l'influence des affections de la famille et de cette œuvre préparatrice, à laquelle tout concourt, nature et société, l'éducation. Il a quinze ou seize ans quand sa virilité commence. Elle éveille d'abord en lui les énergies de l'âme, les aspirations, la conscience de sa puissance innée, tout le feu de la vie, qui éclairent, étendent et aplanissent devant lui l'horizon de l'avenir. L'amitié s'anime en lui d'un ardent esprit de solidarité et de dévouement. L'amour qui s'allume dans son cœur lui apparaît comme une flamme éternelle. Il craint qu'elle ne se trouble. Il ménage et alimente sa pureté. Il se sent grandir sous son influence. Il se marie. Père de famille, le sentiment de la plus haute responsabilité domine tous ses actes. Son premier amour le cède en vraie puissance à l'amour

Digitized by Google

que lui inspirent ses enfants. Ils grandissent; leur croissance dure jusqu'à vingt ans. C'est donc vingt ans que dure la sollicitude paternelle dans toute son intégralité. Là sont les racines de l'instinct social, le principe et le développement de l'esprit de solidarité qui forme les peuples, les nations, et sans lequel l'homme ne prévaudrait pas contre la nature. En Afrique le douar, en Europe la commune, en Amérique la tribu, ne sont que des groupes de familles, unis par une consanguinité rapprochée ou lointaine. Au sein de nos campagnes, combien de gens se saluent en s'appelant cousins.

La nature forme ces premiers groupes. Il faut des siècles pour les fondre entre eux. La civilisation se mesure au degré de cette fusion et à l'étendue qu'elle embrasse. A mesure que s'agrandit et se serre l'union entre les hommes, s'élèvent la liberté et la puissance individuelle, l'intelligence et la vertu. Mais ce progrès s'achète au prix de grandes luttes, et quelquefois de terribles nivellements. Il se conquiert d'abord à des époques de perturbation, où l'homme s'arme contre l'homme. Mais quand ensuite vient la paix, quand l'ordre s'installe, quand se fonde la réglementation durable, la loi civile conforme à la loi naturelle, les arts fleurissent, la poésie projette une éclatante auréole, la science germe et porte ses fruits, les découvertes se font au sein de la nature, étendent de toutes parts le champ de l'industrie, triomphent de la matière, multiplient l'activité.

Le firmament, dans sa splendeur, présente à l'homme une apparence qui lui est particulièrement sympathique, celle de l'immatérialité. Sa vue ne peut s'attacher au ciel constellé de la nuit sans qu'il éprouve une secrète et profonde aspiration, une intime révélation. Il s'éveille en lui une idée conforme à l'immensité, l'idée de l'éternité, une idée conforme à l'équilibre et à l'ordre, l'idée de l'équité, de la justice infiniment rémunératrice. Il sait qu'il souffre sur la terre, qu'il y lutte souvent en vain, et qu'il y mourra déçu. Mais la raison lui affirme que là n'est pas la fin; elle lui découvre l'infini, et elle lui souffle en même temps qu'il est le but de l'infini. Quand il regarde le ciel, elle lui dit instinctivement que sa destinée future est là-haut. Il voit dans ces lumières innombrables l'innombrable et perpétuelle manifestation de la vie; et c'est bien en toute réalité que le firmament lui montre le champ illimité de sa rémunération, constamment mesurée au degré de vraie et légitime puissance, qu'il aura acquise à chaque division de sa vie immortelle.

CHARLES BEAURIN.

Digitized by Google

UN AMOUR PLATONIQUE

DU RÉGENT

I

LE CHARNIER DES INNOCENTES

On sait que sous la Régence le cimetière des Innocents était le Palais-Royal sous la Restauration : même trafic, mêmes mœurs, sinon mêmes amours. Jamais on n'avait ainsi profané le silence de la mort. Les pauvres défunts n'avaient même plus en ce beau temps les six pieds de terre concédés à perpétuité. On ne bâtissait pas sur eux, mais chaque tombe était couverte d'une boutique, d'une marchande, d'un chaland. Les grands et petits roués de la Régence allaient se pavaner au charnier comme ils allaient hier au boulevard de Gand, comme ils vont aujourd'hui au bord du lac. Pas un minois qui restât à chiffonner dans ces régions fantastiques ; jamais l'amour et la mort ne s'étaient si bien donné la main.

Marguerite, une ingénue qui arrivait d'Argenteuil, débarqua un soir au charnier. Elle y découvrit bientôt sa cousine Babet dont elle n'avait pas oublié la figure affable et enjouée. Elle craignait d'être mal accueillie, aussi fut-elle quelques minutes à deux pas de sa cousine sans oser l'aborder. Elle observait d'un regard timide et curieux ce qui se passait autour d'elle. C'était pour elle un nouveau monde qui s'agitait bruyamment. Parmi les promeneurs, elle reconnut à son costume

Digitized by Google

plutôt qu'à sa figure un gentilhomme qui lui avait parlé sur le Pont-au-Change. Il allait papillonnant devant toutes les boutiques, jetant un mot par ci, un bouquet par là, avec les allures d'un homme en pays de connaissance.

Cependant Marguerite approcha de Babet.

— Ma cousine...

Babet, qui était une petite fille à peu près perdue, regarda l'innocente du haut de sa grandeur.

— Votre cousine, par quel hasard, s'il vous plaît?

— Quoi, ma cousine, vous ne me reconnaissez pas?

— Par une bonne raison, je ne vous ai jamais vue.

Marguerite s'éloigna avec dignité, comprenant bien qu'elle était trop pauvrement habillée pour être la cousine de Mlle Babet.

A peine s'éloignait-elle qu'un des pages du régent, le chevalier de Ravannes, débusquant d'une boutique, l'arrêta au passage pour lui débiter à bout portant des galanteries assez vertes. Elle voulut se détourner, mais il la retint en lui saisissant la main.

— Vous ne m'empêcherez pas de vous dire que vous êtes belle à ravir les anges, s'il y en a.

A cet instant, Mlle Babet s'étant ravisée sur le compte de sa cousine, sans doute en la voyant en si bonne compagnie, vint lui faire toutes sortes de cajoleries.

— Tu connais donc cette jolie figure? demanda le page à la petite marchande.

— C'est ma cousine, répondit-elle en l'embrassant.

— Est-ce qu'elle trône aussi au charnier des Innocents?

— Qui sait. Voulez-vous, ma cousine?

— Cela m'est égal, dit Marguerite insouciante et rêveuse.

— Si vous voulez, ma cousine, il y a de la place sur mon banc; je n'y suis pas toujours, d'ailleurs, et vous feriez bonne figure à ma place?

— Que la volonté de Dieu soit faite! murmura Marguerite.

— Et la vôtre surtout, ajouta le chevalier de Ravannes d'un air moqueur et passionné. Ce que femme veut le diable le veut.

Il fit le joli cœur, il impatienta Marguerite, il ravit Babet.

— Songe, dit-elle à sa cousine, que c'est un homme de la cour.

— Qu'est-ce que cela me fait! dit Marguerite.

— Tu es comme le vin d'Argenteuil, tu ne seras bon que pour la canaille.

— Qu'importe! si la canaille a soif, dit le page du Régent.

Le chevalier de Ravannes s'inclina et s'éloigna, non sans retourner

Digitized by Google

la tête. Il semblait dire : « En voilà encore une qui ira à la cour. »

Il conta le soir, devant Mme d'Averne, sa bonne fortune du matin.

— Au charnier des Innocents ! dit la maîtresse du régent, comment pouvez-vous descendre jusque-là ?

— Il a raison, dit le duc d'Orléans. La beauté est de noblesse ancienne puisqu'elle est fille d'Ève. Je connais plus d'une femme de cour qui n'est pas si bien née qu'une harangère de la poissonnerie. J'irai demain au charnier.

I

COMMENT LE RÉGENT DEVINT AMOUREUX DE MARGUERITE, VIGNERONNE D'ARGENTEUIL ET DENTELIÈRE A PARIS

Ce soir-là, Mme de Tencin soupait avec le prince.

— Savez-vous, lui demanda-t-il, pourquoi je n'ai jamais aimé ?

— Parce que vous ne savez pas l'amour.

— Vous voudriez bien être ma maîtresse d'école ; mais vous êtes trop savante. Je veux aimer une Agnès qui ne saura pas qui je suis.

Le régent était fatigué de ses conquêtes de la cour. Il se mit donc en campagne avec Ravannes pour trouver enfin une femme rebelle. Il alla au charnier des Innocents, non pas dans l'équipage d'un grand seigneur, mais sous l'habit d'un bourgeois de Paris.

Depuis longtemps il avait ouï parler des vertus attrayantes du comptoir. Les roués lui avaient vanté surtout des marchandes de dentelles très-galamment troussées, bien dignes d'enflammer un cœur de prince. C'était du fruit nouveau dont la lèvre ardente du régent était fort alléchée.

Tout justement Babet était dentelière et Marguerite en vendait déjà. Voilà donc, le Régent et son page, qui s'en vont à la découverte. Après avoir lorgné ça et là quelques minois souriants, ils s'arrêtèrent bientôt avec enchantement à la porte d'une boutique de dentelles, en face l'abbaye de Saint-Magloire. Dans la boutique, il y avait deux jolies filles de dix-huit à vingt ans, faites par l'amour et pour l'amour. C'étaient Babet et Marguerite.

Après avoir admiré à distance, ils voulurent admirer de plus près;

Digitized by Google

ils entrèrent résolument, en hommes qui ont l'habitude d'entrer partout.

Ils mirent sens dessus dessous tous les cartons de la boutique; après quoi le régent indiquant du doigt la dentelle qui tombait sur le cou de la plus jolie des jeunes filles, il dit que c'était là tout ce qu'il cherchait. Ce fut un point de départ pour parler plus galamment. Comme il avait de l'esprit et de la séduction, Marguerite ne trouva pas le temps de se fâcher. Il parlait si bien; il jetait une louange si à propos; il avait des façons si éloquentes, qu'elle se laissa aller sans y penser à sa logique.

De son côté, le page ne perdait pas son temps d'autant moins que Babet aimait l'amour à la dragonne. On se dit adieu, mais on convint de se revoir le lendemain.

Le prince rentra tout ravi au Palais-Royal.

— Enfin ! disait-il d'un air victorieux, j'ai séduit une femme sans mon nom et sans mon titre.

Le lendemain, nouvelle scène de séduction. Babet était le trait d'union par sa gaieté chantante. Ce n'était pas précisément une Agnès ni une Jeanne d'Arc; elle avait bien plus que sa cousine bu du vin d'Argenteuil, ici avec un comédien, là avec un soldat du guet. Elle était venue de la province chez une vieille tante, ancienne marchande à la toilette, qui lui faisait vendre d'un côté ce qu'elle achetait de l'autre. Comme la vieille tante n'avait pas mené une vie irréprochable, elle laissait aller à vau-l'eau la vertu de sa nièce. Elle permettait aux galants de venir en deçà du seuil, pourvu qu'ils fussent de bonne mine, disant : « Le monde attire le monde. »

Le régent et son page purent donc faire leur cour en toute liberté. Je ne parlerai pas des bijoux et des dragées dont ils émaillèrent le comptoir; je ne parlerai pas davantage des baisers qu'ils prenaient, en attendant qu'ils leur fussent accordés. Babet riait aux éclats. Marguerite rougissait et se fâchait. Quoique née aux portes de Paris, elle était toute primitive. Elle gardait avec sa vertu je ne sais quel charme candide et pénétrant.

Le régent devint amoureux de bonne foi, avec plus de plaisir qu'il ne l'avait jamais été. Marguerite était si fraîche et si franche ! C'était pour le régent une femme d'un autre pays qui apprenait une langue étrangère.

C'était l'amour.

Après quelques visites de plus en plus passionnées, il jugea qu'il était temps de lui révéler son bonheur et sa gloire.

— Puisqu'elle m'aime, je n'ai plus rien à gagner à l'incognito.

Digitized by Google

Il l'avertit que dans la soirée du surlendemain il viendrait la prendre dans un fiacre pour la conduire au bal masqué. Elle en fut toute joyeuse; elle lui dit qu'elle l'attendait déjà, qu'elle allait passer les deux jours qui les sépareraient à disposer son costume et son cœur.

— Comment te déguiseras-tu ?

— En vendangeuse.

— Eh bien, je vais t'envoyer dix aunes de soie verte pour te faire des feuilles de vigne.

III

OU LE RÉGENT VERSA DEUX LARMES

Le jeudi, Philippe d'Orléans vint dans un simple fiacre chercher Marguerite. Il la trouva à sa boutique comme c'était convenu, toute encapuchonnée, le masque à la main. Ses voisines étaient là qui riaient avec elle et lui prédisaient de belles aventures. Toutes auraient voulu être à sa place; elles la trouvaient bien heureuse d'avoir un galant d'aussi belle mine, car le régent avait beau jouer au bourgeois de Paris, son grand air éclatait malgré lui.

— Eh bien! ma belle amie, dit-il à Marguerite; ne m'avez-vous pas oublié?

— Je n'ai pensé qu'à vous.

— Vous êtes jolie comme une fée; si je n'y prends garde, on va vous enlever tout à l'heure à ce bal masqué où il y aura, dit-on, les plus beaux seigneurs de la cour.

— Vous me faites peur, monsieur; ils vont se moquer de moi.

— Se moquer de toi! On n'est pas si bête que cela à la cour. La beauté, vois-tu mon enfant, c'est le premier des titres de noblesse. Pour moi, les vraies princesses sont les jolies femmes. Ne perdons pas un instant, car le bal est commencé.

Tout en parlant ainsi, le régent avait conduit Marguerite devant le fiacre.

Une fois assis près de Marguerite, Philippe d'Orléans fut tout à fait éloquent. Comme il avait le beau langage familier, il s'évertua à dire à la jeune fille les plus doux propos du monde. Il n'avait jamais jeté aux pieds des dames de la cour de Louis XIV de si belles fleurs de rhé-

Digitized by Google

torique. Lui qui avait toujours parlé en sceptique, il parlait ce soir-là avec toute l'onction d'un prédicateur et d'un amoureux. Les phrases les plus sentimentales lui tombaient des lèvres comme les cascades des sources vives. Marguerite, toute émue, lui permettait un chaste baiser sur le front. Il l'embrassa vingt fois en respirant avec une adorable volupté les savoureux parfums des cheveux blonds. Il l'appuyait doucement sur son cœur, mais c'était tout. Il se trouvait comme emparadisé; l'auréole virginale de la jeune fille éclairait son âme d'une douce lumière; il se sentait désarmé, lui qui jusque-là avait raillé et battu toutes les femmes, lui qui jusque-là avait toujours répété le mot célèbre : « Je suis venu, j'ai vu et j'ai vaincu. » Il se sentait dominé par Marguerite; il était tout heureux de se conduire avec elle comme un écolier. Tant il est vrai que l'amour est toujours la bonne fortune de l'imprévu.

Cependant le fiacre était arrivé devant le Palais-Royal; dans cinq minutes il ne pourrait plus cacher à Marguerite qu'il était le duc d'Orléans, le régent du royaume, car toutes les femmes, malgré son déguisement, allaient le reconnaître et l'assaillir.

Au moment de descendre du fiacre, il prit la main de Marguerite et lui dit d'une voix émue :

— Marguerite! m'aimez-vous?

— Si je vous aime! s'écria-t-elle.

Elle ne dit pas un mot de plus, mais elle se pencha vers lui et l'embrassa avec la plus charmante ingénuité.

Le régent pâlit et sentit deux larmes dans ses yeux.

C'était la première fois et ce fut la dernière fois de sa vie, quoiqu'il traversât toutes les passions, les bonnes comme les mauvaises. Il était né sceptique, il mourut sceptique, ne croyant pas beaucoup à son âme, ne croyant pas du tout aux paroles des femmes.

IV

POURQUOI MARGUERITE N'AIMA PLUS SON AMOUREUX

Cependant les amoureux entrèrent dans les beaux salons du Palais-Royal. Marguerite était effrayée de tant de luxe.

Digitized by Google

— Eh bien! Marguerite, vous tremblez et vous soupirez.

— Ah! monsieur, je voudrais être à vingt pieds sous terre; toutes ces belles dames vont se moquer de moi et je ne sais où me cacher.

Et elle s'appuyait toute effarouchée contre Philippe d'Orléans.

— N'ayez donc pas peur, puisque vous êtes masquée. Et d'ailleurs, avec une figure comme la vôtre, on peut aller partout à front découvert.

— C'est égal, dit Marguerite, j'étais bien plus heureuse tout à l'heure dans le fiacre, toute seule avec vous, au milieu de la nuit.

Le régent sentit son cœur battre plus rapide.

— Allons, allons, dans quelques minutes tu seras la plus heureuse fille du monde.

Le régent pensait déjà à l'éblouissement qu'elle aurait quand elle reconnaîtrait que son amoureux était le premier homme de France.

Comme il l'avait prévu, il n'eut pas plutôt traversé un salon que tout le monde dit à mi-voix : « Le régent! le régent! le régent! »

Marguerite ne comprenait pas d'abord, mais elle finit par s'apercevoir que toutes les révérences, que toutes les œillades, que toutes les agaceries étaient pour son compagnon et non pour elle,

— Mais qui êtes-vous donc, monsieur, que tout le monde vous regarde et vous parle?

— Qui je suis?

Le régent avisa le marquis de Nocé qui avait à son bras Mme de Parabère déguisée en Diane.

— Nocé! dis un peu à cette jolie enfant quel est mon nom, car pour moi le diable m'emporte si je m'en souviens.

Nocé dévisagea Marguerite.

— Oh les beaux yeux! C'est la marquise de l'Aubespin.

— Est-tu bête! s'écria le duc d'Orléans. Ce sont des yeux que tu ne connais pas.

— C'est la duchesse de Guize.

— Voyons, dis à ces beaux yeux quel est mon nom.

Marguerite pensait tristement qu'elle n'était pas de ce beau monde où il n'y avait que des marquises et des duchesses.

Nocé lui prit la main et lui dit avec emphase :

— Madame, prenez garde à vous! vous êtes tout simplement pendue au bras de monseigneur Philippe d'Orléans, régent du royaume et régent de toutes les femmes, excepté de la sienne.

Marguerite détacha vivement son bras. Elle avait murmuré entre ses dents : « Le régent! »

Digitized by Google

Elle fit une révérence et disparut dans un tourbillon en disant :

— Adieu! monseigneur.

Le régent courut après elle et l'atteignit bientôt.

— Eh bien! Marguerite, vous devenez folle!

— Monseigneur, monseigneur, laissez-moi. Vous m'avez trompée!

— Je vous ai trompée! Que voilà une belle plaisanterie! Je vous aurais trompée si je vous eusse dit : « Je suis le régent, » et que je ne le fusse pas.

— C'est bien pis, monseigneur.

Le régent vit briller deux larmes dans les yeux de Marguerite; il l'appuya sur son cœur et lui dit doucement :

— Marguerite, vous ne m'aimez plus?

— Non, monseigneur.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Digitized by Google

SAINT-GRATIEN

Voici le moment où la vision de Cérès nous apparaît dans les blés. On respire cette forte odeur des regains qui vous grise le cœur. L'oiseau rime ses triolets dans le buisson vert, la grappe rougit sous le baiser du rayon. C'est le temps où l'imagination voyage dans le bleu. La nature a quelque chose de persuasif, et le pressentiment d'hier vient se fondre dans l'affirmation d'aujourd'hui. Tandis que les érudits entreprennent la savante exploration du sol allemand, l'écrivain bohême gravit les plus fiers sommets au sein des paysages et des vallées d'Interlaken, décrits par la plume humouristique de Topffer. Celui-là égare son pas fugitif sur la rive de quelque lac de Suède, où le batelier murmure un lied plaintif qui déroule les brumeuses images de la Finlande. Celui-ci s'en va simplement au fond du village, savourer Goëthe ou Schiller. Chacun disparaît, secouant la cendre du logis, la poussière des in-folio pour celle du chemin, et confiant aux poétiques réminiscences du retour le dernier mot du feuillet commencé.

Dans ces heureux bocages de Saint-Gratien, les pages que l'on a sous les yeux sont pittoresquement disséminées sous le ciel. Elles ont un éclat vif et doux, comme tout ce qui s'écrit avec de l'ombre, du soleil et un peu d'azur. Elles s'imprègnent d'un coloris tendre et vaporeux, elles décrivent surtout des paysages humectés par les eaux. La lumière blonde et rose vient s'épancher sur les façades mordorées des villas italiennes ou sur les parois en briques d'un castel. Là quelques essais d'architecture gothique sont jetés dans une anse d'un dessin pur, souple, arrondi, dont les moelleuses inflexions vont contourner la rive découpée par des baies. Ici une construction inachevée, quelques blocs d'un or mat et brun jetés dans la verdure, font songer au petit temple écroulé de quelque vallée de l'Attique. — On dirait le mot,

Digitized by Google

d'un passage grec qui surgit tout à coup au milieu de nos élégances modernes. — Là c'est une maison en style égyptien; plus loin les moulures des arabesques s'entremêlent de clématites et d'œillets rouges sur les colonnettes d'un pavillon dans le goût mauresque, aux marches baignées par les eaux. Un flot tiède emporte tous ces reflets, toutes ces nuances, toutes ces moirures, tous ces demi-accents que le clair obscur écrit sur la nuée, ou cette phrase affirmative du midi dans un ciel éclatant. Quelles haleines chaudes s'exhalent des fourrés, comme tous ces plans sont fondus dans l'éther, comme les plus sombres ramures viennent s'entremêler aux naissantes vigueurs. Ce ne sont pas, il est vrai, ces terroirs fumeux, ces seigles brûlés par les feux actifs de la Normandie. Cette nature a été effleurée par le XVIIIe siècle; elle a eu un contact avec les débats de l'esprit, dont on dirait qu'elle se ressent encore. Sous le site noyé de soleil, on retrouve un certain air pensif et précoce, et l'on sent bien que l'homme y est venu pour y raisonner.

Un peu plus loin, c'est un bois fameux où les muses n'ont guère séjourné, effrayées par la silhouette imposante de la théologie qui absorba la plupart des cerveaux dans le siècle de Bossuet. Durant quelque temps, sous ces couverts épais, à la place des divinités bocagères, ce sont les confessions du roi Jacques. Loin d'ici les dryades et les nymphes, et les pipeaux d'Amaryllis. Les lourdeurs pédagogiques peuvent écraser leur profil de neige et empêcher les éclosions d'avril. L'imagination y est envahie par les augustes sévérités. Mais vienne la nouvelle ère des pétulances, et l'on entendra le doux babil des amours dans la forêt brune. Les vieux ifs qui psalmodiaient les paroles du vent comme autant de versets funèbres, redeviennent ces faciles discoureurs qui font la chronique des vallées. Comme ces sages effleurés trop tôt par les tristesses de la terre, ils plongent leurs sommets altérés dans le ciel frissonnant afin d'en recevoir les onctueuses fraîcheurs. L'ombre mélancolique du roi dévot vient rêver en ces lieux sur les pénitences accomplies, et le frais rire de Margot traverse bruyamment la plaine avec les derniers sons de la musique des noces.

La pensée est inévitablement emportée dans une course vagabonde et délicieuse; elle se pose sur tous les sommets philosophiques. La mémoire se plaît à y raviver les plus joyeuses souvenances, et les contes malicieux du siècle précédent y sont semés par les enfants du plaisir. O le bon temps, l'heureux temps! C'était celui des rosières et des petits abbés; celui des héros, des viveurs et des fous pleins d'esprit. Celui des querelleurs, des belliqueux et des érudits. Le scrupule du

Digitized by Google

croyant absolu y coudoie le libre penser du déiste. Néanmoins le débordement est dans tous les rangs; la monarchie octogénaire cherche à se décharger de ses morosités, mais elle s'est démembrée peu à peu de ses soutiens. Les uns au fond d'une province expient la hardiesse d'un trait trop acerbe; les autres continuent à s'étioler dans les antichambres royaux. La période pleine et nourrie de l'éloquence apostolique se laisse délayer par l'élégant purisme. Autrefois, sous la main gantée du petit-maître on sentait le poignet du ferrailleur. Maintenant, avec d'autres allures, on exécute les galantes équipées de la guerre. La cour étant désormais sous l'influence des tracasseries domestiques, le séjour de la ville n'offre plus d'attrait. Les champs ont de brillantes fascinations. La vieille demeure se revêt d'un nouvel aspect pour ces jeunes gens gais, faciles, aimables et francs discoureurs. On s'oubliait, on se volait mutuellement sa maîtresse, on jouait avec l'amour, la mort, la peur, badinant toujours, n'apostasiant jamais. On riait dans la bonne ville provinciale, mais de ce rire fin, élégant, délicat, comme Cicéron riait à Tusculum. Et puis le temps marchait. On ne guerroyait plus, la pesante armure trouée par les balles des Impériaux se suspendait à la muraille, à côté de celles des barons qui avaient fait maintes excursions sur les terres des abbayes. — Alors l'abbé était remplacé par l'évêque qui festoyait volontiers le seigneur. On dissertait : on avait près de soi les belles latinités. Tel passage de saint Augustin y croisait tel récit gaulois, et qui peut dire que saint Jérôme ou saint Chrysostôme n'y aient pas été battus par un page de l'*Astrée?* — On était las d'avoir couru, las de s'être attardé dans les plaines noyées de la Hollande. On s'en revenait trouver son sillon. La vraie noblesse a toujours aimé ces rudes labeurs de la terre que n'ont pas dédaigné les ancêtres, et le guerrier soupirait après son manoir qui ne tardait pas à devenir la ferme des exploitations rurales, — C'est l'histoire de Catinat.

En cette commune de Saint-Gratien, également favorisée sous le rapport de l'aisance et du climat, un homme, un vrai sage, un type du gentilhomme et du soldat, s'est fait le fondateur d'un pays auquel il a voulu infuser lui-même la vie. D'autres laissent après eux le savant, le dogmatique cachet d'une invention quelconque qui les affirme glorieusement dans l'histoire. Catinat n'a voulu après lui que son village, mais son village fécondé par ses sueurs. Il en a lui-même recueilli le prix au centuple. Après avoir vécu comme un héros, pensé comme un philosophe et comme un chrétien, il est mort comme un laboureur, recueillant dans ses yeux le jour qui s'épanchait sur ses travaux agricoles et qui écrivait pour lui sa dernière phrase de vie sur la terre ensemencée.

Digitized by Google

Fatigué de l'incessant travail des manœuvres, ayant ses équipages démantelés, le front bruni par le soleil des batailles, il voulait le hâle des moissons. On avait souri de cette rudesse des camps qui ne l'empêchait cependant pas d'être un lettré, mais qui se refusait à revêtir certains airs de jouvenceau affectés par les plus vieux guerriers à l'Œil-de-Bœuf. — L'homme en lui s'avouait tout entier avec un accent net et précis. Soit qu'on lui attribuât injustement quelques-uns des revers militaires de la monarchie, soit que son caractère qui ne se pliait pas aisément aux servilités, déplût au souverain, on lui fit entendre de regagner ses domaines. Il y revint, déposa son uniforme de maréchal, prit la veste du travailleur, savourant son repas frugal entre une page d'Horace et les aromes de ses vergers. Humant la fumée des labours, il apprenait ce que vaut la terre sous les fructueux efforts. Ses greniers s'emplissaient de richesses, et l'hiver nul foyer ne chômait. Si par hasard quelque curieux venait à s'aventurer au château, les portes s'ouvraient toutes grandes devant lui. Le jour il avait des bois giboyeux, des chevaux frais et la bibliothèque de son hôte. Le soir, un feu de sarment et la causerie de ce fin vieillard qui s'endormait les pieds sur ses chenêts. Parfois la fille aînée du métayer était conduite à l'autel par M. de Catinat. Il y avait alors largesses au manoir. On buvait du vin un peu âcre dont on avait soi-même pressuré les ceps et qui vieillissait dans les caves du maréchal. Les marronniers déployaient leurs dômes fleuris, le signal des danses était donné par le vaillant rival de Charles-Amédée. Comme on l'acclamait tandis qu'il remontait en ses appartements en suivant toute cette jeunesse d'un œil encore vigoureux. — Ainsi s'écoulèrent ces matinées du descendant des conseillers de Charles IX, et lorsque sa dernière heure fut prête à sonner au beffroi, les portes de sa chambre mortuaire furent ouvertes à cette population de vassaux, et le seigneur de Catinat se retournant encore gaillard au milieu de ces paysans qui pleuraient, les salua de ce beau sourire de preux qui est comme le reflet de vingt campagnes.

L'arbre aux vivifiantes senteurs sous lequel *le père La Pensée* venait prendre son repas quotidien a été coupé, il y a quelque temps, par une nouvelle génération. Qui saurait compter les soleils levants qui ont embrasé son feuillage, les murmurantes haleines qu'il a versées sur le front d'un héros, les pastorales qui se sont débitées sous la voûte arrondie de son verdoyant sommet.

Un portrait assez bref, tracé dans le style sec et rigide d'une plume bien connue, nous est revenu d'une époque où il fréquentait MM. de Caraman, d'Herbeville, de Liancourt, de Villepion, de Xaintrailles et le

Digitized by Google

maréchal de Medavi. Ceux-ci dissertaient habituellement avec lui sur les plus studieuses questions de philantropie et de morale, se laissant volontiers gagner par l'insouciance.

« Peu de personnes ont connu M. de Catinat parce qu'il n'aimait pas à se communiquer. A la cour il ne plaisait point. Son extérieur ne promettait point un grand homme. Paris le connaissait à peine. A l'armée, il était adoré. Jamais homme n'eut moins d'amis; mais ce peu d'amis avaient un zèle et une admiration qu'on ne voit guère à l'amitié. Lorsqu'il n'était point employé, ils disaient qu'il était capable de tout. Il s'éleva sans cabale. Il ne se prôna jamais. Il ne daigna parer aucun coup que ses envieux (car il n'avait pas d'ennemis) lui portèrent. Il mourut tranquille, ne craignant rien, n'espérant rien, ne désirant rien, et peut-être ne croyant rien; aussi était-il au-dessus des honneurs. Quoi qu'il fût accusé d'irréligion, il ne fut accusé d'aucun vice. »

Ce reproche, les actes de Catinat l'en ont pleinement justifié, et surtout le premier feuillet de l'écrit testamentaire tracé de sa propre main. On sait qu'il était le prétexte des morsures de la Maintenon sur les plus jolies duchesses de la vieille cour.

Le ciseau d'un sculpteur, celui de M. le comte de Nieuwerkerke nous a transmis cette personnalité de Catinat. Sur la pierre tombale recouvrant les restes exhumés de l'antique église, entre les deux inscriptions funéraires qui consacrent la mémoire des châtelains de Saint-Gratien, s'élève la statue de l'ancien gouverneur des villes du Luxembourg. Revêtu de la cuirasse et assis les jambes étendues dans l'attitude du repos, le haut du corps élevé et légèrement penché sur le flanc droit, il s'appuie d'un bras sur un casque et de la main droite tient le bâton de maréchal. Sa physionomie pleine est d'un dessin large, vigoureux, précis; la ligne a une ampleur qui lui permet de s'énoncer d'un trait fier et savant, qui a enlevé ces courbures de col rejeté sur l'épaule droite avec une inflexion pleine de chaleur et d'audace. Le front porte avec noblesse l'abondance des boucles; sous un sourcil relevé, la paupière, habilement reliée au jeu des fibres et des muscles temporaux, possède un mouvement d'une excellence incontestable. Le nez bombé, un peu fort, se rattache aux narines d'un renflement plein d'élégance, où se dévoilent les hardiesses de races; les lèvres minces ont cette pression de courtoisie souriante d'un vieil habitué des camps royaux. Cette figure s'éprend d'un véritable cachet de douceur, de force, de rayonnante bonté; elle resplendit d'un charme indicible sous le reflet des virilités. — Sur la matière solide de la cuirasse re-

Digitized by Google

tombe le nœud de batiste, les doigts chiffonneraient volontiers ce flot de dentelles de Malines où le mou du tissu est des mieux réalisé. — Les mains sont diaprées par de solides nervures : on voit qu'elles ont maintes fois reposé sur des canonnières. Le style se dégage de toutes ces fioritures d'un goût douteux, pour se renfermer dans la tranquille possession d'une idée ; l'on reconnaît, sous sa transparence émouvante, le profil historique dans toute sa lucidité, et le pittoresque des traditions.

C'est là une page éloquente de l'histoire de Catinat, écrite avec ce sens vif et singulièrement passionné qui répand sur une œuvre ces lueurs héroïques, ces effets indéfinissables, ces beautés transcendantes de l'esprit. A côté de lui, dans le caveau des ancêtres, repose le corps de Marie-Rénée de Catinat, mariée à Guillaume de Lamoignon. Elle avait reçu, par la mort de messire Nicolas, son grand-oncle, la demeure où elle résida après son double veuvage. Les chroniques nous la montrent quittant parfois les brillants décamérons de Versailles pour venir se réfugier quelques mois dans l'antique habitation qui tombait en vétusté. En compulsant les papiers poudreux de cette commune, qui fut autrefois la seigneurie du maréchal, on redescend un siècle en arrière, et l'on se trouve en présence de celle que les récits ont désigné sous le nom de la dame de Saint-Gratien.

Elle avait commerce avec les habitués de la Chevrette, et, de temps à autre, un essaim de piqueurs et de cavaliers s'en allaient un dimanche d'été saluer madame d'Épinay et ses hôtes. Quant on les voyait traverser, à l'heure des vêpres, le petit village de la Barre, la multitude réjouie acclamait les arrivants. On les hébergeait ; on était en liesse comme un jour d'assomption. La plupart des habitants avaient leurs fils, leurs cousins, leurs neveux engagés parmi les gens des manoirs environnants. On se reconnaissait, on allait s'attabler durant les heures les plus chaudes sous les treilles du cabaret, comme plus tard les fermiers-généraux dissipaient la perception des gabelles à l'hôtellerie du père Leduc. — Pendant ce temps, madame d'Épinay, en robe à ramages, s'en allait avec son port de châtelaine accueillir ses visiteurs entre une dernière rebuffade de Rousseau et une phrase insinueuse de Grimm.—C'est qu'en effet là était le séjour du sans-gêne et du confort. Être enrôlé dans les amusements de la Chevrette avait sa signification. On y dépensait l'esprit comme le bel argent monnayé de M. de la Live. On y enseignait les fourberies du monde financier et badin ; on y gâchait la soie, les rubans, les fleurs, et, mieux qu'ailleurs, on y exécutait les vieux airs de Lully et le rigodon de Rameau. On y organisait

Digitized by Google

ces soupers fins des petits appartements de Marly; mais on touchait à peine aux mets si délicats qu'ils fussent. Ce n'était plus ce robuste appétit des aïeux, qui portaient facilement quelques bonnes livres de fer, et dont le souffle dévorant des lieux agrestes vivifiait les vigoureux poumons. C'étaient de petits éclats, de petites roulades perlées, échappées du gosier musical d'une actrice devenue dame de qualité comme madame de la Popelinière, fille de la fameuse Mimi Dancourt. Elle avait épousé un homme qui s'essayait à être le Mécène de tous les écrivains. Il joua vainement toute sa vie contre les subtilités d'un rival, et laissa s'établir, derrière la trappe d'une des cheminées de son hôtel, un escalier en maçonnerie. C'était l'escalier aux fredaines du duc de Richelieu. Madame de la Popelinière, d'humeur facile, passait volontiers cependant de ce brillant hôtel sur la scène de madame d'Epinay, qui portait plus tristement ses amours. Au-dessous de ces hautes intrigues, mais à un cinquième étage parisien, Diderot avait Nannette, comme Rousseau avait sa Thérèse, comme Béranger eut plus tard sa Lisette. Cela s'accomplissait en dehors de la Chevrette, et les repas moins succulents de leurs modestes fêtes se prenaient au Panier-Fleuri, où se sont dépensés tant de mots inédits, dont la saveur grivoise aiguillonnait l'imagination et ravivait le sentiment.

L'histoire touchante et romanesque de Mme d'Épinay est saisie dans son vif en ces lieux où elle a pris justement le plus d'extension. Épuisée par l'engouement et par les veilles, son âme s'était néanmoins raffermie. Chose singulière, elle comprenait, elle aimait Dieu davantage ayant plus péché. L'amour, en lui ouvrant le chemin des concupiscences l'avait tirée dès le début du sein des inepties et des engourdissements, entre la bénignité de son beau-père et la dévotion absorbante de sa mère. Quand elle se fut fait assurer un douaire pour vivre à sa guise, le marquis de Francueil qui avait le goût des petits troubles, des petits scandales, des petites ruptures, triompha facilement de ses scrupules, et l'enleva bénévolement. Le dessin, la musique, les vers, la causerie, la culture des sciences, cette libéralité d'une fortune dont la moitié reposait en fonds de terres productives, tout cela confirmait assez gaiement la situation. Il s'en suivit une liaison d'abord hésitante puis bientôt avouée. Mme d'Épinay n'était pas belle, mais elle savait plaire. Elle était bonne sans vertu; elle conservait une sorte de loyauté jusque dans la réalisation du mal; elle a trompé sans duperie; elle a trouvé le moyen d'être infidèle sans perfidie. Elle-même nous a laissé un portrait assez franc de touche :

« Je ne suis point jolie, je ne suis pourtant pas laide. Je suis petite,

Digitized by Google

» maigre, très-bien faite. J'ai l'air jeune sans fraîcheur, noble, douce, » vive, spirituelle, intéressante; mon imagination est tranquille, mon » esprit est lent, juste, réfléchi, et sans suite. J'ai dans l'âme de la vi- » vacité, du courage, de la fermeté, de l'élévation et une excessive » timidité. Je suis vraie sans être franche. La timidité m'a souvent » donné les apparences de la dissimulation, et de la fausseté; mais » j'ai toujours eu le courage d'avouer ma faiblesse pour détruire le » soupçon d'un vice que je n'avais pas.

» J'ai de la finesse pour arriver à mon but et pour écarter les obsta- » cles, mais je n'en ai aucune pour pénétrer les projets des autres. » J'aime la retraite, la vie simple et privée; et cependant j'en ai » presque toujours mené une contraire à mon goût.

» Une mauvaise santé et des chagrins vifs et repétés ont déterminé » au sérieux mon caractère naturellement très-gai. Il n'y a guère » qu'un an que je commence à me bien connaître. »

Ce crayon est le meilleur qui nous soit resté; mieux que tous les autres, il exprime cette physionomie en demi-teinte frappée d'un inimitable reflet.

Les premiers temps de son intimité avec Francueil s'écoulèrent sous les ombrages d'Épinay et se resserèrent à la Chevrette. Ce fut une passion discrète, bien ménagée, un de ces amours de bon ton qui éclosent à l'ombre d'un paravent Louis XV. Francueil était volage, spirituel, brave; musicien, ce qui était une qualité essentielle; beau discoureur, ce qui était plus essentiel encore. Il papillonnait autour de Mme d'Épinay, mais sans l'aimer. Il s'acquittait de cette obligation à la manière de l'âme de Virgile, qui savait posséder Myrtale sans en être possédé. C'est ainsi qu'ils eurent de légers orages traversés par les zéphyrs, et ce fut tout. Pendant toutes ces manœuvres, Mme d'Épinay a une confidente : c'est Mlle d'Ette. Celle-ci a l'esprit d'un roué, les ruses du démon. A cela est jointe une assez forte dose de malice. Elle a le secret de se rendre nécessaire à une jeune femme qui se dit volontiers trompée « craignant qu'on ne lui fasse un reproche dans le monde de n'être pas assez malheureuse » et auquel un précepte résolu pouvait faire faire du chemin. Au milieu de tout cela Mme d'Épinay conserve une inviolable honnêteté, refusant d'accéder au plan un peu compliqué de Duclos qui voulait faire passer Mlle d'Ette pour la maîtresse de M. d'Épinay, afin de les envelopper tous dans un réseau inextricable, et de préserver par là Mme d'Épinay du couvent dont elle était menacée. Ils sont là une troupe d'étourdis qui vivent à ses dépens, chacun y étant pour sa part. M. de Bellegarde est le seul qui ne se doute de rien «parce qu'il ne

Digitized by Google

voit jamais rien » C'est un aimable vieillard pomponné à la française, prompt à se fâcher, encore plus prompt à se remettre, blâmant fort la conduite de monsieur son fils, sans cependant y donner trop d'attention; quelquefois ce dernier arrive à l'improviste d'une de ses tournées. Il trouve le château en rumeur et s'en accommode fort bien, se souciant peu de dévorer son héritage avant l'heure. Du reste, doué d'un vague instinct de l'idéal, sinon dans le bien au moins dans l'art, qu'il conserve jusque dans ses désordres; ce qui joint à l'aisance de ses manières et à son parfait usage de la haute société en fait un homme très-agréable.

Ce fut Francueil qui introduisit Rousseau chez Mme d'Épinay. Cette dernière, quoique ne visant aucunement au bel esprit, s'était fait un petit noyau d'hommes de lettres et de savants. Quelques artistes s'y joignaient. C'étaient : Gauffecourt, Jelyotte, Helvétius, le baron d'Holbach, Duclos. Rousseau y conduisit Grimm qui gagna trop rapidement les faveurs du petit cercle. D'abord secrétaire du comte de Frièse, la modicité de sa fortune lui donnait une situation assez précaire, mais son esprit emporta la place. Son aventure avec Mlle Fel acheva de le mettre à la mode.

Mme d'Épinay avait été compromise à la mort de sa belle-sœur Mme de Jully, par la disparition d'un papier dont on lui imputait l'anéantissement. Il prit sa défense en des termes assez chauds, se battit et reçut un coup d'épée, qui le contraignit à garder la chambre un mois. Le papier se retrouva. Mme d'Épinay fut réhabilitée, mais elle souhaita intérieurement saluer son défenseur. Peut-être ne s'avouait-elle pas qu'il pourrait bien remplacer Francueil qui devenait de jour en jour moins assidu, depuis que, s'amusant à fonder une école lyrique avec M. d'Épinay, il y rencontrait une suite de bonnes fortunes assez saillantes. Mme d'Épinay ne put se refuser à l'évidence : elle se vit supplantée, et tandis qu'il disparaissait par une porte de derrière, un mouvement subit la fit tomber entre les bras de Grimm.

Mais cette fois elle sut se délivrer des confidentes dont elle avait senti l'abus. Cependant Mlle d'Ette, qui avait été un instant chargée de sa correspondance, était en ce moment assez dangereuse à éconduire. Mieux eût valu avoir à redouter la pédanterie de Mlle Quinault que les divulgations de la première; et ce ne fut qu'en la menaçant d'une lettre de cachet que M. de Lisieux, tuteur de Mme d'Épinay, parvint à ressaisir les dangereuses missives.

Ce fut donc une nouvelle liaison qui s'établit alors. Grimm avait revêtu aux yeux de tous un cachet trop valeureux pour que son installa-

Digitized by Google

tion à la Chevrette ne devînt pas significative. Ce fut une affection dont la durée atteignit les derniers jours de cette femme trop éprouvée. Il devint son maître de prédilection en tous les genres de travaux qu'elle voulait explorer. Une activité infatigable lui permettait d'en traiter plusieurs dans l'étendue de leur spécialité, et ce fut lui qui communiqua à son esprit cette solidité de jugement, cette direction, cette finesse d'appréciation qui faisait l'étonnement de Voltaire à Ferney. « Ne vous fiez qu'aux solitaires comme moi, ou comme Grimm, » lui écrivait-il. Elle l'avait subjugué par son air de distinction maladive; cette jeunesse qui s'épanouissait comme un bouton dans sa fleur, ce charme exquis qu'elle avait conservé en dépit de tous ses écarts. Elle quitta Genève, où elle avait été chercher une guérison à des maux incurables, sans rapporter autre chose qu'un adoucissement momentané. Dans les intermittences de mieux que lui laissait une santé de plus en plus chancelante, elle écrivit, au soleil de son jardin, un traité de morale pour sa petite fille, qui prenait ses ébats dans les fleurs. Elle se déchargeait de ses plus orageux souvenirs dans la société d'une vingtaine d'amis de choix : Diderot, qui avait fini par revenir de ses préventions, Saint-Lambert, l'abbé Galiani; tantôt essayant de faire revivre avec sa mémoire surchargée de souvenirs la piquante saveur des dialogues de Voltaire; tantôt prenant la plume de Grimm pour continuer, après lui, la correspondance qu'il entretenait avec plusieurs princes d'Allemagne.

Il y a un homme qui s'est longtemps maintenu à l'écart avec une certaine affectation dans la demeure de madame d'Épinay; elle-même a pu lui conserver un secret ressentiment de se voir dédaignée et méconnue. On le rencontre égarant mainte fois ses pas dans ces vallées qui avoisinent Saint-Gratien. Montmorency, Eaubonne, Groslay ont été les endroits favoris ou il a crayonné ses meilleurs types. Au-dessus du front large et lumineux, la pensée a creusé une tempe frappée par instant du viril éclat des idées; les joues, fibreuses et amaigries, laissent ressortir une pommette colorée par les feux intermittents de la fièvre; le vaisseau de l'œil s'embrase de temps à autre d'un jet brûlant qui fonce la prunelle sauvage; le nez est droit, les lèvres et le menton sont profilés en une ligne fuyante, dévoilant cette continuelle dépression du bonheur, en résumé, une physionomie d'un saisissant modèle, respirant l'horreur de la sensualité; organisation qui se vivifie volontiers sous les senteurs des champs et sous l'ombrageuse défiance du mal, atteignant toutes les maturités du bien : c'est Jean-Jacques.

La représentation du *Devin de village* avait précédé son installation

Digitized by Google

à l'ermitage, elle avait approché de ses lèvres la coupe des enivrements; des sensations délicieuses avaient glissé en son âme, en écoutant les touchants accords de cette musique si suave, et les pleurs qu'elle avait fait répandre révélaient que chacun de ses sons partaient du cœur. Il avait pu savourer son triomphe et, placé entre Mondoville et Rameau, conserver les heureux reflets de cette gloire souriante qui avait accueilli son premier essai. Lui, ce farouche raisonneur d'une susceptibilité pleine de justesse, et dont le style nerveux et serré s'imprégnait d'une excessive virulence, avait traité avec une vigoureuse dialectique cette fameuse question de l'académie de Dijon : Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs. Lui, dont les aspirations devaient pencher pour l'affirmative, y apposa le cachet de la négation et remporta le prix. Le succès de ce premier discours eut un retentissement prodigieux et ne contribua pas peu à poser l'auteur qui, de son troisième étage de la rue de Grenelle, dévorait toutes les gazettes qui en poursuivaient la polémique. Les gens de lettres formaient alors une petite société au sein de laquelle il fallait vivre si l'on voulait écrire. Ils se connaissaient tous, et leurs arguments se retrouvaient dans la bouche des gens du monde, auxquels ils empruntaient l'irrésistible portée de la puissance et du rang. Dans cette chambre de Diderot dallée en briques rouges, si brûlante en été, si froide en décembre, Diderot, rapportait les impressions de son dernier salon. Condillac y lisait ses premiers essais sur les connaissances humaines, Helvétius son poëme du bonheur. Pour Saint-Lambert, il se réservait d'ébaucher les saisons en sa maisonnette d'Eaubonne. Plus grand seigneur que ses amis, il ne dédaignait pas d'avoir de l'esprit comme Grimm et Marmontel; c'était là le point de ralliement. A côté de l'urbanité d'un épicurien se rencontrait la franchise verbeuse d'un honnête homme. Le rang, le privilége et la fortune disparaissaient; le monde appartenait à celui qui savait le prendre. En faisant subir à toute chose sa raison d'être, on se retrouvait sur un inviolable terrain, celui du droit. Tout prince débarqué de Potsdam ou de Londres déposait son titre, son épée et le cérémonial des vieilles cours pour venir s'asseoir à la table de travail des encyclopédistes.

Rousseau y faisait de rares apparitions. Il se réservait plutôt pour le salon de madame Dupin, dont la beauté si merveilleuse fixa les vœux de ce fermier général de fameuse mémoire. Cette madame Dupin, de si brillante renommée, dont la maison ne désemplissait pas, y rassemblait l'élite de la société polie, intelligente et financière.

L'admission était un brevet de capacité. Les étrangers surtout y

Digitized by Google

affluaient. « Mme la princesse de Rohan, Mme la comtesse de Forcalquier, Mme de Mirepoix, Mme de Brignole, Milady Hervey pouvaient passer pour ses amies; M. de Fontenelle, l'abbé de Saint-Pierre, l'abbé Sallier, M. de Fourmont, M. de Bernis, M. de Buffon, M. de Voltaire étaient de son cercle et de ses dîners. »

Jean-Jacques se mêla d'aimer celle qui fut depuis l'aïeule de Georges Sand, et que l'auteur des *Mémoires de ma vie* dépeint avec son vieil époux, goûtant le charme pur et nouveau d'un amour éclos au soleil couchant. Mme Dupin accueillit froidement les déclarations de celui qui n'osait se hasarder à prononcer quelques paroles en son boudoir fleurdelisé; néanmoins il était de moitié dans ses loisirs sérieux auxquels prenait part quelquefois son beau-fils qu'elle avait marié à une femme insignifiante et nulle. C'était précisément ce même Francueil que l'on revoit chez Mme d'Épinay.

Une fois Rousseau introduit là, l'ermitage n'est pas loin. La proposition est formulée, encore quelque hésitation, encore quelques regrets, quelques réflexions suggérées par les lueurs accablantes du découragement, puis tout est dit.

Quelques minutes suffisent pour se rendre de Saint-Gratien sur les hauteurs de Montmorency; le premier village était, sous Philippe le Bel, au nombre des quatorze qui en formaient la seigneurie. Montmorency n'est qu'à quelques pas de la Barre et par conséquent de la Chevrette, et Jean-Jacques en pouvait facilement parcourir la distance lorsque Mme d'Épinay lui faisait dire qu'elle était seule. Si on l'en croit cela arrivait trop souvent.

Les plus riants cottages sont disposés en cette vallée où l'architecture a semé les fantaisies les plus coûteuses et les mieux comprises sous le rapport de l'élégance et du confort. Depuis le vestibule étrusque jusqu'à la grille en fer ciselé, sur laquelle on voit grimper les ramures d'une glycine qui laisse pendre sa grappe violette et odorante; depuis la fenêtre surmontée d'une frise délicate, jusqu'aux urnes disposées sur les terrasses sculptées et qui laissent courir le chèvrefeuille le long des balustres. Les rues tortueuses cotoient les murs à demi éboulés de l'ancienne propriété des Montmorency dans lesquels se trouvent percées çà et là des meurtrières. Les incrustations du lierre ont prédisposé des ligaments fibreux dans le ciment presque granitique. De distance en distance une fenêtre inscrite dans une ogive aux colonnettes mordillées par la dent des insectes, dessine son profil dans la verdure sombre; d'autres presque totalement détruites laissent pendre de leurs derniers vestiges les baies rouges et

Digitized by Google

bleues des fleurs épanouies, comme une phase de vie qui ragaillardit la terre. Sur les cannelures émoussées viennent croître les touffes gazonneuses, et la même brise qui prolongeait autrefois ses notes dormantes dans les vieux créneaux se lève dans les jeunes sentiers. Quelques arches sont encore debout. Les saules, les frênes, les érables ; les châtaigniers et les sycomores, les peupliers et les ormes; les uns alertes et élancés, les autres ployant sous le poids des ans, confondent leurs dômes chevelus. Chaque plan de feuillage diversement frappé par la lumière chaude donne une multiplicité de tons d'une richesse d'accents vigoureusement notée. L'église, monument contemporain de ces murs décrépis, s'élève sur le bord d'un escarpement à mi-côte de la hauteur. C'est l'époque du plein cintre, ainsi que le témoignent les arcades. Entre les nervures des voûtes on reconnaît les traces de l'ancien mot grec : *Aplanos*. Quelques vestiges de renaissance se retrouvent dans les clochetons à moitié détruits et travaillés à jour qui sont disposés sur la façade extérieure. L'une des portes latérales, sculptée en chêne, est surchargée de signes symboliques autrefois superposés en double rangée sur les quatre faces d'un sarcophage : lampe, rameaux, cerfs, gazelles, colombes, dauphins, lignes indéchiffrables, page historique et enfumée qui n'en exhale pas moins son parfum. Quelques-uns des vitraux ont conservé une richesse d'éclat assez rare ; il en est même d'une finesse d'exécution, telle que la tête d'un Saint-Louis, que l'on ne saurait assez remarquer. L'ornementation des chapiteaux a disparu comme le tombeau du connétable. La nef, vaste, profonde, avec sa double rangée de stalles curieusement fouillées, s'emplit de flots d'harmonie dont la répercussion sonore et prolongée est d'un effet saisissant comme ces modulations traînantes de plein-chant; à l'heure des vêpres on dirait que cette musique se revêt de toutes les ombres de la nature. — De la plate-forme sur laquelle s'élève cette même église, on découvre une échappée de vue inscrite dans un immense horizon. Vallées et collines, hameaux et villages, forêts et monuments, sont groupés, fondus et noyés dans l'air ambiant qui vaporise tous les dômes, tous les sommets, tous les monticules, laissant percevoir çà et là les cristallisations des eaux, les lignes rocheuses, et les brumes terrestres qui blanchissent dans le firmament. Au delà on plonge dans l'azur comme dans un liquide bleu. Un air vif et pur vient s'infiltrer dans les poumons et vivifier l'être, tandis que l'œil emporte toute cette chaleur, tous ces reflets, toutes ses consonnances de coloris épars dans la plaine et sur les glacis des vieux murs.

C'est au sein de ces frais paysages tant de fois visités par les étés

Digitized by Google

surabondants et les automnes rougis qu'a vécu Jean-Jacques. Mais, comme au temps de son étrange locataire, le touriste effaré heurte inutilement à la petite porte basse de l'ermitage. Elle ne s'ouvre plus pour l'étranger, elle demeurerait close même pour la marquise d'Houdetot, si elle revenait visiter son doux ami; encore ce dernier se laissait-il parfois attendrir, quitte à maugréer après contre Thérèse qui ne savait pas (l'excellente fille) sauvegarder une matinée à son maître. Aujourd'hui l'ermitage appartient à un propriétaire qui l'a exhaussé d'un étage et réuni les quelques meubles dans une chambre inviolablement verrouillée.

Nul ne pénètre donc dans la maisonnette et il ne reste d'autres ressources que d'en vouer le possesseur aux dieux infernaux, si toutefois ils veulent bien descendre dans la vallée ombreuse et riante de Montmorency.

Par une splendide journée de juin, un jeune et élégant cavalier, à l'œil vif, à la taille svelte et bien prise, parcourait au trop mesuré de son cheval les sinueux détours du bois. Il était revêtu d'un costume de chasse en drap vert tendre, sur lequel était rabattu le large col d'une chemisette en toile fine, bordée de dentelles. Son petit pied cambré se dessinait dans une botte à glands d'or. Un feutre ombragé d'une plume était posé sur une forêt de cheveux noirs naturellement bouclés, exhalant les odorantes senteurs des boudoirs. Son visage était d'un rose velouté et savoureux aux lèvres. Comme il avait la vue basse, il rejetait habituellement la tête sur l'épaule droite avec un mouvement plein de distinction. Un fusil mignon, suspendu au côté, terminait son équipage, et sa main, emprisonnée dans un gant de daim, maniait avec un suprême bon ton la cravache surmontée d'une dragonne. En le voyant passer si beau, si brave, si lestement posé sur son cheval bai brun, saluant les filles et remplissant l'espace des vibrations de son rire clair, on eût dit un écolier échappé de l'abbaye collégiale, humant l'air avec délices, loin des regards du grand censeur.

Arrivé au terme de sa course il descendait, attachait lui-même son coursier, il venait agiter le timbre d'une demeure ménagée dans le creux d'un vallon agreste. Cette maison, c'était l'ermitage; ce jeune cavalier, c'était Mme d'Houdetot. Quelques mois après, celui que Mme d'Épinay appelait « mon ours » arpentait de son pied léger la distance d'une lieue à peu près qui le séparait d'Eaubonne où habitait la comtesse d'Houdetot, dont le visage se montrait chaque matin au-dessus des charmilles de Saint-Lambert; il l'avait rencontrée, comme il le dit lui-même, au moment où il venait de peindre sa *Julie*, où son

Digitized by Google

cœur « était ivre d'un amour sans objet; » il l'aima dans toute la plénitude de son âme, mais ce fut en vain; elle consentait bien d'écouler près de lui ses plus délicieux moments, mais le souvenir adoré du marquis l'arrachait brusquement aux entretiens si neufs et si brûlants de Rousseau. « Un soir, » écrit-il en parlant d'un de ses voyages à Eaubonne, « après avoir soupé tête à tête nous allâmes nous promener au jardin par un très-beau clair de lune. Au fond de ce jardin était un assez grand taillis, par où nous fûmes chercher un joli bosquet orné d'une cascade dont je lui avais donné l'idée et qu'elle avait fait exécuter. Souvenir immortel d'innocence et de joie! Ce fut dans ce bosquet, qu'assis avec elle sur un banc de gazon, sous un acacia tout chargé de fleurs, je trouvai pour rendre les mouvements de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première et l'unique fois de ma vie, mais je fus sublime, si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre et le plus ardent peut porter d'aimable et de séduisant dans un cœur d'homme. Que d'enivrantes larmes je versai sur ses genoux! que je lui en fis verser malgré elle! Enfin, dans un transport involontaire, elle s'écria : — Non, jamais homme ne fut si aimable, et jamais amant n'aima comme vous, *mais*... votre ami Saint-Lambert nous écoute, et mon cœur ne saurait aimer deux fois...* »

Après ce voyage exploratif l'imagination redescend volontiers des hauteurs de Montmorency, pour revenir dans le poétique séjour où elle a inauguré sa course. Saint-Gratien est encore là avec ses terrains boisés, ses ruisseaux bordés de saules, et ses chemins creux; la noble et touchante personnalité d'une princesse auguste a consacré ces lieux. Ce ne sont plus ces feuillets de philosophie sensualiste crayonnés par Saint-Lambert, au sortir des petits soupers d'Eaubonne; c'est une page neuve, qui se lit au fond du village, à l'ombre de ces maisonnettes aux toits inclinés rêvés par les sages, au sein des populations agricoles. On y retrouve encore ces huches de chêne d'où s'échappe cette senteur de pain bis humé avec délices par Jean-Jacques. En ces coteaux les doctrines d'Helvétius et de d'Holbach se sont bien des fois travaillées à

* « Non, tu ne fus pas sublime, ô philosophe! dit à Jean-Jacques M. Arsène Houssaye. Tu te contentais donc, pour tout bonheur, d'immortaliser l'amour de Mme d'Houdetot pour Saint-Lambert. Alfred de Musset s'écriait : *J'ai mon cœur humain, moi*. C'était le cœur humain du poëte, ce philosophe par excellence; mais le cœur de Rousseau ne fut pas ce jour-là le cœur humain. Le *mais* de Mme d'Houdetot fut le cri du cœur féminin, — soit qu'elle pensât à Saint-Lambert, soit que l'amant de Thérèse Levasseur ne lui parût bon que pour être un amoureux platonique. » *Portraits du* XVIIIe *siècle*.

Digitized by Google

l'ombre des haies vives. Le pan d'une muraille grise baigné de soleil a plus d'une fois versé sa chaleur sur les théories du scepticisme. Tandis qu'aux fonds des vieux nids, l'oiseau disait *oui* à l'amour, l'homme plus fou écrivait quelquefois en bas sa négation, le cœur y buvait souvent l'insouciance des misères; aujourd'hui d'autres préceptes s'écrivent en ces fonds de paysages illuminés. Comme dans les anciens jours, on dirait que la pastorale, l'expression du bonheur champêtre, vient se jouer devant le château seigneurial. En face de l'abondance quelques scènes paisibles et graves s'éveillent dans l'imagination, comme l'églogue de l'écriture dans les champs de Booz.

Mme la princesse Mathilde vient se reposer ici de ses studieuses fêtes de Paris, au contact des champs éclairés où le rayon s'infiltre dans les veines du sol plantureux. Elle vient savourer la matinée avec ses sentiers baignés de jour et ses bleus-lazulis si chatoyants. Elle vient étudier à l'aise ces types plus vigoureux des lieux visités par le soleil, car son crayon, essentiellement mâle, se dégage habilement de toutes ces mièvreries du goût moderne. Que l'on se rappelle la juive d'Alger où le coloris a été frappé par la note mordante du soleil de Tunis; l'intrigue sous le palais ducal, d'un piquant d'invention plein de verve, d'un accent net, franc comme effet; le profil perdu si fièrement buriné par cette touche d'aquarelliste. Si ce n'est pas une indiscrétion que de révéler les secrets labeurs de Son Altesse Impériale, nous dirons qu'elle veut se faire initier aux magistrales beautés de la peinture à l'huile dont elle possède déjà à son insu toutes les hardiesses. Bientôt peut-être, à l'une de nos prochaines expositions, une composition d'un nouveau genre viendra s'offrir à l'appréciation de tous. Chacun pourra se convaincre que cette vaillance n'est pas sans douceur, et qu'alors même que la réalisation n'atteint pas tout ce que le sens artistique a rêvé, elle n'en laisse pas moins subsister après elle une chaleur d'intention des plus vives.

Mme la princesse Mathilde habite, pendant les quelques mois de retraite à Saint-Gratien, une délicieuse villa reconstruite sur l'ancien emplacement du château de Catinat : c'est le château neuf. Napoléon Ier en eut la première idée. Étant venu un jour visiter M. de Luçay, propriétaire des terrains actuels et qui habitait la maison du maréchal, il précisa lui-même la situation que devait avoir le nouvel édifice. Sa pensée est donc inévitablement liée à ce domaine qu'il a foulé de son pas rapide, et dont son coup d'œil d'aigle avait saisi et coordonné tout l'ensemble. Mais il n'appartenait qu'à une intelligence sincèrement éprise du beau d'en éloigner toutes les dissonnances, d'y introduire ce rhythme har-

Digitized by Google

monieux des objets et des couleurs, de l'ouvrir aux oiseaux, aux plantes, à la lumière, au travail. Parfois il s'emplit des lueurs fantastiques d'une fête; une voluptueuse mélodie semble préluder aux apparitions. Quelques femmes aux aériennes blancheurs surgissent au sein des glaïeuls comme les déesses des eaux. Le plus souvent il semble se délecter sous des clartés ruisselantes. La façade du dernier manoir, façade à briques rouges, aux fenêtres arrondies, flanquée de ses deux pignons, se retrouve un peu plus loin; un lierre épais grimpe le long de la muraille estampée par les vieux et lourds rameaux. Le style Louis XIII a dessiné toutes ces lignes pittoresques : c'était le moment où la brique devenait la pierre par excellence pour la construction des édifices, depuis que Catherine de Vivonne l'avait introduite dans celle de l'hôtel de Rambouillet. La porte recouverte en tuiles a disparu; les fossés ont été comblés. La plus grande partie de cet immense domaine était en friche, et atteignait l'étang alors couvert de roseaux et rempli de jondelles. Aujourd'hui, l'élégant tracé des allées en a fait un parc de la plus belle ordonnance; d'épais bocages et de longues charmilles permettent au promeneur d'égarer son pas sous les ramées; les brises et les zéphyrs affectent des ondulations graves dans ces arbres centenaires : on dirait des vieillards qui ont des larmes dans la voix, même au matin de leurs derniers jours; de vastes pelouses, où l'œil contemple un gazon toujours vert, s'étendent devant les façades du château neuf. Dans chacun de ces sinueux méandres surgit un kiosque habilement ménagé en un frais massif. Des corbeilles, aux nuances harmonieusement fondues, œillets, tulipes, anémones, absorbent la poussière d'or et les rayons par les pores de leurs tissus soyeux. Plusieurs groupes de marbre, entre autres une Andromède, signée Francheschi, d'une facture largement comprise, d'une conception neuve, d'un cachet palpitant d'intérêt; les contractions des muscles qui se tordent sous les chairs, au sein de ce paysage éclatant, sont d'un invincible effet. Tout autre qu'un amateur d'élite eût donné la préférence à l'une de ces riantes personnalités du poëme des jardins, faune railleur, satyre endormi, chasseresse aux courbures sveltes; Mme la princesse Mathilde a préféré inaugurer l'entrée de son habitation par ce grave incident d'un récit chanté par le pasteur des vallons de la Béotie. Un sable fin est semé dans ces allées dont le dessin suit une pente douce, entre leurs doubles bordures de géraniums, et qui descendent jusqu'au lac. Un pavillon au toit de chaume, aux murs à moitié dérobés sous le feuillage, s'élève sur les bords où sont amarrées quelques nacelles. Ce lieu est sans nul doute le site le mieux choisi, le

Digitized by Google

plus romantique, le plus délicieusement jeté. A gauche, un petit hangar au couvert plat où se resserrent les embarcations. Ce morceau de rive est encaissé entre les saules, les peupliers el les bouleaux; un ciel toujours clément promet aux gondeliers pleine possession de l'onde. Plus loin, sur les terrains surélevés en plates-formes qui avoisinent le château, quelques échappées de vue dont les plans sont superposés dans un bleu violeté, en sorte que les objets semblent broyés dans l'azur.

Au milieu de toutes ces terrasses s'élève la maison de Son Altesse Impériale. Divers sentiers montueux y aboutissent. Un perron de style moderne est abrité par une marquise vitrée, soutenue par des colonnes enguirlandées de lierre comme les anciens pampres des piliers corinthiens; les deux côtés sont garnis de fleurs. Un vestibule, dallé de marbre, conduit dans un salon d'une richesse pleine de bon goût, aux murailles tendues de perse, aux meubles d'une élégante simplicité également recouverts de la même étoffe; quelques tableaux de maître y sont suspendus; plusieurs guéridons supportent des vases précieux où sont déposées des fleurs aux nuances caressantes sur lesquelles Mme la princesse Mathilde doit promener de temps à autre son coup d'œil d'artiste.

Le salon ouvre sur une veranda couverte de tapis de Smyrne où sont rangés des divans et où s'épanouissent quelques plantes rares en des vases de Saxe. En face, une immense prairie dont les émanations viennent vivifier ceux qui goûtent le repos de ces beaux lieux dans les onctueuses soirées d'août.

C'est là que sont admis les quelques étrangers auxquels Mme la princesse Mathilde veut bien accorder quelques instants d'entretien; c'est là qu'elle les accueille avec cette urbanité toute simple et toute gracieuse qui vous va au cœur et qui est l'apanage ordinaire de nos grandes maisons de France.

Il y a quelque temps la princesse présidait la distribution des prix des écoles communales. A entendre les joyeux vivats dont elle était saluée et les trépignements des populations enfantines, on avait involontairement souvenance de ce précepte murmuré par la suave voix de Fénélon : « L'éloge des grands dans la bouche des petits. » C'est qu'en effet ils pouvaient se réjouir, car ils savaient qu'entre les mains de la princesse était un beau prix d'excellence qu'elle devait décerner au plus savant et au meilleur; c'est qu'en effet ils sont favorisés ceux-là qui, voués aux occupations rurales, ont eu leur premier sillon tracé par Catinat. Une femme d'un rang auguste veut continuer

Digitized by Google

l'œuvre après celui qui leur a fait aimer le travail d'un pur et saint amour, dans cette heureuse commune de Saint-Gratien qui plus qu'une autre semble avoir vécu dans l'intimité de ses seigneurs.

L'un de nos ordres religieux les plus dévoués, exclusivement voué au soulagement des captifs, vient d'être introduit par celle qui sut le reconnaître et le choisir entre tous. Dans un sentier obscur et qui semble se céler à tous les yeux, quelques femmes vêtues de bure dérobent à tous leurs pieuses fonctions. Lorsqu'un glas sourd annonce le départ d'une âme éperdue, debout au chevet d'agonie, elles déposent sur les lèvres bleues le baiser d'incroyable paix — silence et respect. — La même main qui sut les rencontrer non loin des prisons a posé la première pierre de la jolie église. La blanche maison de prières renvoie la réverbération des feux solaires sur les champs labourés. — Bonaparte aussi inaugurait son règne en rouvrant les portes du sanctuaire aux solennités des Fêtes-Dieu. — Ce sont là ces pages courtes et vivantes dont on respire allégrement le parfum, et qui sont signées par une femme qui dira le dernier mot de Saint-Gratien.

Bien d'autres choses seraient à dévoiler, mais la main de celle qui sait répandre le bienfait lui prête aussi son ombre et le défend des clartés trop vives.

La princesse, qui ne dédaigne pas de s'amuser et de se livrer aux explorations d'un pays plein de souvenirs, y laisse elle-même, après chacun de ses étés, le plus long et le plus durable, c'est qu'elle s'y plaît comme une simple grande dame dans ses terres. Autrefois les vassaux saluaient d'un respect craintif l'arrivée de l'héritière du fief. Aujourd'hui celle que l'on désignera encore, après Marie-Renée de Lamoignon, comme la dame de Saint-Gratien est accueillie par les chaleureux transports d'une population de laboureurs qui lui doit une partie de son aisance. L'antique cérémonial a disparu; la porte rouillée ne grince plus sur ses gonds pour se refermer ensuite sur une châtelaine invisible. Chacun est appelé à la voir se promenant par delà ces blés mûrs qui vont bientôt tomber sous la faucille. Et si, par hasard, quelqu'un essaye de formuler la louange sur ce qu'il voit et sur ce qu'il entend, elle sait habilement détourner l'éloge et répond avec un sourire qui sied si bien aux lèvres d'une princesse : « Si je fais un peu de bien dans mon village, c'est tout simple; il faudrait s'étonner du contraire. »

MARC DE MONTIFAUD.

Saint-Gratien, 14 août 1866.

Digitized by Google

LA MUSIQUE EN ALLEMAGNE

I

MENDELSSOHN ET SCHUMANN

Ce fut un éblouissement dans le monde musical à l'apparition de Mendelssohn. On l'écouta d'abord avec étonnement. Il parut étrange. Plus tard, quand son génie se fut imposé, on se demanda outre-Rhin si, après Mozart et Beethoven, il était possible qu'un créateur surgît. L'était-il ce créateur, et que pouvait-il créer après Mozart et Beethoven? Comment arriver à une nouvelle expression de l'art musical sans mettre des chaînes à la nature, sans briser toutes les règles, sans aller au delà,—dans le monde interlope des virtuoses et des exagérés? Quand Schumann parut, cette question fut plus vive encore, car Schumann avait moins de prétentions que Mendelssohn.

Avant ces deux maîtres, l'art musical avait atteint l'apogée de la force créative. Ce n'était donc que par l'expansion d'une individualité immense, par des œuvres frappées au coin d'un caractère éminemment original, que Mendelssohn et Schumann pouvaient aspirer à la place suprême qui leur était due.

Mendelssohn est un de ces artistes penseurs qui ont la rare et précieuse qualité d'être éminemment maîtres de la forme. Son idée, dans la mer encore, est Vénus déjà : elle est née, elle est femme, elle est déesse; elle n'a plus rien à apprendre. La splendeur de son apparition forme son vêtement. Elle sait, en naissant, le chemin, non de la mort, mais du ciel.

Mendelssohn, dans le ciel lyrique, passe, le cœur et l'âme fermés,

Digitized by Google

en dehors de ce qu'il permet à son accord de révéler. Il est lui, et clos. Sa première pensée chantée ne fait jamais deviner la seconde encore muette. Il marche dans l'expression libre et complète de son moi intime avec une assurance tranquille, s'arrêtant quand il veut, embrasant l'auditeur quand sa lyre a vibré.

Dans la *chanson avec ou sans paroles*, dans la *sonate*, dans ses partitions de musique instrumentale, *trios*, *quartettes*, *octettes* ou symphonies, on retrouve la note sensible de son génie, l'aspiration vers l'idéal moral. Il est l'apôtre de la réconciliation de l'homme avec Dieu par la beauté.

Mais artiste consommé et trop artiste pour être homme, il n'apporte dans cette aspiration vers son idéal que les douces émotions d'un voyageur en pays connu, et non les haletantes perplexités du navigateur en pleine mer et auquel l'étoile fait défaut. Aussi Mendelssohn n'a point les cris déchirants des chercheurs de routes et des âmes aveuglées, il va dans la lumière de son idéal, noble, beau, aristocratique, sublime, mais calme et dominant son cœur par les rayons de son génie.

Dans les œuvres que la foi seule peut créer, dans l'*oratorio*, le *psaume*, partout où Mendelssohn est grand, ses maîtres furent Häendel, Bach et les vieux compositeurs italiens de musique d'église qui laissent déjà dans leur accord éclater la note tumultueuse de la passion. Mendelssohn était moins croyant, donc il avait plus d'aspiration; son accent devait être plus élégiaque. Ses maîtres avaient la foi, la foi des anciens temps, implacable, inébranlable, leurs œuvres sont fortes et entières comme leur religion. La forme ne présente pas grandes différences; elle a plus de coulant chez Mendelssohn, moins de rudesses; elle est, en un mot, vulgaire, plus soignée. Mais cette perfection de la forme, source, pour le connaisseur, de hautes jouissances esthétiques, amène parfois une monotonie de lignes fatigantes, et cette aristocratique diction, fruit de travail et non expression de compositeur, vous fait désirer parfois qu'une note sauvage d'enfant de la nature vienne briser cette harmonie d'une splendeur trop égale et d'une beauté trop placide, parce qu'elle est vraiment trop belle.

Mendelssohn est éminemment *subjectif*. Dans ses ouvrages, avec ou sans paroles, où le cri de son âme peut percer dans les interprètes que l'œuvre lui présente, il atteint ce haut degré de perfection qui l'ont placé, pour les artistes sérieux, presque à côté de Beethoven. Dans ses illustrations musicales des tragédies de Sophocle, il n'était besoin pour le compositeur que de trouver cette note générale où se résument les

Digitized by Google

émotions connues et attendues, accent qui doit être fidèle, mais qui n'a pas besoin de porter le cachet d'une individualité prononcée.

La description des passions et des sentiments tumultueux des masses populaires dans le chœur tragique, non plus que le chant isolé dans l'oratorio, n'ont besoin d'une effusion réelle du moi intime du compositeur, et les personnages du monde antique revêtent dans notre esprit toujours une vie plutôt typique que réelle, quelle que soit l'intention du compositeur et quels que soient ses efforts plus ou moins heureux pour établir l'illusion. Quand Mendelssohn sort de cette sphère où le cri de son âme seule emplit l'étendue, c'est tout le monde merveilleux des romantiques qu'il accouple à son orgue savant, tous les orchestres de cristal des rêves dans le bleu et des voyages impossibles. C'est là aussi qu'il a recueilli les plus beaux triomphes. Dans la musique du *Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare, dans le fragment *Loreley*, dans ses ouvertures de *la Belle Mélusine*, de *la Grotte de Fingal* et de *Ruy-Blas*, dans sa *Nuit de Valpurgis*, son génie s'est montré dans toute l'envergure de son originalité la plus réelle, de sa hardiesse la plus charmante, de sa fantaisie la plus aimée. Il était là, chez lui, Mendelssohn! Dans cette idéalisation de la nature, son désir effréné de l'idéal oubliait la vie banale.

Oh! qui n'a couru avec Mendelssohn dans ces notes divines, échos de mondes perdus ou à venir, les frais sentiers des forêts, les bords des lacs bleus la nuit, les rouges sommets des collines à l'aurore, tout ce monde enchanté, merveilleux, de rayons de lune dans les vieux cloîtres, de cris effarés de chevreuils au tournant du coteau, de matins d'Alpes aux pluies de diamants tombant de l'aurore dans les rosées; ces nuits, ces soirs et ces matins où l'on contemple l'astre, cet œil du ciel; et l'œil, cet astre de la femme, — monde tombé un jour comme un rayon qui se fit monde dans le cerveau de Mendelssohn! Qu'il est beau le rêve de l'éternité, sous l'archet de Mendelssohn, pour nous autres déshérités, — ne dût-on être qu'un démon dans son monde enchanté!

Là, l'accord de Mendelssohn est libre; il vole sur des ailes dont nulle banalité n'arrête l'essor; il plane, il monte, il redescend, et, chaque fois qu'il se rapproche de la terre, c'est pour laisser tomber dans l'âme de ses auditeurs enivrés une pluie d'azur et d'or aux arcs-en-ciel d'Éden, aux échappées lumineuses dans les prairies inconnues des pays d'au delà les rêves.

Schumann était un esprit vivant intimement avec Jean-Paul et Hoffmann, quand la pensée musicale commença à naître en lui. Naturellement

Digitized by Google

les puissantes effluves du génie de Jean-Paul et les fantastiques vagabondages de l'étrange écrivain qui a écrit les souffrances du musicien Kraissler eurent une influence prodigieuse sur les premières compositions de Schumann, dont la pensée n'était pas mûre encore. Voilà ce qui explique, dans les premiers ouvrages de Schumann, à côté de certaines parties d'une individualité prononcée, d'un caractère éminemment original et originel, l'incohérence de certaines autres où l'inspiration propre du musicien semble lutter avec des souvenirs venus de ses études d'autre genre.

Mais une nature d'artiste aussi sérieuse que celle de Schumann, un esprit aspirant à d'aussi hauts sommets, ne pouvait rester enclos dans ces liens d'une exagération morbide où l'entraînait la surabondance de l'imagination et l'ardeur encore inexpliquée de créations futures. Il apprit bientôt dans l'étude des grands maîtres, et par ses relations intimes avec Mendelssohn, les sévères préceptes de la forme, les splendides rigueurs de la ligne, les dogmes de l'art ; nous remarquons déjà dans les œuvres de sa seconde manière la bienfaisante influence de ces études et les conseils du maître Mendelssohn.

On ne trouve pas dans Schumann une grande et réelle originalité vraiment musicale, c'est-à-dire *mélodique*. Les vieux maîtres qu'il a étudiés y passent en bouffées soudaines et brûlantes. Dans tous ses ouvrages, sonates, quatuors, symphonies, on sent l'influence des grands compositeurs qui l'ont précédé, et dont il s'est presque assimilé les défauts avec les qualités par une étude implacable née de passion et de vénération. Pourtant il était impossible qu'un esprit frappé, comme celui de Schumann, au coin d'une originalité aussi prononcée, ne trouvât pas dans son cœur, dans son génie, des moyens d'expression qui ouvrissent par le rhythme, par l'harmonie ou la mélodie un chemin nouveau dans la forêt luxuriante de l'art musical allemand. Schumann devait trouver une note, un accord où son âme chantât d'elle-même, par elle-même, ce mot que tout âme possède et qui ne ressemble pas plus à celui d'une autre âme, qu'une étoile ne ressemble à une étoile au pavillon irradié de l'infini, qu'un brin d'herbe à un brin d'herbe dans les savanes des Amériques, qu'une vague à une vague dans l'incommensurabilité des océans.

Mais dans Schumann ces notes réelles de sa création ont ce caractère singulier, qu'elles semblent étrangères à l'œuvre, ou qu'elles se noient dans une succession d'accords d'une profonde monotonie. La corde première de la lyre de Schumann, c'est l'enthousiasme ; cet enthousiasme enlève l'auditeur, lui fait oublier les réminiscences dont

Digitized by Google

l'œuvre est semée : dans cette ardeur, dans cette passion il y a palingénésie, s'il n'y a pas création primordiale. Il y a dans les ouvrages de Schumann un tel abandon à la nature et à l'idée, à la vie et à l'esprit, qu'il semble impossible que le poëte n'ait pas créé sa langue comme il ressent son enthousiasme. Dans ses morceaux joyeux, bat le pouls d'une saine et robuste nature ; dans ses plaintes et ses chants d'amour, une mélancolie divine soupire en notes attendrissantes ; partout brûle une âme ardente dans les combats enthousiastes de la réflexion de Dieu.

Cet enthousiasme nous saisit même dans ses œuvres où l'art a trahi la pensée, où l'exécution s'est montrée impuissante au désir de l'idée, où enfin l'aile de l'aigle s'est cassée aux rochers, où, pour tout dire en un mot banal et vulgaire, le poëte n'a pas su écrire ce qu'il sentait.

Je crois qu'il serait difficile de trouver un compositeur dont les œuvres soient aussi singulièrement tranchées que celles de Schumann.

A côté de parties d'une beauté achevée, vous en trouvez d'une pauvreté d'idée et d'une irrégularité de forme qui feraient douter qu'elles soient de la même main.

La cause en est dans la surexcitation continuelle qui était le tempérament de Schumann; natures allemandes, vivant de rêves et de science, souvent trop grandes pour l'exécution, et tombant du rêve exagéré dans la banale réalité, comme un aigle qui vient du soleil et qu'une lanterne aveugle.

Ses dernières œuvres, portant déjà le cachet de l'assombrissement de son esprit et comme le pressentiment de sa fin prématurée et si triste, n'offrent guère de beautés dignes des ouvrages précédents.

Mais dans la période ascendante de son génie, que d'œuvres magnifiques ne trouvons-nous pas? C'est à ce temps que se rapportent ses délicieuses chansons rendant, comme un miroir, le sens et l'esprit des paroles, et dans lesquelles bat toujours un cœur ému, ardent, enthousiaste ; puis la cantate : *le Paradis et la Péri*, ce chef-d'œuvre du romantisme en fleurs ; les quatre symphonies en *si bémol majeur*, en *ré mineur*, en *ut majeur* et en *mi bémol majeur*, parmi lesquelles celle en *ré mineur* est surtout remarquable au point de vue esthétique de l'art, et celle en *ut majeur* comme une expression profonde d'un sentiment ; un morceau pour orchestre de rhythme ravissant et dans un accord plein d'humour et de verve ; les ouvertures de *la Fiancée de Messine* et

Digitized by Google

de *Manfred;* l'opéra *Geneviève;* une suite de délicieuses compositions pour musique de chambre : un *quintette* pour piano, un *quatuor*, deux *trios*, des *études* et des *esquisses* pour le piano à pédales, des *variations* pour deux pianos, des *morceaux* pour piano à deux mains, etc., etc.

Schumann fut une nature subjective comme Mendelssohn. Aussi, comme Mendelssohn, partout, dans toutes ses créations qui ne sont pas l'écho passionné et inimitable de son moi personnel, est-il un compositeur essentiellement romantique. Ils ont besoin, tous deux, Mendelssohn et Schumann, quand ils ne chantent pas pour eux-mêmes, quand leur inspiration est clouée à l'idée d'autrui, de s'en aller dans le rêve buissonnier du romantisme, d'évoquer autour d'eux le monde consolant des gnomes, des sylphes, des kobolds, des elfes, des nixes, de mettre à l'accord la clochette argentine qu'on entend dans la rosée à quatre heures du matin, au mois d'avril, quand les esprits vont à la messe du renouveau; de secouer dans la symphonie les vastes bruissements des forêts roses où nichent les sylphes; les vagues susurres des ruisseaux perdus où les lourds après-midi d'été voient les ondines montrer leurs têtes fluettes entre les plantes des eaux; le kobold vient à eux, le gnome les connaît, et leur musique n'a plus rien de nous; elle est l'écho de ces Champs-Élysées qu'une somnambule m'a décrits par une belle nuit sur mer et qui attendent les poëtes pauvres, les riches de bon vouloir, les comédiennes qui ont aimé; mais où n'iront pas, — car c'est un enfer, — les femmes honnêtes dont l'époux met un bonnet de coton la nuit et qui aiment bien leur époux, les banquiers qui se moquent de la poésie et les musiciens qui ne font pas de fausses notes pour les banquiers.

Il y avait en Schumann une activité extraordinaire d'esprit qui l'obligeait à mettre en musique tout ce qu'il ressentait, voyait, soufflait, vivait, — Rückert était de même en poésie, — mais le talent chez Schumann ne répondait pas au génie. L'exécution faisait défaut à l'inspiration.

J'en ai connu beaucoup ainsi d'artistes, parmi les bohèmes surtout : la tête pleine d'idées, mais la main faible; génies par la pensée, mais ils auraient voulu créer la forme aussi. Faites donc accepter par la foule, qui accepte à peine Mozart, une forme nouvelle à l'art musical — ou autre? Voyez la destinée de Wagner, — qui est encore orthodoxe vis-à-vis de compositeurs que je connais.

Son *Tannhauser* n'a pas été écouté à Paris; il est vrai que je trouve dans une feuille de spectacle allemande de 1806, à propos de l'ouververture de *Léonore*, de Beethoven, que : « Beethoven est un fou, qu'on

Digitized by Google

n'a jamais vu une plus grande incohérence d'idées, etc., etc., et que jamais Beethoven ne parviendra à se faire écouter d'un homme raisonnable. » — Après cela, je ne sais pas si tous ceux qui, aux concerts du Conservatoire, applaudissent Beethoven, y comprennent Beethoven.

Wagner a mis en musique un autre rhythmeur de l'avenir, le poëte Fernand Desnoyers; c'est un *Mariage dans les blés;* ce mariage constituera une fois l'union des réalistes; mais déjà les réalistes ne connaissent plus ni Richard Wagner ni Fernand Desnoyers : les voilà presque orthodoxes devant l'Allemagne musicale et devant la France funambulesque.

Voici l'été : la plaine est blonde,
Et le soleil de messidor,
Allumant la chaleur féconde,
Fait pétiller les épis d'or.

Les grands blés se dressent en face
Du soleil, sous un ciel bleu clair;
Un frisson parcourt leur surface
Au plus léger baiser de l'air.

Les martinets, les hirondelles
Volent au-dessus des moissons,
Fendant l'espace à tire-d'ailes
Et le remplissant de chansons.

Quand il fait beau, Dieu veut qu'on s'aime,
Les amours aux fleurs sont mêlés,
Et, de la même main, il sème
Amants et bleuets dans les blés.

Deux enfants, Pierre et Madeleine,
Ainsi que deux fleurs, en plein jour,
S'épanouissent dans la plaine...
Le beau temps du cœur, c'est l'amour...

La nature leur faisait fête
Et jetait des fleurs autour d'eux.
Les blés sous l'air, courbant leur faite,
Semblaient les bénir tous les deux.

Les cigales chantaient la messe;
L'encens, ce fut l'odeur des foins.
Pour dot, l'amour donna l'ivresse...
Des nuages furent témoins...

Digitized by Google

Schumann avait le tempérament d'une irritabilité excessive; c'est ce qui a gâté plusieurs de ses productions, par la précipitation à passer d'une partie à une autre sans transition; il met ainsi des chaînes à son inspiration en croyant élargir son ressort. Hors de l'Allemagne, il est peu connu, parce qu'il est obscur et personnel, parce qu'il cherche trop dans l'accord musical à dire ce qu'une strophe en vers alexandrins dirait mieux et plus clairement. Il est trop poëte, en un mot, pour être musicien, et trop musicien pour rester poëte.

Et puis, je vous le demande, est-ce qu'un musicien doit faire ses études dans Hoffmann et Jean-Paul? Parlez-moi de Flotow, l'auteur de *Stradella* et de *Martha*, de Jacques Offenbach, de Donizetti, voilà de la musique. Mais venir nous parler de Schumann, de Mendelssohn, qu'est-ce que c'est que ces noms-là? — Ce sont des musiciens.

Schumann sera apprécié plus tard, nous le prédisons à coup sûr. Prédire l'avenir, c'est savoir le passé. On viendra à Schumann, parce qu'il est peu d'artistes qui possèdent comme lui une telle fraîcheur d'inspiration, une telle vigueur de coloris, et qui sache enfin évoquer, dans des accords aussi suaves et aussi divins, ce monde romantique d'où nous venons et où nous allons, nous, les déshérités de celui-ci.

ÉTIENNE EGGIS

II

LE FESTIVAL DE DUSSELDORF

I

A M. CHARLES GOUNOD,

Membre de l'Institut

C'est des bords du Rhin que je vous adresse ma première lettre sur le festival de Dusseldorf. Voilà quarante-trois ans que, pour la pre-

Digitized by Google

mière fois, une solennité de ce genre a lieu en Allemagne, et chaque ville de cette belle contrée est à tour de rôle le théâtre de manifestations universelles dont notre monde musical parisien ne peut se faire une idée. Chez nous, on trafique de la musique; en Allemagne, on en fait pour le seul plaisir d'en faire : mais comme les belles choses coûtent cher, chacun s'empresse d'apporter ou sa part de zèle et de talent, ou sa modeste rétribution. — Mais le total de la recette est toujours consacré à l'acquisition d'une chose utile à l'art. — Cette année, le prix d'achat d'un bel orgue sera soldé avec les sommes amassées par la commission du festival de Dusseldorf.

En écoutant de magnifiques orchestres, en applaudissant l'armée chorale forte de quatre cents chanteurs, j'oubliais que peut-être demain le bruit des canons fera fuir les Muses épouvantées et que les fusils à percussion remplaceront les archets.

Le premier concert a eu lieu dans une nouvelle salle de trois mille auditeurs. L'orchestre de deux cents musiciens a exécuté une ouverture de Beethoven inconnue à Paris. — Elle a pour titre : Ouverture destinée à célébrer l'occupation d'une maison neuve. — C'est une œuvre de la jeunesse du grand compositeur. — Avant de prendre sa volée, l'aigle essaye ses ailes. — Le *Messie* de Hœndel a rempli tout le reste du concert. — Cette œuvre magistrale renferme des beautés de premier ordre. — Les chœurs surtout en sont magnifiques. Il n'y a que des airs précédés de récitatifs, et chaque voix de soprano, contr'alto, est ténor et basse à la fois. Parmi tous ces airs, celui que Mme Jenny Lind Goldschmidt a chanté est d'une grande beauté.— Mlle Philippine Von Edelsberg, qui réunit à une beauté tout italienne une belle voix de mezzo-soprano qu'une excellente méthode dirige avec un art infini, est de la plus belle expression. M. Guntz, ténor, a des séductions et M. Jules Stockhausen dit cette musique d'un autre âge avec une ampleur de style que sa voix de basse rend encore plus magistrale.

Ici, le confortable est toujours plus à côté des jouissances de l'esprit, et la salle de concert est précédée d'une immense *restauration*, où pendant l'entr'acte de chacun des trois concerts le public allait sabler le vin du Rhin et manger toutes sortes de pâtisseries et de jambons allemands d'un aspect très-appétissant.

En me promenant dans l'après-midi, j'ai visité un parc charmant qu'une petite rivière baigne de son onde paisible. Ce parc est précédé d'un joli jardin, au centre duquel une colonne de marbre noir supporte le buste en marbre blanc d'une jeune et belle princesse, qui quitta Dusseldorf pour aller s'asseoir sur le trône de Pologne où elle s'éteignit

Digitized by Google

bientôt dans la dernière étreinte de l'amour conjugal. — Cette mort brisa le cœur du jeune roi, et un an à peine après ce coup terrible il succomba lui-même... Mais le ciel est radieux, le soleil est splendide, tout respire ici le bonheur, le calme et l'oubli. La vue de plusieurs soldats de la landwher me rappelle qu'à côté de moi des idées de guerre fermentent dans toutes les têtes,et que demain peut-être, aux délicieux accords des grands maîtres succédera le bruit des armes.

Il y a un café dans le parc. — Cet établissement, très-modeste, est fréquenté par toutes les classes de la société. — On y boit un moka possible; les cigares y sont assez bons, et les liqueurs, surtout celles qu'on obtient avec des graines de cumin, ont un goût très-agréable. J'ai rencontré Ferdinand Hiller, Pierre Benoît, Jules de Glimner et Frédérik, l'un des rédacteurs de l'*Indépendance belge*, — Ils venaient ainsi que moi se retremper aux sources vives de l'art allemand. — Le deuxième concert aura lieu ce soir. On y entendra la célèbre pianiste Mme Clara Schumann. Elle doit exécuter le concert en *la mineur* de son mari, qui, vous le savez, mourut à la fleur de l'âge, atteint par une de ces maladies cérébrales si communes à notre époque fiévreuse. — J'ai rencontré aussi M. Weber, le directeur de la fameuse société chorale de Cologne, que Paris a tant admirés en 1857, lorsqu'ils vinrent donner des séances à la salle Herz. C'est M. Weber qui tient le bel orgue qui surplombe l'amphithéâtre où se place l'orchestre du festival. — On a beaucoup parlé de l'admirable talent de Mme Goldschmidt. — Chez cette femme incomparable, la voix n'est pas plus vieille que le cœur; elle est toujours vaillante et jeune, et lorsqu'elle chante, sa physionomie prend une expression divine. — M. Julien Tausch, qui dirige l'orchestre du festival, conjointement avec M. Otto Goldschmidt, l'époux de Jenny Lind, est un compositeur très-instruit. On parle avec éloge d'une ouverture nouvelle de sa composition, ouverture qui sera entendue ce soir même. — Tout en donnant la place d'honneur sur les programmes du festival aux grands génies des siècles passés, la commission des fêtes, présidée par l'honorable M. Von Sybel, n'oublie pas les meilleurs contemporains, et c'est une bonne pensée qui malheureusement n'a guère d'imitateurs à la société des concerts de notre Conservatoire de Paris.

Digitized by Google

II

Le second concert du Festival a été très-intéressant. L'ouverture est de M. Julien Tauch. Il y a beaucoup de savoir dans cette composition, mais l'auteur me semble avoir trop développé l'introduction de son ouverture dont la partie capitale m'a semblé un peu écourtée. Le *Printemps*, grand chœur à huit voix avec orchestre de Ferdinand Hiller, le directeur du conservatoire de Cologne, a été fort bien exécuté, et l'auteur, que le public avait salué dès son entrée sur l'estrade, par des bravos enthousiastes, a dû être satisfait des artistes. — Ici, on aime les artistes du pays. — Chez nous, on aime les artistes de tous les pays.

Le fameux concerto de Robert Schumann a été exécuté à ce concert avec une grande supériorité par sa veuve. Cette grande artiste ne pose pas devant le public — elle *chante* des mains, et, sous ses doigts de fée, la touche d'ivoire se transfigure et la corde a une voix qui exprime chaque inflexion de l'âme de l'artiste. Mme Clara Schumann est tout à la fois, par la variété de style de son jeu, la Muse et la Rachel du piano. — Plusieurs scènes de l'*Armide*, de Gluck, ont été chantées. — Le duo d'Armide et de la Haine, exécuté par Mlles Rothenberger et Von Edelsberg, a produit un grand effet, mais les honneurs de l'exécution ont été remportés par Mlle Goldschmidt, qui, dans l'ariette de la *Naïade*, a produit un si charmant effet, qu'elle a dû répéter ce morceau dont la fin est redite par deux échos de voix féminines cachées, ce qui a causé une sensation extraordinaire. La flûte et le cor dialoguent avec la voix, et malgré soi, en écoutant ce petit rien musical qui vaut à lui bien des actes entiers, on rêve infini...

L'air du sommeil — plus j'observe ces lieux et plus je les admire — n'a pas été chanté par M. Guntz avec assez de charme.

Dans le rôle d'*Hydraol*, Jules Stockhausen s'est posé avec tous ses avantages ; — avantages que nos compositeurs parisiens n'ont pas assez appréciés, puisque aucun d'eux, ni Auber, ni Ambroise Thomas, ni Grisar, ne lui ont jamais confié une création dans leurs ouvrages nouveaux. — Ce déni de justice, ou plutôt cette imprudence, ont été cause que J. Stockhausen s'est retiré à Hombourg où il fait tout simplement une brillante fortune.

Les chœurs d'*Athalie* de Félix Mendelssohn ont splendidement terminé ce brillant concert. — Jenny Lind, Mlle Von Edelsberg et une

Digitized by Google

jeune débutante d'avenir, Mlle Duberkon, ont été surtout très-applaudies dans un délicieux trio.

Il me faudrait plus d'espace qu'il ne m'en est accordé, pour détailler ici toutes les beautés de cette œuvre substantielle. Espérons que nous en entendrons au moins *un nouveau* cet hiver au Conservatoire. De Glummer et Frédérix m'attendent pour souper avec eux. A la table d'hôte du splendide hôtel où ils me conduisent on parle beaucoup du concert et un peu de M. de Bismark. — Ce soir on m'a présenté à Mlle Van Sybel, femme de lettres dont le roman de *Cœvelin* est populaire dans toute l'Allemagne. Cette femme belle et très-aimable est placée à la tête des sopranos du festival. — Il n'y a qu'en Allemagne que l'on rencontre un pareil phénomène. — A Dusseldorf tout ce qu'il y a d'un peu distingué s'empresse de s'enrôler sous la bannière de l'art musical. — Les timbales de l'orchestre sont battues par le célèbre peintre, M. Hess, et M. Guntz, le ténor-solo du festival, est un médecin distingué. — Je ne crois pas qu'à Paris on pût recruter un orchestre parmi nos célébrités littéraires et médicales. Au reste, rien ne serait plus intéressant que d'entendre chanter l'auteur d'*Indiana* et d'entendre l'illustre opérateur de Garibaldi donner des *ut* de poitrine.

III

Le troisième concert a été très-varié. Il a commencé par la *symphonie héroïque* de Beethoven. — Le premier morceau de ce chef-d'œuvre a bien marché; le second, l'andante, a été suspendu sur le rapport de l'auteur. Il est impossible d'entendre cet éloge funèbre sans être profondément ému. Le scherzo allait très-bien; mais lorsque le trio a été lancé à toute vapeur, le sombre passage du premier cor a fait fureur; — ce qui, à Dusseldorf comme à Paris, a jeté tout le monde dans un embarras pénible. — Si j'étais choriste, je me serais enfermé un mois dans quelque prison d'État pour y travailler sans distraction ce malheureux contre-sens. Le finale a raccommodé les choses, et tout a été très- satisfaisant. M. Guntz a chanté un air de *Belmonte und Constance*, opéra de Mozart. Cet air est bourré de roulades vieillottes plus que de

Digitized by Google

traits de finesse, fort peu agréables à entendre. — Cela n'a pas empêché M. Guntz d'obtenir un succès d'ensemble. — Évidemment, l'étiquette du sac exerce ici, comme à Paris, son prestigieux effet de fascination. Mlle Van Edelsberg a également vocalisé un air de M. Benedect, qui est un véritable pastiche italien. La belle et noble voix de cette artiste se prêtait difficilement aux cascades ultramontaines. M. Goldschut a été mieux inspiré en chantant le *Pansero* de Hændel.— C'est une ariette avec flûte obligée qui est très-originale, quoique la tournure de la phrase musicale en soit très-solide. — Autre étiquette du sac à constater. — Le violoncelle Auer, de Dusseldorf, a joué avec une grande supériorité son concerto *en mi mineur*, et son air de Sphor, de M. Diswerh, élève de Serres, a été très-applaudi dans un fragment de concerto. Une jeune dame, Mme d'Orelle, a chanté avec âme une ballade de Robert Schumer, et un leed de Mozard. — Le morceau capital de ces deux concerts a été le *Paradis* et la *Péri*, de Robert Schumer. — A côté de grandes bizarreries, il y a des beautés de premier ordre dans cette composition. — L'auteur a le style épique. — Il comprend la puissance des muses chorales, et il les fait manœuvrer avec une facilité extraordinaire.

Pour nous reposer de ces audaces sans précédents dans le monde musical, l'orchestre a exécuté une très-belle ouverture de concert de M. Diech.—Ce compositeur, que je ne connais pas, possède une grande entente des effets de l'orchestre; sa mélodie a de la grâce, et il est classique dans la plus simple acception du mot. — Un grand chœur à trois voix a clôturé ce substantiel concert. — A peine le dernier coup d'archet était-il donné, que M. Von Sybel m'a conduit à la restauration où j'ai assisté à un souper très-animé. Le champagne y coulait à flots, de compagnie avec le vin du Rhin, qu'on emprisonne dans de charmantes et sveltes bouteilles, qui n'ont pas encore revêtu la crinoline de nos marie-jeannes bourguignonnes. — On a porté plus de dix toasts, et il était près de deux heures du matin quand mon tour de toster est arrivé. — J'ai porté la santé des dames, j'ai bu à la Prusse, à la France, et personnifiant ces deux grandes nations, dans la personne de leurs grandes souveraines, j'ai terminé en parlant avec respectueux termes de S. M. la reine de Prusse et de S. M. l'impératrice des Français, qui toutes deux sont des anges de bienfaisance. Le cri de vive la Prusse et la France ont terminé mon toast, que d'unanimes applaudissements ont accueilli. Un vieillard me serra la main avec effusion en me disant que j'étais le premier Français qui depuis 1815 ait crié vive la France en Allemagne. On s'est retiré à trois heures du

Digitized by Google

matin, et j'ai pris congé de mes hôtes, en emportant de mon séjour à Dusseldorf les plus agréables heures. — Un rimailleur méridional avait préparé une petite chanson qu'il comptait faire entendre au dessert. Mais la longueur des toasts l'en a empêché, à son grand déplaisir, et peut-être aussi au nôtre, car l'envoyé a le diable au corps et un esprit d'une promptitude qui me surprend. Il nous a beaucoup amusés en persistant à appeler la landwher la *langue verte* de M. de Bismark, qu'il compare à un minotaure doublé d'un Guizot.

IV

Je croyais en avoir fini avec la musique allemande : et voilà que la politique, sous le costume pittoresque de la landwehr, m'engage à me nommer, de mon propre chef, l'homme d'État *in partibus* du journal qui a bien voulu m'envoyer chroniqueur musical dans ce beau pays. — C'est donc avec une espèce de joie qui n'est plus de mon âge, que je suis monté sur le bateau à vapeur que sillonne le Rhin de Cologne à Mayence. J'ai fait escale à Bonn, où ma première visite a été pour la statue de Beethoven à l'inauguration de laquelle nous avons assisté tous les deux il y a vingt et un ans. Sur le bateau, j'ai retrouvé mon ami le Gascon qui, de guerre lasse, m'a arraché la promesse d'insérer sa chanson comico-politique dans ma correspondance officielle. Le seul mérite qu'aient à mes yeux ces bouts-rimés, c'est qu'ils font allusion à l'état belliqueux des esprits prussiens au moyen de synonymes empruntés à la théorie musicale. Voici d'abord le titre du chef-d'œuvre sur l'air de Lantara : *les Terreurs d'un rentier*.

Ah! d'un rentier de Germanie,
Prenez pitié, mes chers amis,
N'épousez pas dame Bellone,
Elle dévore ses petits,
Leurs biberons sont des fusils!
Je n'ai que quelque peu de rentes,
Bismark les rogne... quel déchet!
Si vous tirez, grands dilettantes,
Ne tirez que des coups d'archet.

Digitized by Google

Vos cappelmeister de génie,
Pour leur savoir ont un grand nom.
Ah! par amour de l'harmonie
Ne soyez point trop au *canon*.
Faites des fugues en musique.
La guerre est un triste *sujet*...
En rentier très-peu chromatique
Je n'aime que l'accord parfait.

Ce rimailleur interlope ne m'avait pas dit qu'il était un peu musicien. Il paraît qu'il cultive le placement des grands crus bordelais conjointement avec la poétique de sa *Gardeuse d'ours* et la mélodie du *Casque à Mengin*.

Parlons musique, parlons du style avec lequel l'orchestre de Dusseldorf a exécuté la *Symphonie héroïque* de l'enfant de Bonn. L'ensemble est excellent, les mouvements sont à peu de chose près identiques avec ceux que prenait Habeneck; mais la couleur, l'art du clair-obscur, les perspectives sonores, ces effets ne sont pas les mêmes ici qu'à Paris. Et les violonistes du festival ont le sentiment du contraste; les cors et trompettes, en revanche, n'atteignent pas encore une justesse irréprochable, les premiers surtout étaient constamment au-dessous du diapason général, et les seconds attaquent leurs rentrées avec une brutalité sans exemple. — Quant aux flûtes, hautbois, clarinettes et bassons, ils m'ont paru excellents. Ce qui m'a surtout frappé, c'est l'intelligente et originale disposition des différents groupes de voix et d'instruments sur les gradins et le plancher de l'immense amphithéâtre qui les reçoit tous. Les premiers sopranos sont avec les ténors à la droite du chef d'orchestre, les secondes dessus et les basses sont à la gauche; l'harmonie occupe toute la partie centrale; un cordon de contre-basses entoure le tout, et les violons, altos et violoncelles forment quatre groupes qui tous président avec beaucoup d'intelligence à l'effet acoustique. — Malheureusement, ici comme au Conservatoire, le chef d'orchestre a derrière son fauteuil les chantres solistes, ce qui souvent cause de l'indécision dans l'attaque des changements de mouvements si fréquents dans les compositions développées. Il serait bien préférable pour la beauté de l'exécution que le chef fût placé en avant ou du moins plus de côté des solistes; par ce moyen son coup d'œil embrasserait toute la masse des exécutants. Le clavier de l'orgue, dont les trilles du festival pénètrent l'orchestre, est plus de côté, ce qui permet à l'organiste de voir et de suivre les moindres signes du chef; c'est M. Weber, le directeur de la fameuse société

Digitized by Google

chorale de Cologne que tout Paris a admirée à la salle Herz il y a huit ou neuf ans, qui a tenu l'orgue. Je n'ai remarqué aucun petit garçon parmi les choristes, pourtant leurs voix carillonneuses donnent beaucoup de mordant aux attaques. Peut-être qu'on les tient en réserve pour en faire des fifres et des tambours de la landwehr — car ici, tout être masculin est soldat. Parmi les solistes dont j'ai déjà parlé, je te recommande tout particulièrement Aver, le violoniste, et Deswert, le violoncelliste. — Mais ce que je vous recommande avant tout, c'est de faire entrer dans vos programmes trop peu variés, convenez-en, des œuvres de haute portée, telles que les chœurs d'*Athalie* de Mendelsohn et le *Paradis et la fête* de Robert Schumann. — Je ne parle du *Messie* de Hændel que pour mémoire; malgré les beautés de premier ordre dont fourmille ce chef-d'œuvre d'un autre temps mucal que le nôtre, je doute fort que notre public parisien ait jamais la patience d'écouter, sans bouger de sa place, pendant trois heures d'horloge des chœurs d'un style souvent uniforme, des récits et des airs sans parure; l'occasion d'applaudir un duo ou un trio s'obtient avec la partition du fameux Saxon que les Anglais ont divinisé. Mais on pourrait, sans aller bien loin, faire entendre au public le fameux air de Haydn, avec ses ravissants échos de voix de femme, et même, je suis assuré qu'on pourrait risquer l'original *Pansero* de soprano, que Mme Goldschmidt a dit mardi dernier avec tant d'effets qu'il lui a été redemandé à grands cris. Hélas! tout n'est pas mélodie dans ce bas monde, et pour le moment surtout, en Prusse, ce ne sont qu'allées et venues de troupes et les bords du Rhin sont sourdement agités. Quant au beau fleuve, il poursuit son cours majestueux sans avoir l'air de se douter de toutes les rumeurs et de toutes les appréhensions. Tel qu'un coursier libre de l'Ukraine, il marche en liberté vers la mer, qui attend ses embrassements en agitant ses flots amoureux, et, symbole du progrès, qui renverse tous les obstacles qui s'opposent à sa mission providentielle, il n'a nul souci du ministre qui doit le dompter. Mais pardonnez-moi de m'être lancé dans le pays des métaphores. — Mon hôte m'a prêté une prosaïque traduction de Goëthe, et mon style se ressent de ma lecture favorite. On ne saurait croire avec quelle rapacité nous avons été étrillés ici, par les hôteliers qui ont des prix presque aussi exorbitants qu'à Cologne en 1845, époque des fêtes de Bulmann à Bonn. 3,000 soldats étant tombés sur la ville de Dusseldorf, on leur a donné des billets de logement et les maîtres d'hôtel ont naturellement obtenu la préférence; mais avec des thalers tout peut s'arranger, les maîtres d'hôtel ont procuré à leurs propres frais des logements aux

Digitized by Google

soldats, quitte à nous faire payer indirectement un quote-part extraordinaire dans la répartition générale.

En passant à Cologne, j'ai tenté d'assister à une représentation de l'*Africaine*, traduite en allemand, mais les chants avaient cessé, — le théâtre était fermé. — Pour me dédommager, je suis allé au Dôme, à l'intérieur duquel trois cents ouvriers travaillent sans relâche. C'était le soir, des voix de femme y chantaient d'harmonieux cantiques à la Reine des Anges, — à l'occasion du mois de Marie. Combien un tel vaisseau ajoute à l'effet musical! l'âme est saisie d'une vague terreur; l'œil, charmé des hardiesses de la grande nef de la cathédrale, en mesure les gigantesques proportions, et les sons de l'orgue semblent donner la vie aux figures de saints sculptées qui depuis tant de siècles chantent un hymne sans fin au Dieu des armées.

Parmi les femmes qui assistaient au mois de Marie, j'ai remarqué de fort jolies personnes portant le chapeau Benoiton à ravir. Les petits chapeaux paniers de cerises renversés, et une foule d'autres curiosités excentriques, à la mode à Paris, ont fait invasion en Allemagne.

Mais les cloches du bateau à vapeur se font entendre. Ah! si le concert européen pouvait se modeler sur celui qui nous a tant charmé à Dusseldorf, que de mers de larmes seraient épargnées! Mais le signal est donné; la contredanse est formée. — Qui payera les violons?

Je confie cette lettre à un collègue de mon éternel Gascon. — Il fait l'article revolver, ainsi que tous les autres engins portatifs de guerre.

Il raconte que les soldats de S. M. le roi de Prusse, Guillaume III, ont des fusils à dix coups. C'est neuf de trop pour tuer un homme.

Au revoir! On entend le tambour qui bat carrément la retraite dans les rues de Bonn, et malgré mon amour pour la paix, je ne puis me défendre d'une certaine émotion; quoique humoriste par état, on n'oublie jamais son boulevard des Italiens; et le son du tambour entendu par moi, voyageur égaré parmi cette foule étrangère, me rappelle la patrie absente.

A. ELWART.

Digitized by Google

FIGURES DU XIXE SIÈCLE*

I

ÆMILE.

Sa figure est fort agréable sans être très-régulière ; ses yeux sont vifs, spirituels ou rêveurs, et d'une pénétration effrayante ; sa bouche est fine et sérieuse ; elle peut s'éclairer d'un sourire qui donne à sa physionomie un tel air de jeunesse, à toute sa personne tant de grâce et de bonhomie, qu'on pourrait croire qu'une baguette magique l'a fait ainsi surgir devant vous. — Son maintien est celui d'un homme sûr de lui ; qui se sait de l'esprit, de la puissance, mais qui a trop de goût pour en abuser jamais ; ses manières sont simples, et empreintes d'une distinction que l'usage seul de la bonne compagnie ne saurait donner ; on y sent l'indépendance. Son tact exquis l'a mis de bonne heure à l'abri de toute vanité provocante, défaut si naturel à un caractère véhément et impétueux qui a dû lutter la moitié de sa vie, et dominer pendant l'autre moitié ; toutefois, il n'a pu se défaire d'une certaine brusquerie dans la parole, qui lui a souvent été comptée pour de la hauteur ou du dédain, quand ses amis, au contraire, semblent faire tourner ce travers à l'agrément de sa personne ; « il lui donne, disent-ils, comme une

* Une femme du meilleur monde, qui met un loup pour écrire, nous promet toute une petite galerie des figures célèbres qu'elle profile dans les salons. Voici les quatre premières. Comme nous ne voulons pas jouer aux surprises, nous nous empressons de dire les noms : MM. de Girardin et Mignet, Mmes d'Haussonville et d'Agoult.

Digitized by Google

apparence d'abandon et de naturel, sûre indice de sa sincérité, qui leur permet ainsi de jouir de son amitié avec une franche liberté. »

Il a peu d'ennemis aujourd'hui, il en a eu beaucoup : les années et l'expérience, en adoucissant sa véhémence de polémiste, accrurent aussi sa tolérance ; il a vu que les hommes pouvaient être utiles, intelligents et probes ; travailler à la prospérité du pays et désirer sincèrement son bonheur, sans suivre les errements de sa politique et mettre toutes ses idées en pratique ; que le bien peut sortir de ce que certain parti croit être l'erreur, et le mal de ce que d'autres croient être la vérité ; que la vertu et le talent, enfin, sont dignes de respect à quelque opposition qu'ils appartiennent ; et que la sottise et la fourberie qui méritent seules notre mépris, ne sont cependant pas dignes de notre colère. C'est agir et penser en sage ; on l'accusera peut-être maintenant d'indifférence, — mais n'est-ce point le sort de tous les amis de la sagesse ? Hâtons-nous de dire, toutefois, que cette équité et cette haute raison sont une des plus grandes conquêtes qu'il ait pu faire sur sa propre nature, toute de passion, de mobilité et de véhémence ; l'étude fut son préservatif et son aide ; l'activité de son esprit ne pouvant se borner à un seul genre, il s'abandonna à ses talents si divers avec une facilité merveilleuse, car tout est de son ressort. Il possède une témérité qui lui donne la confiance pour tout oser et tout entreprendre ; la lutte ne saurait l'effrayer : elle l'excite et l'inspire bien plutôt ; il s'y sent soutenu d'ailleurs, en politique, par le bon sens public, qu'il tente de représenter ; — en littérature, par le succès lui-même.

Il me paraît exempt des passions qui troublent l'âme ; s'il a de l'ambition, en dehors de sa liberté dont il sait jouir en homme qui en sent tout le prix, il la dissimule assez bien, pour que l'on ne puisse même la soupçonner. Quant aux passions plus douces, mais plus impérieuses par leur douceur même, il ne me paraît pas capable d'en avoir été longtemps l'esclave, s'il a pu l'être ; son imagination toujours agitée, occupée, tenue en éveil par une fécondité étonnante et un travail incessant, s'adressait à son esprit bien plus qu'à son âme : l'un, secoué par les chocs les plus vifs et les plus tumulteux, laissait l'autre dans une sérénité admirable. Il a des amis et il en est digne, car ce qu'il aime, il l'aime fortement et avec courage ; ce n'est point qu'il ait besoin d'affection, mais son cœur ne peut rien accepter qu'il ne le rende, par un effet de sa fierté naturelle. Tout service rendu est payé par lui toujours avec usure, — par le dévouement le plus entier, ou tout au moins par la générosité ; ces qualités si rares ne me semblent point cependant découler de ce que nous pourrions appeler la bonté, mais bien plutôt d'un

Digitized by Google

orgueil assez haut qui lui tient lieu de toutes les vertus qui lui manquent, — en les lui inspirant, pour peu qu'il s'en soucie.

Ses principes, sa moralité, son septicisme, ses œuvres et ses actes, sont les suites inévitables de son esprit ardent et fier et des épreuves de sa première jeunesse : ne compter que sur soi, voilà sa règle; douter de tout, du mal absolu comme du bien, voilà sa loi. Je cherche l'homme qui ayant souffert et combattu comme Æmile ; qui ayant vu, su et appris la vie sous les mêmes auspices,— a pu conserver les illusions de l'enfance, — une admiration naïve pour le genre humain, avec la douce confiance de la jeunesse dans les apparences et le charme du monde ; — cet être, s'il existe, est une merveille si rare, que ce n'est plus un homme — et ce n'est point, j'en suis sûr, Æmile, qui, en vrai fils de Prométhée, reste militant et non point résigné, devant les faiblesses et les douleurs de l'humanité, qu'il connaît trop bien.

II

PHILÉMON

Il a été l'un des plus beaux, des plus aimables et des plus brillants hommes que la Restauration ait vu surgir, cette époque si fertile en génie, en supériorités de tous les genres. Pour lui, qui ne possède peut-être qu'un talent distingué d'historien, et non de premier ordre, il a su s'élever jusqu'au génie dans la conduite de sa vie. Il est vrai que la divinité souriante qu'on nomme la « Fortune, » semble l'avoir conduit avec amour, pas à pas, le couvrant de son aile légère et de son égide vénérée, à travers les difficultés et les luttes que tout homme intelligent trouve sur son chemin. Ainsi, après avoir osé dans son *His-« toire de la Révolution »* faire l'apologie des moyens, en prouvant l'utilité des résultats, il n'en fut pas moins considéré par les descendants de ces « victimes nécessaires,» comme le meilleur, le plus doux et le plus inoffensif des révolutionnaires. Il sut, sans nom et sans alliance, être recherché des plus fiers, en conservant toutefois la plus parfaite dignité ; voguer enfin sur cette « mer orageuse » du monde et de la politique, sans rencontrer un récif ni un pilote malveillant; Sa grâce et son charme étaient, en vérité, irrésistibles ; non-seulement près des

Digitized by Google

femmes, dont il était l'idole, mais aussi près des hommes, dont il était l'ami.

Le talent sérieux, le style énergique et concis de son premier ouvrage, surent trouver dans l'histoire de cette reine séduisante et malheureuse, dont il nous a tracé la vie, des accents attendris, une forme plus élégante, enfin l'émotion et la pitié dans la science et la vérité.

On l'accuse depuis longtemps d'une certaine paresse; car il promet (depuis son entrée à l'Académie, je crois), « l'histoire de nos guerres religieuses » et nous l'attendons toujours. Mais a-t-il donc, en vérité, le temps d'écrire?—Ce n'est certes pas la politique qui l'occupe; depuis longues années, il a eu l'esprit et la prudence de s'en tenir éloigné, tenant sa vie assez remplie, sans cet élément dévorant. Il semble avoir divisé ses heures en deux parts; les unes entièrement consacrées à des recherches historiques, recherches lentes, consciencieuses et qui semblent devenir, pour celui qui s'y abandonne, un véritable labyrinthe dont il ne peut sortir dès qu'il y est entré. Si parfois Philémon s'en échappe, c'est pour écrire quelques petits travaux littéraires, soignés, élégants, parfaits dans leur genre et fort goûtés du monde d'élite pour lequel ils sont faits; mais du grand ouvrage attendu depuis vingt ans, on n'en parle point, et l'on en est réduit à supposer que les recherches et les travaux préliminaires se font encore. L'autre partie de sa vie est dévouée aux plaisirs charmants et délicats d'un homme de goût, resté constamment à la mode, en dépit des années. Il est pour tous, d'ailleurs, comme autrefois le beau Philémon, et le sera jusqu'à son dernier jour: élégant, généreux, bienveillant et aimable, conservant le culte du passé et de tout ce qu'il sut aimer ou défendre dans sa jeunesse, il sait encore jouir dans le présent de ces amitiés nouvelles pleines de verdeur, où l'admiration se mêle à la confiance, sans détruire le respect. En homme qui a été constamment heureux, il ne croit point au mal, à la lâcheté, à l'abandon de l'amitié, à l'intérêt déguisé sous la flatterie, à l'envie des rivaux, à rien de ce qui fait parfois maudire la vie et trop aimer la mort.

Sa vieillesse s'écoule douce et majestueuse, comme s'est écoulé son âge mûr; sans défaillance et sans secousse, honorée et fêtée comme celle d'un grand homme; il ne l'est point cependant, mais peut-être aurait-il pu le devenir : le travail est un grand maître, et le bonheur constant un mauvais conseiller. Il vit en sage qui ne hait pas la joie et ne craint pas les émotions du cœur. Sa présence d'ailleurs amène partout les grâces et la fine gaieté; sa parole, sans être très-brillante, annonce cependant un tact si fin, un goût si juste, qu'elle donne à tout

Digitized by Google

ce qu'il dit un intérêt et un attrait incomparables ; il est de la meilleure compagnie, et l'aurait été de même dans les temps passés ; son ton est excellent, comme ses manières ; on lui reprocherait peut-être un peu trop de majesté, si l'on ne savait que la nature même de Philémon se complaît dans ce qui est grand et majestueux, comme certaines gens se complaisent dans le petit et le vulgaire. Il discute souvent, mais avec la bienveillance et la courtoisie d'un homme de goût ; son désir de plaire ne lui enlève ni son indépendance, ni ne le porte à aucune affectation ; ses jugements sont droits, mais il se permet plus volontiers ceux qui ont l'air de la vertu ; il en est de même de ses sentiments ; si c'est une faiblesse, n'est-elle pas encore louable? Son cœur est bon, son amitié solide, et je la crois tendre et complaisante. Quoiqu'il soit incapable de fausseté, on l'accuse cependant d'avoir pour la plupart des gens qui se disent ses amis, plus de politesse et d'égards que de véritables sentiments ; être un peu indifférent, n'est-ce point le fait des gens qui voient beaucoup de monde, et peut-on vraiment les en blâmer?

Il fait le bien sans ostentation et pour le plaisir de le faire ; mais sans prétendre à la reconnaissance, il croit cependant en elle. Il garde fidèlement sa foi à l'austère déesse, la passion de toute sa vie, dont le nom, répété souvent sur ses lèvres, l'est aussi vite dans son cœur. Vous avez nommé la liberté.

III

ARTHÉNICE

Elle est noble et fière ; belle, ou du moins l'a été infiniment ; elle est de grande maison, mais n'a point appris assez à l'oublier devant les gens sans naissance ; au reste, bonne, spirituelle ; d'esprit cultivé et lettré, d'idées larges et généreuses, elle serait de Paris la femme la plus aimable, si elle songeait davantage à ceux qui lui parlent, si elle voyait ceux qui la saluent, si elle était enfin moins avec elle-même et plus avec ses hôtes. Ce n'est assurément point par orgueil, quoiqu'on l'en accuse, mais bien plutôt par suite d'une distraction naturelle qui est extrême ; son illustre grand'mère n'en avait-elle point, elle aussi, des oublis? Ce n'était jamais cependant, m'a-t-on dit, que lorsqu'elle

Digitized by Google

le voulait bien. — Arthénice, au demeurant, a le cœur simple et généreux, sans éclat superficiel; et quoique ses manières et son humeur soient parfois un peu fantasques; elle n'en inspire pas moins le respect, la confiance et l'admiration qu'elle mérite. Tout est heureux autour d'elle; occupée de ses devoirs, elle est attentive à ce qu'elle aime, comme aucune femme au monde; si elle ne se croyait pas si souvent seule, on pourrait dire qu'elle est parfaite en amitié, comme elle l'est dans ses affections de famille. La finesse de son esprit et son rare discernement ne lui laissent rien échapper, mais son indulgence ou sa distraction est si grande, qu'elle semble ne rien voir de ce qui pourrait détruire le contentement que certaines gens ont d'eux-mêmes. Sa curiosité d'esprit est extrême : il lui a plu de réunir autour d'elle les hommes les moins faits pour s'entendre, mais qu'elle désirait connaître; si elle ne parvient point à faire régner l'harmonie dans leurs esprits divers, du moins, avec son tact et sa prudence, elle la fait régner dans leurs discours. Elle goûte fort les lettrés, et en particulier certains journalistes politiques du parti de sa famille; elle les protége, les patronne; et, par son action douce et persévérante, contribue parfois à leur faire ouvrir les portes sacrées du Temple d'où l'on ne sort qu'immortel, sans qu'il soit besoin pour cela, chacun le sait, d'être l'auteur d'œuvres immortelles. Le choix, dès lors, deviendrait trop souvent impossible. Arthénice est elle-même un écrivain de talent; ce qu'elle écrit est plein de grâce, d'aperçus ingénieux et fins marqués souvent au coin d'une véritable profondeur; sa plume digne d'une grande dame lettrée, glorieusement apparentée, daigne avoir les idées de son temps, sans qu'elle soit toutefois à l'abri de certaines faiblesses d'un autre âge. Son orgueil de race est infini, nous devrions plutôt l'appeler sa fierté de famille, car son père et son frère en sont les seuls objets; c'est un culte qu'elle leur rend, culte qu'elle fait effort à rendre universel; qui le serait, si sa voix pouvait être entendue en dehors de son salon hospitalier.

Sa vie est remplie d'occupations sérieuses, de longues rêveries et de certains détails inévitables que réclame un salon en réputation, très-suivi et très-digne de l'être. Elle est courageuse et ferme; contenue dans ses douleurs comme dans ses joies; nul ne l'a entendue prononcer un mot qui ne fût point dans sa pensée; ni laisser attaquer devant elle ce qu'elle fait religion d'estimer et d'aimer. Sa parole peint son caractère, comme sa contenance le dévoile : noblesse et témérité, raison et sentiment, rêverie et sagesse.

Digitized by Google

IV

DIOTIME

Elle n'est plus jeune, mais la nature s'est plu à lui conserver sa beauté toute entière; ce n'est pas l'éclat éblouissant de sa splendide jeunesse d'autrefois qui frappe en elle, c'est un éclat plus doux, plus tempéré, qui charme l'âme davantage peut-être; son regard n'est plus rayonnant, mais il est lumineux, profond et doux. Tout est noble en elle; son style, son visage, son attitude, ses manières, sa démarche et jusqu'à ses prévenances. Elle domine partout où elle se trouve, par l'effet involontaire de sa contenance, qui impose une sorte de respect et d'admiration à ceux qui l'approchent. C'est la grande dame dans toute sa perfection; sans morgue, ni raideur, ni préjugé, car on la dit républicaine : « mais elle n'aura cependant jamais de *rouge* que le talon, » disait d'elle une douairière de ses amies, faisant allusion aux opinions politiques de la noble transfuge, et je me permets de penser avec elle.

La république que Diotime entrevoit dans ses rêves doit être un peu comme celle d'Athènes : aux mœurs élégantes et polies, à la vie active et libre; peuplée d'une phalange d'artistes, de poëtes, de philosophes, et de citoyens instruits et enthousiastes; avec un Périclès, un Platon, un Phidias, ou bien encore, — une république à la mode de Venise, avec des doges magnifiques et chevaleresques, à la fois soldats, citoyens et artistes; avec des splendeurs, des richesses, une puissance inouïes, et le beau rêve de la liberté accompli. En dehors de celles-là, je ne puis plus la suivre dans les illusions de sa haute pensée.

Son cœur est noble et généreux; sans cesse occupée à être utile à ceux que le malheur a frappés ou que la mauvaise fortune poursuit, en imaginant les moyens, employant ses amis influents, et ne trouvant le repos que lorsqu'elle a atteint son but. Jamais femme cependant n'a eu plus d'ennemis et s'en est moins souciée; mais aucune n'a eu plus d'amis et n'en a tant mérité. La meilleure compagnie de tous les partis se réunit chez elle; on s'y sent à l'aise, car la tolérance et la bienveillance sont les hôtes constants de la maison : le prince Napoléon, MM. Littré, Renan, Havet, Berthelot, y coudoient des catholiques,

Digitized by Google

comme le duc de Valmy, les comtes de Flavigny, et de Vieil-Castel y saluent M. Nisard, Ed. Thierry, Emile de Girardin, Nefftzer, Dollfus, Franck; des poëtes, comme M. Ponsard, des musiciens comme M. Alfred Johnes y sont conviés. Elle parle peu, mais jamais on n'a tant d'esprit que lorsqu'elle vous écoute; les sots seuls ne se sont jamais trouvés si sots qu'en sa présence; son air distrait leur dit assez qu'elle ne les entend pas. Les agréments de l'esprit ont tant de pouvoir sur elle, qu'ils lui font souvent tolérer certains caractères antipathiques à ses meilleurs amis, et dont elle ne saurait leur faire le sacrifice sans un vif regret.

Sa parole est douce, vibrante, simple, mais se ressent toutefois de l'esprit supérieur qui l'anime; elle ne fait trophée de rien, ni de ses admirables écrits, ni de ses illustres amitiés, ni du bien qu'elle fait, ni des dons si rares qu'elle a reçus de la nature. Ce n'est point par humilité, ni modestie, car elle sent ce qu'elle vaut, mais par un noble orgueil qui dédaignerait d'apprendre à autrui ce qu'il ne sait pas voir. Elle est aimable aux yeux mêmes des personnes à qui il lui importe le moins de plaire; les enfants, les jeunes femmes, les gens de service l'adorent. C'est, dit-on, un reste de cette coquetterie séduisante qui lui aurait permis de conquérir le genre humain pour peu qu'elle s'en fût soucié autrefois.

La nature l'a fait naître avec une organisation si vive, une âme si ardente et si passionnée, qu'on sent que si elle n'avait pas été douée d'infiniment de raison, éprouvée jeune encore par de déchirantes déceptions, elle aurait pu donner au monde le spectacle d'une intelligence supérieure qui s'égare, flottant sans cesse entre les aspirations et les réalités de la vie. Mais depuis longtemps elle tient toute son âme dans ses mains; elle en est maîtresse, comme de son esprit, et a su les élever tous deux jusqu'aux sublimes régions de la sérénité. Ne lui demandons pas ce qu'il lui en a coûté pour en arriver là : ses études, son talent d'écrivain, la fermeté de son caractère l'y ont aidée sans doute, mais ses cheveux ont blanchi plus vite sur sa tête, je le crois, que les pensées sereines n'ont germé dans son âme agitée.

Parlerai-je de ses écrits? de « Nélida, » le seul roman sorti de sa plume et qui est plutôt l'œuvre de la femme que de l'écrivain, histoire douloureuse d'un cœur déçu dans ses croyances et ses rêves; des « Esquisses morales, » une des œuvres les plus exquises et les plus parfaites du XIXe siècle : moraliste profond et fin qui juge en homme et voit en femme, excuse et pardonne nos fautes, nos ridicules et nos misères, elle nous enseigne le moyen de nous en délivrer par les plus

Digitized by Google

hauts et les plus doux enseignements; « de son Histoire de 48, » écrite d'un style grave, concis, impartial ét humain, et reste encore aujourd'hui la plus vraie et la plus parfaite des histoires de ce temps étrange, changeant et agité; « des Dialogues sur Gœthe et Dante, » où les vues politiques les plus élevées se marient dans un style limpide et admirable aux plus hautes conceptions de la philosophie. L'unité italienne et l'unité de l'Allemagne représentées toutes deux, divinisées, pourrais-je dire, par les noms glorieux de Gœthe et de Dante, c'est nouveau, hardi, ingénieux, poétique; il ne m'appartient point de dire si c'est vrai, mais c'est grand.

JEANNE DE MONCEL.

Digitized by Google

LE FAUNE

Le chêne est vieux ; les ans, les vents et le tonnerre
Ont fait brèche à son front quatre fois centenaire.
Squelette immense, au loin, dans la brume des soirs,
Il tord, sous un ciel gris, ses bras noueux et noirs ;
Sur ses minces rameaux tremble un feuillage rare :
Le prodigue printemps pour lui s'est fait avare,
Dans le concert de juin il se tait, il est seul.
La mousse étend sur l'arbre un bleuâtre linceul ;
Sur ses branches le gui, sur ses pieds la fougère,
Tout ce qu'il a de vert est de séve étrangère.
Les oiseaux de l'amour ne s'y posent jamais ;
De sinistres bavards fréquentent ses sommets :
Chargeant de leurs nids lourds ses tiges les plus hautes,
La pie et le corbeau font fuir de plus doux hôtes.
En bas le sol est nu : pas une fleur autour
De ce tronc caverneux large comme une tour ;
Fine et rare aux abords, l'herbe se montre à peine ;
La terre s'épuisa pour former ce grand chêne.
Mais le temps a miné le cœur du vieux géant ;
Sous l'écorce de fer s'ouvre un antre béant,
Profond, sombre, attestant mort ou décrépitude...

En lui le vide, autour de lui la solitude.

Voici qu'une lueur se meut dans cette nuit ;
Une forme s'éclaire au fond du noir réduit.

Digitized by Google

Comme une vague aurore au sein de l'ombre éclose,
Monte, en s'illuminant, je ne sais quoi de rose ;
Et, sur le seuil de l'antre inondé de soleil,
Un Faune adolescent s'assied brun et vermeil ;
Non tel qu'un dieu d'airain dans sa niche de marbre,
Mais vif, riant, bercé comme une fleur sur l'arbre.

A sa lèvre appliquant sa flûte de roseaux,
Mollement il en tire un air, un chant d'oiseaux,
Un chant simple et profond qui saisit et pénètre,
Un air inattendu que l'on croit reconnaître,
Tant il sait, en accords justes et merveilleux,
Fondre le cri de l'âme avec la voix des cieux.

Or du premier roseau le son s'envole à peine,
Le dieu n'en est encor qu'à sa première haleine,
Et déjà, près de lui, sur le sol maigre et nu,
Le printemps d'autrefois est partout revenu.
Le gazon clair-semé s'épaissit; mille plantes
Enlacent le vieux tronc de leurs tiges grimpantes;
Brodant de pourpre et d'or le velours du sainfoin,
Mille naissantes fleurs s'entremêlent au loin.
Un frais parfum s'épanche avec les mélodies,
L'insinuant parfum des feuilles reverdies;
Et, sur les vents chargés d'un invisible miel,
Un murmure infini vole entre terre et ciel.

L'hymne imprévu joué par l'hôte du vieux chêne
Ondule et se répand vers la forêt prochaine;
Tout arbre en a frémi, du mélèze au tilleul;
Les jeunes rejetons parlent au sombre aïeul,
Et tous, comme un tribut joyeux et volontaire,
Font de leur peuple ailé sa part au solitaire.
Les nids les plus lointains, ou fauvette ou pinson,
Laissent fuir vers le chêne un hôte, une chanson.
D'insectes et d'oiseaux chaque branche fourmille,
Chaque haleine du vent y porte une famille,
Et, jusqu'aux blancs ramiers, ces modèles d'amour,
Tous les fils du printemps y tiennent une cour.

Digitized by Google

Mais le Faune joufflu, sur son trône d'écorce,
Dans sa flûte de Pan souffle avec plus de force,
Et l'agile chanson court, par mille chemins,
Au renouveau du chêne invitant les humains;
Et des couples heureux, sortis des métairies,
Accourus, en dansant, à travers les prairies,
Fêtent, peuple innombrable et par l'amour uni,
L'arbre de Jupiter tout à coup rajeuni.
Dans son feuillage ému par le roseau sonore
Les voix de l'avenir savent parler encore;
Son ombre à l'homme encor verse l'oubli des maux,
Des lyres et des fleurs pendent à ses rameaux;
Sur ses pieds tapissés de mousse et de pervenches
Il voit, en souriant, glisser les robes blanches;
Sur le front du vieux roi la couronne a relui
Et l'hymne de la vie éclate autour de lui.

Or, le musicien vermeil aux pieds de chèvre
Du syrinx aux sept trous a retiré sa lèvre :
Les roseaux inspirés ne rendent plus de son;
Lui, sans plus de souci, quitte de sa chanson,
Gai, tranquille et sans croire avoir fait ce miracle,
Sans donner un regard à tout ce grand spectacle,
Rustique, et, comme on voit un gardeur de troupeaux,
Secouant, par trois fois, ses humides pipeaux,
Franchit le seuil d'écorce et, dans l'arbre au creux sombre
Il rentre et, sans mot dire, il disparaît dans l'ombre.

Tout disparaît aussi, les oiseaux et les fleurs,
Les vierges aux doux yeux et les mille couleurs
Des prés, des cieux, des bois, la lumière elle-même;
Tout meurt avec le bruit de la note suprême,
Avec le divin souffle emporté par le vent...

Le chêne est resté nu, noir, seul comme devant.

Mais de ses larges flancs où s'émousse la hache
Surgira mille fois l'hôte obscur qui s'y cache,
Et le Faune immortel, réveillant les amours,
Si vieux que soit le chêne, y chantera toujours.

Digitized by Google

Le monde encor verra de sa sombre demeure
L'adolescent sacré s'élancer à son heure,
Jouant de ses pipeaux éternels comme lui
Et, d'un souffle léger, chassant le lourd ennui.

Sitôt qu'il reparaît, sitôt qu'il fait entendre
Sur ses roseaux de Pan, sa chanson vive ou tendre,
Le prodige adoré s'accomplit dans les bois :
L'arbre peuplé d'oiseaux, de fleurs, comme autrefois,
Égayé de festins et de rondes champêtres ;
Un frisson printanier fait bondir tous les êtres,
Et l'homme, enfin, connaît, à des signes divers,
Qu'un dieu jeune a souri dans le vieil univers.

VICTOR DE LAPRADE.

Digitized by Google

VERTUA

I

Dans un des faubourgs de Berlin s'élève une étroite masure de deux étages qui était habitée, il y a trois quarts de siecle, par Théodore Wilhem et par sa femme Vertua. C'était un jeune ménage pauvre, mais heureux; Wilhem et Vertua s'aimaient.

Un soir, la jeune femme cousait à sa fenêtre, mais l'aiguille s'arrêta entre ses doigts, l'ouvrage tomba sur son tablier et une larme coula le long de sa joue. Au même moment un coup de sonnette retentit au-dessus de sa tête. Vertua se lève, essuie ses yeux rougis et ouvre la porte avec un sourire sur les lèvres. C'était Wilhem qui revenait.

— J'avais oublié l'heure à coudre, dit-elle en passant ses bras autour de la taille de son mari et en recevant son baiser : nous ne ferons pas aujourd'hui un bien grand repas, mais nous n'y tenons guère en vérité.

En disant ces mots, elle posa sur la table une assiette avec des pommes de terre cuites dans l'eau et des noix sèches.

— Tu ne dois plus avoir d'argent, remarqua Wilhem d'une voix sombre.

— J'en ai, dit-elle en agitant dans la poche de son tablier quelque monnaie de cuivre.

— Je crois avoir trouvé une place, reprit Wilhem d'un ton qui donnait peu d'espérance : si je conviens, j'entrerai demain en fonction.

— Quelle place? demanda Vertua.

Digitized by Google

— On m'a promis un emploi de chef d'orchestre dans un petit théâtre ; les appointements ne sont pas magnifiques ; mais, comme je sais un peu de peinture, je pourrai remplir en même temps l'office de décorateur-machiniste ; enfin, comme je me crois toujours du talent pour les lettres, je pourrai faire jouer à ce théâtre des pièces de ma composition.

Vertua sourit avec complaisance aux rêves d'or de son mari. Le repas fut tranquille et gai : l'amour, ce grand faiseur de miracles, trouva moyen de changer l'eau de la cruche en un vin meilleur que celui des noces de Cana.

Après le souper, Théodore Wilhem témoigna l'intention d'écrire : Vertua n'osa point lui avouer qu'il n'y avait plus d'huile dans la maison pour alimenter la lampe.

— Bah ! dit-elle, il fait trop beau ce soir pour allumer cette vilaine mèche ; demeurons plutôt à la fenêtre et regardons les étoiles, ces lumières du bon Dieu.

Théodore Wilhem comprit qu'il était réduit à l'état du poëte italien, Torquato Tasso, qui se passait de travailler le soir, *non avendo candele per scriver i versi suoi.*

— J'aurais peut-être mieux fait, dit-il, de rester à mes premières études. J'occuperais aujourd'hui la place de conseiller.

— Pourquoi ces regrets, mon ami ?

— Vous auriez au moins une servante et des habits neufs, continua Wilhem auquel le dénûment de sa femme serrait le cœur.

— Je ne manque de rien, interrompit Vertua, avec un sourire qu'elle s'efforça de rendre naturel ; si je ne mets pas mes beaux habits, c'est que je ne pense pas avoir besoin de toilette pour te plaire.

Le lendemain Vertua s'éveilla avant le jour et sortit doucement du lit pour préparer le lever de son mari. Ses regards passèrent en revue avec tristesse le morne habit noir, blanc sur les coutures et au revers des manches, les bottes avachies et la cravate fanée ; elle eut beau brosser, reprendre à l'aiguille les fils rompus, et farder avec de l'encre la figure du vêtement, elle ne put jamais réparer des ans l'irréparable outrage. Quand Wilhem fut sur le point de sortir, il se regarda lui-même au miroir :

— Tu es fort bien, lui dit Vertua en assurant sa voix : cet habit a encore l'air tout à fait neuf et ce chapeau se comporte si vaillamment qu'on le prendrait pour être acheté d'hier.

Les deux amants mettaient une sorte de fourberie sublime à se tromper l'un l'autre.

Digitized by Google

Théodore Wilhem obtint une place dans l'orchestre du petit théâtre dont il était l'unique musicien; mais il la perdit au bout de quelques jours. Il passa alors par divers métiers qui coûtaient beaucoup à son amour-propre et qui satisfaisaient à peine aux premiers besoins de la vie.

II

Dix ans plus tard, le même homme était devenu le conteur le plus aimé de toute l'Allemagne.

Pendant les premiers temps, Wilhem plongea avidement ses lèvres dans cette coupe d'or; mais la tête lui tourna bientôt; il tomba dans une ivresse morne et nocturne. Le dégoût était venu avec la satiété; le bruit qui se faisait autour de lui l'étourdissait. Depuis longtemps il avait quitté la petite maison du faubourg pour une riche et commode habitation de la ville. Vertua prit un soir la main de Wilhem dans la sienne et lui dit :

— Nous ne sommes plus heureux. Le bonheur était de nous aimer, et depuis que nous sommes riches nous ne nous aimons plus. Ce vilain or est venu détruire tout le charme de notre ménage. Quand nous étions pauvres, je te voyais toute la journée; maintenant ce sont les autres qui te voient. Tu es obligé de te rendre ici et là; toute la ville t'invite; les femmes te recherchent, et moi je souffre. Toi-même en es-tu plus content? Non, Wilhem, avoue-moi la vérité; cette vie-là t'ennuie; tu regrettes le temps où nous avons souffert ensemble des privations amères de la vie.

— Tu as raison, Vertua; tu me dis là des choses que je pense moi-même depuis longtemps et que je n'avais jamais osé te dire. Quand nous vivions dans la petite maison du faubourg, le besoin de réagir contre les maux du dehors calmait les agitations de mon âme. Cette lutte m'était bonne et utile. Aujourd'hui je crains de devenir fou. Non, jamais je n'ai tant souffert que depuis que, délivré des dures nécessités de la vie, je me trouve livré à moi-même. Ma cruelle imagination est une ennemie dix fois plus insoutenable que la pauvreté. La célébrité me tue; je ne suis plus libre depuis que je suis connu. Enfin j'étouffe sous cette chape d'or dont la justice divine a chargé mes épaules pour châtier mes folles ambitions.

Digitized by Google

— Moi aussi je hais cette gloire comme une rivale pour laquelle tu m'aurais quittée. Depuis que tu es à elle, tu n'es presque plus à moi. Je ne te demande pourtant pas de la laisser; je sais ce qu'il en est de ces attaches-là : on les maudit, mais on n'a jamais la force de s'en séparer. Convenons seulement d'une chose. Cette petite maison du faubourg dont tu me parlais tout à l'heure, j'ai continué d'en payer le loyer depuis dix ans sans t'en rien dire ; nos vieux meubles que j'ai fait semblant de vendre y sont encore, rangés dans l'ordre où nous les avons laissés ; retournons demain dans cet ancien nid de nos premières amours pour y passer la journée.

Wilhem sauta au cou de Vertua, pour la remercier de la bonne idée qu'elle avait eue.

Le lendemain ils se levèrent avant le soleil et s'enfuirent à la petite maison du faubourg. Une douce émotion les attendrit jusqu'aux larmes en entrant dans ces deux chambres, où ils avaient passé les beaux jours amers de leur belle jeunesse. Les chaises de paille étaient rangées avec propreté, comme du temps où la main de Vertua prenait soin de les entretenir. Vertua ouvrit l'armoire de chêne qui était presque l'unique meuble du logement, en tira le vieil habit de Wilhem, si souvent relevé d'encre sur les coutures, et le passa à son mari pour qu'il s'en revêtit.

— Je ne t'ai jamais vu si beau, lui dit-elle en le regardant avec extase.

Elle-même déposa sur le lit, leur lit de noces, son voile, son chapeau de velours, son châle de cachemire, sa robe festonnée de dentelle, pour reprendre le simple bonnet, le fichu et la blouse de toile sous lesquels Wilhem l'aimait tant autrefois.

Vertua prépara ensuite le déjeuner de ses propres mains, comme aux jours où elle n'avait d'autres serviteurs que ses vingt ans. Elle mit sur la table deux cuillers d'étain, deux tasses de faïence à fleurs, et deux serviettes de grosse toile. Le lait bouillait sur le réchaud, et soulevait déjà sa blanche écume.

Pour la première fois, depuis dix ans, Théodore Wilhem avait appétit; l'air de cette chambre lui était bon; un rustique parfum de jeunesse et de sentiment le pénétrait jusqu'au cœur. Les petits oiseaux entraient, comme aux anciens jours, par la fenêtre, et venaient becqueter au pied de la table le pain bis que Vertua leur émiettait, tant elle prenait tout le monde à sa douceur et à son charme.

Wilhem et Vertua étaient assis, comme dans le beau temps, l'un en face de l'autre; la petite table de sapin permettait à leurs genoux de

Digitized by Google

se toucher. Ce fut un déjeuner délicieux. Ils se croyaient revenus à leurs anciennes amours, alors que le cœur était jeune et que le noir chagrin se dissipait dans un rayon de soleil.

Après le déjeuner qui fut court, Wilhem tira son violon de l'étui et répéta sa leçon pour le soir, comme il faisait jadis quand il avait une place à l'orchestre du théâtre. Vertua, qui n'avait pas chanté depuis dix ans, l'accompagna de la voix. C'était un morceau simple et touchant qui allait à l'état de leur âme. La petite chambre en était toute émue, et les oiseaux répondaient sur le toit.

Mais à peine Wilhem avait-il fini son morceau, que des applaudissements se font entendre sous les fenêtres. Des amis ou des curieux avaient suivi les traces de Vertua et de son mari.

— Nous sommes découverts, murmura tristement le poëte.

— Hélas,! dit Vertua, je m'en doutais.

— Ne pouvoir ni aller où l'on veut, ni faire ce qui plaît, sans être épié, subir les sottises de tout le monde sous le prétexte qu'on est un homme d'esprit ; être obligé de n'avoir ni repos dans l'âme, ni charme dans son foyer, ni amour dans le cœur, qu'est-ce donc que cela ?

— C'est, répondit timidement Vertua, ce que tous les hommes cherchent, c'est la gloire.

Cet homme si longtemps poursuivi par le malheur, — poursuivi ensuite par la gloire, ce Théodore Wilhem, — c'était Hoffmann.

ALPHONSE ESQUIROS.

Digitized by Google

LA NATURE

HOSTILE A L'HOMME

Mon ami Frédéric est un philosophe qui n'aime que les poëtes en action. « Vous voyez, me dit-il un soir, la nature à travers la poésie et à travers l'art, c'est ce qui vous fait illusion. La nature, comme vous l'entendez, n'existe pas, l'*alma parens* des poëtes n'est qu'une immense déception. Au lieu de cette mère bienfaisante, je n'aperçois partout qu'une grande ennemie impassiblement impitoyable, et avec laquelle l'homme est en lutte ouverte depuis les premiers jours de l'humanité. — Par Dieu ! lui dis-je, voilà un beau paradoxe ! et je serais curieux de vous l'entendre soutenir. — Paradoxe, si vous voulez, répondit sans s'émouvoir mon ami Frédéric, mais vérité incontestable; je me fais fort de vous le démontrer. — Allez donc, lui dis-je, je vous écoute. — Eh bien, reprit-il, posons d'abord nos prémisses, et sachons bien ce que nous entendons par ce mot : *nature*. Pour moi, la nature est l'ensemble des phénomènes physiques qui existent en dehors de l'homme et qui se révèlent à lui par le témoignage des sens : c'est le ciel et la terre, la petite fleur et le grand arbre, la goutte de rosée qui scintille aux rayons du matin et l'Océan où s'élaborent les orages; le moucheron et l'éléphant; c'est la force animatrice qui soulève incessamment la croûte du globe pour en faire jaillir les flots de la végétation ; enfin, c'est ce que les anciens appelaient le grand Pan. N'est-ce pas cela que vous entendez par la nature ? — Oui, lui dis-je. — Eh bien, poursuivit-il, vous allez voir que cette nature doit être envisagée plus froidement que vous ne le faites

Digitized by Google

ordinairement, vous autres, aligneurs de rimes, qui prenez bravement pour elle ce qui n'est que l'œuvre de l'art, l'œuvre de l'homme enfin.

Ce que vous aimez dans ce qu'il vous plaît d'appeler la nature, du moins j'aime à le croire pour votre raison, ce n'est ni le crapaud, ni l'araignée, ni la ronce, ni le chardon, ni les mouches, toutes choses que le génie humain n'a pu soumettre à son empire, et Dieu sait pourtant avec quelle maternelle sollicitude la nature veille à leur conservation. Quels inépuisables trésors de vie ou de séve elle prodigue à ces favoris de sa fécondité ! Avec quelle riche abondance elle nous donne les herbes inutiles ou parasites ! Comme elle fait pulluler autour des œuvres de l'homme les plantes destructives et les animaux malfaisants ! Si elle prête à l'homme un concours qu'il n'est pas en son pouvoir de lui refuser complétement, comme elle le fait de mauvaise grâce ! Comme à chaque instant elle se jette à travers ses travaux, pour en paralyser les effets et en amoindrir les résultats, quand elle ne les anéantit pas tout entiers. Elle nourrit l'homme, il est vrai, mais en marâtre, qui fait payer bien cher le peu qu'elle donne. Elle le nourrit, mais au prix de quelles sueurs ! au prix de quels labeurs incessants ! Et si nous nous dispensons d'appeler généreux le marchand qui nous donne le moins qu'il peut pour le plus d'argent possible, dispensons-nous de reconnaissance envers la nature, et ne nous parlez plus de sa générosité, qui ressemble trop à celle du marchand et de l'usurier.

Prenons, si vous voulez, deux choses qui, chez nous, sont la base de l'alimentation et par conséquent de la vie humaine : le pain et le vin, et vous verrez quelle lutte accablante l'homme doit soutenir pour résister à toutes les forces de la nature conjurées contre lui. La terre a reçu triple labour et un fumage abondant ; le moment des semailles est venu. L'homme s'est procuré, à grands frais, la plus belle semence possible. Mais la terre est calcinée par les chaleurs de l'été, qui l'ont réduite à l'état de poussière brûlante ; l'automne a été également sec ; et c'est comme si le semeur répandait son grain dans la cendre. Le grain va se dessécher dans cette terre torréfiée et perdre sa puissance germinative. Ou bien l'humus, détrempé outre mesure par un automne pluvieux, offrira au travail de l'homme des résistances et des impossibilités telles qu'il ne pourra se faire dans de bonnes conditions climatériques ; le blé, semé trop tard, sera surpris par le froid de l'hiver avant d'être assez fort pour résister à la gelée ; ou bien il sera noyé par les eaux et pourri par l'humidité. Le peu qui a, tant bien que mal, survécu à ces désastres, sera, dès le printemps, en butte à d'autres calamités : les herbes parasites, qu'on n'a pas semées, vont

Digitized by Google

pousser, elles, de manière à étouffer votre blé, si vous n'y portez un prompt et incessant remède ; les insectes, les souris, les maladies étendront leurs ravages sur vos champs, mangeront votre blé en herbe et vous exposeront à mourir de faim. Le beau temps, à l'égal de la pluie, est souvent fatal à votre grain ; la grande chaleur le dessèche et l'empêche de prendre un développement suffisant; et au lieu d'un chaume dru, haut et fort, que couronne un épi long et bien rempli, vous n'avez qu'une paille clair-semée, faible, courte, et qui semble avoir peine à porter quelques grains maigres, plus riches de son que de farine.

Si, au contraire, l'été s'est trouvé pluvieux, vos blés sont versés et pourrissent sous les herbes qui, malgré tous vos soins, ont pris le dessus. Enfin, cahin, caha, le temps de la moisson arrive ; à travers tous ses ennemis et tous ses revers, le blé est venu à maturité. Riche ou pauvre, il faut ôter à la terre cette immense toison d'or qui couvre les plaines à perte de vue, et d'où dépend l'existence des populations. Hommes, femmes, jeunes filles, enfants, sont courbés dès l'aube sous ce labeur suprême et implacable, pendant les jours les plus longs et les plus chauds de l'année. Quels torrents de sueur humaine sont répandus dans ces longues heures d'impitoyables fatigues, subies sous un soleil équatorial qui vous perce les flancs et les épaules de ses flèches de feu ! Comme le palais desséché vous brûle d'une inextinguible soif ! Mais cette chaleur torride a fait monter de la terre au ciel des flots d'électricité, qui étaient à l'état latent dans les moissons qu'elle faisait vivre de la vie végétative et que le sol, en partie dépouillé, ne peut plus contenir. Elle s'est amoncelée dans les vapeurs humides qui, elles aussi, se sont dégagées des champs pour se condenser en nuages. Et tout cela, à un moment donné, gronde en tonnerre, éclate en foudre et crève en orage, c'est-à-dire en déluge d'eaux froides qui glacent la sueur sur le corps alangui des moissonneurs. Les gerbes, déjà liées et prêtes à être engrangées, sont mouillées ; il faut attendre le prochain soleil, sous les rayons duquel on devra les étendre et les retourner, heureux si une suite d'orages ne force, pendant plusieurs jours, le moissonneur à refaire sans fin cette besogne, vrai travail de Pénélope que détruit sans cesse l'orage du lendemain, au grand préjudice du grain et du chaume. Enfin le blé a été, tant bien que mal, rentré entre deux averses, sec ou à peu près. Le voilà dans la grange, où l'attend un autre fléau, la souris, dont la fécondité formidable n'est pas une des moindres hostilités de la nature envers l'homme et son œuvre. Cependant le blé a été battu, vanné, criblé et porté au grenier, et là encore

Digitized by Google

il retrouve son ennemie perpétuelle, la souris, et un autre non moins redoutable, le charançon. Puis, à chaque instant, il va falloir le remuer, le changer de place, l'aérer enfin, de peur qu'il ne s'échauffe et ne se gâte. Et combien de manipulations encore a-t-il à subir avant de pouvoir paraître sur votre table, sous la forme d'un morceau de pain! Et ce pain, la nature va se hâter de le dessécher, de le racornir et de le rendre enfin impropre à l'alimentation en y développant des végétations cryptogames, pour peu que vous tardiez à en faire usage. Où voyez-vous, poursuivit mon ami Frédéric, qu'il y ait tant lieu, dans tout cela, de remercier la nature, qui laisse souvent l'homme manquer de pain malgré tous ses travaux? Si nous la remercions, remercions-la comme nous remercierions le voleur, qui nous prend tout ce qu'il peut et nous laisse généreusement le reste.

Après une pause, Frédéric reprit sa thèse.—Pourquoi, dit-il, pour la même somme de travail, votre vigne ne vous donne-t-elle pas toujours la même quantité de bon vin? Pourquoi, après une récolte de qualité passable, n'avons-nous trop souvent qu'une détestable piquette? Pour une année d'abondance, pourquoi deux, trois quatre années où nous n'aurons rien ou presque rien? Parce que les gelées tardives détruiront le raisin à peine sorti du bourgeon, les pluies intempestives amèneront la coulure et l'avortement des grappes. Parce que le peu qui reste sera brûlé par le soleil. Enfin, parce qu'il aura plu, fait chaud et froid, la plupart du temps, à contre-temps. Je ne vous parle pas des travaux incessants que demande la vigne, qu'il faut, tous les ans, tailler, piquer, attacher, rogner, émembrer, etc., sans préjudice de trois ou quatre labours dont elle a besoin annuellement. Puis jamais la nature n'est à bout de ressources destructives, elle a toujours en réserve quelque bonne maladie, à laquelle les savants officiels appliquent un nom, à défaut de remède, pour faire croire qu'ils savent ce que c'est, comme à ce qu'ils appellent l'oïdium Tucquery, qui poursuit, en dépit de la science, ses exploits dévastateurs et qui durera, n'en déplaise aux savants, jusqu'à ce que la nature trouve mieux. Il n'y a pas bien longtemps, c'était la pomme de terre qui était malade; elle entre à peine en convalescence et voilà que le raisin est infecté; demain ce sera autre chose.

Plus j'y réfléchis, plus la nature m'apparaît comme une vieille machine pleine d'irrégularité et de caprices, et qui n'a pour loi qu'un hasard aveugle, avec lequel l'homme devra s'arranger comme il l'entendra pour vivre; ou bien comme une espèce de bête fauve dont il faut sans cesser contenir, modérer, diriger les forces brutales, si l'on ne veut pas être un jour étouffé par elle.

Digitized by Google

On parle beaucoup des magnificences des œuvres de la nature, permettez-moi de les examiner froidement, et de les estimer à ce qu'elles valent. Livrée à elle-même, que fera-t-elle de tout ce que la main industrieuse de l'homme aura édifié? Elle fera une ruine du palais, et du jardin une forêt vierge, habitable seulement pour les reptiles, les sauriens et les animaux malfaisants. Elle échafaudera les ruines sur la vie et la vie sur les ruines. Elle fera pousser des champignons vénéneux, des buissons, des ronces entre les dalles des temples dont elle trouera la voûte superbe pour donner passage à un baliveau, et fera chanter le hibou où retentissaient les harmonies sacrées. Voilà de beaux chefs-d'œuvre! En vérité, je vous le dis, dussé-je passer pour un bourgeois et un philistin, je préfère une ville à une forêt vierge, un palais et même une statue à un arbre ou à un rocher si informe qu'il puisse être. La nature met cent ans à produire un chêne d'une raisonnable grosseur, et il lui faut sept à huit mois pour faire pousser un grain de blé. Si l'homme ne fait point d'arbre, je soutiens que c'est seulement parce qu'il ne veut pas s'en donner la peine. Je suis persuadé qu'il ferait aussi bien, et en beaucoup moins de temps. En attendant, il le reproduit par l'art d'une façon aussi merveilleuse que la nature, et il reproduit, non-seulement l'arbre, mais le champ, le vallon, le coteau, la montagne et la forêt elle-même, dans un cadre de quelques centimètres carrés; et je ne sache pas que la nature ait jamais fait de palais ou de cathédrale, même en peinture.

Vous le voyez donc, mon cher, poursuivit Frédéric, les magnificences de la nature terrestre, et c'est de celle-là seule que je m'occupe, sont assez bornées. — Mais, interrompis-je, les montagnes, les torrents, les glaciers, sources des grands fleuves, ne sont-ce pas de magnifiques spectacles? Dans un ordre de faits différents, les animaux domestiques, le cheval, le bœuf, la brebis, le chien, etc., pour ne parler que de nos climats, ne sont-ils pas des dons très-précieux? Ce n'est pas la faute de la nature, si l'homme a quitté la simplicité naturelle, s'il s'est créé des besoins factices et innombrables, et si, pour assouvir ses appétits, il a appauvri et épuisé les flancs de la terre. Le blé vient sans culture en Abyssinie, comme ici l'herbe des champs. D'Abyssinie, il a pénétré en Égypte. Isis ou Cérès, qui est, je crois, la même femme, sous un nom différent, l'importa en Grèce, d'où il fit le tour du monde; étonnez-vous donc, après cela, si le blé vient plus ou moins bien, sous des climats auxquels il n'était sans doute point primitivement destiné. Je pourrais vous en dire autant de la vigne que les Romains ont apportée dans les Gaules à leur suite et ainsi de mille choses semblables. —

Digitized by Google

Voulez-vous me permettre de répondre, demanda Frédéric. — Oui, lui dis-je, mais vous avez beau faire, vous ne me persuaderez pas. — Qui sait? reprit-il. D'abord, les montagnes, les torrents, les glaciers et les fleuves qui peuvent en sortir, ne sont dans la nature que des faits accidentels et particuliers; ce sont des œuvres fortuites et non permanentes de la nature, des effets du hasard, produits par le refroidissement et les soulèvements de la croûte du petit globe que nous habitons. Je suis de trop bonne foi pour ne pas reconnaître qu'il ne puisse y avoir dans les aspects de cette nature déchirée et tourmentée, parfois, jusqu'au sublime, des spectacles très-grands, très-émouvants et très-beaux même. Mais vous en conviendrez avec moi, il est très-heureux que la nature ne se compose pas uniquement de montagnes, de torrents, de glaciers et de neiges perpétuelles. L'homme n'est pas un chamois, et quand il contemple ces énormes verrues de la terre qu'on appelle montagnes, quand il a rempli son cœur et son imagination de toutes les idées vertigineuses qui planent sur les abîmes, il n'est pas fâché de descendre dans la plaine ou dans la vallée, pour remplir son estomac de quelque chose de plus substantiel.

Je suis trop raisonnable pour nier l'utilité du fleuve, et par conséquent celle de la montagne ou du glacier où il a pris naissance; mais trop souvent, le fleuve devient torrent, inonde et détruit tout sur son passage. Trop souvent, l'avalanche descend de la montagne, engloutit et broie en tombant tout ce qu'elle rencontre. Ce qui me fâche, dans la nature, c'est que toujours le mal est à côté du bien. Si une profonde sagesse, et je n'en veux pas douter, a présidé à l'arrangement des choses, je regrette infiniment que cette sagesse ait cru devoir se cacher si souvent à nos yeux. Est-ce pour nous éprouver? pour nous faire douter d'elle-même? S'il en est ainsi, là encore je trouve qu'elle n'a pas fait preuve d'une grande générosité envers l'homme. Je regarde comme indigne de l'infinie bonté de l'induire en tentation de doute et d'ingratitude; et c'est peut-être pourquoi celui qui s'appelait lui-même le Fils de l'homme, enseignait aux siens cette prière : ne nous induisez pas en tentation, et délivrez-nous du mal. Pour en revenir à cette objection : le cheval, le bœuf, la brebis, le chien, ne sont-ils pas des dons très-précieux? Je répondrai ceci : Il n'est pas du tout certain que la nature ait créé les animaux pour l'homme; la preuve, c'est qu'à côté de ceux que nous venons d'énumérer, elle s'était amusé à enfanter des chats grands comme des bœufs, des chiens gros comme des chevaux de brasseur, et des taupes de la taille des plus grands éléphants. Tout cela évidemment n'était point fait à notre intention, et si l'homme

Digitized by Google

existait à cette époque, ce qui est pourtant douteux, il a dû avoir de terribles luttes à soutenir, contre tous ces ennemis formidables. Par contre, le cheval n'était pas plus gros qu'un âne, et dans les premiers temps historiques, les chevaux étaient encore très-petits. Le cheval que nous voyons et possédons actuellement, ce n'est pas la nature, c'est l'homme, c'est la civilisation qui l'a fait et élevé au niveau de ses besoins, et tandis qu'elle mastodontifie les formes du cheval de trait, n'est-elle pas en train de faire une gigantesque sauterelle de ce qu'on est convenu d'appeler le cheval de race? C'est ainsi qu'après avoir grandi ce qui lui était nécessaire, elle a anéanti ou rapetissé par la domestication les espèces dont la grandeur importune lui faisait ombrage et menaçait son empire, et s'en est fait d'humbles satellites. Les loups et les lions s'ent vont, comme les Mammouths, comme les Mastodontes, comme les Urocs. Tout ce qui ne se soumettra pas à la civilisation sera anéanti par elle.

La nature n'a donc pas fait des animaux pour l'homme, sans cela elle n'en eût point fait d'hostiles à l'homme; elle les a créés dans un but dont nous ne pouvons nous rendre compte, et peut-être seulement pour s'essayer la main, si je puis m'exprimer ainsi. Les premières créations étaient des ébauches qui ont duré ce qu'elles ont pu, parce qu'elles ne possédaient que d'imparfaites conditions de vitalité. Beaucoup de ces races sont retombées dans le néant et ont complétement disparu de la face de la terre, soit qu'elles aient été englouties dans les cataclysmes, soit qu'elles ne fussent, comme nous venons de le dire, que de simples essais de la nature qui en toute chose a procédé par tâtonnement et progressivement, allant toujours du simple au composé. La création n'a pas été faite d'un seul jet, les six jours de la Genèse ont duré des milliers d'années, et les trois premiers ont été des jours sombres, parce que le *Fiat Lux* n'avait pas encore été prononcé, et que la sphère solaire, non encore condensée, flottait dans l'espace à l'état de matière chaotique vaguement lumineuse. D'un autre côté, l'immense amas d'eau qui forme actuellement les océans, enveloppait la terre à peine refroidie d'une immense atmosphère de vapeurs aqueuses et sombres, saturées outre mesure d'acide carbonique qui a été peu à peu absorbé par les gigantesques végétations antédiluviennes. Ce n'était pas le jour, ce n'était pas la nuit, ce devait être quelque chose comme une espèce de lueur crépusculaire, un mélange de lumière et d'obscurité, qui n'était ni tout à fait l'un, ni tout à fait l'autre. C'est pourquoi l'écrivain biblique dit que Dieu sépara le jour d'avec les ténèbres, quand la terre, débarrassée de ses vapeurs passées à l'état liquide et

Digitized by Google

en partie rassemblées dans le bassin des mers, tourna autour du noyau solaire condensé lui-même, et produisit par son mouvement des alternatives régulières de jour et de nuit.

Mais cette digression nous a momentanément éloignés de notre sujet, revenons-y s'il vous plaît. Je crois vous avoir suffisamment démontré que la nature a peu fait pour l'homme en créant les animaux, et que, s'il a conquis sur eux un empire parfois encore disputé, c'est moins à la nature qu'à son industrie qu'il en est redevable. Après cela, vous dites : Ce n'est pas la faute de la nature, si l'homme a quitté la simplicité primitive et naturelle; s'il s'est créé des besoins factices et innombrables, et si, pour assouvir ses appétits, il a appauvri et épuisé les flancs de la nature. Qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par la simplicité naturelle? Croiriez-vous vraiment aux contes de l'âge d'or? Les premiers hommes n'étaient pas forts en métallurgie, de tous les métaux, le premier qu'ils connurent fut l'or, parce que difficilement oxydable par les moyens naturels il apparaît tout de suite aux yeux, avec la couleur et l'éclat qui lui sont propres, il ne faut qu'un heureux hasard pour le découvrir. L'âge d'or ne fut que l'âge de l'or, qui fut aussi celui de la barbarie et de l'enfance de l'humanité. A l'état de nature, l'homme n'est qu'une brute ignoble et dégoûtante, et si dans cet état béni, la nature a peu fait pour les besoins des hommes, c'est sans doute qu'il était dans ses vues qu'ils y suppléassent en se dévorant mutuellement, comme cela se pratique encore parmi les populations de la Polynésie et de la Nouvelle-Hollande qui sont restées aussi près que possible de la nature, c'est-à-dire de la bestialité primitive.

Si c'est là l'état que vous reprochez à l'humanité d'avoir abandonné, permettez-moi donc de ne pas être de votre avis sur ce point. L'homme civilisé se tue bien un peu de temps à autre, soit individuellement, soit en corps, et d'après les règles d'un certain art; mais il ne se mange plus, si ce n'est dans des circonstances excessivement rares, et dans les cas de la plus extrême nécessité, et toujours fort à contre-cœur. Et puis, la civilisation ne permet plus à l'homme de tuer individuellement pour son propre compte, elle ne lui permet le meurtre qu'en corps, et pour son compte à elle; et elle mêle à cela autant de courtoisie, de douceur et d'humanité qu'il lui est possible. Et comme ces grandes tueries deviennent effroyablement coûteuses, tout fait espérer que les nations qui se sont fort endettées à ce jeu sanglant, où celui qui gagne perd encore davantage, tout fait espérer, dis-je, que les nations ne seront bientôt plus assez riches pour s'amuser à ce passe-temps malsain qui est resté à l'homme actuel comme une

Digitized by Google

mauvaise queue de son état sauvage, et qu'il sera amené au respect de la vie de son semblable par raison d'économie, s'il n'y est amené par humanité.

Ne trouvez donc pas étrange que l'homme ait quitté l'état de pure nature ; là est sa véritable grandeur, ou plutôt c'est là qu'est tout l'homme. C'est par la faculté de s'élever sans cesse par la pensée et par l'abstraction qu'il se distingue des autres animaux. C'est parce que de l'état naturel, c'est-à-dire de la bestialité d'où il est parti et où nous voyons encore croupir tant de membres arriérés de la grande famille humaine, il est arrivé à ce point de puissance, que sa gloire la plus éclatante et la plus vraie est de lutter contre la nature pour lui dérober ses secrets, et la vaincre à l'aide de ses propres forces.

Si l'homme a quitté ce qu'il vous plaît d'appeler la simplicité primitive, c'est qu'il devait le faire pour obéir aux lois de sa propre nature qui est le progrès continu ; et c'est la gloire de l'homme d'avoir partout sur son passage forcé la nature à le suivre dans cette voie. Oui, la nature est belle, mais c'est surtout quand elle, aussi, est transfigurée par le travail de l'homme, quand elle, aussi, s'est dépouillée sous l'effort humain de sa rudeese et de sa sauvagerie primitives. Ce qui me plaît surtout en elle, c'est l'œuvre de l'homme : autant l'aspect de la lande infertile m'est pénible, autant le spectacle des grandes plaines et des collines ou les moissons ondoient en vagues dorées, où le pampre mûrit au soleil, sourit à mon cœur et à mes yeux. Je n'aime pas le loup qui est resté à l'état de pure nature et qui rôde la nuit : voleur cruel et poltron, autour des étables et des bergeries, mais j'aime les grands bœufs puissants et soumis, qui, d'un patient effort, promènent à travers le sol rebelle le soc, ce fer civilisateur que dirige un bras industrieux. Voilà ce qui me plaît dans la nature, c'est cette lutte indomptée et permanente de l'homme pour la forcer à produire, en dépit d'elle-même, tout ce qui est nécessaire à ses besoins et à ses goûts. Mais, dites-vous, elle produit le blé sans culture, en Abyssinie, tant mieux pour les Abyssins, mais ce n'est pas une raison pour que l'homme des climats tempérés mourût de faim, ou se nourrît perpétuellement de glands, comme aux premiers jours du monde. Et puis, si le gland a pu être une ressource, lorsque l'homme était rare et errait isolé par les forêts, ce serait là une bien maigre pitance, aujourd'hui qu'il couvre la face du monde de ses innombrables essaims. Avouez-le, mon cher, la nature avait pauvrement et mesquinement fait les choses, et en conviant l'homme au banquet de la vie, elle avait oublié de lui assurer à dîner ; et l'homme a été obligé d'y pourvoir. Elle l'avait

Digitized by Google

jeté sur le sol, nu, faible, désarmé et environné d'ennemis farouches et formidables; et l'homme, qui n'avait rien, s'est emparé de tout, il a de fond en comble retourné la nature pour la forcer à subvenir plus généreusement à ses besoins. Il a vaincu, anéanti ou mis en fuite les monstres ennemis, favoris de la nature, et rien que par la force de sa pensée, il s'est constitué le roi indiscutable du globe. Voilà ce qui est beau, voilà ce que je ne puis cesser d'admirer. Après cela, mon cher, aimez et admirez la nature tant que vous voudrez; mais permettez-moi de l'admirer surtout à travers l'homme et ses œuvres.

Vous avez fini, dis-je à Frédéric, et je vous ai laissé débiter votre thèse à loisir, permettez-moi d'y ajouter quelques mots qui dégageront ma pensée de tout nuage et compléteront aussi la vôtre; si je ne me trompe, nous sommes plus près de nous entendre que vous ne croyez.

Vous le reconnaissez, au-dessus de la nature inconsciente et bornée, et si grande qu'on la veuille faire, il y a quelque chose de plus grand, Dieu, l'intelligence infinie dont elle est l'œuvre et l'instrument. Si en mettant l'homme sur la terre, Dieu ne lui a pas donné, tout de suite, ce dont il pouvait avoir matériellement besoin pour assouvir ses appétits présents et futurs, c'est qu'il voulait qu'il ne fût pas seulement un animal comme les autres, c'est qu'il voulait qu'il sût faire autre chose que boire, manger et se reproduire. Dieu l'avait doué d'une intelligence, et c'était pour qu'il s'en servît, pour qu'il s'élevât par elle jusqu'à lui, et non pour qu'il la laissât croupir dans le nonchaloir et s'abîmer enfin dans les grossières satisfactions de la matière. Non, l'homme n'a pas été fait pour boire ni pour manger. L'homme a été créé *intelligence*, il pensera d'abord, et il mangera après, s'il pense, c'est-à-dire, s'il sait se procurer les aliments que Dieu a mis, non dans sa main, mais à portée de sa main. Le souverain organisateur des choses n'a pas voulu que l'homme ici-bas fût réduit au simple rôle de *cochon à l'engrais*, suivant une expression célèbre, et pour mon compte, je l'en remercie très-sincèrement. Le travail lui a été imposé comme condition de grandeur et de dignité, l'oisiveté l'eût fait descendre au rang des autres animaux, et peut-être plus bas encore; le travail l'en a fait roi. Béni soit donc le travail.

Vous êtes comme moi de ceux qui ne croient pas à la mort, mais à une simple transformation de la vie. La vie actuelle n'est qu'une épreuve, une des étapes de l'existence. Qu'importe donc qu'un homme tombe un peu plus tôt, ou un peu plus tard, dans la lutte contre la matière, en s'efforçant de la vaincre pour réaliser un progrès? Son enve-

Digitized by Google

loppe d'un jour est déchirée un peu plus tôt, l'épreuve est abrégée pour lui, voilà tout. Mais il est tombé en accomplissant un devoir, en combattant pour réaliser les desseins de Dieu. Son sort est beau et méritoire aux yeux des hommes, et surtout aux yeux de celui qui est la suprême justice et qui ne laissera pas, soyez en sûr, son dévouement sans récompense.

La nature est donc ce qu'elle doit être, et ce que Dieu a fait est bien fait. L'oisiveté eût été fatale à l'homme; vous le voyez par l'exemple du sauvage qui est resté dans un état très-voisin de celui de la brute; pourquoi? parce qu'ayant peu de besoins, il ne travaille que peu ou point. Son intelligence est restée en enfance et lui-même n'est, jusqu'à son dernier jour, qu'un homme incomplet, un enfant plus ou moins robuste.

Vous le voyez encore parmi nous, par l'exemple de l'homme qui n'a rien à faire. A charge à lui-même et aux autres, il est trop souvent la plaie des sociétés civilisées, trop souvent son loisir trouble les lois morales. S'il ne sait ou ne veut pas donner un but honorable à son activité naturelle, à ce besoin d'occupation qui est une des conditions de notre existence, il la dépense à distraire, *per fas et nefas*, son incommensurable ennui, fils de cette oisiveté, mère de tous les vices, comme disaient les sages de la Grèce.

Admettez un moment que l'humanité n'ait plus qu'à se croiser les bras, qu'en résultera-t-il pour elle? le bonheur! non, mais l'ennui, la satiété, le dégoût de tout et enfin l'abrutissement pire que la mort, parce que ce serait la mort de l'âme et de l'intelligence, une mort absolue, au delà de laquelle il semble qu'il n'y ait plus rien. Remercions donc Dieu qui ne se cache que pour ceux qui ne le veulent point voir, et saluons la Nature d'un regard d'ineffable reconnaissance pour tout ce qu'elle nous donne et même pour ce qu'elle nous vend. Le bonheur ne coûte jamais trop cher.

AUGUSTE DE VAUCELLE.

Digitized by Google

ADIEU POUR TOUJOURS

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

PERSONNAGES : GEORGES. — PAUL. — GEORGETTE.

Le théâtre représente une chambre d'étudiant à Paris. — Au fond, à gauche, un lit; à la descente du lit un petit tapis. — Au fond, à droite, porte d'entrée. — Troisième plan, à droite, une commode. — Deuxième plan, à droite, une croisée. — Premier plan, à droite, une malle. — Au premier plan, à gauche, une armoire. — Deuxième plan, à gauche, une cheminée, devant laquelle est disposé un petit poêle. — Sur la cheminée, une glace avec une pendule devant; d'un côté de la pendule un manchon et une carafe, de l'autre un chapeau de femme. — Près de la cheminée, une table couverte des restes d'un déjeuner. — Près de la table un fauteuil. — En avant, vers la gauche, deux chaises. — Un jupon est accroché au-dessus de la malle. — Sur le lit, sur la commode, vêtements d'homme éparpillés.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, GEORGETTE

Au lever du rideau, Georgette est assise sur une chaise en avant et vers la gauche; elle travaille à une robe à volants qui est sur l'autre chaise. — Georges est près de la fenêtre fumant une cigarette.

GEORGES, à part, tourné vers Georgette.

Est-elle assez jolie et suis-je assez épris!
Il n'est pas, j'en suis sûr, un couple dans Paris
Qui nous vaille! Mon cœur fleurit, mon cœur verdoie;
Tout me semble beau, jeune, amoureux, plein de joie.

(Chantant.)

J'ai trois choses pour me plaire :
Lon, lan, laire,
Une femme en falbala,
Tra, la, la.

Digitized by Google

(Regardant par la fenêtre.)

Fillette au pied léger, qui vas d'un air fripon,
Je te fais rire. Tiens! mon bonheur te répond.

(Il lui envoie des baisers.)

GEORGETTE, l'apercevant et venant lui arrêter le bras au moment où il va encore envoyer un baiser.

A quel jeu jouez-vous là, monsieur?

GEORGES, tirant vivement une bouffée de sa cigarette.

Moi! je fume.

GEORGETTE.

L'innocent! recommence encor,

(Elle lui tire les cheveux.)

Et je te plume
Comme un pigeon.

GEORGES.

Ha! mais tu me fais mal.

GEORGETTE.

Tant mieux!

GEORGES.

Quand passe un joli pied, faut-il fermer les yeux?

GEORGETTE.

Il le faut.

GEORGES.

C'est pourtant cette paupière ouverte
Qui me fit voir un jour ton minois — pour ma perte.

GEORGETTE.

Ta paupière eut raison de s'ouvrir cette fois.

GEORGES, l'embrassant.

Et ce baiser n'a-t-il pas raison?

GEORGETTE.

Oh! tu crois
Me calmer; j'y consens. Mais prends garde, je guette,
Et si de nouveau tu...

(Elle fait le signe d'envoyer un baiser.)

Nous verrons.

GEORGES.

O Georgette,
Toi si riche en esprit jadis, n'en as-tu plus?
Que t'importe qu'un vol de baisers superflus,
Trop-plein de la gaîté que notre amour nous verse,

Digitized by Google

En l'air, au gré du vent qui souffle, se disperse?
Qu'importe que t'aimant je fête un peu, de loin,
Toute beauté : l'azur d'en haut, l'enfant du coin,
Et que je fasse honneur de saluts fantaisistes
Tantôt à des moineaux, tantôt à des modistes?

GEORGETTE.

Peu m'importe en effet; mais je suis libre aussi,
Et j'en profite.

(Elle envoie un baiser par la fenêtre.)

GEORGES.

A qui ce baiser?

GEORGETTE.

Quel souci
En prends-tu? des baisers envoyés dans l'espace
Au pigeon qui voltige, au carabin qui passe.

GEORGES.

En soi ce n'est rien. Mais vois ce joli pierrot
A col droit, qui s'arrête et qui te prend au mot.

GEORGETTE.

Ce jeune homme est très-bien.

GEORGES.

C'est celui qui dimanche
Nous suivit si longtemps.

GEORGETTE.

En es-tu sûr?

GEORGES.

Sois franche,
Tu l'avais reconnu.

GEORGETTE.

Peut-être.

GEORGES, avec dépit.

C'est donc lui
Que pour nouvel amant on désire aujourd'hui,
Ingrate! nos trois mois d'amour, ton cœur les biffe
D'un trait; et cela pour Dieu sait quel escogriffe.

GEORGETTE.

Un bel homme.

GEORGES.

Un piquet!

Digitized by Google

GEORGETTE.

Des gants.

GEORGES.

En peau de chien !

GEORGETTE.

Je suis sûre du moins qu'il se conduira bien.

GEORGES.

Personne n'en voudrait.

GEORGETTE.

Je suis d'avis contraire
Et vais lui faire signe encor, pour me distraire.

GEORGES, lui arrêtant le bras.

Je te le défends bien. Perds-tu toute pudeur ?

GEORGETTE.

Que l'homme est un tyran injustement grondeur !
A l'instant tes baisers s'envolaient par douzaine,
Cela n'était rien. Moi, tu me fais une scène
Dès le second. Eh bien ! Je me révolte et veux
Interdiction double ou liberté pour deux.

GEORGES.

Diable ! un quatre-vingt-neuf pour les droits de la femme !
C'est grave.

(Il prend un couteau sur la table et le porte dans l'armoire.)

GEORGETTE.

Que fais-tu ?

GEORGES.

Je range cette lame,
De crainte d'accident.

GEORGETTE.

Je te garde un meilleur
Châtiment. Viens ici.

GEORGES.

Je me meurs de frayeur.

GEORGETTE.

Retire ton habit.

GEORGES.

Faisons notre prière.

GEORGETTE, prenant sa robe et la lui donnant.

Endosse cette robe.

Digitized by Google

GEORGES.

Eh ! quoi ?...

GEORGETTE.

Toute ouvrière
Demande un mannequin.

GEORGES, en passant la robe.

Merci du compliment !

GEORGETTE.

C'est pour cela qu'il faut à la femme un amant ;
Voyons, lève les bras, tourne, retourne.

GEORGES, exécutant ses ordres.

Avoue
Que je suis bon enfant.

GEORGETTE, lui tendant la figure.

Venge-toi sur ma joue.

GEORGES.

Va-t-elle bien au moins, la robe ?

GEORGETTE.

Marche un peu.

GEORGES, marchant.

Si mon oncle voyait ce que fait son neveu
Au lieu d'étudier l'anatomie. En somme
(Montrant Georgette.)
Ces bras-là valent mieux qu'un vieux squelette d'homme.
(Se cambrant la taille.)
Comme j'ai de la grâce en femme, n'est-ce point ?

GEORGETTE.

A peu près Thérésa. Rends-moi ma robe.
(Georges ôte la robe ; elle se rassied et se met à travailler.)
Un point,
Et j'ai fini. Que dit le temps ?

GEORGES, qui a remis son paletot, regardant vers la fenêtre.

Il dit : Superbe.

GEORGETTE.

Quel bonheur ! Nous irons au bord de l'eau, dans l'herbe.
Nous prendrons un aller et retour pour Chatou.
Tu verras, mes volants d'alpaga, quel froufrou !

GEORGES, revenant près d'elle.

Comme les femmes sont bizarres ! la toilette,
Pour les femmes, c'est tout. Ce que leur cœur reflète,

Digitized by Google

Ce dont leur rêve est fait, ce qui berce leurs jours,
C'est une broche, un peigne, un collier, du velours
Pour festonner le bas de leurs jupes.

GEORGETTE.

Sans doute
Ta pensée est profonde et juste, mais ajoute
Que nous n'y pensons tant que pour vous plaire mieux.
Pour arriver au cœur, il faut prendre les yeux,
Et tous vous vous sentez plus fiers — j'en ai des preuves —
Quand vous donnez le bras à des toilettes neuves.

GEORGES.

Malgré tout, c'est pousser trop avant cet amour
Que de t'être levée encore avant le jour
Pour finir. Tu seras, ce soir, toute épuisée.
Mieux valait le sommeil avec la robe usée.

GEORGETTE, posant la robe sur la chaise et se levant.

Comment ! quand le printemps vient d'habiller à neuf
Toute chose, que tout sort brillant de son œuf,
Tu voudrais qu'une femme allât voir la nature
Sans s'être mis aussi son brin de garniture.
D'ailleurs je n'aurai point sommeil.

(A part.)

Je dors debout !

(Haut.)

Offre n'importe quel plaisir, j'accepte tout.

GEORGES, prenant son feutre sur le lit et s'en couvrant.

Nous verrons bien ce soir.

GEORGETTE, voyant son geste.

Tu sors?

GEORGES.

Pour moins d'une heure.

GEORGETTE, avec impatience.

C'est trop long.

GEORGES.

Avec toi vivre en paix est un leurre.

GEORGETTE.

Où vas-tu ?

GEORGES.

Vers Pantin, si ce n'est vers Passy.

Digitized by Google

GEORGETTE.

Georges, tu veux railler; mais le vrai, le voici :
La voisine d'en face est sortie, et tu comptes
La rejoindre.

GEORGES.

Qui t'a mis en tête ces contes?

GEORGETTE.

J'ai vu, cela suffit.

GEORGES, en colère.

Écoute, je suis las,
A tous mes mouvements, d'entendre tes holas.
Je m'en vais où je veux, le temps que bon me semble.

GEORGETTE.

Va donc! mais s'il advient que je vous trouve ensemble,
Malheur aux deux. Je vous grifferai de façon
Que vous vous souviendrez longtemps de la leçon.

GEORGES.

Toi, tu m'assourdis trop à crier de la sorte,
Je ne reviendrai plus. Adieu!

(Il sort assez bruyamment.)

SCÈNE II

GEORGETTE, SEULE

Comme il s'emporte!
A nous entendre, on nous prendrait pour des démons;
Et nous ne sommes pas méchants, nous nous aimons.
Nous passons chaque jour le matin aux querelles;
Mais, le soir, aux baisers nous revenons par elles;
Et, des plus longs combats quand on semble avoir faim,
Le vrai but, c'est toujours ce qu'ils auront pour fin.

(Elle va vers la droite.)

Voyons si mon jupon est sec, que je l'apprête.
Non! pas encor.

(Revenant au milieu de la scène.)

Digitized by Google

Sans lui, cependant, pas de fête.
Par bonheur, j'ai du temps devant moi. Rangeons tout,
En attendant : d'abord le déjeuner;

(Prenant le plat et la bouteille qu'elle porte dans l'armoire à gauche.)

Ragoût
Chétif, avec du vin à douze; économie
En raison de ce soir!

(Bâillant et se frottant les yeux.)

Je suis tout endormie,
Ma robe m'a fait trop veiller.

(Elle défait le reste du couvert qu'elle porte également dans l'armoire, puis va vers la commode sur laquelle un habit est jeté.)

Comme c'est peu
Soigneux, un homme! ainsi friper son habit bleu.

(Elle le plie avec soin, puis ramasse ses pantoufles qui sont par terre; plongeant sa main dans l'une:)

Qu'est-ce qu'il a pu mettre au fond de sa pantoufle?

(Tirant un foulard.)

Son foulard!

(Elle met le foulard sur la cheminée et les pantoufles sous le lit.)
(Redescendant la scène et bâillant encore.)

J'ai sommeil décidément. Maroufle
De sommeil.

(Se laissant tomber dans le fauteuil.)

Oh! tant pis, je vais dans ce fauteuil,
Pendant que je suis seule, un instant, fermer l'œil;
Cela suffira pour tout réparer. — Si George
N'allait pas revenir! — Quel rêve je me forge!
Je suis sûre de lui.

(Regardant sa robe qui est sur la chaise à quelques pas d'elle.)

— Je crois qu'elle fera
Un bien meilleur effet que celle de Clara,
Ma robe.

(S'assoupissant de plus en plus.)

Quel beau temps! le ciel sourit et flambe.
Nous danserons ce soir. Je ferai voir ma jambe...
Un peu.

(Elle laisse tomber sa tête.)

Digitized by Google

SCÈNE III

GEORGES; PAUL, EN VAREUSE ET SANS RIEN SUR LA TÊTE

(Ils entrent par le fond.)

GEORGES.

Conseille-moi, je suis en grand danger.

(Apercevant Georgette endormie.)

Tiens! chut! baissons la voix pour ne pas déranger
Son sommeil. Elle en a besoin pour se refaire.

PAUL, allant regarder Georgette et revenant vers Georges.

Sois calme, elle dort bien ; conte-moi ton affaire.

GEORGES, lui tendant une lettre.

Le facteur m'a remis cette lettre à l'instant;
Lis et vois si cela n'est pas inquiétant.

PAUL, lisant.

« Mon neveu, demain soir, pour quatre jours, j'émigre;
» Lundi, de grand matin, je serai chez toi. » Bigre!...

GEORGES.

Saisis-tu le tableau? J'ai pour oncle un madré
Notaire, aimant la femme à très-mince degré.
Il entre au bercail dès l'aube. Mademoiselle
Repose. Mantelet, col, bas de filoselle,
Chemisette ont leur nid où cela s'est trouvé;
Et la cage révèle un bel oiseau privé.
Que répondrai-je alors?

PAUL.

Tu diras d'un air triste
Qu'un de tes amis a les huissiers à sa piste
Et que, pour se soustraire aux rigueurs de la loi,
Sous des habits de femme, il s'est sauvé chez toi.

GEORGES.

Tu réponds en riant quand je suis dans les transes!

PAUL.

Ton oncle est-il un ogre?

GEORGES.

Oh! non.

Digitized by Google

PAUL.

Des remontrances
Ne font pas mourir?

GEORGES.

Non! mais mon oncle, vois-tu,
Est ferré, trois fois pour une, sur la vertu;
Et, pour cautériser ma plaie intérieure,
J'ai peur qu'il ne m'emmène — à moins qu'il ne demeure.

PAUL.

Aimes-tu Georgette?

GEORGES.

Oui.

PAUL.

Tu veux la garder?

GEORGES.

Oui.
Tu fais des questions qui sont d'un inoui!...
Penses-tu par hasard que j'aie une églantine
Où tombe la rosée, où l'abeille butine,
Et, lorsque fraîche éclose elle fleurit ma main,
Que j'aille la jeter ainsi sur le chemin!

PAUL.

Quel lyrisme! en ce cas, je tiens un stratagème.

GEORGES.

Qui me ferait rester avec celle que j'aime?

PAUL.

Presque. J'ai mon logis sur le palier du tien.
Mets-y tes vêtements. Quand viendra l'oncle...

GEORGES.

Eh bien?

PAUL.

Tu le recevras là.

GEORGES.

Mais c'est une semaine
Qu'il va rester.

PAUL.

Tant qu'il te faudra mon domaine,
Je te le prête.

GEORGES.

Et toi?

Digitized by Google

PAUL.

J'irai chez ce parent
Qui me reçoit quand j'ai mangé mon dernier franc.

GEORGES.

Mais...

PAUL.

Je te l'offre; accepte et sans retard emballe.

GEORGES.

Ce ne sera pas long, mon linge est dans la malle.

PAUL, mettant la malle sur son dos.

Je l'emporte

(Ils sort au fond.)

GEORGES, seul, les yeux tournés vers la porte par laquelle Paul est sorti.

Voilà les amis du quartier
Latin!

(Allant vers l'amoire et en retirant des livres.)

N'oublions rien : Les œuvres de Boyer
Sur qui je suis censé pâlir...

(Les époussetant du pan de son habit.)

Quelle poussière!
Et ce codex! — Hélas, savante tapissière,
Araignée, il me faut briser ton œuvre d'art,
Mais à regret et non par un manque d'égard.

(Allant vers le lit, puis vers la commode, et mettant successivement toutes ses affaires sur son bras.)

Maintenant ces habits. — L'oncle paîra la note.
Ce chapeau, cette trousse.

(Ramassant par terre une botte, et cherchant ensuite.)

Où donc est l'autre botte?
Ah! voici.

PAUL, qui rentre, l'aperçoit ainsi chargé et lui prend tout des mains.

Donne donc. Est-ce tout?

GEORGES.

Oui.

PAUL, tout encombré de sa charge, allant pour sortir et revenant vers Georges.

Cela
Sera drôle, sais-tu : d'un côté l'Attila,
L'homme prêt à faucher quadrilles, punch, maîtresses ;
De l'autre, se chaussant et pommadant ses tresses,

Digitized by Google

La Frétillon, si bien que, sans marcher beaucoup,
Tu pourras alterner de la fauvette au loup
Et cueillir à ton gré, selon le domicile,
La sagesse, fruit rare, ou l'amour, fleur facile.

(Il sort au fond.)

GEORGES, seul du côté du public.

Je tiendrais moins au fruit. Enfin! occupons-nous
D'autre chose. Des vers du genre le plus doux
Me sont demandés par l'éditeur de musique.
Je devrais, jour et nuit, ausculter le phthisique,
Purger le bilieux. J'aime et je fais des vers
A vingt francs la romance. O cœur deux fois pervers!
Ces éditeurs! toujours du doux — c'est moins commode
Qu'on ne pense. A Vénus on écrit vite une ode;
Mais les vers Monthyon sont pour l'âme un linceul.
J'ai, je crois, un bon titre — hélas! un titre seul.
Pour me le rappeler, je vais toujours l'écrire.

(Il prend du papier dans un tiroir de la commode, et s'installant sur le dessus trace quelques mots.)

PAUL, rentrant l'air joyeux.

Le concierge a le mot, tout est prêt; tu peux rire.
En rentrant cette nuit, tu n'auras que la clé
A prendre en bas.

GEORGES, lui donnant une poignée de main.

Merci.

PAUL.

Pauvre oncle! est-on volé!
Tu me présenteras.

GEORGES.

C'est un droit.

PAUL.

Et ta course?

GEORGES.

C'est juste, j'y vais.

PAUL.

Où?

GEORGES.

Neuf, place de la Bourse;
Je prends une voiture, accompagne-moi.

Digitized by Google

PAUL.

Pour
Cela, non.

(Lui montrant Georgette.)

Quel sommeil ! Jouons-lui quelque tour.

GEORGES.

Laisse-moi faire.

(Allant vers la cheminée.)

Ah ! c'est ainsi qu'elle s'habille.

(Mettant la main sur le cadran de la pendule.)

De quatre heures je vais avancer cette aiguille.
Voilà qui troublera son esprit au réveil !

PAUL, qui surveille Georgette.

Son bras a remué.

GEORGES.

Filons !

(Ils sortent tous deux.)

SCÈNE IV

GEORGETTE, SEULE, SE FROTTANT LES YEUX ET S'ÉTIRANT

Le bon sommeil,
Plein de rêves faisant la nique aux mélodrames !
Nous étions en canot. George tenait les rames
Et je tenais la barre. Il sortait des roseaux
De grandes fleurs. Dans l'air jacassaient des oiseaux.
Et George me disait : l'amour nous accompagne ;
Entends ces oiseaux, vois ces fleurs ! — A la campagne
Il est temps de songer.

(Se levant et allant vers la pendule.)

Quelle heure est-il ? il est...
Quatre heures ! la pendule à me railler se plaît.
Il était midi. Sans doute elle va mal.

Digitized by Google

(Écoutant.)

Elle

Va bien. Mais George alors — là que je me rappelle —
Nous devions partir à deux heures. Par hasard
Se serait-il vraiment fâché. Rester si tard !
Il reviendra toujours ; mais bonsoir cette fête.

(Cherchant autour d'elle.)

Où sont donc ses habits ? Ai-je perdu la tête ?
Le gilet était là — l'habit était ici.
Et la malle de linge ? escamotée aussi !

(Allant voir vers la porte.)

Ma clé n'est pas dehors. Non ! je l'ai dans ma poche.
Lui seul, avec la sienne, a pu... Comme une roche,
Je dormais sottement. Pour rompre sans tracas,
A la hâte, il en a profité. C'est le cas
D'Alice avec Léon, d'Augustine avec Charle.
L'amant file un jour ; puis jamais rien n'en reparle.

(Avec incertitude.)

Cela ne se peut pas qu'il se soit fait un jeu
De me quitter ainsi, sans même un mot d'adieu.

(Regardant sur la commode.)

Mais cette plume ! il s'est servi de cette plume.

(Prenant le papier et poussant un cri.)

Ah ! qu'ai-je lu ! — Voici la vérité sans brume :

(Lisant.)

« Adieu pour toujours ! » plus de doute : pour toujours !
Il n'a rien ajouté. Les écrits les plus courts
Sont les meilleurs.

(Rejetant le papier et redescendant la scène.)

Allons ! Georgette, du courage.
Il ne faut plus chercher à le revoir ! l'outrage
Qu'on t'a fait doit suffire. Heureusement tu sais
Broder et coudre ; et tu pourras gagner assez
Pour vivre seule ; car tu vivras toute seule,
T'habillant tout de noir comme une bisaïeule,
Ne permettant jamais qu'on te fasse la cour !
C'est ainsi qu'un cœur fier se venge de l'amour...
Par exemple cela pourra manquer de charme.
— Le bord de ma paupière est mouillé d'une larme.
O larme, tombe en paix, il ne te verra pas.

Digitized by Google

Quelle femme a donc pu l'attirer sur ses pas?
Aurais-je, en riant, dit la vérité? la blonde
D'en face l'aurait-elle entraîné par le monde?
Non! pour mille raisons,
(Regardant à la fenêtre.)
Et d'abord qu'elle est là.
(Revenant en scène.)
C'est plutôt la lorette à laquelle il parla
De si près l'autre jour, et qui contait des choses
Si drôles, qu'elle aimait porter des maillots roses,
Qu'elle était née artiste et qu'un auteur voulait,
Pour un rôle d'oiseau, la prendre au Châtelet.
Moi, je regardais George, et le voyais tout flamme
A ce luxe, à ce bruit, à cette chair sans âme.
Ah! puisqu'ils aiment tous la soie et les parfums,
Je me ferai lorette aussi. J'aurai les uns
Pour tendre mon salon d'étoffes assorties,
Les autres pour m'offrir des fleurs et des parties.
Je suis belle; on me l'a dit souvent; rien ne m'est
Plus aisé que d'aller prendre place au sommet.
Il me manque le teint d'un velouté factice
Et le pas imposant; mais un peu d'exercice
Me donnera la marche, et, quant au coloris,
C'est affaire de rouge et de poudre de riz.
Dans le monde à l'œil froid, à la gaîté funèbre,
On verra si bientôt je ne suis pas célèbre.
J'irai partout au bal, au théâtre; je veux
Rassembler plus d'amants que je n'ai de cheveux.
Je n'aurai plus de cœur. A quoi bon? C'est folie.
Dans le sentimental j'ai bu jusqu'à la lie,
En voilà trop! courons où luisent les bijoux
Où l'on dit : Vingt louis, comme on dirait deux sous,
Où, dans la boue, à pied, au lieu de se morfondre,
On a ses deux chevaux et son cocher de Londre!
Séduit par le velours, par la dentelle et l'or,
George me reviendra, disant : je t'aime encor!
Mais je rirai tout haut devant la galerie,
En m'écriant : « Quel est cet homme, je vous prie?
» Qu'on l'éloigne! » et mettant au grand trot mes pur sang,
Je l'éclabousserai de ma roue, en passant.
(Mélancolique en contemplant sa robe.)

Digitized by Google

Pauvre robe à volants, ce n'était pas la peine
De tant veiller pour toi ! tout devient chose vaine,
Robe neuve, cœur tendre et frais visage. Il n'est
Plus là, lui qu'on aimait, lui qui seul chiffonnait
Ma robe, agitait mon cœur, troublait mon visage.
Peut-être est-ce ma faute à moi ? je fus peu sage
De lui chercher toujours querelle sans raison.
De mes soupçons jaloux j'emplissais la maison.
« Où vas-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? » point de trêve.
Je blessais, j'irritais au lieu que, dans un rêve
Calme et doux, j'aurais dû le bercer, lui faisant
De mon amour un nid si moelleux qu'à présent,
Ni jamais, il n'eût pris dans les airs sa volée.
Pour y vivre, j'avais une heureuse vallée
Dont les fruits ressemblaient à ceux du Paradis.
Et je fus folle comme Ève — je la perdis.

(Frappant du pied.)

Malgré tout, il devait songer au cœur qu'il brise,
Prendre son temps, et non s'évader par surprise ;
Je vais me plaindre, écrire à ses parents...

(Tristement.)

Quel droit
Ai-je à cela? l'amour sans contrat, nul n'y croit.
On en rit. La polka, quand nous fûmes pour être
Mariés, nous tint lieu de mairie et de prêtre ;
Il me dit : Voulez-vous? Je lui dis : Je veux bien ;
On s'aima simplement sans s'engager à rien.
Tant pis si l'un des cœurs sous trop d'angoisse vibre ;
Celui qui n'aime plus s'échappe, il en est libre.

(A la fenêtre.)

Tout le monde est dehors, riant, se promenant.
Que d'amoureux ! Clara passe avec Ferdinand.
Ma robe eût éclipsé la sienne ; elle s'en moque,
Son amant ne l'a point quittée.

(Avec douleur, revenant en scène.)

Oh ! je suffoque !
Avoir choisi ce jour de fête, ce beau ciel
Pour me laisser, cela fut doublement cruel.
Je ne sais, mais je crois que par un jour de pluie,
Un de ces temps de boue et d'ombre où l'on s'ennuie,

Digitized by Google

J'aurais subi mon sort plus bravement, moins eu
De vide ; j'aurais pris un dé, j'aurais cousu.
Aujourd'hui, je ne peux. — Je n'avais pas d'idée
De mon amour pour lui. Je me croyais guidée
Par le besoin de rire et d'être avec quelqu'un.
Je pensais que peut-être un homme, blond ou brun,
Mince ou gros, pourvu qu'il ne fût ni laid, ni bête,
Ni méchant, aurait fait de même ma conquête,
Et que, le sien manquant, un autre amour viendrait.
Ce que me dérobait le plaisir, le regret
Me le montre; c'est lui qu'il me faut, pas un autre.
Aucun baiser pour moi n'eût remplacé le nôtre.
Je l'aimais, et je l'aime, et n'aimerai que lui;
Et je le sens si bien que j'ignore aujourd'hui
Ce qui peut me rester!... George! il s'appelait George,
Et moi Georgette. — Oh! ciel, j'ai du feu dans la gorge, —
L'avenir me fait peur. — O mon George, dis-moi,
Pourquoi déchires-tu mon cœur, dis-moi pourquoi?
J'ai souffert déjà, — pas autant!

(Elle va à la commode et y prend un journal.)

Que je relise
Ce journal qui donnait, hier soir, l'analyse
D'un suicide, rue Amelot.

(Posant le journal sur la table et s'asseyant sur le fauteuil pour le parcourir.)

Elle a fait
Ce qui valait le mieux, cette femme. En effet,
L'amant qui, le matin, la jetait à la porte,
Revint, le soir, pleurer au chevet de la morte;
Il la fit enterrer et lui mit une croix
Et des roses; tandis que s'il pense une fois
A moi, George dira : « Je suis oublié d'elle;
» C'était une joyeuse et mobile hirondelle
» Qui bientôt se sera consolée. » Et jamais
Il ne soupçonnera de quel cœur je l'aimais.

(Se levant.)

Non! je veux qu'il le sache et je veux qu'il revienne,
Et que, serrant ma main de nouveau dans la sienne,
Il pleure. Je serai bien loin, morte, en ce temps.
Mais il n'oubliera plus cet amour de vingt ans,
Un caprice pour l'un... et pour l'autre la vie!

Digitized by Google

Comment mourir?... me pendre! Oh! je n'ai pas envie
De cela, je serais trop laide! Asphyxié,
L'on s'endort. On a l'air de survivre à moitié.

(Elle ouvre l'armoire à gauche, et revient avec un panier.)

Bien! voici le charbon.

(Elle charge le poêle de charbon, puis y met le feu.)

Comme il s'allume vite!
On dirait qu'il comprend son œuvre et qu'il m'invite
A me hâter.

(Revenant sur le devant de la scène.)

Ma main tremble; pourquoi trembler?
Je n'avais plus d'espoir sur terre où m'en aller.
Étant aimée, on fait allégrement sa tâche,
On chante; mais s'il faut travailler sans relâche,
Ne pouvant plus chanter, vivre pour le seul but
De vivre, ce n'est pas un bien, c'est un rebut.

(Allant au poêle.)

Le charbon est en feu. Fermons la clé du poêle.

(Elle va à l'armoire, et en tire du linge.)

Calfeutrons tout avec ces vieux morceaux de toile.

(Elle ferme la fenêtre, la bouche, puis fait de même à la porte.)

L'air ne peut plus venir d'aucun côté.

(Redescendant la scène.)

Je sens,
Sur ma tête, déjà, des poids alourdissants.

(Se regardant dans la glace.)

Arrangeons ces cheveux. Il faut mourir jolie,
Lorsque l'on meurt d'amour. Je suis un peu pâlie;
Mais cela me va bien.

(Chancelant.)

Le plancher tourne et fuit.

(Elle s'étend sur le fauteuil et arrange les plis de sa robe.)

Posée ainsi, dormons. Pour compenser ma nuit
De veille, j'ai dormi tout à l'heure ici même,
Je songeais au réveil. C'est le sommeil suprême,
Cette fois.

UNE VOIX EN DEHORS, chantant.

J'ai trois choses pour me plaire
Lon, lan, laire,
Une belle en falbala
Tra, la, la,

Digitized by Google

GEORGETTE, se levant en sursaut.

Qui vient donc ?

LA VOIX, continuant.

Une fine cigarette,
Turlurette,
Et du lacryma-christi,
Sapristi.

GEORGETTE,

C'est lui ! c'est sa chanson.

(Elle se précipite et ouvre la fenêtre toute grande.)

Vite, de l'air ! Je veux qu'il n'ait aucun soupçon.

SCÈNE V

GEORGETTE, GEORGES

GEORGES, ouvrant la porte.

Bonjour !

(S'arrêtant étonné.)

Quelle vapeur ici ?

GEORGETTE, essayant de dominer son émotion.

Non !... tu plaisantes.

GEORGES.

Toi toute blême, ainsi que les agonisantes...
Es-tu malade, dis? ne veux-tu plus partir ?

GEORGETTE.

Partir !... si tard !

GEORGES.

Paul n'est pas venu t'avertir ?

GEORGETTE.

Non.

GEORGES, tirant sa montre.

Voici l'heure vraie.

GEORGETTE.

Et tes habits, ton linge ?

Digitized by Google

GEORGES.

J'ai tout fourré chez Paul pour tromper un vieux singe
D'oncle qui va venir. — Mais qu'as-tu donc pensé?

GEORGETTE, prenant le papier sur la table.

J'ai cru ce que ta main là-dessus a tracé.

GEORGES.

Oh! le titre de ma romance!... je devine!...

GEORGETTE.

Comment... c'était... ô joie!

GEORGES, l'attirant dans ses bras.

Enfant folle et divine!
Voulais-tu donc mourir?

GEORGETTE, lui mettant la main sur la bouche.

De cela, plus un mot.
Occupons-nous d'aller chercher notre canot.

GEORGES, prenant une carafe sur la cheminée pour éteindre le feu.

Au moins sur ces charbons je vais faire main basse.

GEORGETTE, l'arrêtant.

Non pas! et mon jupon qu'il faut que je repasse.

ARMAND RENAUD.

Digitized by Google

HISTOIRE LITTÉRAIRE

I

M. Emile de Girardin a reçu ici une lettre de M. de Voltaire, qui lui parle de tout, de l'histoire et de la philosophie, des grands poëmes et des petits vers, des théâtres et des journaux, de l'esprit français et de la *Revue des Deux-Mondes*, excepté de l'Académie Française. Il n'a pas même songé à lui demander s'il y avait encore en France des académies. M. de Girardin lui eût répondu : Je suis du quarante et unième fauteuil de l'Académie des sciences morales et politiques, parce qu'elle est la plus jeune.

L'Académie des sciences morales et politiques a commencé ce mois-ci la série des séances académiques. Dans notre calendrier, les mois les plus académiques sont les mois de Jules et d'Auguste ; c'est ainsi que l'Institut l'a décidé dans sa cravate. Tous les ans, à la même heure, pour concourir à la même immortalité, les Académies se suivent de séance en séance, pour se rassembler dans une quintuple panathénée et dans une apothéose générale. Nous avons bien plus d'Académies que du temps où Voltaire écrivait : Il y a une fatalité sur les Académies ; aucun ouvrage qu'on appelle *académique* n'a été en aucun genre un ouvrage de génie. Donnez-moi un artiste, tout occupé de la crainte de ne pas saisir la manière de ses confrères, ses productions seront compassées et contraintes. Donnez-moi un homme d'esprit libre, plein de la nature qu'il copie, il réussira. Presque tous les artistes sublimes ou ont fleuri avant l'établissement des Académies, ou ont travaillé dans un goût différent de celui qui régnait dans ces sociétés ;

Digitized by Google

Corneille, Racine, Lesueur, non-seulement prirent une route différente de leurs confrères, mais ils les avaient presque tous pour ennemis.

Voltaire n'était peut-être pas de l'Académie quand il écrivait ces lignes qui sont restées, comme presque toutes les lignes de Voltaire. Elles prouvent toutefois que la guerre contre l'Académie n'est pas nouvelle, et peut-être aussi qu'elle n'est pas près de finir. Si le ridicule tuait en France, il y a longtemps que l'Académie serait morte. Elle dort, c'est sa manière de vivre. Elle nommerait demain Lefranc de Pompignan ou M. de Loménie : on crierait haro ; mais elle se remettrait à dormir. Hier soir elle a élu M. Patin son directeur, sans doute pour sa patavinité, et M. Prévost-Paradol son chancelier, sans doute pour son orléanisme de réception ; ce matin elle s'est rendormie, comme si M. Patin n'était pas directeur et M. Paradol chancelier.

Jadis on voulait être de l'Académie parce qu'elle est née d'un principe noble et grand. Ce principe fut de réunir en un même corps les quarante illustrations littéraires les plus méritantes de chaque époque. C'était une chose admirable, qui devint une chose impossible. Quarante esprits recommandables partout et toujours ! C'était au moins vingt de trop. Le ridicule, en attaquant d'âge en âge l'Académie, a donc atteint la majorité inutile et bourgeoise des académiciens. On a demandé l'abolition de l'Académie comme une chose urgente, que tout le monde attend, dont certains académiciens reconnaissent la nécessité dans le tête-à-tête. D'autres n'ont pas voulu supprimer l'Académie d'un seul coup, mais la laisser tranquillement s'éteindre et mourir de sa belle mort, en ne remplaçant plus les immortels tombés dans l'éternité.

L'Académie s'est défendue en ne rendant pas les coups que l'on portait à sa dignité, ou plutôt à sa vanité. Elle a continué de célébrer la victoire du goût sur la barbarie ; c'est sa manière d'adorer sa routine, sa stérilité, ses inféodations ; alors on entend chanter M. Lebrun dans un discours, ou M. Viennet dans une épître, comme on entendait autrefois M. Baour-Lormian dans un dithyrambe et M. Parseval-Grandmaison dans un poëme épique.

On a toujours plaisanté l'Académie sur ses longues séances, sur ses éloges littéraires imperturbablement laudatifs. Le public, ce rieur, ne manque jamais de se porter en foule à ces comédies où il ne rit plus. Ce qu'il y a de piquant, c'est que le récipiendaire (un gracieux mot académique !) avant d'avoir sollicité les suffrages des trente-neuf, s'est peut-être moqué d'eux plus de quarante fois ; il aura raillé l'Académie sur ses usages antiques et solennels, il l'aura bernée sur ses formalités

Digitized by Google

de réception qui font le triomphe d'un jour. Alfred de Musset n'a-t-il point parlé d'un certain Hassan nu comme le discours d'un académicien, et de ces pas qui s'en vont deux à deux comme les vers classiques et les bœufs? M. Thiers s'est-il fait faute de ces ironies un peu usées déjà sur l'institution de Richelieu? Avant d'être ministre comme Richelieu, qui ne fut point académicien, M. Thiers, journaliste, bafouait l'Académie, M. Thiers, ministre, sollicita l'Académie. Pourquoi? Pour faire comme tout le monde : c'est surtout en littérature qu'il y a des moutons de Panurge.

Dans la presse, il y a toujours une arrière-garde d'écrivains, très en arrière, qui ne jurent et n'écrivent que par l'Académie et l'Institut, comme il y a une arrière-garde d'artistes qui ne jurent et ne peignent que par Rome et l'Italie. Le beau mérite de bégayer incessamment les louanges des anciens, les louanges acceptées par tous, les louanges de La Bruyère et de Michel-Ange, de Racine et de Corrège, de Montesquieu et de Léonard de Vinci! Il y a longtemps aussi qu'on s'est aperçu de la coutume singulière des visites, des promenades, des politesses imposées à l'aspirant académique. Comme le temps d'un Montesquieu est noblement employé dans cette ridicule tournée qui l'expose aux banalités d'un Vauréal, aux impertinences d'un Chaumont, au refus d'un Testu! Voyez-vous Lamennais baisant la mule de M. de Feletz! Devinez-vous Proudhon adorant M. Cousin! Balzac chez M. Jay! Théophile Gautier chez M. de Jouy!

C'est un spectacle bien bizarre en France, en ce pays qui est le soldat de l'action autant que le soldat de Dieu, qu'une réunion de quarante hommes pour ne rien faire. Les uns croient qu'ils font de la politique. Peut-être bien qu'au milieu de leurs embarras politiques passés ou présents, certains académiciens ne peuvent donner leur attention à la littérature. Eh, messieurs, faites les Dioclétiens, retirez-vous à Salone, et laissez les lettres et les arts se gouverner eux-mêmes.

C'est à l'Église que l'art moderne dut sa première puissance; l'art et la religion firent cause commune; la renommée des artistes n'était qu'un rayon de la lumière sacrée. La Royauté, cette seconde puissance, couvrit ensuite l'art de son manteau; l'art que la religion avait si longtemps et si merveilleusement paré. La Royauté arracha à l'Église cet auxiliaire si nécessaire à sa majesté, si flatteur pour son pouvoir. C'était à mesure que la Civilisation répandait ses lueurs parmi les peuples. La Royauté regarda l'art comme le plus beau et le plus fertile apanage de son domaine qu'elle appelait divin : l'art ne se montra pas plus ingrat envers cette protectrice prodigue, la Royauté, qu'il

Digitized by Google

n'avait été ingrat pour sa mère magnifique, l'Église. Mais de nos jours que signifie ce semblant de patronage que l'Académie affecte de conserver pour les arts et pour les lettres ? Le manteau académique a été trop écourté par les révolutions et par les hommes de génie, pour couvrir les lettres et les arts, cette puissance des puissances. L'Académie se dit encore notre protectrice : autant vaudrait s'intituler protecteur de la Confédération germanique. Elle se dit la souveraine de l'intelligence : autant voudrait se dire reine de Chypre et de Jérusalem.

L'Académie a-t-elle cherché à enrichir les lettres ? Il est plus d'un académicien qui aimerait mieux donner sa fille à un lieutenant de hussards ou à un ingénieur des ponts et chaussées, qu'à un romancier ou qu'à un auteur dramatique; Ponson et Sardou ne sont pas sûrs de gagner toujours cent mille francs par an. Il a fallu à Janin plus de talent pour avoir un chalet à Passy, que d'esprit à quatre académiciens pour avoir un fauteuil.

Il y a à l'Académie des hommes de lettres qui, s'ils étaient peintres, feraient encore proprement des Apollons, des Homères, des nymphes, des saints, des héros grecs, des héros romains, et même des héros de romans, comme Florian a fait *Gonzalve de Cordoue* et M. Flaubert *Salammbô*, et qui entendraient la grande peinture comme M. Viennet a entendu la poésie épique, comme M. Thiers a entendu la grande histoire.

Soyez donc académicien ! tout privilége arrête le progrès chez le privilégié. Le génie est dans l'agitation du monde, le génie a besoin de grand air; il n'a pas besoin d'Académie. Choisissez dans la peinture les cinq premiers peintres originaux du XIXe siècle : Gros, Prudhon, Géricault, Delacroix, Decamps; enfermez-les dans un bon local, sous la direction d'un chef qui n'entendra rien à la peinture; ils devront obéir à ce chef; ils auront leur existence, le pain et l'eau, la chair et le vin, pour le présent et l'avenir; faites leur faire ce que vous leur commanderez : si avant dix ans ils ne sont pas achevés comme un homme à qui on tirerait une palette de sang tous les jours, je consens à donner ma dernière plume pour balayer l'Académie.

Lamartine, qui est de l'Académie des Méditations et des Harmonies, et qui est aussi de l'Académie du Génie, a dit que le génie, « cette supériorité naturelle et transcendante, n'a rien à bénéficier des corps académiques : car il n'y entre qu'à la condition de se niveler, et il n'y conserve sa place en surface qu'à la condition de la perdre en hauteur. »

Digitized by Google

La gloire littéraire, même la gloire des Lamartine, force quelquefois les portes des académies; mais elle y entre toute faite, elle n'en vient pas. Il est une Revue qui se dit la fille aînée de l'Académie : la *Revue des Deux-Mondes*. Plusieurs de nos gloires littéraires en ont passé les portes; mais elles y ont entré toutes faites, elles n'en sont pas venues.

M. de Lamartine n'en est pas venu. Balzac n'en est pas venu, lui qui a eu le tort de dire : « La littérature est dans les mains d'un Suisse qui la mène en portier. » Alfred de Musset n'en est pas venu; il y est entré en passant, quand il ne savait plus où il allait. George Sand n'en est pas venu; elle y est entrée par lassitude, en se laissant prendre des romans qu'elle ne voulait pas défendre. Victor Hugo y a été maltraité pendant un quart de siècle, comme l'esclave Académie de Richelieu insultait Corneille.

La *Revue des Deux-Mondes* me fait l'effet de la Hollande; c'est la Béotie de la littérature. C'est une de ces demeures tapissées, lavées, cirées, luisantes comme des crânes qui jouent au miroir. Étudiez ces crânes chaque jour, chaque heure, chaque minute à leur occupation; examinez ces visages faciles et tranquilles où chaque muscle est dans une immobilité profonde; admirez cet embonpoint majestueux qui semble à sa place à l'ombre d'un comptoir; ces physionomies dormantes qui n'ont point de jeu pour exprimer les passions, qui restent sérieuses dans la tristesse, sérieuses dans la joie, et qui ne rendent d'une manière complète que l'indifférence. Vous êtes chez un peuple pour qui une faute de calcul est un crime, une défaite, une hérésie. Sur ces fronts unis et paisibles, où mettrez-vous l'inspiration? Dans ces demeures resserrées, où mettrez-vous les arts? Dans cette existence systématique, où mettrez-vous les fantaisies, les caprices, les charmes, les grandes pensées? Là une avarice commerciale semble faire des économies sur l'air et l'espace; là chaque action est prévue et cotée; là les occupations et même les pensées se suivent et se ramènent dans un ordre invariable comme l'ordre des saisons. Voies battues, trivialités solennelles de la vie, uniformité sonore et fastidieuse; le bonheur de la médiocrité, mais la mort du génie. Voilà la Hollande de la rue Saint-Benoît. Qui de nous veut aller à Amsterdam? Aimez-vous la morue, on en a mis partout.

L'aigle de tous côtés déchire ses ailes, les arts sont des rois déchus qui prennent des métiers, les lettres sont obligées de déchirer leurs lettres de noblesse pour vivre dans la Hollande et dans la Béotie. Michel-Ange vivrait encore, qu'il serait obligé d'étrangler dans une rhé-

Digitized by Google

torique ce génie qui semblait à l'étroit dans une coupole. Un géant aurait besoin de se faire nain pour qu'on le souffre, nous savons bien où il irait pour qu'on lui marchande sa gloire, pour qu'on lui jette dédaigneusement son pain, pour qu'on lui demande à quoi bon le génie. Aux yeux des anciens, le poëte et l'artiste passaient pour être au-dessus du reste des hommes; les Italiens de la grande époque avaient hérité de cette vénération tout olympienne : Raphaël meurt, tout le Vatican entoure son cercueil; Michel-Ange meurt, Florence est jalouse de Rome et lui enlève son corps pendant la nuit. La France attend que l'Italie lui demande le tombeau de Léonard de Vinci; mais la France le cédera-t-elle? La France a été la seconde patrie de Léonard. Quand reviendrons-nous à cette passion du temps de Michel-Ange et de Raphaël? L'art ressusciterait et la gloire rendrait encore des oracles.

Si l'Académie a été un sanctuaire, elle ne l'est plus. Les poëtes et les artistes, gens habitués à n'obéir qu'à une seule croyance, ne croient plus à l'Olympe du Pont-des-Arts. Où est cette première Académie du royaume, cette Académie française, *cette salle de musique où l'on entend les plus savants concerts*? Elle a été tellement ridicule, qu'on a désiré de la voir disparaître pour voir disparaître les éternelles plaisanteries par lesquelles la France l'a quasi enterrée. Nous voudrions tout simplement une réforme, non une destruction. Il faudrait l'élection des poëtes, des artistes, des savants, par la seule force des principes qui commandent dans le XIXe siècle.

Notre travail révolutionnaire ne veut plus laisser dominer que le génie; nulle autre tête que lui ne dépassera et n'illuminera la société. Le génie voudra la liberté, qui transporte les montagnes. La liberté, c'est comme la foi, c'est peut-être la foi elle-même. Le génie ne se consumera plus comme ce mutilé de Saintine qui a tout un poëme dans la tête et qui meurt sans l'avoir transcrit autre part que dans son âme. On ne traitera plus le génie comme un Mirabeau au donjon de Vincennes, un Mirabeau à qui l'on refusera papier, encre, plume, un Mirabeau qui cependant triomphera toujours, qui a la foi, qui aura la liberté, qui se révélera à votre face le premier des orateurs, et qui sera votre roi après que vous aurez été son geôlier, qui sera votre sauveur après que vous aurez été son bourreau. De nos jours, voyez Barye, notre vaillant ami Barye le sculpteur. Misère, préventions, montagnes, il a tout subi, tout bravé, tout soulevé. Un beau jour, comme il n'avait encore que son génie, on finit par lui donner du travail, il a du succès; on lui donne du marbre, il a de la gloire.

L'Académie nouvelle ne serait pas du chapitre de l'ordre de Malte,

Digitized by Google

elle ne donnerait pas des séances de parlement de Paris. Nous commencerons par demander aux réformateurs : Y aura-t-il bien des jeunes gens? Apollon n'est pas un dieu à béquilles ni à perruque. Properce l'appelle *Crinibus insignis*. Ce n'est d'ailleurs pas Chateaubriand qui eût repoussé la jeunesse, lui qui fut poëte avec le Génie du Christianisme. Ce n'est pas Lamartine qui la repousserait, s'il daignait venir encore à l'Académie, lui qui a eu Chateaubriand pour précurseur et pour maître, lui qui a brisé à son tour les mathématiques, ces chaînes de la pensée humaine. Ce ne serait pas Victor Hugo, qui a écrit les *Orientales* et les *Feuilles d'automne*. Ce n'est pas non plus M. Victor de Laprade; ce n'est pas M. Jules Sandeau; ce n'est pas encore M. Sainte-Beuve.

Ce ne serait pas Goëthe, l'homme de l'unité et l'homme de la jeunesse, qui a dit : « La jeunesse, c'est le sang de la vie. » Ce ne serait pas non plus Goëthe, l'homme du féminin éternel, qui chasserait les femmes. Delphine de Girardin, qui n'a jamais écrit dans la *Revue des Deux-Mondes*, aurait été de l'Académie. Daniel Stern, qui a écrit ses pages les plus franches dans *L'Artiste*, serait de l'Académie. George Sand serait de l'Académie, elle qui l'emporte sur toutes les femmes qui commencèrent la gloire de la France.

L'art vivra sous la plume de George Sand. Une fois Chateaubriand disait d'elle : « Mme Sand fait descendre sur l'abîme son talent, comme j'ai vu la rosée tomber sur la mer Morte. Laissons-la faire provision de gloire pour le temps où il y aura disette de plaisirs. Les femmes sont séduites et enlevées par leurs jeunes années; plus tard elles ajoutent à leur lyre la corde grave et plaintive sur laquelle s'expriment la religion et le malheur. La vieillesse est une voyageuse de nuit : la terre lui est cachée; elle ne découvre plus que le ciel. »

Mme George Sand a-t-elle entendu ces paroles de Chateaubriand? Elle a fait sa provision de gloire dans tous les journaux; en est-elle à sa disette de plaisirs dans la *Revue des Deux-Mondes*? La muse est-elle devenue une voyageuse de nuit qui prend la terre pour le ciel, et M. Buloz pour Chateaubriand?

CHARLES COLIGNY.

Digitized by Google

ARISTOPHANE A NOHANT*

A MADAME GEORGE SAND

La polémique littéraire, Madame, a cela de périlleux qu'elle met aux prises avec les plus beaux génies le critique amoureux de ses convictions et avant tout épris de la vérité. Plaider devant le public une cause que l'on croit juste contre un adversaire tel que vous, c'est l'avoir à moitié perdue et se faire donner tort avant même d'être jugé. J'affronte ce péril avec bonne grâce, rassuré du reste à mes propres yeux par la ferveur de mon culte pour vos chefs-d'œuvre, romans d'hier et romans d'aujourd'hui, théâtre naïf et fantasque, belles et franches idylles, comédie humaine de l'Idéal qui peut bien lutter avec celle de la Réalité; d'ailleurs votre esprit est trop large et trop libéral pour se contenter d'une admiration banale, et vous savez reconnaître dans la contradiction respectueuse une des formes les plus délicates de l'enthousiasme.

Dans vos aimables improvisations de Nohant s'est glissée une imitation d'Aristophane. Ces pages, je me hâte de le proclamer, renferment les beautés jaillissantes que fait toujours attendre votre simple et fortuné génie. On se laisserait aller au charme de la lecture, si l'on pouvait séparer votre saynète attique du nom d'Aristophane dont elle se réclame. Mais votre *Plutus*, dans vos espérances à demi-dévoilées, s'il ne remplace pas l'œuvre d'Aristophane, vient la compléter, la corriger, la reproduire enfin sous une forme définitive. Votre prologue en plus d'un endroit dénonce cette assurance. Par la bouche de Mercure, cet éternel intermédiaire des poëtes aussi bien que des dieux, vous vous félicitez d'avoir suivi dans ces innovations l'exemple de Racine qui des *Guêpes* transformées fit naître les *Plaideurs*, de vous être aidée de Lucien pour agrandir le sujet, et surtout « d'avoir montré Aristophane sous l'aspect sérieux de son génie. » En un mot, vous croyez, ne vous en défendez pas, amener à la perfection l'œuvre d'Aristophane en l'enrichissant d'éléments qui lui manquaient ou en découvrant dans sa donnée des ressources que le poëte n'en avait pas su tirer, tout comme on ferait rendre des filons inattendus à une mine trop tôt délaissée.

* On a vu dans le *Théâtre de Nohant* une imitation libre du *Plutus* d'Aristophane.

Digitized by Google

Noble confiance, sans doute, mais peut-être excessive dans cette circonstance. Le plus rare génie peut avoir ses illusions. J'essayerai de le prouver, non dans le méprisable dessein de signaler une erreur rachetée par tant de chefs-d'œuvre, mais pour rétablir le caractère de cet autre génie également cher, de cet Aristophane dont vous avez méconnu l'inspiration, et avant tout pour combattre un système que vous patronnez de votre exemple comme une déesse qui ferait aimer un fléau.

Ce système que vous avez inauguré, Madame, dans votre imitation du *Comme il vous plaira* de Shakspeare, consiste à prendre non pas une chronique perdue dans un in-folio, mais bien un des chefs-d'œuvre du génie humain et, avec un double procédé d'addition et d'élimination, à refaire à côté un second ouvrage identique en apparence mais, pour qui sait observer, absolument dissemblable par une infinité de détails qui se trouvent creuser un abîme entre l'imitation et le modèle. C'est un second ouvrage, avons-nous dit. Sera-ce un second chef-d'œuvre ? Il est évident que non. *Comme il vous plaira* l'a prouvé à la gloire de Shakspeare, *Plutus* le démontre à l'avantage d'Aristophane. Et il n'en peut être autrement. J'admets, Madame, que les convenances du goût moderne et de la morale épurée président à vos suppressions. Mais dans quelle mesure pouvez-vous vous permettre ces changements ou ces additions sans courir le risque de fausser l'intention de l'auteur et de mentir à l'esprit de son œuvre ? Ce rôle de Jacques que vous avez agrandi dans *Comme il vous plaira*, Shakspeare n'avait-il pas ses raisons pour le restreindre à des proportions plus modestes ? Le mélancolique exilé qui traverse cette féerie des Ardennes n'excite-t-il pas plus d'intérêt et ne laisse-t-il pas une impression plus vive par les apparitions intermittentes que si vous en faites le principal acteur de cette galante pastorale et en quelque sorte l'Alceste du Lignon ? De quel droit également imposez-vous au vieil Aristophane des personnages qui sont en contradiction perpétuelle avec ses habitudes littéraires, avec les idées de son temps ? Quel profit trouvez-vous à ces fréquents anachronismes de langage ou de sentiment dont vous tirez gloire peut-être. Étrange manière d'imiter que de faire subir à des poëmes immortels des transformations qui seraient odieuses à leur auteur ? Bouleverser ainsi des chefs-d'œuvre, les rendre méconnaissables à l'œil d'un Aristophane ou d'un Shakspeare, ce n'est pas transfigurer le modèle, mais vraiment le défigurer.

A peu de chose près, dites-vous, vous avez suivi les combinaisons d'Aristophane. Sans l'intervention de personnages nouveaux l'intrigue se déroulerait de la même façon; vous nous représentez également un paysan nommé Chrémyle qui, de concert avec son esclave, Carion, s'empare du dieu Plutus et fait une sorte de pacte avec lui, malgré les efforts de la Pauvreté. Seulement Aristophane, selon son habitude, ne nous donne pas à proprement parler de dénoûment. Content d'avoir proclamé par l'entremise de la Pauvreté des idées saines et vraies sur la fécondité du travail et sur la stérilité de l'opulence oisive, il ne juge pas à propos de réfuter la cupidité de Chrémyle par un revers de fortune. Vous avez pensé, Madame, que cette conclusion froisserait l'esprit moderne et ses exigences de justice qui s'étendent jusqu'aux fictions. La moralité de l'œu-

Digitized by Google

vre d'Aristophane ne vous semblait pas suffisamment dégagée; vous l'avez largement mise en lumière. Où Aristophane indiquait les inconvénients d'une fortune improvisée, vous appuyez fortement, développant par exemple cet incident d'un sycophante qui vient sommer Chrémyle de contribuer aux frais de la guerre. Enfin il vous a plu de ruiner le favori passager de Plutus pour satisfaire aux tendances actuelles, utilitaires, je le crains, plutôt qu'artistiques. Je note déjà des infidélités plus graves que vous ne le supposez; car, en augmentant la portée morale et philosophique de cette œuvre, vous allez plus loin que la fantaisie du poëte. Aristophane gazouillait sur un air railleur, vous parlez à haute voix et d'un ton quelque peu déclamatoire. La différence est sensible. C'est une question de diapason.

Vous supprimez de votre autorité privée l'épisode scabreux dont une vieille femme est l'héroïne. J'admets la difficulté de conserver ce rôle; mais ce retranchement et plusieurs autres encore ne visent-ils pas à imprimer plus d'unité à l'œuvre confuse d'Aristophane? Cette préoccupation me paraît funeste. Une connaissance plus approfondie du théâtre de ce maître vous eût révélé que toutes les pièces dominées par une idée principale sont composées de scènes sans liaison rigoureuse. La verve, le bon sens, le courage, le lyrisme éclatent à travers une action désordonnée. De même que les personnages, par l'incohérence de leurs actes, deviennent rarement des types et des caractères, de même les pièces, par l'irrégularité de leur marche, ne peuvent revendiquer cette logique vivante que les chefs-d'œuvre du théâtre nous ont fait admirer depuis la comédie ancienne jusqu'à nos jours. Les asservir, comme vous le faites, Madame, à l'enchaînement régulier des ouvrages de Plaute ou de Molière, c'est y introduire la subversion sous prétexte d'y faire régner l'harmonie. Vous m'offrez une pièce aussi savamment conduite qu'Héloïse Paranquet; je l'accepte, mais je dis: « Malgré des conformités mensongères, ce n'est plus une œuvre d'Aristophane que j'ai sous les yeux. » Aristophane avec son désordre me semble plus original qu'habillé à la mode de Térence. Et vous aussi, vous imitez nos pseudo-classiques, vous accommodez l'antique au goût français; vous coupez les griffes du lion, vous peignez sa fauve crinière.

Je ne reconnais donc pas Aristophane dans l'ordonnance de ce *Plutus* rajeuni. Vous me l'avez fait trop habile, trop expert dans les roueries du métier, ce poëte des temps heureux où l'on avait assez de génie pour se passer encore de talent. Ce ne serait rien encore si ce premier anachronisme n'en amenait d'autres. Les erreurs sont comme les hirondelles en automne; elles sont toujours en compagnie. La plus grave de ces infidélités nous est chère sans doute comme une invention personnelle dans une œuvre de seconde main. Je veux parler de l'intrigue amoureuse et sentimentale dont vous avez compliqué l'action purement comique du *Plutus*.

Vous supposez que Myrto, fille de l'avide Chrémyle, aime Bactis, un jeune Scythe de noble race que les hasards de la vie antique si inquiétée, si précaire ont jeté parmi les esclaves de son père. Elle avoue son amour à Bactis, le suit pendant toute la pièce d'une vigilante tendresse et l'épouse au dénoûment,

Digitized by Google

après lui avoir fait gagner la liberté en l'envoyant sur la flotte athénienne. Conception malheureuse, personnages faux! Installer l'amour dans le théâtre d'Aristophane! mais de quel droit? Ce poëte vous en donne-t-il l'exemple? Sans donte les femmes ne sont pas exclues de ses comédies; mais quelles femmes! Souvenez-vous de Myrrhine et de Lysistrata. Avec elles la sensualité se prélasse victorieusement dans ces bouffonneries sublimes; mais l'amour qu'elles n'ont jamais soupçonné s'en éloigne avec répugnance. Répugnance partagée par Aristophane, qui ne voyait dans l'amour qu'un attrait physique ou qu'un délire de l'âme. Lui qui, dans les *Grenouilles*, fait reproche à Euripide d'avoir introduit Vénus dans toutes les pièces, ne se serait pas donné le démenti de peindre des passions pour lesquelles il n'eût pas trouvé de couleurs. Que diriez-vous d'un maladroit imitateur qui dans les facéties épiques de Rabelais ferait figurer des frères anticipés de votre Tremmor et de votre Sténio. Vous crieriez à la trahison; et vous, qu'avez-vous fait?

Aristophane protesterait contre cette intrigue amoureuse. Mais avez-vous au moins par intuition deviné l'expression de l'amour à cette époque? Euripide pouvait vous conseiller; Platon ne vous eût pas été inutile. Vous n'avez consulté que votre imagination. De là deux personnages dont l'existence au temps d'Aristophane est, sinon impossible, du moins invraisemblable. Votre Bactis me semble un type de convention; c'est de tout point ce sauvage idéal que les écrivains trop ingénieux nous rendent à toutes les époques de civilisation raffinée. C'est le Taxaris de Lucien, c'est l'Anacharsis de Barthélemy. Il sort d'une officine trop connue de barbares généreux et délicats devant laquelle j'engage les poëtes à passer rapidement sans s'y arrêter jamais. C'est là que vous avez été chercher votre héros, Madame, Myrto du reste ne vaut pas mieux que Bactis. L'exaltation de sa parole, la brusquerie de son allure lui donnent un air tout à fait moderne et nullement païen. La sensibilité est toute chrétienne, son amour tout romanesque; elle est de la famille de vos héroïnes, Madame, et non de race attique, quand d'elle-même, au début de la pièce, elle donne à Bactis ce baiser que Fernande fait attendre à Maximilien jusqu'au dénoûment du *Fils de Giboyer*. Le langage de cette jeune fille n'est-il pas moderne, exclusivement moderne? Quand elle offre au jeune homme sa délivrance, on dirait Atala proposant la fuite au fils de Chingapook; ailleurs elle s'incline devant l'ascendant de Bactis comme votre Valentine avouant l'excellence de Bénédict. Elle tient de vos héroïnes et des vierges de Chateaubriand; jamais elle n'a eu rien de commun avec ces filles d'Attique, naturellement pudiques, aimantes avec simplicité. Voyez comme les erreurs s'enchaînent. En nous annonçant une intrigue amoureuse, vous nous faisiez attendre un anachronisme perpétuel, le mélange de Ménandre et d'Aristophane, l'invasion de la nouvelle comédie dans l'ancienne. Ce n'était après tout que la grave erreur de ceux qui dans une fière tragédie de Corneille feraient passer un des rôles langoureux de Racine. Mais que diriez-vous d'un *arrangeur* qui, dans une action de Racine, installerait les êtres fantasques et nerveux que nous a révélés Alfred de Musset? Vous vous récriez. Et pourtant, je le redis, avez-vous fait autre chose, vous qui, dans une pièce d'Aristophane, personnifiez l'amour

Digitized by Google

antique en une jeune fille qui n'est pas même une Grecque de Ménandre, qui n'est une Grecque d'aucun temps.

Je n'insisterai pas sur l'invraisemblance d'une vierge libre éprise d'un esclave. Je continue la revue des personnages. Vous n'avez fait subir aux rôles de Chrémyle et de Carion que des modifications insensibles; Plutus a plus souffert à ces arrangements. En diminuant son rôle au profit de Mercure, vous lui avez retiré ce reste d'intelligence qu'Aristophane lui avait laissé. Je veux bien que ce soit un dieu aveugle, capricieux, faible, poltron, injuste dans ses faveurs; il n'en est pas moins un dieu. C'est ce que comprenait le génie païen, tout en livrant ces immortels aux risées inoffensives d'un public encore croyant. Mais, pour faire même après coup une œuvre de ce genre, il faut ce grain de génie païen qui vous manque plus qu'à tout autre, ô puissant interprète de la vie moderne et de son héroïsme obscur et maladif! Cependant rien d'essentiel n'a été déplacé dans le caractère de Plutus. En revanche vous avez singulièrement développé le rôle de la Pauvreté. Votre parti pris de morale et d'utilité le voulait ainsi, mais était-il bien prudent de faire longuement parler cet être moitié divin, moitié allégorique? La Pauvreté, dans la magnifique scène d'Aristophane, indique éloquemment les conséquences désastreuses d'un soudain et général enrichissement, et la suspension du travail, et par suite l'indigence. Mais dit-elle, comme vous lui faites dire : « Plutus ne peut rien par lui-même et s'il visite un jour tous hommes, c'est moi et mon frère, le Travail, qui l'auront forcé à ouvrir ses mains avares? » Ce souhait, cette promesse de son bien-être, si généreuse, si noblement exprimée, et que je suis loin de ranger au nombre des chimères, sont de notre temps et non du siècle d'Aristophane. Platon lui-même n'eût pas osé concevoir ce rêve enthousiaste qui rapproche tous les êtres dans le bonheur. Grandes doctrines de fraternité, ce n'est que d'hier que vous avez pénétré dans la pratique! ce n'est que d'hier que l'on a repris contre la Misère et l'Ignorance l'entreprise sacrée d'Hercule persécuteur des hydres et des monstres. Ce n'est que d'hier que les Bactis marchent le front haut sous une loi chrétienne qui, dans notre Europe favorisée, ne reconnait plus d'esclaves ni de maîtres. Souvenez-vous qu'Aristote croyait à la perpétuité de l'esclavage, à l'éternité de la misère, et ne prêtez pas à un personnage d'Aristophane des vues prophétiques que ne soupçonnaient pas alors les plus grands esprits de l'humanité.

Que de réserves! je les énumère; un ordre factice établi contre les habitudes poétiques d'Aristophane, de graves anachronismes de langage, d'idées et de mœurs, l'amour introduit dans un théâtre qui le rejette, des amants qui se parlent à la mode du XIXe siècle, une jeune fille libre enamourée d'un esclave, le rôle de la Pauvreté frappé à la marque de 1866. De tout cela naît une œuvre factice qui, trop exacte pour être originale, n'est cependant pas une franche imitation. Aristophane défiguré, présenté au public sous un jour faux, voilà ce que je vois de plus regrettable au bout de cette tentative. En vain, Madame, essayez-vous de la justifier par l'exemple de Racine; Racine n'a jamais prétendu imiter les *Guêpes*. Il y a pris l'opposition de Perrin Dandin et de son fils, quelques

Digitized by Google

incidents et quelques détails en petit nombre. Ensuite il a marché avec une indépendance absolue et de son cerveau en fête il a fait jaillir, armée du mètre agile, son agressive, son étincelante comédie. C'est ce que vous auriez dû faire, je crois, à l'égard d'Aristophane : en lui empruntant sa donnée, vous affranchir de sa tutelle. Supposez la scène transportée à Rome quelques siècles plus tard. Les invraisemblances s'atténueraient ; la passion d'une jeune fille pour un esclave se comprendrait davantage sous l'action des idées stoïciennes et chrétiennes ; la Pauvreté pourrait tenir ce langage *humanitaire* quand l'égalité des êtres a été affirmée par Épictète et Sénèque. De plus, les beautés qui se mêlent à votre comédie nous saisiraient plus vivement si la crainte des anachronismes et le souvenir d'Aristophane ne faisaient obstacle à notre sympathie. Vous nous défendez vous-même de vous admirer en associant votre travail au chef-d'œuvre d'un maître immortel qui n'a pas besoin de collaborateurs posthumes. Pour que votre *Plutus* échappât à l'oubli, il faudrait que le *Plutus* d'Aristophane n'eût pas existé.

Mais ce chef-d'œuvre existe ; mais Aristophane est toujours vivant, et il n'appartient à personne de transformer selon son caprice cette originalité qui s'éternise. Il vous faudrait un génie conforme au sien pour toucher impunément à ces œuvres inviolables ; or, jamais deux génies n'ont été plus contradictoires. Vous avez le courant et le flot du style pur, large, abondant, des mouvements poétiques plutôt que des images, l'invention perpétuelle mais réglée par le goût, l'inquiétude du beau pour les types que vous créez, l'harmonie classique dans le ton toujours soutenu, et dans la pensée je ne sais quel souffle de prophétie humanitaire et fraternelle. Chez Aristophane au contraire, que trouvons-nous d'une langue si vive et si précise qu'elle en paraît saccadée? des images à foison et toutes en pleine nouveauté, le mélange des tours les plus audacieux, la langue de la marchande d'herbes et le délire extatique de la bacchante ; aucun type, des personnages jamais héroïques qui se résignent à leur laideur et à leur vulgarité ou qui s'affranchissent de toutes vraisemblances dans leurs combinaisons d'existence surnaturelles et fantastiques ; la réconciliation perpétuelle de la réalité la plus triviale et de la fantaisie la plus éperdue, et dans l'ensemble je ne sais quel accent de raillerie et de regret ; regret qui va toujours vers le passé, raillerie qui s'adresse toujours au présent, à la philosophie, à l'art nouveau et à ce que vous et moi, Madame, nous appelons le Progrès !

Vous êtes de race latine et de filiation classique, Madame, et votre généalogie littéraire est glorieuse, car elle vous ramène aux plus hauts génies. Aristophane est évidemment de race grecque ; mais il est surtout comme Eschyle, comme Shakspeare, un génie indépendant qui se permet tout ce que le goût scrupuleux appelle des défauts pour déployer à l'aise des qualités excessives et prodigieuses. Et c'est à ce lyrisme indomptable, ivre de sons et de lumières, que vous mariez votre poésie oratoire et sentimentale ; c'est à cet art dédaigneux des règles et amoureux de contrastes que s'associent votre régularité, votre harmonie. Votre génie, qui se passe d'esprit, soumettrait à son contrôle cette merveilleuse verve bouffonne, cette joie exubérante de Titan qui terrifieraient le sourire

Digitized by Google

grave de vos héros. De telles alliances sont décidément mauvaises pour incompatibilité de talent.

Je n'espère pas vous persuader, Madame, mais je serais trop heureux si j'avais persuadé le public de l'inutilité de votre œuvre récente et du danger de votre système d'imitation; plus heureux encore si je lui avais fait comprendre le double sentiment que m'a inspiré un amour jaloux de la vieille gloire d'Aristophane que je ne veux pas laisser compromettre par un malentendu, et d'autre part une admiration sincère pour votre génie, qu'il me plairait de voir toujours égal à lui-même, toujours doué de plénitude et de certitude, et n'apparaissant au public que pour faire rayonner sous ses yeux les images éternelles de la Grandeur et de la Beauté !

EMMANUEL DES ESSARTS.

LE SYMBOLISME DE LA NATURE

Voici un beau livre qui nous vient avec tout le parfum de Rome et le parfum d'Athènes, qui a pour épigraphe une stance romaine, pour préface une lettre papale, pour auteur Mgr de la Bouillerie, évêque de Carcassonne, et pour titre : *Études sur le symbolisme de la nature*, « interprété d'après l'Écriture sainte et les Pères. » Les Pères de l'Église, ces législateurs et ces poëtes, ont donc laissé des fils jusqu'au XIXe siècle, et Mgr de la Bouillerie est un de ces radieux poëtes-là.

Son livre est né d'une correspondance qu'il tenait avec une âme d'élite, comme sont nées tant de pages de Joseph de Maistre à l'adresse de Mme de Costa. « Le château qu'elle habitait touchait presque aux rivages de la Méditerranée, vers les régions où cette belle mer baigne les premières assises des monts Pyrénées. En face de toutes les richesses de notre opulente nature méridionale, son âme s'élevait plus facilement vers Dieu. »

Elle lui demandait, à lui le pasteur de ce pays et de ces montagnes : — « Pourquoi le Seigneur a-t-il multiplié le froment, le vin et l'huile? » — Et lui, le pasteur, le prince de l'Église, lui répondait : « C'est le froment des élus, le vin qui fait germer les vierges, l'huile qui consacre et donne la joie. » Et il lui disait encore : « Ce qui est invisible en Dieu se voit et se comprend par ce qui a été créé dans le monde. »

Alors Mgr de la Bouillerie se prit à lui expliquer les créatures de Dieu et la parole de Dieu. Il parla comme saint Thomas, en disant que les choses spirituelles nous sont décrites par la similitude des objets sensibles; il dit que si l'Écriture nous donne effectivement la clef des symboles du monde créé, elle-même reçoit une abondante lumière de l'interprétation des docteurs. Il parla comme saint

Digitized by Google

Augustin en disant comment tel objet matériel peut en même temps devenir un signe, une figure, un symbole. Et ainsi il a écrit, comme une véritable histoire, le véritable poëme du Ciel, du Soleil, de la Lune, des Étoiles, des Nuages, de la Pluie, de la Rosée, du Vent, du Feu, de la Fumée, de la Neige, de la Glace; puis de la Lumière, des Ténèbres, de la Terre, des Pierres, de l'Or et de l'Argent, des Fleurs et des Fruits; le Champ de Blé et la beauté de la Vigne; enfin l'Eau qui a reçu l'Esprit-Saint; la Mer, ce miroir de Dieu.

Si la mer lui semble belle comme le miroir de Dieu, Marie lui semble belle comme la lune. « Saint Bernard, dit-il, considère Marie sous la figure de cette femme que l'Apocalypse nous présente environnée de soleil et tenant la lune sous ses pieds. — Environnée de soleil, car nulle créature n'a sondé plus avant les abîmes profonds de la divine sagesse, et nulle n'a su mieux qu'elle se revêtir de Jésus-Christ. Tenant la lune sous ses pieds : si cet astre est l'image de l'insensé dont il écrit : « L'insensé change comme la lune; » n'est-ce pas à Marie qu'il convient de fouler sous ses pieds la folie humaine, elle qui est la plus sage des vierges; elle dont le talon écrase le prince de la folie, l'antique serpent, père du mensonge! »

« Mais si la lune nous apparaît comme le symbole de l'Église, que pouvons-nous mieux faire, nous qui appartenons à l'Église, sinon de nous tenir sous les pieds de Marie, les embrassant avec amour? Ne la laissons pas s'éloigner avant qu'elle nous ait bénis, car elle est toute-puissante.

« Marie est entre le soleil et la lune, entre Jésus-Christ et l'Évangile. »

« Mais si c'est à l'Église que s'applique cette parole, « belle comme la lune, *speciosa ut luna*, » ne puis-je pas la redire de vous-même, ô Marie, et n'êtes-vous pas effectivement l'astre bienfaisant et doux qui éclaire la nuit du pécheur! Le pécheur vit dans les ténèbres. Tous les points du ciel sont obscurs pour lui, tous, excepté le vôtre; ô astre de la nuit, ô refuge du pécheur, ô Marie, vous guidez ses pas incertains, vous le détournez de tous les abîmes, et votre clarté qu'il aime le conduit peu à peu jusqu'à la grande lumière du soleil divin. »

Mgr de la Bouillerie est parvenu à donner aux éléments et aux choses leur véritable signification symbolique; il a reconstruit, comme n'ont pas fait les Cuvier et les Humboldt, tout un monde spirituel et moral en face du monde matériel. Il est véritablement entré dans l'idée de Dieu.

Il est entré dans l'idée de l'Église; et sachant que l'Évangile est la parole de Dieu, il proclame qu'il ne croirait pas à l'Église s'il ne croyait pas à l'Évangile. Mgr de la Bouillerie est le vrai fils de saint Augustin, l'évêque de Carcassonne est le vrai continuateur de l'évêque d'Hippone. Les philosophes comme M. Cousin qui se targuent quelquefois d'un *sursum corda*, seront étonnés encore une fois de ce *sursum corda* continuel de M. de la Bouillerie. Bossuet lui-même serait frappé des grands coups d'aile de ce style biblique, qu'on a si rarement écrit depuis la Bible.

Le penseur chrétien salue éloquemment la nature :

« Jamais peut-être la nature créée n'a reçu plus d'hommages que de nos jours : mieux étudiée par la science moderne, mieux sentie et mieux interprétée par

Digitized by Google

nos poëtes, mieux appréciée en un temps où elle est le seul calme, le seul repos de la vie, elle exerce sur les esprits et sur les cœurs un incontestable empire; mais, captivés que nous sommes par les objets visibles, nous mettons facilement en oubli leur sens profond et mystérieux. La création n'est plus pour nous qu'un spectacle plein de charmes, elle a cessé d'être une révélation : le *naturalisme* de notre siècle, insultant à *la nature*, a brisé les liens qui l'unissent au monde surnaturel. J'ai cherché à reformer ces liens, j'ai demandé à toutes les choses créées les enseignements que Dieu a mis en elles, et j'ai pensé qu'ils seraient mieux accueillis, étant donnés par la nature elle-même, qui parle si éloquemment à nos yeux.

« Mais surtout, en écrivant ces pages, j'ai eu en vue les âmes déjà chrétiennes, celles qui, de cette vallée de larmes, ne songent qu'à s'élever par degrés jusqu'à la montagne de Sion; celles qui, à l'aspect des choses terrestres, seraient parfois tentées de s'affliger et de se troubler en disant : *Où est mon Dieu?* et qui, à la lecture de ces pages, voyant son nom béni inscrit au front de chaque créature, répéteront avec Jacob : *Le Seigneur était là, et je ne le savais pas;* celles enfin qui font leurs délices de la parole de Dieu, qui la préfèrent aux entretiens des hommes et qui aimeront ici à la lire, interprétée et commentée par nos plus grands docteurs. »

Nous apprenons que l'évêque de Carcassonne prépare un autre livre, qui sera le puîné de celui-ci. Ce poëte, cet apôtre, cet orateur né de la Bible et de l'Évangile, aura ainsi écrit ses deux testaments.

X. DE VILLARCEAUX.

UN POETE OUBLIÉ

Dieu soit loué, qui nous repose avec un doux livre retrouvé, les *Cantilènes*, par M. Gustave de Larenaudière. En ces beaux vers pleins de jeunesse et de soleil est contenue une existence entière. Heureux ceux qui meurent jeunes! disait le psalmiste. « Il tomba, rit et mourut », disait Homère en parlant d'un jeune capitaine de l'*Iliade*. Ainsi le jeune M. de Larenaudière, il est mort plein de jeunesse, en laissant pour sa louange et sa plainte suprême une suite ineffable d'amoureuses chansons : la *Chanson du Message* et la *Sérénade au Balcon*, le *Sentier sombre* et le *Chant d'amour*, les *Beaux Soirs de Florence* et le *Rien à faire* et l'*Ode à Sapho*, sans oublier la belle Épître au jeune Chénedollé, digne héritier d'un vrai poëte, ami de M. de Chateaubriand. Voilà les premières élégies; viennent ensuite, et pêle-mêle, le cantique aux poëtes charmants de la jeunesse : à Tibulle,

Digitized by Google

à Properce, au brûlant Catulle, à maître Ovide, un amoureux, plus facile à vivre... Attendez encore : Horace aura sa juste part dans la reconnaissance et dans les souvenirs du jeune homme; il ne veut rien oublier dans ces heures paisibles où tout chante, où l'illusion est souveraine, où le rêve est une réalité; et plus il chante, et plus on l'aime, et plus on prête une oreille attentive et charmée à sa cantilène heureuse, qu'elle vienne en droite ligne des *Contes d'Espagne et d'Italie*, ou des *Feuilles d'automne* et des *Méditations poétiques*, du *Lara* de Byron ou des tendres élégies de Joseph Delorme. Ils ont perdu, tous ces maîtres inspirés de notre âge d'or, en perdant M. de Larenaudière, un disciple, un enfant qui les aimait bien. N'oublions pas André Chénier au premier rang des chers objets de son culte; voici des vers qui le rappellent à s'y méprendre :

Parce que tu l'as vu se rendre à la fontaine,
Parler bas à Lesbie et porter l'urne pleine
Dont l'aimable fillette eût fatigué son front,
Te voilà désolée — oh! que l'amour est prompt
A craindre! — je le sais — dans mes vertes années,
Les amours m'ont compté de mauvaises journées;
J'accusais ma maîtresse : alors mon pauvre cœur
Était comme le tien, victime d'une erreur.

Chemin faisant, dans ces tendres élégies, le lecteur s'arrête et rêve à loisir :

Rappelons-nous ces jours déjà si loin de nous.
Le matin de la vie est un matin si doux!
C'est l'âge sans passé, qui rit à l'espérance.

Une autre fois le poëte, oublieux de ses amours, nous ramène, énergique et vivant, à sa passion pour les libertés perdues :

La liberté qu'on calomnie
A notre ciel resplendissait,
Et la paix, frais et bon génie,
Au monde entier nous unissait.
Oui, notre patrie oublieuse
Vivait alors libre et joyeuse.
Le bon vieux temps, c'était le temps
Qui souriait à nos vingt ans.

Comme il a bien parlé de Rome et de ses grandeurs! En quels beaux termes il s'écrie avec l'historien romain : Honte à qui profana la pureté sainte et sans tache des armes romaines!

O Rome des Romains, Rome des sept collines,
Tous les yeux de la nuit contemplent tes ruines;
L'éternelle beauté sympathise à ton deuil!

Il a laissé même une comédie en plein sourire, élégante, à sa taille, au niveau de son cœur; puis, son œuvre accomplie, il est mort doucement, comme il avait

Digitized by Google

vécu, sans bruit et presque sans regret; il était content de vivre, et surtout d'avoir si bien vécu.

Son épître au souvenir d'Horace est une des plus belles choses que ce jeune homme ait laissées; il aimait, avant tout autre, la gloire des poëtes, et c'est pourquoi il en parlait si bien. Dans sa première strophe, il invoque Horace et le Socrate délivré de sa couronne de neige, et Rome, qui n'est plus la Rome d'autrefois.

Mais si Rome n'est plus, regarde ses campagnes,
Le Tibre, l'horizon dentelé des montagnes;
Tusculum, Praéneste et les sommets albains,
Et la plaine expirant à la mer azurée,
Et par delà Tibur, ta Sabine adorée,
Riante en sa fraîcheur, comme au jour des Romains.

Au coteau des jardins, vois ces femmes charmantes
Promener au soleil leurs beautés nonchalantes,
Ou suivre un rêve aimé par les sentiers ombreux;
Et, sous le parasol de ce pin immobile,
Ce jeune homme accoudé, liseur au cœur tranquille.
Approche, il dit tes vers, écoute et sois heureux.

Sur ses lèvres, tu vis de la vie immortelle;
Après dix-huit cents ans ta gloire est toujours belle.
Et la reine du monde est couchée au tombeau.
C'est qu'échappant au sort des hommes et des choses,
Génie, amour, beauté, lauriers, myrtes et roses
Sont pareils au soleil toujours jeune et nouveau.

Vraiment ce jeune homme était un poëte, un esprit rare et charmant, et désormais son nom ne saurait mourir. Si ces cantilènes n'obtiennent jamais les honneurs d'une huitième édition, du moins les deux cent cinquante exemplaires de ce charmant recueil tiendront une digne place au milieu de ces beaux livres entourés d'honneur et de respect, ornement de notre intime musée, auxquels on revient toujours.

JULES JANIN.

Digitized by Google

LE MONDE ET LE THÉATRE

La *Revue du XIXe Siècle* publie un portrait de Mlle Rachel à vingt ans. Ce curieux portrait a été commencé chez Juliette Récamier, en cette Abbaye-aux-Bois dont M. de Chateaubriand avait fait son mont Sinaï. C'est là que M. de Chateaubriand, auteur d'une tragédie de Moïse qu'on avait voulu jouer à Versailles, donnait sa loi, comme Moïse, et là qu'Athalie-Rachel vint un beau jour faire faire son portrait par M. Couder, membre de l'Institut.

C'est pour ce même portrait de Rachel que Moïse-Chateaubriand fit ces quatre derniers vers peut-être :

> L'antiquité m'a vu boire à son flot limpide,
> Quand j'éyoquais les dienx d'Eschyle et d'Euripide :
> Mais mon livre est la Bible où j'ai connu Rachel :
> Vous qui portez son nom rendez-moi son beau ciel.

Chateaubriand voulait que Mlle Rachel jouât toutes les pièces bibliques, *Esther* et les autres, y compris son *Moïse*.

Une fois, au commencement même de sa fortune avec Corneille et Racine, Mlle Rachel voulut jouer Molière. Après Camille et Hermione elle voulait aborder Dorine; elle se dépouilla donc pour un soir du manteau tragique, et la robe de bure remplaça la tunique. C'était à une représentation au bénéfice de Lafon.

Mlle Mars jouait à côté de Mlle Rachel.

Evidemment les deux grands tiers du public n'étaient pas venus là pour Mlle Mars.

Mais Mlle Mars n'avait pas eu peur. De très-mauvais bruits s'étaient cependant répandus sur son compte. Déjà une fois, quand on avait voulu lui opposer Mlle Mante, elle ne trouva rien de mieux, pour en finir avec toutes ces clameurs, que de jouer un jour avec Mlle Mante, et dans la même comédie. Frappé de la comparaison, le public n'osa plus la faire. Chacune des deux comédiennes fut à l'instant même remise à sa place.

Digitized by Google

Or, le soir qu'il plut à Mlle Rachel de jouer Molière, on semblait dire que Mlle Mars serait contente de se mesurer avec Mlle Rachel sur un terrain inégal.

— Pensez-vous que Mlle Rachel soit bonne en Dorine? demanda Mme Liadières à Mme Duchâtel.

— Je ne le crois pas, dit la jolie comtesse : car Mlle Mars a consenti à jouer avec Mlle Rachel.

Il y a bien vingt ans que Gérard de Nerval parlait de *Phèdre*, le lendemain d'une représentation de *Phèdre* par Mlle Rachel.

« Je me souviens, disait Gérard, d'avoir vu jouer la *Phèdre* de Racine à l'Opéra par Mlle Duchesnois, dans un bénéfice. Le même soir, Mme Dorval jouait un acte de la *Phèdre* de Pradon. Les vers du grimaud et ceux du grand poëte devaient à l'âge une certaine analogie, comme ces vieux tableaux de brocanteurs qui furent des croûtes en leur temps, et qui se rapprochent par la manière banale d'une époque et par le ton des couleurs des véritables tableaux de maîtres. Mlle Duchesnois, mal servie par son extérieur et par son organe, m'a laissé des impressions que Mlle Rachel n'a pu ni effacer ni affaiblir. »

Gérard nous disait encore : « J'ai vu Mlle Rachel s'en donner à cœur joie, et jouer Marinette après Phèdre; un peu plus elle eût exécuté la danse des œufs. Marinette a d'ailleurs assez peu réussi pour lui ôter toute fantaisie pareille. »

En art qui peut le plus ne peut pas le moins.

Daniel Stern écrivait ceci en 1848 à propos de Mlle Rachel :

« De toutes les espérances de 1830, l'une des plus complétement avortées, ç'a été l'espérance d'une révolution dans l'art dramatique. Un jeune essaim de poëtes crut de très-bonne foi et fit croire pendant quelque temps au public que Shakspeare n'était sublime que parce qu'il était souvent grotesque, et qu'à tout coup le machiniste transportait les personnages de ses drames d'un palais dans un désert, d'une prison dans un jardin. Les chefs de la nouvelle école pensèrent devoir, en de longues préfaces, montrer la beauté du laid, son utilité, sa nécessité. Ils surprirent le goût public par un mélange assez nouveau, il est vrai, de vulgarités et de rodomontades; ils prêtèrent à leur héros un langage d'une bouffonnerie si solennel, que les spectateurs, ne sachant s'ils devaient pleurer ou rire, se hâtaient de battre des mains, afin de se retirer d'embarras. La vogue dura peu; ce fut l'éclat d'un feu d'artifice; beaucoup de bruit et de fumée; puis un échafaudage informe et que l'on démolit le lendemain.

» Le lendemain en effet une belle jeune fille de la race d'Israël ramenait au Théâtre-Français Athalie et Camille; et le public applaudissait derechef, ne se souvenant déjà plus qu'on lui avait prouvé la veille que Corneille et Racine étaient de pauvres poëtes. »

George Sand écrivait dans *le Moniteur :*

« Tous les artistes qui ont à concourir pour les figures de la République et de la Liberté iront étudier les poses toutes sculpturales de Mlle Rachel chantant la

Digitized by Google

Marseillaise. Quel éloquent symbole de fierté, d'audace, d'énergie! C'est le marbre par la noblesse, mais c'est le marbre qui palpite. »

Si les œuvres de Corneille et de Racine reposaient ensevelies en quelque Pompéia, sous la lave refroidie du Vésuve romantique, quelle muse y pourrait toucher d'une main trop délicate? Ne pourrait-on craindre qu'au moindre choc la statue arrachée à la cendre ne tombât en poussière? O Rachel! si vous eussiez été une de ces actrices échevelées, à qui une voix sonore, à qui une ardeur du sang tiennent lieu de passion, tiennent lieu d'intelligence, vous eussiez tout à coup tout remué dans ces silencieuses catacombes du génie où vous nous entraîniez. Vous eussiez tout réveillé, en courant dans ce bois mystérieux des fées où dorment encore tant d'héroïnes, autrefois l'amour, autrefois la joie de nos pères. Mais à ce réveil d'une heure, eût succédé sans doute un sommeil plus profond, et l'avenir tout entier était menacé par ce retour éphémère d'une trop hâtive popularité. Au contraire, ô Rachel, en apportant cette réserve et cette prudence, vous ôtiez à votre œuvre le caractère d'une réaction passagère. Vous vous mîtes tout doucement, ô muse, à refaire l'éducation de nos esprits; au lieu de nous imposer orgueilleusement l'autorité de ces grands hommes que nous avions bannis parce que sans doute nous étions las de les entendre appeler des grands hommes, vous avez de nouveau, vous avez insensiblement, si j'ose parler ainsi de votre sensibilité, familiarisé la foule avec leurs visages. Maintenant, Athéniens, applaudissez, c'est du Sophocle et c'est de l'Euripide.

On venait voir une jeune fille récitant des vers: on se trouvait face à face avec Corneille ou Racine.

Elle qui étudiait dans Racine et Molière le chœur humain, elle possédait dans son antichambre le double masque antique, — en peinture, — la *tragédie* et la *comédie*, deux tableaux du temps d'Adrienne Lecouvreur, de quelque Watteau académique : Thalie riait en soulevant son loup de satin, comme dans un bal de l'Opéra qui se donnerait au Parnasse; Malpomène était portée sur des nuages, des nuages d'opéra même. Rachel prenait sans doute cette Melpomène et cette Thalie pour des soubrettes, puisqu'elle les laissait à l'antichambre. La muse de Rachel était moins emphatique et plus élevée.

Elle s'était fait un petit palais pompéien dans sa salle à manger; un triclinium du plus pur modèle. Les panneaux dérobaient leurs sujets aux fresques de Pompéia. Les soirs, après avoir débité ses atellanes à la Comédie-Française, la fille de la Grèce revenait souper en costume de Phèdre ou d'Andromaque.

Le salon des amis était petit; c'était encore une manière d'être grecque et de ne vouloir recevoir que Socrate, Platon, Aristophane quelquefois, Alcibiade rarement, mais Hippocrate, mais Démosthènes, en n'oubliant pas les statuaires qui sculptent les dieux, ni les peintres qui peignent les hommes. Boulle, avec ses meubles, rappelait là Louis XIV comme il eût rappelé Périclès. Canova, avec son buste du premier consul, rappelait l'Alexandre moderne.

Digitized by Google

Quel charmant salon, tout plein des parfums et des amusements de l'art! Des dessins de Meissonier, fins comme vous savez; l'*Écu de France*, d'Isabey, qui ne tenait pas à ressembler à celui du licencieux Vatout; une *Vénus* de Diaz: Vénus, mère de l'amour, Diaz, fils du soleil. Charles Chaplin, qui a l'esprit, comme Vidal a la grâce, y babillait avec deux *jeunes filles*, qui babillaient avec deux perruches.

Et à côté de l'idylle, le drame: la *Condamnation de Marie Stuart*, de Devéria; Marie Stuart qu'avait représentée une fois Rachel; cette romanesque Marie Stuart qui était, elle, une reine de théâtre avec ses trois maris et un amant.

Mlle Rachel possédait un pastel magnifique de la tapisserie de Beauvais: la *Tête d'Adrienne Lecouvreur*. Le rôle d'Adrienne avait été un de ses beaux succès, non parce que c'était de la prose de Scribe, mais parce qu'elle était fière d'être comparée à une Adrienne Lecouvreur par Jules Janin, comme Lekain était fier de s'entendre appeler Roscius par Diderot.

Maintenant qu'elles sont mortes toutes les deux, l'une du temps de Voltaire, l'autre du temps de Scribe, quelle Adrienne Lecouvreur pourrait jouer Rachel ou seulement un rôle de Rachel? Ne désespérons pas; on disait cela vers le déclin du Mlle Mars, quand apparut Mlle Rachel.

Ce n'est plus le *Mousquetaire* qui est le moniteur des Dumas, c'est le *Soleil*:

« Mme Marie Alexandre Dumas va débuter dans le monde littéraire — avec le même éclat sans doute que dans le monde artistique — par un volume de 350 pages, intitulé: le *Comte de Théix*.

» C'est le fruit de six mois d'étude et de méditation. »

Marie Dumas n'écrit pas qu'avec la plume, elle écrit aussi avec le pinceau. Elle adore son père comme un dieu; il y a deux ans elle exposait au Salon de peinture la figure de son père dans un chapelet de saints. Saint Alexandre, rédacteur du *Soleil*, montez au ciel.

Le lendemain, Alexandre Dumas lui-même confessait dans le *Soleil* ses péchés mortels et véniels:

« Tandis que je travaille tranquillement à Paris à un roman qui doit faire suite aux *Compagnons de Jehu*, le *Soleil* me fait jouer à la roulette à Monaco.

» Qu'il soit entendu une fois pour toutes, cher ami, — que je n'ai jamais tenu une carte, ne suis jamais entré dans une maison de jeu, et n'ai jamais fumé un cigare. »

Très-bien, mon cher Dumas, quoique les grands romanciers aient tous un peu joué au bruit et à la fumée.

Le livre sur Mme Tallien, *Notre-Dame de Thermidor*, rappelle ces mots de Napoléon, dits dans le salon de la célèbre héroïne devant Mme de Staël: « La meilleure femme est celle-ci qui donne le plus d'enfants à son pays. » Est-ce pour cela que Mme Tallien divorça si souvent? Voici, selon Me Glandaz (procès du 19 novembre 1835), l'historique de ces mariages:

Digitized by Google

« Issue d'une noble famille, fille d'un ministre espagnol, Mlle Cabarrus devint à seize ans l'épouse de M. le marquis de Fontenay, à qui elle donna un fils. La Révolution survint, Mme de Fontenay fut jetée dans les cachots, et là, elle déploya autant de courage que de vertu.

» Le 6 nivôse an III, elle abdiqua par le divorce le titre de marquise de Fontenay pour devenir femme Tallien. Cette union dura sept ans. Quatre enfants naquirent pendant son existence :

» Thermidor-Rose-Thérésia, aujourd'hui Mme de Pelet; Clémence-Isaure-Thérésia (Mme la baronne de Vaux); Jules-Adolphe-Edouard (le docteur Cabarrus); et Clarisse-Gabrielle-Thérésia (Mme de Brunetière). »

Le 18 germinal an X, M. et Mme Tallien divorcèrent. Quelles furent les causes de ce divorce? c'est ce que nous n'avons pas à rechercher; toutefois, un fait qu'il est utile de signaler, *c'est qu'il fut demandé non par le mari, mais par la femme.*

» Le 2 thermidor an XIII, Mme Tallien devint l'épouse de M. le marquis de Caraman, qui fut prince de Chimay. »

Ce mariage donna naissance à trois ou quatre enfants, entre autres M. le prince de Chimay et Mme la marquise du Hallay.

Le procès donna gain de cause aux enfants nés pendant le mariage de Thérésia Cabarrus avec Tallien. Il fut reconnu que leur droit était de s'appeler Tallien. Toutefois, le docteur Cabarrus continua à s'appeler le docteur Cabarrus.

Il a un fils qui est aujourd'hui ministre de France aux États-Unis. L'an passé, il eut une audience de l'Empereur, qu'il avait demandée sous son nom de Cabarrus, mais au bout de cinq minutes l'Empereur dit tout haut :

« Faites entrer M. Tallien. »

C'est des bains de mer, c'est des montagnes des Pyrénées, c'est du bassin d'Arcachon, c'est du lac Léman, c'est aussi de Monaco, qu'il faut dater les conversations littéraires, mondaines, aristocratiques et imprévues.

Pendant que M. Guizot se trouvait à Deauville et M. Thiers à Trouville, deux dames qui sont de l'académie de la beauté engagent ce duo au casino trouvillais.

— Vous savez, ma toute belle, que l'Académie française, dont M. Guizot et M. Thiers sont les oracles, mais dont n'était pas Jean-Jacques Rousseau, propose l'éloge de Jean-Jacques pour le prix d'éloquence en 1867.

— L'Académie, ma toute chère, avait bien proposé l'an dernier l'éloge de Chateaubriand.

— Mais elle n'a pas décerné de prix?

— C'est qu'une femme n'avait pas concouru. George Sand est la fille directe de Chateaubriand et de Jean-Jacques, elle eût été couronnée.

— Si j'étais l'Académie, je poserais cette question : Jean-Jacques a-t-il eu des ancêtres?

— Si je concourais, moi, je vous répondrais : Jean-Jacques n'a pas besoin d'an-

Digitized by Google

cêtres ; il a laissé une fille immortelle, *la Nouvelle Héloïse*, comme Épaminondas a laissé Mantinée.

— Vous parlez comme à l'Académie.

— Ne voyez-vous pas là-bas Mlle Chienloup suivie de son chien et de son prince. N'est-ce pas qu'elle a grand air ?

— Oui. Elle dit qu'elle descend des Montmorency.

— Par l'escalier dérobé, — je me trompe, — par l'escalier de service.

Ces dames à la mer ont de la littérature. Elles disputaient sur les deux groupes littéraires qui prennent l'esprit public — le public de l'esprit.

Les universitaires Paradol, Sarcey, About, Claveau, Merlet, Boiteau, Weiss, Assolant, Taine, Marcelin et autres matérialistes bien pensants.

Les prime-sautiers Gautier, Janin, Houssaye, Roqueplan, Saint-Victor, Claretie, Gozlan, Scholl, Banville, Albéric, Champfleury, Monselet, Aubryet, Coligny et autres libres esprits.

« Voici les libres esprits, dit une des dames, mais les libres penseurs sont de l'autre côté.

— Les libres penseurs ! mais il n'y a que les libres esprits qui soient libres.. Les libres penseurs ont un drapeau et les libres esprits ne sont pas enrégimentés. »

Mon homélie en faveur des filles repenties n'a pas sauvé leur refuge. La misère est toujours assise à la porte :

« Et quoi ! messieurs les heureux du siècle, s'écrie M. de Quinsonas, laisserez-vous arriver les huissiers venir procéder, triste exploit, à l'expropriation des pauvres filles qui se retrouveraient sans abri et sans pain sur le pavé.

» La ville de Paris, qui figure dans les recettes de l'année 1863 pour la somme de *deux mille cinq cents francs*, a réduit cette minime subvention à *cinq cents francs*. C'est encore une déconvenue. Les sermons et assemblées de charité, qui figurent éloquemment aux recettes des années précédentes, font actuellement défaut. En 1863, une seule fête organisée par Mme la duchesse de Beauveau donnait le chiffre énorme de *trente-cinq mille francs !* Le comité des dames se multipliait, et, on le voit, leur dévouement opérait de vrais miracles de charité qui pourraient encore se renouveler.

» Mme d'Assailly fait de nobles efforts pour réorganiser ce comité qui, depuis le triste deuil de la princesse, semble participer à sa retraite.

» Le palais Pompéïen, construit par le prince Napoléon, ouvrira chaque année ses portes et ses splendeurs artistiques pour l'Œuvre de Sainte-Anne. On nous promet une fête. Mais depuis un mois le Paris de la charité s'envole aux champs.

Et pourtant songez à cette maison dans la misère, près d'être chassée de son dernier refuge. Elles sont là soixante-quinze jeunes filles et quinze religieuses, qui

Digitized by Google

travaillent comme la dernière des pénitentes. Il y a aussi quelques domestiques; c'est donc près de cent personnes à nourrir par an pour la misérable somme totale de 8,359 fr., dans lesquels l'épicerie figure pour 1,354 fr., le beurre pour 169 fr. seulement, le croirait-on? tandis que le pain monte à 2,007 fr. L'habillement et la chaussure ne vont qu'à 259 fr. 30 c.! quelle pauvreté, lorsqu'on réfléchit que ces bonnes religieuses ont laissé des familles où tout leur serait prodigué et auxquelles elles renoncent pour cette famille d'âmes à sauver. Et ces jeunes filles qui travaillent seize heures par jour avec le souvenir des plus étranges prodigalités. La plupart ont connu les derniers raffinements d'un luxe fou. Et tout ce monde-là, non-seulement ne se plaint pas, mais serait heureux à étonner les heureux du monde si une pauvre dette d'acquisition était payée, et si l'on n'avait plus qu'à prier pour les bienfaiteurs grands ou petits. Qui ne voudrait figurer au nombre des bienfaiteurs, et qui ne serait désireux d'avoir place dans ces ferventes prières d'avoir un jour contribué à fonder cette maison?

Et on déblatère, en phrases superbes, tour à tour contre la fainéantise ou le travail des couvents. On dit que ce travail, pour l'agrément seul des recluses, vient faire une injuste concurrence à l'ouvrière du dehors, que cette concurrence réduit à la misère, au désespoir et forcément au déshonneur! Grands hommes, qui ne vivez, qui ne pensez et ne parlez que pour le bonheur de l'humanité, mais qui vivez généralement pour votre bonheur, allez au moins visiter le vestiaire, la lingerie, la cuisine, surtout les dortoirs des filles repenties, et vous méditerez en Dieu malgré vous.

Elles sont d'ailleurs habituées à toutes les misères. A l'origine, quand la supérieure n'avait que trois chambres, pour tant de personnes réunies dans cet étroit espace, la situation devenait intolérable. L'air manquait.

Déjà les pauvres filles manquaient d'air dans la vie!

Elles étaient cinquante, et Mlle Chupin n'était pas devenue plus riche. Mais il y a le miracle des pains de l'Écriture.

On travailla, on se leva matin, on se coucha tard. On passa la nuit. « Rien n'est plus touchant, dit M. Bathilde Bouniol, que de voir toutes ces jeunes filles travaillant au chant des cantiques, qui leur font ainsi du travail tout à la fois une récréation et une prière. Les cantiques à Marie sont ceux qu'elles préfèrent, et le nom de la divine mère, consolatrice des affligés, refuge des pécheurs, murmuré avec de tendres sourires, en s'échappant des cœurs encore plus que des lèvres, semble laisser après lui comme un céleste parfum. On ne peut entendre sans émotion le timbre sonore de ces voix jeunes et souvent harmonieuses, qui se plaisent à ces concerts dans lesquels vibrent tour à tour le cri du repentir, de la reconnaissance ou l'hymne du bonheur et de l'amour. Aussi, grâce à ces innocentes distractions, comme le travail est facile, comme les heures s'envolent! Et sur les figures, quelle expression tranquille, quel air de sérénité!

Digitized by Google

Pour les pauvres filles la différence est si grande avec le passé !

Naguère les humiliations et les opprobres avec l'angoisse des secrets désespoirs et le tourment du remords ! Aujourd'hui plus rien de tout cela ! Le matin, on s'éveille au premier gazouillement de l'hirondelle, et, le cœur joyeux, on ne craint pas de joindre les mains et de lever les yeux vers le ciel en demandant à Dieu de bénir la journée. Autour de soi, on ne voit que des visages amis, le sourire de ces compagnes dont la communauté d'infortune fait autant de sœurs, et, après sa tâche gaiement remplie, on a pour récompense une bonne parole de la plus dévouée des mères. Aussi disent-elles souvent, les pauvres filles, avec effusion à Mlle Chupin : « Vous quitter, sortir de l'asile! ah! plutôt mourir! plutôt mourir que de retomber dans notre enfer ! »

Maintenant qu'elles savent par l'expérience tout ce qu'il y a de bonheur véritable dans une vie sans reproche, tout ce qu'il y a de joie pleine et durable dans la paix d'une conscience purifiée, elles ne comprennent pas qu'on puisse vivre autrement.

Mais encore faut-il qu'elles ne soient pas rejetées dans la rue par le ministère d'un huissier. Lisez et relisez l'éloquent plaidoyer de M. de Quinsonas, un don Quichotte qui ne combat pas des moulins à vent.

Un humoriste allemand qui étudiait cet hiver les usages de Paris, nous écrit ses impressions sur les dormeurs politiques :

Selon lui, on prend position, on regarde le nœud de sa cravate ou les plis de son gilet, et l'on s'en donne, à cœur joie, de façon que dans le Sénat où l'on était appelé pour se fatiguer et se creuser la tête, on parvient à jouir d'un doux repos et à rafraîchir ses idées au lieu de les dépenser ; cette position n'a rien d'ailleurs qui compromette l'attention présumée de celui qui l'adopte, car elle ressemble beaucoup au recueillement ; elle n'a rien non plus de blessant pour l'orateur qui parle, puisqu'elle doit lui paraître approbative de son discours et que l'amour-propre, en pareil cas, interprète sans cesse pour le mieux la tête baissée et comme affirmative de l'auditeur endormi. En outre, dans des discussions en général longues, on doit se sentir beaucoup d'indulgence au cœur pour le député qui ferme les yeux par cela seul qu'il n'ouvre pas la bouche, et qu'il trouve ainsi un innocent moyen d'abréger pour lui d'abord, ensuite pour ses confrères d'interminables séances et d'immenses sessions.

Mon humoriste a distingué deux sortes de dormeurs ; les dormeurs effrontés et les dormeurs honteux. Les premiers étalent sans pudeur sur un premier banc leur somme législatif, ils dorment de face, la tête haute et presque renversée en arrière ; or, l'aspect de ces messieurs est dangereux pour les voisins qu'il peut entraîner par une pente contagieuse, sommeil de propagande qui pourrait devenir nuisible à la majorité du Sénat ; les dormeurs effrontés devraient au moins porter des lunettes vertes ou un abat-jour sur les yeux.

Les dormeurs honteux se glissent dans l'intérieur des bancs. Là, ils affectent une grande attention, un calme profond afin d'habituer peu à peu leurs voisins à

Digitized by Google

l'immobilité dans laquelle ils vont se plonger; ils tiennent dans leurs mains croisées sur la poitrine le projet de loi opiacé qu'ils considèrent d'un œil semi-clos; leur menton s'affaisse et disparaît insensiblement dans le gilet, mais il se relève subitement quand un orateur à voix aigre ou vibrante vient à prendre la parole et à changer le diapason de l'organe, qui les a engourdis; puis, bientôt familiarisé avec la voix qui l'avait troublé, leur sommeil s'accoutume avec ce changement de ton et reprend le fil de son règne interrompu.

Parmi les dormeurs honteux, il en est qui luttent avec le sommeil comme des lions, et n'y succombent que dans des postures attestant toute la bonne foi de leur résistance; ils sont penchés à droite ou à gauche; ils semblent ne pas vouloir courber la tête sous un joug humiliant; ils n'ont fléchi que de mauvaise grâce. Semblables aux branches du peuplier agitées par le vent, on voit les uns se redresser parfois avec force, tandis que d'autres pareils aux saules pleureurs se penchent languissamment vers la terre comme s'ils aspiraient au repos de la tombe qu'ils paraissent couvrir.

Sans doute, on peut faire mieux que de dormir dans une assemblée législative, mais toutefois ce sommeil fait l'éloge de la tranquillité des débats, de la décence des discussions; à coup sûr des disputes âcres, criardes, ne laisseraient point sommeiller d'une façon aussi paisible. C'est pourquoi si ce laisser-aller attire la critique sur quelques individus, il n'en atteste pas moins le calme et la dignité parlementaire de l'ensemble des députés.

Il est curieux d'observer le réveil de ceux qui se sont assoupis pendant le rapport d'un bureau et qui lèvent la tête et ouvrent les yeux au sein d'un débat sur un projet de loi. Ils ne savent plus où ils en sont, ils luttent avec peine contre le salmigondis qui brouille leur cervelle. Qu'ils sont heureux! ils n'ont pas entendu, le sommeil les a soustraits à l'ennui.

Comme ces législateurs endormis ont la plupart d'excellentes figures! Quel air de bonheur et d'innocence! Comme leur somnolente digestion est radieuse! Ah! pourquoi un photographe ne profite-t-il pas de la quiétude de leur pose pour nous représenter ces excellents pères de famille! Il écrirait au bas de leurs images : M. X... à la discussion de la loi ***; comme on lit, *Cambronne à Waterloo*, au bas du portrait de cet intrépide général.

Les dormeurs ont cela de bon que s'ils n'entendent rien eux-mêmes, ils n'empêchent point les autres d'entendre : ils restent à leur place, ne sillonnent pas la Chambre en tous sens, ne lisent point les journaux, ne parlent point avec feu à leurs voisins, ne font aucune remarque désobligeante, n'interrompent point ceux qui pérorent, et s'ils escomptent un peu le sommeil de la nuit aux dépens de la législature, sans doute ils prolongent la veillée avec leurs épouses et sont auprès d'elles aimables et causeurs plus longtemps que de coutume, remboursant ainsi au bonheur conjugal les heures involontairement dérobées à la chose publique.

Pendant que Paris va et vient, voyage ou stationne, — s'étale aux bains de

Digitized by Google

mer ou se cache chez lui ; — pendant que de plus graves refont la carte d'Europe, étudions la géographie de Paris :

Je diviserai la société parisienne en trois pays :

Le faubourg Saint-Germain, le noble faubourg, renferme, comme on sait de reste, les grandes familles titrées et opulentes qui appartiennent presque exclusivement à l'opinion légitimiste et à celle dite de la fusion, qui voudrait voir toute la maison française de Bourbon dans les résidences royales de la capitale et de ses environs.

Le faubourg Saint-Honoré est plus particulièrement habité par la noblesse de l'Empire, les riches étrangers, la diplomatie.

La Chaussée-d'Antin est le centre de la banque, de la haute finance et de la haute bicherie.

Tout le reste de Paris est sans signification au point de vue social. Il y a dix ans, le quartier des Martyrs était (était-ce par allusion?) le centre des artistes et des écrivains. Il y avait alors dans ces rues encore incomplètes, de larges baies de lumière pour les peintres, de petits jardinets pour les écrivains, car l'écrivain est naturellement bucolique. Mais peu à peu la ville s'est tassée par là comme partout, et le quartier a beaucoup perdu de sa signification, bien que vers les barrières Blanche et Pigalle, un grand nombre d'ateliers subsistent encore, avec projection de vue sur le dernier moulin de Montmartre âgé de trois siècles, — un des plus anciens monuments de Paris.

Donc trois centres sociaux : faubourg Saint-Germain, noble, — faubourg Saint-Honoré, anobli, — Chaussée-d'Antin, financière et évaporée.

Où sont à cette heure l'animation, la vie, le faste? Dans ce dernier quartier.

La noblesse d'outre-ponts boude au milieu des meubles sous les housses de Perse, et des lustres enveloppés de gaze. Elle passe sa vie à cancaner sur la comtesse de Chambord, laquelle est à la fois l'objet de ses espérances et de son dépit. On dîne çà et là; on se réunit le soir en petite société, en petit comité, en petit conciliabule. Très-attentif sur les nouveaux visages qui écoutent, on ricane, on ergote. La politique est le point de départ, le Sénat le point de mire, la cour le point délicat, le découragement le point d'arrivée. Le jeu et le thé, la bouillotte et la bouilloire alternent avec Frohsdorff et Claremont. Il y a quelques transfuges qui, s'étant laissé broder à l'aigle, restent relaps pour des amis auxquels il se faut pardonner quelque chose, à condition qu'ils raconteront beaucoup. On sait ainsi, de dix heures à minuit ceux qui passent et ce qui se passe aux Tuileries, au palais Bourbon, au Luxembourg, et dans les ministères. Les femmes interrogent les fournisseurs, les ouvrières, le coiffeur, le bijoutier, le tapissier, toutes gens bicéphales pour sourire à la clientèle, et qui se tiennent bien avec l'ancienne tout en étant fort aise d'acquitter de gros mémoires pour l'installation de la nouvelle. On sait bien de petites choses sur le compte de *l'épouse* (style officiel) de tel ou tel rallié; les camérières, de par là, ont des cousins ou autres liens, parmi la domesticité augmentée par ci, et ce sont mille histoires qui passent les ponts, et dont on fait des gorges chaudes, en avalant les chaudes gorgées du thé noir.

Digitized by Google

Telle, par exemple, l'histoire de cette *sénatrice* qui, ayant au premier grand dîner à donner, mis ses cinq enfants de quatre à dix ans à table, les deux plus petits à ses côtés, aux places d'honneur, pour les surveiller, et les empêcher de fourrer leurs doigts dans leur bouche. Telle aussi l'histoire de cet étranger de distinction qui, se tronvant dans le cabinet d'un haut banquier, au moment où, vendredi, arrivaient les premières nouvelles de la paix, voulut profiter d'un mot échappé au financier, courut trouver un agent de change, et lui donna ordre d'*acheter* pour une somme considérable de rente italienne, ne comprenant pas qu'il pût, au contraire, et comme il le fallait, *vendre* ce qu'il ne possédait pas, L'étranger a perdu un million, quatre ans de ses revenus.

Mais tout cela n'empêche pas le noble faubourg de s'ennuyer et de se dépiter. Les hommes y prennent les choses en patience, mais les femmes sentent redoubler la sensibilité de leurs nerfs. J'en sais quelques-unes qui, pour se distraire et se secouer (c'est le mot de l'une d'elles), sont allées deux fois au bal-cohue de l'Opéra, se promenant partout, dans le foyer, dans les couloirs, dans la salle, ayant au bras le plus colossal des cousins qui pût se trouver dans la grosse cavalerie.

Je continue à vous dire un peu de tout ce que je sais. J'en étais à franchir le pont de la Concorde, revenant du faubourg Saint-Germain où l'on s'amuse peu. vu les temps. Avouez pourtant qu'il y a ingratitude, et que ces jeunes et belles marquises, et que ces hommes élégants et spirituels feraient mieux de voyager que de s'impatienter ainsi. Voyons! ne pourrait-on pas danser un peu et faire toilette, ne fût-ce qu'au souvenir du temps, déjà si éloigné, où, effarée de terreur, Mme de R*** déclarait que, vu la République et la sociale, il fallait économiquement supprimer le morceau de sucre quotidien du petit Duck, le King's-Charles? Mais raisonnons donc avec les passions! J'arrive au faubourg Saint-Honoré.

Là est le terme moyen, le *mezzo termine* social. La demeure de Mme la princesse Mathilde y répand l'animation. Elle reçoit beaucoup. Et aussi MM. Émile et Isaac Pereire. Quelques autres maisons, qui sont dans les hautes fonctions de l'ordre des choses nouveau, contribuent à cette animation, et la nuit vous voyez des têtes de files d'équipages qui partent de maisons où resplendissent les reflets des lustres tamisés par la soie colorée des draperies. Nous avons en plus les familles étrangères.

Celles-ci, russes, polonaises, anglaises, allument fréquemment les lustres des salons et les poêles des salles à manger. Elles jouent à peu près chez nous le même rôle qu'elles jouèrent pendant longtemps à Florence, où le voyageur ne rencontrait l'hospitalité locale que chez des voyageurs comme lui. Ici ces étrangères font les honneurs de Paris à beaucoup de Parisiens. Le faubourg Saint-Germain est tout particulièrement heureux de se verser ainsi dans le faubourg Saint-Honoré. Quant au corps diplomatique, il est muet comme un poisson. Pas un bal. On n'y danse ni sur volcan, ni sur rien. Quelques dîners. Il est vrai de dire qu'il y a eu, cet hiver, diverses circonstances qui servaient de prétexte à son abstention, si cette abstention, un peu chronique, se gênait assez pour cher-

Digitized by Google

cher des prétextes. Rien n'empêchait de danser officieusement. Mais à quoi bon? On savait que le carême serait rigidement observé, et comme il faudrait bientôt finir, on trouva que le mieux était de ne pas commencer. Puis, ce furent quelques deuils politiques. Ajoutez à toutes ces causes celle de l'insuffisance de traitement de la plupart des représentants des nations étrangères, et vous comprendrez que le corps diplomatique de Paris soit un des plus mornes de l'Europe. Le diplomate qui aurait la velléité de donner une fête se mettrait à dos un grand nombre de ses collègues, avares par caractère ou économes par nécessité. Il ne faut donc pas donner un dangereux exemple, et c'est ainsi que tel ambassadeur, disposé à faire quelque chose, se tient coi... heureux peut-être de l'obstacle qu'il rencontre.

Reste enfin la Chaussée-d'Antin, dernier quartier de cette petite monographie. Ici tout change, ici tout chante! C'est soupers sur dîners, bals sur concerts. Là, les femmes sont l'âme de ces fêtes que les maris ne se font pas tirer l'oreille pour payer. Ce qu'il a été doré et meublé de salons depuis un an, l'industrie le sait. Les effroyables fournitures de victuailles fines qu'y répandent les hauts fourneaux de Chevet, Potel et Chabot, n'ont pour pendant que les souvenirs culinaires et pantagruéliques de certains ministres de la Restauration. C'était ma foi bien le mot! Donc, on dîne, et finement, chez nos grands industriels, chez nos actifs banquiers, et leurs amis sont truffés de la plus savoureuse manière. Et voyez l'imprévu! Voilà que depuis un an, cette prospérité de la Bourse a poussé cette classe, longtemps flétrie de l'épithète de *gens d'argent*, vers une autre classe qui passa longtemps pour en être comme l'antipode; je veux parler des artistes. La Banque achète de la peinture sur les pertes des emprunts étrangers. La finance paye des virtuoses sur les produits des voies ferrées. M. le baron James de Rothschild a un musée; dix banquiers ont voulu se faire une galerie, et les agents de change des cabinets! Leurs femmes ont pris le goût de la *curiosité*— ce dont les mauvaises langues feront prétexte à jeu de mots pour dire qu'il n'y a pas à s'étonner, Or, ces plaisirs des yeux et des oreilles demandés aux arts aimables, la fièvre des premières représentations, la lecture des feuilletons d'Aurélien Scholl et des chroniques d'Albéric Second, tout cela a bientôt établi un contact heureux entre les consommateurs et les producteurs, ce qui est un des grands problèmes brusquement résolus de l'économie politique. Il n'y a donc plus de dîner, de concert, de bal dans les nouveaux salons financiers, où l'on n'aperçoive quelques-unes de nos célébrités du pinceau, de la plume, ou du doigté.

O romantisme, noble et vieux romantisme, qu'es-tu devenu? Victor Hugo est toujours un immense hiérophante; Sainte-Beuve est académicien et sénateur; Alfred de Vigny est mort, qui se flattait de s'être mis en marche le premier. Eugène Delacroix est allé retrouver Rubens; Eugène Devéria n'a peut-être pas retrouvé Véronèse. Jehan Duseigneur, le statuaire, vient de descendre au tombeau avec des vers de Théophile Gautier et un article du bibliophile Jacob. Un

Digitized by Google

autre ami d'Albertus-Théophile, c'est Auguste de Chatillon, un peintre d'abord, comme Théo, un poëte aussi, comme Théo, et pour qui Théo a écrit une préface à un livre de poésies. Ce livre poétique s'intitulait à la première édition : *A la Grand-Pinte*. La deuxième édition, qui vient d'être romantiquement imprimée avec des cursives dignes de Garamond et des italiques digne de Koromilas, s'appelle : *Poésies d'Auguste de Chatillon*. Est-ce là un titre définitif? sont-ce des poésies complètes auxquelles l'auteur n'ajoutera pas un vers, pas un sonnet, pas une chanson? Car ce ne sont que chansons, ballades, élégies, chansonnettes, idylles, toutes parées comme des bergères, avec des fleurs, jamais comme des précieuses, avec des bas bleus. Il ne dit pas : approchez les commodités de la conversation ; il dit : prenons des verres, faisons des vers, et chantons. Quelquefois il essuie une larme, car la mélancolie est la fille aînée de ce siècle. Il a souvent souffert, il chante toujours. Il a d'ailleurs des amis, bien clair-semés, mais excellents; c'est pour eux qu'il écrit de grands et de petits poëmes, comme ce sonnet qui n'a qu'un défaut, c'est-à-dire d'être court comme un sonnet, mais qui a le charme d'être adressé à la fille cadette de l'auteur du *Capitaine Fracasse* :

Hier vous me demandiez un sonnet, chère Estelle.
C'est un grave monsieur qui ne rit pas toujours.
Quand il fait le charmant près d'une demoiselle,
Il règle un peu son pas sur la danse de l'ours.

Allons, sonnet, sonnez pour cette jeune belle,
Et soyez élégant dans vos tours et détours.
Faites attention! Son père est le modèle
De toute fantaisie, et le maître en nos jours.

Et d'abord, pour entrer chez l'illustre poëte,
Chez Gautier, mon parrain de lettres, haut la tête!
Tenez-vous droit, monsieur le sonnet; avancez.

Présentez notre hommage à sa charmante fille.
Admirons ses beaux yeux qui tiennent de famille.
Faites la révérence! Allez-vous-en. Assez.

Quand Desbarreaux a voulu faire un rondeau à Mme Isabeau, dites-moi s'il vaut ce sonnet de Chatillon à Mlle Estelle Gautier. Ce Desbarreaux en outre était athée, et Auguste de Chatillon ne l'est pas plus que Théophile de Viaud. Il chante le vin comme Saint-Amand, la nature comme Pierre Dupont et Gustave Mathieu. Il dit que s'il copie quelqu'un, il ne copie que la nature et que lui-même :

Idéal, réel, vers ou prose,
Il reste toujours quelque chose
De l'œuvre en plein air éclose,
Au milieu des senteurs des champs.
Soit le printemps, l'été, l'automne,
L'hiver même où chacun frissonne,
C'est la nature qui nous donne
Le diapason de nos chants.

Digitized by Google

Certainement Auguste de Chatillon restera une physionomie de ce temps qui ne veut plus être romantique, et ses poésies se retrouveront dans les bibliothèques du XVIIe siècle comme se retrouvent dans nos bibliothèques les poésies de Baïf et de Belleau, même de Racan et de Segrais...

Ah! les joyeux propos et les charmantes choses
Que me disait Aline en la saison des roses!

Bertall me disait hier au concert des Champs-Élysées que sa femme était accouchée de trois filles. Il me peignait ce biblique tableau de la mère allaitant ses trois enfants, — pas à la fois, — la nature imprévoyante ne lui ayant donné que deux bouteilles; il me peignait cet autre tableau des trois enfants s'agitant dans le même berceau : — un lit à la Louis XIV.

Un curieux qui écoutait aux portes demanda à Bertall ce qu'il pensait d'une pareille multiplication au moment du miracle.

« Ce que je pensais, dit Bertall avec son fin sourire, j'attendais le quatrième. »

Mme Bertall appartient, par sa naissance et par ses amitiés, au faubourg Saint-Germain. Elle est cousine de M. le prince de Chimay.

A propos des croix si bien données au 15 août à Monselet, Edouard Plouvier, Ponson du Terrail, voici un mot qui marque sur un décoré plus ancien :

« M. X. X. X. porte bien sa croix, n'est-ce pas?

— Oui, il n'en rougit pas. »

Le palais Pompéien, où se rencontrent toujours les amoureux de l'antiquité, les savants, les archéologues, les historiens, nous promet des merveilles pour la saison prochaine. La direction a été changée; M. Ernest Ber, bien connu par ses fanfares tapageuses du Pré-Catelan, est un homme d'esprit qui avait eu le tort de diriger le palais Pompéien à l'américaine. Cette belle et charmante maison antique aime le silence et inspire le recueillement. Le bruit lui fait peur. Aussi le nouveau directeur, qui porte un nom bien connu dans l'aristocratie parisienne, se contentera-t-il d'augmenter les richesses du musée. Il nous promet une exposition de portraits des trois derniers siècles, à peu près semblable à celle qui vient d'avoir lieu à Londres avec un si grand succès; on y verra en même temps Mlle de La Vallière et Mme de Montespan, le roi Voltaire et le roi Louis XV, Marie-Antoinette et Saint-Just, Mme Tallien et Mme Récamier. Toutes les rivalités, tous les contrastes, toutes les oppositions, en un mot, l'histoire intime de la France par les figures.

Une fête de nuit sera donnée tous les mardis, masquée ou non masquée, avec Olivier Métra pour chef d'orchestre. Olivier Métra, c'est-à-dire le quadrille emporté et la valse voluptueuse. Il y aura des fêtes de nuit toutes romaines avec des soupers romains. Cette fois, Pompéia sera ensevelie sous les roses au milieu des chansons.

Digitized by Google

Roger de Beauvoir vient d'achever de vivre. Barbey d'Aurevilly l'appelait le Musset brun. Depuis quatre ans le monde n'était plus pour lui que le spectacle dans un fauteuil.

Lui qui était si familier aux bals de l'Opéra, aux soirées de la Comédie-Française, aux féeries du Château des Fleurs, il lui a fallu passer par la sombre préface de la mort.

Qui le croirait? Lui qui donnait la mode comme le comte d'Orsay, lui qui était un des derniers gentilshommes de lettres, lui qui avait donné des soupers à l'hôtel Pimodan, lui qui avait abusé de tous les luxes, même du luxe de l'esprit, il est mort à Batignolles comme un simple mortel.

C'était un prime-sautier celui-là; il ne fut d'aucune académie, quoiqu'il méritât d'être de toutes, et il ne porta aucune décoration, quoi qu'il fût un homme de la Légion d'honneur.

Si on parlait encore du « chant du cygne, » si ce mot n'avait pas trop vieilli comme tant de mots romantiques, on pourrait citer comme le chant du cygne de Roger de Beauvoir ses derniers vers à Charles Coligny; — Roger parle de son *Chevalier de Saint-Georges* :

Lorsque j'écrivis son histoire,
J'étais jeune, j'étais heureux;
Je ne songeais guère à la gloire,
Mais au chemin des amoureux.

L'Aï faisait jaser mon verre
Quand je buvais ses perles d'or;
Aujourd'hui, que j'ai mon calvaire
L'esprit veille, la galté dort.

Et je ne livre plus bataille
Aux festins, châtiment moqueur!
Mais est-il de liqueur qui vaille
Le Souvenir, ce vin du cœur!

RENÉ DE LA FERTÉ.

LE DIRECTEUR : S. DE ROUVILLE.

Digitized by Google

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

1er JUILLET 1866

PONSARD. — *Sonnet et portrait*..... 5
JULES JANIN. — *Isabelle, roman*..... 7
HENRY HOUSSAYE. — *L'Art et les Religions*..... 46
VOLTAIRE. — *La Revue du XIXe siècle. — Lettre de M. de Voltaire à M. de Girardin* 80
G. DE CHAPUYS-MONTLAVILLE. — *Monuments historiques : l'Église de Tournus*.. 100
VICTOR DE LAPRADE. — *Poésie : l'Heure sacrée*..... 121
CHARLES BEAURIN. — *Le Salon de 1866*, II..... 125
MÉRY. — *La Parisienne en voyage*..... 140
AIMÉ DOLLFUS. — *Le Mois littéraire*..... 145
CHARLES COLIGNY. — *La Nouvelle Italie*..... 155
RENÉ DE LA FERTÉ. — *Le Monde et le Théâtre*..... 164

1er AOUT 1866

THÉODORE DE BANVILLE. — *Mme la comtesse d'Agoult (Daniel Stern)*..... 177
ARSÈNE HOUSSAYE. — *Rafaella, roman*..... 179
EDOUARD L'HOTE. — *Les femmes de l'antiquité : Cléopâtre*..... 217
Mgr DE LA BOUILLERIE. — *Les Symboles chrétiens*..... 230
EUGÈNE FORQUERAY. — *La Géographie des Précieuses*..... 264
ERNEST HERVILLY. — *Fantaisies parisiennes ; un amour sur le pavé*..... 271
THÉOPHILE GAUTIER. — *Poésie. — La fleur qui fait le printemps*..... 277
C. DE LA FAYETTE. — *La Mer*..... 286
CHARLES COLIGNY. — *Les Beaux-arts à Lille. — Exposition de 1866*..... 287
JULES CLARETIE. — *Trio de peintres*..... 298

Digitized by Google

GEORGES WERNER. — *Le Roman contemporain* : [illegible]
X. DE VILLARCEAUX. — *Histoire contemporaine* [illegible]
Histoire littéraire.....
ZIKM. — *La Médaille d'honneur*.....
RENÉ DE LA FERTÉ. — *Le Monde et le Théâtre*.....

1er SEPTEMBRE [illegible]

Mme RACHEL. — *Rachel, sonnet et portrait*.....
CHARLES BEAURIN. — *La Création du monde*.....
ARSÈNE HOUSSAYE. — *Un Amour platonique du Regent*
MARC DE MONTIFAUD. — *Saint-Gratien*.....
ÉTIENNE EGGIS. — *La Musique en Allemagne*.....
JEANNE DE MONCEL. — *Figures du XIXe siècle*.....
VICTOR DE LAPRADE. — *Le Faune*, — *poëme*.....
ALPHONSE ESQUIROS. — *Vertua*, — *nouvelle*.....
AUGUSTE DE VAUCELLE. *La Nature hostile à l'homme*.....
ARMAND RENAUD. — *Adieu pour toujours, comédie en un acte*
CHARLES GOLIGNY. — *Histoire littéraire*.....
E. DES ESSARTS. — *Aristophane à Nonant*.....
RENÉ DE LA FERTÉ. — *Le Monde et le Théâtre*.....

DE L'IMPRIMERIE A. TOLMON ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

GEORGES WERNER. — *Le Roman contemporain : Affaire Clémenceau*..... 295
X. DE VILLARCEAUX. — *Histoire contemporaine : Notre-Dame de Thermidor*..... 302
Histoire littéraire..... 315
ZIEM. — *La Médaille d'honneur*..... 322
RENÉ DE LA FERTÉ. — *Le Monde et le Théâtre*..... 326

1er SEPTEMBRE 1866

Mlle RACHEL. — *Rachel, sonnet et portrait*..... 337
CHARLES BEAURIN. — *La Création du monde*..... 339
ARSÈNE HOUSSAYE. — *Un Amour platonique du Régent*..... 369
MARC DE MONTIFAUD. — *Saint-Gratien*..... 377
ÉTIENNE EGGIS. — *La Musique en Allemagne*..... 396
JEANNE DE MONCEL. — *Figures du XIXe siècle*..... 413
VICTOR DE LAPRADE. — *Le Faune, — poëme*..... 422
ALPHONSE ESQUIROS. — *Vertua, — nouvelle*..... 426
AUGUSTE DE VAUCELLE. *La Nature hostile à l'homme*..... 431
ARMAND RENAUD. — *Adieu pour toujours, comédie en un acte*..... 442
CHARLES COLIGNY. — *Histoire littéraire*..... 462
E. DES ESSARTS. — *Aristophane à Nonant*..... 469
RENÉ DE LA FERTÉ. — *Le Monde et le Théâtre*..... 480

DE L'IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

3 9015 03560 131

Digitized by Google

Digitized by Google